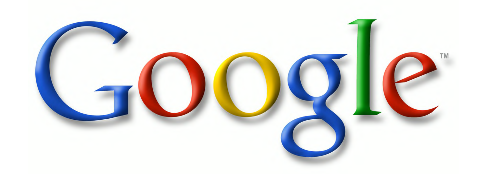
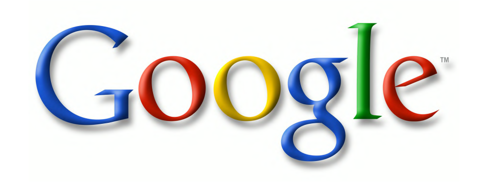
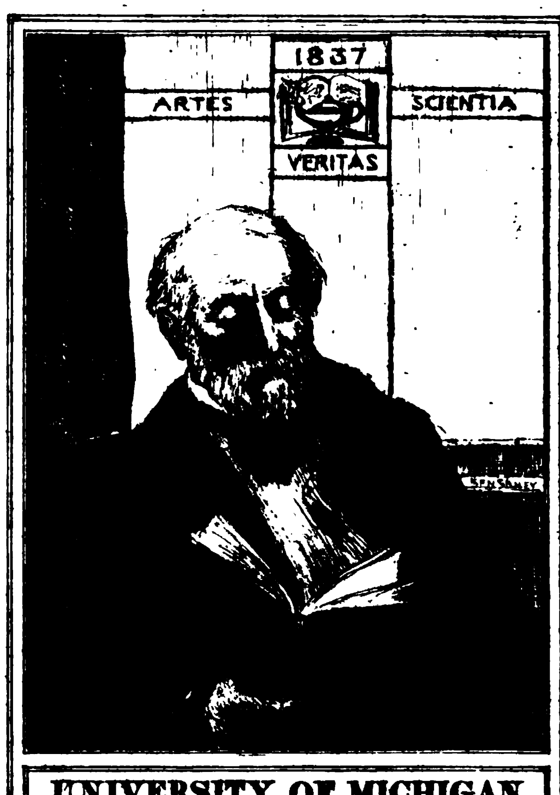





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS



HISTOIRE

D'ESPAGNE

IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Cᵉ
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

HISTOIRE

D'ESPAGNE

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR CH. ROMEY

TOME NEUVIÈME



PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

M DCCC L

HISTOIRE

D'ESPAGNE.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Guerre de Grenade. — Cortès de Séville. — Reconnaissance des filles et du fils de Marie de Padilla en qualité d'héritiers de la couronne. — Renouvellement de la guerre avec l'Aragon. — Nouveau traité de paix. — Nouvelle guerre. — Entrée de D. Henri en Castille. — Il est proclamé roi à Calahorra. — Couronné roi de Castille dans le monastère de las Huelgas de Burgos. — Fuite de D. Pedso. — I va en Guienne demander du secours aux Anglais. — Son retonr. — Il reconquiert la couronne de Castille. — Bataille de Najera et défaite de D. Henri. — Il passe en France. — Il revient en Castille avec Duguesclin et les grandes compagnies. — Bataille de Montiel, et mort du roi D. Pedro.

De 1361 à 1369.

Nous avons laissé[1] les affaires des Arabes de Grenade à la mort d'un des meilleurs émirs de ce temps, Abou'l Hedjadj Youssouf, septième émir-roi de Grenade de la race d'El-Ahmar, mort le 1er de Schawal 755 (18 octobre 1354), à l'âge de trente-huit ans.

Avant d'aller plus loin, nous allons suivre maintenant

[1] Tome précédent, p. 219.

jusqu'au bout, d'après Conde, le revers (*el reves*) des Annales espagnoles, et donner en quelque sorte, à sa suite, l'*Histoire arabe des Arabes*, pendant la période qui nous occupe.

Mohammed ben Youssouf ben Ismaël ben Faradj succéda à son père, et fut proclamé le soir du jour d'alfitra, de l'année 755 (1354). Il était âgé de vingt ans, beau de corps, d'un caractère inaltérable, d'un commerce doux, très affable, libéral et franc; si compâtissant que ses larmes témoignaient souvent combien son cœur était touché des peines et des malheurs qu'on lui rapportait; et en même temps, si bienfaisant et si libéral, qu'il gagnait l'amour de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Il refusa l'entrée de son palais aux flatteurs ainsi qu'aux ministres d'un luxe inutile et d'une vaine ostentation, et il établit dans sa maison un nombre déterminé de serviteurs, ainsi que tout ce qui convenait à la décente magnificence de la maison du roi d'un état ni trop opulent ni trop misérable. Avec de telles vertus, il n'était haï que des méchans et des vieux courtisans; mais les principaux et les gens nobles du royaume l'estimaient, et tout le peuple le voyait avec respect, amour et confiance; ses plus grands plaisirs, il les trouvait dans les livres et les exercices de chevalerie; les tournois et les prouesses à cheval étaient ses plus chers divertissemens.

Il conclut des arrangemens avec le roi D. Pedro de Castille et avec Abou Salem de Fez, et le royaume jouit sous son règne d'un calme paisible. Dès qu'il fut monté sur le trône, il céda à son frère Ismaël, à ses autres frères et à sa marâtre l'Alcazar, voisin du principal palais de son père où il demeurait lui-même, maison magnifique et pleine de commodités, pour qu'ils l'habitassent avec toute leur famille. La sultane, mère d'Ismaël, avait soustrait d'immenses richesses, le jour de la mort du roi Youssouf, et aussitôt elle songea à les employer à faciliter le chemin du trône à

son fils Ismaël; elle gagna sa fille, que son père avait mariée avec un des princes du sang, nommé Abou Abdallah, qui aimait éperdument son épouse, et qui, à sa persuasion, entra dans les projets de la reine, mère d'Ismaël et de sa femme; par le moyen de ce prince, et en semant l'argent on forma un nombreux parti de conjurés.

En l'année 756 (1355), le 6 de djoulkada, se souleva, à Gibraltar, le wali de cette forteresse, Issa ben El Hasan ben Abi Mandil El Askari, lequel opprima les citoyens fidèles qui tentèrent de s'opposer à sa rébellion; mais son avarice et sa cruauté le firent tellement abhorrer des habitans, qu'abandonné de tous, et tout le peuple s'étant soulevé contre lui, il se vit forcé de se renfermer, avec son fils, dans le château, le vingt-sixième jour du même mois; il y fut assiégé, et, contraint de se rendre, on l'envoya prisonnier avec son fils à Cebta, où ils périrent dans de cruels et étranges tourmens que leur fit donner le roi Abou Anan, en punition de leur rébellion et de leur déloyauté. En ce temps, le roi Abou Anan envoya ses lettres au roi chrétien de Séville, et peu après il lui envoya ses parens et neveux, ainsi que le fils du roi Aboul Hassan Ibrahim, afin qu'il demeurât à la cour du roi de Séville. Celui-ci leur envoya un vaisseau à la côte de Gomera, pour les passer; il les reçut avec beaucoup d'honneur, et les hébergea, ainsi qu'il convenait à de tels personnages.

Cependant les trames ambitieuses d'Ismaël et de sa mère, ainsi que de son beau-frère, Abou Abdallah, n'avaient pas cessé; et, se croyant enfin en état de porter le coup qu'ils méditaient, ils choisirent cent braves des plus hardis du parti, lesquels escaladèrent de nuit la partie la plus haute de l'alcazar de Mohammed. Les ténèbres favorisant cette escalade, ils se cachèrent jusqu'à minuit. Au chant du coq du vingt-huitième jour de ramadhan, de l'année 760 (1360), et à un signal donné, ils attaquent l'Alhambrah avec des armes et

des torches allumées, jetant de grands cris, renversant et tuant tous ceux qui se présentent. Au même instant, d'autres enfoncent et brisent les portes de la maison du visir, le tuent, lui, son fils et beaucoup de gens de sa famille, et pillent les maisons comme en pays ennemi. Autant en faisaient ceux qui étaient entrés dans le palais; mais, rassasiés de pillage, ils ne firent pas ce dont ils avaient été chargés. Abou Abdallah, avec le prince Ismaël et d'autres révoltés, accoururent au palais, proclamant pour roi Ismaël, et ne doutant pas qu'on n'eût déjà tué le roi Mohammed; mais les gens envoyés étaient, ainsi qu'on l'a vu, plus avides que cruels, et ne s'occupaient que de saccager. Le roi Mohammed était dans une pièce secrète de l'alcazar, avec une belle fille du harem, qui l'habilla comme une esclave, et ils sortirent tous deux déguisés, au milieu de la confusion et du bruit, descendirent dans les jardins, où ils trouvèrent le fils du roi Youssouf également effrayé du bruit et de l'émeute, et, sortant des jardins, s'enfuirent à la faveur de la nuit sur de légers chevaux que le hasard leur procura, et arrivèrent à Guadix, libres de dangers; les citoyens de cette ville reçurent Mohammed comme leur roi et leur seigneur, et mirent une garde à son palais.

L'usurpateur du royaume, Ismaël, fut proclamé à Grenade, conduit à cheval dans les rues par son beau-frère Abou Abdallah et ses partisans, et, sans perdre de temps, il envoya ses lettres au roi de Castille pour qu'il le protégeât et le reçût pour son vassal et allié, ce qu'il obtint facilement parce que le roi de Castille était en guerre avec ceux de Barcelona. Le roi Mohammed, bien qu'il se fiât à ceux de Guadix qui lui étaient très favorables, voulut recourir à la puissance et à l'autorité du roi de Fez, et le 1er de schawal il lui envoya ses ambassadeurs, ainsi qu'au roi des chrétiens; mais, voyant qu'on ne le secourait pas, il se rendit, suivi d'une nombreuse compagnie de cavaliers et de fantassins, le 10 de

djoulhedja, à Marvella, d'où il passa à Fez, le mercredi, sixième jour de moharrem de l'année 761 (1362), avec une brillante suite de la noblesse de l'Andalousie. Le roi Abou Salem le reçut fort honorablement, et alla au-devant de lui sur un beau cheval, nombreusement accompagné de la fleur de ses cavaliers, tous richement vêtus ; il le logea dans la demeure royale et le combla de courtoisie avec une opulence et un éclat comme on n'en avait jamais vus; il lui promit son appui, et avec une telle générosité qu'aussitôt il fit rassembler deux armées pour aller le secourir; il s'arrêta là jusqu'au 18 de schawal de l'an 762 (1362), que le roi Mohammed s'embarqua avec eux et passa en Espagne; il écrivit au roi des chrétiens l'état de ses affaires et ce qui l'avait obligé à chercher en Afrique ce secours de troupes. Toute l'Espagne trembla à la nouvelle de ce débarquement, et surtout le parti d'Ismaël, qui était dans la crainte et savait bien sur qui allait fondre cet orage. Les partisans d'Ismaël s'avancèrent pour leur couper le chemin, et ils n'osaient pas se présenter contre ces armées; mais le sort de Mohammed et la fortune qui s'était déjà déclarée contre lui voulurent que ces armées reçussent la nouvelle de la mort de leur roi, Abou Salem; car pendant qu'il était devant Fez-l'Ancienne, on éleva pour roi, par les suggestions de ses ennemis, son frère Abou Omar Tassin l'insensé; tous les siens l'abandonnèrent et il tomba entre les mains de ses adversaires, qui, le lendemain, le tuèrent devant Fez-la-Nouvelle, le vingtieme jour de djoulkada de l'année 762 (1362), et par cette cause on mandait aux généraux de revenir en Afrique du lieu même où cette nouvelle leur parviendrait. Le retour de ces troupes fit déchoir les espérances du roi Mohammed. Les armées s'embarquèrent pour l'Afrique et Mohammed vint à Ronda, qui s'était déclarée pour lui. Il renouvela ses lettres et ses prières au roi des chrétiens pour qu'il le protégeât et le défendit; mais, voyant que les chrétiens ne le secouraient pas, il écrivit de nouveau au

roi de Fez, Mohammed Abou Zeyan, petit-fils d'Aboul-Hassan, le priant instamment de l'aider à recouvrer son royaume, et de lui envoyer des troupes, le roi des chrétiens permettant qu'elles passassent sur les terres de son obéissance. Le visir du roi de Fez facilitait et favorisait l'envoi de ces troupes auxiliaires. Cependant, son frère Ismaël occupait, à Grenade, le trône; il était bien fait et d'une belle figure semblable à celle d'une belle femme; mais aussi son esprit était efféminé, débile et adonné aux plaisirs et à l'amour des femmes, par conséquent peu convenable pour la gravité du pouvoir souverain et pour supporter les grands soucis du commandement. Comme il devait la couronne aux trames infâmes d'Abou-Saïd son parent et à la faveur d'autres méchans ambitieux, ceux-ci le dominaient, et cet Abou-Saïd en particulier le traitait avec mépris, et comme si c'eût été un esclave; il faisait de lui tout ce qui lui plaisait, sans respect pour la dignité et l'autorité royales; ce qui fit que le gouvernement lui resta peu de temps, comme nous allons le dire.

Ismaël, le même jour qu'il fut proclamé, choisit pour son visir, Mohammed ben Ibrahim Alfat Alfahri, auquel survécut peu son maître. Or, on dit que Abou-Saïd, qui dirigeait tout despotiquement, confirma dans son emploi le visir Mohammed, et peu après l'accusa calomnieusement d'avoir écrit certaines lettres de trahison au roi de Fez, et malgré tout ce que le malheureux Mohammed fit pour se justifier de cette fausse accusation portée contre lui, il condamna à mort lui et son cousin, que l'on conduisit par son ordre à Almenkel, où on les noya dans la mer. Ismaël avait pour secrétaire Abdelhak ben Atia Almaharabi, qui le fut jusqu'à sa mort; ses cadis furent Abou Bekr ben Djazi, qui était d'une des plus nobles tribus de Grenade, et ensuite Aboul Kasem Salmoun ben Aly; le général de ses troupes fut le même qu'avait eu son frère.

L'ambitieux Abou-Saïd, non content de la despotique in-

fluence qu'il avait dans tout le gouvernement, voulut avoir aussi la seule chose qui lui manquât, le titre de roi. Si bien que, cherchant à rendre odieux le roi Ismaël, et gagnant les généraux, chose qui ne lui fut pas difficile puisqu'il était l'arbitre des grâces et des récompenses de l'État dans tous les genres, il proposa aux plus hardis et entreprenans son projet auquel ils applaudirent; le vizir Mauro, à qui il communiquait toutes ses pensées, l'aida surtout par son adresse et sa politique fausse et insidieuse, et ils convinrent d'exciter une émeute et de profiter du désordre pour demander la déposition du roi Ismaël et pour le proclamer, lui. Ils choisirent, pour appuyer leur tentative, une nombreuse troupe de vaillans cavaliers et fantassins, lesquels, le samedi 26 de schaban 761 (*11 juillet* 1360), cernèrent l'alcazar et commencèrent l'émeute, demandant la déposition du roi Ismaël et sa tête. Le malheureux Ismaël s'enfuit comme il put et se réfugia, avec un petit nombre de gardes et quelques citoyens, dans la forteresse au plus haut de la cité; de là il faisait des proclamations au peuple pour qu'on le secourût; mais les dispositions de ses adversaires et ses injustices récentes rendirent ses démarches inutiles. Néanmoins, sans expérience et se fiant à la jeunesse qui l'entourait, il sortit contre les insurgés et leur livra une bataille où ses ennemis combattirent heureusement, tandis que les siens furent défaits et vaincus, et que lui-même tomba entre les mains de ses ennemis. Le cruel et perfide Abou-Saïd le traita avec mépris, l'accusa des fautes que lui-même lui avait inspirées, le fit dépouiller de ses riches vêtemens et l'envoya en prison avec d'autres criminels; mais, avant d'arriver à la prison, il ordonna aux soldats qui le conduisaient de le tuer, et aussitôt il fut sans délai mis en pièces par ces sanguinaires satellites. Sa tête ayant été coupée, on la présenta aux conjurés et à la populace barbare et surprise qui était là : bientôt on amena son jeune frère Cays, qu'on décapita sur-le-champ et dont on déchira horriblement le ca-

davre. Les soldats prirent sur l'épaule les deux têtes retenues par la longue chevelure qu'elles avaient toutes deux et les portèrent dans les rues; il n'y eut personne qui osât recueillir leurs corps déchirés et ils pourrirent à l'air : spectacle horrible et inhumain! et dans la journée de ces horreurs fut proclamé par l'armée et par les gens du peuple, le roi Abou-Saïd, qui aussitôt s'occupa de récompenser les conjurés qui l'avaient aidé à monter sur le trône.

Le roi Mohammed fit tant d'instances au roi de Castille pour qu'il l'aidât à recouvrer son royaume avant que ceux de Grenade s'accoutumassent au despotisme d'un usurpateur, que le roi lui promit son aide et mit aussitôt en marche une puissante armée d'infanterie et de cavalerie, avec quinze cents voitures chargées des machines de guerre dont se servaient les chrétiens; cette armée vint à Ronda le premier jour de djoumada-el-awal 763 (25 février 1362). Quand on arriva à Hisn Caschara, le roi Mohammed partit avec ses troupes et se joignit avec le roi de Castille. Le perfide Abou-Saïd, pour empêcher ce secours, était allé courir la frontière des chrétiens, et envoya des lettres au comte de Barcelone, dont il se fit l'allié. L'armée du roi de Castille et celle de Mohammed continuèrent leur marche, mêlées comme si elles eussent été d'une seule nation, les soldats avec les soldats et les généraux avec les généraux; elles entrèrent à Hisn Atara et l'occupèrent, ainsi que toutes les forteresses et les villes qui sont dans cette contrée, lesquelles se rendaient aussitôt au roi Mohammed; il n'y avait plus à prendre là que la vieille Alcazaba; mais le roi Mohammed, voyant les vexations et les ravages inévitables que causait à ses musulmans l'armée victorieuse, son cœur paternel ne put le supporter, et il pria instamment le roi de Castille de vouloir bien s'en retourner avec ses troupes, parce qu'il ne pouvait voir sans douleur les calamités que la guerre causait à ses pauvres peuples, et que pour toute la richesse et le pouvoir du monde il ne

voulait pas faire à ses musulmans tant de mal et de dommage. Le roi de Castille approuva la résolution du roi Mohammed, lui promettant de bon cœur, et avec une sincère bonne volonté, son secours en toute occasion où il en aurait besoin, et il s'en retourna dans ses terres où s'étaient élevés des troubles. Le vertueux Mohammed aima mieux être privé injustement de son royaume que de le recouvrer en faisant du mal à ses vassaux et en s'attirant par ce moyen leur aversion et leur haine. C'est donc ainsi qu'il s'en revint à Ronda le 8 jour du même mois, et il y vivait très satisfait, rendant heureux tous ceux qui habitaient dans les limites de sa juridiction juste et paternelle ; il visitait ses peuples et examinait l'état de ses forteresses et de ses frontières ; tandis que les insolences et les tyrannies d'Abou-Saïd le rendaient odieux à ses vassaux, malgré les avantages que ses armes remportèrent contre les chrétiens. Ayant, dans une sanglante algarade, mis en déroute les troupes de frontière d'Andalousie, ses généraux firent prisonniers beaucoup de nobles de Castille, ainsi que le maître de Calatraba, et les emmenèrent à Grenade en triomphe. Abou-Saïd, sachant que le maître était frère de la reine de Castille, jugea que ce serait une bonne occasion de gagner la bienveillance du roi et de le détacher de l'alliance qu'il avait avec le roi Mohammed, que de le lui envoyer sans rançon, ce qu'il fit en effet d'après le conseil de Mauro, son vizir ; outre la liberté, il donna au maître et à d'autres cavaliers de très riches présens, afin qu'ils fussent obligés par sa libéralité à intercéder près du roi de Castille et à le disposer en sa faveur ; et ces cavaliers le promettaient ainsi.

En ce temps arriva la nouvelle que son ennemi Mohammed avait été proclamé à Malaga, chose à laquelle il ne s'attendait pas et qui le troubla et le remplit de soucis, et il commença à se défier de sa fortune, qui jusqu'alors lui avait été très favorable. Ses craintes étaient augmentées par

les continuelles défections de ses plus intimes favoris, qui l'abandonnaient pour marcher après ceux qui suivaient le vent prospère de la bonne fortune,et il était également embarrassé par la pénurie extrême de ses revenus, recouvrés par des mains peu fidèles. En sorte que, resserré de tous côtés, il prit une résolution fatale et désastreuse, mais Dieu le voulut ainsi. Abou-Saïd crut qu'il lui convenait de se rendre en Castille, de se mettre entre les mains du roi Don Pedro, et de recourir à sa protection, espérant de sa générosité qu'il réparerait les revers de son funeste sort, et que par ce moyen il se raffermirait sur un trône mal assuré et glissant; mais ceux qui cherchent des protecteurs et des appuis autres que Dieu ne prospèrent jamais. Ils sont comme l'araignée qui se fait elle-même sa demeure; ô combien sont fragiles les demeures de l'araignée! Le mal avisé Abou-Saïd partit donc de Grenade avec un apparat royal et une grande suite de nobles cavaliers, emportant avec lui les plus riches bijoux et les plus précieux joyaux qu'il eût, soit en pierreries d'émeraudes et de rubis et en perles, soit en tissus d'or et de soie et en riches étoffes, avec une grande quantité de doblas d'or, des chevaux et des harnais, des armes fines et bien travaillées, espérant avec cela gagner l'esprit du roi et des ministres de son conseil, afin qu'on l'aidât contre ses ennemis, et établir solidement son alliance avec le roi des chrétiens. Il arriva à Séville et fut reçu avec beaucoup d'honneurs par le roi, qui chargea ses ministres de le servir et de le traiter ainsi qu'il convenait à un roi. Il tint ensuite conseil avec les principaux de sa maison, et ils convinrent que, pour la tranquillité et le bien de l'État, il était à propos de le tuer comme un usurpateur du royaume de Grenade et comme ennemi du roi Mohammed, son allié et son bon ami. Ainsi, malgré la sauvegarde qu'il lui avait donnée et contre les lois sacrées de l'hospitalité, pour s'emparer de ses richesses, ébloui par l'éclat des rubis, des jacinthes et des émeraudes, oubliant la noblesse de ses aïeux, le roi adhéra à ce

mauvais dessein et ordonna que dans la nuit on tuât les nobles cavaliers du cortége dans l'alcazar où on les avait logés, ce qu'exécutèrent les ministres de sa tyrannie. Lorsque, le jour venu, se répandit dans la cité la nouvelle de la mort des cavaliers de Grenade, tous les habitans furent saisis d'horreur et frémirent de crainte d'une si affreuse perfidie et d'une telle cruauté; mais leur roi leur offrit ce même jour un autre spectacle encore plus inhumain. Il mena dans une campagne hors de la ville le malheureux roi Abou-Saïd, et de sa propre main il le perça de sa lance et le tua. On rapporte qu'en se voyant blessé par le roi de Castille, il lui dit : « Oh Pédro, quel honteux triomphe tu remportes aujourd'hui sur moi! quelle détestable expédition tu as faite contre celui qui se fiait à toi! » On entassa les cadavres, horrible spectacle, et l'on mit leurs têtes sur un lieu élevé qui se voyait de toute la cité. Telle fut la fin du malheureux Abou-Saïd, étrange exemple destiné à apprendre aux hommes qu'il n'y a sécurité ni puissance qui délivrent le méchant de la justice des éternels décrets [1].

Tel est le récit que Conde fait des événemens qui marquèrent l'histoire particulière des Arabes de Grenade jusqu'à ce moment du règne de Pierre-le-Cruel. Ce récit est assez confus, et ne semble pas l'œuvre d'un contemporain informé d'assez près. Ayala raconte mieux quelques détails de guerre, notamment la prise de D. Diego Garcia de Padilla, et la mort d'Abou-Saïd (el Rey Bermejo des Espagnols).

Revenu à Séville, en grande partie, sauf la part de ses passions secrètes de tout genre, dans l'intérêt de ses amours ou de ses vengeances, Pierre convoqua tous les seigneurs et chevaliers de ses royaumes contre Grenade occupée par l'usurpateur Abou-Saïd, qu'il accusait d'avoir voulu faire la guerre

[1] Conde, Historia de la dominacion de nos Arabes en España, IIIe partie, c. 17.

en Andalousie pendant que lui-même la faisait en Aragon, et de l'avoir contraint par là à accepter les conditions d'un traité de paix avec le roi d'Aragon que, sans cette diversion, il n'aurait pas consenti, et qu'il avait fait, disait-il, tout à fait contre sa volonté. Il en voulait beaucoup de cela à Abou-Saïd, et c'était à lui qu'il imputait l'obligation où il s'était trouvé de rendre au roi d'Aragon plusieurs châteaux qu'il lui avait pris, et spécialement le château d'Ariza, bon et fort château sur la frontière, auquel il tenait, à ce qu'il paraît, d'une façon toute particulière. Son but avoué était de favoriser le parti de Mohammed contre celui du roi Bermejo (Abou-Saïd), qui avait chassé Mohammed de son royaume contre tout droit et contre toute raison, disait-il. La guerre commença, et le roi Mohammed (le roi détrôné), qui s'était réfugié à Ronda, ville dépendante de l'émir de Marok, vint à lui avec quatre cents Arabes pourvus de chevaux. Le roi lui fit un prêt d'argent dont il avait besoin, et ils convinrent de ce qui suit : Que, dès que cette guerre aurait commencé, tous les lieux qui se donneraient au roi de Castille ou qu'il prendrait par force seraient à lui, sauf si ces derniers voulaient obéir et se livrer au roi Mohammed, auquel cas ils seraient à lui et le roi de Castille ne leur ferait pas la guerre. La guerre commença, et Pierre prit quelques lieux du royaume de Grenade, dont aucun ne se donna au roi Mohammed.

Pierre attaqua vainement Antequera en personne, d'où il s'en revint en Castille, laissant aux siens l'ordre d'entrer dans la Véga de Grenade [1]. Entre Castillans, Léonais, Galiciens et genétaires d'Andalousie, cette petite armée se composait de

[1] É fueron á la dicha Vega, dit Ayala, de los del Rey Don Pedro Don Ferrando de Castro, é Don Garci Alvarez de Toledo maestre de Santiago, é Don Diego Garcia de Padilla maestre de Calatrava, é Don Gutier Gomez de Toledo prior de Sant Juan, é grandes caballeros é fijos-dalgo de Castilla, é eso mesmo Don Suer Martinez maestre de Alcantara, que despues llegára, etc.

six mille chevaux. Ils parvinrent sans rencontrer d'obstacle jusqu'à un pont s'élevant sur une petite rivière, appelé le pont de Valillos, en deçà du pont de Pinos; là ils rencontrèrent la cavalerie des Maures. Le combat s'engagea, et les Maures furent battus, poursuivis la lance dans les reins jusqu'au pont de Pinos. Ceux qui passèrent les premiers le pont de Valillos furent Furtado Diaz de Mendoza et Martin Lopez de Molina, page du roi. Mais aucun Maure ne s'en vint, ce jour-là, avec le roi de Grenade Mohammed, comme celui-ci l'avait pensé et annoncé. Les seigneurs et chevaliers du roi s'en retournèrent ce même jour et allèrent prendre leurs logemens à Alcala-la-Réal; les Maures n'osèrent sortir de la Véga et s'y tinrent tranquilles. Les chrétiens partirent d'Alcala-la-Réal le lendemain, et regagnèrent leurs frontières. A cela se borna cette première chevauchée qui dut avoir lieu dans les derniers jours de juillet ou au commencement d'août [1]. Une suspension d'armes, tenant à des causes qu'aucun historien n'a même indiquées, marqua les mois qui suivirent, d'août à décembre; ou, s'il y eut guerre, les incidens en furent assez dépourvus d'intérêt pour n'avoir pas même mérité une mention d'Ayala, et c'est à plus de quatre mois d'intervalle qu'il nous parle du combat de Linuesa où les Maures furent vaincus, et de celui de Guadix où le furent les chrétiens, et où D. Diego Garcia de Padilla fut fait prisonnier. L'agression, à ce qu'il semble, vint du côté des Grenadins.

Durant cette guerre que le roi don Pedro faisait dans le royaume de Grenade, dit-il, il arriva que don Diego Garcia de Padilla, maître de Calatrava, et don Enrique Enriquez, adelantado-mayor de la frontière, Men Rodriguez de Biedma,

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XII, c. 7. — Au moins est-il certain que le roi était à Valladolid le 12 août de cette année, comme on le voit par un acte donné à Valladolid sous cette date, et rapporté par Zuñiga, Anales de Sevilla, p. 219.

chef de l'évêché de Jaen et les chevaliers et vasseaux du roi qui résidaient dans cet évêché, apprirent que six cents hommes d'armes à cheval et deux mille fantassins maures étaient entrés dans l'adelantamiento de Cazorla, où ils avaient brûlé un lieu appelé Peal de Becerro, et en emmenaient un grand nombre de chrétiens captifs, hommes, femmes, enfans et jeunes filles, sans compter beaucoup de troupeaux de gros bétail. Aussitôt ils se mirent à leur recherche et allèrent les attendre à un gué de la rivière qui coule de ce côté, appelée Guadiana[1], par où les Maures étaient obligés forcément de passer pour retourner sur leurs terres. Il y eut là un combat, à l'heure du soleil couché, la veille de Saint-Thomas (20 décembre 1361). Les Maures trouvèrent les chrétiens qui venaient à leur rencontre, et, voyant qu'ils ne pouvaient passer la rivière, résolurent de la défendre contre les chrétiens qui se disposaient de leur côté à la franchir. Les chrétiens toutefois la passèrent, non sans beaucoup d'efforts et de périls, car les piétons maures leur lançaient dards, javelots et flèches avec une grande dextérité, et défendaient tant qu'ils pouvaient le passage. Les chrétiens n'avaient pas de fantassins, ceux-ci n'ayant pu suivre leur cavalerie, tant elle avait mis de diligence à accourir pour garder le gué par où les Maures devaient passer pour s'en aller. Mais Dieu voulut que les Maures fussent vaincus, tués ou prisonniers, et il n'en put échapper que très peu, le combat (*la pelea*) ayant eu lieu dans une plaine fermée de tous côtés par des rochers escarpés, près d'un lieu appelé Linuesa. Pierre se montra fort joyeux de cette nouvelle; sa cupidité fut surtout excitée par ce qu'on lui dit du grand nombre de captifs faits par les siens, et il ordonna que tous lui fussent donnés, promettant

[1] Guadiana el Menor. C'est le nom que prennent le rio Barbate et le rio Tuxar, de leur point de jonction jusqu'à leur confluent avec le Guadalquivir, où ils entrent à quelque distance au-dessous d'Ubeda.

toutefois trois cents maravédis pour chacun ; mais il prit les esclaves et ne donna pas les maravédis, ce dont furent très mécontens tous les chevaliers et fijos-d'algo, non moins que les simples hommes d'armes qui avaient fait des prisonniers, et Ayala n'hésite pas à attribuer le mauvais succès des armes castillanes dans la suite à l'enlèvement arbitraire que fit le roi des captifs [1].

Alléché par cet avantage, le roi ordonna peu après une chevauchée, agressive cette fois, et, suivant notre chroniqueur, assez peu du goût de ceux à qui il était ordonné de la faire. Les mêmes chefs de frontière entrèrent en conséquence, par son ordre, vers le milieu de janvier 1362, sur les terres des Maures, et arrivèrent à une ville appelée Guadix. Informé des préparatifs de cette campagne par ses espions, Abou-Saïd avait envoyé dans Guadix, la veille, six cents chevaux, et dans les lieux environnans quatre mille fantassins, et les uns et les autres s'y tinrent tranquilles. Les chrétiens arrivèrent au nombre de mille chevaux et de deux mille fantassins. Ils marchaient à l'ennemi contre leur volonté, pour deux causes : d'abord parce qu'ils avaient à se plaindre du roi, qui leur avait enlevé, à un prix fixé par lui-même et qu'encore il ne leur avait pas payé, tous leurs prisonniers faits dans la campagne précédente ; en second lieu, parce que certains présages les avaient découragés et ne leur faisaient rien augurer de bon de leur chevauchée [2].

[1] É tovo muy grand daño en esta guerra este tomar que el Rey fizo destos captivos.

[2] Otrosi por quanto algunos Adalides, dit Ayala, le dixeron un dia antes, que non avian buenas señales para entrar en aquella, cavalcada dó iban. — Les Adalides étaient, comme on sait, des officiers militaires chargés, par une loi des *Partidas*, de fonctions déterminées, que nous avons rappelées ailleurs ; aucune de ces fonctions ne consistait à s'occuper de présages bons ou mauvais ; mais l'esprit d'ignorance et de superstition les avait portés à s'ingérer de prédire l'avenir sur tels ou tels indices. De là ce que dit Ayala, qui d'ailleurs en prend texte pour blâmer énergiquement cette mauvaise coutume : — Ca en aquella tierra las gentes de guerra guianse mucho por tales señales, maguer es grand pecado ; pero asi lo han siempre acos-

Ils arrivèrent ce jour-là (le samedi 15 janvier 1362) de grand matin près de la ville de Guadix. Aucun corps d'ennemis ne se laissait voir. Les chrétiens se divisèrent: une partie alla courir le val d'Alhama, l'autre partie resta devant Guadix. Les voyant ainsi divisés, les Arabes se démasquèrent et vinrent attaquer les chrétiens. Il y avait, entre ceux-ci et la ville, une petite rivière et un pont. Les Arabes passèrent le pont pour combattre contre les chrétiens. Un certain nombre de chevaliers castillans et de genétaires (deux cents environ, d'après Ayala) ne déclinèrent pas le combat et contraignirent les Grenadins à rebrousser chemin par le pont qu'ils venaient de passer, et eux-mêmes passèrent à leur suite et les poursuivirent sans cesser de les férir jusqu'à ce qu'ils se fussent jetés entre leurs troupes d'infanterie cantonnées et comme embusquées dans les campagnes de Guadix. Le maître de Calatrava, D. Enrique Enriquez et leurs troupes cependant, ne bougeaient, ne secourant pas ceux qui avaient passé le pont, ni ne profitant de l'avantage que Dieu avait donné à leur avant-garde contre les Maures; sur quoi ceux-ci, voyant que les cavaliers qui les avaient attaqués n'étaient pas secourus des leurs, se retournèrent et soutinrent le combat avec tant de vigueur contre les chrétiens, d'ailleurs inférieurs en nombre, que ces derniers durent céder et repasser le pont. A ce passage périrent quelques chevaliers

tumbrado, é tienen que si van contra aquello, que les viene desmano, é han lo puesto asi en su voluntad, que si les facen partir destas señales non lieban el corazon seguro : lo qual daña mucho en tales fechos desque los omes toman rescelo é miedo en las voluntades. — Il s'est trouvé un historien qui, fort expert à généraliser, comme on dit, a inféré de ce passage d'Ayala, que, précisément, l'office spécial des Adalides était, comme celui des anciens augures, de prédire, par le vol des oiseaux, par l'inspection des astres, par la rencontre de telle ou telle bête, le bien ou le mal qui devait arriver. Son erreur est venue de ce que dit là le chroniqueur, qui lui a semblé la définition de l'office des Adalides, au lieu de la simple expression d'un fait attribué particulièrement aux Adalides andalousiens ; en d'autres termes, à la mauvaise coutume du pays, et non à la nature même du ministère ou des fonctions des Adalides.

chrétiens de grand renom : Dia Sanchez de Rojas, Juan Sanchez de Sandoval, de l'évêché de Jaen, Ximon Gonzalez de Olit, Juan de Mendoza, etc. Quelques faux mouvemens, des ordres mal donnés, la peur et le mauvais vouloir réunis firent le reste. Les Maures guerroyèrent avec succès contre les chrétiens, dont un grand nombre s'enfuit, et finalement tuèrent plusieurs chevaliers de marque et firent prisonnier l'un des deux chefs de la chevauchée castillane, le maître de Calatrava D. Diego Garcia de Padilla.

Cette capture sembla au roi de Grenade une excellente occasion de faire sa cour au roi de Castille, avec lequel il n'eût pas mieux demandé que de vivre en paix. Considérant que le maître de Calatrava, dit le chroniqueur, avait été frère de *doña* Maria de Padilla et était oncle des enfans du roi [1], et croyant, s'il le traitait avec honneur et générosité, que ce lui serait un moyen peut-être de capter les bonnes grâces du roi, il fit sur-le-champ, dès qu'il l'eut reçu à Grenade, mettre son prisonnier en liberté, lui donna de ses joyaux et de ses armes les plus riches et le renvoya au roi; mais le roi fut peu sensible à ce bon procédé, et ne revit pas avec la joie sur laquelle Abou-Saïd avait compté le maître de Calatrava, qui n'était plus aussi avant dans sa faveur, et qu'il accusait de la défaite de Guadix. Il ne tint aucun compte de cet acte de courtoisie chevaleresque, et, au commencement du carême [2], entra en personne dans le royaume de Grenade avec tout ce qu'il put réunir de forces sous ses ordres. Il prit dans cette campagne divers châteaux : Iznaxar, Cesna, Sagra et Benamexir, y mit garnison, et s'en revint à Séville. Il avait su intéresser à cette guerre des seigneurs étrangers, qui y

[1] On a vu plus haut que l'auteur arabe employé par Conde le qualifie de « frère de la reine de Castille. » Son récit, du reste, est entièrement concordant avec celui d'Ayala.

[2] Le premier jour de la lune de djoumadah-el-awal 763, suivant l'auteur arabe employé par Conde (25 février 1362).

vinrent comme à une croisade : entr'autres le comte d'Armagnac, et Mosen Hugo de Caureley, un très bon chevalier d'Angleterre, dit Ayala, et que nous verrons tour à tour servir Pierre et son frère Henri de Trastamare dans les guerres subséquentes[1].

Telle était la colère ou le ressentiment de Pierre contre Abou-Saïd pour le tort qu'il prétendait lui avoir été fait par lui, qu'il rentra peu après sur les terres de Grenade, et y prit en peu de temps El Burgo, Hardalès, Cañete, Turon, las Cuevas et quelques autres châteaux; puis s'en retourna à Séville. Ces succès des chrétiens jetèrent la terreur dans Grenade : Mohammed y avait des partisans secrets qui ne manquèrent pas d'attribuer à l'inimitié qu'Abou-Saïd s'était attirée de la part du roi de Castille les malheurs qui accablaient le royaume de Grenade. Craignant, non sans raison, le mécontentement des populations qui avaient peu de goût à cette guerre, Abou-Saïd tint conseil avec ses principaux partisans entre lesquels comptait au premier rang un très grand chevalier, comme le qualifie la chronique, originaire du royaume de Benamarin (des Beny-Merinys), ayant nom Don Edriz Abenbulula, fils de Don Hozmin, et il y fut décidé qu'Abou-Saïd ou le roi Rouge (el Rey Bermejo) viendrait se mettre en personne à la merci et au pouvoir du roi de Castille. Ils espéraient qu'en le voyant il prendrait intérêt à lui, et peut-être l'aimerait mieux que l'autre roi de Grenade Mohammed, d'autant mieux que le roi Rouge était un très bon chevalier de sa personne, et qui pourrait bien servir le roi en quelque guerre qu'il lui plût de l'employer. Il réunit, à tout hasard, et avec l'idée d'en offrir en présent une partie au roi de Castille, toutes les richesses et les meilleurs et plus

[1] Sir Hugh de Calverley, nommé tour à tour Mossen Hugo de Carbolay, de Caurely, de Caverley, dans les divers textes espagnols, et Huë de Caurelée par Froissart. Le véritable nom anglais est peut-être Calverley.

rares joyaux du trésor des rois de Grenade; Ayala ajoute: pour s'en servir au besoin comme la nécessité l'ordonnerait. Il partit de Grenade avec une garde de trois cents cavaliers et deux cents fantassins et vint à une ville du roi appelée Baena, dont était frontero le prieur de Saint-Jean D. Gutier Gomez de Tolède, rentré depuis peu dans la faveur du roi. Gutier Gomez le reçut courtoisement, et lui demanda en quelle qualité il venait: il dit qu'il venait se mettre à la merci et au pouvoir du roi, et demanda à être conduit devant lui. Ce à quoi le prieur de Saint-Jean et les chevaliers qui étaient avec lui à Baena répondirent qu'ils le voulaient bien, et qu'ils iraient avec lui au roi, et ils partirent ensemble pour Séville où le roi était.

Le roi Rouge, Don Edriz et les autres chevaliers maures et chrétiens qui avec eux étaient, arrivèrent à Séville et allèrent incontinent trouver le roi dans son Alcazar et lui firent de grands complimens. Le roi les reçut très bien, et aussitôt un Maure de la suite du roi Rouge qui savait parler le langage chrétien[1], dit au roi: « Seigneur, le roi de Grenade mon seigneur, qui est ici devant ta grâce, connaît et sait que les rois de Grenade sont et furent toujours vassaux du roi de Castille chaque fois qu'il y a eu des trèves entre chrétiens et maures, et ont payé des tributs et des présens très grands en signe de soumission et de respect à la suzeraineté des rois de Castille. C'est pourquoi le roi de Grenade mon seigneur, ici présent, tient, en raison du différend qu'il a avec Mohommed, qui se dit roi de Grenade, que tu dois faire de deux choses l'une: ou l'aider ou être juge-arbitre de sa querelle. Ce roi de Grenade mon seigneur, qui est ici devant toi, est en compétition avec le roi Mohommed, parce que celui-ci agissait en tyran avec les Maures du royaume de Grenade, pour laquelle raison tous

[1] Que sabia fablar lenguage christianego, etc.

l'abhorrèrent et lui voulaient du mal, et ont pris celui-ci pour leur seigneur et roi. Il est du lignage des rois, et le doit être. Et quant à la guerre que le roi Mohommed lui pourrait faire, il ne la craindrait pas. Mais il ne peut se défendre de toi, qui es son roi et son seigneur, et en l'obéissance de qui il doit être et rester; et à ces causes, il a délibéré avec Edriz, qui est ici avec lui devant toi, et qui est un chevalier marin de grand lignage, ainsi qu'avec les principaux chevaliers de Grenade, sur ce qu'il avait à faire dans une aussi grande crise que celle-ci, et tous lui ont conseillé de venir se placer sous ta protection, en ta grâce et en ton pouvoir, et de s'en remettre de toutes les contestations qu'ils ont avec le roi Mohommed, au sujet du royaume de Grenade, en tes mains et à ta justice. C'est pourquoi, seigneur, il est ici en ta grâce, lui et tous ceux qui viennent ici avec lui. Montre, seigneur, en ceci, ta grandeur et la noblesse de la couronne de Castille; aie pitié de lui, qui se met en ta miséricorde, et aide-le dans son droit [1]. »

[1] Ce discours a, dans Ayala, une couleur particulière que je me suis soigneusement gardé d'altérer par aucun tour académique. On y sent pour ainsi dire le goût du terroir et la fidélité de celui qui l'a recueilli. Il tranche, du reste, par le style, sur les autres discours rapportés par le même historien, et se distingue par le tutoiement dont on ne trouve aucune autre trace dans la chronique de notre auteur : — « Señor, el Rey de Granada mi señor, que aqui está delante la tu merced, conosce é sabe que los reyes de Granada son é fueron siempre vasallos de los reyes de Castilla cada vez que han treguas Christianos é Moros, é dieron parias é presentes muy grandes en señal de señorio á los Reyes de Castilla, é los tovieron por señores en todos sus fechos : é tiene mi señor porende, pues él ha pleyto con Mahomad, Rey que se llama de Granada, que tu debes facer de dos cosas la una, ó ayudarle, ó ser juez derechurero. E este Rey de Granada que aqui esta delante tí, mi señor, ha pleyto con el Rey Mahomad, porque usaba como tirano contra los Moros del regno de Granada, por lo qual todos le aborrecieron, é querian mal, é todos los Moros avian tomado á el por su señor é su rey. É quanto á la guerra que el Rey Mahomad le podria facer, quél no la temeria; empero que non puede defenderse de tí, que eres su Rey é su señor, á cuy obediencia el debe estar, é está.... E por ende, señor, en la tu merced es él, é todos los que aqui vienen con él : é muestra, señor, en esto agora tu grandeza, é la nobleza de la corona de Castilla, é aved piedad dél que se pone en la tu misericordia, é ayudale á su derecho. »

Don Edriz Abenbulula dit au trucheman d'ajouter que si le bon plaisir du roi était de prendre en main cette querelle, il ferait en cela œuvre de roi et de prince très grand et très miséricordieux; qu'il lui appartenait de décider entre ledit Mahomad et son seigneur qui était venu là pour s'en remettre à sa justice. Que si cependant il ne le voulait point, qu'il lui plût en ce cas de faire mettre le roi son seigneur, et ceux qui étaient venus là avec lui, au-delà de la mer, sur la terre des Maures.

Dès que le roi D. Pedro (je continue de traduire Ayala) eut entendu toutes ces raisons que le trucheman maure du roi Rouge lui dit, et ce qu'y avait ajouté Don Edriz, il leur répondit qu'il avait pour agréable la venue du roi de Grenade et de Don Edriz et de tous les autres qui étaient dans leur compagnie; que, en ce qui concernait la contestation entre lui et le roi Mahomad, il entendait agir à cet égard de manière à ce que tout se terminât heureusement; et le roi Rouge, et Don Edriz, et les autres chevaliers qui avec eux étaient, dès qu'ils eurent su par le trucheman la réponse que le roi leur faisait, furent très joyeux, et tous, inclinant la tête, s'écrièrent en arabe : « Dieu te garde, seigneur : c'est dans la confiance où nous étions de ta noble réponse et de ton puissant secours que nous sommes venus à ta merci, le roi notre seigneur et nous autres avec lui. » Et le roi fit donner des logemens au roi Rouge, à Don Edriz et à leur suite, dans la juiverie de Séville; et ils furent s'y reposer, et ils étaient très joyeux, tenant que leurs affaires se termineraient bien, puisqu'ils étaient traités ainsi et avaient une telle réponse du roi [1].

[1] É abaxaron sus cabezas, é dixeron en su arabigo todos : « Señor, Dios te mantenga : ca en esta fiuza de la tu noble respuesta é grand defendimiento vino nuestro señor el Rey, é nosotros con él, à la tu merced. » E estaban muy alegres, teniendo que sus fechos estaban en bien, pues que tal respuesta avian del Rey. — Il semble, par quelques mots du récit d'Ayala, que le castillan n'était pas à cette époque très fa-

La cupidité, qui est la racine de tous les maux du monde, dit Ayala, mit dans le cœur du roi D. Pedro tout ce que, plus loin, vous entendrez qu'il fit, bien que tout ce qu'il fit il ait prétendu l'avoir fait sans tort aucun. Car, d'une part, disait-il, le roi Rouge était venu à lui sans être assuré, et, d'autre part, en faisant ce qu'il fit du roi Rouge, il faisait justice et le punissait de ce qu'il s'était levé contre le roi Mohammed, son seigneur. Cependant eurent regret de ce qu'il fit tous ceux qui avaient à cœur le service du roi, et la manière dont cela se fit nuisit beaucoup à sa renommée. Il sut que le roi Rouge avait avec lui toutes les pierres précieuses du trésor des rois de Grenade, et il songea à s'en emparer [1]. Il ordonna en conséquence au maître de Saint-Jacques, D. Garcia Alvarez de Tolède (lequel était ou non dans le secret), d'inviter Abou-Saïd et les plus grands personnages de sa suite à souper pour le lendemain, ce que le maître fit. Et le roi Rouge et D. Edriz, et jusqu'à cinquante chevaliers des meilleurs qui avec lui étaient venus, furent le lendemain souper avec lui dans la maison du maître.

Le souper fini, comme ils se reposaient à table et que personne n'était encore levé, entra Martin Lopez de Cordoue, camarero-mayor du roi depuis la mort d'Hinestrosa et son repostero-mayor depuis celle de Gutier Ferrandez de Tolède, et avec lui des hommes d'armes, et il arriva où était le roi Rouge assis à table, et le fit prisonnier, et en même temps prit D. Edriz et les autres Maures qui soupaient avec le dit roi Rouge, pendant que d'autres hommes d'armes allaient, par l'ordre du roi, à la Juiverie, et y arrêtaient tous les autres Maures qu'ils y trouvèrent. Abou-Saïd fut fouillé à part, et

milier aux Grenadins, non plus que l'arabe aux Castillans. On peut l'inférer de la nécessité où ils étaient de faire usage d'un trucheman pour communiquer entre eux, ainsi qu'Ayala le dit plusieurs fois.

[1] On le voit dans son testament faire quelques largesses de ce bien si royalement acquis, dont il ne fait d'ailleurs aucune difficulté d'avouer naïvement l'origine.

on trouva sur lui trois rubis magnifiques, gros chacun comme un œuf de pigeon [1]. On trouva sur un Maure très jeune de la suite de l'émir un ceinturon en cuir, dans lequel il portait sept cent trente rubis (piedras balaxes). Sur un autre petit Maure qui était son page, on trouva un collier de cent perles grosses comme des noisettes mondées, et sur un troisième, une autre partie de perles grosses comme des pois-chiches, et il pouvait y en avoir un boisseau (*un celemin*). On trouva sur chacun des autres compagnons de l'émir quelque objet de prix, à qui des perles, à qui des rubis et autres pierres précieuses, à qui des armes de valeur, et on apporta le tout incontinent au roi, comme il l'avait ordonné. Sur les Maures arrêtés dans la Juiverie furent aussi trouvés des doubles et des joyaux, que le roi eut également [2].

Fait ainsi prisonnier dans la maison du maître de Saint-Jacques Garci Alvarez de Tolède, l'émir fut conduit cette même nuit, lui, D. Edriz et les chevaliers qui avaient été arrêtés avec lui au souper chez le maître, à l'arsenal, qui, comme nous l'avons vu plusieurs fois, servait de prison, au moins dans une de ses parties affectée à ce service. Or, voici comment ce roi chrétien acheva d'en user avec ce barbare. Deux jours après, apparemment pour se donner le temps de nouer quelque intrigue du côté de Grenade, le roi chrétien fit tirer de prison et amener le barbare, monté sur un âne et revêtu d'une saie écarlate, avec trente-sept de ses compagnons, dans un grand champ formant esplanade du côté de

[1] Fué catado á parte si tenia algunas joyas consigo, é fallaronle tres piedras balaxes muy nobles é muy grandes, tan grande cada una como un huevo de paloma.

[2] E fallaron à un Moro pequeño que venia con él un correon en que traia siete cientas é treinta piedras balaxes; é fallaron á otro Moro pequeño, que era su page, aljofar tan grueso como avellanas mondadas cien granos; é á otro Moro pequeño fallaron otra partida de aljofar tan grande como granos de garvanzos, que podia aver un celemin; é á los otros Moros fallaron á cada uno, á qual aljofar, á qual piedras, é levarongelo luego todo al Rey. E á los Moros que fueron presos en la juderia fueron falladas doblas é joyas, é todas las ovo el Rey.

l'Alcazar, appelé la Tablada, et là les fit tous tuer. Pierre ne dédaigna pas d'ouvrir lui-même cette tuerie, et férit le premier d'un coup de lance son ennemi désarmé en lui disant : « Prends ceci pour les mauvais traités que tu m'as fait faire avec le roi d'Aragon, et pour m'avoir fait perdre le château d'Ariza. » Ainsi frappé, l'émir dit au roi en arabe : « O que tu fais bien montre là de petite chevalerie[1] ! » Il tomba, et, l'un après l'autre, furent tués là, sur cette même place de la Tablada, les trente-sept chevaliers de Grenade qu'on y avait amenés avec leur roi. Les autres, tant à pied qu'à cheval, qui l'avaient accompagné à Séville, s'élevant au nombre d'environ trois cents, furent gardés prisonniers à l'arsenal, ainsi que ce Maure de haut rang, venu d'outre-mer, qui avait accompagné le Grenadin à Séville, et qu'Ayala appelle Don Édriz Abenbulula, fils de Don Hozmin. Le roi cependant faisait crier à haute voix par un héraut d'armes : « Notre seigneur le roi ordonne que cette justice soit faite à ces traîtres, qui ont trempé dans la mort du roi Ismaël, leur roi et seigneur. » Telle était la raison qu'il faisait donner de ces meurtres au peuple de Séville, étonné et affligé de cette boucherie de prisonniers sans défense immolés sous ses yeux. La véritable était de politique et d'intérêt particuliers. Lors de l'intronisation violente d'Abou-Saïd dans le palais des émirs à Grenade, Pierre avait craint, pour diverses causes, de trouver en lui un ennemi, et il s'était prononcé pour le roi détrôné. Abou-Saïd l'avait alors apaisé par des présens et des actes de déférence et de vasselage. Mais Pierre avait bientôt appris, on le lui avait dit du moins, que le nouvel émir recherchait l'alliance du roi d'Aragon, et il n'en fallait pas tant pour s'attirer

[1] Selon l'auteur arabe employé par Conde, on l'a vu, Abou-Saïd se serait écrié en se sentant blessé par le roi de Castille « Oh Pedro, quel honteux triomphe tu remportes ajourd'hui sur moi ! Quelle détestable expédition tu as faite contre celui qui se fiait à toi ! » Ce qui au fond est la même chose.

sa colère et sa haine. De là sa cruelle vengeance, avec préméditation et guet-apens[1].

Ce n'était pas la première fois que Pierre méritait le reproche de déloyauté en matière de chevalerie. Il en avait donné plus d'une preuve, et Ayala en rapporte un exemple remarquable entre tous.

Vers ce temps, probablement peu après la mort de Marie de Padilla, le roi, étant à Séville, avait donné le champ à deux écuyers de la terre de Léon, appelés l'un Lope Nuñez de Carvalledo, l'autre Martin Alfonse de Losada, qui accusaient de félonie deux frères galiciens, ayant nom l'un Arias Vasquez de Baamonte, et l'autre Vasco Perez de Baamonte. Ils étaient parens de Gutier Ferrandez de Tolède, et l'accusation avait été conseillée, dit-on, par le roi lui-même, en raison du mal qu'il voulait à ces deux chevaliers galiciens, parce qu'ils étaient parens et amis de Gutier Ferrandez. En entrant dans la lice, l'un des demandeurs, Lope Nuñez de Carvalledo, mit pied à terre, et il allait cherchant çà et là des dards qu'il avait fait enterrer dans le sable du champ par le conseil du roi, et il ne les trouvait pas, lorsque Martin Lopez de Cordoue, qui savait où étaient ces dards, et qui avait été nommé juge du champ, entra aussi à cheval dans la lice, tenant à la main un long roseau dont il frappait la terre, si bien que Lope Nuñez comprit qu'il voulait lui indiquer par là où étaient les dards, et s'étant porté là, il les trouva au nombre

[1] Sur l'émir de Grenade Abou-Saïd, qu'Ayala appelle invariablement *el Rey Bermejo*, et quelques auteurs Mahomet Barberousse, voyez Casiri, Bibl.-Arab.-Escur., t. II, p. 232, et de la p. 306 à la p. 319, où sont rapportées ces révolutions du royaume de Grenade, le voyage d'Abou-Saïd à Séville, et sa mort par les mains du roi Don Pèdre, bien qu'avec quelques différences assez remarquables. — L'appellation Bermejo (Rouge) était commune à tous les membres de la famille des Nassrides qui régnait à Grenade, et dont était aussi bien Mohammed le roi détrôné que Abou-Saïd le roi usurpateur. — Ayala, d'ailleurs, se montre très bien informé des affaires des Musulmans de Grenade, et son récit (año XIII, c. 6) concorde parfaitement avec ce que rapportent Casiri et Conde, ad ann.

de quatre. Marchant aussitôt sur Arias Vasquez, qui était à cheval, il lui tira un dard, puis un second, qui tous deux férirent le cheval. Irrité de ses blessures, l'animal s'emporta, et malgré les efforts de son maître, sortit de la lice. Convaincu par cela seul du crime imputé, Arias Vasquez de Baamonte fut aussitôt appréhendé au corps par les alguazils du roi et mis à mort par son ordre, l'accusation portant sur un chef de trahison. L'autre frère, Vasco Perez, cependant, était resté dans la lice, combattant bravement contre les deux adversaires qui l'attaquaient, Lope Nuñez à pied et Martin Alfonse à cheval.

On est heureux de trouver, au milieu des ces mœurs aussi serviles d'un côté que cruelles de l'autre, quelque libre parole, ne fût-ce que dans un tournoi. Arrivé devant le roi, Vasco Perez lui dit : « Seigneur, quelle justice est celle-ci ? » Et voyant que le roi ne lui répondait pas : « Chevaliers de Castille et de Léon, cria-t-il à haute voix, quoi ! n'êtes-vous pas honteux qu'aujourd'hui l'on souffre qu'en présence du roi notre seigneur, et dans un champ qu'il assure, soient traîtreusement cachées des armes pour tuer ceux qui n'y viennent que sur la foi du roi, pour y défendre leur honneur, leur foi et leur lignage? » Et tout en parlant, le brave chevalier combattait, et tenait vaillamment tête aux deux autres. Les spectateurs témoignaient involontairement leurs secrètes sympathies en sa faveur, et le roi sans doute comprit qu'il fallait arrêter les choses ; il fit cesser la lutte, et déclara bons chevaliers, preux et prud'hommes, Vasco Perez et les deux autres. Et tous, dit Ayala en terminant ce récit, trouvèrent que le roi n'avait pas bien agi dans cette affaire, car des armes cachées ou défendues ne doivent jamais être mises dans un champ, ni, quand le roi le donne, il ne doit y prendre lui-même parti [1].

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XII, c. 4.

La nouvelle de la mort d'Abou-Saïd vola et parvint à Malaga, où était alors Mohammed, qui s'en réjouit comme de la mort de son ennemi, mais qui frémit de la perfidie et de la trahison des chrétiens. Aussitôt, accompagné des meilleurs chevaliers de Malaga, il partit pour Grenade, où il entra au milieu des acclamations populaires. Toutes les classes de la population le félicitèrent; les parens mêmes des infortunés qui étaient allés avec Abou-Saïd, craignant de plus grands malheurs, s'ils ne prévenaient point, par leur prompte et entière soumission, l'esprit du nouvel émir, se présentèrent tous et lui baisèrent la main. Son entrée eut lieu à l'heure d'el-dhohar du samedi 20ᵉ djoumada-el-ahker, 763 (15 avril 1362), par l'aide et la faveur de Dieu. Quelques-uns disent que le roi de Castille envoya au roi de Grenade la tête d'Abou-Saïd embaumée dans une riche cassette, et que l'envoyé qui l'apporta, arrivant devant l'émir, la jeta à ses pieds en lui disant : « Puisses-tu, illustre sultan de Grenade, voir ainsi toutes » les têtes de tes ennemis. » Mohammed fut, dit-on, très satisfait de ce présent, et envoya au roi de Castille vingt-cinq beaux chevaux du haras royal, élevés sur les bords du Xénil, dont dix avec de précieux harnais et de riches housses garnies d'or et de pierres précieuses; et il fit également des présens à l'envoyé. Peu de mois après, quelques mécontens lui suscitèrent une rebellion, et, avec le secours de quelques soldats révoltés, proclamèrent le wali Aly ben Aly Ahmed El Nassr, de la famille royale; mais, avec l'aide de Dieu, par la valeur et la fortune de ses généraux, il le vainquit en différentes batailles, et le força à fuir et à vivre errant et sans asile; il subjugua heureusement tous ses ennemis, et il régnait tranquille en l'année 765 (1364), dans laquelle écrivait l'auteur de ces mémoires, son el khateb et fidèle ministre Abdallah Al khateb El Salami, connu sous le nom de visir Lissan Eddin. Le roi Mohammed, reconnaissant du cruel service du roi de Castille, renvoya libres sans rançon tous les

chrétiens captifs qui étaient à Grenade, et fit avec lui un traité d'amitié et d'alliance perpétuelle qui fut signé par les deux rois [1].

Le meurtre d'Abou-Saïd avait eu lieu dans les premiers jours d'avril 1362; dans ce même mois, Pierre crut devoir réunir à Séville les cortès générales du royaume, à l'effet d'y faire reconnaître Marie de Padilla, morte en juillet de l'année précédente, pour sa femme légitime et pour reine de Castille et de Léon, et d'assurer la succession de la couronne aux enfans qu'il en avait eus. Ces cortès se tinrent à Séville : réunion de grands seigneurs et de chevaliers assemblés par occasion, sorte de champ-de-mai, plutôt que cortès véritables [2]. Il avait eu soin cependant d'y appeler quelques prélats et les procureurs des villes avec des pouvoirs suffisans pour procéder à l'acte qu'il désirait. Il déclara devant ces cortès que Marie de Padilla avait été sa femme légitime; qu'il l'avait épousée avant d'épouser Blanche de Bourbon; que s'il n'en avait osé rien dire alors et avait consenti à un semblant de mariage avec celle-ci, ç'avait été par crainte des soulèvemens du royaume. Il ajouta que son mariage avec Marie de Padilla avait eu pour témoins Juan Ferrandez de Hinestrosa, oncle de la dite Marie de Padilla, D. Diego Garcia de Padilla son frère, Juan Alfonse de Mayorga, chancelier du sceau privé et secrétaire du roi, et Juan Perez de Orduña, abbé de Santander, son grand aumônier. Le premier était mort, mais les trois autres étaient vivans et présens à ces cortès. Ils l'attestèrent et jurèrent que c'était vérité sur les Saints-Évangiles. Le roi demanda en conséquence que, puisque Marie de Padilla vivante avait été sa femme légitime et

[1] Conde, Historia de la dominacion de los Arabes, IIIe partie, c. 26.

[2] On peut en juger par ce qu'Ayala dit de leur composition : — Fizo las cortes luego en Sevilla, por quanto estaban alli ayuntados todos los grandes señores del regno, que estonce eran y, que se partian de la guerra de los Moros.

reine de Castille et de Léon, on lui en donnât le titre à présent, et reconnût les enfans qu'il avait eus d'elle pour ses légitimes héritiers. L'archevêque de Tolède, D. Gomez Manrique, nommé par la faveur du roi successeur de l'archevêque exilé et mort en exil, D. Vasco, frère de Gutier Ferrandez de Tolède, fit un sermon là-dessus, appuyant devant l'assemblée, de l'autorité de sa parole, les dires et les raisons du roi ; si bien que les cortès édifiées ne firent aucune difficulté de reconnaître pour héritiers du roi, selon son désir, son fils D. Alfonse, alors âgé d'un peu plus de deux ans et demi, et les trois sœurs de celui-ci, Béatrix, Constance et Isabelle. Le fils, quoiqu'il fût le dernier né, fut même déclaré *fijo primero heredero* par une espèce de loi salique que Pierre faisait faire ainsi à son usage. De sorte que, s'il était venu tout à coup à mourir, le royaume aurait eu pour chef légitime, pour seigneur et roi, un enfant de deux ans et neuf mois, bâtard deux heures auparavant. Ce sont là les suprêmes mérites de l'hérédité, et, dans ces sortes de cas, les hauts fonctionnaires des états monarchiques vont, sans embarras aucun et pour la plus grande gloire de la dignité humaine, suivant l'énergique expression d'un philosophe, complimenter solennellement un enfant couronné, *qui crie et bave pour toute réponse*. Marie de Padilla avait été enterrée dans le monastère de Sancta-Clara de Astudillo, qu'elle avait fondé. Reconnue reine, le roi ordonna qu'un certain nombre de prélats, de chevaliers et de dames iraient chercher son corps à Astudillo. Ils y furent et l'en firent transporter à Séville en grande pompe, et avec tous les honneurs rendus aux reines. On l'enterra dans la chapelle des rois de l'église de Sainte-Marie de Séville, jusqu'à ce que le roi eût fait faire une autre chapelle très belle, où il fut transféré. Et de ce jour-là en avant, on appela Marie de Padilla « la reine Doña Maria, » son fils Alfonse « l'infant Don

Alfonse, » et ses filles, Béatrix, Constance et Isabelle, « les infantes [1]. »

En paix avec Grenade, et ayant ainsi réglé sa succession, Pierre se tourna tout entier vers l'Aragon; il ne se sentait pas lié par la paix forcée qu'il avait faite avec Pierre IV à l'instigation du cardinal légat du pape, et il résolut de le prendre en traître. Tandis que l'Aragonais était à Perpignan, à l'extrémité de son royaume, et sans soupçon d'être attaqué, le plan du Castillan, concerté avec ses plus intimes favoris, était de se porter à la dérobée et de se jeter à l'improviste sur l'Aragon, pour y prendre un certain nombre de villes et de châteaux avant que le roi d'Aragon fût averti de rien. Il trompa les autres, leur témoignant la grande crainte qu'il avait, disait-il, d'une prochaine irruption en Castille, par la Navarre ou l'Aragon, des grandes compagnies laissées inoccupées en France depuis la paix de ce royaume avec les Anglais. Il pouvait se mêler à ces dires quelque appréhension réelle. C'étaient de terribles gens que ces routiers ou malandrins; ils avaient naguère attaqué l'Aragon et parlé de venir chercher aventure en Espagne. Rabaut de Nissi, l'un de leurs capitaines, avait fait prisonniers et rançonné, le 6 mars de cette année, près de Montpellier, des ambassadeurs que le roi de Castille envoyait au pape, à Avignon [2]. Il suffisait d'ailleurs que Pierre sût Henri de Trastamare en France, où il s'était retiré depuis le dernier traité de paix entre la Castille et l'Aragon, et en relations avec les chefs des grandes compagnies, ce dont il avait eu avis par la rumeur publique ou par ses espions, pour qu'il se sentît effectivement menacé de ce côté. Il pria les siens, en

[1] E de aquel dia en adelante fué llamada la dicha Maria de Padilla la Reyna Doña Maria, é su fijo el infante Don Alfonso, é sus fijas las infantas.

[2] Thalamus de Montpellier, et Hist. de Languedoc, t. IV, p. 317.

conséquence, de s'apprêter à partir avec lui, car il se disposait à aller aussitôt à la frontière, et tous crurent ce qu'il leur disait, car personne ne pouvait croire qu'il voulût faire la guerre à l'Aragon, avec lequel on avait récemment conclu une paix que chacun croyait devoir être de moins courte durée [1].

Pierre, on le voit ici, était un assez bon diplomate, préparant de loin et avec dissimulation ses moyens d'action, et ne négligeant pas ses alliances. Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, ne pouvant plus troubler la France à son gré sous le ferme gouvernement du dauphin, fils du roi Jean, retourné à Londres malgré la paix, comme gage de l'exécution des traités; le roi de Navarre, disons-nous, était rentré dans ses états transpyrénéens, et Pierre s'était empressé de rechercher son amitié. Tout le monde sait quel misérable c'était que ce roi de Navarre si justement surnommé le Mauvais. Il avait toutefois au moins son égal dans Pierre de Castille, et c'était l'opinion de leurs contemporains de tous les pays [2]. Le Castillan devait avoir une secrète sympathie pour qui lui ressemblait si bien. Il avait d'ailleurs besoin du Navarrais, et il lui envoya, après la mort d'Abou-Saïd, évidemment dans la préméditation d'une prochaine irruption en Aragon, des plénipotentiaires, qui conclurent un traité d'alliance entre les deux rois, à Estella, le 22 mai 1362, traité ratifié par le roi lui-même, le 2 juin suivant, à Carrascosa (sans doute Carrascosa de la Sierra), petite ville de la province de Soria, à quatre lieues de la capitale, notification suivie bientôt, comme nous le verrons tout à l'heure, d'une entrevue entre les deux rois, à Soria même, quelques jours après, et de l'ouverture de la campagne contre l'Aragon [3].

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XIII, c. 8.

[2] Homicidæ regi Navarræ sceleribus par fuit Petrus Castellæ rex, qui adulteriis et cædibus Hispanias fœdavit (Raynald. Ann. eccl., l. c.).

[3] D. José Yanguas y Miranda, Antiguedades de Navarra, t. III, p. 99.

Il n'avait pas moins bien ménagé ses alliances avec l'Angleterre. Déjà, en 1359, il avait conçu l'idée de chercher un allié éventuel contre l'Aragon et tous ses ennemis, dans le roi d'Angleterre, que la possession de la Guyenne faisait son voisin, et dont la marine commençait à compter parmi les bonnes marines du moyen-âge. Il avait envoyé dans cette intention à Bordeaux et à Londres, probablement avant son départ de Séville avec sa flotte, des ambassadeurs chargés d'aller demander au prince de Galles et à son père le renouvellement des traités d'alliance qui avaient anciennement existé entre les rois de Castille et les rois d'Angleterre. On voit dans Rymer un acte d'Édouard, roi d'Angleterre, daté de Westminster, 1er juin 1359, dans lequel il parle en termes extrêmement affectueux « des sérénissimes princes les seigneurs rois de Castille ses très chers parens; » en conséquence, désirant continuer et perpétuer les bonnes et amicales relations des anciens jours, il donne pouvoir à Jean de Cheveresdon, sénéchal de Gascogne, et à Jean Streteley, connétable de Bordeaux, de traiter et de s'entendre, soit avec son parent lui-même (le roi de Castille), soit avec des députés chargés de ses pouvoirs, au sujet des ligues et des alliances stipulées autrefois entre leurs pères, et devant être maintenant continuées entre eux[1].

Ce premier traité en était resté là. Mais, vers le commencement de l'année 1362, et peut-être dès l'année précédente, Pierre avait envoyé des ambassadeurs (un chevalier

[1] Grata considerationes pensantes sinceræ delectionis constantiam, et subventionis promtitudinem, quibus serenissimi principes domini reges Castellæ, consanguinei nostri carrissimi, et nostri progenitores se mutuo prævenerunt, et desirantes hoc nostris temporibus continuari, ac de fidelitate et circumspectione providâ, dilectorum et fidelium nostrorum, Johannis de Cheveresdon senescalli nostri Vasconiæ, et Johannis de Stretele constabularii nostri Burdegaliiæ, plenius confidentes, ad tractandum et concordandum cum ipso consanguineo nostro (Rege Castellæ) vel deputatis. Ab eo, de ligis et auxiliis inter nostros progenitores sic initis, inter nos continuandis (Rymer, Acta publica légam Angliæ, t. vi, p. 126 et seq.).

nommé Dia Sanchez de Terrazas et un de ses alcades nommé Alvar Sanchez de Cuellar) au roi Édouard d'Angleterre et au prince de Galles son fils, dans la crainte où il était du roi de France et de ses amis, à cause de la mort de Blanche de Bourbon, et ils s'étaient alliés contre tous les hommes du monde (*contra todos los omes del mundo*). Formule du temps.

Le traité dont il est ici question se trouve dans Rymer, et fut publié dans l'église cathédrale de Saint-Paul de Londres le 22 juin 1362, entre William seigneur de Latymer et John de Stretleye, plénipotentiaires du roi d'Angleterre, et Diego Sanchez de Terrazas et Alvaro Sanchez de Cuellar, bachelier en lois, ambassadeurs du roi de Castille. Le roi d'Angleterre et son fils aîné, le prince Édouard, stipulant pour leurs héritiers, royaumes et sujets, promettent d'être bons, vrais et fidèles amis du roi Pierre de Castille, de ses héritiers, de ses royaumes, domaines, terres et sujets : ils le maintiendront de tout leur pouvoir dans ses honneurs et dans ses droits ; ils le garantiront de tout dommage ; ne donneront, ni pour eux ni pour d'autres, publiquement ni secrètement, conseil, aide ni faveur à ses ennemis et persécuteurs ; ne leur permettront de séjourner dans les pays dépendans de leurs états, ne les soutiendront ni ne les secourront. On en excepte le pape, l'empereur et le roi de France. Cependant, si ceux-ci aidaient les ennemis et persécuteurs du roi don Pedro, le roi d'Angleterre lui donnerait conseil, aide et protection à ses frais[1].

[1] Pierre, de son côté, par l'organe de ses fondés de pouvoir, s'engagea, selon la formule du temps : Pro se, ac Domino Alfonso filio suo, ejusque primogenito, eorumque hæredibus, successoribus, regno, dominiis, terris, eorumque subditis quibuscumque, præsentibus et futuris, ubicumque fuerint vel erunt, ac eorum procuratoribus supradictis. — L'acte eut pour témoins les vassaux du roi de Castille dont les noms suivent :

Petro Johannis de Olabarrieta } burgensibus de Bermeo.
Martino Johanis de Acorda }
Francisco Ferandi de Mœdina-Cœli.
Egidio Fernandi de Cueller.

Ce traité fut sanctionné par le roi d'Angleterre à Westminster, le 1er février 1363, lorsque déjà le fils de Pierre était mort, comme nous le verrons; et, en date du 8 du même mois, Édouard donna pouvoir aux évêques de Saintes et de Sarlat, à Thomas Felton, sénéchal d'Aquitaine, à Arnauld Sauvage, à Jean Harwell, à Philippe Godeford, au seigneur d'Albret, à Jean de Grailly, captal de Buch, et au seigneur de Pomeriis (Pamiers), à tous, à huit, à sept, à six, à cinq, à quatre, à trois ou à deux d'entre eux, de présenter, avec pouvoir de modifier en son nom, le dit traité au roi don Pedro et à son fils don Alfonse ou à leurs procureurs, de le jurer et d'en recevoir, d'eux ou de leurs procureurs, un autre portant les mêmes engagemens, formulé et signé selon les anciennes coutumes des rois d'Espagne. Enfin, le 1er mars suivant, dans le même palais de Westminster (on ne sait pourquoi ce délai), en présence des prélats, magnats, conseillers et autres nobles et membres des communes d'Angleterre, Édouard procéda à une nouvelle cérémonie religieuse et diplomatique à ce sujet[1].

Ainsi commença, dès ce temps, cette ligue entre Pierre et les princes anglais dont les conséquences lui furent si favorables quelques années plus tard. Le roi D. Pedro l'avait recherchée parce qu'il était en crainte, dit Ayala, du roi de France et de ses amis à cause de la mort de la reine Blanche de Bourbon[2]. Peut-être pensait-il pouvoir en tirer quelque

[1] Nous voyons enfin, le 8 septembre 1364 (sans qu'on puisse se rendre bien compte de la lenteur de ces notifications), le roi D. Pedro de Castille, pour lui et pour sa bien-aimée madame Beatrix sa fille aînée (*et karissima domina Beatrix primogenita nostra*, dit-il), ses heritiers et successeurs, accepter et approuver le dit traité, *in Palatio nostræ civitatis Calachambii*, devant les personnages dont les noms suivent : D. Garci Alvarez, maître de Saint-Jacques; D. Diego Garcia de Padilla, maître de Calatrava; D. Juan, évêque de Ségovie; Martin Ivañez, grand trésorier du roi; Matheo Fernandez, chancelier du sceau privé, et Alvar Sanchez, alcalde de sa cour (voir Rymer, ad ann.).

[2] É esto facia el Rey Don Pedro por quanto se recelaba del Rey de Francia é de sus amigos por la muerte de la Reyna Doña Blanca.

avantage immédiat contre l'Aragon. Quoi qu'il en soit, il n'attendit pas même qu'elle fût formée pour se mettre en campagne. Il partit brusquement de Séville, sur la nouvelle du traité d'Estella conclu par ses ambassadeurs, Iñigo Lopez de Orozco et Arias Gonzalez de Valdés, avec le ministre du roi de Navarre, Charles-le-Mauvais, le 22 mai, en attendant que les deux rois pussent s'entretenir en personne dans la ville de Soria, où Charles avait promis à Pierre de se rendre à cet effet. Le roi de Castille ratifia d'abord le traité d'Estella à Carrascosa, comme nous l'avons dit, le 2 juin, puis se rendit à Soria, où vint de son côté le roi de Navarre avec l'infant D. Louis son frère, le captal de Buch, Jean de Grailly, grand tenancier de Guienne, du parti des Anglais, l'abbé de Fécamp, qui fut depuis cardinal d'Amiens, et un certain nombre de chevaliers. Pierre-le-Cruel y reçut dignement Charles-le-Mauvais; ils étaient faits pour s'entendre, et ils s'allièrent en gens d'honneur qu'ils étaient, chacun promettant beaucoup à son co-traitant, et espérant en obtenir davantage. On se jura sur les Saints-Évangiles « d'être amis et alliés contre quelque personne que ce pût être, de quelque état ou condition qu'elle fût, et entre autres choses, si l'un des deux rois se trouvait en nécessité de guerre, que l'autre serait tenu de l'aider en personne et à ses frais. De quoi, dit Ayala, le roi de Navarre était bien satisfait et très joyeux, car il voyait que le roi de Castille n'avait point de guerre ni ne paraissait près d'en avoir, étant en paix avec l'Aragon, Grenade et le Portugal; et aussi tenait-il cette clause, que celui des deux qui aurait guerre serait secouru par l'autre en personne, comme très avantageuse pour lui, qui était exposé à une attaque prochaine de la part du roi de France. Mais le Navarrais, tout fin qu'il était, fut joué par le Castillan. Le traité conclu et juré, celui-ci invita à dîner Charles-le-Mauvais, et, après le repas, lui dit qu'il voulait s'entretenir avec lui de certaines choses qui touchaient à leurs intérêts communs. Une conférence

s'ouvrit, ayant pour témoins, du côté du roi de Castille, le maître de Saint-Jacques D. Garci Alvarez de Tolède; Iñigo Lopez de Orozco; Martin Yañez de Séville, grand trésorier du roi; Martin Lopez de Cordoue, premier officier de sa maison, et Matthieu Ferrandez de Caceres, chancelier du scean privé; et, du côté du roi de Navarre, l'infant D. Louis; le captal de Buch, Jean de Grailly, et l'abbé de Fécamp, qui était comme médiateur. Et le roi de Castille dit au roi de Navarre: « Roi mon frère, un serment est entre vous et moi, que le premier d'entre nous qui aurait guerre serait aidé de l'autre; et je vous fais savoir incontinent que le roi d'Aragon m'a fait faire la paix contre ma volonté et contre mon honneur, dans un moment où le roi Rouge, qui alors était maître de Grenade, était convenu avec lui de courir la frontière d'Andalousie, et de me faire la guerre; et, par cette raison, pour ne pas donner lieu aux Maures de courir la terre des chrétiens, j'eus à accorder cette paix, laquelle ne fut pas faite à mon honneur, et je lui abandonnai les châteaux que je lui avais pris. Et c'est pourquoi je dis que je ne suis pas tenu de lui garder cette paix, et entends lui faire la guerre, jusqu'à ce qu'il me rende les châteaux que j'avais gagnés, et me paie les dépenses de la guerre, laquelle n'a eu lieu que par sa faute. Par le serment donc que vous m'avez fait, en exécution de ce qui a été signé et juré entre nous aujourd'hui, je vous prie et requiers incontinent de m'aider contre le roi d'Aragon de vos forces et de votre personne[1]. »

Surpris de cette déclaration et tout troublé, car la chose ne tournait pas selon ce qu'il avait pensé, le roi de Navarre demanda à s'entendre à part avec les conseillers qui l'avaient accompagné à Soria. Mais il s'était engagé, et avait affaire à trop forte partie pour reculer; il s'exécuta, de

[1] Traduit littéralement d'Ayala.

l'avis de son conseil, forcément, et parce qu'il était là, de son corps, au pouvoir du roi de Castille, et parce que celui-ci, ayant de nombreuses troupes réunies sur cette frontière, et n'étant en guerre avec personne, pourrait bien renoncer à l'Aragon, et se jeter inopinément sur la Navarre et la lui prendre. Il fit, comme on dit, de nécessité vertu, ou contre mauvaise fortune bon cœur, non sans rappeler qu'il faisait cela à charge de revanche, et aurait, aussitôt cette guerre d'Aragon finie, même concours à réclamer du roi de Castille. Les deux rois se séparèrent là-dessus, et sur ce plan de campagne que, tandis que Pierre irait mettre le siége devant Calatayud, Charles attaquerait en personne, par les frontières de son royaume, quelque place du royaume d'Aragon. Chacun se mit en devoir de faire ce qui était convenu; Charles, on le pense bien, par pure crainte du roi puissant avec lequel il venait de s'allier. Mu par cette crainte, qui paraît avoir été très grande chez lui, le Navarrais entra en effet en Aragon, mit le siége devant le château de Sos, voisin de la frontière navarraise, et, bien qu'à contre-cœur et par manière d'acquit, y demeura jusqu'à ce que la place se fût rendue. Puis, croyant avoir sans doute assez fait, rentra dans son royaume, quitte, à son avis, de ce qu'il devait à son nouvel allié[1].

Le roi de Castille, de son côté, passant brusquement la frontière, s'empara en quelques jours des châteaux d'Ariza, d'Ateca, de Terrer, de Moros, de Cetina et d'Alhama, et parut, le 11 juin, devant Calatayud avec une nombreuse armée. Grande fut la surprise du roi d'Aragon à la nouvelle de cette attaque, qu'il ne craignait ni ne soupçonnait, au moment où il allait lui-même demander du secours au Castillan contre les compagnies étrangères qui déjà étaient

[1] Charles, au rapport de Zurita, sous la date du 14 juin, provoqua, à cette occasion, le roi d'Aragon en duel, sous divers prétextes. Voir Anales de Aragon, t. II, ad ann.

entrées dans le Roussillon et y causaient des dommages inouis. Pierre investit Calatayud selon toutes les règles; il fit élever des bastides, et placer les machines de siége alors en usage tout autour de la ville, bloquée de toutes parts, dirigeant le plus grand nombre de ces machines contre le monastère de Saint-François, attenant au mur d'enceinte de la place; mais il trouva les habitants résolus à la défense, et tenant tête à ses assauts et à ses intrigues avec une égale fermeté. Deux familles, deux factions rivales, partageaient la ville depuis un temps inconnu; ces deux familles (les Liñanes et les Zayas), très anciennes et toutes-puissantes, groupaient autour d'elles tout le reste de la population, au rapport de Zurita, et non seulement le menu peuple, mais même les chevaliers et les hijos-dalgo. Tous les emplois publics, tous les offices de justice et de guerre en dépendaient, et elles gardaient dans leur œuvre de parti une certaine égalité par laquelle on pourvoyait aux choses de la paix et de la guerre, conformément au vœu de tous. Mais, dès que le roi de Castille eut assis son camp devant la ville, les esprits, qui jusque-là s'étaient montrés si divisés, s'unirent et se réconcilièrent pour mourir à sa défense. Cette patriotique réconciliation parut extraordinaire, et fut une des choses les plus remarquées de ce temps, surtout parce qu'elle fut sincère et complète. Les plus grands comme les plus petits entrèrent si bien dans cette union, que si un partisan des Zayas voyait un de ceux du parti de Liñan en quelque péril, sur l'heure il le secourait comme s'il eût été son frère, et ceci était général chez tout le monde [1]

Il fallut renoncer à prendre une ville ainsi défendue de

[1] Voici le curieux passage dans lequel Zurita (Anales de Aragon, t. II, p. 312, verso) nous marque ce trait caractéristique des mœurs du temps: — Eran tan poderosos que comprehendian debaxo de si no solamente la gente popular, pero todos los cavalleros y hijos dalgo. Eran las cabeças dos linages principales y muy anti-

vive force, au moins de quelque temps; et Pierre, trouvant de faciles conquêtes à faire dans la contrée d'alentour, se mit à battre les campagnes voisines, et gagna, dans ces incursions, beaucoup de châteaux, il est vrai sans défense. Verdejo, Vijuesca, Torrijo, Maluenda, Munebriga, Epila, Ricla, Torralba, Paracuellos, Belmonte, Villaroya, Cervera, Aranda, se rendirent à ses armes; tandis que les renforts affluaient de toutes les parties de l'Espagne à son camp devant Calatayud, à tel point qu'il renferma bientôt 12,000 chevaux et 30,000 fantassins. Il avait fait venir, pour les employer contre la place, trente-deux pièces d'artillerie du plus gros calibre qu'on eût vu jusqu'alors[1].

Pris au dépourvu dans Perpignan, sans troupes réunies et sans alliés, le roi d'Aragon chercha les moyens de secourir les siens, et n'en vit pas de plus efficace que d'appeler à la défense de son royaume les grands proscrits de Castille qu'il en avait naguère éloignés; il envoya à cet effet des messagers en Provence, c'est-à-dire en Languedoc, où était le comte D. Henri avec D. Tello et D. Sancho ses frères, et un grand nombre de bons chevaliers de Castille exilés avec eux, qui y faisaient la guerre pour se maintenir[2]. Pierre IV était prodigue de promesses; mais D. Henri

guos en aquella villa, los Sayas y Liñanes, y de tal suerte estavan entre si divisos y en vando, que los seguian todos los otros : y todo el pueblo se regia por ellos, y se proveyan los officios de la justicia y los cargos y compañias de gente de guerra, guardando en su parcialidad y discordia cierta ygualdad, y con ella en conformidad de todos se proveyan las cosas de la paz y de la guerra. Mas del punto que el Rey de Castilla assentó su campo sobre aquella villa, sus animos, que en todo lo demas estavan entre si muy discordes, se concordaron y reconciliaron para morir en su defensa..... Fue esta una obra tan señalada, que se tuvo por la mas famosa de aquellos tiempos, porque asi los mayores como los menores se conformaron en tan gran union, que si a caso el de Sayas reconocia que el del vando de Liñan, que era su enemigo, era en algun peligro, á la hora lo socorria, como si fuera su hermano, y esto era general en todos.

[1] Zurita, Anales de Aragon, t. II, l. c.

[2] É por se mantener facian guerra en aquella tierra de Provenza.

et les siens ne pouvaient venir sur-le-champ; le prudent comte avait des mesures à prendre, des engagemens à remplir, peut-être des sûretés à exiger avant de rien entreprendre. Lui et ses frères promirent toutefois de répondre à l'appel du roi d'Aragon, qui leur offrait d'acheter leurs secours par de grands avantages de toute nature et de riches concessions dans son royaume[1]. Assez à propos vinrent aussi en ce moment près de Pierre IV, à Perpignan, des ambassadeurs du roi de Tlemcen, chargés de solliciter de lui une trève; il s'empressa d'en conclure une pour cinq ans, le 25 juin, et envoya au roi maure un ambassadeur pour lui demander de lui prêter un corps auxiliaire de mille genétaires africains qu'il prendrait à sa solde pour les employer dans la guerre de Castille[2].

Mais tout cela demandait du temps. Le roi d'Aragon demeura tout le mois de juin à Perpignan, et en partit le 2 juillet pour assister aux cortès qu'il avait convoquées à Barcelone, laissant à Perpignan la reine grosse et sur le point d'accoucher[3]. Il envoya, en attendant, à Saragosse, l'infant D. Ferrand son frère, pour pourvoir de là, le mieux qu'il pourrait, aux nécessités les plus urgentes du siége de Calatayud. Les bourgeois de Calatayud se défendaient bien sans doute, et gardaient fidèlement l'hommage qu'ils avaient fait à leur seigneur. Mais déjà leurs murailles avaient été entamées en plusieurs endroits, et Pierre y avait ouvert de larges brèches: chaque jour ils combattaient corps à corps avec les assié-

[1] É el Rey de Aragon esperaba su respuesta dellos, ca avia enviado á ellos sus mensageros á les rogar que le veniesen á ayudar, é que les daria grandes mantenimientos, asi de sueldo como de otras mercedes, é que los heredaria en su regno.

[2] Zurita, d'après une pièce des archives d'Aragon, nomme les ambassadeurs musulmans Mahomet Abenedriz (Mohammed ben Edriz) et Iuceff Abdenabdalla (Youssouf ben Abdallah), et le roi de Tremecen (Tlemcen) Boham Abdalla (Abou Ahmed Abdallah).

[3] Elle y accoucha en effet, le 12 du même mois, d'un garçon qui fut appelé D. Alfonse.

geans, et jouaient de l'épée de telle sorte que tous les bons juges estimaient qu'ils agissaient bravement et en véritables prud'hommes. Le justicia Guillen Dormyr fut tué dans un de ces combats. Mais ils ne pouvaient soutenir longtemps les assauts d'ennemis si nombreux, et, vers le milieu de juillet, quelques grands d'Aragon conçurent le projet d'entrer dans Calatayud pour s'y mettre à la tête de la défense. Le comte d'Osona, D. Bernard, fils de D. Bernard vicomte de Cabrera, D. Pedro de Luna, D. Frey Artal de Luna son frère, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, un chevalier émigré de Castille appelé Gutier Diaz de Sandoval, qui depuis longtemps vivait en Aragon et s'y était acquis beaucoup d'honneur, et deux frères écuyers de Catalogne appelés de Blanes, se réunirent, et, de concert, résolurent, pour faire armes ou exploit de guerre (*por facer fazaña*), de s'en venir dans la place assiégée, estimant qu'une fois dedans, leur présence y ranimerait les courages, et qu'ils y doubleraient les forces des défenseurs en les bien dirigeant. Ces seigneurs et chevaliers d'Aragon eurent ce conseil à Saragosse, et, sachant qu'il n'y avait guère près de Calatayud qu'un petit lieu appelé Miedes, à trois lieues de la place, qui ne fût pas au pouvoir du roi de Castille, ils convinrent de gagner d'abord ce lieu, et ensuite, dans la nuit, de traverser le camp ennemi, pour se jeter dans la ville. Leur plan arrêté, ils partirent de Saragosse dans ce dessein, et vinrent directement à Miedes, où ils se tinrent cachés. Ils étaient en tout six, répète Ayala : le comte d'Osona, D. Pedro de Luna, D. Frey Artal de Luna son frère, Gutier Diaz de Sandoval, et les deux frères qui s'appelaient de Blanes (D. Ramon et D. Vidal de Blanes). Or, il arriva qu'un homme de Miedes, instruit de leurs noms et de leur projet, se rendit au camp du roi de Castille, et lui demanda de lui faire largesse, moyennant quoi il lui dirait des nouvelles qui lui feraient plaisir. Pierre le lui promit, et le manant lui dit : « Seigneur, cette nuit sont entrés dans le lieu

de Miedes, qui est à trois lieues d'ici, D. Bernard comte d'Osona, D. Pedro de Luna, D. Frey Artal son frère, Gutier Diaz de Sandoval, et deux écuyers frères qui s'appellent de Blanes, et ils viennent avec l'intention d'entrer dans Calatayud, et ils se tiennent à Miedes très cachés. » Sur cet avis, le roi partit aussitôt avec une compagnie d'hommes-d'armes, et menant avec lui deux canons, et cette nuit même répandit sa troupe tout autour de Miedes, de telle sorte qu'aucun homme au monde n'en pouvait sortir, et, le lendemain de grand matin, fit armer les canons : cernés de la sorte, et en ce péril, ceux de Miedes, dans l'impossibilité de se défendre du roi de Castille, prièrent le comte et ses compagnons d'aviser, et de chercher quelque moyen d'obtenir du roi la vie sauve. Le comte et ses amis négocièrent, sollicitant du roi un acte de grâce pour les habitans, et offrant à ce prix de se rendre prisonniers : ce à quoi Pierre consentit; et aussitôt ils vinrent à lui, et livrèrent leurs personnes. Le roi revint avec eux à son camp sous Calatayud, et, le lendemain, leur fit voir en quel état les engins avaient mis les murailles de la ville, les brèches qu'ils y avaient faites, et comment plusieurs parties en étaient croulées en ruines; et il leur dit : « Comte, et vous D. Pedro et D. Frey Artal, et vous autres qui êtes de leur compagnie; quoique je vous aie prisonniers en mon pouvoir, cependant, s'il vous plaît d'entrer dans la ville de Calatayud (vous voyez en quel état elle est), cela me plaît, et que vous y poursuiviez votre aventure; quant à moi, demain, j'entends la faire attaquer et m'en rendre maître. J'ai cessé de la faire attaquer parce que je ne voulais pas qu'une telle ville fût mise au pillage, aimant mieux la gagner non détruite et non dépeuplée. » Discours ambigu, qui avait pour objet, ce me semble, d'intimider les prisonniers à la fois et les assiégés. Les premiers restèrent dans les mains du roi, qui les traita peu généreusement; il les envoya à Tolède où ils demeurèrent un temps prisonniers; ils furent depuis

transférés Séville; et là, moururent en prison D. Frey Artal de Luna et Gutier Diaz de Sandoval. D. Pedro de Luna et les autres furent gardés prisonniers dans l'arsenal de Séville, jusqu'à ce que le roi D. Henri eût gagné le royaume de son frère. Entré à Séville, il les fit délivrer. Quant au comte d'Osona, il fut le premier délivré par le roi D. Pedro, bien avant tous les autres, en vertu d'un article particulier d'une de ses trèves subséquentes avec le roi d'Aragon, tel étant d'ailleurs son bon plaisir pour d'autres causes [1].

Calatayud demanda, ce même jour, à capituler, et obtint du roi de Castille des conditions qui prouvent combien encore le courage de ses habitans semblait peu facile à réduire par la force. Pierre n'eût pas été homme à ménager le courage s'il avait pu le dominer ou même le punir. Il consentit, par toutes sortes de raisons politiques, parce que, dit Ayala, il voulait prendre la ville saine et sans dommage, à accorder aux assiégés ce qu'ils lui faisaient demander, savoir une suspension d'armes de quarante jours, pendant laquelle ils pourraient envoyer demander du secours au roi d'Aragon; au cas où il ne leur en serait pas envoyé dans cet intervalle, ils promettaient, les quarante jours expirés, de livrer pleinement au roi de Castille la ville et ses châteaux [2]. Et en effet, l'armistice conclu (le 21 juillet 1363), ils envoyèrent leurs messagers au roi d'Aragon, à Perpignan, où il était retourné, pour lui faire savoir en quelle situation il se trouvaient, et le prier de leur envoyer de prompts secours ou de vouloir bien les tenir quittes de l'hommage qu'ils lui avait fait comme à leur seigneur naturel, et leur

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año x, c. 11.

[2] Que el Rey le diese plazo de quarenta dias para que en este tiempo ellos enviasen al Rey de Aragon á le pedir acorro; é si á los quarenta dias non los acorriese, que ellos llanamente entregasen la villa é castillos que en ella son al Rey de Castilla.

permettre de rendre leur ville au roi de Castille. Ils lui apprirent ou lui rappelèrent comment, sans s'y attendre, ayant été attaqués par le roi de Castille, sans approvisionnemens et dépourvus de beaucoup de choses dont les hommes subissant un siége ont besoin, un grand nombre d'entre eux même étant hors de la ville, ils avaient fait tout ce qu'il avait dépendu d'eux pour la défendre des attaques de l'ennemi, et comment celui-ci, venu avec des forces supérieures et les plus terribles engins de guerre qu'on eût jusque-là entendus, les tenant constamment en haleine, et serrés de près, avait, par ses batteries, démantelé le monastère de Saint-François, et élevé là contre eux une bastille très forte; de même il en avait élevé une autre du côté du monastère de Sainte-Claire, miné le monastère de Saint-Pierre-le-Martyr, et pratiqué aux murailles de ce même côté environ soixante brasses d'ouvertures, en sorte que ceux du camp voyaient au travers des brèches et du mur ceux qui allaient et venaient par la ville, et qui ne pouvaient déjà plus se défendre ; qu'il voulût bien, en conséquence, les secourir ou leur envoyer dire ce qu'ils devaient faire; que si sa volonté était qu'ils mourussent là, ils le feraient comme de bons et loyaux vassaux devaient le faire. Le roi d'Aragon les écouta avec le plus grand intérêt, et leur dit qu'il savait toute la vérité de leur récit et combien ils avaient souffert durant le siége pour son service et l'honneur de la couronne d'Aragon; qu'il croyait qu'ils avaient plus souffert encore qu'ils ne le disaient; qu'ayant agi en bons et loyaux sujets, sa volonté n'était pas qu'ils mourussent ainsi; mais qu'au contraire, il les autorisait à faire avec le roi de Castille, pour le salut de leurs vies et de leur avoir, le meilleur traité qu'ils pourraient, et à se donner à ce roi; qu'il les relevait par cette raison de l'hommage que naturellement ils lui devaient ; car il n'avait aucun moyen de les secourir assez tôt pour les sauver; qu'il attendait des

troupes qu'il avait envoyé chercher[1]; que dès qu'il aurait réuni toutes les forces qu'il avait appelées à lui, il mettrait tous ces faits dans les mains de Dieu, et irait vider tout cela avec le roi de Castille les armes à la main, et, s'il plaisait à Dieu, les délivrer avec tout le royaume. Les messagers revinrent à Calatayud avec ces bonnes paroles du roi, et rapportèrent le tout à ceux qui les avaient envoyés, lesquels furent surtout satisfaits de la bonne opinion que le roi avait d'eux, et de ce qu'ils les avait relevés de la foi et hommage qu'ils lui devaient naturellement. Le roi de Castille, cependant, était demeuré dans son camp sous Calatayud, attendant l'expiration des quarante jours, et, cette expiration arrivée, ils lui livrèrent la ville et ses châteaux, à la condition que nous avons dite, que leurs vies et leurs biens seraient respectés, et que chacun resterait dans la ville en l'état où il s'y trouvait auparavant. Le roi tint ces conditions, et prit possession de la place, le lundi 29 août; il y demeura dix jours, et en partit le 8 septembre pour Séville, y laissant, pour la garder, sous les ordres de D. Garci Alvarez de Tolède, maître de Saint-Jacques, mille chevaliers de Castille montés et équipés, et deux mille arbalétriers et fantassins. Un certain nombre d'hommes d'armes fut réparti dans chacun des châteaux que le roi avait gagnés, formant comme un ratelier de défense autour de Calatayud. C'est ainsi qu'il laissa à Aranda le maître d'Alcantara D. Suer Martinez avec trois cents chevaux; à Moros, Pero Gonzalez de Mendoza, avec le même nombre;

[1] Déjà, à ce qu'il semble, loin de repousser celles des grandes compagnies qui couraient le Roussillon, comme il y avait pensé d'abord, il avait traité avec elles, et leur avait permis de stationner provisoirement dans quelques parties de ses domaines. De mense augusti MCCCLXII, dit l'auteur de la seconde vie du pape Innocent VI, societas prædicta... recepta pecunia à rege Franciæ... transitum faciebant per Villamnovam... ituri in ausilium regis Aragonum, contra Petrum regem Hispaniæ. — Nous verrons tout à l'heure le point précis où en étaient les choses à cet égard.

et le maître de Calatrava, D. Garcia de Padilla, avec quatre cents, à Molina, ville de Castille, mais limitrophe de la province de Daroca. Par ordre du roi, le maître de Saint-Jacques fit aussitôt réparer les murs de Calatayud, endommagés par les engins ou détruits par la mine, ainsi que les châteaux intérieurs de la place; car il est à remarquer que, dans le système de fortifications des places alors en usage, on avait toujours soin de ménager ainsi, dans l'intérieur des grands murs d'enceinte flanqués de tours qui formaient la première ligne de défense de la cité générale, divers points fortifiés, et comme d'autres cités intérieures, qui permettaient aux défenseurs de se retirer et de se tenir là longtemps, et quelquefois avec un entier avantage, quand leur venaient à propos des secours du dehors. En peu de jours, tout fut réparé, mais une calamité frappa vainqueurs et vaincus dès le milieu de septembre, quelques jours à peine après le départ du roi pour Séville: la peste noire sévit dans Calatayud et dans sa circonscription de la manière la plus cruelle; beaucoup de chevaliers et d'écuyers, vassaux du roi, moururent à Calatayud et dans les châteaux d'alentour, et la population aragonaise de la ville et de la contrée ne fut pas moins décimée[1].

Le roi arriva à Séville vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre, et peu de jours après (le mardi 18 octobre), y perdit son fils, qu'on appelait, dit la chronique, l'infant D. Alfonse, celui qu'il avait eu de doña Maria de Padilla, et qui avait été juré infant héritier à Séville, comme nous l'avons vu plus haut. Il en fut fait de grands pleurs à Séville et par tout le royaume, et à Calatayud encore plus, le maître de Saint-Jacques D. Garci Alvarez de Tolède, qui y

[1] ... Dende á pocos dias que el Rey de alli partió ovo en la dicha villa é en su comarca grand mortandad de pestilencia, é murieron en Calatayud, é en los Castillos de enderredor, muchos caballeros é escuderos vasallos del Rey, é otra gente de la villa é tierra de Calatayud.

commandait, étant son premier majordome (mayordomo-mayor)[1].

Pierre fut-il lui-même malade vers ce temps? Ou crut-il devoir fixer d'autant plus la succession de son royaume qu'il venait de perdre son fils reconnu pour héritier, et qu'il avait l'intention de suivre en personne, au printemps prochain, la guerre d'Aragon où il pouvait perdre la vie? Toujours est-il qu'il fit son testament, et le libella juste un mois après la mort de son fils D. Alfonse, à la date du 18 novembre 1362. « Au nom de Dieu. Amen. Sachent tous ceux qui cette charte de testament verront, comment moi, D. Pedro, par la grâce de Dieu, roi de Castille, de Léon, de Tolède, de Galice, de Séville, de Cordoue, de Murcie, de Jaen, des Algarves et d'Algésiras, seigneur de Biscaye et de Molina, sain de corps, et d'esprit entier, dans la crainte de la mort, à laquelle au-

[1] É despues que llegó á Sevilla dende á pocos dias murió su fijo, que llamaban el infante Don Alfonso, el que oviera de doña Maria de Padilla, é fuera jurado en Sevilla por infante heredero, segund suso avemos contado. É fueron fechos por él muy grandes llantos en Sevilla, é en toto el Reyno, é en Calatayud mucho mas, por quanto el maestre de Santiago Don Garci Alvarez de Toledo que allí estaba era su mayordomo mayor. — Ce Garci Alvarez de Tolède était de la famille de Gutier Ferrandez de Tolède, mais d'une branche rivale, à en juger par l'aide qu'il prêta ouvertement à l'exécution des desseins du roi, dans Alfaro, contre le malheureux Gutier Ferrandez. C'est de Garci Alvarez de Tolède que descendait le fameux duc d'Albe. En 1430, Juan II, roi de Castille, donna la ville d'Alba de Tormes à D. Gutier Gomez de Tolède, évêque de Palencia, ensuite archevêque de Séville, et enfin de Tolède, avec le titre de comte d'Alba, que, par son testament, D. Gutier Gomez transmit à D. Ferdinand Alvarez de Tolède, son neveu, père de D. Garcia Alvarez de Tolède, troisième comte d'Alba, en faveur duquel Henri IV, surnommé l'*Impuissant*, érigea, en 1469, cet état en duché. D. Garcia Alvarez de Tolède, premier duc d'Albe, fut bisaïeul de D. Ferdinand Alvarez de Tolède, troisième duc d'Albe, mort en 1581, gouverneur des Pays-Bas sous Philippe II, et qui a rendu ce nom célèbre par sa cruauté autant que par sa valeur. Le duché d'Alba, situé dans le royaume de Léon, sur le territoire de Salamanque, se composait de cinq villes ou arrondissemens principaux, savoir : Alva ou Alba de Tormes (qui donnait le nom à tout le duché), Granada, Sahelices, las Batuecas, et la Abadia. — Les ducs d'Albe se distinguaient des autres branches de la maison de Tolède par le nom patronimique d'Alvarez.

cun homme que ce soit au monde ne peut échapper, et désirant mettre mon âme dans la voie la plus unie que j'aie pu trouver pour l'envoyer à la miséricorde de Dieu : je donne ce testament de mes dernières volontés, et ce mien mandement, dans lequel j'ordonne les choses de mon corps et de mon âme, pour mon âme sauver, et pour faire un héritier de mes royaumes[1]. » Ainsi débute-t-il. Il poursuit, et laisse d'abord son âme à Dieu, à sainte Marie et à toute la cour du ciel. Quant à son corps, il veut qu'en quelque lieu que son âme le quitte, on le transporte à Séville, et qu'il soit enterré dans la chapelle neuve, qu'il ordonna de construire en ce moment là même (*que yo agora mando facer*), et qu'on y place « la reine, doña Maria ma femme, » ainsi nomme-t-il Marie de Padilla, « d'un côté à ma droite, et de l'autre côté à ma gauche l'infant D. Alfonse mon fils et mon premier héritier. » Il lui conserve ce titre même après sa mort. Suivent quelques dispositions pieuses : ainsi, il ordonne qu'on revête son corps de l'habit de saint François et qu'on l'enterre dans cet habit, et lègue, pour réparer la tour de Sainte-Marie de Séville, trois mille doubles d'or castillanes. « Et, dit-il tout aussitôt, parce que je n'ai point d'enfant mâle et mon légitime héritier qui hérite des royaumes que j'ai, j'ordonne et je règle, dans le cas où ma fin arriverait sans que j'aie aucun fils légitime héritier, qu'hérite de tous mes royaumes, aussi complètement que je les possède, l'infante Doña Béatriz ma fille, née de la dite reine doña Maria ma femme. » La Castille s'était déshabituée du gouvernement des femmes, et Pierre semblait surtout préoccupé de bien fixer tous les points et toutes les éventualités possibles de cette succession inusitée. « Et j'ordonne, continue-t-il, que la dite infante Doña Béatrix

1 Por ende otorgo este mio Testamento, é esta mi manda, en que ordeno fecho de mi cuerpo, é de mi alma, por mi alma salvar, é por facer heredero de mis regnos.

se marie avec l'infant Don Ferrando, fils et légitime héritier du roi Don Pedro de Portugal, et que ledit infant Don Ferrando, se mariant avec ladite infante Doña Béatriz ma fille, soit roi de mes royaumes après ma mort, tant que ladite infante Doña Béatriz sera vivante [1]. Et je veux que lui et ladite infante Doña Béatriz (ajoute-t-il par une de ces répétitions familières à tous les écrits de ce temps), aient lesdits royaumes, et que soit Roi ledit infant Don Ferrando et Reine ladite infante Doña Béatriz une fois mariés ensemble comme il est dit plus haut. » Que si ledit infant D. Ferrand ne voulait pas se marier avec ladite infante Doña Béatriz sa fille, il ordonne que ses royaumes appartiennent à l'infante Doña Béatriz, et à celui qui avec elle se mariera, en la manière établie ci-dessus (la vie durant seulement de Béatriz).

S'ils ont des enfans, que le fils aîné de Béatriz soit l'héritier, et, au défaut, la fille aînée. Si elle ne laisse ni fils ni fille, héritiers dans les mêmes conditions, sa seconde fille Doña Constance et celui qui avec elle se mariera. Même disposition que ci-dessus pour les enfans de Constance. En cas de mort de Constance ne laissant ni fils ni fille, sa troisième sœur, Isabelle, est nommée héritière avec son mari et ses enfans, le fils, dernier ou premier né, ayant le pas toujours sur la fille comme héritier. Par une sorte de bizarre prévoyance, il interdit auxdites infantes, Doña Béatriz, Doña Constanza et Doña Isabelle, en termes empreints de la plus vive haine, de se marier en aucun cas avec l'infant D. Ferrand d'Aragon ni avec le comte D. Henri, non plus qu'avec D. Tello et D. Sancho, frères du comte, qu'il a déclarés, dit-il, traîtres en raison des grandes méchancetés et des trahisons qu'ils lui ont faites. Défense étrange si l'on

[1] Pierre de Portugal, comme nous l'avons vu, avait été marié à Constance, fille de D. Juan Manuel, de laquelle il avait eu l'infant Ferdinand, qui régna après lui, et l'infante doña Maria, qui était mariée à l'infant Don Ferrand d'Aragon, marquis de Tortose. Il n'avait pris Inès de Castro qu'après la mort de Constance Manuel.

considère l'âge et la consanguinité des filles de D. Pedro avec les hommes que leur père croit des maris un jour possibles pour elles, puisqu'il prend soin de leur défendre de les prendre jamais pour tels. « Si l'une d'elles, dit-il, se mariait avec l'un d'eux, qu'elle ait la malédiction de Dieu et la mienne, et qu'elle ne puisse avoir ni hériter mes royaumes, elle ni aucun des susdits avec lesquels je leur défends de se marier [1]. »

Béatrix, comme son père le voulait dans ce testament, fut sur le point d'épouser D. Ferdinand, fils légitime du roi D. Pedro de Portugal, et qui succéda à son père; mais le sort en ordonna autrement. Loin de se marier à l'héritier de Portugal et de régner, elle résolut de renoncer, dit Florez, à cette pompe d'aujourd'hui qui peut se perdre demain. Elle voulut s'assurer cette couronne qui ne se perd jamais; elle fonda donc un monastère dans la ville de Tordesillas, sous l'invocation de sainte Claire, où elle se retira pour y servir le roi des rois. Elle y mourut et y fut inhumée [2].

La seconde fille de Marie de Padilla, Constance, épousa Jean de Gant, duc de Lancastre; elle fut mère de Catherine de Lancastre qui épousa dans la suite don Henri III, roi de Castille, et fut mère de don Juan II. Ce qui a fait dire à un auteur espagnol, non sans beaucoup de fierté, « que la maison royale de Castille descend de doña Marie de Padilla par sa fille, la succession au trône n'ayant point été interrompue depuis Alfonse XI par la succession de ses fils D. Pedro et D. Henrique, celui-ci dans ses descendans mâles, celui-là par sa fille. Ces deux lignes, s'étant confondues, se perpétuent depuis D. Henri III jusqu'à ce jour. » Grand sujet d'honneur, comme on voit.

[1] É si alguna dellas casáre con alguno dellos, que aya la maldicion de Dios é la mia, é que non pueda aver nin heredar mis Regnos ella nin ninguno destos sobredichos, con quien les yo defiendo que non casen.

[2] Florez, Reynas Católicas, amigas del Rey D Pedro, t. II.

La troisième fille de Marie, Isabelle, déclarée infante et héritière au défaut des deux précédentes, se maria à Edmond, duc d'York, frère du duc de Lancastre, fils du roi d'Angleterre [1].

Enfin, par une dernière disposition, au cas où les trois infantes viendraient à mourir sans postérité, il ordonne qu'hérite de ses royaumes D. Juan son fils, né de doña Juana de Castro ; mais c'est ici une des grandes difficultés critiques de ce testament. En effet, dans le manuscrit original de cet acte important conservé aux archives de la grande chapelle de Saint-Dominique de Silos à Tolède, on trouve une altération qui saute aux yeux partout où sont nommés ce D. Juan et sa mère doña Juana de Castro : les deux noms sont évidemment écrits après coup, et superposés par substitution à deux autres plus longs, en lettres d'une écriture et d'une encre différentes de celles du reste du document. En quelques endroits le parchemin a été gratté avec si peu d'habileté qu'il a été percé. Partout il y a pour le nom de Juan un espace trop grand et qui a dû être occupé par un nom plus long du double, de sorte que le nom substitué est au nom effacé comme *Juan* est à *Ferrando*, par exemple. Si donc, malgré le silence d'Ayala sur ce D. Juan, silence d'un très grand poids dans la balance, il n'est pas certain que Pierre n'ait pas eu en effet un fils de ce nom, de doña Juana de Castro, il est sûr au moins que ce n'est pas ce fils qu'il a nommé dans son testament, et l'altération qu'on y remarque à cet égard doit être attribuée à une coupable manœuvre, dont le but sans doute était de rehausser l'origine du chef de la famille des Castilla. D. Ignacio de Hermosilla y Sandoval, qui a reconnu et copié ce testament, conjecture avec beaucoup de raison qu'au lieu du mot *Juan* il y avait *Ferrando*, et au lieu

[1] Florez, l. c., et Knighton, chanoine de Leycester, de Eventibus Angliæ, ann. 1366.

du nom de *Juana de Castro* le nom de *Maria de Hinestrosa*. Ce qui s'accorde bien avec l'amour que Pierre avait eu pour cette Marie de Hinestrosa, femme de Garcilasso Carrillo, dont nous avons vu qu'il avait été si joyeux d'avoir un fils en 1360, non moins qu'avec l'étendue matérielle des espaces grattés, lesquels contenaient des noms plus longs que ceux qui y ont été superposés, et qu'eussent très bien remplis ceux de D. Ferrando et de doña Maria de Hinestrosa. Une main intéressée a pu seule leur substituer depuis ceux de D. Juan et de doña Juana de Castro[1].

Suivant Gracia-Dei, don Juan, fils de Pierre et de Jeanne de Castro, passa en Guienne avec le roi Pierre, et y fut laissé; il y demeura jusqu'au règne de Juan Ier, qui mit pour condition à la paix, que le duc de Lancastre lui livrerait ledit don Juan dont la vie serait épargnée, mais qui serait renfermé dans une prison, ce qui fut fait en l'an 1386, époque où il fut enfermé dans la forteresse de Soria. Tous ceux qui regardent comme légitime le mariage de doña Juana de Castro avec le roi, donnent le titre d'infant à don Juan, et le roi lui-même l'eût distingué de ses enfans illégitimes en l'appelant à la succession au trône après les

[1] Ce qui semble autoriser encore plus cette conjecture, c'est que la famille des Castilla, qu'on croit descendre de D. Juan, a été très longtemps en possession de l'original du testament, jusqu'à ce que D. Diego de Castilla, fondateur, avec doña Maria de Silva, du monastère de Saint-Dominique de Silos de Tolède, qui est un monastère de femmes, de l'ordre de Cîteaux, l'ait déposé dans ses archives. C'est un parchemin d'une vare environ de haut et de trois quarts environ de large, avec un sceau de plomb pendant, attaché à des fils de soie. On voit sur ce sceau, d'un côté, des châteaux et des lions, et de l'autre, le roi sur un cheval, armé et l'épée dans la dextre. — On en conserve une copie manuscrite dans les archives d'Aragon, ayant appartenu à Zurita, le savant annaliste, en tête de laquelle il a placé la note suivante : — En la ciudad de Toledo miercoles á 14 de junio de 1570, me mostró Don Diego de Castilla, dean de la Santa Iglesia de aquella ciudad, el original Testamento del Rey Don Pedro, con su sello de plomo, y firmado del Rey. — Nous l'avons vu aussi en 1837. Malgré donc l'altération intéressée dont il est, sur ce point, impossible de contester l'existence, l'authenticité du testament, sur tous les autres points, ne saurait être pour personne un seul instant douteuse.

filles de Marie de Padilla. Ce qui est une preuve de plus, dit Florez, qui tient le testament pour authentique en ce qui concerne don Juan comme en tout le reste, de son peu de respect pour le mariage ; car si don Juan était légitime, il devait hériter du trône avant ses demi-sœurs les filles de doña Marie de Padilla, et s'il n'était pas légitime, il n'avait aucun droit au trône. L'opinion la plus universellement adoptée était qu'il était légitime, le mariage de son père et de sa mère ayant été solennellement consacré par les ministres de l'église[1]. Ce droit au trône priva don Juan de sa liberté ; car pour qu'il ne le fît pas valoir, on le tint enfermé toute sa vie dans le château de Soria sous la garde de don Bertrand de Eril, mari de doña Madalena de Falces. Ils avaient une fille très jolie appelée, du nom de sa mère, doña Elvira de Falces : don Juan en devint amoureux, non seulement à cause de sa beauté, mais parce qu'il espéra qu'il pourrait par elle obtenir sa liberté. Il la demanda en mariage et en eut deux enfans, don Pedro et doña Constanza. Don Pedro fut protégé par la reine doña Caterina, sa cousine, qui, pour le préserver de tout danger, le mit dans les ordres ; il devint évêque de Osma et de Palencia. Sa sœur, doña Constance, se fit religieuse de Saint-Dominique-le-Royal, à Madrid, où elle fut prieure. Pendant de longues années elle fit beaucoup de bien à son couvent et obtint d'y faire transférer le corps de son père mort à Soria. Elle fit placer son tombeau dans la grande chapelle avec cette inscription :

« Ci gît l'excellent seigneur don Juan, fils du très puissant

[1] Florez, Reynas Católicas, t. II.— Doña Juana de Castro, après avoir été indignement trompée par le roi à Cuellar, conserva toute sa vie le titre de reine, et même après sa mort, car on lui donne ce titre dans l'épitaphe placée sur son tombeau dans l'église de Saint-Jacques ; il y est dit qu'elle mourut le 31 août de l'ère 1412, qui répond à l'année 1374. (Voir Gil Gonzalez, Teatro de la Yglesia de Santiago, tom. I, pag. 16.)

» roi don Pedro, dont Dieu veuille avoir les âmes en grâce.
» Il vécut et mourut en prison; il fut enterré à Soria par
» ordre du roi don Henri III, dans l'église de Saint-Pierre
» de cette ville. Il a été transféré ici dans ce tombeau par
» sœur doña Constanza, sa fille, prieure de ce monastère.
» — Vous qui me regardez, reconnaissez la grande puissance
» de Dieu : il me fit d'un grand roi, et ma vie s'est écoulée
» et a fini dans une prison, sans que je l'aie mérité. Toute
» la gloire de cette vie n'est rien. La béatitude parfaite est
» d'aimer et de craindre Dieu. »

Doña Constanza obtint du roi Juan II, en 1446, la permission de faire transférer aussi dans la même grande chapelle de son couvent le corps de son aïeul le roi don Pedro. Gracia-Dei, à qui nous empruntons ces détails, dit que le corps y fut porté d'Alcocer. On ne comprend pas comment il pouvait s'y trouver, car le roi don Henri, son frère, dit dans une clause de son testament que ce corps reposait à Montiel, où lui, don Henri, avait fondé un monastère pour douze moines, à la charge par eux de prier Dieu pour le repos de l'âme dudit roi don Pedro. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il fut transféré à Madrid et que les murs de la grande chapelle de Saint-Dominique ayant eu besoin de réparation, le corps du père et celui de son fils don Juan furent transférés dans le cloître où ils reposent [1].

Toujours despote dans la forme comme dans la pensée, Pierre ordonne à tous les prélats, maîtres des ordres, à tous les riches-hommes, chevaliers et écuyers fijos-dalgo de ses royaumes, à tous les conseils de toutes les cités, villes et lieux de ses royaumes, à tous les officiers et à tous les alcaydes de ses châteaux, alcazars, maisons fortifiées et forteresses, d'avoir pour reine et pour dame après sa mort, s'il ne laissait aucun enfant mâle légitimement héritier, la dite in-

[1] Florez, l. c.

fante doña Béatriz, et d'avoir à observer, à l'égard de ses autres filles, l'ordre de succession établi par lui comme il a été dit plus haut. Il lègue, dans le cas où Béatriz viendrait ainsi à lui succéder comme reine, à Constance, cent mille doubles d'or de Marok (*de las marroqs*), à Isabelle, soixante mille des mêmes (*doblas marroqs*), et à D. *Juan* son fils, mille doubles castillanes (*castellanas*). Mais ici, comme nous l'avons remarqué pour le nom, paraît dans l'original une autre altération : non seulement le nom de D. Juan est substitué à un autre, gratté, et lui est substitué en lettres mal formées et d'une encre différente de celle qui a servi à écrire ce qui le précède et ce qui le suit, mais encore le mot *castellanas* a évidemment pris la place d'un autre. Dans quel intérêt? dans le même, à ce que tout indique, qui a fait altérer le nom, et ici l'intérêt est d'autant plus misérable que c'est un intérêt d'argent. Mais alors, l'altération du testament en ce point a donc eu lieu du vivant même du roi D. Pedro, ou aussitôt après sa mort, quand on pensait encore pouvoir tirer parti des dispositions qu'il renferme? Tout est problème à cet égard. Quelle si grande différence de valeur y avait-il, d'ailleurs, entre les doubles castillanes et celles qui s'y trouvaient indiquées? Quelle importance y attachait-on? c'est ce que je ne saurais dire. Ces doubles, Pierre voulait que ses enfans les eussent d'entre celles de son trésor d'Almodovar, confié à la garde de Martin Lopez son camarero et son respostero-mayor, et que celui-ci les gardât en tout cas jusqu'à ce que chacune de ses filles eût atteint l'âge de treize ans, et son fils D. Juan (ici l'altération est plus forte encore) l'âge de seize ans[1].

[1] É estas doblas, que las ayan de las doblas que yo tengo en Almodovar, que tién por mí Martin Lopez mi camarero é mi repostero mayor; pero mando que tenga el dicho Martin Lopez en guarda estas dichas doblas, é que ge las non dén fasta que cada una de las dichas infantes mi fijas cumplan edat de trece años, é el dicho Don *Juan mi fijo edat de disiseys años*.—L'altération porte, dans le manuscrit original, sur tous les mots qu'on voit ici en italiques. Après le mot Don, à la

Le chapitre de ses maîtresses, qui comprend évidemment les moins grandes dames d'entre elles, celles qui n'avaient pas de riches domaines et des châteaux patrimoniaux, ne laisse pas non plus d'être curieux. Il lègue à Mari Ortiz, sœur de John de Saint-John, deux mille doubles de Castille, de celles de trente-cinq marcs qu'il a fait frapper. Jaloux jusqu'après la mort, il les lui lègue à condition qu'elle sera tenue d'entrer en religion; sinon, qu'on ne les lui donne pas. A Mari Alfon de Fermosiella, mille doubles d'or, à la même condition, qu'elle sera tenue d'entrer dans les ordres; sinon, qu'on ne les lui donne pas. A Johna Garcia de Sotomayor, mille doubles, à la même condition; sinon, qu'on ne les lui donne pas. Enfin, à Urraca Alfon Carriello, autres mille doubles, toujours à la même condition *sine quâ non* [1].

Après de nombreux legs descriptifs de ses trésors et de ses joyaux, il passe à ses serviteurs et à ses favoris, et ordonne qu'on les conserve et maintienne dans toutes les charges, dans tous les titres et honneurs comme dans tous les biens qu'ils tiennent de lui. Il nomme en tête, avec une bienveillance marquée, D. Diego Garcia de Padilla, maître de Calatrava, qu'il n'appelle cependant pas son beau-frère. Viennent ensuite le maître de Saint-Jacques D. Garci Alvarez, D. Frey Garci Gomez, prieur de Saint-Jean; le maître d'Alcantara D. Suer Martinez; Martin Lopez, son camarero et premier officier de sa maison; Martin Yañez, son grand trésorier; Matéos Ferrandez, son chancelier du sceau privé; Rui Gonzalez, officier de sa chambre et son grand-écuyer, et Sorso (le Génois Georges), directeur de ses arsenaux de Séville. Il ne leur fait point de

place où était écrit le nom du fils du roi, il y a un carton visiblement rapporté, et étranger au parchemin originaire. Au commencement de la ligne suivante, une large rature, qui a épargné cependant quelques lettres, lesquelles, avec d'autres, faites depuis, de forme et d'une encre différentes, composent sur l'espace gratté les mots *mi fijo edat de disiseys años*.

[1] É que sea tenuda de entrar en orden; si non que non ge las dén.

legs particuliers; mais il insiste, à plusieurs reprises, pour que ses héritiers les traitent en conséquence des nombreux, hauts et importans services que chacun d'eux (il se plaît à le reconnaître), lui a rendus et lui rend chaque jour. De cette élite de courtisans selon son cœur encore en 1362, il en fit tuer plusieurs par la suite, comme nous le verrons en temps et lieu. Il ne nomma point D. Diego Garcia de Padilla parmi ses exécuteurs testamentaires, et chargea de cet honneur, entr'autres, le maître D. Garci Alvarez, D. Gomez Manrique, archevêque de Tolède, primat des Espagnes et grand chancelier de Castille, et D. Fray Alfon, archevêque de Séville. Les témoins furent Martin Lopez; Garci Diaz, l'un des camériers du roi; Sorso, que nous connaissons; Rui Gonzalez, nommé plus haut; John Alfon, notaire du roi, son receveur général, et deux officiers de sa chambre, Ferrand Martinez et Juan Lopez, qui signèrent les derniers [1].

Cet acte fait, Pierre demeura à Séville tout ce qui restait à courir de cette année 1362, et le mois de janvier peut-être tout entier de l'année suivante. On a de lui un acte qui prouve qu'il était encore à Séville le 13 janvier 1363 [2]. Mais on sait, par un autre acte, qu'il était à Alcobendas, aldea de Madrid, le 8 février de la même année [3]. Il ne tarda pas à reparaître en personne à Calatayud avec de nouvelles troupes, et, entrant aussitôt en Aragon, il y prit Fuentes, Chodes, Arandiga et quelques autres lieux, sans rencontrer d'opposition. Il assiégea le château de Somet, mais ne le put prendre. Il s'empara pour la seconde fois de Tarazona, en quelque façon par surprise, tant il y survint inattendu. Il y fit prisonnier Fray Elberte (Albert), chevalier de l'ordre de

[1] La meilleure édition qu'on ait faite de ce testament est sans contredit celle qui a été donnée par don Eugenio de Llaguno Amirola à la fin du volume de son édition de la Cronica del Rey D. Pedro d'Ayala, p. 558 et seq.

[2] Gudiel, Compendio de los Girones, c. 19.

[3] Voir l'acte rapporté par Salazar, dans ses Pruevas de la Casa de Lara, p. 691.

Saint-Jean de Jérusalem, qui avait voulu lui résister, et l'envoya couvert de chaînes à l'arsenal de Séville, où il mourut. Il prit ensuite, non sans quelques difficultés, Magallon et Borja ; il fit prisonniers dans la seconde deux chevaliers ayant nom, l'un, D. Pero Ximenez de Sanper ou de Santpeyre (de Saint-Pierre), et l'autre, D. Berenguer Carroz, et, dans la première, le vicomte d'Ille et plusieurs chevaliers et écuyers de Catalogne et de Roussillon, qu'il envoya aussi à Séville. Dans sa préoccupation d'assurer l'héritage de la royauté de Castille et de Léon aux filles de Marie de Padilla, et tout autant peut-être d'en écarter les autres prétendans, qui lui étaient au dernier point odieux, il voulut faire donner une sorte de consécration aux dispositions de son testament qui instituaient le mode de cette hérédité au défaut d'enfant mâle, et, peu après la prise de Magallon et de Borja [1], il réunit ce qu'Ayala n'ose appeler des cortès et nomme simplement un *ayuntamiento* des seigneurs et chevaliers qui se trouvaient sur cette frontière. Il le réunit dans un lieu de cette juridiction de Borja et de Magallon qu'il venait de conquérir, nommé Bubierca, l'antique Voverca, petite ville située dans une campagne fertile, au pied d'une colline, sur la rive gauche du Xalon, ancien municipe romain, et patrie de Martial. A ces seigneurs et à ces chevaliers s'adjoignirent les procureurs des villes et des lieux du royaume mandés à cet effet avec de pleins pouvoirs. Là, le roi exposa que l'infant D. Alfonse son fils, qui avait été juré héritier de ses royaumes à Séville, étant mort, il convenait de pourvoir aux éventualités de sa succession; il entendait, en conséquence, et demandait que les trois infantes ses filles fussent reconnues et jurées héritières des royaumes de Castille et de Léon [2]. Il ne dit rien du fils

[1] Borja se rendit le vendredi 31 mars 1363. Voir Zurita, l. IX, c. 43.

[2] Cada una en la sucesion de la otra, dit Ayala, en guisa que Doña Beatriz fuese

naturel qui figure dans le testament. Les infantes étaient là présentes ; car, semblable aux despotes de l'Orient, Pierre se faisait suivre volontiers de ses enfans et de ses maîtresses, choisies le plus souvent parmi les propres institutrices et les gouvernantes des premiers. Et on le fit ainsi, poursuit le chroniqueur, étant présentes les dites infantes filles du roi ; et tous ceux du royaume qui là étaient le jurèrent, et on fit de cela un livre dans lequel tous ceux qui venaient de faire ce serment écrivirent leurs noms [1]. Pierre renouvela à Bubierca la faute qu'il avait faite à Almazan, et rendit sentence de haute trahison contre un certain nombre de chevaliers de Castille qui étaient hors du royaume avec le comte D. Henri son frère ; en quoi, dit notre auteur, qui ne se fait faute de se répéter quand il le croit utile à la clarté de son récit ou à quelque enseignement moral, le roi fit ce qui fut sa volonté, mais à son grand préjudice, car il les perdit alors pour toujours. Quelques-uns, qui aimaient son service, le lui dirent, qu'il n'était pas bon qu'il instrumentât contre ces chevaliers ; mais lui ne les voulut pas croire, et il éprouva dans la suite qu'il n'avait pas bien fait, et l'eut à grand dommage ; et parce que cette œuvre fut ainsi faite arbitrairement et par pur caprice, nous ne nommons pas ici les chevaliers contre lesquels il instrumenta [2].

la primera ; é si desta non fincase heredero, que heredase el Regno Doña Costanza, é despues sus herederos legítimos ; é si della non fincasen legítimos herederos, que heredase despues Doña Isabel é sus herederos legítimos é descendientes, etc. Toujours, bien entendu, au cas où le roi n'aurait pas de légitime héritier du sexe masculin : É esto se entendiese non aviendo el Rey fijo varon legítimo para heredar el Regno. Exactement comme dans le testament analysé plus haut.

[1] É ficieronlo asi estando presentes las dichas infantes fijas del Rey, é juranrolo todos los del Regno que alli eran, é fizose desto un libro de todos los que esta jura ficieron, en el qual pusieron sus nombres.

[2] .... É por quanto la obra fué fecha voluntariamente, non nombramos aqui aquellos caballeros centra los quales pasó. — Ayala sans doute n'a pas voulu nommer les chevaliers frappés ainsi d'excommunication politique et de déshérence, déclarés traîtres, félons et rebelles, dans une sentence, il est vrai, entachée de violence,

De nouveaux renforts vinrent sur ces entrefaites grossir l'armée du roi de Castille sur la frontière d'Aragon. Pierre de Portugal, son oncle, lui envoya un corps auxiliaire de trois cents chevaliers et écuyers portugais, tous prud'hommes, sous la conduite de D. Gil Ferrandez de Carvalho, maître de l'ordre de Saint-Jacques de Portugal. L'infant de Navarre D. Louis, frère du roi de Navarre, et le captal de Buch, Jean de Grailly, qui était un grand seigneur de Guienne et un très bon chevalier, lui amenèrent une forte troupe d'hommes d'armes à cheval et à pied. Enfin, vinrent à lui de Grenade, envoyées par l'émir Mohammed, qu'il avait rétabli sur son trône, six cents lances d'élite, commandées par un chevalier musulman, qu'Ayala nomme Don Farax Rodoan [1].

Le roi d'Aragon, pendant ce même temps, n'avait pas été sans rassembler ses forces et sans rechercher quelque utile alliance. Il s'était d'abord naturellement tourné, comme nous l'avons dit, vers la France et vers son ancien allié le comte de Trastamare.

Celui-ci, on l'a vu, était passé en France à la suite du traité de paix, sitôt rompu, de 1361, entre Pierre de Castille et Pierre d'Aragon ; il y avait trouvé les choses dans un singulier état. La paix, il est vrai, entre l'Angleterre et la France, avait été signée à Bretigny (8 mai 1360). Mais la guerre avait été si longue entre les deux peuples qu'on ne pouvait, pour ainsi dire, s'en déshabituer. Aux limites des deux dominations, et au sein même des provinces, s'étaient établis certains hommes impatiens de toute contrainte, ami des aven-

mais rendue solennellement et avec une apparence de légalité (selon l'esprit du temps), pour ne pas contribuer, autant qu'il était en lui, à la faire rappeler contre eux, même historiquement. C'est à tort d'ailleurs qu'on a dit que lui-même était frappé par cette sentence : il est certain qu'il n'y figurait point ; mais il y avait des parens et des amis, qu'il voulait ménager.

[1] Faradj ben Redwan. Cronica del Rey D. Pedro, año XIV, c. 4, confirmée par Conde, IIIe partie, c. 26.

tures, et qui, par soif de pillage ou simplement par goût des violentes agitations, se lançaient dans de périlleuses entreprises. On les appelait les grandes compagnies. Ils se disaient Anglais, pour avoir un prétexte de piller et de ravager les terres de France. Mais à tous, au nom de la province près, on pouvait appliquer ces paroles que Froissart met dans la bouche d'un chevalier : « Ils ne sont pas Anglais de nation, mais Gascons, et font guerre d'Anglais. Ils sont de Béarn et de la haute Gascogne. » L'un des capitaines les plus renommés de ces bandes d'aventuriers, Geoffroy Tête-Noire, disait à ses compagnons : « Ma guerre a toujours été telle que au fort je n'avais cure à qui, mais que profit y eut. Jamais, sur l'ombre de la guerre et querelle du roi d'Angleterre, je ne me suis formé et opinioné plus que de nul autre ; car je me suis toujours trouvé en terre de conquest ; et là se doivent traire et toujours tenir compagnons aventureux qui demandent les armes, et se désirent à avancer [1]. »

Henri de Trastamare sembla d'abord appelé à combattre ces hommes, puis tout à coup il songea à en faire les auxiliaires de sa fortune royale ; car il n'avait pas, maintenant, de moins hautes visées, et ne tendait à rien de moins qu'à s'emparer de la couronne de son frère, bien qu'il déguisât encore cette suprême ambition. Les grandes compagnies ravageant les terres du midi de la France, le chef qui y commandait pour le roi Jean pensa qu'il pourrait leur opposer utilement les Espagnols de Henri.

« Ce général (le maréchal de Audeneham), dit l'Histoire de Languedoc, après avoir enlevé le château de Salgues aux compagnies, et quelques autres places des environs, se rendit à Montpellier, où il assista, vers la fin de mai (1362), à l'assemblée des trois sénéchaussées de la province. Il se mit quelque temps après en campagne, suivi des sénéchaux de

[1] Froissart, Chron., l. III, c. 132.

Beaucaire et de Carcassonne, et de la principale noblesse de la province pour aller arrêter en Auvergne les désordres que les compagnies ne cessaient d'y commettre. Ayant appris que ces brigands avaient résolu de se répandre dans le Languedoc, il déclara à Clermont, le 21 de juillet, qu'il avait dessein de les poursuivre, avec le secours des Espagnols, qu'il avait à sa suite, et des gens d'armes qu'il avait rassemblés.

» Les Espagnols, que le maréchal avait amenés en Auvergne contre ces compagnies, étaient des Castillans qui avaient passé en France avec Henri, comte de Trastamare, et Sanche son frère, fils naturel d'Alfonse VII (XI), roi de Castille, qui, pour éviter la persécution de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, leur frère légitime, s'étaient réfugiés en-deçà des Pyrénées, et étaient entrés à force ouverte dans la sénéchaussée de Carcassonne vers le mois de juillet de l'an 1361, malgré Pierre de Voisins, seigneur de Rennes (de Reddis), qui s'était rendu dans le pays de Fenouillades avec un corps de troupes pour s'opposer à leur passage. Le comte de Trastamare et ses Espagnols commirent d'abord dans la province autant de désordres que les compagnies ; mais ce comte offrit ensuite ses services au maréchal d'Audeneham, qui les accepta, et ils vinrent ensemble à Montpellier au mois de septembre, et y demeurèrent trois jours [1]. »

Se trouvant, le 23 juillet 1363, à Clermont en Auvergne, en conférence avec le maréchal d'Audeneham et les chefs des compagnies, Henri proposa son plan, et un traité fut fait avec ces chefs, par lequel ils s'engagèrent à sortir du royaume dans l'espace de six semaines, sous la conduite du comte qui devait les emmener avec lui en Espagne contre son frère. Le comte s'étant ensuite rendu à Paris, eut plusieurs entretiens

[1] Hist. de Languedoc, t. IV, p. 316, d'après le grand Thalamus de Montpellier, ad. ann.

avec le dauphin, depuis Charles V, et le roi Jean, revenu de sa captivité d'Angleterre, et y conclut, le 13 août, un traité avec celui-ci au sujet des mêmes compagnies. Par ce traité, dont j'ai en ce moment sous les yeux l'original scellé d'un cachet pendant de cire rouge, aux armes du comte à un chevron avec deux lions en chef et un château en pointe, Henri s'engageait à mettre hors du royaume les compagnies qui le désolaient, en conséquence du traité de Clermont du 23 juillet, conclu par lui et par messire Arnould d'Audeneham avec les chefs de ces compagnies, par lequel celles-ci avaient consenti à suivre le comte en Espagne, aux conditions y stipulées. Une compagnie surtout, celle d'Arnould de Cervole, dit l'Archiprêtre, paraissait être à charge à la France, si l'on en juge par le désir qu'on avait de la voir s'en éloigner. « A tous ceulx qui ces présentes lettres verront et oiront, disait le comte dans ce document inédit et que je reproduis ici en entier pour mieux élairer cette phase de la vie du bâtard, moi, Henry d'Espaigne conte de Tristamar fils du roy Alfons d'Espaigne (que Dieu absoille), savoir faisons que de tout notre cuer desurans avoir la grace et amour de très excellent et puissant prince notre seigneur le roy de France et lui servir de tout notre loyal povoir à lonneur et au profit de lui et de son royaume, avons fait avecque lui et les gens de son conseil et aussi ses autres gens avecque nous le traitié et les convenances qui ci-après senseignent en la manière qui s'ensuit : c'est assavoir que, selon certain traitié sur ce fait de nouvel par nous et par noble homme messire Arnould Dodenehan (d'Audeneham) chevalier marechal de France avecque les gens des compaignes estant à présent au dit royaume, nous mettrons à tout notre povoir, sens fraude et sens mauvais engin, hors du dit royaume de France, sens jamais y retourner pour faire guerre, les gens des dites compaignes; c'est assavoir toutes celles avec lesqueles le dit traité a été fait par le dit marechal. Item que nous mettrons tout notre povoir

sens fraude et sens mauvais engin a enmener avecque nous hors du dit royaume l'arcepréstre et aussi à mettre hors du dit royaume toutes les gens du dit arceprestre, sens jamais y retourner pour faire guerre. Item que nous et don Sanchon notre frère et tous les barons et chevaliers de notre compaigne ferons foi et hommage à notre dit seigneur le roy de France, et jurerons que nous serons bons et loyaux à lui et ses enfans, à tout son royaume et aux sujets d'icelui à tous jours mès. Item, que nous, notre dit frère et les dessus dits serons dores en avant avec lui et en son service pour tout là où il nous vouldra commander contre tous hommes du monde. Item, que pour chose qui soit ou qui puisse être au monde, nous et les sus dits ne nous pourrons acquitter de la foi et hommage dessus dit, se n'est de sa volenté, non contrestant toute coustume de notre pays ou d'autre quelconque à ce contraire. Et pour ce que ci dessus est devisé et déclaré, notre dit seigneur le roy de France nous a ottroié et accordé que pour la demourance de nous, de notre dit frère et des autres barons et chevaliers dessus dits, de nos femmes et de nos enfans, il nous fera bailler et delivrer, par son dit marechal, lieux bons et convenables, ensemble toutes les rentes, profits, issues, émolumens et revenus de yceux lieux et des apartenances jusques à la value de dix mil livres par an se tant puent valoir, et au cas que tant ne vauldraient, il nous fera bailler et assigner le demourant sur la tresourerie de l'hotel, lesquelles dix mil livres par an seront et demoureront à nous, à notre femme et notre même fils, à nos vies. Et outre ce, nous a ottroié et promis par ses terres, que s'il avenait que nous ne pussions accomplir ce que nous avons empris et promis comme dit est, et que pour ce et autres causes nous pleust à retourner au dit royaume, il nous administrerait notre vivre honorablement selon notre estat, et au cas qu'il ne le ferait, nous et les dessus dits de notre compaigne pourrions querir notre mieux là où il nous plairait, en

gardant toutevies notre foi et hommage envers notre dit seigneur et ses enfans, et sens que nous, notre dit frere ne aucuns de notre compaigne peussions meffaire à lui ne à ses enfans. Lequel hommage, foi et serment dessus dit, nous en notre personne avons ja fait à notre dit seigneur, et notre dit frere et les autres dessus dits de notre compaigne les seront tenus de faire en la main du dit marechal, lequel il a commis à ce. Lesquelles choses dessus dites et chacune d'icelles nous promettons loyaument et en boune foi tenir et garder et accomplir de tout notre povoir, sens fraude et sens mauvais engin, en la manière dessus dite. En temoing de laquelle chose nous avons fait sceller ces lettres de notre sel. Donné à Paris le XIIIe jour d'aout. L'an de grace l'an trois cent soixante deux[1]. »

Ainsi Henri s'engageait bien et dûment à délivrer le royaume, dans le plus bref délai, du fléau qui l'accablait. Mais il s'était engagé au-delà de ce qu'il pouvait. L'argent, ce nerf de la guerre, selon toute apparence lui manqua. Il tira néanmoins un avantage positif, quoique non immédiat, du traité de Paris. Une rente de dix mille livres par an en fonds de terre, comme on vient de le voir, avait été, au nom du roi de France, promise à lui et à son frère D. Sancho ; mais tout se faisait avec tant de lenteur en ce temps, que ce ne fut qu'au commencement du mois de mars 1363 que le dauphin lui fit assigner par l'évêque de Maux, le maréchal d'Audeneham et le sénéchal de Beaucaire, pour cette rente, la baronie de Cessenon et ses dépendances dans la sénéchaussée de Carcassonne. « Les trois sénéchaussées de la Languedoc donnèrent, dit Dom Vaissette, cent mille florins d'or aux compagnies et cinquante-trois mille au comte de Trastamare et à ses Espagnols, pour les engager à sortir du pays et du royaume, qu'ils désolaient également les uns et

[1] Archives Nationales, sect. hist., carton J. 603, pièce 58.

les autres; car ces derniers commirent entr'autres de grands ravages dans le Minervois. Pour acquitter la première de ces sommes, dont les bailliages d'Auvergne et de Mâcon payèrent leur part, on imposa un subside dans la province d'un florin d'or par feu dans les villes murées, et d'un demi-florin à la campagne. On leva, de plus, quatre gros par feu pour payer la somme promise aux Espagnols [1]. » Mais tout cela fut inutile : ce n'était pas assez pour les cupides chefs des compagnies, et Henri ne pouvait faire encore ouvertement briller à leurs yeux la perspective d'une conquête complète du royaume de son frère. Rappelé pour la seconde fois par les instances réitérées du roi d'Aragon, il se contenta de passer en Espagne, pour y sonder le terrain en quelque sorte, n'emmenant avec lui à Pierre IV que sa compagnie de chevaliers castillans, grossie de quelques capitaines d'aventure qui l'accompagnèrent pour voir si, en effet, il y aurait là quelque chose « à frire » pour leurs compagnons. Tels étaient ces chevaliers grossiers et avides, se battant d'ailleurs comme des enragés, mais pour « gaingner, » non pour l'honneur, pesant rois et princes au poids de l'argent qu'ils pouvaient leur bailler, et demandant à qui désirait leurs services :

Bien soyez-vous venus, apportez-vous argent?
CHR. DE DUG., v. 7510.

Henri n'en avait pas assez pour satisfaire ces vaillans malandrins, qu'il avait cru pouvoir facilement conduire contre son frère. Mais il ne désespéra pas de vaincre plus tard les obstacles, et n'en suivit pas moins les conseils de sa destinée. Au commencement de mars 1363 il était à Perpignan, et le 27 du même mois il était avec Pierre IV à Monzon, où, en présence de Jayme Conesa, secrétaire du roi d'Aragon,

[1] Hist. de Languedoc, t. IV, p. 317.

ils signèrent le 31 de ce mois un traité secret écrit de leur propre main, et scellé de leurs sceaux, dans lequel ils stipulèrent que le roi d'Aragon aiderait le comte, de toutes ses forces, à conquérir le royaume de Castille. Le comte s'engageait à céder, pour prix de ces secours, au roi d'Aragon, la sixième partie de ce qu'ils conquerraient ensemble, pour l'incorporer à ses domaines. Nous rapporterons ici dans toute sa teneur ce court traité par lequel on voit combien à l'avance le comte avait conçu le projet de détrôner le roi D. Pedro son frère, et à quel prix il était prêt à le faire. Ce n'était en quelque sorte qu'une simple lettre, un engagement, contre l'ordinaire des pièces diplomatiques de l'époque, écrit tout entier de la main des deux contractans, des deux rois pourrait-on dire, le roi actuel d'Aragon et le roi futur de Castille, et qui dut être fait double entre les parties. « Nous, roi d'Aragon, dit d'abord le roi au comte, nous promettons à vous, Don Henri, comte de Trastamare, de vous aider à conquérir le royaume de Castille bien et véritablement, à la condition que vous nous donniez et soyez tenu de nous donner, en franc et libre alleu, avec tous les droits régaliens, la sixième partie de tout ce que vous conquerrez dans le royaume de Castille partout où nous serons personnellement ou par nos lieutenans. Et de même que nous sommes tenus de vous aider à conquérir le dit royaume, de même vous êtes tenu de nous aider contre tout homme au monde, nonobstant ce que vous aurez conquis, et d'être l'ami de nos amis et l'ennemi de nos ennemis. Écrit de notre main, à Monzon, le dernier jour de mars l'an 1363. » Ce que le comte accueillit et confirma par cette espèce d'approuvé l'écriture ci-dessus : « Et moi, le comte Don Henri, je promets à vous, seigneur roi, de remplir pleinement envers vous tout ce que je vous ai promis selon que dessus, ici et par vous est dit. Écrit de ma main, le jour dessus dit. » Et les deux contractans signèrent, le premier

en latin : « Rex Petrus, » le second en castillan : « Moi le comte (Yo el Conde)[1]. »

Cette convention fut tenue secrète dans sa lettre et quant au but suprême et final, mais elle ne le put être tout à fait dans son esprit. L'infant D. Ferrand d'Aragon, qui avait un droit éventuel à la couronne de Castille, et qui n'avait jamais été très bien avec le bâtard, vit ce qu'il connut de cette alliance de mauvais œil. Quelques hauts barons aragonais manifestèrent, jusque dans les conseils de Pierre IV, leur opposition à cet égard. Mais d'autres y virent le seul moyen de salut pour l'Aragon, dans la crise où il se trouvait, et fournirent avec plaisir au roi leur contingent de guerre et leur concours personnel. De ce nombre fut le comte de Denia D. Alfonse, qui lui amena un corps de cinq cents chevaux et mille genétaires d'entre les Maures de Grenade, amis ou parens du malheureux Abou-Saïd, tandis que son heureux compétiteur Mohammed venait en aide au roi de Castille. Pierre IV avait envoyé en France, pour y demander directement les secours et l'alliance du roi Jean, deux ambassadeurs, D. Juan Ferrandez de Heredia et Mosen de Perellos. Le roi de France promit son concours. Chaque jour d'ailleurs

[1] Voici cette convention de Monzon, dont l'original, de la main du roi et du comte, existe aux archives générales d'Aragon (Archiv. gener. de Aragon, legajo de Autografos, Segona Caixa) : — « El rey de Aragon : Prometemos á vos Don Anrich Conte de Trastamerra queus ayudaremos a conquerir el regno de Castiella bien e verdaderament, con condicion que nos dedes e siades tenido de dar en franco e libero alou con regallas de rey la seysena part de todo lo que conquerredes en el regno de Castiella en aquella part ho partes que nos estieremos personalement ho por otro. E assi como nos vos somos tenido dayudar a conquerir el dito regno, assi vos siades tenido á nos ayudar contra todo hombre, e encara con lo que avredes conquerido, e seer amigo de nuestros amigos e enemigo de nuestros enemigos. Escripta de nuestra mano en Monçon, al zaguer dia de Març l'anyo 1363.— E yo el Conde Don Enrique, prometo a vos, señor Rey, que compliré de bonamient todo lo que vos e de complir segunt dessuso y e por vos dito. Escripta de mi mano, el dia dessuso dito. »

Signé : Rex Petrvs. — Yo el Conde.

des renforts venus de la Catalogne et du Roussillon se réunissaient à Saragosse, et ce fut ce qui détermina le roi de Castille à transporter le théâtre de la guerre du haut Aragon dans le royaume de Valence. L'armée castillane se mit en mouvement par la province de Daroca, et assiégea une aldea appelée Vaguena, que défendit avec une généreuse intrépidité Michel Barnabé, un de ses citoyens; rien ne le put émouvoir, et, comme un antique défenseur de Sagonte ou de Numance, il aima mieux être brûlé vif dans le château qui protégeait Vaguena que de le livrer à l'envahisseur[1]. Les cruautés dont usait le roi de Castille envers ceux qui lui opposaient quelque résistance et son manque de foi à l'égard de ceux qui capitulaient, lui firent ouvrir les portes de quelques châteaux qui eussent pu se défendre. Tout ce qui ne se soumettait pas dès qu'il paraissait était mis à feu et à sang. Au milieu d'avril il assiégea et prit de force Cariñena, qui ne le voulut pas recevoir dans ses murs, et il en fit passer la garnison tout entière au fil de l'épée. Bien plus, il fit couper les mains, les pieds et les narines à un certain nombre d'habitans coupables du crime de ne s'être pas rendus tout de suite à son obéissance[2].

Il marcha ainsi de succès en succès, ou mieux, d'exécution en exécution, et parut avec son armée victorieuse devant Terruel, laquelle le reçut par capitulation. Il suivit son chemin vers Ségorbe, et reçut, chemin faisant, la soumission d'Alhambra, de Villel et autres lieux. Il trouva un moment fermées devant lui les portes du château de Xérica, qui ne tardèrent pas à s'ouvrir, ainsi que celles de Ségorbe qui résista jusqu'au lendemain. De ces dernières places, il ne fit décoller, chose remarquable, ni les commandans ni les défenseurs : seulement il faisait généralement ceux-là prisonniers,

[1] Zurita, Annales de Aragon, l. IX, c. 44.
[2] Ibid., l. c.

et les envoyait en divers lieux où ils mouraient de misère. Il arriva à Murviedro avec toute son armée; il trouva là une garnison réunie et résolue à se défendre, et il assit son camp autour de la ville. Là, il reçut encore la soumission de plusieurs places. Almenara, Chiva, Buñol, Macaste, Benaguacil, Liria et Alpuche (torre del Puche, en catalan le Puig), et autres châteaux du voisinage, craignant ses rigueurs, vinrent se rendre à lui. Murviedro elle-même, l'antique Sagonte, manquant de vivres, et surprise avec une trop faible garnison, capitula. Ainsi le roi de Castille gagna les sept alcazars maures de Murviedro. Dans chaque ville ou château que le roi prenait il laissait une partie de ses troupes pour les défendre, et les faisait réparer et fortifier; ce qui fut à son grand dommage, suivant la remarque d'Ayala, car il disséminait ainsi ses forces, et faisait de grandes dépenses, dont plus tard son trésor se ressentit. Il parut devant Valence le dimanche 21 mai. Elle avait pour gouverneur le comte de Denia D. Alfonse, fils de l'infant d'Aragon D. Pedro, petit-fils du roi Jacques II, et qui fut depuis marquis de Villena en Castille. Pierre exerça de grands ravages dans la belle huerta de Valence[1]. Il se logea d'abord dans le monastère de religieuses Augustines appelé la Zaydia, que le Guadalaviar sépare de la ville. Les religieuses l'avaient abandonné à la nouvelle de l'approche du roi, et il coucha dans la chambre de la supérieure; mais le lendemain, il le quitta pour y loger ses troupes, et passa au palais appelé El Réal, antique et vaste édifice situé en aval du fleuve hors de la ville, à un demi-quart de lieue. C'était un des meilleurs palais que les rois d'Aragon eussent alors dans leurs royaumes : Pierre en fit enlever diverses

[1] On lit dans la première Vie d'Innocent VI publiée par Baluze :— Obsedit civitatem Valentinam, emulsisque vineis et arboribus fructiferis, demolitisque segetibus et viridariis et maneriis circumcirca ipsam existentibus, quae admodum grata et delectalia existebant totaliter destructis, adeo eam artavit, quod fuit in procinctu ipsam totaliter capiendi.

colonnes de jaspe, qu'il envoya à Séville pour servir à l'embellissement de son alcazar. On était aux derniers jours de mai 1363; les habitans de Valence avaient fait déjà contre les assiégeans diverses sorties vigoureuses, sous la conduite de leur vaillant gouverneur le comte de Denia et de Ribagorza, et ils leur donnaient des alertes continuelles, lorsqu'on apprit que le roi d'Aragon était parti de Saragosse, le 20 mai, et accourait avec une armée considérable à la défense de Valence. L'agresseur ne l'attendit point là pour n'être pas pris entre deux feux, et alla s'encastiller dans Murviedro, rétrogradant ainsi l'espace de quatre lieues, comme pour se porter à la rencontre des Aragonais, dont on annonçait la venue par ce chemin. Ceux-ci furent en effet bientôt à peu de distance des Castillans, et, le 11 de juin, dressèrent leurs tentes dans les campagnes de Nules. Les uns et les autres tenaient pour inévitable une bataille décisive, et le roi d'Aragon envoya un roi d'armes au roi de Castille pour lui dire qu'il l'attendait dans les plaines de Nules.

Il s'avança encore avec son armée, et, le 12 juin au soir, il arriva à la Fuente de Almenara, qu'il appelle, dans ses mémoires en langue catalane, la Font de la Losa. C'est un endroit très pittoresque, à peu de distance au nord d'Almenara, désigné aujourd'hui, dans les cartes détaillées du royaume de Valence, sous le nom de la Llosa de Almenara. On compte de ce point à Murviedro deux lieues d'Espagne. Là, il s'attendait, avec encore plus de probabilité, à avoir bataille, comme il dit [1], avec le roi de Castille. Mais celui-ci ne jugea pas à propos de sortir de Murviedro. Pierre IV partit le lendemain de la Llosa, et alla camper avec toute son armée dans la huerta de Burriana, où il demeura jusqu'au 9 juillet suivant. Dans les premiers momens que le roi d'Aragon campait ainsi dans la campagne de Burriana, Martin

[1] Dans ses Mémoires, apud Carbonell, Chroniques d'Espanya, p. 190.

Lopez de Cordoue, à la tête de deux mille genétaires, vint pour reconnaître l'ennemi, et fit, pendant plusieurs jours, de grandes chevauchées devant le camp des Aragonais; mais aucun engagement ne s'ensuivit: ceux-ci, dès qu'ils voyaient les hommes de Martin Lopez paraître, se mettaient en ligne en si bonne ordonnance, que les genétaires castillans n'osaient rien entreprendre contre eux. Dans ces premiers temps aussi du séjour de Pierre à Murviedro, passèrent un jour dans la mer six galères d'Aragon menant avec elles quatre galères de Castille, qu'elles venaient de prendre devant le port d'Almeria; ce qui fit grand déplaisir au roi, dit Ayala, qui, ce jour-là, était allé visiter le grao de Murviedro, et se trouvait sur le rivage de la mer[1].

Les choses étant en cet état, il semblait difficile que le dénoûment fût autre qu'une lutte sanglante. Mais grâce à l'abbé de Fécamp (Jean de la Grange), qui, venu en Espagne en qualité de nonce apostolique avec le cardinal de Boulogne pour pacifier les royaumes et mettre le bon ordre partout, en cherchait l'occasion avec zèle, les choses tournèrent tout différemment. L'abbé résidait en Castille où il avait marié un fils, nommé Chinart, avec une personne distinguée et riche ayant nom doña Urraca Alvarez de Haro, fille de Alvar Diaz de Haro, frère de D. Juan Alfonso de Haro, seigneur de los Cameros, que Pierre avait fait tuer à Ausejo. La mère de cette Urraca était doña Urraca Corbaran, fille de D. Juan Corbaran, de l'une des principales maisons de Navarre. L'abbé de Fécamp était en très grande amitié avec l'infant D. Louis de Navarre, qui était à Murviedro auprès du roi de Castille, et il le détermina facilement, ainsi que D. Ferrand de Castro, à entrer dans le dessein qu'il avait formé de racommoder en ce moment les deux rois. On arrêta que l'infant D. Louis de Navarre se rendrait avec D. Ferrand de Castro au camp du

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XIV, c. 5.

roi d'Aragon, et que tous deux, au nom du roi de Navarre, s'y constitueraient en otage, pour que Pierre IV envoyât de son côté des fondés de pouvoir au roi de Castille à Murviedro, à l'effet d'y traiter de la paix. L'infant et D. Ferrand se présentèrent en effet devant la tente de l'Aragonais, qui, comme nous l'avons dit, campait avec toute son armée dans la plaine de Burriana; ils y furent reçus avec honneur, et Pierre répondit aussitôt à leur avance par l'envoi à Murviedro de D. Alfonse comte de Dénia et de D. Bernal de Cabrera, accompagnés de Ramon Alaman de Cervellon et de Berenguer ou Gironnet de Pau. Ce dernier était un vieil officier gascon fameux de ce côté-ci des Pyrénées, qui s'était trouvé aux batailles de Crécy et de Poitiers, et qui, avec Séguin de Badesol, avait récemment battu à trois lieues de Lyon, dans un lieu nommé Briguais, les Français commandés par Jacques de Bourbon, comte de la Marche, lieutenant-général du roi en Languedoc, qui fut tué dans cette rencontre.

Toute la seconde moitié du mois de juin fut employée à des allées et venues diplomatiques de Murviedro au camp de Burriana et de celui-ci à Murviedro. D. Bernal de Cabrera eut surtout de longues et secrètes conférences avec le roi de Castille. Il avait toujours été du parti de la paix, et on l'accusa même de s'être vendu à prix d'argent au roi de Castille. Il est certain qu'il le servit bien en cette occasion, mais peut-être ne put-il mieux faire. Quoi qu'il en soit, il prit en main la négociation, et la conduisit à peu près à sa guise. Déjà, deux ans auparavant, il avait fait conclure la paix entre les deux rois, et proposé de la cimenter par le mariage du roi de Castille avec l'infante Jeanne, fille aînée du roi d'Aragon. Quelques mois à peine après la double mort de Blanche de Bourbon et de Marie de Padilla, cette dernière mort antérieure ou postérieure (pour nous le point est douteux) à la première, mais certainement du même mois que celle-ci [1],

[1] Entre la mort violente de Blanche de Bourbon et la mort naturelle de Marie de

il avait été question de ce mariage, dont Bernal de Cabrera paraît avoir eu le premier l'idée. Il existe, en effet, aux archives d'Aragon deux actes qui prouvent que l'affaire avait été sur le point de s'accomplir dès la fin de 1361. Le premier est une procuration de Pierre IV, en date du 17 décembre 1361, passée à D. Bernal de Cabrera, qui l'investit de tous les pouvoirs nécessaires pour mener l'affaire à bonne fin. Le second est une procuration de l'infante Jeanne au même Bernal de Cabrera, en date du 19 décembre, qui lui confère pleins pouvoirs pour régler en son nom toutes les conditions et conventions relatives au mariage projeté entre elle et le roi de Castille, comme si c'était elle-même, nonobstant l'exception qu'on pourrait arguer de son âge, qu'elle confesse être de plus de quatorze ans et de moins de vingt, déclarant ne vouloir en rien prétexter de sa minorité pour contester la validité de ce que son fondé de pouvoir, en vertu de cet acte, aurait fait ou pourrait faire, etc. — On voit par les premiers mots de la procuration de Pierre IV combien la négociation était sérieusement engagée et déjà en ce moment avancée : — « Attendu qu'entre nous et l'illustre Pierre, roi de Castille, y est-il dit presque au début, il est question d'un mariage à contracter entre le même roi et l'excellente infante Jeanne, notre fille très chère, etc.[1]. »

D. Bernal de Cabrera revint sur cette idée dans les conférences de Murviedro, et on convint que le roi de Castille se marierait avec cette doña Juana (née du mariage de Pierre IV avec une sœur de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre), et

Padilla, l'intervalle, chose singulière, ne fut que de peu de jours : toutes deux, comme nous l'avons dit, moururent au mois de juillet 1361. Ayala le dit formellement pour Marie de Padilla, et on l'infère nécessairement pour Blanche de Bourbon des premiers mots du récit de sa mort. Je penche, pour diverses raisons qu'il serait trop long de rapporter ici, à croire celle-ci antérieure.

[1] Attendentes quod inter nos et illustrem Petrum regem Castellæ tractatur de matrimonio contrahendo inter ipsum regem et inclytam infantissam Iohannam filiam nostram carissimam, etc. Archivo gener. de Aragon, regist. 1394 des Paix et des Trèves (Pacium et Treugarum), super matrimonio, folio 87 et seq.

que le frère de celle-ci, d'un autre lit, l'infant D. Alfonse, le dernier né des fils du roi d'Aragon, épouserait l'infante de Castille doña Isabelle, troisième fille de Pierre et de Marie de Padilla, malgré la disproportion d'âge des deux futurs. Alfonse avait un peu moins d'un an, étant né à Perpignan l'année précédente (le 12 juillet 1362); Isabelle en avait huit [1].

Pierre IV donnait en dot à sa fille Juana, la ville de Calatayud avec tous les châteaux de sa juridiction, qui étaient des meilleurs, et cinq parties de rivières, ayant nom le rio de Xalon, le rio de Maluenda, le rio de Berdejo, le rio de Xiloca et le rio de Miedes [2]. Il devait lui donner en outre la cité de Tarazona, le château d'Ariza, les villes de Borja et de Magallon, avec tous les châteaux et toutes les forteresses de la frontière qui, en ce moment, étaient au pouvoir du roi de Castille. A l'infant D. Alfonse, qui avait, comme nous venons de le dire, un peu moins d'un an, on assigna, en considéra-

[1] Ainsi le rapporte Zurita (Anales de Aragon, l. IX, c. 46). D'après Ayala (Año XIII, c. 6), c'était Béatrix, l'aînée des filles de Pierre et de Marie de Padilla, de trois ans plus âgée que sa sœur Isabelle, qui devait épouser le duc de Girone, fils aîné du roi d'Aragon, ce qui était plus naturel, et semble plus vraisemblable. Mais comment concevoir que Zurita, ayant Ayala sous les yeux, ait pu ne pas admettre son récit, s'il n'avait eu par devers lui des pièces authentiques. C'est Zurita, toujours si exact, si consciencieux ordinairement, qui parle d'Isabelle et de D. Alfonse, et il a dû avoir ses raisons pour cela. Reste l'objection tirée de la disproportion d'âge ; mais les actes de ces temps sont remplis de semblables exceptions. Zurita, du reste, revient à deux fois, et non certes à la légère, sur ce singulier projet de mariage (liv. IX, c. 46) : — Y se trato que el Rey de Castilla casasse con la doña infanta Juana hija del Rey de Aragon, y el infante don Alonso que avia nacido en Perpiñan con la infanta doña Isabel hija del Rey y de doña Maria de Padilla. — Et ailleurs (l. c.): — Tambien se concerto que casasse el infante don Alonso hijo del Rey de Aragon, que avia poco mas de un año que era nacido, con la infanta Isabel hija del Rey de Castilla, y uviesse con ella en contemplacion del matrimonio la ciudad de Segorbe con todas las villas, y castillos, y lugares que avia ganado en esta guerra el Rey de Castilla en el Reyno de Valencia.

[2] É que el Rey de Aragon le diese con ella en dote la villa de Calatayud con sus castillos que avia muy buenos en su comarca, é con cinco partidas de rios, los quales dicen el rio de Xalon, é el rio de Maluenda, é el rio de Berdejo, é el rio de Xiloca, é el rio de Miedes.

tion de son mariage avec doña Isabelle, la ville de Segorbe et tous les châteaux et lieux que le roi de Castille avait gagnés alors dans le royaume de Valence. Ainsi on donnait à l'infante et à l'infant aragonais, pour joyaux de leur mariage avec Pierre et sa fille, toutes les places que le Castillan avait conquises sur l'Aragonais, et qu'il eût fallu reconquérir par les armes. Le roi d'Aragon devait aussi évacuer incontinent, sans condition aucune, les villes et les forteresses d'Orihuela, d'Elche, de Crevillente, d'Alicante, de Guardamar et de la vallée d'Elda, éternel sujet de litige entre les deux couronnes. On alla jusqu'à régler à l'avance l'état des enfans que Pierre de Castille pourrait avoir de la fille du roi d'Aragon : l'aîné était appelé naturellement à succéder à son père comme roi de Castille ; mais on prévit le cas où il aurait deux fils de doña Juana, et, en ce cas, le second serait duc de Calatayud et d'Ariza, et vassal du roi de Castille ; s'il n'avait qu'un fils, ces lieux appartiendraient à l'héritier du royaume de Castille. Toutefois, les villes d'Elche, Crevillente, Alicante, Guardamar et la Vallée d'Elda seraient déclarées et demeureraient villes libres. Quant aux chevaliers expatriés de Castille, que Pierre IV avait appelés au jour du danger, il les abandonnait selon sa coutume quand ses intérêts n'étaient plus en jeu ; il viola particulièrement le traité de Monzon envers Henri de Trastamare. Seulement on convint que le Castillan ne pourrait leur faire la guerre, tant qu'ils demeureraient dans le royaume d'Aragon, ni dans leurs personnes ni dans leurs biens. Enfin, on ajoute, et dans les mœurs du temps la chose n'est pas si invraisemblable, qu'il y eut une partie secrète au traité, qui n'était pas celle à laquelle le roi de Castille attachait le moins d'importance. De l'exécution de cette partie secrète devait résulter une modification profonde au traité lui-même, ou pour mieux parler, la renonciation, de la part du roi de Castille, aux avantages qu'il lui assurait. A ce prix, il était prêt à tous les sacrifices, à tout accorder à Pierre IV,

et à faire avec lui une paix de cent ans[1]. Il s'agissait de le délivrer du même coup des deux prétendans qui lui donnaient les plus sérieuses inquiétudes : l'infant D. Ferrand d'Aragon et le comte de Trastamare. Lorsque le comte de Denia et D. Bernal de Cabrera étaient venus à Murviedro pour traiter de la paix, on a vu que Pierre avait eu avec ce dernier de plus fréquentes conférences qu'avec le comte de Denia, et Pierre disait plus tard que Cabrera, dans ces conférences, lui avait formellement promis, au nom du roi d'Aragon, la mort de l'infant d'Aragon et celle de Henri de Trastamare. Pierre en avait fait la condition tacite, à ce qu'il paraît, surtout des clauses concernant son mariage avec l'infante doña Juana, et celui de sa fille l'infante Isabelle avec l'infant D. Alfonse, dernier né des fils du roi d'Aragon. Cabrera s'était-il engagé en matière si grave à l'insu du roi d'Aragon, dont il était le mandataire? C'est ce qui ne paraît guère vraisemblable. Mais, comme le dit Ayala, ce sont là des choses que les rois et les seigneurs savent mieux que nuls autres[2].

Quoi qu'il en fût de cette convention secrète, dont en tout cas le seul Cabrera aurait été garant, le 30 juin tout était

[1] Cron. del Rey D. Pedro, año XIV, c. 9.... Tornaria al Rey de Aragon toda la tierra que le tenia ganada, é faria paz con él por cien años.

[2] Pierre disait que, lorsque le comte de Denia et D. Bernal de Cabrera étaient venus près de lui à Murviedro, il avait parlé en secret à D. Bernal de Cabrera, et l'avait chargé de demander au roi d'Aragon, en raison de l'alliance qu'il allait former avec lui et des grands intérêts qui les uniraient désormais, puisqu'il allait se marier avec sa fille, et attendu qu'il savait bien que l'infant d'Aragon et le comte D. Henri étaient ses ennemis, qu'il les fît arrêter ou tuer; ce à quoi Cabrera s'était positivement engagé au nom du roi d'Aragon : — Decia que quando el conde de Denia é don Bernal de Cabrera vinieran á él á Monviedro á tratar esta pleytesias, que él fablára con don Bernal de Cabrera secretamente, que dixese é tratase con el Rey de Aragon, que pues él casaba con su fija, é tomaba tan grand debdo con él, é él sabia bien que el infante Don Fernando é el conde Don Enrique, que estaban en Aragon, eran sus enemigos, que el dicho Rey de Aragon los ficiese prender ó matar. É decia el Rey D. Pedro que Don Bernal de Cabrera le ficiera fiucia que el Rey de Aragon le faria. Ibid., l. c.

arrêté entre les parties, et il ne restait plus qu'à rédiger le traité. Pierre IV commit à cet effet les mêmes plénipotentiaires, auxquels il adjoignit Micer Guerao de Palou, membre de son conseil. Le roi de Castille donna ses pouvoirs à Garci Alvarez, maître de Saint-Jacques, à Martin Yañez, son grand trésorier et alcade-mayor de Séville, à Mathieu Ferrandez, son chancelier du sceau privé, et à D. Juan Alfonse, son contador-mayor. Les témoins furent l'infant D. Louis de Navarre, l'abbé de Fécamp, Jean de Grailly, captal de Buch, D. Martin Enriquez, grand porte-étendard (alferez-mayor) du royaume de Navarre, Jayme Conesa, secrétaire du roi d'Aragon et Pablo Gonzalez, secrétaire du roi de Castille, et tous se réunirent un dimanche 2 juillet, au bord de la mer dans le voisinage de Murviedro. Avant qu'ils se réunissent, ils étaient d'accord sur les conditions du traité, et ils les apportaient par écrit. Ils les signèrent, et la paix fut jurée par eux avec un cérémonial remarquable. Ils se prirent les mains les uns aux autres et se les baisèrent, se donnèrent le baiser de paix sur la bouche, et firent serment, selon le Fuero d'Espagne, de l'observer, s'engageant à la faire observer par les rois, sous peine d'être à jamais parjures et traîtres[1].

Par un codicile particulier cependant il fut réglé que les deux rois n'apposeraient au traité leurs signatures que plus tard, en présence du roi de Navarre, devant lequel ils devaient à cet effet comparaître en personne, et l'on fixa au 20 août suivant cette comparution solennelle. En attendant, on demeura d'accord que, dans les premiers jours d'août, le roi de Castille se trouverait à Tarazona ou dans le voisinage, dans un lieu nommé Mallen, château appartenant aux chevaliers hospitaliers de Saint-Jean, le roi d'Aragon à Tahuste ou à Exea, et le roi de Navarre à Tudèle. Pour plus grande sûreté, et en garantie d'exécution, le roi de Castille devait

[1] Zurita, l. IX, c. 46.

remettre pour sa part les villes de Murviedro et d'Almenara à la garde de Martin Enriquez, qui les tiendrait au nom du roi de Navarre, et le roi d'Aragon, pour la sienne, Adamuz et Castelfabib, à la garde de don Juan Ramirez de Arellano. En cas d'inexécution par les parties des clauses convenues, selon que le déclarerait le roi de Navarre, établi arbitre en dernier ressort entre elles, ces villes devaient être livrées à celui des contractans qui aurait observé les clauses stipulées. Il fut aussi convenu que si le roi de Castille faisait défaut à la séance de l'ajournement, le roi de Navarre serait tenu d'aider en guerre contre lui le roi d'Aragon, nonobstant l'amitié et les alliances qui étaient entre lui et le Castillan. Malgré toutes ces clauses, qui sauvegardaient l'honneur de la couronne d'Aragon, le traité de Murviedro fut généralement mal vu des Aragonais. La dernière fois qu'on en débattit les conditions dans le conseil de Pierre IV, il s'y éleva une très vive contestation; la paix achetée à ce prix paraissait abominable et déshonorante à quelques-uns; la majorité toutefois décida qu'il fallait l'accepter vu les circonstances [1].

Le traité était signé depuis sept jours, lorsque, le 9 juillet 1363, le roi d'Aragon partit des champs de Burriana pour aller se loger à Castellon de la Plana, située à peu de distance. Les troupes se répartirent dans les environs: Henri de Trastamare prit ses quartiers aux portes de la ville avec ses mille chevaliers; l'infant D. Ferrand d'Aragon avec les siens à Almanzora. C'est une petite ville noble, ayant pour armes les quatre pals des anciens comtes de Barcelone, située à trois quarts de lieue de Castellon de la Plana, sur la rive gauche du rio Mijares, à une petite lieue de la mer et à neuf lieues environ de Valence.

L'infant d'Aragon était alors considéré comme le compétiteur le plus sérieux de D. Pedro, et comme futur roi de

[1] Zurita, l. c.

Castille. Ses droits au trône paraissant les seuls incontestables, il avait réuni sous sa bannière les plus considérables d'entre les émigrés de Castille et jusqu'aux frères du comte Henri de Trastamare, D. Tello et D. Sancho. Par toutes sortes de causes politiques, l'infant avait à la fois pour rivaux et pour ennemis le roi son frère, Henri de Trastamare, et D. Bernal de Cabrera, qui était en même temps opposé à l'infant et au comte.

Depuis leur première rivalité d'enfans nés de mères différentes, une inimitié profonde, déguisée dans ces derniers temps sous l'apparence de la bienveillance, était restée au fond du cœur de Pierre IV contre son frère consanguin. Quant à D. Henri, une rivalité de puissance l'animait. Il voyait dans D. Ferrand une haute barrière entre lui et la royauté. Comme fils d'Éléonore de Castille, fille de Ferdinand IV, l'infant avait ce que l'on appelait des droits, supérieurs à tous autres, à défaut d'enfans légitimes de Pierre, à la succession du roi actuel de Castille, car on réputait comme non avenus ou surpris ceux que les filles de celui-ci tenaient des cortès corrompues ou opprimées de Séville et de Bubierca. Henri avait donc, outre la satisfaction de sa haine, le plus grand intérêt positif à débarrasser son chemin de ce compétiteur importun et redoutable, en quelque façon déjà reconnu héritier présomptif de la couronne de Castille par les émigrés castillans réunis sous sa bannière. D. Bernal de Cabrera, du parti purement aragonais, ne lui était pas moins ennemi pour d'autres motifs. Dans les conseils du roi d'Aragon, l'infant et Cabrera s'étaient trouvés presque toujours d'un avis opposé, et de cet antagonisme était née dans leur cœur une haine réciproque, contenue seulement en apparence par la raison et les bienséances politiques.

Ce désaccord de passions et d'intérêts avait surtout éclaté dans une occasion récente. A la fin de l'année précédente Pierre IV avait tenu les cortès aragonaises à Monzon, et les

avis avaient été très partagés sur l'appel des compagnies. Leur réputation était généralement mauvaise au-delà comme en deçà des Pyrénées, et beaucoup redoutaient de semblables auxiliaires [1]. Aux cortès de Monzon les procureurs des villes, les comtes de Foix et de Trastamare furent pour qu'on les appelât; les ricos-hombres, et D. Bernal de Cabrera principalement, furent d'un avis contraire, disant qu'on ne pourrait leur donner sans dommage de quoi s'entretenir en Aragon, et que si elles étaient appelées, ce devait être pour porter la guerre hors des frontières de l'Aragon; qu'il suffirait, en tout cas, qu'il en vînt un corps détaché de huit cents chevaux, auxquels on pourrait donner de quoi s'entretenir dans le royaume. Le roi fit restreindre aux seuls comtes de Foix et de Trastamare le droit d'avoir à leur solde des troupes étrangères, sans pouvoir toutefois en faire venir au-delà d'un nombre déterminé. Mais déjà l'infant avait recruté pour son compte en France et traité avec les compagnies et surtout avec celles des bannis de Castille envers lesquelles il s'était engagé. Il contredit à cette autorisation exclusive, alléguant que les unes et les autres serviraient aussi bien le roi d'Aragon sous sa bannière que sous celle du comte, et que d'ailleurs, ayant pris des engagemens, il voulait les tenir. Il réclama de plus avec insistance d'assez fortes sommes qui lui étaient dues pour la solde des hommes-d'armes qu'il avait tenus, depuis 1360, constamment levés et au service du roi son frère. On lui promit tout ce qu'il voulut, mais il ne voyait rien venir : les compagnies du comte de Trastamare étaient toujours payées avant les siennes, et sous toutes sortes de prétextes on ajournait le paiement de ce qui lui était dû; cela durait depuis le commencement de la guerre. Une fois, il y avait près de deux ans déjà, pressé par son frère de ne pas laisser sans

[1] Le continuateur de Nangis, qui en fixe l'apparition en France à l'année 1360, les appelle : Filii Belial, guerratores de variis nationibus, non habentes titulum.

solde les troupes que celui-ci commandait, Pierre IV lui avait donné d'une main un ordre de paiement sur son trésorier à Saragosse, tandis que de l'autre il dépêchait une lettre au même trésorier pour qu'il s'excusât de payer, quelque instance qu'on lui fît [1]. Ce système s'était continué depuis, et durait encore. Irrité de toutes ces dilations, naguère, à Saragosse, l'infant s'était emporté; il avait fait enfoncer les portes et ouvrir à coups de hache les caisses du trésor, d'où il avait tiré de quoi payer ses soldats besogneux, qu'il avait menés, du reste, fidèlement à leur destination. C'était au moment où le roi de Castille dévastait la véga de Valence. Ses compagnies payées, l'infant était sorti de Saragosse, et était venu se joindre à l'armée qui marchait au secours de Valence assiégée. Le péril de la situation porta le roi d'Aragon à dissimuler son ressentiment de cet acte de violence; dans la vérité il en était profondément courroucé [2]. Il lui fit bon visage à son arrivée et le complimenta; mais ces démonstrations étaient peu sincères; tout cela n'était que des ajournemens de haine. Les causes d'inimitié s'accumulèrent loin de s'affaiblir dans ce rapprochement. Ajoutez à cela que D. Ferrand étant resté entièrement étranger aux négociations qui avaient amené la paix de Murviedro, dès qu'elle lui avait été notifiée, en avait manifesté un très vif mécontentement, qui avait éclaté en paroles amères contre le roi et Cabrera. D. Henri n'était pas, de son côté, resté moins étranger que l'infant à ces négociations; mais, plus dissimulé, il n'en avait pas murmuré, il les avait comme approuvées, bien qu'il eût aussi à s en plaindre, et qu'elles déconcertassent jusqu'à un certain point ses epérances. Il eût pu reprocher à Pierre IV de ne l'avoir

[1] Archivo gener. de Arag., carta del Rey de Aragon, datée de Barcelone, 23 décembre 1361, regist. 1293 secretorum, fol. 107.

[2] Voir ses mémoires où il dit, avec un accent de colère encore frémissante, que jamais personne de la maison d'Aragon n'avait fait chose semblable en aucun temps, dans Carbonell, fol. 191.

pas consulté, au mépris de la convention de Monzon par laquelle le roi d'Aragon s'était, comme on l'a vu, engagé à ne faire ni paix ni trève avec le roi de Castille que de l'exprès consentement et avec l'intervention du comte D. Henri. Il aima mieux n'en montrer aucun ressentiment, persuadé que tout vient à point à qui sait attendre, et il avait continué près de son protecteur couronné son rôle de courtisan et de serviteur obséquieux.

Pierre IV, à ce qu'il nous raconte lui-même, demeura à Castellon de la Plana quelques jours, plus précisément, comme on le voit plus loin par son récit, onze jours, du 9 au 20 juillet (il y était le venu le 9). Or, il apprit, étant là, les ennemis de l'infant sans doute lui rapportèrent divers bruits de nature à l'animer contre son frère. On lui parla de beaucoup d'œuvres mauvaises (*obres males*) méditées par lui au dam du roi. Blessé surtout des conditions de la paix de Murviedro, si en dehors de ce qu'il espérait de la guerre, l'infant lui avait envoyé dire, peu de jours après avoir pris ses cantonnemens à Almanzora, que ses services lui étant désormais devenus inutiles, il voulait s'en aller en France avec les siens, et y chercher un meilleur état pour les compagnons de la fortune desquels il s'était chargé. Ce fut surtout ce qui émut le roi d'Aragon, bien qu'il n'en parle pas dans ses mémoires. « Nous tînmes un conseil secret, y dit-il, avec quelques puissans d'entre les nôtres, et, à cause de ces œuvres mauvaises, nous décidâmes que nous le ferions arrêter et garder prisonnier [1]. »

Ces hommes puissans avec lesquels Pierre IV avait tenu ce conseil secret étaient D. Bernal de Cabrera et le comte de Trastamare, réunis un moment dans une action commune contre un ennemi commun. Un conseil où il s'agissait de

[1] Y estants axi haguem alguns clams secrets de moltes obres males quel Infant en Ferrando frare nostre nos tractava..... tinguem nostre consell secret ab alguns que eren poderosos, y declaram que lo dit infant fos pres (Carbonell, Chroniques d'Espanya, fol. 190).

l'infant, et où ces trois voix dominaient, si tant est qu'elles ne fussent pas seules, ne pouvait décider rien de bon pour lui. On n'alla pas plus loin d'abord. Son arrestation y fut résolue, non sa mort. Celle-ci était sans doute dans les vœux des trois personnages, mais la politique leur faisait craindre, quant à présent, de frapper ce grand coup : le hautain et bouillant courage de l'infant en fournit l'occasion. Mais la seule véritable « œuvre mauvaise » dans le fait, que méditât en ce moment D. Ferrand, c'était de quitter l'Aragon pour passer en France avec sa compagnie de chevaliers, troupe vaillante et aguerrie. C'était là ce qui touchait en effet Pierre IV. Privé de cette compagnie, il craignait de demeurer trop faible en présence du roi de Castille au cas de quelque nouvelle rupture, et même pour assurer la paix de Murviedro, et il avait résolu d'empêcher à tout prix son frère de les lui enlever. De là sa détermination de le faire arrêter [1].

Restait l'exécution, qui n'était pas des plus faciles à opérer dans Almanzora, au milieu des compagnons d'armes de l'infant, au nombre de plus mille chevaliers d'élite, armés de toutes pièces, et liés à lui par l'intérêt, l'hommage et le serment. Po r le faire arrêter plus sûrement et sans engager de lutte, le roi d'Aragon, selon son habitude, eut recours à la ruse. Il dit bien haut, pour donner confiance aux amis et aux partisans de l'infant, qu'il n'avait aucun mauvais vouloir contre lui, que seulement il avait appris avec le plus grand déplaisir sa résolution de quitter le royaume avec la vaillante compagnie qu'il commandait, et qu'il désirait l'en dissuader, et était disposé à faire, pour le retenir, toutes les concessions qui ne seraient pas contraires à l'honneur de sa couronne. Il chargea en conséquence le comte d'Urgell et le vicomte de Cardona, les meilleurs amis de l'infant, d'aller l'inviter

[1] Voir Zurita, Anales de Aragon, ad ann.; Carbonell, fol. 191, et Cron. del Rey D. Pedro, año XIV, c. 7.

à venir à Castellon de la Plana pour s'entendre avec lui, et lui dire que le roi son frère voulait faire tout ce qui dépendrait de lui pour le satisfaire et lui donner toutes les garanties qu'il pourrait souhaiter, pourvu qu'il renonçât à quitter le royaume avec ses compagnies ; qu'il vînt en toute confiance à Castellon de la Plana pour régler toutes choses à cet égard et s'entendre avec lui. Le comte d'Urgell et le vicomte de Cardona se rendirent aussitôt à Almanzora, chargés, en outre, de l'inviter à venir dîner le lendemain avec son frère à Castellon.

Ne soupçonnant aucun piége sous cette offre et cette invitation fraternelle, l'infant accepta ; il vint près de son frère le lendemain, qui était un dimanche (le dimanche 16 juillet) et dîna avec lui. On dînait alors à midi. Le repas fait, l'infant se retira dans une chambre de l'hôtel du roi pour faire la sieste. Deux riches-hommes castillans de ses amis, Diego Perez Sarmiento et D. Louis Manuel, et deux chevaliers aragonais, D. Juan Ximenez de Urrea et D. Gombal de Tramacet, l'accompagnaient, et se retirèrent avec lui dans la même pièce. Mais à peine l'infant y était-il entré, qu'un officier de la chambre du roi, appelé D. Bernal de Escala, s'y présenta, et lui dit que la volonté du roi son frère était qu'il demeurât là prisonnier. L'infant, étonné, comprit d'où le coup partait, et en accusa hautement le comte D. Henri et D. Bernal de Cabrera, disant que ce ne pouvait être réellement la volonté de son frère de le faire ainsi arrêter, et qu'il n'était pas homme à être prisonnier. L'alguazil rapporta sa réponse au roi, qui le renvoya à l'infant pour lui réitérer son ordre, et lui dire qu'il ne se tînt pas pour déshonoré d'être son prisonnier. Sur quoi Diego Perez Sarmiento dit à D. Ferrand : « Seigneur, mieux vaut mourir qu'être pris. » L'infant était un homme d'un grand cœur et de grande résolution. Partageant l'avis de Diego Perez Sarmiento, il mit l'épée à la main, et s'enferma avec ses quatre compagnons dans la chambre où

ils étaient; ils s'y barricadèrent. Aussitôt un grand tumulte éclate dans le palais. On crie, on s'appelle. Henri de Trastamare, armé de pied en cap, paraît dans la pièce contiguë à celle où l'infant s'était barricadé, et la remplit d'écuyers affidés pour en garder l'issue. Cependant, l'infant ne sortait pas de la chambre; le roi ordonne qu'on le prenne en personne mort ou vif. On le somme en vain d'ouvrir; ordre est donné de découvrir le toit, et de pénétrer par là dans la chambre. Au bruit des marteaux et des haches retentissant sur leur tête, les cinq prisonniers, ou trois au moins, comprirent qu'il ne leur restait qu'à vendre chèrement leur vie. L'infant alors ouvre lui-même. Il sort de la chambre l'épée à la main, et entre dans la salle contiguë. Le comte de Trastamare était là, sous les armes, entouré d'écuyers, à l'attendre. L'infant court à lui plein de colère et tue d'abord un écuyer du comte, appelé Rodrigo de Montoya, qui s'était mis devant son maître pour le couvrir de son corps. Mais l'infant lui-même tombe aussitôt frappé de plusieurs coups d'épée, et on tua là avec lui D. Louis Manuel et Diego Perez Sarmiento. On dit que ce fut Pero Carrillo, un des grands officiers du comte de Trastamare et de ses plus anciens familiers, qui blessa l'infant le premier. Cette mort fut généralement attribuée aux conseils du comte et de D. Bernal de Cabrera, et elle fut très reprochée au roi d'Aragon. Les deux chevaliers aragonais, D. Juan Ximenez de Urrea et D. Gombal de Tramacet, et ce ne leur fut pas petite honte, ne suivirent point leur seigneur : ils sortirent par une fenêtre, et échappèrent ainsi à la mort [1].

[1] Il en résulta, dit Zurita, une grande infamie pour le roi (y resulto deste tan grave é inopinado caso grande infamia contra la personna del Rey, etc.). Ce sentiment fut général, et le roi tâcha dans la suite de se justifier le mieux qu'il put en publiant les causes pour lesquelles il avait fait mourir son frère (voir Zurita, t. II, p. 322, verso). — Il y a dans l'Abreviada, à ce sujet, un curieux passage : E desta muerte del infante, dit-elle, ponian que eran en la fabla el Conde Don Enrique, é

Voici comment Pierre IV lui-même raconte cette mort dans ses mémoires : « Nous cherchâmes, dit-il (après qu'on eût décidé l'arrestation), le moyen de le faire venir à Castellon de la Plana (on a vu quel fut le moyen qu'il trouva) ; car il avait sa maison et ses troupes dans le lieu d'Almançora. Il y vint ensemble avec le comte d'Urgell, le vicomte de Cardona, et D. Tello, frère du comte de Trastamare. Nous donnâmes l'ordre à un de nos alguazils de l'arrêter. Mais lui, comme un furieux, méprisant notre ordre, ne voulut pas souffrir qu'on le fît prisonnier. Loin de là : plein de colère, il s'opposa aux alguazils qui voulaient l'arrêter, prit les armes à la main pour se défendre, en poussant de grands cris, et mit tout notre hôtel en émoi. Ému nous-même, nous criâmes et ordonnâmes que, s'il ne se laissait arrêter, on le fît mourir ; et incontinent ils le tuèrent. Le comte d'Urgell et le vicomte de Cardona furent très épouvantés du fait, et s'en plaignirent à nous. Ils nous demandèrent s'ils avaient à craindre pour leur personne ; nous leur répondîmes que non. Mais, nonobstant notre réponse, le vicomte de Cardona sortit de notre hôtel au milieu du tumulte, et s'enfuit avec les siens, et il ne s'arrêta ni ne prit haleine qu'il n'eût passé la barque (le bac) d'Amposta, et, même après, il continua à s'enfuir jusqu'à ce qu'il fût dans Cardona[1]. »

Don Tello et Don Sancho, cependant, et tous les chevaliers qui étaient avec eux à Almanzora, à la nouvelle de la mort de leur seigneur, s'armèrent, et, déployant la bannière de l'infant commise à leur garde, sortirent d'Almanzora, en

Don Bernal de Cabrera : é aun despues fué muerto en Aragon el dicho Don Bernal, é decian que lo mataran porque diera este consejo al Rey de Aragon. Pero esto saben los Reyes é Señores mejor que otros ningunos.

[1] Y ell com a furios menyspreant lo nostre manament, no dona paciencia a esser pres. Ans com a furios mes contrasts als dits algutzirs, y mes mans a les armes per defendrese, y moschse gran crit y grand avalot en nostre hostal : per que nos moguts cridam y manam que si mos eixava pendre que moris : y decontinent occirenlo, etc. (Carbonell, p. 190 verso).

s'écriant qu'ils aimaient mieux mourir en rase campagne que d'être faits prisonniers ou de mourir de tout autre façon. Rangés en bataille, ils attendaient qu'on les vînt attaquer; mais cela ne faisait pas le compte du roi, non plus que celui de Trastamare et de Cabrera. Par l'ordre de Pierre IV, des envoyés parurent, demandant à parlementer avec D. Tello et les autres chefs des compagnies de l'infant qui résidaient à Almanzora, et ils leur dirent, au nom du roi, de se tenir tranquilles, qu'aucun d'eux n'avait rien à craindre. Le comte lui-même s'entremit près d'eux et n'épargna rien pour les attirer sous sa bannière, leur offrant de les prendre à sa solde sous la garantie du roi d'Aragon. Prières, séductions, il employa tout, et, par ses ruses et ses beaux discours, il parvint à les appaiser, à les rassurer et à les retenir au service du roi qu'il servait, tout en les attachant désormais à sa fortune particulière. Il les fléchit tous, et ils rendirent la bannière de l'infant au roi d'Aragon. Quels que fussent leurs sentimens, il leur fallait choisir de deux choses l'une : ou combattre jusqu'à la mort, ou continuer leurs services sous l'étendard d'Aragon et la bannière de Trastamare; ils choisirent ce dernier parti [1].

Le roi quitta Castellon de la Plana quatre jours après (le 20 juillet). « Nous nous rendîmes à grandes journées à la ville de Tortose, dit-il, pour en prendre possession ainsi que du marquisat, lequel appartenait à nous et à notre couronne, par des liens qui furent posés dans l'acte de la donation que fit le seigneur roi En Alfonse notre père au dit infant En Ferrand de la dite ville et du marquisat. » Il insiste sur le plaisir qu'éprouvèrent de sa venue les bourgeois de Tortose, en ayant soin de constater combien peu ils avaient été satisfaits, dans le temps, lorsque le roi Alfonse d'Aragon, à l'instigation de sa seconde femme la reine d'Aragon Éléonore, mère

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XIV, c. 8.

de l'infant, les avait donnés à celui-ci avec le marquisat. C'était l'avantage matériel que recueillait immédiatement le roi d'Aragon du meurtre de son frère à Castellon de la Plana [1].

Nous avons dit qu'on avait ajourné au 20 août la ratification solennelle du traité de Murviedro, et que, pour l'accomplissement des dernières formalités, on avait arrêté que le roi de Castille se rendrait sur les terres de Tarazona, au château de Mallen, un de ceux qu'il avait récemment conquis, et le roi d'Aragon à Saragosse ou à Exea. La conférence s'ouvrit à Tudèle sous la présidence du roi de Navarre; mais, aux prétentions formulées tout d'abord par les plénipotentiaires castillans, il fut facile de juger qu'ils avaient l'ordre d'opposer à l'exécution des principaux articles du traité d'insurmontables fins de non-recevoir, et ils menèrent les choses si bien, conformément à leurs instructions, que tout se rompit dès les premiers pourparlers. Il paraît que, dans ce moment, la clause par laquelle Pierre s'était engagé à se marier avec l'infante d'Aragon n'était pas celle qui lui eût coûté le moins à accomplir; il avait toujours montré un certain éloignement pour ce mariage politique, et cet éloignement sembla s'être accru dans ces derniers temps. Bref, toutes les dispositions parurent changées chez le roi de Castille, et il fit tout ce qu'il fallait pour annuler la paix. Ayala indique, à mon sens, la véritable cause de ce brusque changement. Il fut dû à une influence de femme. En se rendant à Mallen Pierre avait revu à Almazan une maîtresse qu'il y avait amenée à l'ouverture de la campagne, et qu'il paraît avoir beaucoup aimée. Elle se nommait Isabelle; aucun

[1] Apres (après la mort de l'infant) nos partim del dit loch de Castello en el vinten dia del mes de juliol, y per nostres jornades anam à la ciutat de Tortosa per entrar en possessio de ladita ciutat : laqual ab tot lo marquesat pertenya á la nostra corona, per vincle qui fon posat en la donacio lavors com lo senyor rey Namfos nostre pare feu al dit infant en Ferrando donacio de la dita ciutat y marquesat.

auteur ne nous dit son nom de famille. D'où qu'il l'eût tirée, et quelle qu'elle fût, elle avait su lui plaire et l'avait captivé au point que, l'ayant revue comme elle allait le rendre père, il avait conçu l'idée de l'épouser; elle lui donna un fils, en effet, peu de temps après (au mois de septembre), lequel reçut le nom de Sancho. Tel était l'ascendant de cette maîtresse sur le cœur du roi, que, n'eût été la difficulté de faire agréer ce mariage aux cortès, il l'eût faite reine de Castille, et eût fait de son fils D. Sancho son héritier. Ce fut donc surtout par amour pour Isabelle qu'il agit en cette occasion [1]. Il fallait toutefois donner quelque raison, et Pierre allégua, sans trop de mystère, tant ce lui semblait chose naturelle, l'inexécution de l'un des points les plus importans de la convention secrète de Murviedro. On devine lequel. D. Ferrand mort, restait D. Henri à expédier. On n'en avait rien fait, on ne paraissait pas disposé à le faire. Le traité devait donc être considéré comme non advenu, nul et de nul effet [2].

Sur cette rupture, tout change aussi du côté du roi d'Aragon. Le revirement est complet; il se tourne du côté du roi de Navarre pour le détacher du Castillan. Charles-le-Mauvais était merveilleusement disposé à écouter les propositions du roi d'Aragon. Henri de Trastamare aidait de son mieux à rapprocher les deux rois dans son intérêt, quoique se défiant également de l'un et de l'autre. Un rendez-vous fut pris pour une entrevue secrète; Pierre d'Aragon et Charles de Navarre se virent, non sans de grandes précautions, dans le château d'Uncastillo, situé sur l'Arva, dans la dernière vallée aragonaise au nord-ouest touchant aux limites de la Navarre. Là, après une longue lutte de fourberies et de cap-

[1] On voit, par une lettre du roi, de l'année suivante, au conseil de Murcie, combien cet amour était vif encore en ce moment dans son cœur. Voir Ayala, p. 373.

[2] Cron. del Rey D. Pedro, año xiv, c. 6.

tieuses propositions, un traité secret d'alliance fut conclu, dont les clauses principales furent, au rapport de Zurita, que, dans le délai de quatre mois, une somme d'argent très forte serait payée au Navarrais ; que, en attendant, on remettrait entre ses mains, pour la garantie ultérieure de ce paiement, un certain nombre de places désignées ; que le roi d'Aragon paierait dès ce moment au roi de Castille une somme pour être affectée à la solde de ses troupes, bien qu'on ajournât leur emploi. Une clause bien remarquable encore, fut celle par laquelle Pierre IV promit à Charles 200,000 florins, et la cession de la ville de Jaca et de tout le territoire au nord de la Seirra de Jaca, s'il parvenait à lui livrer la tête de D. Pedro[1]. Les mariages projetés du côté de la Castille étant venus à se rompre par le fait du Castillan, Pierre IV chercha une nouvelle alliance matrimoniale du côté de la Navarre, et obtint en mariage, pour son fils le duc de Girone, une sœur de Charles-le-Mauvais. L'Aragonais s'obligea en outre à soutenir le Navarrais contre le roi de France et ses enfans, et le Navarrais à seconder l'Aragonais contre le roi de Castille. Pour la garantie des parties, on stipula que des ôtages seraient échangés ; Charles-le-Mauvais ne se tint pour rassuré que si D. Bernal de Cabrera en personne était un de ces ôtages ; il insista pour l'avoir; Pierre IV demanda l'infant D. Louis de Navarre. C'étaient les ôtages les plus considérables qu'ils se pussent donner, et ils se les accordèrent. Mais le côté le plus singulier de cette entrevue consista dans les précautions que prit Henri de Trastamare pour s'y rendre. Il lui était revenu quelque bruit des engagemens secrets pris à Murviedro par Cabrera avec le roi de Castille, et, qu'ils eussent été autorisés ou non par le roi d'Aragon, il était en défiance en ce moment de tout le monde : de Cabrera plus naturellement que de tout autre, parce que

[1] Zurita, Anales de Aragon, t. II, p. 324.

toujours il avait incliné vers l'alliance castillane et montré de l'éloignement pour lui; du roi d'Aragon, parce qu'en fait de foi mentie, Pierre IV, quoique moins cruel de nature, n'était pas moins passé maitre que son homonyme de Castille, et que, sur ce point, autant valait un Pierre que l'autre[1]; enfin, du roi de Navare, qui se plaisait aux fourberies et aux trahisons pour les trahisons et les fourberies elles-mêmes, indépendamment de l'avantage qu'il en pouvait retirer. Henri prit donc toutes les précautions imaginables pour sa sûreté personnelle. Il exigea, avant de se rendre à Uncastillo, qu'on le remît à la garde d'un chevalier à qui il se fiât, et il désigna D. Juan Ramirez de Arellano, lequel, bien que Navarrais et chambellan du roi d'Aragon, avait toute la confiance du comte. Uncastillo fut livré à D. Juan Ramirez, qui le fit tenir pour lui par un de ses frères nommé Pedro Ramirez de Arellano, avec trente hommes d'armes, trente lances et vingt arbalétriers. On convint que les deux rois et le comte n'y entreraient chacun qu'avec deux serviteurs. Le comte vint le dernier, escorté de huit cents hommes d'armes, tous dévoués à sa fortune. Ils n'entrèrent pas dans Uncastillo, mais campèrent sous le harnais à la porte et autour du château. Henri entra alors, accompagné, comme les autres, de deux de ses hommes seulement. Cet excès de précaution n'était pas tout à fait inutile, et, dans l'état des mœurs, il se conçoit. Malgré toutes les apparences contraires, les deux rois étaient venus à cette conférence, à ce qu'affirment les plus sûres autorités[2], et pour notre part nous n'avons aucune peine à y croire, dans l'intention bien arrêtée d'y faire tuer le comte. Pierre, en effet, avait persisté et persistait encore, le 25 août, à réclamer l'exécution de l'affaire qui devait aplanir tout, à savoir la mort promise de D. Henri. Il l'avait

[1] Pues en negar su fé y palabra, tan bueno era un Pedro como el otro Pedro.

[2] Voyez surtout Zurita et Ayala, en divers passages.

réclamée en invoquant l'engagement que Cabrera avait pris à cet égard avec lui à Murviedro au nom du roi d'Aragon (il ne cessa de le dire et de le prétendre), et l'avait réclamée, à ce qu'il semble, avec si peu de discrétion que quelque chose en avait transpiré et était parvenu aux oreilles du comte. Pierre avait fait plus, on peut l'avancer sur les mêmes rapports dignes de la plus grande confiance : il avait assigné à la coopération du roi de Navarre un prix bien fait pour le tenter, savoir la ville de Logroño et tout le territoire dépendant de cette ville le long de l'Èbre. Quant au roi d'Aragon, par la mort de Trastamare, il obtenait sur-le-champ tout au moins la restitution de tout ce que lui avait pris le Castillan, qui s'était surtout déclaré son ennemi à cause de la protection accordée par l'Aragon aux prétendans secrets à la couronne de Castille. Pierre s'était très sérieusement engagé, cette satisfaction préalable obtenue, à rendre toutes ses conquêtes, et il en avait pour garant auprès du roi d'Aragon D. Bernal de Cabrera, aussi ennemi de Henri de Trastamare qu'il l'avait été de l'infant D. Ferrand. L'ascendant de Cabrera était grand encore sur le roi d'Aragon, et Cabrera était doublement intéressé, comme chef de parti et comme plénipotentiaire compromis par une si énorme, on pourrait dire si délicate promesse, à la faire tenir. C'est dans ces dispositions que les deux rois étaient venus à Uncastille, et ils n'eussent pas laissé, dit-on, d'y faire tuer le comte sans s'inquiéter des troupes qu'il avait laissées au dehors du château, s'ils eussent pu persuader à l'alcayde, D. Pedro Ramirez de Arellano, de le faire. Mais celui-ci leur dit que jamais semblable mort ne serait donnée dans un château où il commandait. Les deux traîtres durent renoncer à leur projet, et non seulement ils dissimulèrent de leur mieux avec D. Henri, mais encore changèrent, là même, de politique, et conçurent le projet de perdre Cabrera, et d'aider sincèrement le comte de Trastamare, devenu

désormais trop puissant pour être sacrifié. Ainsi le revirement de la politique aragonaise et navarraise dont nous avons parlé en commençant le récit de cette entrevue, et qui amena le traité portant la mise à prix, en quelque sorte, de la tête de Pierre de Castille, ces nouvelles alliances, cette perte de Cabrera décidée, ce revirement, en un mot, du tout au tout dans les dispositions des deux rois, eut lieu à Uncastillo même, le 25 août, et la politique contraire l'eût emporté, s'il s'y fût trouvé un châtelain capable d'une de ces lâchetés qui d'ordinaire enrichissaient ceux qui les commettaient et les élevaient au plus haut sommet des choses humaines. Restait l'échange des otages : Cabrera, qui se sentit perdu, céda, mais éluda, et, sous toutes sortes de prétextes de santé et d'affaires, trouva le moyen de ne pas se rendre en Navarre. L'infant D. Louis de Navarre n'hésita pas; mais, comme on ne voulait pas divulger les conventions secrètes d'Uncastillo, et montrer que le Navarrais et Pierre IV s'étaient mis d'accord, il fut convenu que l'infant viendrait se faire surprendre dans une embuscade d'Aragonais; et, à quelques jours de là, en effet, de grandes plaintes s'élevèrent du côté de la Navarre : les Aragonais avaient dressé un guet-apens à l'infant D. Louis, et, dans une partie de chasse, l'avaient méchamment enlevé et emmené à Saragosse. C'était le comte de Dénia qui avait commis le méfait, et le roi d'Aragon n'en avait témoigné aucun ressentiment. Pierre de Castille en crut ce qu'il voulut. Telle fut cette mystérieuse entrevue d'Uncastillo. Pierre IV en était de retour à Huesca, le 28 d'août. Pierre de Castille en avait attendu à Mallen le résultat souhaité; mais il y apprit, peut-être par Cabrera, que le coup avait manqué. Ce fut à Mallen aussi qu'il apprit (au commencement de septembre) qu'un fils venait de lui naître à Almazan d'une maîtresse qu'il avait, comme parle Ayala, et qui se nommait Isabelle. Il ne demeura que quelques jours encore à Mallen,

d'où il se rendit à Calatayud, le 8 septembre, et de là bientôt à Séville avec cette Isabelle [1].

Le comte et le roi d'Aragon achevèrent de s'allier plus étroitement dans cet automne de 1363. Le 6 octobre, ils se virent dans l'église de Castellon de la Puente de Monzon, et, le 10 du même mois, ils se réunirent à Benifar [2], où le court traité de Monzon, du 31 mars, reçut un large développement par un nouveau traité digne à tous égards d'attention, et qui ne laissait aucun point incertain entre les parties contractantes. Le but élevé auquel tendait le comte est là clairement déterminé : il ne s'agit pas de moins que de la conquête et de l'entière appropriation, à lui D. Henri, des royaumes actuellement en la possession du roi son frère, et des avantages qu'en devait retirer le roi d'Aragon, son protecteur et son auxiliaire dans cette conquête et cette appropriation. Voici la traduction fidèle de cet acte, qui jette le plus grand jour sur les faits et les caractères qui nous occupent : « Lorsque je considère, dit le comte, moi, votre humble sujet et vassal Henri, comte de Trastamare, les grands et innombrables dons rassemblés sur moi par vous, très sérénissime prince et notre seigneur Pierre, par la grâce de Dieu, roi d'Aragon, de Valence, de Majorque, de Sardaigne et de Corse, comte de

[1] Voyez, sur l'entrevue d'Uncastillo, Ayala, Cronica del Rey D. Pedro, año XIV, c. 9, et Zurita, Anales de Aragon, l. IX, c. 48. — Ayala place l'entrevue à Sos, mais Uncastillo en était très voisin, faisait partie de sa juridiction, et est même désigné, dans quelques auteurs, sous le nom d'*un Castillo de Sos*, ou du district, du voisinage de Sos. Il était donc facile de nommer l'un pour l'autre dans le récit d'un même fait. — Quant à Isabelle, Ayala en dit (año XIV, c. 6) : En este tiempo que el Rey Don Pedro vino á Mallen por cumplir la pleytesia que ficiera en Monviedro, por la qual avía de casar con la fija del Rey de Aragon, en este mismo tiempo, que era en el mes de septiembre, le nasciera un fijo de una dueña que tenia, que decian doña Isabel, é ovo nombre el fijo don Sancho, é nasció en Almazan : é el Rey queria bien á la dicha doña Isabel, é queria que este don Sancho fuese su heredero, é que él casaria con su madre doña Isabel. É asi por todas estas razones se desbarató la pleytesia que en Monviedro era tratada é acordada.

[2] Benavarre, à huit lieues de Monzon.

Barcelone, de Roussillon et de Cerdagne; lorsque je me vois aussi notablement pourvu par vous, dans la domination de vos héritages, des villes et des châteaux que vous m'y avez donnés, et que je fais réflexion que vous me traitez, en toutes choses, non comme un vassal, mais comme un serviteur et un associé, car par votre bonté ordinaire il m'est donné une solde régulière pour mille sept cents chevaux et mille fantassins, outre les autres et nombreuses grâces qu'incessamment vous répandez sur moi, je m'estime si obligé envers votre puissance que je ne vois ni ne puis imaginer par où je pourrais reconnaître d'une façon convenable les services si grands que j'ai reçus de votre altesse. En conséquence, par les précédentes considérations et parce qu'entre vous le seigneur roi et moi il a été convenu que vous, le seigneur roi, avec certains hommes, chevaliers et fantassins, et moi, avec mes familiers, nous entrerons dans le royaume de Castille pour envahir, acquérir et occuper ce royaume, ou la partie du même que nous pourrons, selon que le Seigneur l'accordera, pour laquelle chose il sera nécessaire que vous, le seigneur roi, fassiez des dépenses infinies; par la teneur des présentes lettres, attendu qu'il est juste et conforme à la raison que, des dépenses sans nombre que vous avez à faire pour cette conquête, de vos biens et de ceux de vos sujets, le Seigneur le permettant, vous puissiez espérer et tirer avantage et profit, je donne, par une donation irrévocable entre vifs, à vous, le dit seigneur roi, ainsi qu'aux vôtres, à perpétuité, tout le royaume de Murcie, avec les cités, villes, forteresses et châteaux existans dans le même royaume, comme aussi les cités et villes ci-après (situées dans d'autres parties de la couronne de Castille): Requeña, Utiel, Moya, Cañete, Cuenca, Molina, Médina-Céli, Almazan, Soria et Agreda, avec toutes les dépendances communes et particulières des dites cités et villes ci-dessus inscrites, leurs comtés et vicomtés, roches, forteresses, maisons, tours, et droits quelconques, ports, mers, rivages,

comtes, vicomtes, alliés, vavasseurs et barons ou riches-hommes, chevaliers, dames, citoyens, bourgeois, hommes et femmes de quelque état ou condition haute et basse qu'ils soient, chrétiens, juifs et sarrasins, habitant présentement ou devant habiter dans les susdits royaume, cités, villes, hameaux, forteresses, châteaux et lieux susdits, avec plein droit de paix et de trève, souveraineté pure et souveraineté mixte, juridiction entière tant civile que criminelle, haute et basse justice, droit sur les salines, pêcheries, chasses, minières, carrières, cours d'eau et rivières, péages et droit de transport, d'entrée et de sortie quelconques, droit de mouture et de fourchage, bénéfices, subsides, droit d'achat et de vente, services royaux ou personnels, redevances et droit de rachat d'iceux, droit de battre monnaie, coins, auberges, fiefs, aleus, possessions et marchés, avec tous les autres droits de juridiction, de quelque nature qu'ils soient, sur les dits royaume, cités, villes, châteaux, forteresses et lieux appartenant à quiconque fut, est, ou sera roi de Castille. De cette manière, bien et duement, je fais donation de ces choses à vous le dit seigneur roi et aux vôtres, à perpétuité, si, par moi, avec votre aide, elles venaient à être acquises, ou la plus grande partie, dans le royaume de Castille; et parce que présentement je n'ai ni ne possède rien des susdites, que je n'ai aucun droit à faire valoir sur elles, et que pour cela il peut être dit que, de toute manière, cette donation est nulle et de nulle valeur, en reconnaissance de ce que je vous dois, tant à vous qu'au sérénissime prince le seigneur Charles roi de Navarre et aux siens, qui m'avez fourni la solde de mes familiers, et, outre cette solde, de nombreux subsides pour la poursuite de cette difficile entreprise, j'entends conquérir le susdit royaume de Castille ou la plus grande partie d'icelui; et maintenant, selon qu'il pourra m'advenir quelque droit, raison ou action, tant par droit de conquête qu'autrement, sur le royaume de Murcie et les cités, villes

et lieux spécifiés ci-dessus, à quelque titre, pour quelques causes, raisons ou coutumes que ce soit, je vous les donne par une donation irrévocable entre vifs; et dès maintenant je vous promets, à vous le dit seigneur roi, de vous mettre en libre et pleine possession du royaume de Murcie, des cités et des villes ci-dessus spécifiées, ou, si vous l'aimez mieux, de vous mettre à même de l'acquérir librement, et, acquise, de la retenir à titre licite.

» Moi donc, maintenant pour alors, je vous mets en possession de tous les lieux ci-devant dits, vous donne et concède sur eux plein pouvoir d'appropriation et de retention, statuant maintenant pour alors que, quand je m'en serai emparé, vous y posséderez en votre nom officiellement tous droits, actions royales et personnelles, utiles, tant directes que mixtes, vous les concédant et les transférant en vous irrévocablement de plein droit; mandant pareillement par la teneur des présentes, en général et en particulier, aux comtes, vicomtes, vassaux d'iceux, barons, vavassaux, chevaliers, citoyens, bourgeois et autres, de quelque état ou condition qu'ils soient, d'avoir dès à présent à vous tenir pour seigneur dans les dits royaumes, cités, villes, châteaux et lieux susénoncés, à vous y reconnaître et obéir, et que pour tous et pour chacun d'eux ils vous en prêtent hommage et serment, et vous aient et tiennent pour leur roi et seigneur naturel. Moi donc, maintenant et dès à présent, je délie, j'absous et promets d'absoudre, s'il était nécessaire, tous et chacun des comtes, vicomtes, magnats et autres ci-dessus dits, de tout hommage, soumission et serment de fidélité auxquels, pour les ci-devant dites, ils auraient pu être obligés envers moi, sans aucune espèce de réserve. Et ultérieurement je vous promets, à vous le dit seigneur roi et aux vôtres, si la présente donation paraissait entachée de quelque défaut, ou s'il était tenu pour inefficace que moi, dès à présent, j'aie disposé pour l'époque où j'aurai acquis par votre secours les

dits royaumes de Castille, ou la plus grande partie d'iceux, comme il a été dit, de vous faire une donation comme mieux et plus utilement elle semblera pouvoir être rédigée à votre convenance, des mêmes royaumes de Murcie, cités, villes, lieux et hameaux plus haut spécifiés, et de vous faire entrer en leur possession librement et sans opposition aucune. Et si par cas, quelques personnes, quelques compagnies ou assemblées du royaume de Castille élevaient à cet égard quelque difficulté ou controverse, dès à présent je promets de la repousser et de travailler à faire que vous possédiez pacifiquement, vous et les vôtres, les mêmes royaumes, cités, villes, lieux et hameaux. Que si encore, par vous, le dit seigneur roi, ou par vos troupes, le royaume de Murcie, les cités, villes, lieux et châteaux susdits que je vous donne, venaient à être occupés ou conquis de quelque manière, je vous promets, à vous le dit seigneur roi et aux vôtres, que jamais par moi ni par les miens il ne sera fait à ce sujet, élevé ni tenté aucune requête, revendication ni demande; bien mieux, s'il vous en était fait par quelques personnes, je promets, à vous et aux vôtres, de bonne foi et sans fraude, de vous défendre, moi, contre elles, vous et les vôtres, de toutes mes forces et par les armes, autrement ou ainsi, de telle sorte que les mêmes royaume, cités, villes, lieux et châteaux susdits, par vous et par les vôtres soient possédés pacifiquement et tranquillement, de même que vous possédez vos autres royaumes, en toute plénitude de droit. Au cas où moi, cependant je donnerais au dit seigneur le seigneur roi de Navarre quelque partie du royaume de Castille, dès à présent je promets, à vous le dit seigneur roi et aux vôtres, de vous donner, y comptés et compris les lieux susdits que je vous donne présentement, à leur place, de ce qu'il vous plaira choisir une part qui excède du triple ou de trois parts en sus ce que vaudra celle que je donnerai au roi de Navarre susdit.

. .

Je veux néanmoins (que je donne ou non quelque chose au dit roi de Navarre) que tout ce que je vous donne à vous soit et demeure en force et en valeur. Et à ces causes je vous promets, à vous le dit seigneur roi et aux vôtres, à perpétuité, dans les mains et par devant le notaire soussigné, comme personne commise par moi publiquement pour stipuler, pactiser et accepter tout qui intéresse ou intéressera la précédente donation et toutes les autres particularités exprimées ci-dessus, de les ratifier et de les tenir pour agréables et fermes à toujours, de les garder et de les observer, et de ne m'élever jamais en quoi que ce soit contre elles, ni leur faire en rien opposition par quelque droit ou raison que ce soit; renonçant à cet égard à ces lois qui disent que les donations peuvent être révoquées pour cause d'ingratitude, ainsi qu'à toutes lois canoniques, civiles, municipales ou autres de quelque droit qu'elles soient, lesquelles pourraient aller en quelque chose contre les précédentes dispositions. Et pour la plus grande certitude de ces engagemens pris, je jure ici, par Dieu et par les quatre Évangiles de Dieu, touchés corporellement par moi, et je fais et prête hommage, de la bouche et des mains, à vous le dit seigneur roi, de tenir et observer les dites choses promises, en général et en particulier, et de ne rien faire qui y contredise par quelque droit et cause que ce soit. En témoignage de quoi, j'ai fait faire le présent instrument public, auquel j'ai fait mettre mon sceau pendant. Fait dans le lieu de Benifar, le 10 d'octobre de l'an de la nativité 1363. Signe de moi † Henri comte de Trastamare, qui ici, approuve, concède, signe, jure et prête hommage comme il a été dit. Moi le comte.

» Les témoins de cette affaire sont Guillaume d'Uxio et Raymond de Pereillon, officiers, rois d'armes du dit seigneur roi. Signe de moi † Bernard Michel, par l'autorité du sérénissime seigneur roi d'Aragon, notaire public par toute sa

terre et sa domination, qui, aux clauses précédentes, ensemble avec les deux dits témoins, fus présent, lesquelles j'ai faites, écrites et scellées [1].

[1] Voici le texte même du traité de Benifar, extrait de l'Archivo general de Aragon, regist. 1543 varia, folio 66 et seq., texte curieux à étudier sous plus d'un rapport, et que bien des lecteurs aimeront à avoir sous les yeux ici, et à comparer avec la traduction que j'en ai essayée :

In nomine sancte et individue Trinitatis, Patris et Filii et Spiritus sancti, amen.— Dum grandia et innumerabilia dona mihi collata per vos serenissimum principem et dominum nostrum Petrum Dei gratia regem Aragoniæ, Valentiæ, Majoricæ, Sardiniæ et Corsicæ, comitemque Barchinonis, Rossilionis et Cerritaniæ, considero ego humilis subditus et vassalus vester Henricus comes Trastamaræ; dum conspicio me per vos hereditatum in dominatione vestra sic notabiliter, villis et castris, quæ et quas mihi dedistis; dum attendo vos me non ut vassallum set ut servitorem et socium in omnibus pertractare; nam vestri solita clementia pro mvcc equitibus et m peditibus de stipendio per vos dari solito, mihi mandastis continue responderi ultra plures gratias quas mihi facitis incessanter, tantum reputo me dominationi vestræ obligatum, quod nec video nec imaginare possum unde possim pro tantis beneficiis vestre Celsitudini vice consimili respondere. Igitur, predictis prospectis, et prospecto, inter vos dominum regem et me fuisse tractatum ut, vos dominus rex, cum certis viris, equitibus et peditibus, et ego cum meis familiis, intremus regnum Castellæ pro invadendo, adquirendo et occupando regnum istum, seu illam partem ejusdem quam poterimus, prout Dominus ministrabit; cujus prætextu intrare, vos dictum dominum regem infinitos sumptus facere oportebit; tenore presentis qui dignum existit et consonum racioni, ut ex quo in conquista hujusdem bona vestra innumerabilia et subditorum vestrorum expendere habetis, commodum et profectum, dante Domino, possitis assequi et habere, dono donacione irrevocabili inter vivos, vobis dicto domino domino regi, ac vestris, perpetuo, totum regnum Murciæ cum civitatibus, villis, oppidis et castris in eodem regno existentibus, necnon civitates ac villas subscriptas : Requenam, Otiell, Moya, Canyet, Concham, Molinam, Medinam Gelim, Almazanum, Soriam, Agredam, cum universis et singulis aldeis dictarum civitatum et villarum et uniuscujusque earum, videlicet regnum predictum ac civitates et villas subscriptas cum comitatibus, vicecomitatibus, si qui sunt, cum rochis, fortaliciis eorumdem, domibus, turribus et aliis quibusvis juribus, portubus, maris, riparicis, comitibus, vicecomitibus, comitoribus, vervassoribus et baronibus seu richis hominibus, militibus, dominabus, civibus, burgensibus, hominibus et feminis cujuscumque status seu preheminenciæ sint, christianis, judæis et sarracenis, in predictis regno, civitatibus, villis, aldeis, oppidis, castris et locis predictis habitantibus et habitaturis, et cum omni cognitione pacis et treugæ, mero et mixto imperio, ac omni modo jurisdictione civili seu criminali, alta vel baxa, cum salicis, piscationibus, venationibus, minerlis, trobis, fluminibus, vectigalibus et aliis exitibus et proventibus quibuscumque, molendinis, furciis, questiis, subsidiis, adimprivis, serviciis realibus vel personalibus et eorum redemptione, monetatito, conis,

Il était difficile de s'engager davantage, et le comte de Trastamare disposait là des hommes et des choses en homme qui se sentait appelé à la royauté. Peu après, les hostilités

albergis, feudis, feudatariis, potestatibus et emporiis, et cum omnibus aliis juribus in dictis regno, civitatibus, villis, castris, opidis et locis pertinentibus cuicumque, qui fuit, est, vel erit rex Castellæ. Hujusmodi vero donacionem facio vobis dicto domino, domino regi et vestris perpetuo; si per me in regna Castellæ, vel major pars, eorumdem cum vestri adjutorio fuerint adquisita; et quia ad presens ego non habeo nec possideo aliquid ex predictis, nec jus aliquid mihi competit in eisdem, et ob hcc posset dici quod hujusmodi donatio nullius existit efficaciæ seu valoris, quia tum cum vestri adjutorio quam cum serenissimo principi domino Karrulo regi Navarre et gentibus suis, quorum et meis familiis stipendium et, ultra stipendium, plures sumptus prosecutionis hujus tam arduissimi negotii ministratis, ego intendo regnum Castellæ adquirere supradictum vel majorem partem ipsius; nunc, prout quidquid juris rationis et actionis, tam ratione conquistæ vel alias, in regno Murciæ civitatibus, villis et aldeis superius specificatis mihi competere poterit, quibuscumque titulis, causis, rationibus sive modis, dono donatione irrevocabili intervivos; et ex tunc promitto vos dictum dominum, dominum regem, in possessionem regni Murciæ, civitatum et villarum superiùs specificatarum inducere vacuam et expeditam, vel si vos malueritis, possitis possessionem ipsam libere adipisci et adeptam licite retinere.

Quoniam ego nunc pro tunc in possessionem omnium premissorum vos induco, et super ipsius possessionis apprehensione et retentione plenam vobis dono et concedo potestatem, constituendo me nunc pro tunc possessionem prædictorum, cum per me adepta fuit vestro nomine precario possidere jura, actiones reales et personales, utiles, directas pariter atque mixtas, vobis concedendo, ac in vos transferendo irrevocabiliter pleno jure; mandans nihilominus tenore presentis, universis et singulis comitibus, vice comitibus, comitoribus, baronibus, vervessoribus, militibus, civibus, burgensibus et aliis quibuscumque et cujuscumque status vel conditionis existant, quod vos ex tunc in dictis regno, civitatibus, villis, castris et locis predictis pro domino habeant, vobisque in omnibus et singulis intra regnum et terras ipsas existentibus pareant, respondeant et obediant et pro predictis omnibus homagium præstent ac etiam juramentum, ac vos pro rege et domino eorum naturali habeant et teneant. Ego enim num ut ex tunc absolvo et absolvere, si opus fuerit tunc temporis, promitto, omnes et singulos comites, vicomites, magnates et alios supradictos ab omni homagio, dominio et fidelitate quibus mihi tunc temporis adstricti fuerint pro predictis, absque aliqua retentione. Et ulterius promitto vobis dicto domino regi et vestris, quod si presens donacio defectum aliquem pateretur vel posset dici inefficax, quod ego ex tunc cum dicta regna Castellæ vel majorem partem ipsorum, ut est dictum, vestri adjutorio adquisivero, faciam vobis donacionem ut melius et utilius dictari possit ad vestrum commodum de eisdem regno Murciæ, civitatibus, villis, locis et aldeis superius specificatis et in eorumdem possessionem vos inducam libere et absque contradictione quacumque. Et si forte per aliquas personas, collegia

recommencèrent sur les frontières, mais Pierre demeura à Séville jusqu'au commencement de l'année suivante. Il en partit au mois de janvier 1364, entra en Aragon par le royaume

seu universitates regni Castellæ sicut hiis fieret aliqua questio vel controversia, ex tunc promitto eamdem repellere, ac regnum ipsum, civitates, villas et aldeas prædictas faciam per vos et vestros pacifice possideri. Et si forte per vos dictum dominum, dominum regem, vel gentes vestras regnum Murciæ, civitates, villæ, loca et castra prædicta quæ vobis dono, occupata fuerint seu conquista quomodocumque, promitto vobis dicto domino, domino regi ac vestris, nunquam per me seu meos fiet, intentabitur seu movebitur questio aliqua, petitio sive demanda; imo, si vobis fieret per aliquas personas, promitto vobis et vestris bona fide et sine dolo quod ego defendam ab inde vos et vestros totis meis viribus cum armis et aliter taliter, quam regnum ipsum, civitates, villæ, loca et castra prædicta per vos et vestros possidebuntur pacifice et quiete, prout cætera regna vestra cum juris plenitudine possidetis. Casu vero quo ego dedero dicto domino, domino regi Navarre partem aliquam regni Castellæ, ex tunc promitto vobis dicto domino, domino regi et vestris quod ego dabo vobis, computatis et comprehensis prædictis quæ vobis dono in tenencia eorum quæ nunc vobis dono, de eo quod vos eligeritis tantum quod excedat in triplum seu in tres partes ultra quod valuerint ea quæ dabo dicto regi Navarre predicto. Volo tamen quod si aliquid dedero dicto regi Navarre, sive non, predicta omnia quæ vobis dono, in eorum permaneant robore et valore. Et ideo, promitto vobis dicto domino, domino regi et vestris perpetuo in manu et posse notarii infra scripti, tanquam publice persone a me nominate, omnium quorum interest vel intererit legitime stipulantis, pasciscentis et recipientis, prædictam donacionem et omnia alia et singula supra dicta, rata, grata, et firma perpetuo habere, tenere et observare et nunquam in aliquo contrafacere vel venire jure aliquo sive causa; renoncians super hiis legibus dicentibus donationes posse causa ingratitudinis revocari et quibuscunque legibus canonicis, civilibus, municipalibus seu aliis quibuscunque juribus quibus contra prædicta in aliquo contra ire. Et ad majorem corroborationem promissorum, juro per Deum et ejus sancta IIII evangelia corporaliter a me tacta ac facio homagium ore et manibus commendatum vobis dicto domino regi de tenendo et observando promissa omnia et singula et de non contrafaciendo aliquid in promissis jure aliquo sive causâ. In quorum omnium testimonium facio vobis dicto domino, domino regi fieri et sigillo meo impendenti communire presens publicum instrumentum. Quod est actum in loco de Benefar, decima die octobris anno a nativitate Dñi M.CCC.LX. tercio. S. † Henrici comitis Trastamaræ prædicti, qui hic laudo, concedo, firmo et juro et præsto homagium ut est dictum. Yo el Conde.

Testes hujus rei sunt Guillermus de Uxio et Raimundus de Perillionibus milites, armorum uxerii dicti domini regis. Sig † num mei Bernardi Michaelis auctoritate illustrissimi domini regis Aragonie notarii publici per totam terram et dominacionem suam, qui premissis una cum dictis duobus testibus interfui eaque scribi feci et clausi.

de Valence, prit chemin faisant Alicante, la Tovela, Callosa, Monforte, Aspe, Elda, Xixona, Gandia, Oliva et quelques autres châteaux, portant la terreur et la dévastation partout sur son passage; et ne tarda pas à arriver à Murviedro, d'où il s'avança jusqu'à Burriana. Sa première intention était de tout tailler et de tout ruiner autour de Valence pour l'affamer et la contraindre à se rendre; mais, ayant vu des galères du roi d'Aragon faisant voile vers le Grao de Valence pour y porter des vivres, il rebroussa chemin dans le dessein de les empêcher de débarquer, et alla mettre son camp au Grao, qui est comme une échelle de la ville, à une demi-lieue à peu près de distance. Il avait donné rendez-vous dans ces parages, avant son départ de Séville, à la flotte qu'il y avait fait armer, laquelle devait venir le joindre avec dix galères que lui avait promises son oncle le roi D. Pedro de Portugal. Les deux flottes réunies étaient à Carthagène, mais les vents contraires les retenaient; ce qui contrariait beaucoup le roi. Ainsi campés, les chevaliers castillans venaient souvent provoquer les Aragonais sous les murs de Valence. De vives escarmouches avaient lieu aux barrières. Il y en eut une, un jour, plus vive que les autres et qui prit toutes les proportions d'un combat. Les chefs des Castillans étaient D. Ferrand de Castro; D. Ferrand Alvarez de Tolède, capitaine des écuyers du corps du roi, composé de deux cents écuyers des meilleurs, frère du maître de Saint-Jacques Garci Alvarez de Tolède, et Ferrand Perez de Grados, qui était un grand chevalier de Galice vassal du roi. Tous ensemble arrivèrent à la porte Saint-Vincent, où le combat s'engagea. Ferrand Perez de Grados fut tué; Ferrand Alvarez de Tolède eut un œil crevé d'un coup de flèche. La ville était commandée par un très bon chevalier, de Valence même, nommé D. Pedro Boil, et défendue par une population pleine d'ardeur et de courage, mais qui, surprise au cœur de l'hiver sans approvisionnemens, manqua de vivres

presque dès les premiers jours du siége. La plupart ne mangeaient que du riz, et encore n'en avait-on pas pour longtemps[1].

Pierre IV s'était bien promis de venir au secours de Valence, mais il croyait avec raison qu'elle pourrait tenir, malgré tout, assez pour qu'il pût, avant de se jeter dans la guerre, régler en Aragon diverses affaires qui l'y retenaient, et qui se rattachaient à ses dernières alliances avec le comte de Trastamare et Charles-le-Mauvais. Ses mémoires nous en apprennent quelque chose, et je les suivrai dans quelques détails. « Le 5 du mois de février (1364), dit-il, nous partîmes de Saragosse pour nous trouver avec le roi de Navarre, et nous nous rendîmes au lieu de Sanguesa, où nous fûmes avec le dit roi le 23 du dit mois de février. Nous demeurâmes dans ce lieu quelques jours; et nous en partîmes ensemble pour nous en venir au lieu de Sos où nous restâmes ensemble jusque au 2 mars suivant, que le roi de Navarre s'en retourna au dit lieu de Sanguesa, et nous demeurâmes au dit lieu de Sos jusqu'au lendemain que nous en partîmes, et nous fîmes le chemin de Osca (Huesca), où nous restâmes cinq jours. Le 15 mars nous en partîmes, et allâmes au lieu d'Almudever, où nous fûmes avec le roi de Navarre le 20 mars; nous y demeurâmes ensemble trois jours[2]. »

On avait réglé, dans cette nouvelle entrevue de Sos, la question des otages, mais c'est la perte de Cabrera qui paraît y avoir été surtout résolue entre le roi de Navarre et le comte. On ne pouvait obtenir les otages promis, savoir, les petits-fils de D. Bernal de Cabrera, qui étaient au pouvoir de la comtesse d'Osona leur mère en Catalogne, laquelle ne voulait pas les livrer, et Henri mettait à ce prix les services ultérieurs qu'il pouvait rendre. On venait

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año xv, c. 1.
[2] Carbonell, Chroniques d'Espanya, fol. 191.

d'apprendre l'entrée en campagne du roi de Castille, et ces services allaient être des plus nécessaires. Cabrera, politiquement, était perdu; le comte chercha l'occasion de l'achever et y réussit de concert avec le comte de Ribagorza et de Denia et D. Juan Ramirez de Arellano, à qui le roi avait remis le château de Sesa pour y garder les otages. Entre les comtes de Denia et de Trastamare il y avait une étroite amitié. Ils étaient frères d'armes, liés par des sermens religieux; et, même avant la mort de l'infant d'Aragon D. Ferrand, il avait été convenu entre eux que si le comte D. Henri, par quelque moyen, parvenait à être un jour roi de Castille, il donnerait au comte de Ribagorza et de Denia, à titre héréditaire, toutes les terres et l'état qu'avait eu D. Juan, fils de l'infant D. Manuel, avec un des plus hauts offices de la couronne, et ils arrêtèrent en outre de marier le fils aîné du comte de Ribagorza, qui s'appelait D. Jayme et qui mourut peu après, avec doña Léonor, fille du comte de Trastamare. Henri, comme on voit, avait le goût de ces sortes de traités.

Le roi de Navarre étant venu sur ces entrefaites s'aboucher avec Pierre, à Almudebar, près de Huesca, Henri de Trastamare et le comte de Denia se concertèrent avec lui pour achever de ruiner D. Bernal de Cabrera dans l'esprit du roi d'Aragon, et y parvinrent aisément. La chose était déjà à moitié faite. Le vieux D. Bernal n'était plus qu'une entrave et un obstacle à la nouvelle politique de Pierre d'Aragon, désormais étroitement lié par toutes sortes d'intérêts au comte de Trastamare. Les deux comtes l'accusèrent d'abord de plusieurs choses auprès du roi, et il avait donné plus d'un prétexte à accusation très légitime. Ses actes de despotisme en Catalogne l'avaient surtout rendu odieux à la plus grande partie de la population, et on lui reprochait justement d'avoir fait arbitrairement tuer à Barcelone le vieil amiral catalan, si populaire, Ramon Marquet. Les choses se passèrent de telle sorte que, le jeudi-saint, dans la nuit, un

chevalier alla rapporter à D. Bernal que les comtes de Denia et de Trastamare avaient dit de telles choses au roi touchant son honneur, qu'il y avait à craindre pour lui quelque malheur. Toute cette nuit il fut en crainte qu'on ne le tuât. Il fit dire le lendemain matin au roi qu'il était malade et le fit supplier de venir le voir. Le roi y fut, et D. Bernal lui dit qu'il savait qu'on ourdissait quelque machination contre lui ; il suppliait le roi, en conséquence, de ne point donner créance à ses ennemis, car il savait bien comment, lui Cabrera, l'avait toujours servi ; il s'excusa sur ces paroles auprès du roi, et prit congé de lui en lui baisant la main. Il n'était pas vrai qu'il fût malade, d'après Pierre IV [1]. Quelques heures après, le roi d'Aragon se rendant à l'église pour l'office du Vendredi-Saint, il s'éleva un grand bruit de voix entre le roi de Navarre et les comtes de Denia et de Trastamare, et le roi d'Aragon leur ayant demandé le sujet de leur émotion, ils lui dirent qu'ils tenaient pour certain qu'il devait faire au moins tuer l'un d'entre eux ce jour-là; que D. Bernal de Cabrera leur avait donné cet avis à chacun en particulier. On devine la colère de Pierre IV : il donna sur-le-champ l'ordre d'arrêter et de lui amener Cabrera; mais, quand on se présenta à son logis, on le trouva parti. Il avait pressenti la tempête, et s'était enfui sur les terres de Navarre. Le roi fit courir après lui, mais on ne put l'atteindre. C'était l'heure des vengeances pour le comte. Non peut-être précisément en ce moment-là même, mais certainement à peu de jours de là, dans une partie de chasse (*andando á monte un dia*) il tua volontairement de sa main, avec une lance, Pero Carrillo, ce Pero Carrillo, qui avait été son fidèle compagnon dans toutes ses guerres passées, le libérateur de la comtesse doña Juana, femme du comte, lorsqu'elle était prisonnière en Castille, après la prise

[1] Il le dit avec une sorte de colère dans ses mémoires.

de Toro, ce même Pero Carrillo qui, dit-on, en dernier lieu, à Castellon de la Plana, avait porté le premier coup à l'infant D. Ferrand d'Aragon par zèle pour le comte. Henri l'avait tué de sa main, parce que le bruit courait que Pero Carrillo aimait doña Juana, sœur du comte, qui avait été mariée à D. Ferrand de Castro, et maintenant vivait en Aragon près de son frère et de sa belle-sœur nommée comme elle doña Juana. Le roi de Castille apprit ce meurtre avec grand plaisir, dit Ayala, étant à son camp du Grao de Valence, parce que Pero Carrillo était un des bons chevaliers du parti du comte. Peu après, Henri maria cette sœur avec un riche-homme d'Aragon appelé D. Felipe de Castro, d'une famille entièrement étrangère à celle du premier mari de doña Juana, portant ce même nom de Castro. On se rappelle que le mariage de doña Juana avec D. Ferrand de Castro avait été déclaré nul parce que les conjoints étaient parens à un degré prohibé [1].

Le roi de Navarre et le roi d'Aragon s'étant séparés à Almudebar, le 23 mars 1364, le premier regagna ses États et le second se rendit ce jour-là même à Sesa, où était la reine sa femme. Le premier soin de Charles-le-Mauvais en rentrant en Navarre, fut de faire arrêter D. Bernal de Cabrera, dans le château de Novalès, où il s'était réfugié. Il le garda prisonnier un certain temps; puis, à la requête du roi d'Aragon, il le livra au gouverneur d'Aragon qui le retint en prison jusqu'au mois de juillet 1364, qu'on décida de son sort comme nous le verrons tout à l'heure, *que li faem dar mort*, dit tout bonnement Pierre IV [2].

Ce dernier était à Sesa, lorsque, par un frère prédicateur que lui envoyaient les habitans de Valence et qui se présenta à lui en poussant des cris étranges de détresse, il fut averti

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año xv, c. 1, et año v, c. 36.
[2] Carbonnell, Chroniques d'Espanya, p. 191.

que la famine désolait Valence. Il partit de Sesa, le 26 mars, et prit son chemin vers Saragosse, où il rassembla ses capitaines, et par Montalvan, Morella, Saint-Mathieu, parvint à l'Hostal de Verdu. Là il fit allumer un grand feu au haut de la montagne. C'était le signal convenu par lequel il devait annoncer d'assez loin son arrivée à Valence. « Car ainsi, dit-il dans ses mémoires, toujours d'une extrême précision, nous l'avions envoyé dire à ceux de Valence [1]. »

Le lendemain il entra dans la huerta de Burriana, où il avait campé à peu près dans le même temps l'année dernière. Il fit là compter son monde par Mossen Ramon de Vilanova et En Père de Margens, son maître-rational, et il se trouva qu'il avait mille sept cent vingt-deux hommes pourvus de chevaux. Le roi de Castille en avait six mille, ajoute Pierre IV, qui semble porter trop haut ici le chiffre des forces de son ennemi. Il tint conseil pour savoir comment il ferait pour entrer à Valence. De Catalogne il n'y avait que le comte de Prades (frère du comte de Denia), et le frère En Guillen de Guimera; de Valence le comte de Denia, le maître de l'ordre de Montesa, mossen Ramon de Vilanova, mossen Pere de Centelles et mossen Elfo de Proxida, qui était dans la mer avec les galères. Tous les autres étaient Aragonais. Il fut convenu qu'on surprendrait le roi d'Aragon au Grao de Valence, où il campait sans se douter de leur venue. Il en fut averti d'une façon singulière. Le roi, dit Ayala, étant devant la ville de Valence, dans ce lieu que nous avons dit, qui s'appelait le Grao, qui est à une demi-lieue de Valence, et ne sachant aucune nouvelle du roi d'Aragon, vint à lui un écuyer naturel de Castille, de la ville de Castro de Urdiales, qui s'appelait Marcos Garcia, et était en Aragon avec Tello (quelques-uns disaient que c'était don Tello qui l'avait envoyé, car toujours don Tello avait fait de semblables choses, n'étant

[1] Car axi haviem nos tremes a dir als de Valencia. Ibid., l. c.

pas content d'être avec le comte don Henri son frère), et cet écuyer dit au roi qu'étant de Castille il venait l'avertir que le roi d'Aragon, avec les plus grands et les meilleurs de son royaume, et le comte D. Henri, D. Tello et D. Sancho ses frères, étaient à Burriana, menant avec eux environ trois mille hommes d'armes à cheval et un grand corps de milices à pied, et qu'en même temps venaient, le long du rivage de la mer, suivant leur marche, douze galères et d'autres vaisseaux chargés de vivres; que leur projet était de cacher leur marche pour le surprendre là et combattre avec lui avant qu'il n'en partît; que pour cela il y avait trois nuits qu'ils ne faisaient pas de feu pour n'être pas découverts, et qu'il fût certain que le lendemain avant l'aube ils seraient tous au lieu où le roi était. Et le roi reçut comme un service ce que l'écuyer lui avait appris, car il était sans défiance et n'avait aucune nouvelle du roi d'Aragon, et aussitôt il fit prendre les armes aux siens, et partit du Grao, à la nuit tombante, pour Murviedro, qui est à quatre lieues de là [1].

Cette façon de le surprendre et de l'obliger à lever son camp déplut beaucoup au roi de Castille, et il en témoigna son humeur en disant que le roi d'Aragon faisait la guerre en Almogavare. C'était en effet la manière des Almogavares de surprendre ainsi leurs ennemis. Ce mot fut rapporté plus tard à Pierre IV, comme il nous l'apprend lui-même, et il crut devoir le relever comme nous le verrons tout-à-l'heure. Cependant, croyant toujours qu'il trouverait au Grao le roi de Castille non averti, le lendemain de grand matin le roi d'Aragon et tous ceux qui venaient avec lui, le comte D. Henri, D. Tello et D. Sancho, ses frères, et leurs hommes, qui, entre Castillans et Aragonais, pouvaient s'élever en tout à trois mille chevaux, s'avancèrent en bon ordre le long du rivage, entre

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año xv, c. 2, ayant pour sommaire :—Comment un écuyer de Castille, de ceux de D. Tello, avertit le roi D. Pedro que le roi d'Aragon venait pour combattre avec lui.

Murviedro et la mer, qui en est distante d'une lieue, en même temps que les galères et les navires commandés par Elfo de Procida. Le roi d'Aragon réunit ses troupes avant l'aube, et, s'attendant à une bataille sérieuse, les harangua. Lui-même rapporte tout au long sa harangue. Parlant d'abord à ses Aragonais : « Bonnes gens, nous n'avons jamais pris plaisir, leur dit-il, à dire du mal de personne ni à déshonorer quelqu'un ; mais aujourd'hui que nous voici, le roi de Castille et moi, devant le jugement de Dieu, je dis que lui, arbitrairement et faussement, m'a fait et me fait cette guerre, etc. » Se tournant ensuite vers les bandes de Trastamare : « Vous autres Castillans, leur dit-il, vous savez que je vous ai accueillis dans mon royaume et fait part de mon bien : non comme vous le méritez et que nous le voudrions, mais selon que je l'ai pu. Vous savez ce qu'est le roi de Castille que nous avons devant nous. Il n'y a pas un d'entre vous dont il n'ait fait mourir ou le père, ou le fils, ou le frère, ou quelque parent, dont il n'ait déshonoré la femme, la fille ou la sœur, et ravi tous les biens[1].... Je vous dis cela, parce que s'il était quelqu'un parmi vous qui ne trouvât pas bonne cette guerre, il en est temps encore, et il vaut mieux que maintenant il s'en aille que de nous faire trahison quand nous serons mêlés[2], etc. » Tous s'écrièrent qu'ils étaient prêts à combattre. Ils s'avancèrent alors en bon ordre vers le Grao, toujours escortés des douze galères sous les ordres d'Elfo de Procida, et des navires qui se dirigeaient vers Valence, chargés de vivres et de toutes sortes de munitions de guerre. Mais ils n'y trouvèrent personne : le roi de Castille s'en était retiré, comme nous l'avons dit, dans la nuit, sur l'avis de l'écuyer de D. Tello Marcos Garcia, bien qu'il eût pu attendre là le roi d'Aragon, et lui disputer

[1] Ho ontades [illegible], filles ho germanes, y tolts tots vostres béns.

[2] Carbonell, Chroniques d'Espanya, fol. 192.

le passage, ayant avec lui, outre ses Castillans, six cents chevaliers maures de Grenade que lui avait envoyés le roi Mohammed sous la conduite d'un de ses meilleurs capitaines don Farax Rodoan (Faradj ben Redwan). Ceux-ci vinrent un moment inquiéter l'armée aragonaise sur ses flancs, lui lancer des dards, et faire ce qu'on appelait des *espolonadas*, à la manière accoutumée des genétaires. Mais le roi d'Aragon ordonna aux siens de ne se départir pour rien de l'ordre de leur marche, et de tenir droit leur chemin sur Valence. Il arriva au Grao de Valence à l'heure de Vêpres (28 avril), et de là fit son entrée dans la ville le même soir à la grande joie des habitans [1].

Pierre IV resta à Valence jusqu'au 3 mai suivant. Ayant alors entendu dire que le roi de Castille l'avait traité d'Almogavare, il lui envoya son gage de bataille par un écuyer nommé Corbaran, lui faisant savoir que, le samedi suivant, il serait sans faute devant Murviedro, et qu'alors « on n'aurait pas l'excuse de dire, comme s'exprime le roi d'Aragon lui-même dans ses mémoires, que nous étions venu comme un Almogavare. » Il s'y rendit en effet, mais Pierre fit défaut à ce cartel chevaleresque [2].

Quelques jours après (le 10 mai), Pierre apprit à Murviedro que sa flotte, forte de vingt galères à lui, de dix galères portugaises, et de quarante nefs de Castille, avait rencontré, vers l'embouchure du Xucar, la flotte aragonaise qui venait de ravitailler Valence, et qui courait en ce moment ces parages. Celle-ci, de beaucoup inférieure en nombre, avait craint une attaque et s'était réfugiée dans la rivière, vers Cullera. Là, le roi de Castille crut qu'on pourrait aisément la forcer et la prendre. Il alla rejoindre sa flotte par terre, et s'y embarqua en personne; mais il ne

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XV, c. 3, et Carbonell, Chr. d'Esp., fol. 192.

[2] Carbonell, ibid., l. c.

put entrer avec toutes ses galères dans la rivière, qui est étroite, et force lui fut de s'arrêter à l'embouchure. Il y mit à l'anere, attendant que la flotte aragonaise cherchât à en sortir. Mais, comme il était là, un fort vent d'est s'éleva, qui, soufflant avec violence contre ses galères et ses navires, les mit en grand péril d'échouer à la côte. La tempête fut telle, qu'à chaque moment tous croyaient que la flotte du roi irait frapper et serait brisée contre la terre. Le roi d'Aragon et le comte D. Henri étaient accourus là de Valence avec leurs troupes (le 17 mai), et tenaient pour certain que, ce jour-là, la flotte du roi de Castille se perdrait et viendrait à terre, et ils n'en faisaient pas de doute, car les galères du roi de Castille étaient à l'ancre très près de la terre, et le vent devenait plus fort de moment en moment. La galère que montait le roi de Castille était la plus près de l'embouchure du Xucar, et, travaillée par le vent, avait déjà rompu trois cables et perdu trois ancres; elle n'était plus retenue que par un quatrième cable, sur une seule ancre. Mais son heure n'était pas encore arrivée, et, au coucher du soleil, s'apaisa le vent et cessa la tourmente. Pierre fut, ce jour-là, dans un des plus grands périls de sa personne où il se fût trouvé de sa vie, et il paraît qu'il fit, dans le danger, de grands vœux de pélerinage et de libération de prisonniers, qu'il ne tint qu'à moitié dans la suite. Il regagna Murviedro par mer, le lendemain, avec sa flotte sauvée, et alla d'abord, en cela fidèle à un de ses vœux, la corde au cou, en chemise et en caleçons, à l'église de Notre-Dame del Puch, rendre grâces à sainte Marie de l'avoir tiré d'un si grand péril [1].

[1] Cron. del Rey D. Pedro, año xv, c. 4.... É fizo muchos votos de romerias é de soltar presos, é tornose para Monviedro. — É passada la fortuna, dit Pierre IV dans ses mémoires, lo dit Rey de Castella tornassén á Murvedre, é feu reverencia á la Esglesia de Madona Sancta Maria ab un dogal al coll, é en camisa, é en bragues, faentli gracies com era estort del perill de la fortuna. — Zurita ajoute qu'il fut alors, et probablement de cette épreuve, malade d'une très grave maladie, *enfermo de una muy grave dolencia* (Zurita, Anales de Aragon, l. IX, c. 55).

Pierre demeura à Murviedro quelque jours encore pour se remettre de ses fatigues. Il en partit au commencement de juin, pour se rendre à Ségorbe, et de là à Cañete, en Castille, laissant à Murviedro, pour capitaines de frontière (*por fronteros*) et pour défendre la place, avec D. Gomez Perez de Porres, prieur de Saint-Jean, son gouverneur-général, plusieurs grands chevaliers, entre lesquels Ayala nomme Pero Manrique, adelantado-mayor de Castille, D. Alvar Perez de Castro, D. Alfonse Ferrandez de Montemayor, D. Egas de Cordoue, Rui Gonzalez de Vozmediano, et beaucoup d'autres chevaliers et écuyers très bons, dit-il, de Castille, de Léon et de la frontière, au nombre d'environ huit cents, non compris les gens de pied et les arbalétriers. Le roi d'Aragon, qui était à Valence le 24 juin, en partit pour Liria, et de là essaya de réduire Murviedro (du 4 au 30 juin); mais il l'assiégea en vain. La garnison tint bon, et soutint très bien deux ou trois assauts sérieux, dans l'un desquels fut tué Rui Gonzalez de Vozmediano. Désespérant de venir à bout de la place, quant à présent, Pierre IV quitta la partie, toutefois avec l'intention de revenir à la charge quand il en croirait le moment opportun, et fut de retour le 9 juillet à Barcelone. C'est de là qu'il envoya à son fils le duc de Girone, qu'il avait nommé gouverneur d'Aragon ou procureur-général du royaume en son absence, et à qui le roi de Navarre avait livré D. Bernal de Cabrera, l'ordre de faire tuer cet ancien favori, et de le sacrifier à la politique et à la haine de Henri de Trastamare. Il écrivit en conséquence au duc de Girone, à Saragosse, lui enjoignant, aussitôt ses lettres reçues, de faire donner la mort à mossen Bernal de Cabrera. Il y eut comme une façon de jugement, où le duc de Girone exposa un à un, devant le vieux ministre, tous les crimes d'État que lui reprochait le roi, et cela fut un jeudi (*e aço fou en dijous*), disent les mémoires de Pierre IV. Dans ses lettres, le roi avait précisé le lieu où il

voulait que la tête de D. Bernal fût coupée, savoir la place de la porte dite de Tolède, aujourd'hui place du Marché, et là en effet, le lendemain vendredi 26 juillet, le dit mossen Bernal de Cabrera fut mené, à l'heure de tierce, publiquement, et, en vue de toute la ville, eut la tête tranchée[1]. « Et de cette justice, ajoute le roi, nos peuples ne s'en plaignirent pas; au contraire, il parut qu'elle leur plaisait, pensant aux dommages qui m'étaient advenus à cause de lui, spécialement dans la guerre de Castille; et nous nous appliquâmes ses biens, comme biens confisqués pour le dit crime. Et donnant son corps à la sépulture, sa tête nous fut envoyée; car ainsi cela avait été ordonné par notre dit fils aîné et par ceux de son conseil[2].

Le roi de Castille, avant son départ de Murviedro, au commencement de juin, avait distribué sur la frontière ses troupes et ses lieutenans, et envoyé les chevaliers musulmans commandés par Faradj ben Redwan en cantonnement dans le royaume de Murcie. Nous le voyons écrire à ce sujet, de Moya, chemin faisant pour se rendre à Séville, le 21 juin 1364, aux gens de Murcie :—« D. Pedro, etc... Aux conseils, alcades et alguacils de Murcie : Sachez que don Farax, fils de l'alcayde don Reduan, s'en est venu à mon service avec les chevaliers que le roi de Grenade envoya à mon aide en cette guerre que j'ai avec le roi d'Aragon; et maintenant il s'en va demeurer là en Murcie en qualité de frontero pour y servir avec eux le temps qu'il a à servir. C'est pourquoi je vous mande d'accueillir le susdit don Farax et les chevaliers

[1] Nos per letres nostres escrivem a nostre primogenit, lo duch de Gerona, nostre procurador general de nostres regnes y terres... que decontinent, vistes les dites letres nostres, donas mort al dit mossen Bernat de Cabrera : ço es que en la plaça de la porta appellada de Toledo de la dita ciutat li fes tolre lo cap.. y lendema, que fou divendres, lo dit mossen Bernat fou menat a la dita plaça, en hora de tercia publicament y en vista de tota la ciutat : en la dita plaça palesamen fou li tallat lo cap (Carbonell, Chron. d'Espanya, fol. 193, verso).

[2] Ibid., l. c.

de sa compagnie et de leur faire donner de bons logemens sans qu'ils aient rien à payer, et des vivres et tout ce qui leur sera nécessaire pour leur argent; et vous ne leur ferez rien payer plus cher qu'à son prix courant au moment où ils arriveront. Vous veillerez à ce que personne ne leur fasse dommage ni affront, ni ne les désoblige, et quand Enrique Enriquez et le dit don Farax voudront aller courir et dévaster vers Orihuela, ou faire quelque autre chose qui soit pour mon service, allez avec eux et faites tout ce qu'ils vous diront de faire pour moi. Pillez et dévastez bien toutes choses vers Orihuela, qu'il n'y reste plus rien à piller et à dévaster, et faites-y la plus cruelle guerre que vous pourrez. A tous les hommes que vous prendrez coupez-leur la tête; et ne laissez aucun homme d'Aragon que vous ferez prisonnier sans le tuer aussitôt. Et ne faites pas autre chose sous peine de la perte de ma grâce, de vos corps et de ce que vous avez; tenant pour certain que, si vous ne le faites ainsi, vous le paierez de vos têtes. Et je vous envoie, pour y tenir la main, don Alfonse Perez (de Guzman) mon vassal, à qui j'ordonne de vous montrer cette lettre de moi..... Donnée à Moya, scellée de mon sceau privé, le 21 juin de l'ère 1402. Moi le Roi [1]. »

Pierre poursuivit sa route vers Séville, pressé sans doute de revoir cette Isabelle qui, dans ces derniers temps, avait toutes ses amours. Il y était de retour le 22 juillet [2]. Il y passa peu de temps, et en repartit en août, sur la nouvelle que le roi d'Aragon reprenait l'offensive contre Murviedro; il

[1] Cascales, Hist. de Murcie, fol. 107. — Ce chef et ses hommes n'entrèrent pas à Murcie; ils s'arrêtèrent dans la huerta appelée el Real del Pino, et de là furent avec D. Enrique Enriquez et les chevaliers et miliciens de la ville secourir Alicante, que tenaient assiégée D. Garcia de Loris, gouverneur de Valence, et Juan de Vilaragut (Ibid., l. c.).

[2] Pellicer publie un acte donné à Séville, sous cette date, par lequel Pierre confirme le majorat institué en faveur du notaire général du royaume Fernan Sanchez. Pellicer, Informe de los Sarmientós, fol. 87.

marcha droit sur Calatayud, laissant à ses lieutenans le soin de poursuivre la guerre du côté d'Oribuela. Il assiégea en personne Castelfabib, qui s'était soustraite à sa domination au mois de septembre de l'année précédente. Il la prit après un mois de siége, et s'en revint avec son armée contre Ayora et Oribuela.

Peu après il rentra dans Séville, pour y revoir et en ramener cette Isabelle, qui le préoccupait si chèrement. Nous le voyons en effet en ce temps (au mois de novembre), voulant présider en personne à la guerre contre Oribuela, ordonner qu'on conduise cette femme aimée à Murcie, pour l'avoir plus près de lui et pour ainsi dire sous la main.

Ayala parle à diverses reprises de cette doña Isabelle, qui, dès l'année 1362, paraît avoir été la maîtresse préférée et comme la reine du roi D. Pedro. Il nous a dit sa joie de la naissance du fils qu'elle lui avait donné, l'année précédente (en septembre 1363), à Almazan, comme le roi était encore à Mallen, et Cascales, dans son Histoire de Murcie, rapporte une lettre de Pierre, écrite en ce temps au conseil et aux autorités de Murcie, dans laquelle il leur ordonne de venir au-devant de cette maîtresse, et veut qu'on lui rende en effet des honneurs de reine. « Je vous fais savoir, leur dit-il, à vous, conseil, alcaldes, alguacil, et autres officiers quelconques de Murcie, que j'ai donné l'ordre à doña Isabel, mère de D. Sancho mon fils, de se rendre à Murcie, et à l'évêque de Carthagène de venir de là à Hellin avec cent cavaliers, pour aller avec elle à cette ville de Murcie. Et je vous ordonne de fournir aussitôt au dit évêque les susdits cent hommes de cheval d'entre ceux de la ville, des meilleurs qu'il y aura, pour qu'ils aillent avec lui prendre la dite doña Isabelle, et que vous ne fassiez autre chose en aucune manière. Et donnez-lui aussi, de plus, deux cents de vos arbalétriers, qui aillent avec lui..... [1] »

[1] Yo el Rey : fago saber á vos el Concejo, Alcades, et Alguacil, é otros oficiale

Cette lettre est sans date dans Cascales, mais il dit que l'évêque de Carthagène, digne mission pour un prélat, entra à Murcie avec Isabelle, conformément à cet ordre du roi, le 26 novembre. Cet évêque se nommait D. Nicolas de Aguilar. On reçut en grande pompe Isabelle à Murcie, et lui donna des fêtes, sachant combien le roi était en ce moment sous son empire, et elle y demeura tout le temps que le roi fut au siége d'Orihuela[1]. — Ce fut durant ce dernier séjour de Pierre à Séville près d'Isabelle, que furent achevés les travaux faits par son ordre à l'Alcazar, et placée sur la façade principale la pompeuse inscription que rapporte Zuñiga :

EL MUY ALTO E MUY NOBLE E MUY PODEROSO
E CONQUISTADOR DON PEDRO POR LA GRACIA
DE DIOS REY DE CASTILLA E DE LEON
MANDO FACER ESTOS ALCAZARES E
ESTAS PORTADAS, QUE FUE FECHO EN LA
ERA DE MIL E QUATROCIENTOS E DOS.

Reprise au mois d'août 1364, la guerre continua sans avantage marqué de part ni d'autre. Tout le reste de l'année se passa entre les troupes des deux rois en escarmouches et en chevauchées qui ne décidèrent rien. Orihuela, assiégée par le roi de Castille au milieu de l'hiver, fut secourue par le roi d'Aragon. Là, Pierre eut encore l'occasion de se mesurer avec son adversaire, et n'en fit rien. C'est pour la troisième

qualesquier de Murcia, que yo envio á mandar á doña Isabel, madre de don Sancho mi fijo, que se vaya para Murcia : é envio á mandar al obispo de Cartagena que venga con ciento de á caballo de ay á Hellin, para que vaya con ella fasta esa cibdad de Murcia. É vos mando que luego sin otro detenimiento deis al dicho obispo los dichos cien omes de á caballo, de ay de la cibdad, de los mejores que ay hoviere, para que vayan con él á traer á la dicha doña Isabel : é non fagais otra cosa por ninguna manera. Otrosi le dad mas docientos ballesteros vuestros, que vayan con él... Cascales, Hist. de Murcia, fol. 109.

[1] Ibid., l. c. — De plusieurs parties de l'histoire, on peut dire avec Vopiscus : — Frivola hæc fortassis, et nimis brevia videbuntur, sed tamen honesta curiositas ea non respuit (Flavius Vopiscus, in Aureliano).

fois que nous le voyons ainsi décliner le combat que lui offrait le roi d'Aragon. Celui-ci parvint à ravitailler Orihuela en présence et sous les yeux de son ennemi, et se retira dans ses états avec tous les honneurs de la guerre. Pierre, après le départ du roi d'Aragon, entra un moment dans le royaume de Valence, et y poussa jusqu'au cap Saint-Martin, où il apprit que le maître d'Alcantara D. Gutiez Gomez de Tolède venait d'être tué en voulant introduire un grand convoi de vivres dans Murviedro, et que ce convoi avait été pris. Il se hâta de faire donner la maîtrise d'Alcantara à Martin Lopez de Cordoue son camarero-mayor, et rentra dans Séville peu de jours après[1].

Au commencement de l'année 1365 Pierre IV réunit à Tortose les cortès de Catalogne, et en obtint pour la continuation de la guerre un subside de huit cent mille livres monnaie de Barcelone. Avec ce secours et d'autres considérables qu'il obtint des royaumes d'Aragon et de Valence, il se prépara pour la campagne, qu'il ouvrit le 20 février. Il passa à San-Mateo, et de là à Murviedro. Il trouva plus de résistance qu'il ne l'avait cru, de la part du Prieur de Saint-Jean qui y commandait pour le roi de Castille, et assit son camp devant la place. Dans le même temps Pierre de Castille faisait faire à Carthagène une de ces hécatombes d'ennemis dont il était si avide. Ayant appris à Séville qu'une partie de sa flotte, qui croisait dans la Méditerranée sous les ordres de Martin Yañez de Séville, avait capturé cinq galères catalanes, et les avait amenées avec leurs équipages prisonniers au port de Carthagène, il y accourut, et les fit tous tuer, à l'exception de ceux qui savaient fabriquer des rames, parce que, dit Ayala, il n'y en avait pas alors de ce métier autant qu'il en fallait à Séville. De Carthagène, après ce bel exploit, il se rendit à Murcie, et il apprit là des nouvelles des progrès

[1] Carbonell, fol. 196 verso, et Ayala, año xv, c. 10.

que le roi d'Aragon faisait au siége de Murviedro. Il attaqua de son côté vigoureusement Orihuela, le 30 mai, et y entra de force le 7 juin. Il ne prit d'abord que la ville, le château résistant à toutes ses attaques. Ce château, qui est, dit Ayala, un des plus beaux et des plus forts du monde, était commandé par un brave chef nommé D. Juan Martinez de Ezlava. Pierre le fit appeler à une conférence; D. Martinez y vint avec un sauf-conduit du roi; mais celui-ci, qui était dans une de ces tours roulantes qu'on employait alors au siége des places, lui fit décocher de là deux flèches qui le blessèrent au visage comme il sortait de la conférence où il venait de capituler. On le livra aux chirurgiens du roi de Castille, lesquels, dit-on, par ordre de celui-ci, empoisonnèrent l'onguent qui lui était ordonné pour la guérison de ses plaies, et il en mourut. Maître d'Orihuela, le roi se rendit à Murcie, où il était le 30 juin, et de là retourna à Séville dans les premiers jours de juillet [1].

Le siége de Murviedro cependant était poussé avec vigueur par le roi d'Aragon; mais toutes les attaques contre la place demeuraient infructueuses; n'eût été la famine, il ne serait jamais venu à bout de réduire ces vaillans chevaliers qui faisaient journellement des sorties, et venaient pour ainsi dire assiéger les assiégeans eux-mêmes dans leur camp. Telle était leur détresse pourtant, qu'ils en étaient réduits à manger leurs chevaux et leurs mules. Le prieur de Saint-Jean se décida à capituler, et obtint les conditions les plus honorables; ils purent tous sortir avec armes et bagages, et les habitans rentrèrent sous la domination du roi leur seigneur. C'était le 14 septembre 1365. Le comte D. Henri était au camp du roi d'Aragon devant Murviedro, et il négocia avec les Castillans qui partaient de la place pour retourner en Castille. Il leur montra le péril qu'ils couraient en y rentrant;

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año xvi, c. 2.

que jamais le roi ne croirait que la reddition de Murviedro eût été faite faute de vivres; qu'il l'attribuerait à un manque de foi, et en tirerait certainement vengeance à sa manière, comme il avait fait récemment de D. Juan Alfonse de Benavides pour la capitulation de Segorbe, obligée par les mêmes nécessités invincibles, et que Pierre avait cependant disgracié et fait mourir en prison; et il les gagna pour la plupart. Quelques-uns cependant rentrèrent en Castille, mais non sans crainte d'y être recherchés. Avec le roi Pierre on n'était jamais sûr de rien [1].

La guerre se continua avec des vicissitudes diverses et les alternatives ordinaires de succès et de revers, sans solution décisive, quelque temps encore, jusqu'à ce que les compagnies commandées par du Guesclin vinssent changer la face des affaires. C'est ici que nous absordons enfin la grande gurrre. Jusqu'ici on avait, pour ainsi dire, peloté en attendant partie.

Dès 1362, ainsi que nous l'avons déjà dit, le comte et le dauphin de Viennois régent du royaume pendant la captivité du roi Jean son père, s'étaient entretenus de la possibilité de détrôner le roi de Castille, et de faire servir les grandes compagnies à la ruine du bourreau de Blanche de Bourbon, sœur de la propre femme du dauphin. Depuis, le roi Jean était mort (le 8 avril 1364), et son fils le dauphin lui avait succédé sous le nom de Charles V. « En ce temps étaient les compagnies si grandes en France, dit Froissart, que on ne savait que faire; car les guerres du roi de Navarre et de Bretagne étaient faillies. Si avaient ces compagnons qui poursuivaient les armes appris à piller et à vivre davantage : si ne s'en pouvaient ni ne s'en voulaient tenir ne abstenir; et tout leur recours était en France; et appelaient ces compagnies le royaume de France leur chambre [2]. » Mais, quel que fût le désir du roi de voir

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVI, c. 8.
[2] Froissart, Chr., l. I, c. 517.

sortir de France ces terribles malandrins qui en désolaient ainsi les provinces, il était difficile, à ce qu'il semble, de leur offrir des avantages qui les tentassent assez, au dehors, pour que les capitaines d'aventure s'y portassent sans garantie ; ils n'y voulaient aller qu'à bon escient, et sous un bon général. D'abord le maréchal d'Audeneham avait été chargé de réunir leurs bandes et d'en faire un corps d'armée respectable ; mais il devait pour cela recevoir des moyens d'action et des subsides qui lui manquèrent. Les négociations traînèrent en longueur, et les bandes continuèrent en France leur vie de pillage, jusqu'à ce qu'enfin du Guesclin s'étant rendu à Châlons-sur-Saône, en 1365, pour conférer avec les principaux capitaines d'aventure, parvint, après de longues négociations, à vaincre tous les obstacles, à réunir sous son commandement plusieurs de ces bandes éparses et indisciplinées, et à en composer une véritable armée en vue d'une grande expédition en Espagne contre D. Pedro. « Si persevera toujours cil dan Piètre en son péché. Adonc fut regardé et avisé comment ni par quelle voie on le pourrait battre ni corriger; et fut dit qu'il n'était mie digne de porter nom de roi, ni de tenir royaume; et fut en plein consistoire à Avignon et en la chambre du pape excommunié publiquement et réputé pour bougre et incrédule; et fut adonc avisé et regardé qu'on le contraindrait par ces compagnies qui se tenaient au royaume de France[1]. »

Plusieurs seigneurs et gentils-hommes français voulurent prendre part à cette expédition ; entr'autres, Jean de Bourbon comte de la Marche, cousin-gemain de la feue reine de Castille, qui, à cause de sa naissance, dit l'auteur de l'*Histoire du Languedoc*, eut le titre de généralissime. « Si se fit, dit Froissart, tout souverain chef de cette enprise messire Jean de Bourbon comte de la Marche, pour contrevenger la mort de sa cousine-germaine la reine d'Espagne, et devait

[1] Froissart, ibid., l. c.

user et ouvrer, ainsi qu'il fit, par le conseil de monseigneur Bertrand du Guesclin : car le dit comte de la Marche était adonc un moult jeune chevalier. En ce voyage se mit aussi en grand route (troupe) de gens le sire de Beaujeu, qui s'appelait Antoine, et plusieurs autres bons chevaliers, et tels que messire Arnould d'Audrehen maréchal de France, messire le Begue de Villaines, messire le Begue de Villiers, le sire d'Antoing en Hainaut, messire Allard de Briffeuil, messire Jean de Neufville, messire Gauvain de Bailleul, messire Jean de Berguetes, l'Allemand de Saint-Venant, et moult d'autres que je ne puis mie tous nommer[1]. »

Plusieurs capitaines anglais furent aussi de l'expédition, cela est incontestable. « Et fut adonc cil voyage signifié, dit Froissart, en la prinçauté aux chevaliers du prince et aux écuyers ; et par spécial messire Jean Chandos fut prié qu'il voulsist être un des chefs avecques monseigneur Bertrand du Guesclin: mais il se excusa et dit que point n'irait. Pour ce ne se demeura mie cil voyage à faire : si y allèrent de la prinçauté et des chevaliers du prince de Galles messire Eustache d'Aubrecicourt, messire Hue de Caurelée, messire Gautier Huet, messire Mathieu de Gournay, messire Perducas de Labreth (d'Albret) et plusieurs autres[2]. »

[1] Froissart, ibid., l. c. — Jean Ier de Bourbon, comte de la Marche, généralissime de nom de tous ces hauts seigneurs, avait pour père Jacques de Bourbon, premier du nom, comte de la Marche, lequel était frère de Pierre Ier, duc de Bourbon, père de Blanche. Pierre et Jacques de Bourbon étaient fils l'un et l'autre de Louis Ier, duc de Bourbon, dont le père fut Robert de France, comte de Clermont, sixième fils de saint Louis. Mariana, qui brouille tout ici comme à l'ordinaire et plus qu'à l'ordinaire, fait du comte Jean de la Marche qui passa en Espagne avec du Guesclin et dont il est question, un *frère* de Blanche, dans le récit le plus vague et le plus erroné qui se puisse concevoir. Le grand historien, qui n'avait lu, à ce qu'il paraît, pour traiter cette partie importante de l'histoire d'Espagne, ni Froissart ni les auteurs aragonais, ni la Chronique d'Ayala, qui tous mettent le comte Jean de de la Marche parmi les chefs de l'expédition, dit fort nettement dans un autre endroit : « Il est certain que le comte de la Marche ne vint pas jusqu'en Espagne. » Seulement il oublie de nous dire où il a pris « cette certitude. »

[2] Froissart, l. I, c. 518.

On trouve dans la collection de Rymer un acte du roi Édouard d'Angleterre expédié de Westminster en date du 6 décembre de l'an 39 de son règne (1365), qui interdit en termes solennels ce qui néanmoins eut lieu, je veux dire la venue en Espagne des capitaines anglais et des seigneurs relevant du roi d'Angleterre dont on vient de lire les noms : c'est un ordre adressé, nommément, « à nos chers et foialx Johan Chaundos, viscomte de Seint-Salveur, Hughe de Calverle, Nichol de Dagworth et William de Elmham, chivalers, » dans lequel Édouard III, invoquant la lettre et l'esprit de ses traités d'alliance avec le roi de Castille, en vertu desquels « il est obligé à ne point souffrir que ses troupes et sujets entrent pour y faire la guerre dans les terres du roi de Castille, » il dit qu'ayant été informé « que quelques hommes d'armes et autres de ses domaines d'Aquitaine, formés en compagnies, se préparaient à entrer en Espagne pour y faire dommage au dit roi de Castille, à ses vassaux et ses pays ; ce qui serait contraire à sa renommée, et à ce que, par serment, il était obligé de garder, » il leur mande en conséquence d'enjoindre de sa part, à tous, de s'abstenir d'entrer en Castille, et d'aller contre le roi D. Pedro, son royaume et ses sujets; de recevoir solde, ou de servir qui que ce soit au dommage ou préjudice du dit roi, sous peine d'en recevoir un rigoureux châtiment, soit dans leurs personnes, soit dans celles de leurs amis et parens, selon que le cas le requerra, pour que les autres en prennent exemple [1].

Ou cet ordre ne fut pas envoyé, ou déjà, lorsqu'il arriva, étaient en chemin pour la Castille, avec le comte D. Henri, Hugh de Calverley, William de Elmham, et les autres seigneurs nommés par Froissart, car nous les voyons mentionnés dans la suite par les plus sûres autorités. C'est ainsi que Hugh de Calverley fut fait comte de Carrion par D. Henri

[1] Rymer, Acta Publica, etc., t. VI, p. 420.

devenu roi, et non seulement se rendit, mais demeura en Espagne jusqu'au milieu de l'année suivante[1].

Du Guesclin alla d'abord à Avignon « demander argent » pour la croisade, et faire relever la compagnie de l'excommunication qu'elle avait encourue quelque temps auparavant. Le pape et les Avignonais se hâtèrent de leur donner 5,000 florins d'or pour s'en débarrasser, et ils voulurent bien s'en contenter. Ils passèrent le Rhône et se jetèrent en Languedoc. On lit dans le Thalamus ou registre consulaire de Montpellier que « le 20 de novembre de l'an 1365, Bertrand du Guesclin, Breton, comte de Longueville, capitaine-major de toutes les compagnies de Français, Anglais, Allemands, Bretons, Gascons et autres, entra dans Montpellier, et y séjourna jusqu'au 3 décembre; qu'il allait alors avec les compagnies déjà passées, et qui devaient être suivies d'autres, en Aragon et en Castille. » Ils poursuivirent leur route. « ... et passèrent tous à Narbonne, dit Froissart, pour aller à Perpaignant, et pour entrer de ce côté au royaume d'Aragon. Si pouvaient ces gens d'armes être environ trente mille. Là étaient tous les chefs des compagnies : c'est à savoir, messire Robert Briquet, Jean Carsuelle, Naudon de Bagerant, Lanut, le petit Meschin, le bourg Camus, le bourg de l'Esparre, le bourg de Breteuil, Batillier, Espiote, Aymemon, d'Ortige, Perrot de Savoye et moult d'autres, tous d'un accord et d'une alliance, et en grand'volonté de bouter hors ce roi dan Piètre du royaume de Castille, et de y mettre le comte d'Esturye son frère le bâtard Henry. Et envoyèrent ces gens d'armes, quand ils durent entrer en Aragon, pour colorer et embellir leur fait,

[1] Mézeray et Mariana appellent sir Hugh Calverley *Caurolis*, qui, prononcé surtout à l'espagnole, figure assez bien la véritable prononciation anglaise de Calverley. Froissart écrit messire Hue de Caurelée, autre manière de figurer Hugh de Calverley. On lit ce nom, dans les différens manuscrits d'Ayala, tour à tour écrit Carvolay, Carbolay, Caureley (Calviley dans Zurita). — Quant à William de Elmham, c'est évidemment le nom véritable du Guillen de Alemac ou Aleman de la Chronique d'Ayala (año XVII, c. 2).

certains messages de par eux devers le roi dan Piètre, qui jà était informé de ces gens d'armes qui voulaient venir sur lui au royaume de Castille. Mais il n'en faisait nul compte; ainçois assemblait ses gens pour résister contre eux et combattre bien et hardiment à l'entrée de son pays. Et lui mandèrent qu'il voulsist ouvrir les pas et les détroits de son royaume, et administrer vivres et pourvéances aux pélerins de Dieu, qui avaient enpris et par grand' dévotion d'entrer et aller au royaume de Grenade, pour venger la souffrance Notre Seigneur, et détruire les incrédibles et exaucier notre foi. Le roi dan Piètre de ces nouvelles ne fit que rire et répondit qu'il n'en ferait rien et que jà il n'obéirait à telle truandaille[1]. »

Pierre cependant se rendit de Séville à Burgos; il croyait de là pouvoir conjurer facilement la tempête qui le menaçait. Tout indique du moins qu'il était, dans ces premiers momens, plein de sécurité et même d'arrogance.

La grande compagnie qu'on appelait Blanche (à cause de la couleur des armures et des bassinets), aux ordres de du Guesclin et de Calverley, était encore en Aragon, lorsque le seigneur d'Albret, qui était connu du roi personnellement et compagnon ou parent de plusieurs capitaines de l'expédition, vint le visiter à Burgos. Au rapport d'Ayala, il commença par assurer le roi de ses bonnes intentions pour son service, et lui dit que, si tel était son bon plaisir, ils traiteraient et conféreraient ensemble des moyens de faire renoncer ces compagnies à leur projet de conquérir la Castille; il dit ses moyens, mais il fallait pour cela que le roi leur donnât beaucoup d'argent, et Pierre n'avait pas coutume de partager ses trésors[2]. On a vu par Froissart que les aventuriers lui avaient fait demander de leur livrer les pas de son royaume comme à des pélerins de Dieu, pour aller faire la

[1] Froissart, Chr., l. 1, c. 518.
[2] Non era usado de partir sus tesoros.

guerre aux infidèles. Peut-être fût-ce là ce que vint en réalité proposer à Pierre le seigneur d'Albret. D'Albret, peut-être, lui indiqua-t-il cette voie de se tirer d'affaire, qui ressort assez bien des paroles de Froissart rapportées plus haut. La compagnie Blanche, du Guesclin, Calverley, d'Albret lui-même, tant d'illustres chevaliers, et les intrépides capitaines d'aventure, quelqu'avides qu'ils fussent d'argent, ne pouvaient être venus là uniquement pour se faire acheter ou vendre leur abstention. Il fallait ouvrir une carrière glorieuse à leur valeur. Ils avaient promis au pape, en passant à Avignon, d'aller combattre les infidèles dans la Péninsule. Ils portaient la croix sur leurs manteaux de bataille, et ils ne pouvaient être là venus, je le répète, pour reculer ou s'arrêter. N'y avait-il pas, au-delà des domaines du roi de Castille, un état infidèle, en un mot des Sarrasins à combattre? Que le roi de Castille leur ouvrît les pas, comme dit Froissart, pour aller combattre là; qu'il fît les frais de la croisade, et leur assurât des dotations et de riches domaines sur les terres à conquérir dans ce royaume si renommé de Grenade, une fois les Sarrasins exterminés ou expulsés et rejetés en Afrique, et il se faisait fort, lui d'Albret, de négocier sur ces bases avec les chefs de l'entreprise, avec le comte D. Henri lui-même. Il s'offrait à traiter d'un arrangement encore possible, devant ce grand but, entre les deux frères. Que ce projet eût été conçu spontanément par d'Albret ou qu'il eût été concerté avec les chefs de l'expédition, avec Calverley peut-être, il avait sa grandeur et ses chances de succès, et, s'il eût été accepté, la conquête de Grenade et l'entière expulsion des Arabes de la Péninsule eût été peut-être avancée de plus de cinq quarts de siècle, et c'est, après tout, ce que donnent à penser les paroles de Froissart rapprochées de celles d'Ayala au sujet de cette démarche de Perducas d'Albret près du roi de Castille.

Le plan politique de d'Albret, en tout cas, était bon, même

réduit à de plus simples proportions. Mieux valait en effet essayer de ce moyen, puiser largement dans ces grands dépôts d'or et d'argent que Pierre, selon l'usage des despotes et avec son avarice particulière, avait accumulés dans diverses forteresses et particulièrement à Séville et à Carmona, se départir de quelque chose pour ne pas tout perdre; enfin jeter par là la division parmi des ennemis où figuraient tant de grands et nobles chevaliers, et tant de bons hommes d'armes, que d'en venir avec eux à la preuve, comme parle Ayala. Mais Pierre n'en tint compte, et rejeta dédaigneusement la proposition, disant qu'il n'en ferait rien. C'est alors sans doute que, comme dit Froissart, « de ces nouvelles le roi dan Piètre ne fit que rire, et répondit que jà il n'obéirait à telle truandaille. » Il ne tarda pas à voir cependant qu'il n'y avait pas là matière à rire, et que « cette truandaille » n'était pas tant à dédaigner, surtout pour un homme qui, comme lui, insultait et n'attendait pas les gens. Voyant qu'il ne voulait rien entendre, le seigneur d'Albret le quitta là-dessus en disant aux familiers du roi qu'ils le conseillaient mal, et qu'il craignait bien que de tout ceci il ne lui advînt quelque male aventure [1].

La grande compagnie, qui était entrée en Aragon au commencement de janvier, se mit enfin en mouvement dans les premiers jours de mars. De Saragosse elle remonta l'Èbre, et parut devant Alfaro. Iñigo Lopez de Orozco en était gouverneur pour le roi de Castille. On savait qu'il résisterait, et on ne passa pas l'Èbre en cet endroit. Un retard pouvait tout perdre, et il eût fallu assiéger Alfaro. On remonta l'Èbre encore par sa rive gauche. Arrivées le lendemain à la hauteur de Calahorra, l'ancienne Calagurris, le dimanche 15 mars, les compagnies passèrent là le fleuve. Calahorra était peu fortifiée, et peut-être s'était-on ménagé des intelligences dans la

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. 1.

place. Ceux qui étaient chargés de sa garde ne purent ou ne voulurent pas la défendre contre de si grandes forces. C'était D. Ferrand Sanchez de Tovar qui y commandait pour le roi. Calahorra était une ville épiscopale, et avait pour évêque D. Ferrando : par ses conseils, le comte et ses compagnies y furent reçus. Le comte apprit là que son frère était dans Burgos, où il se préparait à se défendre. Deux chefs principaux dirigeaient tout : le Breton Bertrand du Guesclin et l'Anglais Hugh de Calverley, Anglais d'Angleterre comme dit Ayala. Ils voulurent engager royalement la partie, et représentèrent qu'à de si nobles compagnons il fallait un roi pour chef suprême. On décida en conséquence qu'on presserait Henri de prendre le titre de roi. Du même avis furent le comte de Denia D. Alfonse d'Aragon, et les autres riches-hommes d'Aragon. La délibération eut lieu hors de la ville où campait le gros de l'armée, dans une petite propriété située sur le chemin d'Alfaro, et là, sous une tente (peut-être la tente de du Guesclin), il fut salué roi (le lundi 16 de mars); aussitôt, avec un étendard sur lequel étaient peintes les armes de Castille et de Léon, D. Tello parut sur une hauteur qui est devant la ville, qu'on appelle la Varguilla et la Huerta, en s'écriant : « Castille, Castille pour le roi Don Enrique! » Il entra dans Calahorra, salué ainsi et acclamé roi de Castille par le reste de ses compagnons et par les habitans; et ce jour-là même et les suivans, comme s'il eût été déjà maître du royaume, il commença ce système de libéralités qui lui a valu dans la suite le surnom de Don Enrique de las Mercedes, et a fait appeler les dons magnifiques et les munificences inattendues des faveurs à la Henri (*mercedes enriqueñas*). C'est ainsi qu'il donna entr'autres à don Juan Gonzalez de Bazan, son camarero-mayor, par un acte de Calahorra du 22 mars 1366, à titre de roi, plusieurs grandes possessions, le lieu dit Palacios de Valduerna, la terre de

Villa-Mayor et Castro de Bonal, qui avaient autrefois appartenu à don Juan Alfonse de Benavides [1].

Avec sa compagnie blanche et ses chevaliers castillans et aragonais, le roi nouvellement acclamé marcha droit sur Burgos où était le roi D. Pedro. L'armée arriva à Navarette, qui, n'étant pas fortifiée, se donna à lui. Il passa de là à Briviesca; il en trouva les portes fermées et la prit de force. Il y fit prisonnier le châtelain D. Men Rodriguez de Senabria, que le roi D. Pedro y avait placé avec une assez forte garnison. C'était un chevalier galicien plein de bravoure et de fidélité; il fut pris, combattant aux barrières, par un chevalier gascon appelé Mossen Bernard de Sala [2].

Pierre apprit à Burgos toutes ces choses, dit Ayala : comment le comte et ses compagnons étaient arrivés à Calahorra et s'en étaient rendus maîtres; comment il avait été appelé et se faisait appeler roi de Castille et de Léon; comment il avait distribué aux siens tous les grands emplois du royaume et fait ou promis de grands dons; comment enfin il avait pris Navarette et Briviesca, et n'était plus qu'à huit lieues de Burgos, si tant est qu'il n'eût pas avancé, depuis le départ de Briviesca du courrier qui lui avait apporté ces nouvelles, et ne fut pas déjà à Monasterio ou à Quintanapalla. Il eût de cela grande frayeur. Sans tenir conseil, sans en rien dire à aucun des seigneurs et des chevaliers qu'il avait près de lui, le lendemain samedi, veille du dimanche des Rameaux, 28

[1] Voir Pellicer, Casa de Miranda, fol. 81, et Vidania, Memor. de la Casa de Benavides, p. 91. — La plupart de ces premières faveurs, du reste, lui furent demandées, et il donna de bonne grâce toutes ces terres dont il disposait comme roi, bien qu'elles fussent encore à conquerir. On lit dans la Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. 3 : — É luego los que alli venian con él le demandaron muchos donadios é mercedes en los regnos de Castilla é de Leon; é otorgogelos de muy buen talante, ca asi le cumplia, que aun estaban por cobrar.

[2] É fué preso el dicho Men Rodriguez en la barrera peleando, é prisóle un caballero Gascon que decian mosen Bernal de Sala.

du mois de mars, de grand matin, un cheval et une escorte l'attendaient à la porte du palais, et il monta à cheval donnant l'ordre du départ ou plutôt de la fuite. Rien n'était perdu cependant, et, malgré tous ses crimes passés, il lui restait encore des fidèles sinon des amis. Le bruit se répandit par la ville que le roi l'abandonnait et était déjà à cheval prêt à piquer des deux; en grande hâte accoururent vers lui sur la place du palais les plus grands et les meilleurs de la ville, comme les qualifie le chroniqueur, et ils le supplièrent de ne pas les quitter, lui représentant qu'il pouvait tenir encore, que rien n'était désespéré, que Burgos, après tout, pouvait et voulait se défendre; qu'il avait de bonnes et braves compagnies et de quoi subvenir à la solde de ses soldats; que s'il avait besoin de quelque chose de plus pour cela, ils étaient à ses ordres, prêts à lui donner tout ce qu'ils avaient au monde; qu'il voulût seulement rester avec eux; que de leurs efforts pour le retenir, s'ils devaient demeurer inutiles, il voulût bien du moins leur faire donner acte par écrit de la main d'un de ses secrétaires là présens. Il était à la porte du palais, à cheval toujours, et visiblement impatient de lever le pied. Il leur dit toutefois qu'il les remerciait de leurs bonnes paroles; qu'il connaissait leur loyauté, et en était touché; que toujours ainsi ils s'étaient montrés fidèles aux rois dont, lui, sortait; mais qu'il ne pouvait s'empêcher de partir, ayant appris par des rapports certains que le comte don Henri et les compagnies qu'il menait avec lui voulaient prendre le chemin de Séville, où il avait ses enfans et ses trésors; et que pour cette raison il voulait partir afin d'aller pourvoir à leur défense. Ils insistèrent de nouveau et lui dirent qu'il se détrompât; que le comte et les compagnies dont il parlait étaient à Briviesca, à huit lieues de là, et que leur intention était de marcher sur Burgos et non sur Séville. Le roi paraissait de plus en plus soucieux et visiblement ennuyé de leurs instances, tant le fond de cette nature grossière

paraissait à l'occasion comme malgré lui. Sans se décourager, et, bien qu'il parût les écouter à peine, ils lui dirent alors : « Seigneur, puisque votre grâce sait que vos ennemis sont à huit lieues d'ici, et que vous ne voulez pas les attendre ici dans votre très noble cité de Burgos avec ces bonnes et fortes compagnies de gens d'armes qui vous entourent, que nous ordonnez-vous, à nous autres, de faire ? et comment pouvons-nous nous défendre ? » Le roi leur dit : « Je vous commande de faire pour le mieux, ce que vous pourrez. » Ils répondirent : « Seigneur, nous voudrions avoir cette bonne fortune de pouvoir défendre cette cité de tous vos ennemis ; mais lorsque vous, avec tant de troupes et tant de vaillantes compagnies d'hommes, vous n'osez vous hasarder à la défendre ; que voulez-vous que nous autres fassions ? C'est pourquoi, seigneur, ce qu'à Dieu ne plaise, si tel cas échéait que nous ne puissions nous défendre ; tenez-nous quittes du serment et hommage que pour cette ville nous vous avons faits une, deux et trois fois ? » Et le roi leur dit : « Oui. » Et ils firent appeler les notaires et en firent dresser acte. Un receveur des rentes, nommé Rui Perez, qui était en même temps gouverneur du château de Burgos, lui ayant demandé ce qu'il devait faire du château, puisqu'il quittait la ville, le roi lui dit : « Le défendre. » — « Seigneur, je n'ai pas le pouvoir de le défendre, répondit Rui Perez, puisque vous abandonnez votre ville de Burgos. » Le roi ne répondit rien, et donna l'ordre du départ [1].

Le matin même de ce jour (samedi veille du dimanche des Rameaux, 28 mars 1366), se montrant ce qu'il avait toujours été, il fit tuer dans le château de la ville Juan Ferrandez de Tovar, frère de D. Ferrand Sanchez de Tovar, qu'on y détenait prisonnier, par ressentiment contre ce dernier de ce qu'il avait reçu sans coup férir dans Calahorra

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. 4.

le comte D. Henri. De Burgos, Pierre alla dîner à Lerma, qui en est à sept lieues, et coucher à Gumiel de Izan, à cinq lieues de Lerma, de telle sorte qu'il fit ce jour-là douze lieues. Des chevaliers et écuyers de Castille qui étaient là, peu suivirent le roi en cette occasion; la plupart demeurèrent à Burgos, car ils ne lui voulaient aucun bien, et au contraire se réjouissaient fort de tout ceci. Il n'y en avait guère parmi eux dont il n'eût fait tuer quelque parent, et qui ne tremblât près de lui à toute heure pour sa propre vie. Ceux qui suivirent le roi, et le nombre en fut bien petit, sont nommés par Ayala, et lui-même en faisait partie. C'étaient D. Martin Lopez de Cordoue, maître d'Alcantara, Iñigo Lopez de Orozco, Pero Gonzalez de Mendoza, Pero Lopez de Ayala, déjà cité (l'historien se nomme ainsi le quatrième), Juan Gonzalez de Avellaneda et Lope Ochoa son frère, Juan Rodriguez de Torquemada, Pero Ferrandez Cabeza de Vaca, D. Alfonse Ferrandez de Montemayor et Lope Gutierrez son frère, D. Gonzalo Ferrandez de Cordoue et Diego Ferrandez son frère, gouverneur des pages du roi. Six cents hommes de cavalerie maure, que le roi de Grenade lui avait envoyés sous les ordres d'un chef que le chroniqueur castillan appelle don Mahomad el Cabeszani, nommé dans quelques copies don Farax el Cabezano, et qui pourrait bien être le même que le don Farax Rodoan précédemment mentionné, redescendaient avec lui vers leur patrie. Quelques heures avant d'abandonner Burgos à son compétiteur, Pierre avait envoyé aux officiers qui tenaient pour lui les forteresses conquises sur l'Aragon l'ordre de venir le rejoindre avec tout ce qu'ils pourraient amener de forces, de quitter ces forteresses, mais d'y mettre le feu et de les détruire s'ils le pouvaient. Le lundi 31 mars, en vertu de cet ordre du roi, furent évacués la ville et le château de Calatayud, mais sans pouvoir y rien brûler ni détruire, et la population alla processionnellement à Notre-Dame de la

Peña rendre grâces à Dieu de les avoir délivrés du tyran [1]. De ces officiers, quelques-uns rejoignirent le roi; le plus grand nombre passa au nouveau roi, qui arrivait triomphant en Castille, sans que l'empire lui fût même contesté. Selon sa coutume d'exactitude rigoureuse, Ayala nomme parmi ceux qui restèrent fidèles à D. Pedro D. Garci Alvarez de Tolède, maître de Saint-Jacques, qui vint à lui de Logroño, où il avait été mis gouverneur, menant avec lui Rui Diaz de Rojas; Rodrigo Rodriguez de Torquemada et Juan Rodriguez de Biedma; D. Diego Garcia de Padilla, qui commandait pour lui à Agreda; tous les gouverneurs des villes aragogonaises conquises, du même coup abandonnées: Ferrand Alvarez de Tolède, frère du maître de Saint-Jacques, gouverneur de Calatayud; Ferrand Perez de Ayala, gouverneur de Castelfabib; Diego Gomez de Tolède, gouverneur de Teruel, et son lieutenant Diego Gomez de Castañeda; Micer Gil Bocanegra, son amiral, gouverneur de Chiva; Men Rodriguez de Biedma, gouverneur de Xérica, et Garci Ferrandez de Villodre. Mais Pierre ne s'inquiétait que de fuir et de regagner Séville à grandes journées. Chemin faisant, et avant d'arriver à Tolède, Iñigo Lopez de Orozco lui fit part d'une ouverture que lui avaient faite quelques-uns des capitaines anglais de l'armée de D. Henri pour traiter et passer au service du roi D. Pedro, mais il ne voulut rien entendre et n'en prit aucun souci. Il ordonna cependant à Iñigo Lopez et à Pero Gonzalez de Mendoza d'aller maintenir son autorité dans la province de Guadalajara; mais les choses allaient de telle sorte, que la plupart de ceux qui se séparaient de lui partaient avec le projet bien arrêté de ne jamais lui revenir [2].

[1] É fué el pueblo en procesion á Nuestra Señora de la Peña á dar gracias á Nuestro-Señor.

[2] É de tal guisa iban ya los fechos, que todos los mas que de él se partian avian su

D. Pedro parti, l'évêque de Burgos conseilla aux habitans de ne pas attendre l'arrivée de l'armée pour se soumettre. On députa vers don Henri, que l'on nomma encore comte de Trastamare, mais qu'on supplia de venir prendre le nom de roi dans Burgos, capitale de la Castille. Don Henri ne leur sut point mauvais gré de cette petite vanité. Il entra dans Burgos, sur la fin de mars, avec tout l'éclat et la magnificence d'un roi paisible. Les rues étaient tapissées, les soldats gardaient une exacte discipline, et les peuples ne laissaient voir que de la joie au milieu de leurs acclamations [1].

Entré dans Burgos le 31 mars avec tous les chefs et une partie des compagnies, il fit faire sur-le-champ tous les préparatifs d'une grande fête dans l'église du monastère de las Huelgas, bâti par les rois au sud et hors de la ville, sur la rive gauche du rio Arlanzon, et là, le 3 avril, il fut couronné en grande pompe, et reçut comme roi le serment et l'hommage non seulement de Burgos, mais de toutes les villes voisines qui avaient eu le temps d'envoyer leurs procureurs à la cérémonie. C'était le deuxième roi du nom de Henri entre les rois de Castille et de Léon, et il prend rang dès ce moment dans l'histoire sous l'appellation de Henri II. Il continua de recevoir à Burgos les députés des villes qui venaient le féliciter de son avénement, et fit reconnaître don Juan son fils pour l'héritier des couronnes de Castille et de

acuerdo de non volver mas á él. — Ce que lui dit en ce moment Iñigo Lopez de Orozco des capitaines anglais de l'armée confédérée et de leur proposition de passer au service du roi de Castille, proposition que Pierre ne voulut pas entendre, est à remarquer : — É como quier que Iñigo Lopez de Orozco le decia que algunos capitanes ingleses de los que venian con el conde don Enrique traian pleytesia con él para se venir al Rey Don Pedro, non lo queria oir, nin curaba dello. — Les défenses d'Édouard (dont j'ai parlé, p. 124) plus que la cupidité, ce me semble, avaient dû produire ce changement. Je ne sais d'ailleurs quels étaient précisément les coupables entre les capitaines anglais, mais on peut en excepter, sans hésitation, sir Hugh de Calverley, le modèle accompli du vrai chevalier.

[1] É fué en ella acogido muy honradamente, é con grandes procesiones é alegrias.

Léon. En vingt-cinq jours tout le royaume fut dans son obéissance, sauf quelques villes, en tête desquelles il faut placer Séville, et la Galice, où commandait D. Ferrand de Castro. Ayala nomme la ville d'Agreda, le château de Soria, le château d'Arnedo, Logroño, Saint-Sébastien et Guetaria. Il eut pu y comprendre Murcie, et, jusqu'aux premiers jours de mai, Tolède, qui n'envoya point sa soumission à Burgos et ne la fit qu'à D. Henri en personne, comme nous le verrons tout à l'heure [1]. Il se montra, dès ce moment, généreux et libéral à l'excès. Le roi don Enrique, dit Ayala, reçut très bien là tous ceux qui y vinrent, et leur accorda toutes les libertés et toutes les faveurs qu'ils lui demandèrent (todas las libertades é mercedes que le demandaban), de telle sorte qu'à aucun homme du royaume qui venait à lui, il ne refusa ce qu'il demandait. Pour donner à celui-ci, toutefois, il faut prendre à celui-là, et, pour enrichir la droite, on apauvrit la gauche, c'est l'usage : ce qu'on donne ou dépense il faut bien l'avoir pris ou le prendre quelque part. Henri trouva dans Burgos, fort à propos pour ces munificences, le trésor de son frère, que gardait dans le château et que lui livra l'alcayde Rui Perez de Mena, qui était à la fois alcayde de ce château et receveur (recabdador) des rentes de la province. Il imposa aussi la riche communauté juive de Burgos, qui lui paya un million de maravedis. Il partagea tout avec ses compagnons, tant étrangers que Castillans et Aragonais. Il récompensa ensuite avec une munificence toute royale les chefs qui l'avaient servi : il fit présent au comte de Denia, D. Alfonse, des terres de D. Juan, comme on les appelait, quoiqu'elles appartinssent à la nouvelle reine doña Juana, fille légitime de D. Juan Manuel, qui en avait hérité, et était encore en Aragon, mais qu'il n'avait pas besoin de consulter en pareille matière, et il lui conféra avec ces terres

[1] Pour Murcie, voir Cascales, Hist. de Murcie, folio 115.

le titre de marquis de Villena, qui en était la ville principale. Ce n'était que l'acquit d'une vieille promesse, mais tenue avec un empressement tel, au moment du succès, qu'il redoubla l'amitié de D. Alfonse pour lui. Il donna à du Guesclin la seigneurie de Molina et le comté de Trastamare, dont lui-même avait porté le titre jusque-là. Il fit l'Anglais sir Hugh de Calverley comte de Carrion. Il rendit la Biscaye à D. Tello, et lui donna le titre de comte et les terres de Castañeda, qui avaient appartenu à Diego Perez Sarmiento. Il apanagea enfin don Sancho, le plus jeune de ses frères, de tous les biens ayant appartenu autrefois à don Juan Alfonse d'Albuquerque, dont le dernier héritier, D. Gil, était mort récemment d'une mort obscure, à ce qu'on croit par l'ordre de don Pedro ; il voulut qu'il prît le titre de comte d'Albuquerque, et y ajouta les villes de Haro, Briones, Bilforado (Belhorado) et Cerezo, et la seigneurie de Ledesma, avec ce qu'on appelait et appelle encore en Castille les Cinq Villes : Salvatierra, Miranda, Monte-Mayor, Granada et Galisteo. Je ne parle pas des dons semblables qu'il fit aux simples seigneurs ou chevaliers. C'est ainsi que, le 8 avril, en date de Burgos, stipulant au nom de la reine et de son fils D. Juan, absens encore, comme s'ils eussent été présens, selon l'ancien protocole (regnante en uno con la Reyna Doña Juana mi muger, é con el Infante don Juan mio fijo primero heredero), il accorda « à Pero Manrique son vassal, adelantado-mayor de Castille, en récompense (en galardon) de ses bons, loyaux et très grands services, la ville de Treviño de Uda avec toutes ses dépendances, et Villoslada, Lumbreras et Ortigosa, pour lui et pour ses héritiers, à titre de majorat. » De même il fit pour vingt autres : à D. Pedro de Luna, il donna les lieux de Caracena et de Maderuelo ; à D. Pedro Boil, la seigneurie de Huete ; celle de los Cameros à D. Juan Ramirez de Arellano ; celle d'Aguilar de la Frontera, à D. Gonzalvo Ferrandez de Cordoue ; la ville de Luque et ses dépendances,

à D. Egas Venegas de Cordoue; Gibraléon, à D. Alvar Perez de Guzman [1].

Ces premiers actes de roi occupèrent Henri jusque vers la fin d'avril; il avait dû, en faveur de ses compagnons, qui souhaitaient le voir investi dans les formes de la couronne qu'ils venaient de lui donner, précipiter la cérémonie du couronnement, et il n'avait près de lui encore, lorsqu'elle eut lieu, ni sa femme, ni son fils. Il écrivit en Aragon pour les faire venir, et avec eux sa fille l'infante Doña Léonor, et l'infante Doña Léonor, fille du roi d'Aragon, fiancée à l'infant don Juan de Castille; tous ensemble vinrent à Burgos accompagnés de l'archevêque de Saragosse D. Lope Ferrandez de Luna, et de deux ambassadeurs du roi d'Aragon, apparemment pour réclamer l'exécution des traités de Monzon et de Benifar. Pierre IV, au milieu du triomphe de Henri, ne perdait pas de vue ces traités. Avant que la nouvelle reine de Castille partît de Saragosse, l'Aragonais lui fit jurer devant le très saint sacrement d'employer tout son pouvoir près de son mari pour lui faire tenir ce qu'il lui avait promis à Benifar, en vue de son élévation prochaine, et elle le jura. Mais son mari ne put l'attendre à Burgos, et partit au commencement de mai pour Tolède, qu'il ne pouvait sans danger laisser plus longtemps incertaine entre son frère et lui [2].

Chemin faisant de Burgos à Tolède, et en divers lieux, le nouveau roi reçut des soumissions importantes, celles, entr'autres, de D. Diego Garcia de Padilla, maître de Calatrava, et d'Iñigo Lopez de Orozco. Il s'avançait accompagné de presque toutes les compagnies venues avec lui en Espagne. Nous avons dit que Pierre, dans sa retraite sur Séville, avait laissé le maître de Saint-Jacques D. Garci Alvarez à la garde de

[1] Voir, sur toutes ces premières *mercedes* de Henri, Salazar, Pruevas de la Casa de Lara; Pellicer, Casa de Miranda; Informe sobre Pesos y Medidas de Toledo, etc.

[2] Zurita, Anal. de Aragon, l. IX, c. 63, et Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. V.

Tolède. A la nouvelle de l'arrivée de Henri à Miracazar, il y eut un grand trouble par toute la ville. Les uns voulaient qu'il y fût aussitôt reçu, les autres qu'on lui en tînt les portes fermées. Garci Alvarez fit jusqu'au bout tout ce qu'il put pour garder Tolède au parti de D. Pedro, mais ceux du parti contraire avaient le dessus et tenaient l'Alcazar et le pont d'Alcantara. Il fallut céder. Le 11 mai, l'archevêque et les membres du haut conseil de la ville se présentèrent au roi Henri, dans son camp, un cahier de pétitions à la main, que lui adressait la ville de Tolède. Tolède demandait, entr'autres choses, qu'il maintînt dans ses emplois et possessions le maître de Saint-Jacques D. Garcia Alvarez et son frère D. Gutierre, évêque de Palencia; qu'il fît la même faveur à d'autres enfans de Tolède ou alliés de ses grandes familles, tels que Diego Gomez, Tel Ferrandez, Ferrand Alvarez, Iñigo Lopez de Orozco, Pedro Gonzalez de Mendoza et tous leurs parens. Par l'une d'elles, on intercédait simplement pour les chefs des six cents hommes d'armes laissés par D. Pedro à la défense de la ville, qui peut-être étaient les musulmans d'El Cabeszani, et pour tous les grands, chevaliers, écuyers et hommes de Castille et autres lieux actuellement dans Tolède. Ces pétitions portaient entr'autres les signatures de D. Gomez Manrique, archevêque de la ville, et de l'évêque de Badajoz. Rien ne paraissait plus difficile que de satisfaire à ces demandes, surtout en ce qui touchait D. Garci Alvarez. Avec le roi D. Henri, en effet, venait D. Gonzalo Mexia, qui, comme nous l'avons dit, avait toujours porté en Aragon le titre de maître de Saint-Jacques, et parmi les Henriquistes en était le seul maître légitime. Il avait toujours servi les intérêts du roi dans son exil avec un zèle extrême, et il en était l'ami particulier. Il ne pouvait être question de le dépouiller, maintenant qu'on était vainqueur, d'un titre que, banni, on n'avait cessé de lui reconnaître. Il fallait donc qu'en ceci D. Garci Alvarez cédât de gré ou de force. Mais le nouveau roi sut trouver le

moyen de le faire céder de gré. C'était le mieux après tout; et l'on convint que D. Garci Alvarez renoncerait à la maîtrise, et la laisserait sans conteste à D. Gonzalo Mexia, moyennant une cession de territoire et une forte rente en fonds de terres; il reçut en conséquence en toute propriété, à titre héréditaire (*por juro de heredat*), Val de Corneja et Oropesa, avec une rente annuelle de cinquante mille maravédis. Ces transactions eurent lieu aux portes de la ville, et furent comme la condition de l'admission du nouveau monarque dans Tolède. Il y fit son entrée le 12 mai, non sans protestation de la part de quelques quartiers. Les Juifs particulièrement se montrèrent peu contens de sa venue; mais leur hostilité évidente fut aussitôt punie, et Henri les mit à contribution pour payer ses compagnies. L'assemblée (aljama) des Juifs de Tolède fut imposée d'un million de maravédis. Ils demandèrent terme, et payèrent dans quinze jours. D. Henri passa ces quinze jours à Tolède, où il reçut les députés des villes d'Avila, de Ségovie, de Talavera, de Madrid, de Cuenca, de Villaréal, et de quelques autres lieux, qui vinrent lui faire serment et le reconnaître officiellement pour roi et seigneur. Quittant Tolède à la fin de mai, il laissa le gouvernement de la ville à son archevêque D. Gomez Manrique, et se mit en marche pour l'Andalousie[1].

En apprenant à Séville ce qui s'était passé à Tolède, et que D. Henri était en marche pour l'Andalousie, Pierre fut saisi d'une grande crainte. Il tint conseil sur ce qu'il y avait à faire avec ses conseillers privés, les seuls et derniers serviteurs fidèles qui lui restassent, le maître d'Alcantara D. Martin Lopez de Cordoue, Mathéos Ferrandez son chancelier du sceau privé, et Martin Yañez de Séville son grand trésorier, et il fut décidé qu'il ferait demander des secours au roi de

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. 8, et Informe sobre Pesos y Medidas de Toledo, p. 121.

Portugal D. Pedro, son oncle, et lui enverrait en même temps sa fille aînée l'infante Béatrix, comme en exécution du précédent traité d'alliance par lequel ils avaient stipulé le mariage de celle-ci avec l'infant D. Ferdinand, héritier présomptif de la couronne de Portugal. On décida aussi qu'avec Béatrix serait envoyée en Portugal la dot énoncée au traité, à laquelle, pour mieux faire les choses, Pierre ajouta, outre une somme assez forte en maravédis d'or provenant de l'héritage de Marie de Padilla, des présens considérables en bijoux, perles et diamans, qui avaient aussi appartenu à la mère de l'infante. Un homme en qui il avait confiance, dit la chronique, Martin Martinez de Trugillo, fut chargé d'accompagner l'infante en Portugal, et de la remettre à son futur beau-père. Le roi croyait par là engager celui-ci et son fils D. Ferdinand à embrasser sa querelle, sinon par affection, par intérêt du moins, en vue de la couronne de Castille dont Béatrix avait été déclarée héritière, et sur laquelle elle avait des droits qui pouvaient être utilement soutenus, quand bien même on ne parviendrait pas à le faire entièrement triompher, et il était plein de confiance de ce côté. Mais le temps et la fortune allaient lui manquer pour le succès de toutes ces fines combinaisons de sa politique. Béatrix venait à peine de partir de Séville lorsque on apprit que Don Henri avait quitté Tolède et allait arriver avec les compagnies. Cette nouvelle remplit le roi Pierre de la plus grande inquiétude, et là encore il montra la même hâte à fuir le danger qu'il avait montrée à Burgos. Il fit tirer d'Almodovar del Rio son trésor en or et en argent monnayé commis à la garde de Martin Yañez, et fit armer une galère sur laquelle on l'embarqua avec le trésorier. Martin Yañez fut chargé de la conduire à Tavira, port de la couronne de Portugal, dans les Algarves, avec l'ordre d'y attendre les commandemens du roi. Pierre fut, dans ces derniers momens de son séjour dans cette Séville où il avait toujours

été si heureux, accablé de soucis et d'avanies de tout genre. Comme lui-même se disposait à la quitter quand il aurait réuni d'autres trésors, et qu'il était causant avec plusieurs habitans dans la cour de l'église de Sainte-Marie, il lui échappa sans doute quelque parole imprudente. Il dut parler du roi de Grenade de manière à faire naître le soupçon tout au moins qu'il en attendait un fidèle concours contre les chrétiens rebelles de son royaume, et ceux-là mêmes qui étaient là avec lui coururent répandre l'alarme par la ville. C'en étaient peut-être les magistrats municipaux. Ils mirent des gardes aux portes, et bientôt toute la ville fut en tumulte et en révolte contre lui.

Le bruit s'accrédita en peu d'instans qu'il avait eu recours au roi de Grenade son bon ami, qui lui devait son empire, et qu'avec les secours qu'il en attendait, il voulait tenter de prolonger son règne cruel. Là-dessus on s'arme. Séville elle-même était lasse de lui. On était toujours occupé aux Atarazanas à charger ses trésors sur des galères. On veut l'empêcher. On crie partout qu'après avoir appauvri l'Andalousie par son avarice et son despotisme ruineux, il veut emporter tout l'or et tout l'argent monnayé des Espagnes. Il fait donner un peu de son or et de son argent pour apaiser les mutins, et d'abord cela lui réussit. Mais, comme il restait tant qu'il pouvait à Séville, dit Ayala, pour emporter le plus qu'il pouvait de ce qu'il y avait, son avarice dégoûta tout le monde. La sédition se changea en révolte, et devint si furieuse que toute la ville se mit de la partie, « et l'on commença à piller partout où il y avait de l'argent du roi. » Marchands, mariniers, bourgeois en armes accourent à l'Alcazar, et en forcent les portes. On pilla sans retenue tout ce qui s'y trouvait. Les révoltés, ou plutôt les véritables justiciers de Dieu, poussaient des clameurs et parlaient de Pierre en termes tels qu'il comprit enfin que la position n'était plus tenable. Ces clameurs le chassèrent de l'Alcazar,

et il eut à peine le temps d'en sortir sans danger avec ses filles Constance et Isabelle, et de se rendre aux Atarazanas d'où, la nuit venue, il put se jeter et fuir sur la route de Portugal [1].

Quelque précipitation qu'il eût mise à s'enfuir, il put cependant encore emmener avec lui une escorte de trois ou quatre cents hommes d'armes et quelques rares fidèles en tête desquels se placent naturellement le maître d'Alcantara Frey Martin Lopez de Cordoue et Mathéos Ferrandez son chancelier. Ayala nomme aussi Diego Gomez de Castañeda et Pero Ferrandez Cabeza de Vaca. La petite troupe gagna sans être poursuivie Valverde del Camino, Calañas, el Cerro, Cabezas-Rubias, et franchit de ce côté la frontière de Portugal. C'était la route sur laquelle avait été mise, l'avant-veille, l'infante Béatrix avec le fidèle Martin Martinez de Trugillo, et Pierre la rejoignit non loin de Serpa, avant, par conséquent, qu'elle eût été présentée au roi de Portugal, qui était en ce moment au palais de Valada, près de Santarem. Pierre lui dépêcha des courriers pour lui annoncer son arrivée et lui dire ce qui avait été convenu, et lui-même se mit en route pour Santarem avec ses trois filles réunies et son escorte. Il passa avec elles à Serpa, et de là, traversant le Guadiana, à Beja, et enfin à Coruche, à six lieues de l'endroit où étaient le roi de Portugal et son fils. Mais là, ils durent s'arrêter. Ses propres courriers et un messager portugais vinrent lui dire, de la part de son oncle Pierre de Portugal, que l'infant D. Ferrando ne voulait pas se marier avec l'infante Béatrix, et qu'on ne pouvait le recevoir à Valada. Sur cet affront, il résolut d'aller chercher un refuge dans le château d'Albuquerque, au sud de la sierra de San-Mamed, pour y mettre à l'abri ses filles et ce qui lui restait. Il apprit en route une autre nouvelle fâcheuse : Micer Gil Bocanegra, à

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. 9.

l'instigation des révoltés de Séville, avait armé une galère et quelques navires plus légers, et était allé à la poursuite de la galère chargée des trésors du roi, que Martin Yañez conduisait à Tavira : il l'avait trouvée encore dans le Guadalquivir et l'avait ramenée à Séville avec les trésors du roi et Martin Yañez prisonnier. Pierre voulait attendre à Albuquerque des nouvelles plus sûres de tous ces faits. Mais le châtelain d'Albuquerque refusa de l'y recevoir, et il perdit là encore quelques-uns de ses compagnons. Ils se séparèrent de lui devant Albuquerque, et entrèrent dans le château[1].

Cette nouvelle avanie le rejeta en Portugal, et le contraignit à implorer un sauf-conduit de son oncle, qui venait de lui faire subir le plus grand affront. Il l'implora, dit la chronique, parce qu'il était en ce moment fort en crainte de l'infant Ferdinand qui paraissait très mal disposé contre lui (comme neveu de la femme de D. Henri, doña Juana, sœur de Constance, première femme du roi Pierre de Portugal, et mère de Ferdinand). Le roi de Portugal lui envoya D. Alvar Perez de Castro, et D. Juan Alfonse Tello, comte de Barcelos, pour l'accompagner et le conduire sain et sauf en Galice. Ils le prirent à Portalegre et le menèrent à la Guarda, au delà de la Sierra d'Estrella. Mais là, chose singulière, ils lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient l'accompagner plus loin, dans la crainte où ils étaient d'être attaqués par l'ordre de l'infant Ferdinand, qui les en avait fait menacer « parce qu'ils allaient avec lui. » Il leur donn six mille doubles d'or, deux estocs et deux ceintures d'argent très riches, pour qu'ils fussent avec lui jusqu'en Galice, et ils le conduisirent jusqu'à Lamégo, d'où ils s'en retournèrent. Telles étaient les étranges mœurs du temps. Tout était occasion d'affaires pour ces chevaliers qui faisaient au fond commerce de tout. Pierre avait emmené avec ses filles une fille

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. 9, et 14.

naturelle de Henri de Trastamare, née d'une liaison amoureuse et sans doute passagèrement adultère de celui-ci avec une dame nommée Léonor Alvarez. Cette fille se nommait Léonor, comme sa mère et comme sa sœur consanguine légitime fille du comte et de doña Juana Manuel sa femme. Pierre s'en était emparé on ne sait comment, il y avait déjà assez longtemps, et l'avait depuis toujours gardée prisonnière. Avant de se séparer de lui à Lamego, les deux seigneurs portugais la lui prirent, et la livrèrent au roi de Portugal, qui put s'en faire un titre auprès de Don Henri. De Lamego le roi fugitif pressa le pas vers Chaves et gagna enfin Monterey sur les terres de Galice [1].

Ainsi arriva Don Pedro en Galice sans presque aucune suite, car il avait été délaissé en chemin par plusieurs des chevaliers qui l'accompagnaient à sa sortie de Séville, et dont le plus grand nombre l'avait quitté à Albuquerque. Mais, en Galice, régnait en quelque sorte son fidèle ami D. Ferrand de Castro, et il put respirer. Il y apprit d'ailleurs d'assez bonnes nouvelles en arrivant. Zamora tenait encore pour lui. Juan Gascon, commandeur de l'ordre de Saint-Jean, s'y maintenait en son nom dans l'Alcazar; Logroño, Soria ne s'étaient pas départies de son obéissance malgré ses malheurs et les succès de son frère; il parut un moment renaître à l'espérance, et de Monterrey dépêcha des courriers au plus vite à ce commandeur et à ces deux villes fidèles, avec des lettres où il les encourageait à tenir bon,

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. 10; Historia do Rey Dom Hernando de Portugal, Duarte do Lião, Chronicas dos Reis de Portugal, p. 222 et seq. — « Si arriva le roi dan Piètre à privée maisnie (suite), et comme un chevalier desbaraté et déconfit, dit Froissart, en Galice en un port qu'on dit la Colongne (la Corogne), où il y a un fort châtel durement. Si se boutèrent là dedans le roi dan Piètre, sa femme et deux filles, jeunes demoiselles qu'il avait, Constance et Isabel. » — Froissart est le seul à dire que D. Pedro avait avec lui sa femme en ce voyage. Ce mot semblerait indiquer qu'il se fit suivre d'Isabelle, ancienne *dame d'honneur* de ses filles sans doute, et qu'on nommait sa femme depuis qu'il l'avait *prise*, comme parle Ayala.

en leur faisant savoir qu'il était en Galice, et que de là il les enverrait secourir. Il écrivit pareillement au roi de Navarre et au prince de Galles, pour leur annoncer son arrivée en Galice et leur demander quel effort il en pouvait espérer. Il attendit à Monterey l'archevêque de Saint-Jacques et Don Ferrand de Castro, qu'il y avait fait appeler, et tint conseil avec eux et les compagnons de sa fuite. Il avait encore avec lui, malgré toutes ses pertes, deux cents chevaux armés, et on lui dit qu'il lui serait facile d'en réunir en Galice cinq cents autres et deux mille soldats à pied. Avec cela on lui dit que ce qu'il avait de mieux à faire était de se rendre à Zamora, et de là droit à Logroño ; il le pouvait, D. Henri étant en ce moment à Séville avec toutes ses compagnies et personne ne faisant mine de vouloir l'en empêcher. De cet avis étaient D. Martin Lopez de Cordoue, Diego Gomez de Castañeda, Juan Alfonse de Mayorga et Pero Ferrandez Cabeza de Vaca ; D. Ferrand de Castro le partageait ; c'était le parti le plus hardi, et peut-être le plus sûr. C'était certainement le plus honorable. D'un sentiment contraire furent Matéos Ferrandez, chancelier du sceau privé, et Juan Diente, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, les deux plus intimes conseillers du roi depuis sa fuite. Ils pensaient qu'il valait mieux aller à la Coruña, et se rendre de là par mer à « Bayonne d'Angleterre, » où le roi pourrait traiter avec le prince de Galles. Pierre se rangea de cet avis, mais il fut trois semaines incertain à Monterey sur le parti qu'il prendrait. Il se décida enfin, et alla passer la Saint-Jean à Santiago où son séjour fut marqué par le meurtre de l'archevêque de Saint-Jacques D. Suero de Tolède, sacrifié à quelque vieille rancune. Le jour de saint Pierre (29 juin) le roi donna l'ordre à Ferrand Perez Churrichao et à Gonzalez Gomez Gallinato, deux chevaliers de Galice, qui voulaient du mal à l'archevêque, de l'attendre avec vingt hommes d'armes à cheval sur la place de son église, et de le tuer comme il y

entrerait. L'archevêque arrivait se rendant aux ordres du roi qui l'avait mandé exprès comme pour un conseil, et Churrichao se mit et marcha derrière lui à cheval avec ses hommes jusqu'au parvis, où il lui donna le premier de sa lance dans les épaules. Le roi se promenait sur la terrasse de l'église pendant l'exécution, et vit l'archevêque tomber assassiné sur les marches du parvis. Les assassins prirent la fuite cependant, mais personne ne les poursuivit. Pierre se rendit ensuite de Santiago et demeura près d'un mois encore à la Coruña, où il fit armer une galère, et quelques nefs pour son passage projeté en Guienne [1].

«Vous avez bien ouï recorder, dit Froissart, comment il s'était bouté, dedans le chatel de la Colongne (la Corogne) sur mer, sa femme [2] avecques lui et ses deux filles et dan Ferrant de Castres tant seulement. Si que pendant que le bâtard son frère, par la puissance des gens d'armes qu'il avait astrait hors du royaume de France, conquérait Castille et que tout le pays se rendait à lui, si comme ci-dessus est dit, il avait été durement effrayé; et ne s'était mie du tout asseuré au dit chatel de la Colongne : car il doutait (redoutait) trop malement son frère le bâtard; et bien sentait que là où on le saurait on le viendrait querre de force et assiéger. Si n'avait mie attendu ce péril; mais était parti de nuit et mis en une nef, sa femme avecques lui et ses deux filles et dan Ferrant de Castres et tout ce qu'il avait d'or et d'argent et de joyaux : mais ils eurent vent si contraire que oncques ils ne se purent éloigner de la Colongne; et les y convint retourner, et rentrer de rechef en la forteresse. Adonc demanda le roi dan Piètre à dan Ferrant de Castres, son chevalier, comment il se maintiendrait, et en lui complaignant de fortune qui lui était si contraire. « Mon seigneur, dit le chevalier, ainçois que partez de ci, ce serait bon que vous envoyassiez devers votre cousin le

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. 12.

[2] On a vu dans l'avant-dernière note ce qui a pu induire Froissart à parler de « la femme » de D. Pedro.

prince de Galles, à savoir si il vous voudrait recueillir et que pour Dieu et par pitié il voulût entendre à vous; car en aucunes manières il y est tenu, pour grand alliance que le roi son père et le vôtre eurent ensemble. Le prince de Galles est bien si noble et si gentil de sang et de courage, que quand il sera informé de votre ennui et tribulation, il y prendra grand'compassion; et si il vous voulait aider à remettre en votre royaume, il n'est aujourd'hui sire que le pût faire devant lui, tant est craint et redouté par tout le monde et aimé de toutes gens d'armes; et vous êtes ci encore bien et en bonne forteresse pour vous tenir un temps, tant que les nouvelles vous seront retournées d'Aquitaine. »

« A ce conseil s'accorda légèrement le roi dan Piètre; et furent lettres escriptes moult piteuses et aimables, et un chevalier et deux écuyers priés de faire ce message. Ceux l'emprirent volontiers, et se boutèrent en un lin en mer et arrivèrent à Bayonne, une cité qui se tient du roi d'Angleterre. Si demandèrent du prince. On leur dit qu'il était à Bordeaux. Doncques montèrent-ils à cheval et firent tant par leur exploit qu'ils vinrent en la bonne cité de Bordeaux; et descendirent à hôtel, et puis assez tôt après ils se trairent par devers l'abbaye de Saint Andrieu (André) où le prince se tenait. Si dirent aux chevaliers du dit prince qu'ils trouvèrent en la place, qu'ils étaient Espagnols et messagers de dan Piètre de Castille.

» Ces nouvelles vinrent tantôt au prince; si les voulut voir et savoir quelle chose ils demandaient. Ceux s'en vinrent pardevant lui et se jetèrent à genoux, et le saluèrent à leur usage, et recommandèrent le roi leur seigneur à lui, et lui baillèrent leurs lettres. Le prince fit lever les dits messagers, et prit les lettres et les ouvrit; et puis les lut par deux fois à grand loisir; et regarda comment piteusement le roi dan Piètre avait écrit à lui et lui signifiait ses duretés et ses pauvretés; et comment son frère le bâtard, par la puissance des grandes alliances qu'il avait faites au pape premièrement, au

roi de France, au roi d'Aragon, et aux compagnies, l'avait bouté hors de son héritage, le royaume de Castille. Si lui priait, pour Dieu et pour pitié, qu'il y voulût entendre et pourvoir de conseil et de remède, si ferait bien et aumône, et en acquerrait grâce à Dieu et à tout le monde; car ce n'est mie droit d'un roi chrétien d'hériter, et à hériter, par puissance et tyrannie, un bâtard. Le prince, qui était vaillant chevalier et sage durement, cloït les lettres et dit à ceux qui là étaient en présence : « Vous êtes les bienvenus de par notre cousin le roi de Castille; vous demeurerez ci de lez nous et ne vous partirez point sans réponse. » Adonc furent tantôt appareillés les chevaliers du prince, qui trop bien savaient quelle chose ils devaient faire, et emmenèrent le chevalier espagnol et les deux écuyers, et les tinrent tout aise.

» Le prince qui était demeuré en sa chambre et pensait grandement à ces nouvelles et sur les lettres que le roi dan Piètre lui avait envoyées, manda tantôt monseigneur Jean Chandos, monseigneur Thomas de Felton, les deux plus spéciaux de son conseil; car l'un était grand sénéchal d'Aquitaine et l'autre connétable. Quand ils furent venus pardevant lui, si leur dit, tout en riant : « Seigneurs, véez-ci grands nouvelles qui nous viennent d'Espagne : le roi dan Piètre notre cousin se complaint grandement du bâtard Henry son frère, qui lui tolt de fait son héritage et l'en a bouté hors, si comme vous l'avez ouï recorder par ceux qui en sont revenus. Si nous prie moult doucement sur ce de confort et d'aide, ainsi comme il appert par lettres. » Adonc de rechef les lut le dit prince par deux fois de mot en mot; et les chevaliers volontiers y entendirent. Quand il eut lu les dites lettres, si dit ainsi : « Vous messire Jean, et vous messire Thomas, vous êtes les plus spéciaux de mon conseil et ceux où plus je me affie et arrête : si vous prie que vous me veuilliez conseiller quelle chose en est bonne à faire. » Adonc regardèrent les deux chevaliers l'un l'autre, sans rien parler; et le prince de rechef

appela et dit : « Dites, dites hardiment ce qu'il vous en semble. » Et fut le dit prince de Galles conseillé de ces deux chevaliers, si comme je fus depuis informé, qu'il voulût envoyer devers ce roi dan Piètre de Castille gens d'armes jusques à la Colongne où il se tenait, si comme ses lettres et ses messagers disaient ; et fut amené avant jusques à Bordeaux, pour savoir plus pleinement quelle chose il voulait dire ; et adonc sur ses paroles ils auraient avis, et serait si bien conseillé que par raison il lui devrait suffire. Cette réponse plut bien au prince. Si en furent priés et ordonnés de par le prince d'aller en ce voyage et de guerre à la Colongne en Galice où étaient ce roi dan Piètre et son remenant, premièrement messire Thomas de Felton, souverain en chef de cette emprise et armée, messire Richard de Pontchardon, messire Noel Loing, messire Simon de Burley, messire Guillaume de Troussiaux. Et devait avoir en cette armée douze nefs chargées d'archers et de gens d'armes. Si firent ces chevaliers dessus nommés leurs pourvéances et leurs ordonnances tout ainsi que pour aller en Galice, et se partirent de Bordeaux et du prince les messagers du roi dan Piètre en leur compagnie, et chevauchèrent devers Bayonne et tant firent qu'ils y parvinrent, si séjournèrent là trois jours ou quatre, en attendant vent et chargeant leurs vaisseaux, et ordonnant leurs besognes. Au cinquième jour, ainsi comme ils devaient partir, le roi dan Piètre de Castille arriva à Bayonne ; et était parti de la Colongne en grand doute, et n'y avait osé plus demeurer ; son remenant avecques lui, qui n'était mie grand, et une partie de son trésor, ce qu'il en avait pu amener. Si furent les nouvelles de la venue moult grandes entre les Anglais ; et se trairent tantôt messire Thomas de Felton et les chevaliers devers lui et le recueillirent moult doucement ; et lui contèrent et remontrèrent comment ils étaient appareillés et émus, par le commandement du prince leur seigneur, de lui aller querre jusques à la Colongne ou ailleurs, si mestier (besoin) était. De ces nouvelles fut

le roi dan Piètre moult joyeux, et en remercia grandement monseigneur le prince et les chevaliers qui là étaient [1]. »

Après la fuite de D. Pedro, Henri était venu à Séville en passant par Cordoue, où il fut reçu au milieu des acclamations de la population tout entière. A Séville, le même enthousiasme l'attendait. Les habitans des campagnes eux-mêmes s'émurent à la nouvelle de son arrivée. Le concours des peuples y fut si grand, qu'il eut peine à se frayer un passage à travers leurs flots pressés. Arrivé à l'entrée de la ville de grand matin, il était trois heures de l'après midi quand il arriva à l'Alcazar. Toutes les villes de l'Andalousie et de la frontière de Grenade s'empressèrent de lui envoyer des députations. Les Arabes de Grenade furent un moment inquiets de ces démonstrations, et se mirent sous les armes. Mais le roi Mohammed sentit qu'il était prudent à lui d'envoyer saluer le nouveau roi, et des ambassadeurs musulmans vinrent de sa part proposer à Henri le maintien et le renouvellement des trèves, ce à quoi il consentit, bien qu'avant le départ de Pierre, il y avait peu de jours, les Grenadins se fussent emparés d'une ville appelée Iznaxar, qui était restée aux mains des Chrétiens depuis la guerre de Pierre avec Abou-Saïd. Henri s'occupa d'abord du licenciement des compagnies, licenciement difficile, véritable liquidation commerciale. Anglais, Français, Bretons et autres ne se pouvaient tenir de faire dommage, et coûtaient gros chaque jour. Il fit son compte avec eux du temps qu'ils l'avaient servi, les paya, et leur donna congé. Il ne retint que Bertrand du Guesclin et ses Bretons avec sir Hugh de Calverley, Eustache d'Aubrecicourt, et quelques Anglais, formant en tout d'étrangers mille cinq cents lances. Tous le quittèrent très contens et très satisfaits de lui. Le comte de la Marche et le sire de Beaujeu furent les premiers à partir. Ils étaient venus en

[1] Froissart, Chr., l. I, c. 522.

Castille par un pur motif de chevalerie, comme nous l'avons dit, pour venger la mort de Blanche de Bourbon leur cousine. Dès leur arrivée en Andalousie, ils étaient allés avec leurs hommes d'armes à Xerès pour y arrêter l'arbalétrier de masse Juan Perez, qui avait tué Blanche dans sa prison, et ils l'avaient mené prisonnier à Séville, au roi Henri, qui le leur donna pour en faire ce qu'ils voudraient. Ils le firent pendre [1].

Suivant Froissart, « quand le roi Henry se vit en cet état et ainsi au dessus de toutes ses besognes et que toutes gens, francs et villains, en Castille, obéissaient à lui, et le tenaient et appelaient leur seigneur et roi; et encore n'était apparent de nul contraire que on lui voulut débattre : si imagina et jeta son avis pour son nom exaucier et pour employer ces gens des compagnies qui étaient issus hors du royaume de France, que il ferait un voyage sur le roi de Grenade. Si en parla à plusieurs chevaliers qui là étaient; et en furent bien d'accord. Encore retenait toujours de-lez lui le roi Henry les chevaliers du prince, messire Eustache d'Aubrecicourt et messire Hue de Caurelée et les autres; et leur faisait et montrait grand semblant d'amour en intention de ce que il voulait être aidé et servi au voyage de Grenade, où il espérait à aller [2]. »

[1] É mandaronlo enforcar, como quier que fué pequeña enmienda, ajoute Ayala. Ils ramenèrent, dit-on, le corps de Blanche, qu'ils laissèrent à Tudèle de Navarre. Mais c'est un point douteux.

[2] Froissart, Chr., l. I, c. 520. — Les détails d'Ayala, en ce qui concerne le licenciement des compagnies, sont plus d'un homme d'affaires. On vient de les lire presque mot pour mot dans notre texte : — Por quanto eran y con el Rey Don Enrique muchas gentes de las Compañas que con el eran venidas, asi Franceses, como Ingleses, é Bretones, é otros, é facian grand daño en el regno, é grand costa, que de cada dia se contaba el sueldo que levaban del Rey... por tanto acordo de los enviar los mas dellos, é fizo en Sevilla su cuenta con ellos, del tiempo que le avian servido, é pagalos, é envióles para sus tierras, é fueron todos muy contentos é muy pagados dél; pero fincaron con él mosen Beltran de Claquin, é los Bretones que eran de su compaña, é mosen Hugo de Cauverley, é algunos Ingleses, que eran todos compañas Estrangeras mil é quinientas lanzas. — Il ne dit rien du projet de

Mais ce « voyage sur le roi de Grenade, » dont le projet, après tout, paraît très vraisemblable, ne tarda pas à devenir impossible en l'état des affaires intérieures et extérieures de la Péninsule. Henri demeura près de quatre mois à Séville dans un mouvement continuel d'affaires, de négociations, de préoccupations de tout genre. Les nouvelles qu'il eut de la Galice et de l'arrivée de Pierre à Bordeaux vinrent surtout lui montrer l'avenir sous un jour inquiétant. L'attitude qu'avait prise en Galice D. Ferrand de Castro appela toute son attention. D. Ferrand était maître, pour ainsi dire, de la province et l'avait maintenue tout entière en l'obéissance du roi émigré. On n'a jamais bien pénétré les motifs de ce dévoûment à toute épreuve de D. Ferrand de Castro pour le roi D. Pedro. Suivant l'auteur de la chronique du comte Pero Niño, il s'était lié à Pierre par une espèce de serment lorqu'il s'était raccommodé avec lui, et il le servit depuis chavaleresquement toute sa vie. Mais j'ai quelque peine à croire que, dans l'état des mœurs du temps, il n'y eût pas à cette liaison étrange quelque positif intérêt. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il poussait ce dévoûment jusqu'au fanatisme. Il montait souvent en chaire, nous dit le chroniqueur Games, et prêchait, et admonestait les gens pour qu'ils prissent le roi, et ne l'abandonnassent pour aucun autre seigneur [1]. C'est pour cela peut-être que Pierre avait fait assassiner l'archevêque de Saint-Jacques D. Suero, qui sans doute n'était pas si éloquent en chaire en parlant de lui.

faire la guerre au roi de Grenade, et c'est lui qui nous apprend que Mohammed s'empressa de demander le renouvellement des trèves au nouveau roi : — Otrosi el Rey Mahomad de Granada, luego que sopo que el Rey Don Enrique avia cobrado los regnos de Castilla é de Leon é toda el Andalucia, ovo muy grand temor dél, é envióle luego sus mensageros, é firmó con él sus treguas. — Mais toujours est-il que le projet dut occuper un moment toutes les têtes des aventuriers, et que des propos durent en être jetés, propos qui sans doute effrayèrent Mohammed et l'engagèrent à demander la paix.

[1] Cronica del Conde Pero Niño, in principio.

Dans les données de l'ancienne comme de la nouvelle politique, il fallait que D. Henri eût raison de cette résistance, et il se détermina à l'aller combattre en Galice avec une armée. D. Ferrand, à son approche, alla s'enfermer dans Lugo, et le roi Henri vint l'y assiéger. Pendant deux mois, Henri en pressa la reddition, mais en vain, et, appelé dans d'autres parties de ses royaumes, il signa vers la fin d'octobre ce qu'on appelait un pleyto (un pacte). Il fut convenu que si, dans l'espace de cinq mois, D. Ferrand n'était pas secouru, il se rendrait à Henri, et le reconnaîtrait, comme le reste des royaumes de Castille et de Léon, pour son roi et seigneur [1].

Henri quitta la Galice incontinent. Il partit de son camp devant Lugo le jour de la Toussaint (1er novembre 1366), et se rendit à Burgos, où il avait convoqué les cortès générales des deux royaumes. Son premier soin fut d'y faire reconnaître solennellement et jurer, comme on disait alors, l'infant D. Juan son fils aîné pour héritier, selon la coutume d'Espagne, dit Ayala. Il avait besoin de subsides pour se préparer à la défense, car déjà des bruits de guerre remplissaient l'Espagne, et une rente d'un dixième, une dîme enfin sur toutes les marchandises achetées ou vendues dans ses états lui fut accordée. C'est l'origine de la *decena*. Cet impôt rendit heureusement, en très peu de mois, dix-neuf millions de maravedis, somme importante pour le temps, et qui lui permit de subvenir aux nécessités de la situation [2].

Pierre, cependant, accueilli comme nous l'avons vu par le prince de Galles, avait envoyé une ambassade au roi d'Angleterre, et n'avait rien négligé de ce qui pouvait engager le roi et le prince à épouser chaudement sa querelle. Les traités, les cessions de territoires se multiplièrent. Enfin un parlement fut tenu à Bayonne où le roi de Navarre fut de sa

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. 18.

[2] Cortes de Leon et de Castilla, cortes celebradas en Burgos en la era 1405 (año 367).

personne. « Au jour que ce parlement fut assigné, dit Froissart, en la cité de Bayonne, vinrent le prince, le roi d'Espagne, le comte d'Armagnac, le sire de Labreth (d'Albret) et tous les barons de Gascogne, de Poitou, de Quersin (Quercy). de Rouergue, de Saintonge, de Limousin; et là fut le roi de Navarre personnellement, auquel le prince et le roi dan Piètre firent moult d'honneur, pour ce qu'ils en pensaient à mieux valoir; et eut en la cité de Bayonne de rechef grand parlement et long, et dura cinq jours. Et eurent le dit prince et son conseil moult de peine et de travail ainçois qu'ils pussent avoir le roi de Navarre de leur accord; car il n'était mie léger à entamer là où il véait qu'on avait besoin de lui. Toutesfois le grand sens du prince le mena à ce que il promit, jura et scella au roi dan Piètre paix, amour, alliances et confédérations, et le roi dan Piètre ainsi à lui sur certaines compositions qui furent là ordonnées, desquelles le prince de Galles fut moyen traictierre (traiteur) et devissierre (deviseur)[1]; c'est à savoir que le roi dan Piètre, comme roi de toute Castille, donna, scella et accorda au roi de Navarre et à ses hoirs, pour tenir héritablement, toute la terre du Groing (Logroño), ainsi comme elle s'étend pardeça et delà la rivière, et toute la terre et la contrée de Sauveterre (Salvatierra), la ville de Saint-Jean du Pié-des-Ports (Saint-Jean-Pied-de-Port), et la marche de là environ[2] : lesquelles terres, villes et chateaux et seigneuries il lui avait tollues et jadis tenues de force. Avec tout ce, le dit roi de Navarre devait avoir six vingt-mille francs pour ouvrir son pays, et laisser passer parmi paisiblement toutes gens d'armes, et eux faire administrer vivres et pourvéances, leurs

[1] Ces compositions sont tout au long exprimées dans un traité qui se trouve dans Rymer, sous la date du mois de septembre de cette année 1366. Voir Rymer, Acta, etc., t. III, 2me part. 9, p. 116 et seq.

[2] On ne trouve dans Rymer, qui donne l'acte authentique, aucune mention de ces deux dernières villes, et Froissart s'est évidemment trompé en les nommant ici.

deniers payants : de laquelle somme de florins il fit sa dette envers le roi de Navarre.

» Quand les barons de la prinçauté et d'Aquitaine sçurent que parlements et traités se portaient ainsi et que on était d'accord au roi de Navarre, ils voulurent savoir qui les paierait et délivrerait de leurs gages. Et là le prince, qui grand' affection avait en ce voyage, fit sa dette envers eux; et le roi dan Piètre au prince.

» Quand chacun sçut quelle chose il devait faire et avoir, et ils euren séjourné en la cité de Bayonne plus de douze jours, et joué et révélé ensemble moult amiablement, le roi de Navarre prit congé et se retraist au royaume de Navarre dont il était parti; et si se départirent tous ces seigneurs les uns des autres, et se retraist chacun en son lieu : mêmement le prince s'en revint à Bordeaux, et le roi dan Piètre demeura à Bayonne. Et ne sçut mie sitôt le roi Henry les nouvelles, ni la volonté du prince, que il voulait ramener le roi dan Piètre son frère en Espagne. Toutefois quand il en sçut la certaineté, il n'en fit mie trop grand compte, par semblant, et en parla à messire Bertran Du Guesclin qui était encore de lez lui, et dit : » Dan Bertran, regardez ce prince de Galles; on nous a dit qu'il nous veut guerroyer et remettre ce juif qui s'appelait roi d'Espagne, par force, en notre royaume; et vous qu'en dites? » — « Monseigneur, répondit messire Bertran, il est bien si vaillant chevalier, puis qu'il a entrepris, qu'il en fera son pouvoir. Si vous dis que vous fassiez bien garder vos détroits et vos passages de tous lez, par quoi nul ne puist entrer ni issir en votre royaume, fors par votre congé; et tenez à amour toutes vos gens. Je sçais de vérité que vous aurez en France grand'aide de chevaliers et d'écuyers qui volontiers vous serviront. Je m'en retournerai par delà, par votre congé, et vous y acquerrai tous les amis que je pourrai. » Depuis ne demeura guères de temps que messire Bertran se partit du roi Henry, et s'en vint en Aragon où le roi le

recueillit liement; et fut bien quinze jours de lez lui, et puis s'en partit et fit tant par ses journées que il vint à Montpellier; et là trouva le duc d'Anjou qui le reçut aussi liement, car moult l'aimait. Quand il eut été un terme de lez lui, il s'en partit et en revint en France devers le roi qui le reçut à grand'joie [1]. »

Toutes les conventions arrêtées en ce parlement de Bayonne furent écrites, et solennellement jurées par les procureurs des deux rois et du prince, à Libourne, près de Bordeaux, le 23 septembre 1366. Ainsi le prince devait avoir la terre de Biscaye et la ville de Castro de Urdiales, et Pierre donnait au roi de Navarre, pour les services qu'il en attendait dans la revendication de son royaume, la province de Guipuzcoa, Vittoria et tout l'Alava, Navarette, Calahorra, Alfaro, Treviño, Najera, Haro, Briones, la Bastida, « et tout ce que le dit roi de Navarre disait avoir été à la Navarre anciennement; sauf la Rioja et Burueva [2]. »

A ce prix Charles promettait de livrer à l'armée anglaise le passage en Espagne par le port de Roncevaux, et pour gage enfin de toutes ses promesses au prince de Galles, Pierre consentait à lui laisser en otage à Bayonne les trois infantes ses filles et même les femmes du maître d'Alcantara D. Lopez et de son chancelier du sceau privé. Tout le reste de l'année se passa en préparatifs des deux côtés, et enfin, avant qu'elle fût écoulée, le prince de Galles avait mis sur pied en faveur de Don Pedro une armée considérable avec laquelle il n'attendait plus que le moment de passer les Pyrénées [3].

Henri sentit combien il était important pour lui de tenir

[1] Froissart, Chron., l. I, c. 524.

[2] É todo lo quel dicho rey de Navarra dice que fué de Navarra antiguament; salvo Rioja é Burueva (Articuli conventionum inter Petrum regem Castellæ, Carolum regem Navarræ, et Edwardum principem Walliæ, dans Rymer, t. III, 2e partie, p. 115 et seq.). — Le roi de Navarre signe : Charles, roi de Navarre, comte d'Evreux.

[3] Cronica, del Rey D. Pedro. año XVII, c. 28.

fermé aux Anglais le port de Roncevaux, et demanda à la fin de janvier 1367 une conférence au roi de Navarre. Charles et Henri se virent dans une ville de Castille frontière de la Navarre à Santa-Cruz de Campeszo, et le Navarrais y jura sur l'hostie de garder les conventions arrêtées là, à savoir : 1° que le roi de Navarre ne donnerait pas le passage des ports de Roncevaux au roi D. Pedro et au prince de Galles; 2° qu'il serait de sa personne et avec son armée, en cas de bataille, avec le roi don Henri. Il va sans dire que D. Henri avait acheté ces promesses au prix d'une cession égale au moins à celle qui avait été stipulée au traité de Libourne. Ainsi le Navarrais promettait à Santa-Cruz de Campeszo de faire tout le contraire de ce qu'il avait promis à Bayonne et à Libourne, et cela avec la même bonne foi [1].

Henri reprit après cette entrevue la route de Burgos, et il y était de retour le 15 mars, près des cortès qui y étaient demeurées en permanence depuis l'année précédente, tenant pour sûr que le passage serait fermé au roi D. Pedro et au prince de Galles par le roi de Navarre. Néanmoins il crut devoir tenir une armée prête à tout événement, et il partit quelques jours après pour la frontière, sur le bruit que l'armée anglaise s'était mise en mouvement.

Confiant dans la promesse du roi de Navarre et comptant dès lors que les troupes du prince de Galles, viendraient par la route ordinaire qui du Guipuzcoa mène en Castille, Henri fixa le rendez-vous général de son armée dans la ville de Haro, et s'y rendit en personne. Là, sir Hugh de Calverley, avec les quatre cents hommes d'armes anglais qu'il commandait, prit congé de lui le quittant à regret, mais ne pouvant (combattre y étant tenu par devoir et par serment), contre le prince de Galles son seigneur, au contraire lui devant le service de ses hommes et de son corps quand il en

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVIII, c. 1.

était requis. Il avait reçu l'ordre de se rendre près d'Édouard, et il le dit loyalement à don Henri, qui ne lui en sut aucun mauvais gré, et le laissa partir, bien qu'il eût pu, comme le remarque Ayala, le retenir prisonnier avec ses gens d'armes, c'est-à-dire empêcher d'autant les forces de son ennemi de s'accroître. Ce fut là qu'il apprit que le prince et D. Pedro avaient passé avec toute l'armée anglaise par le port de Roncevaux, sans que le roi de Navarre s'y fût aucunement opposé. Il apprit en même temps que l'armée anglaise campait déjà dans la cuenca de Pampelune, et comment, à son approche, Charles-le-Mauvais avait quitté sa capitale et s'était fait faire prisonnier par Olivier de Manny qui joua dans toute cette affaire un rôle assez équivoque; comment enfin Salvatierra, ville de Castille sur l'extrême limite de la Navarre, était rentrée sous l'obéissance de D. Pedro. Il ne douta plus qu'il ne fût trahi par le perfide Navarrais, et on vint lui dire le même jour que trois cents lances navarraises, sous les ordres du grand porte-étendard de Navarre D. Martin Enriquez, s'étaient jointes à l'armée du prince. Il reçut là une autre mauvaise nouvelle : un détachement de genétaires castillans qu'il avait envoyé contre Agreda, restée en l'obéissance de D. Pedro, avait fait défection, et était passé tout entier à celui-ci. Sans se laisser abattre, et pensant que l'ennemi tenterait de passer l'Èbre par Logroño, il quitta Haro, et vint asseoir son camp sur un grand plateau couvert de chênes nommé el Encinar de Bañares, près de Santo-Domingo de la Calzada.

Il fut là quelques jours, et y passa la revue de son armée. Elle était composée d'Aragonais, d'étrangers, Français, Gascons, Bretons et même Anglais, et de Castillans, ayant à leur tête, les premiers, D. Alfonse comte de Denia et de Ribagorza en Aragon, marquis de Villena en Castille, D. Felipe de Castro, beau-frère du nouveau roi de Castille, D. Juan Martinez de Luna, D. Pedro Boil de Valence, D. Pedro Fer-

randez de Hijar, etc.; les étrangers, Bertrand du Guesclin, le maréchal d'Audeneham, et le Viguier ou Bègue de Villaines; enfin les Castillans, les comtes D. Tello et D. Sancho frères du roi D. Henri, les quatre maîtres de Saint-Jacques, de Saint-Jean de Jérusalem, d'Alcantara et de Calatrava, D. Pedro, neveu du roi, fils naturel de D. Fadrique, D. Juan Alfonse de Guzman, et les plus nobles d'entre les riches-hommes et les chevaliers de Castille.

L'armée du prince de Galles, toutefois, ne vint pas de ce côté, comme il s'y était attendu, et il apprit qu'elle s'était jetée par l'Alava dans la direction de Vittoria. Quittant l'Encinar de Bañares, et passant l'Èbre à cette nouvelle, il porta son camp plus avant dans un lieu nommé Añastro, près de Treviño, puis alla se camper dans une haute Sierra de l'Alava, près d'un château royal nommé Zaldiaran dans une position inexpugnable. Il envoya de là un détachement sous les ordres de D. Tello, courir les terres d'Alava, et il y battit un détachement de coureurs anglais commandés par un vaillant chevalier nommé Thomas Felton; il fut tué et les deux cents hommes qu'il commandait avec lui. Ils s'étaient défendus très vaillamment sur la butte où ils s'étaient retranchés, et le nom de Butte-aux-Anglais, en langue basque Englesmendi, lui en est resté. Pierre et le prince de Galles, en apprenant par quelques fuyards la défaite de Felton, crurent que c'était don Henri en personne qui venait chercher la bataille et le prince disposa ses troupes sur la hauteur de San-Roman, prêt à la soutenir, quoique soucieux de n'avoir pas été rejoint encore par son arrière-garde, et « eut mainte angoisse au cœur pour ce que son arrière-garde destriait tant à venir. » Pierre fut armé chevalier en cet endroit, de la main du prince, avec Thomas de Hollande et beaucoup d'autres, tant d'Angleterre et de Guyenne que de Castille. Mais D. Henri, conseillé en cela par du Guesclin, avait sagement gardé sa position défensive, et rendait par là de ce côté

l'entrée de l'armée anglaise en Castille impossible. Le prince alors rentra en Navarre, et marcha droit vers Logroño pour passer l'Èbre sur ce point. D. Henri, informé de ce mouvement, descendit des hauteurs de Zaldiaran et vint prendre position près de Najera, de telle sorte qu'entre son camp et le chemin par où devaient nécessairement passer le prince de Galles et D. Pedro pour déboucher en Castille coulait la Najerilla. C'est une petite rivière de la province de Soria, qui prend sa source dans la partie inférieure du pic d'Urbion, et, passant par Najera, bâtie sur sa rive gauche, va se jeter dans l'Èbre entre Briones et Logroño. Déjà D. Pedro et le prince s'étaient avancés de Logroño à Navarrette sur l'autre rive de la Najerilla, à peu de distance de Najera, et y campaient le 1er avril, à quelques lieues à peine du camp de D. Henri. Ce même jour, un héraut anglais se présenta, au nom du prince de Galles, aux avant-postes castillans, et demanda aux gens qui les gardaient à parler à leur roi. Bon diplomate autant que bon capitaine, le prince de Galles voulait, avant d'aller plus loin, représenter à D. Henri tout ce que sa cause avait d'injuste. Il lui écrivait donc, et de telle sorte que le contenu de sa lettre, répandu dans l'armée espagnole, y portât la division et les scrupules. C'était sa lettre que le héraut anglais était chargé de remettre à D. Henri. Comme elle n'était pas adressée à D. Henri roi de Castille et de Léon, mais à D. Henri comte de Trastamare, on douta d'abord si on la recevrait, mais le roi en voulut prendre lecture. Elle était conçue dans les termes suivans :

« Édouard, fils premier né du roi d'Angleterre, prince de Galles et de Guienne, duc de Cornouailles, comte de Chester, au noble et puissant prince D. Henri, comte de Trastamare. Sachez que dans ces derniers temps le très haut et très puissant prince D. Pedro, roi de Castille et de Léon, notre très cher et très aimé parent, est arrivé en nos terres de Guienne où nous étions, et nous a informé que, quand le roi Don

Alfonse son père mourut, et que tous ceux des royaumes de Castille et de Léon pacifiquement le reçurent et le prirent pour leur roi et seigneur, entre ceux-là vous fûtes un de ceux qui lui obéirent, et demeurâtes grand temps dans son obéissance. Et il dit que, depuis cela, il peut y avoir un an, avec des compagnies de diverses nations, vous êtes venu occuper ses royaumes et vous êtes fait appeler roi de Castille et de Léon, lui avez pris ses trésors et ses rentes, et que, tenant ainsi contraint et forcé son royaume, vous dites que vous le défendrez contre lui et contre ceux qui entendraient venir avec lui pour l'aider à le ravoir; de quoi nous sommes émerveillé qu'un homme aussi noble que vous, fils de roi, vous fassiez telle chose de si petit honneur contre votre roi et seigneur. Et le roi D. Pedro a envoyé exposer toutes ces choses à mon seigneur et mon père le roi d'Angleterre, et l'a requis, d'une part en raison des devoirs et du parentage qui sont entre les maisons d'Angleterre et de Castille, et de l'autre en vertu des ligues et des alliances que le dit roi D. Pedro a faites avec le roi d'Angleterre mon père et mon seigneur et avec moi, de vouloir bien l'aider à rentrer en son royaume et à recouvrer ses biens. Et le roi d'Angleterre mon père et mon seigneur, voyant que le dit roi D. Pedro, son parent, lui faisait demande selon la justice et le droit, et d'une chose raisonnable à quoi tout roi doit aider, il lui a plu de le faire, et nous a envoyé ordonner qu'avec tous ses vassaux, auxiliaires et amis, nous vinssions aider et fortifier le dit roi D. Pedro, selon que l'honneur l'exige. Et c'est pourquoi nous sommes venus ici et nous nous tenons arrêtés dans ce lieu de Navarette, qui est aux frontières de la Castille. Et pour voir si la volonté de Dieu est que l'on puisse éviter une aussi grande effusion de sang chrétien que celle qui en adviendrait certainement s'il y avait bataille, dont Dieu sait qu'il nous chagrinerait beaucoup : pour cette raison, nous vous prions et requérons, de la part de Dieu et au nom

du martyr saint Georges, s'il vous plait que nous soyions bon médiateur entre le dit D. Pedro et vous, de nous le faire savoir, et nous travaillerons de telle sorte que vous ayiez dans ses royaumes et en ses bonnes grâces et faveurs une grand part, pour que dignement vous puissiez vivre et tenir votre rang. Que s'il y avait à décider d'ailleurs de quelques autres choses entre lui et vous, nous espérons, avec la merci Dieu, les mettre en tel état que vous soyiez bien content. Mais si cela ne vous plaît, et que vous vouliez qu'il en soit décidé par bataille, Dieu sait qu'il nous en déplaît fort, mais nous ne pouvons refuser d'aller avec le dit roi D. Pedro notre cousin dans son royaume; et si quelqu'un voulait lui en défendre les chemins, et à nous qui allons avec lui, nous ferons beaucoup pour l'aider à l'encontre, avec l'aide et la grâce de Dieu. Écrite à Navarette, ville de Castille, le premier jour d'avril. »

Henri, soit qu'il suivît en cela les conseils de sa politique, soit qu'il cédât aux mouvemens de son naturel, la lettre lue, fit grand accueil au héraut du prince de Galles, lui donna de ses doublons, des habits de drap d'or et des joyaux de prix, et le fit rester pour reporter le lendemain sa réponse au prince. Là-dessus, il assembla son conseil et lui demanda ce qu'il avait à faire : quelques-uns furent d'avis que le roi D. Henri n'avait pas à répondre aux lettres adressées au comte de Trastamare. Mais l'avis opposé prévalut, et il fut convenu qu'il devait lui écrire courtoisement, dit Ayala, car, même entre ennemis, il paraît bien d'être homme courtois et bien raisonné. Et il fit faire aussitôt sa lettre de réponse pour le prince, laquelle disait ainsi[1] : « Don Henri, par la grâce de

[1] Pero despues fué acordado que le debia escribir cortesmente; ca aun entre los enemigos bien paresce ser ome cortés é bien razonado. É mando luego facer su carta de respuesta para el principe, la qual decia asi... (Cronica del Rey D. Pedro, año XVIII, c. 11).— Je m'en suis tenu à la lettre que donnent également Ayala et Rymer, sans tenir compte des récriminations d'ailleurs assez éloquentes qui alongent

Dieu roi de Castille et de Léon, au très haut et très puissant prince don Édouard, fils ainé du roi d'Angleterre, prince de Galles et de Guienne, duc de Cornouailles, comte de Chester. Nous avons reçu par votre héraut une lettre de vous, contenant beaucoup de raisons qui vous ont été dites par notre adversaire qui est près de vous; et il ne nous paraît pas que vous ayiez été informé que cet adversaire, dans les temps passés qu'il posséda ces royaumes, les a gouvernés de telle sorte que tous ceux qui le savent ou l'apprennent ne peuvent s'émerveiller que d'une chose, c'est à savoir qu'il ait pu être si longtemps souffert dans l'autorité qu'il eut dans les dits royaumes; car il n'y a personne dans ces royaumes de Castille et de Léon qui n'ait été frappé par ses œuvres de quelque malheur, qui n'ait été sous lui en péril de mort ou d'outrage. Lesquelles œuvres seraient trop longues à conter. Mais Dieu, dans sa clémence, a eu pitié de ces royaumes, et n'a pas permis que ces maux devinssent chaque jour plus grands. Car c'est alors qu'aucun homme de sa seigneurie ne lui refusait l'obéissance, tous étant, au contraire, réunis dans la cité de Burgos pour le servir et le défendre, que Dieu a rendu sa sentence contre lui, qui, de lui-même, les a abandonnés et s'est enfui. De quoi tous ceux des royaumes de Castille et de Léon eurent très grand plaisir, estimant que Dieu leur avait envoyé sa miséricorde pour les délivrer d'un joug si dur et si odieux. Et tous ceux des dits royaumes, de leur propre volonté, tant les prélats que les chevaliers et que les conseils des cités et des villes, sont alors venus à nous et nous ont pris pour leur roi et pour leur seigneur. Pourquoi et par les choses dessus dites, nous estimons que ce fut

de beaucoup celle de l'Abreviada. Je crois que celle-ci dut être le premier jet et comme le brouillon de l'autre avant qu'on en eût diplomatiquement fixé les termes. Pour la traduction de la lettre du prince de Galles et de celle de Henri, j'ai soigneusement comparé le texte de Rymer et celui d'Ayala, et les ai trouvés conformes de tous points.

l'œuvre de Dieu ; et partant, puisque par la volonté de Dieu et de tous ceux du royaume, le royaume nous a été donné, vous n'avez aucune raison de venir nous y troubler. Et si maintenant, il doit y avoir bataille, quant à nous, Dieu sait qu'il nous en déplaît ; mais nous ne pouvons moins faire cependant que de nous porter de notre corps à la défense de ces royaumes contre quiconque voudrait les attaquer. C'est pourquoi nous vous prions et requérons, au nom de Dieu et de l'apôtre saint Jacques, d'avoir à ne pas entrer ainsi à toutes armes dans nos royaumes et de ne faire en eux dommage aucun : car, si vous le faites, nous ne pouvons moins faire que de les défendre. Écrite en notre camp près de Najera le second jour d'avril [1]. » En même temps qu'on avait arrêté en conseil les termes de cette lettre, on avait délibéré s'il fallait accepter, attendre ou rechercher la bataille, et il avait été décidé que, le lendemain même, en renvoyant le héraut avec la réponse, il fallait quitter Najera, passer la Najerilla, et marcher à la rencontre de l'ennemi.

Trastamare a été blâmé par presque tous les historiens d'avoir accepté la bataille sans y être contraint. Il ne pouvait douter que de sa perte ne dépendît celle de la couronne et peut-être sa vie. En temporisant il aurait fatigué les ennemis et évité leur première ardeur ; il leur eût laissé consumer leurs vivres et leurs munitions, pendant qu'il avait derrière lui tant de provinces qui lui fournissaient abondamment tout ce qui était nécessaire à la subsistance de ses troupes. Le roi Charles V, qui passait pour un grand politique et qui de son cabinet avait remporté plus de victoires que beaucoup de ses prédécesseurs à la tête des armées, lui conseillait, par des lettres qu'Henri avait reçues l'avant-veille à Zaldiaran, de temporiser. Du Guesclin était du même avis, et Henri déférait beaucoup à ses conseils ; mais

[1] Rymer et Ayala, Cronica del Rey D. Pedro, año XVIII, c. 10 et 11.

d'un autre côté il ne manquait pas de raisons pour balancer celles qu'on lui alléguait. Il craignait, en refusant le combat, de donner des marques de faiblesse qui intimidassent les peuples. Il avait remarqué que Pierre avait encore quelques partisans parmi ses anciennes créatures. Il craignait un soulèvement général au premier avantage que remporteraient les Anglais. Enfin, les grands de son parti demandaient le combat, et il était dangereux de laisser refroidir leur zèle; et quelques-uns avaient déjà demandé avec beaucoup de hauteur depuis quand on estimait les Espagnols inférieurs aux Anglais.

Henri, renonçant à la position avantageuse qu'il occupait, passa en effet la Najerilla, et parut dans la plaine d'Alezon, entre Navarette et Açofra, le 2 avril, n'y ayant rien qui séparât les deux armées que de légères palissades. En le voyant ainsi déboucher dans cette plaine et venir fièrement planter ses bannières devant lui, le prince de Galles s'écria, avec la naïve satisfaction d'un homme qui s'y connaissait : « Par saint George! en ce bâtard il y a un vaillant chevalier [1]! »

On passa de part et d'autre le reste du 2 d'avril à disposer l'ordre du combat. Chacun rangea son armée en trois corps, suivant l'usage de ce temps-là : avant-garde, corps de bataille et arrière-garde, sans parler d'un corps de réserve que l'on mit à part de chaque côté. Le duc de Lancastre, qui avait un intérêt d'autant plus grand à rétablir don Pedro qu'il espérait épouser l'infante doña Constance son héritière, commandait l'avant-garde des Anglais, et avait avec lui Jean Chandos, connétable de Guyenne, aussi brave capitaine que hardi aventurier. Le prince de Galles et le roi don Pedro étaient au centre; le roi de Mayorque et les comtes d'Armagnac et de Périgord, les sires d'Albret et de Comminges, conduisaient l'arrière-garde, chacun avec un

[1] Froissart, l. I, c. 522..

corps, qui recevait les ordres généraux du roi de Mayorque.

Du Guesclin, connétable de Castille, menait l'avant-gardé des Henriquistes, et avait les Français à la pointe; sage et intrépide général. Don Tello et don Sancho, frères des deux rois, commandaient, avec une égale autorité, le corps de bataille. Enfin, le roi don Henri était à l'arrière-garde au milieu de ses chevaliers; il était monté sur un grand cheval gris castillan sur lequel il allait de rang en rang animer les siens, en les faisant ressouvenir des cruautés de don Pedro, et en les priant de maintenir sur sa tête la couronne qu'eux-mêmes y avaient voulu mettre.

Les chefs du parti du roi D. Pedro et du prince se reconnaissaient à leurs écus et à leurs soubrevestes blanches marquées de la croix rouge de saint Georges; ceux du roi Henri, à l'écharpe d'or qu'ils portaient ce jour-là de l'épaule au côté. Les premiers avaient pour mot d'ordre ou cri de guerre: « Guienne! Saint Georges! » les seconds : « Castille! Saint Jacques! » Un avant-poste de chevaliers des deux côtés commença la bataille. Les uns et les autres se joignirent d'abord si rudement que des mains des uns et des autres les lances tombèrent; ils se prirent alors corps à corps, et se frappèrent avec l'épée, la hache et la dague.

La bataille se donna le 3 d'avril; elle fut l'une des plus sanglantes qui aient été livrées en ces temps; du Guesclin attaqua le duc de Lancastre et fut reçu avec une fermeté que les Français soutinrent à peine. Le prince de Galles et Jean Chandos fondirent sur le centre des Espagnols où commandaient les deux frères, D. Sancho et D. Tello. Ils n'y trouvèrent pas la même résistance. Don Tello, frappé d'aveuglement ou entraîné par une lâcheté indigne, tourna le dos aux premières approches et fut suivi de dix mille combattans qui crurent tout perdu en voyant leur chef en fuite. Le roi de Mayorque avait en même temps été attaqué par don Henri et l'avait soutenu fièrement. On se battait à outrance de tous côtés, lorsque le corps de

bataille des Anglais ayant enfoncé et fait prisonnier don Sancho, qui se trouva presque seul, se partagea, et donna sur les deux corps de du Guesclin et de don Henri; alors il n'y eut plus d'égalité. Les Anglais eurent pour eux le nombre et la valeur. L'exemple de don Tello ne fut cependant imité d'aucun autre corps. Au contraire, il excita la valeur des Castillans; mais déjà de toutes parts on fléchissait. Tous les corps se joignirent, et du Guesclin se trouva un moment auprès de don Henri. Il le vit désespéré et résolu de ne pas survivre à sa défaite; il tâcha de lui ôter cette pensée. Il lui dit que la fortune avait ses jours, que l'Espagne n'attendait son salut que de lui et qu'il fallait se réserver pour une meilleure occasion. Don Henri, persuadé et ne voyant plus de ressource, poussa son cheval du côté de Najera, et laissa à du Guesclin le soin de la retraite; elle se fit en mauvais ordre, l'ennemi étant trop supérieur. Ainsi très peu se sauvèrent en gardant leurs rangs, et du Guesclin lui-même fut contraint de se rendre prisonnier au prince de Galles.

Don Henri fuyait accompagné de don Martinez de Luna et d'un très petit nombre de seigneurs. Son cheval perdit haleine à quelques milles de Najera. Un écuyer d'Alava, nommé Rui Ferrandez de Gaona, se trouva heureusement sur son chemin, et lui donna le sien sur lequel il arriva à Najera. Son premier soin en y arrivant fut d'envoyer un courrier à la reine sa femme pour lui porter cette triste nouvelle, et lui mander de le venir joindre au plutôt en Aragon avec leurs enfans. Il en prit aussitôt le chemin, et y arriva fort consterné d'une si grande déroute.

Une chronique attribue au prince de Galles un propos digne d'être rapporté. Après la bataille, le prince et le roi Pierre allèrent chercher parmi les morts le roi D. Henri. Comme le prince de Galles ne le connaissait ni ne l'avait jamais vu, il chargea quatre chevaliers et quatre rois d'ar-

mes anglais, de ceux qui avaient fait partie des compagnies avec lesquelles Henri était passé en Espagne l'année précédente, de reconnaître le champ. Ils ne trouvèrent Henri ni mort ni vivant. Les voyant revenir, le prince leur dit en sa langue : « Le Bâtard est-il mort ou pris? » Ils lui répondirent que non. Il dit alors : « Il n'y a rien de fait. » Donnant à entendre que s'il fût mort ou pris seulement, tout aurait été fini [1].

Parmi les vaincus de Najera figurait l'historien Pero Lopez de Ayala; il était de ceux qui combattaient à pied et à l'avant-garde avec du Guesclin, D. Sancho, le maréchal d'Audeneham, le Bègue de Vilaines, D. Felipe de Castro, D. Garci Alvarez de Tolède, l'ex-grand-maître de Saint-Jacques qui avait traité avec D. Henri à Tolède, et fut fait prisonnier avec eux. Parmi ceux qui combattaient à cheval figurait au premier rang le comte de Denia et de Ribagorza en Aragon, marquis de Villena en Castille, comme ne manque jamais de le qualifier l'exact et excellent Ayala [2].

Un des premiers exploits de D. Pedro, vainqueur par la grâce du prince de Galles, fut de tuer sur le champ de bataille même, Iñigo Lopez de Orozco désarmé, aux mains d'un chevalier gascon qui venait de le faire prisonnier. Le chevalier gascon s'en plaignit vivement au prince, moins pour la perte qu'on lui faisait éprouver que pour le déshonneur d'avoir laissé tuer un chevalier qui s'était rendu à lui. Le prince reprit vertement D. Pedro de cet acte déloyal. Parmi les choses convenues et jurées entre eux, disait-il, il savait bien que c'était une de celles auxquelles il avait tenu le plus fortement, à savoir que le roi D. Pedro ne ferait mourir che-

[1] Compendio de las Cronicas de Castilla, apud Ayalam : — É el principe de Gales, como no lo conocia, nin lo avia visto, preguntó á los que asi lo avian buscado, diciendo en su lengua : « Lo bort es mort o prés? » É dixeronle que non. É él respondio, é dixo : « Non ay res fait. »

[2] Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. 12.

valier quelconque de Castille ni aucun homme de marque (on exceptait implicitement ainsi les vilains), tant que le prince serait avec lui, à moins de jugement selon le droit, sauf si c'était un de ceux contre lesquels le roi avait porté précédemment sentence. Or, ce chevalier Iñigo Lopez n'était pas de ceux-là. Il était facile de voir par là que la volonté du roi n'était pas de lui tenir ce qu'il lui avait promis, et qu'il en serait de toutes les autres choses comme de celle-ci. D. Pedro se contraignit pour écouter ces remontrances avec quelque docilité. Il s'excusa même de son mieux. Au fond il était plus altéré de sang que jamais. Le lendemain dimanche 4 avril, il insista fortement pour que le prince lui fît livrer tous les chevaliers et écuyers castillans faits prisonniers en cette bataille, demandant qu'on les appréciât à un prix raisonnable, et qu'il le paierait à chacun de ceux qui avaient des prisonniers. Il voulait, disait-il, traiter lui-même avec ces chevaliers et ces écuyers, de telle sorte qu'ils demeurassent dorénavant à son service ; de toute autre façon, s'ils se rachetaient eux-mêmes ou redevenaient libres en fuyant de la prison où ceux qui les avaient pris les tenaient, ils lui seraient à jamais contraires. Mais le prince le refusa net, et lui dit que pour tout l'or du monde ses chevaliers ne recevraient point le prix de leurs prisonniers de ses mains, sachant bien qu'il ne les voulait ravoir que pour les faire tuer ; qu'il ne prît donc point tant de peine à cet égard, ceci n'étant pas chose que lui, le prince, pût faire [1].

Pierre se récria beaucoup : autant valait n'avoir rien fait ; si les choses devaient se passer ainsi, son royaume n'était pas plus recouvré qu'auparavant : tous ceux qui avaient été faits

[1] É el principe de Gales dixo al Rey D. Pedro que..... tales eran los caballeros que los tenia, que por dineros del mundo, aunque fuesen mil tanto que valiese el prisionero que toviesen, que non le rendirian á él, por quanto pensarian que los cobraba para los matar : é que en esto non se trabajase, que non era cosa que él pudiese librar.

prisonniers là étaient ceux qui le lui avaient fait perdre; s'ils devaient s'échapper sans lui être livrés pour qu'il pût faire avec eux des traités tels qu'ils demeurassent siens, il ne pouvait faire compte de l'aide du prince; en vain il avait dépensé ses trésors pour recouvrer son royaume, si on l'empêchait d'user des moyens convenables pour le conserver. Mais le prince en courroux (*sañudo*), dit Ayala, lui répondit : « Seigneur parent, il me semble que vous devez employer maintenant des moyens plus sûrs pour garder votre royaume, que ceux dont vous avez usé quand vous le possédiez, et par lesquels vous l'avez gouverné de telle sorte que vous l'avez perdu. Je vous conseille fort de cesser de tels meurtres, et de chercher un moyen de recouvrer le bon vouloir des seigneurs, des chevaliers et des fijos-d'algo ainsi que des cités et des villes de ce royaume. Car si vous le gouvernez comme vous l'avez fait premièrement, vous êtes en grand péril de le perdre encore et votre personne avec lui, et de vous mettre en tel cas que ni mon seigneur et père le roi d'Angleterre ni moi, quand même nous le voudrions, nous ne pourrions rien faire pour vous. » Ainsi éclatèrent, entre le roi de Castille et le prince Noir, le jour et le lendemain de la bataille de Najera, et au lieu même où elle s'était donnée, les dissentimens qui devaient de plus en plus séparer ces deux natures si différentes[1].

Don Henri, arrivé en Aragon, hésita s'il irait à la cour de Pierre IV, quoi qu'ils fussent en étroite alliance l'un avec l'autre et sur le point de marier leurs enfans. Il connaissait le caractère de ce roi toujours intéressé, et que la fortune entraînait. Ne jugeant pas à propos de s'y exposer, il traversa brusquement ses états, et ne cessa point de mar-

[1] Aquel dia, é dende adelante siempre ovo entre el Rey Don Pedro é el principe poca avenencia : é las razones porque era son estas..... É el Rey don Pedro se excuso lo mejor que pudo; pero non fincaron el Rey é el principe bien contentos aquel dia.

cher qu'il n'eût passé les Pyrénées, et ne fût arrivé sur les terres du comte de Foix. Il était entré en Aragon non loin de Calatayud, par le lieu d'Illueca, appartenant à D. Juan Martinez de Luna, et y avait trouvé D. Pedro de Luna (depuis pape sous le nom de Benoît), qui lui avait servi de guide, et l'avait conduit par les montagnes de Jacca jusqu'à Orthez, ville qu'habitait ordinairement le comte de Foix.

Le comte de Foix se fit une gloire de réparer l'injustice de la fortune. Il l'équipa magnifiquement de toutes choses et lui donna de l'argent pour continuer sa route. Don Henri se rendit à Toulouse, et de là à Montpellier, où Louis, duc d'Anjou, frère du roi de France et gouverneur du Languedoc, le reçut avec la plus grande bienveillance. Cependant, la reine doña Juana avait eu à peine le temps de fuir Burgos avec ses enfans. Arrivée en Aragon, elle n'y trouva plus le même accueil. Pierre IV lui reprit sa fille Léonor, destinée à l'infant D. Juan, et doña Juana s'empressa d'aller rejoindre son mari au château de Servian, dans le comté de Cessenon, en Languedoc.

Pierre et le prince de Galles partirent de Navarrette le lundi 5 avril, et prirent leur chemin vers Burgos, chacun à la tête des siens. Pierre arriva le premier à Burgos, et y fut assez bien reçu. Édouard y arriva deux jours après et se logea, par l'ordre du roi, dans le monastère de las Huelgas, couvent de femmes situé, comme on sait, hors de la ville; ses compagnies furent logées autour de lui dans des maisons que le roi avait près de là, quelques-unes dans les hameaux les plus voisins de la ville. On assigna pour résidence au duc de Lancastre le monastère de San-Pablo, pareillement situé hors de la ville, et donna pour cantonnemens à ses troupes les campagnes voisines autour de la ville, dans un rayon de cinq lieues. Le premier acte du roi fut d'ordonner l'arrestation de l'archevêque de

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVII, c. 14 et seq.

Burgos, Jean de Cardaillac, Français de naissance. On se souvient qu'il avait contribué à faire recevoir le roi D. Henri dans Burgos l'année précédente ; c'était un crime que Pierre ne pouvait pardonner. Il le fit arrêter et conduire dans le château d'Alcala de Guadayre, où il fut détenu prisonnier dans un silo pendant près de deux ans. Il était parent du duc d'Armagnac, et devint depuis archevêque de Toulouse[1].

Dans le même temps, Pierre ôta la maîtrise de l'ordre de Calatrava à D. Diego Garcia de Padilla, pour s'être soumis au roi Don Henri, en le qualifiant de traître, et la donna à Martin Lopez de Cordoue, maître d'Alcantara, qui céda cette dernière maîtrise à un autre favori du roi. Il s'était fait ainsi grand électeur-usurpateur des ordres de chevalerie comme de tant d'autres choses[2].

Du Guesclin était au nombre des prisonniers du prince de Galles, et il l'avait emmené avec lui à Burgos. Restaient maintenant les comptes à régler entre le prince et le roi de Castille; celui-ci ne se pressait pas de tenir ses promesses, et disait qu'il ne le pouvait pas encore. Édouard lui demanda de le rassurer du moins diplomatiquement. Les diverses chartes accordées et jurées par le roi Pierre à cet effet, le 22 mai 1367, dans l'église cathédrale de Sainte-Marie de Burgos, font partie de la collection de Rymer. Dans l'une d'elles, Pierre ratifie et confirme toutes les obligations précédentes, et jure par les saints Évangiles, que corporellement il toucha de ses mains, de les accomplir et de les observer[3].

Le même jour, et avec les mêmes sermens, il confirma, par actes séparés, la donation de la Biscaye et de Castro de Urdiales, et la préséance que la bannière du roi d'Angleterre

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVIII, c. 19.

[2] Voir dans Cascales une lettre de D. Frey Martin, écrite de Burgos, à la date du 18 avril. C'est la première fois qu'on le voit prendre ce titre de maître de Calatrava.

[3] Dada en la Iglesia catedral de Burgos ante el altar mayor á 2 de mayo de 1367.

devait avoir sur celle du roi de Castille dans les guerres des rois de Castille contre les Maures. Rymer cite, sans les donner, d'autres actes, savoir un acte de confédération entre le roi et le prince de Galles relatif « au voyage d'Espagne, » fait à Burgos le deuxième jour de mai; des lettres obligatoires pour un million d'or à payer au prince, faites dans le monastère de las Huelgas, près de Burgos, le 6 mai; et un acte touchant d'autres solutions de la même affaire [1].

Il faisait ainsi beaucoup de sermens, et n'en tenait aucun. Le temps se passait. La solde des troupes anglaises était lourdement arriérée. Il alla un jour trouver le prince en ses quartiers de las Huelgas et lui dit qu'il avait envoyé des hommes et écrit aux diverses villes du royaume pour en avoir des secours et des subsides, spécialement pour lui faire le paiement convenu des quatre mois arriérés de solde qu'il avait à lui faire, et que, pour presser davantage les secours demandés, lui-même voulait partir de Burgos et aller par le royaume, ce qui serait profitable à tous deux. Le prince dit au roi qu'il avait raison; que seulement il le priait de mettre à cela la plus grande diligence, d'abord pour tenir sa foi et ses promesses à lui et aux compagnies qui l'avaient bien servi, comme il le savait, et en second lieu pour qu'elles pussent partir au plus tôt du royaume où elles ne pouvaient demeurer sans y causer naturellement quelques déprédations. Le prince lui dit, dans le courant de la conversation, qu'on l'avait informé que le roi avait secrètement écrit aux Biscayens et aux habitans de Castro de Urdiales de ne pas recevoir le prince de Galles pour leur seigneur; il ne pouvait le croire, et c'était pourquoi il le priait instamment de donner des ordres précis pour que la Biscaye et Castro de Urdiales

[1] Confederationes inter Regem (Petrum) et Principem Walliæ pro viagio Yspaniæ. Dat. Burgos secundo die maii. — Litteræ obligatoriæ pro uno millione auri dicto Principi solvendo. Dat. in Monasterio de Elgis (*las Huelgas*) prope civitatem Burgos sexto die maii. — Et de aliis solutionibus sub eadem data.

lui fussent enfin remis, ainsi que la ville de Soria au connétable Jean Chandos. A cela Pierre répondit que jamais il n'avait écrit de telles choses, qu'il entendait que la Biscaye et Castro de Urdiales lui fussent livrées, ainsi que Soria à Jean Chandos, et qu'il mettrait bon ordre à tout cela dans l'espace convenu de ces quatre mois. Ils se séparèrent là-dessus et Pierre se rendit à Aranda de Duero, où il tomba malade et s'arrêta quelques jours. Peu après, le prince partit aussi de Burgos, et se rendit en un lieu appelé Amusco; ses troupes prirent leurs cantonnemens entre Burgos et Amusco, pour y attendre en de meilleurs quartiers le paiement convenu au terme des quatre mois. Selon Froissart, ils allèrent plus loin, jusque dans les campagnes de Valladolid. « Et ses gens s'épandirent sur le pays, pour trouver et avoir vivres plus largement, pour eux et pour leurs chevaux : et y séjournèrent à peu de profit pour les paysans, car les compagnons ne se pouvaient tenir de piller [1]. »

Guéri, d'Aranda Pierre se rendit à Tolède, où, avant de partir de Burgos, il s'était fait précéder d'un ordre de mort, comme pour y préparer son arrivée [2]. Il avait mandé à quelques officiers de son parti d'y tuer un chevalier et un autre citoyen de la ville, déjà prisonniers dans l'Alcazar : le chevalier avait nom Rui Ponce Palomèque, et il était des bons de la ville; le bourgeois s'appelait Ferrand Martinez del Cardinal, c'était un citoyen bon et honoré ; et il les fit tuer parce qu'ils avaient été avec le roi Henri depuis qu'il était entré dans le royaume [3]. Arrivé à Tolède, il faillit tout perdre : il demanda aux habitans des otages, tant chevaliers que bourgeois, des otages qu'il pût mener avec lui à Séville

[1] Froissart, Chr., l. I, c. 526. — Le prince de Galles mit dès lors entre ses titres celui de « Seigneur de Biscay et de Castre d'Ordiales. » Voir Rymer, v. I.

[2] Il y était le 22 mai 1367.

[3] C'était sa manière de voyager : Fué su camino, etc.

pour être sûr d'eux, et il y eut là-dessus dans Tolède une grande sédition, car il ne voulaient pas se soumettre à de telles exigences. Mais le roi s'y obstina, et fit tant, que, plus par paroles que par force, il en obtint, qu'il emmena avec lui à Séville. Avec ces otages, il part pour Cordoue : et deux jours après y être arrivé, une nuit, à minuit passé, il s'arme, et, avec des compagnies particulières, il va par la ville, entrant dans des maisons signalées à sa vengeance, et fait tuer sous ses yeux, dans cette belle équipée, seize hommes de la ville, gens de bien et d'honneur, en disant pour toute raison que, quand D. Henri était venu à Cordoue, ils avaient été les premiers à l'aller recevoir. Cette exécution achevée, il laisse à Cordoue, en qualité de commandant supérieur, D. Martin Lopez de Cordoue, maître de Calatrava par l'élection du roi depuis que D. Diego Garcia de Padilla avait encouru sa disgrace. Il part pour Séville; et là aussi il se fait précéder de ses ordres, et fait tuer plusieurs personnages illustres : l'amiral D. Gil Bocanegra, D. Juan, fils de D. Pero Ponce de Léon, seigneur de Marchena, un écuyer appelé Alfonse Arias de Quadros, le directeur de l'arsenal, Alfonse Ferrandez, fils de la nourrice de D. Tello, et un certain nombre de bourgeois de la ville, que ses partisans avaient arrêtés dès qu'ils avaient appris que D. Henri avait été défait à la bataille de Najera.

Pierre, loin de suivre les conseils de la sagesse, fit comme tous les vieux pouvoirs que le ciel veut perdre. Il se précipita dans la violence avec plus de fureur que jamais, et crut que tout serait dit parce qu'il comprimait.

Il finit par soulever contre lui jusqu'à Martin Lopez de Cordoue lui-même, qui, à ce qu'il paraît, forma une ligue avec quelques seigneurs et avec l'appui secret du prince noir pour résister aux violences de D. Pedro. Ce projet consistait à placer le roi incorrigible sous une espèce de tutelle. Le prince de Galles aurait été régisseur ou gouverneur-général des

royaumes de Castille et de Léon pour le roi D. Pedro avec quatre lieutenans ou grands gouverneurs chacun d'une grande division de ces royaumes : D. Martin Lopez aurait été sous-gouverneur pour le prince de l'Andalousie et du royaume de Murcie ; D. Ferrand de Castro aurait eu la Galice et le royaume de Léon ; Diego Gomez de Castañeda, la Castille ; Garcia Ferrandez de Villodre, le royaume de Tolède avec l'Estramadure. Pierre, dans ce plan, aurait habité Tolède, et on aurait tâché de le marier avec quelque femme de haut parage, sinon avec une fille de roi, dont il aurait pu avoir de légitimes héritiers. Ce projet était-il d'un traître ou d'un bon politique? En voyant D. Ferrand placé en tête d'une de ces grandes circonscriptions comprenant à elle seule une étendue de terres divisées autrefois en deux royaumes distincts, on ne saurait croire qu'il fût l'œuvre d'un ennemi. La fidélité de D. Ferrand à D. Pedro ne pouvait faire l'objet d'un doute. Nous croyons donc que le prince et D. Martin Lopez agissaient plutôt en ceci dans l'intérêt bien entendu du roi que pour le perdre ou le livrer. Le perdre en faveur de qui? le livrer à qui? Le nouveau maître de Calatrava était trop engagé avec Pierre, il s'était trop compromis à son service pour espérer jamais, dans le triomphe de ses ennemis, une situation je ne dirai pas équivalente à celle qu'il occupait, mais seulement tolérable et sûre. D. Martin Lopez cependant avait bien jugé la situation : il sentait que le système de son maître était désomais à bout de pratique ; qu'il fallait changer de route pour arriver à bien ; que, grands et petits, tout le monde commençait à ne pouvoir plus supporter ce despotisme à la fois atroce et puéril qui avait fatigué et décimé le royaume pendant dix-sept années. On voulait que le roi se rangeât s'il voulait continuer à être roi. De là le projet du prince. Sage projet après tout, et que D. Martin Lopez avait raison de vouloir seconder. Les chefs des Cordouans à qui D. Martin Lopez en parla l'en louèrent fort,

et pardonnèrent à ce favori ses anciens méfaits en faveur de ses nouveaux sentimens. Toujours tuer, tuer toujours, c'était à lasser tout autre que D. Pedro, et D. Martin Lopez s'était dégoûté de ce métier. Chargé de tuer trois chevaliers de Cordoue dont lui-même était la créature, il ne le voulut point, les invita à dîner, et après le dîner leur lut en les priant de lui garder le secret, une lettre du roi qui lui ordonnait de leur couper la tête. Quelques jours après, voyant son ordre inexécuté, le roi s'en prit à D. Martin Lopez lui-même, et chargea un chevalier nommé Pero Giron, qu'il avait fait récemment, toujours de son *motu proprio* et science certaine, maître d'Alcantara; il chargea, dis-je, Pero Giron (c'était un frère de l'ordre de Calatrava et châtelain de Martos, où se faisaient les élections de l'ordre), d'aller près de Martin Lopez, et de tâcher de le tuer, lui promettant, s'il le faisait, de lui donner la maîtrise de Calatrava. Pero Giron le tenta de son mieux. Comme châtelain de Martos, il réussit à y attirer Martin Lopez et l'y fit prisonnier, et il voulait l'envoyer au roi à Séville, mais le roi de Grenade, qui était grand ami de Martin Lopez, le sut, et envoya aussitôt des messagers à D. Pedro, lui faisant dire que, s'il ne le faisait mettre sur-le-champ en liberté, il fût certain qu'il se tournerait contre lui. Par crainte de cette menace, dit Ayala, et parce qu'il comptait beaucoup sur l'aide du roi de Grenade, il le fit mettre en liberté [1].

Pero Lopez de Ayala rapporte ici une lettre curieuse d'un visir du roi de Grenade, nommé Benahatin, auquel Pierre

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año xviii, c. 26. — Quant au projet de la division de l'Espagne en quatre grands gouvernemens, sous le prince de Galles comme régent général, s'il fut réel ou non, dit Ayala, on ne le sait; si ce n'est que quelques chevaliers de Cordoue dirent depuis au roi D. Henri que D. Martin Lopez leur en avait parlé : — Si esto fué asi ó non, non se sabe; salvo que algunos caballeros de Cordoba dixeron al Rey D. Enrique despues que D. Martin Lopez fablára con ellos todo esto.

demanda conseil, après la bataille de Najera. Cette lettre, qui tient un chapitre tout entier chez le chroniqueur [1], est intitulée :

« Lettre remplie de bons exemples et utiles conseils, adressée au roi don Pedro, par le sage maure Benahatin. »

La voici :

« Grâces soient rendues à Dieu, créateur de toutes choses! à vous, grand roi, très célèbre et très noble, Dieu veuille donner tout pouvoir sur la terre et le bonheur dans le monde éternel! Qu'il vous récompense comme vous l'aurez honoré, et que le salut soit avec vous!

» Dieu sait que j'aime à servir votre bon droit et royale personne, autant qu'il est en mon faible pouvoir, sinon d'une manière conforme à votre haute dignité. Quant à ce que vous me demandez, si je voulais essayer d'accomplir parfaitement les choses que vous requérez de moi, il me serait fort difficile d'y parvenir, n'ayant pas le loisir d'étudier, et mon temps étant occupé par beaucoup d'autres affaires. D'ailleurs, qu'est le savoir de l'homme? que difficilement il arrive à pénétrer la vérité, et à rien accomplir ici bas! Et si, dans ce monde, nous pouvons faire ou deviner une seule chose, nous sommes trompés et déçus en beaucoup d'autres. Un homme qui a égaré un objet chez lui, dans son ménage, le cherche avec sa compagne, et souvent il ne peut le trouver. Combien nos erreurs et nos vaines recherches doivent-elles être plus fréquentes dans les affaires de ce monde, que Dieu a faites de tant de diverses manières, et préparées dans ses jugemens mystérieux selon sa volonté et merci souveraine; donnant d'ailleurs à l'homme tant d'autres embarras et de difficultés à vaincre! Si vous goûtez mes raisons, grand roi, et recevez mes excuses de leur peu de valeur, je m'en réjouirai; et je demande à Dieu qu'il vous donne bonheur et joie en tout ce qui lui plaît, tant dans le fait que dans le droit.

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVIII, c. 22.

» Vous me priez de vous faire savoir ce qu'il me semble de vos actions et circonstances. Grand roi, sachez que les malheurs ressemblent aux médecines amères, désagréables et abhorrées de ceux qui les boivent; mais quiconque peut les supporter avec patience, doit s'attendre à voir revenir son bien et sa santé; car pour avoir cette patience, il faut être doué des qualités et vertus qui mènent l'homme au bonheur. Et je vous ai déjà fait savoir plusieurs choses telles, et l'événement vous a prouvé qu'elles étaient vraies; et quoique vous ayez dans vos palais des hommes bons et sages, auxquels ces choses ne sont pas inconnues, cependant chacun possède son esprit et jugement tels que Dieu les lui a donnés; et votre lettre m'autorisant à vous dire ce que je pense, vous ne me tiendrez pas à faute ce qui ne mérite pas votre colère.

» Ce qui vous est advenu se rapporte à deux choses : d'abord, à l'usurpation de votre héritage et de votre titre, ensuite aux désastres causés par les étrangers que vous avez amenés avec vous.

» Et je dis, quant au premier point, que, si les chrétiens ont fait contre vous chose honteuse, et qui ne peut s'effacer ni s'oublier de longtemps, ce n'est pas que vous manquiez de bonne chevalerie, de bon droit, ni de naissance, mais à cause des choses cruelles qui se sont faites, lesquelles vous savez bien, et ont eu le résultat que vous connaissez. Et maintenant que Dieu vous a secouru, et que vos sujets, revenant à vous, se sont reconnus coupables et pécheurs, il ne vous reste plus qu'à agir envers eux d'une manière tout opposée à celle qui les a fait vous haïr; car si vous continuiez de même, leur éloignement serait bien plus prompt que la première fois. Cette chose est en effet semblable à l'action d'un homme qui s'est déjà brûlé, et qui retourne au feu avant que la brûlure ne soit bien guérie. Il est évident qu'il se brûlera beaucoup plus vite la seconde fois que la première.

» Ensuite, donnez à chaque chose et à chaque homme la place et le rang qui leur conviennent; et d'une manière affable et populaire, ramenez les cœurs détachés de vous, et donnez à goûter aux peuples le pain de la sécurité et de la paix, et rendez-les maîtres et seigneurs de leurs biens et de leurs châteaux et de leurs familles. Toutes les actions pour lesquelles ils vous ont abhorré, effacez-les par des actions contraires, et montrez-leur du repentir de tout ce qui a eu lieu; et honorez les grands, et gardez-vous bien de répandre le sang et d'usurper les propriétés sans droit et sans raison; épanouissez votre visage, ouvrez votre main, et vous recouvrerez la bienveillance des peuples. Ne soyez pas plus généreux envers ceux qui ont abandonné votre parti dans la saison du danger, qu'envers ceux qui ont combattu pour vous : vous vous feriez haïr, ainsi que vos partisans. Et donnez les places et les offices publics à ceux qui les méritent, quand même vous ne les aimeriez pas; ne les donnez pas à ceux qui sont incapables de les remplir, quand même vous leur voudriez du bien; car vous pourrez indemniser ces derniers de quelque autre manière. Gardez-vous des grands et des nobles que vous avez affamés, et des gens de petit état que vous avez engraissés; et réparez, dans le royaume, tout ce qui s'est détruit, pour que les peuples oublient et qu'ils effacent de leurs cœurs et de leur souvenir les raisons qui les ont courroucés contre vous. Hâtez-vous de faire aujourd'hui vos alliances avec vos voisins; car les plaies sont toutes saignantes, et c'est maintenant qu'il vous est facile d'élever un rempart entre vous et vos ennemis.

» Et gardez désormais avec économie vos propriétés; car les oiseaux ont soin de rester cois, et de se nourrir de peu pendant l'hiver; et votre ennemi est vivant, et le cours du monde est fragile.

» La Castille est dévastée et appauvrie par les troupes étrangères; à cela, il n'y a d'autres remèdes que le temps et

la paix. Oubliez les injures qui vous ont été faites; car un sage disait : Si j'avais renoué avec mon ennemi, et que ma réconciliation ne tînt qu'à un cheveu, je ne le couperais pas. Les liens qui attachent un peuple à son maître ressemblent à ce ruban que tiennent les petits enfans quand ils jouent; si ce ruban est coupé, le jeu est détruit. Recevez donc toujours les excuses de vos gens, quand même vous sauriez que ces excuses sont menteuses; car il vaut mieux s'en tenir là que de découvrir de fâcheuses vérités; et ceux à qui vous faites bonne mine vous en sauront toujours gré, et à l'heure du besoin, ils ne refuseront pas de servir à vos nécessités.

» Et apprenez que les occasions des pertes et des malheurs qu'éprouvent les rois sont très nombreuses, et je vais vous en dire quelques-unes. La première est de faire peu de cas des hommes; la seconde est d'usurper leurs biens, et de montrer grande avarice; la troisième est de vouloir faire dominer sa volonté; la quatrième est de renverser les lois, et la cinquième est d'user de cruauté.

» Quant au premier point, mépriser les hommes est folie manifeste : quiconque a versé leur sang injustement s'expose aux plus grands maux de la vie; et c'est pour garder les peuples, et les empêcher d'être tenus à mépris par ceux qui les commandent, que de grands et sages hommes ont fait des lois et ordonnances destinées à conserver la paix et le bonheur des peuples pendant ce court temps de la vie humaine. Souvenez-vous que quand l'humiliation et l'obéissance des hommes est contrainte, elle n'est pas durable, et que l'obéissance volontaire est seule réelle et solide; et quand on blesse leurs volontés, alors s'émeuvent leurs cœurs, et leurs yeux, et leurs langues, et leurs mains. Ne craignez-vous pas leurs complots? Au moins vous devez craindre leurs malédictions et les pensées qui se nourrissent secrètement dans leurs cœurs; car, lorsque toutes les pensées et les volontés se concentrent sur une chose, cette voix est entendue dans le ciel;

et si vous ne craignez ni le ciel ni les hommes, vous devez craindre votre renommée, en la vie et en la mort; car la bonne renommée est une seconde vie, et on a vu beaucoup de bons religieux quitter volontairement l'existence, et aimer la mort, pour obtenir renommée dans le ciel et sur la terre. Et si vous dites que vous êtes roi, je vous répondrai qu'il n'importe, et que les rois ne s'excusent pas plus que les autres hommes; si un roi refuse justice à ses sujets, voilà que ses sujets lui refusent obéissance. Les sages rapportent qu'un roi se tenait dans son palais, et que les siens vinrent, à la porte de l'Alcazar, lui demander une chose juste et convenable, et ils attendaient la réponse. Le roi se fâcha, et dit à son alguasil : « Va et dis-leur qu'il ne me plaît pas. » Et l'alguasil se mit en route, puis il se retourna vers son maître, lui disant : « Seigneur, apprenez-moi quelle réponse je leur donnerai, s'ils me disent à leur tour que cela ne leur plaît pas non plus. » Et un moment après, le roi le rappela, et lui dit : « Va leur répondre que je ferai ce qu'ils demandent. »

» La seconde occasion des malheurs des rois est la grande cupidité et avarice qu'ils montrent, en prenant les propriétés des hommes, sans règle et sans loi; et c'est la cause de très grands maux. Les biens sont pour les hommes une source d'honneur, et il en est qui aiment mieux leurs biens que leur honneur. Grand roi, les biens et les taxes que l'on donne aux rois ne sont autre chose qu'un crédit qu'on leur fait pour qu'ils en usent en leurs besoins et guerres; et si tout à coup on épuise tout son crédit, il est impossible que, plus tard, on remplisse tous ses engagemens et paie ses dettes, et que l'on trouve un crédit nouveau. Les propriétés des particuliers sont la base du pouvoir des rois, et le roi qui veut les leur arracher, pour son propre usage et l'agrandissement de sa puissance, ressemble à l'insensé qui, pour bâtir les salles et appartemens intérieurs de son palais, en arrache les fondemens.

» La manière du roi envers ses sujets est celle du berger avec son troupeau. C'est chose très connue que la grande pitié avec laquelle il traite ses brebis, leur procurant la meilleure eau et le meilleur pâturage possible, et les défendant de leurs ennemis les loups, et les débarrassant de leur toison et leur ôtant leur lait, sans leur faire de mal, sans déchirer leur chair, et sans affamer leurs enfans. Et ce berger, c'est le roi.

» Et la troisième occasion des pertes et malheurs des rois est de vouloir toujours faire dominer leur volonté ; par là, un roi devient serf, sa volonté le tient captif; ses appétits sont ses lois, lui ôtant sa noblesse et sa dignité, et lui enlevant la supériorité naturelle qu'il est écrit que l'homme a sur les bêtes. Et comment l'homme qui ne peut maîtriser sa volonté deviendra-t-il maître de ses ennemis?

» Et c'est vilaine chose que vouloir faire les hommes ses esclaves, quand on est soi-même esclave de ses passions.

» Et la pire des volontés est l'impudicité des désirs : quiconque s'y livre perd le sens et l'esprit et l'entendement, et l'homme acquiert mauvaise renommée et s'assimile aux bêtes. Dieu qui, selon les sages chrétiens, se revêtit d'une forme humaine pour sauver le monde, ne tomba jamais dans ce péché; et l'homme bon et sage cherche à ressembler à Dieu autant que possible. Quant aux maux advenus à divers rois à cause de ce péché, ils sont publiquement et généralement connus; et c'est ainsi que les rois goths perdirent l'Espagne.

» La quatrième occasion des pertes et malheurs des rois, c'est-à-dire le mépris des lois et de ceux qui rendent la justice, est la plus grave de toutes. Ce poison est mortel, car la loi est chose générale. La loi est la vérité, et le roi est son esclave et son gardien; et celui qui avilit la loi s'avilit soi-même.

» La colère de Dieu dans l'autre monde et la haine des

hommes en cette vie seront son partage. Et les peuples qui voient leur roi avilir les lois qu'il doit maintenir ne se fient plus en ses sermens, et cessent de lui rendre hommage. Car le roi n'a d'autre juge que sa propre loi, et dès qu'on voit qu'il ne la respecte plus, on ne se fie plus en lui, et il ne peut régir son royaume.

» La cinquième cause des pertes et des malheurs des rois est la cruauté et le manque de pitié pour les hommes. Le roi qui use de cruauté fera naître de grandes haines entre lui et les siens, et tous s'enfuiront de lui par instinct et par aversion, comme le troupeau fuit les loups, et lui refuseront leur appui. Et le roi qui n'aura pas eu compassion des hommes les verra sans pitié pour lui. Et même quand il a des crimes à punir, il doit penser que lui aussi, il est faillible et pécheur, et en infligeant le châtiment, il ne doit point songer à vengeance, mais à exécuter la loi et justice. Seigneur, ces paroles ne sont qu'une faible partie de celles que l'on pourrait dire à ce sujet. Et si l'on commence à parler de cela, c'est comme une mer qui n'a ni bornes ni rivages.

» Pour ce qui regarde les soldats étrangers que vous avez amenés avec vous, les troupes étrangères sont toujours très dangereuses dans un pays. Mais sachez qu'il est trop tard pour songer à cela; que l'homme sage et sensé prévient les maux avant qu'ils n'arrivent, et que l'orgueilleux songe à y porter remède quand ils sont arrivés. Et le secours de telles gens est comme la propriété des poisons, que l'on est quelquefois obligé de boire pour échapper à quelque chose de pis. Et votre manière d'agir avec eux ressemble à celle de l'homme qui nourrissait un lion et faisait avec lui la chasse aux animaux, et tirait de lui profit. Et un jour, il oublia de donner à manger au lion, et ce dernier mangea un fils qu'il avait; et quand le père revint, et vit ce que le lion avait fait, il le tua, disant: Voilà ce que c'est que d'avoir plus songé à ce que je pouvais gagner qu'à ce que je pouvais perdre. Et il est vrai que ces troupes ont une grande puissance, et

l'utilité que vous avez tirée d'elles ressemble à celle du feu qui nous dévore, si nous n'y prenons garde. Et de toutes les choses que vous devez prévoir et prévenir, la principale est que votre allié ne s'établisse pas dans vos villes et forteresses situées sur les rivages de la mer; car il pourrait se faire que ces hommes de guerre attirassent les habitans à leur parti, et qu'aidés de vos ennemis ils régnassent dans votre royaume et vous fissent une guerre cruelle et durable : on a vu beaucoup de telles choses, et qui ont été suivies de grands maux.

» J'ai ouï dire que vous avez pris de force de l'argent et des biens à vos communes, et que vous les avez donnés aux étrangers, afin de leur payer ce que vous leur devez pour être venus vous assister en cette guerre; en quoi il y a trois dangers. Le premier est l'inimitié des communes contre vous; bien qu'elles soient accoutumées à donner de l'argent, elles pensent que cet argent est pour le roi seul, afin de servir à leur utilité et à leur bien, et que ces deniers leur reviendront et leur serviront; mais ce que vous donnerez aux étrangers, en or et en argent, sera perdu pour eux et sortira du pays. Le second danger est d'appauvrir vos peuples en donnant de la force aux troupes étrangères. Le troisième danger enfin, est d'accroître chez eux le désir de posséder vos biens, quand ils verront tout l'argent que vous leur donnerez. Et mon conseil est que vous leur montriez en quel grand besoin vous êtes, et quel grand manque d'argent il y a dans votre royaume et que vous êtes forcé de charger vos peuples d'impôts qu'ils ne peuvent supporter, et qu'il vous est impossible de les récompenser comme vous le voudriez : car les plaies sont fraîches, et la terre est peuplée de vos ennemis, et vous devez leur envoyer dire tout cela par les grands seigneurs de votre royaume, auxquels ils auront confiance et porteront respect. Et avec cela ils s'apaiseront, et vous obtiendrez du temps; et ils feront de deux choses l'une : ou s'en retourneront chez eux, ce qui est le plus certain; ou resteront longtemps dans

vos domaines et s'y affaibliront. Tel est mon avis, si les choses sont comme on me les a dites; car s'il n'en était pas ainsi, et que ceux de votre royaume voulussent donner leur argent, sans contrainte, la question serait autre. Au surplus, le but de tout ceci est de les exciter à sortir de votre royaume. Il n'est pas à croire qu'ils veuillent se battre contre vous, car, puisqu'ils vous ont aidé, s'ils sont hommes de bien, ils n'échangeraient pas ce qu'ils ont fait en votre faveur pour or ni pour argent. Car les actions des rois et des grands sont contraires à celles des marchands et bourgeois, et ils ne doivent montrer ni cupidité ni avarice, puisqu'ils ne sont pas marchands, mais rois.

» Et songez que votre ennemi est vivant, que ceux qui ont été félons envers vous vivent encore, que rien n'est durable, que les hommes sont flatteurs, que le monde est un joueur de gobelets et que le temps est court. Maintenant il est besoin de repos plutôt que d'ardeur et de violence, et il vaut beaucoup mieux payer vos gens que les étrangers.

» Sachez que toute chose a son temps, et qu'à ce temps-ci le repos est nécessaire. Et moi, au nom de Dieu, d'une volonté loyale à vous et à tous ceux qui me demanderont conseil, je le donnerai sans détour : mais à personne autre qu'à vous et à mon roi, qui m'a nourri, je ne dirai ce que je viens de vous dire. Et je ferai pour vous ce que je ferais pour lui, vous sachant unis tous deux et ne faisant qu'un. Et j'ai dit vérité, comme l'avenir le prouvera. Et je vous demande en grâce que vous me reconnaissiez pour véridique, et que vous me pardonniez ce que j'ai pu dire contre votre volonté et bon plaisir. Et Dieu veuille que vous preniez pour bien ce que j'ai écrit, vous donne le succès dans vos entreprises, vous maintienne à son service et vous soutienne de sa force! »

Le roi don Pèdre reçut cette lettre, ajoute Ayala, et elle lui plut; mais il ne suivit par les conseils qui y étaient contenus; en quoi il eut grand dommage.

Mécontent de D. Pedro et ne pouvant en être payé, le prince Noir quitta enfin l'Espagne au mois d'août (vers la fin), et ce fut le signal de la perte de Pierre. La mise en liberté de du Guesclin à Bordeaux ne fut pas un des événemens qui y contribuèrent le moins. Ayala raconte avec un soin curieux, et un peu en dehors de sa manière habituelle, la délivrance du héros breton. Traduit presque mot pour mot, on dirait un récit du vaillant chroniqueur d'Édouard. La traduction pure et simple de l'espagnol d'Ayala donne un français fort semblable, comme on a pu le remarquer précédemment, au français de Froissart. Ce sont les mêmes tours, les mêmes répétitions, le même emploi continuel de la conjonction *et* Mais c'est aussi le même fond intéressant et la même réalité.

« En cette bataille, dit Ayala, fut fait prisonnier messire Bertrand du Guesclin, très grand et vaillant chevalier, qui était de Bretagne... et bien que le prince (de Galles) eût mieux aimé le voir mort dans la bataille, parce que c'était un très redoutable homme de guerre, pourtant quand il fut pris il lui fit grand honneur, et l'emmena avec lui à Bordeaux. Et un jour, en cette ville, messire Bertrand fit demander au prince qu'il fût son bon plaisir de le laisser venir à rançon, car point n'était utile à son service de le retenir ainsi en prison, et il valait mieux le laisser libre, en acceptant le prix qui serait convenu et stipulé. Et le prince consulta son conseil, et fut arrêté que messire Bertrand étant très bon chevalier, il serait bon de le retenir tant que dureraient les guerres d'Angleterre et de France, et que mieux vaudrait encore perdre la somme à laquelle pourrait s'élever sa rançon, que de lui accorder sa délivrance. Et le prince fit donner cette réponse audit messire Bertrand; et quand messire Bertrand l'entendit, il parla en ces termes au chevalier qui lui apportait ce message:

« Dites à monseigneur le prince que je tiens que Dieu et

lui me font très grande grâce, et qu'entre autres signalés honneurs que j'ai remportés en ce monde de chevalerie, nul ne m'est plus précieux que de voir ma lance tant redoutée des Anglais, que, pour la crainte qu'ils ont de moi, ils n'osent me mettre hors de prison ; et puisqu'il en est ainsi, je tiens ma captivité pour honorée et glorieuse, bien plus que serait ma délivrance. Et que le prince soit assuré qu'il ne pouvait me rendre aucun plus signalé service ; car tous ceux qui entendront et verront cela penseront que je suis le plus honoré chevalier du monde, et que j'ai remporté le plus grand prix et guerdon que chevalerie puisse donner. »

» Et le chevalier rapporta au prince toutes ces raisons, et le prince y réfléchit et dit : « Cela est vrai ; allez et retournez devers messire Bertrand, et dites-lui qu'il me plaît fort de le mettre à rançon, et qu'il ait à fixer lui-même la quantité d'argent qu'il voudra donner ; que cette somme sera telle qu'il l'a proposera ; que je ne lui en demanderai rien davantage : voire que s'il me promettait un seul fétu de paille pour sa rançon, je lui accorderais sa délivrance à ce seul prix. »

» Et l'intention du prince était telle, que si messire Bertrand lui eût dit que pour cinq francs (*que si mosen Beltran dixese que por cinco francos*) il voulait sortir de prison, il ne lui en eût pas demandé plus ; car moins il eût payé, moins d'honneur lui serait revenu. Et ainsi il faisait entendre à messire Bertrand qu'il pouvait bien se passer de sa rançon et que les Anglais ne redoutaient pas tant les coups de sa lance. Adonc le chevalier retourna devers messire Bertrand et lui dit : « Monseigneur le prince vous envoie dire que son bon plaisir est que vous soyiez libre de prison, et que votre finance soit telle quantité d'argent qu'il vous plaira fixer et promettre ; et qu'il ne vous demandera pas une obole de plus, quand même vous ne lui promettriez qu'une paille de celles qu'on trouve par terre, et que cela suffira. »

» Et messire Bertrand comprit bien l'intention du prince, et dit : « Je remercie monseigneur le prince de ce qu'il m'envoie dire, et puisqu'il en est ainsi, je vais fixer la quantité de mes finances. »

» Et chacun croyait qu'il allait se mettre à petite rançon, car messire Bertrand n'avait au monde rien, sinon son corps. Et messire Bertrand dit ainsi : « Puisque monseigneur le prince use de telle franchise envers moi, et qu'il ne veut me demander rien, sinon la finance que j'aurai fixée moi-même, dites-lui qu'encore bien que je sois pauvre chevalier, mal pourvu d'or et de monnoie, pourtant, avec l'aide de mes amis, je lui donnerai cent mille francs d'or pour la liberté de mon corps, et que de cela je lui donnerai bonnes sûretés. »

» Et le chevalier du prince s'en retourna très émerveillé, et dit au prince : « Seigneur, messire Bertrand s'est rendu à votre volonté, et il a fixé sa rançon et finance ; » et le prince demanda : « Combien? » et le chevalier dit : « Seigneur, messire Bertrand dit qu'il vous tient à courtoisie tout ce que vous lui avez envoyé dire touchant sa rançon et finance. Et il ajoute que, bien qu'il soit pauvre chevalier mal pourvu d'or et de monnoie, cependant, avec l'aide de ses parens et amis, il vous comptera cent mille francs d'or pour sa personne, et que de ce vous donnera bonne sûreté. » Et le prince fut tout émerveillé, premièrement du grand courage de messire Bertrand, et en outre comment il pourrait se procurer si grande quantité d'argent ; et il dit au chevalier que, puisque cela était ainsi accordé, il fallait lui tenir parole, ni jà s'en aller arrière, mais bien accepter les sûretés pour les cent mille francs d'or qu'il avait fixés.

» Et le chevalier retourna devers messire Bertrand, et lui dit que le prince son seigneur était satisfait de la rançon de cent mille francs qu'il avait fixés pour sa personne, et qu'il eût à donner ses garanties, et qu'il serait mis hors de prison. Et messire Bertrand envoya aussitôt en Bretagne,

aux grands seigneurs, barons, et chevaliers ses amis, pour leur faire savoir comment il était mis à rançon pour la somme de cent mille francs qu'il avait à donner pour sa délivrance au prince de Galles, et qu'il leur demandait qu'ils voulussent donner caution pour lui au susdit prince de manière à ce qu'il fût assuré du paiement ; et qu'il se fiait en Dieu et en la merci du roi de France son seigneur, que, quand il serait libre de la prison, il s'acquitterait envers eux de ce qu'ils auraient promis ou donné.

» Et les seigneurs, barons et chevaliers de Bretagne auxquels il adressa ses lettres, lui envoyèrent aussitôt dire que tous et chacun ils se tenaient prêts à s'obliger pour la somme qu'il requerrait pour sa rançon, de manière à ce qu'il fût libre de prison. Et pour qu'il fût certain que leur volonté était telle, chacun d'eux lui envoya un de ses écuyers, avec son sceau et plein pouvoir de s'obliger en leur lieu et place. En France et Angleterre, la plus grande obligation qu'un chevalier et homme de grand lignage puisse donner est le sceau de ses armes : car ils disent que donner son nom et signature est beaucoup, mais que dans le sceau se trouvent à la fois le nom et les armes, qui sont l'honneur du chevalier.

» Et les écuyers des seigneurs, barons et chevaliers de Bretagne, amis de messire Bertrand, vinrent devers lui à Bordeaux, et lui dirent comme quoi les seigneurs barons et chevaliers de Bretagne le saluaient, et lui envoyaient leur sceau, afin qu'ils s'obligeassent pour le temps et la somme requis par lui. Et messire Bertrand, quand il vit ces écuyers porteurs des sceaux de ses amis, donna ses sûretés au prince, fixa une somme d'argent pour chaque sceau, et une époque pour chaque somme à donner jusqu'au paiement total des cent mille francs d'or. Et alors fut messire Bertrand libre de prison, et il partit de Bordeaux, et s'en fut devers le roi don Charles de France (Charles V) ; et quand il fut arrivé, le roi le reçut fort bien. Et un jour il lui demanda quelle finance

il avait promise pour sa rançon et messire Bertrand lui dit : « Cent mille francs d'or, » et lui raconta toutes les raisons qu'il avait eues sur ce propos avec le prince de Galles, et le roi de France lui dit : « Je suis assuré que ces cent mille francs d'or, vous ne les avez promis que dans le cas où je viendrais à votre aide ; et partant je veux que vos amis de Bretagne soient quittes de toutes leurs promesses et signatures, et je les paierai pour vous. » Et il ordonna à un de ses trésoriers de donner à messire Bertrand pouvoir de se faire payer les cent mille francs d'or par les marchands de Paris ; en outre, il ordonna à son trésorier de compter à messire Bertrand trente mille francs pour se vêtir, équiper et armer ; et ainsi fut fait et accompli.

» Et nous avons voulu mettre ce fait en ce livre ainsi qu'il s'est passé, d'abord comme étant advenu à un vaillant chevalier pris à la bataille de Najara, et ensuite afin de raconter les grandes et nobles prouesses faites par les bons. Car le prince de Galles, en tout ce qu'il fit dans cette affaire, agit grandement : premièrement en mettant à rançon messire du Guesclin, pour que l'on ne dit pas que les Anglais avaient crainte d'un seul chevalier français ; et en outre, il fit bien en laissant la finance à la liberté de messire Bertrand et ne montrant pas de cupidité ni d'avarice. Et messire Bertrand agit en chevalier courtois dans ses réponses au prince, et en outre il lui fut tenu à grand honneur d'avoir fixé pour sa rançon une somme très forte, parce qu'il voyait bien que l'intention du prince était qu'il en fixât une petite, afin de le réduire lui-même à petite valeur. En outre, il est grand raison de ne pas oublier la noblesse et les largesses des rois, il est besoin qu'elles restent toujours gravées dans la mémoire des hommes et ne soient pas oubliées, non plus que les hauts faits et actions de chevalerie[1]. »

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XVIII, c. 16.

Le prince de Galles était parti d'Espagne, avons-nous dit, pour retourner en Guienne, au mois d'août (vers la fin). L'état sanitaire de son armée avait obligé son départ sans plus de délai, à l'expiration rigoureuse des quatre mois demandés par D. Pedro, à partir, ce me semble, du 15 avril, et au bout desquels le roi de Castille n'avait pu parvenir à satisfaire en aucune façon ses auxiliaires étrangers. La dyssenterie s'était mise dans leurs rangs, et y exerçait de grands ravages. Le prince lui-même était revenu d'Espagne malade et comme empoisonné [1].

Henri, de son côté, avait attendu avec impatience ce départ du prince de Galles, et ce fut la cause déterminante de sa nouvelle entrée en campagne. Dès sa sortie d'Espagne, il avait senti que sa défaite n'était pas un arrêt en dernier ressort de sa destinée; il se fiait à D. Pedro pour lui rouvrir et lui préparer la voie, et, comme on l'a vu, il ne s'était pas trompé.

En France, Henri fixa d'abord sa résidence dans le comté de Cessenon qu'il tenait du roi de France depuis son voyage à Paris en 1362. Se trouvant maintenant en grande nécessité d'argent il vendit à Charles V ce comté, qui se composait des châteaux de Cessenon, de Servian et de Thesan, aux diocèses de Saint-Pons et de Béziers, pour la somme de vingt-sept mille francs d'or. Ancel Chautard, conseiller du roi de France et Jean de Benil, gentilhomme du duc d'Anjou, commissaires des deux princes, firent le contrat dans le château de Servian « dans la chambre où Henri roi de Castille couchait, » le 2 juin 1367. Le duc le ratifia, et, le 6 du même mois, donna ordre à Jean Perdiguier, receveur-général du Languedoc, de payer la somme stipulée à D. Henri. La

[1] Il ne put jamais bien se rétablir depuis : — Eduardus, per idem tempore, ut dicebatur, intoxicatus fuit; à quo quidem tempore usque ad finem vitæ suæ nunquàm gavisus est corporis sanitate (Thomas Walishingham, Script. rer. angl., p. 117.)

reine doña Juana sa femme, l'infant D. Juan son fils, « majeur de sept ans et mineur de quatorze, » ratifièrent la vente à Thesan en date du 27. Le même jour le roi Henri donna reçu de sa main de pareille somme, et alla fixer sa résidence avec sa famille au château de Pierre-Pertuse (autre concession de Charles V à D. Henri), sur les frontières du Roussillon et du diocèse de Narbonne. De là, avec l'argent reçu de sa vente, il envoya acheter à Avignon des harnais et des armes, et chaque jour lui venaient là chevaliers, écuyers, bourgeois et autres gens de Castille et il s'apprêtait à y retourner. Chaque jour il avait des nouvelles favorables du pays. Ses amis restés au-delà de l'Èbre l'avait tenu au courant de la mauvaise intelligence qui était entre le prince et le roi; et il y apprit bientôt que plusieurs chevaliers castillans d'entre les prisonniers de Najera, ayant recouvré leur liberté, soit en payant leur rançon, soit par tout autre moyen, étaient rentrés sur leurs terres, et faisaient de là la guerre au roi D. Pedro. La bannière du roi Henri flottait déjà de nouveau sur le château de Peñafiel, le château de Curiel, le château de Gormaz, le château d'Atienza et l'Alcazar de Ségovie. Mais, malgré ces bons symptômes, il avait reçu plus d'une fois des lettres de quelques-uns des chevaliers anglais ses amis, qui avaient été à son service dans la première entrée qu'il avait faite en Espagne, et qui étaient maintenant de la compagnie du prince, lesquels lui conseillaient de ne point venir en Castille que le prince n'en fût sorti.

Henri était prêt vers la mi-septembre à repasser les Pyrénées avec la nouvelle armée qu'il avait su réunir, fort peu nombreuse, mais suffisante contre D. Pedro livré à ses seules forces, roi de nom d'un pays qu'il s'était aliéné à jamais par ses nouvelles cruautés et des représailles sanglantes [1].

[1] Henri avait fait, de Pierre-Pertuse, avant sa seconde entrée en Espagne, et pour fixer les termes de son alliance à cet égard, un voyage à Aigues-Mortes, où il

Il prit son chemin par le val d'Aran, menant avec lui la reine doña Juana sa femme et l'infant D. Juan son fils; il laissa au château de Pierre-Pertuse l'infante Léonor sa fille, et les dames et demoiselles attachées au service de sa maison. Il lui fallait forcément traverser l'Aragon, en dépit de Pierre IV, qui, nouvel allié des Anglais et de son ancien ennemi Pierre de Castille, s'était engagé à lui interdire l'entrée de son royaume, et il y pénétra par les terres du comte de Ribagorza. Menacé d'être arrêté en chemin par des troupes du roi d'Aragon, il n'en tint compte : il dit qu'il était obligé à ce passage, et que rien ne pourrait l'empêcher. Tant qu'il le put toutefois, il passa par les terres des seigneurs aragonais qui lui étaient dévoués. Il était le 24 septembre à une demi-lieue d'Huesca, d'où il écrivit à don Pedro Jordan de Urries, majordome-mayor du roi d'Aragon, pour l'attirer à son service [1].

Il marcha droit vers la Navarre et traversa l'Èbre à la hauteur d'Azagra. Le jour que le roi D. Henri arriva en vue de Calahorra, il arma chevalier dans un champ voisin de l'Èbre D. Bernard de Foix ou de Béarn, qu'il fit depuis comte de Médina-Celi. Il passa outre, et le même jour, demanda à ses compagnons si c'étaient là les limites de la Castille. On lui dit que oui. Il descendit de son cheval, et se jetant à genoux fit une croix sur le sable et la baisa en disant : « Je jure par cette image de la croix, que de ma vie, jamais, en quelque nécessité que je sois, je ne sortirai de ce royaume de Castille : là j'attendrai la mort, ou telle fortune qu'il pourra m'advenir [2]. »

avait eu une entrevue avec le duc d'Anjou et le cardinal Gui de Boulogne. On lit dans les Comptes du domaine de la sénéchaussée de Beaucaire : — Santono et Bartholomæo consilii Aquis-Mortuis, pro denariis eisdem traditis, de mandato D. ducis prout apparet per litteras dicti D. ducis, datas Bellicadri die xv augusti 1367, etc.

[1] Zurita, Anales de Aragon, l. ix, c. 70.

[2] Cronica del Rey D. Pedro, año xviii, c. 34.

Comme l'année précédente, il se présenta d'abord devant Calahorra. La ville le reçut la veille de la Saint-Michel (28 septembre), et il y logea celles de ses troupes qu'il menait avec lui. C'était le rendez-vous qu'il avait assigné à ses partisans, et il les y attendit avant d'aller plus loin. Il n'eut pas plus cette fois que la première de bataille à livrer pour gagner son royaume, et ne s'arrêta pas aux détails.

Logroño refusa de le recevoir, et il marcha droit sur Burgos. Il envoya un messager en avant pour savoir si on l'y recevrait. Les habitans lui firent une réponse favorable ; mais le château était tenu pour le roi D. Pedro par un alcayde appelé Alfonse Ferrandez de Cal de las Armas, avec deux cents hommes : il y avait aussi dans le château D. Jayme, fils du roi dépossédé de Majorque, mari de la reine Jeanne de Naples, et qui était venu en Espagne, comme nous l'avons vu, avec les capitaines anglais en aide à D. Pedro. D. Henri fut reçu à Burgos avec acclamation par le clergé et la population chrétienne tout entière. Le château et les juifs seuls ne voulurent pas le reconnaître. Ces derniers s'étaient enfermés dans la juiverie ; et, tandis que l'évêque et les principaux habitants le recevaient en grande pompe et l'introduisaient dans la ville avec solennité, du château et de la juiverie on tirait contre lui des bombardes et des flèches. Henri fit miner l'un et l'autre ; les juifs capitulèrent, et il leur fit grâce de la vie moyennant qu'ils lui paieraient un million de maravédis. Le château se rendit aussi, et le roi de Naples, fait prisonnier, fut conduit au château de Curiel. En même temps que D. Jayme sortait prisonnier du château de Burgos, en sortait libre D. Felipe de Castro, ce beau-frère de Henri, qui avait été pris à la bataille de Najera [1].

A peine était-il à Burgos, qu'il apprit que la ville de Cordoue s'était déclarée tout entière pour lui, et avait envoyé

[1] Jeanne de Naples paya la rançon de son mari 80,000 doubles.

chercher à Llerena, où était la chambre de son ordre, D. Gonzalo Mexia, maître de Saint-Jacques, et plusieurs chevaliers illustres qui se trouvaient en ce moment près de lui. Ils allèrent tous prendre possession de la place au nom du roi Henri.

D. Tello, après la défaite de Najera, à laquelle il avait tant contribué, s'était sauvé en Biscaye. Il fut un des premiers à venir trouver Henri après son second retour de France, et Ayala raconte ici un trait qui peint à merveille l'équivoque fidélité de ce personnage.

Dans ce premier moment où tout encore était incertain pour le roi Henri, D. Tello son frère entra, dit-il, un jour dans sa chambre, et lui montra une lettre qu'il dit lui avoir été envoyée par un de ses amis de Bayonne. Cet ami lui annonçait que le prince de Galles était en ce moment à Bayonne avec quatre mille hommes, se disposant à les mener en Espagne au secours de D. Pedro. Le roi en conçut une grande inquiétude, et s'en montra fort affligé ; il réunit ses plus fidèles chevaliers en conseil secret, et leur apprit cette nouvelle. Tous trouvèrent que, dans les circonstances présentes, c'était chose grave. Mais il ne tarda pas à être rassuré. Dans le même moment en effet un scribe, secrétaire intime de D. Tello, vint trouver Pero Lopez de Ayala (notre chroniqueur bien aimé), et lui fit jurer sur un autel de garder secret ce qu'il avait à lui confier. Ayala fit le serment demandé, et alors ce secrétaire lui dit : « Allez au roi ; il est dans sa chambre ; vous le trouverez en grand souci d'une lettre que lui a montrée ce matin son frère D. Tello. Dites-lui qu'il n'y fasse aucune attention. C'est moi qui ai fait à Burgos, la nuit passée, par l'ordre du comte D. Tello, cette lettre datée de Bayonne ; et qu'il soit certain que ni le prince n'est à Bayonne ni aucun corps de gens d'armes réuni. »

Ayala se rendit près du roi, qu'il rencontra dans la rue sortant du palais, et lui dit la chose ; il en eut grand plaisir,

et fit au scribe secrétaire une rente annuelle de dix mille maravedis sa vie durant, qui lui fut servie en argent les quatre premières années pour que D. Tello ne soupçonnât rien, à ce que nous apprend Ayala lui-même. De cette façon Henri s'acquit un fidèle agent qui, vivant près de son frère, le tint au courant de toutes ses actions. Henri d'ailleurs, satisfait de voir ses alarmes dissipées, dissimula; il fit pour le moment même visage à D. Tello, et continua d'être avec lui comme par le passé. Ce n'était pas la première fois, comme nous l'avons vu, que D. Tello faisait de ces traits à son frère, sans compter les trahisons plus sérieuses. A peu de jours de là, il passa en Biscaye, et y joua, pendant tout le temps que dura la lutte des deux rois qui se disputaient la couronne de Castille, le même rôle douteux [1].

Au milieu du mois de janvier 1368, le roi Henri se rendit dans le royaume de Léon. La ville de Léon tenait toujours pour D. Pedro. Beaucoup de chevaliers fijos-d'algo du reste du royaume tenaient pour D. Henri; mais l'Espagne était à peu près encore partagée entre les deux frères. Il poursuivit cependant ses conquêtes pacifiquement ou par les armes. C'était ordinairement par de sages concessions qu'il gagnait les populations [2]. Enfin, il mit le siége devant Tolède dans les derniers jours d'avril, et éleva pour ainsi dire une ville nouvelle autour de l'ancienne. De son côté, Pierre mit le siége devant Cordoue. Il fut cruellement aidé à ce siége par les Grenadins. « Par suite des troubles qu'il y avait en Castille,

[1] Ayala revient souvent entre parenthèses sur ces dispositions de D. Tello contre son frère D. Henri le bâtard (voir ci-devant dans ce volume, p. 109); et tout à l'heure, à propos d'une autre énormité de D. Tello, il nous dira : — D. Tello se avia visto con el Rey de Navarra, é tenia sus pleytesias con él contra el Rey D. Enrique su hermano (ca non le amaba, nin le queria bien, nin quisiera le ayudar en esta guerra, antes se estaba en su tierra en Vizcaya), etc.

[2] A Buitrago, le 22 mars, il concéda aux citoyens (*ciudadanos*) de Ségovie, pour les services qu'ils lui avaient faits, le privilége de ne point payer *portazgo, pasage, barcage, peage, ronda ni castilleria* (voir Colmenar, Hist. de Segovia, p. 288.)

dit un historien arabe, Mohammed n'eut point de guerre, mais le roi de Castille lui envoya demander un renfort de troupes contre le roi d'Aragon, et contre son frère qui cherchait à le détrôner. Mohammed lui envoya six cents cavaliers, troupe choisie, la fleur de sa cavalerie, commandés par Faradj ben Redwan, illustre et brave raïs, lesquels le servirent avec une admirable valeur; et comme le roi de Castille insistait pour de nouveaux secours afin de subjuguer les cités rebelles qui suivaient le parti de son rival, le roi de Grenade lui envoya sept mille chevaux et beaucoup d'infanterie. Ces troupes de Mohammed assiégèrent la cité de Cordoue et la réduisirent à une grande extrémité, tellement qu'elle tomba presque au pouvoir des musulmans qui escaladèrent ouvertement les murailles et prirent le vieil Alcazar; mais les Cordouans les repoussèrent et les forcèrent à sortir de la cité; l'armée, en retournant à Grenade, saccagea et pilla les cités de Ubéda et de Jaen, ainsi que les campagnes d'Andalousie et de Matrava, et emmena grand nombre de prisonniers [1]. »

Toute l'année 1368 se passa sans succès définitif de part ni d'autre. Une ambassade du roi de France à D. Henri, au camp devant Tolède, vint lui faire entrevoir la fin de la lutte. Sous la date du 20 novembre, il conclut en effet, avec les plénipotentiaires du roi de France, messire Françès de Perellos, l'Aragonais, devenu amiral de France, et Jean de Rie, seigneur de Nelboris, un traité de paix et d'alliance des plus avantageux, et reçut la promesse formelle de la prochaine arrivée de du Guesclin [2].

Nous avons vu à quel prix du Guesclin avait fixé sa rançon peu de temps après son retour d'Espagne à Bordeaux. On l'avait laissé libre de partir pour aller chercher cette rançon

[1] Conde, Hist. de la dominacion de los Arabes en España, 4e part., c. 26.

[2] Cronica del Rey D. Pedro, año xx, c. 1.

vers la fin de septembre 1367. Il était le 27 décembre en Bretagne, d'où il se rendit à Montpellier le 7 février 1368. Bertrand engagea à Montpellier Perrin de Savoie, le bâtard de Lille-Jourdain, le petit Mesquin, Noli Pavalhan, Amanieu d'Artigues, et plusieurs autres chefs des compagnies, à le suivre. Il partit de Montpellier le 26 février pour le siége de Tarascon, où il était le 4 mars ; il se trouva, le 11 avril, à celui d'Arles, qui fut levé le 1er mai, et continua de servir le duc d'Anjou jusqu'à la fin de l'automne de cette année. Enfin, après le traité du 20 novembre, signé au camp devant Tolède entre Henri et les plénipotentiaires français, il fit toutes ses dispositions pour passer en Espagne, et il y passa en effet vers la fin de février de l'année suivante, au moment où Henri pressait plus étroitement que jamais Tolède, et où elle allait ou succomber ou être secourue [1].

A diverses reprises déjà, les défenseurs de Tolède avaient envoyé vers Pierre pour lui exposer l'état de détresse auquel ils étaient réduits. Les vivres leur manquaient entièrement; ils n'avaient plus d'approvisionnemens d'aucune sorte, et, s'ils n'étaient secourus, il leur était impossible de tenir plus longtemps. Il résolut enfin de leur venir en aide au commencement de l'année 1369, et dépêcha des courriers à D. Ferrand de Castro en Galice, pour l'appeler à lui avec tous les hommes dont il pourrait disposer. Il écrivit dans le même sens aux conseils des villes qui tenaient pour lui et au roi Mohammed, son allié, et, au milieu de février, se rendit d'abord à Alcantara, où il devait rallier D. Ferrand de Castro et les chevaliers que celui-ci pourrait amener avec lui. Pierre, en effet, fut rejoint à Alcantara par D. Ferrand, et là vinrent se réunir à lui, avec leurs gens, plusieurs bons chevaliers dévoués à sa cause, entr'autres Ferrand Alfonse de Zamora, chef de cette ville. Avant de partir de Séville, Pierre fit en-

[1] Cronica del Rey D. Pedro, ibid., l. c.

fermer ses enfans et ses trésors, ainsi qu'un grand amas d'armes et de munitions de guerre, dans la ville de Carmona, et mit le tout sous la garde d'hommes en qui il se fiait. Ses trois filles nées de Marie de Padilla étaient toujours gardées en otage à Bordeaux près du prince de Galles, et les enfans dont il s'agit étaient divers bâtards qu'il avait eus de ses maîtresses, et nommément les deux fils de cette Isabelle dont nous avons plusieurs fois parlé, qui avait été gouvernante de son fils D. Alfonse. Les deux fils d'Isabelle s'appelaient D. Sancho et D. Diego. Sa défiance, avant son départ, avait trouvé moyen de se porter jusque sur cet ancien favori, propre frère de sa chère Marie de Padilla, qu'il avait fait déclarer reine après sa mort. Non content d'avoir dépouillé D. Diego Garcia de Padilla de la maîtrise de Calatrava, comme nous l'avons vu, il fit plus en ce moment presque suprême. On lui dit, remarquons le mot (*dixeronle*), que l'ex-maître de Calatrava traitait avec quelques personnes du parti du roi D. Henri, et cette délation lui suffit : il fit arrêter D. Diego Garcia et le fit jeter dans la citerne du château d'Alcala de Guadayra, où je suppose qu'on le laissa mourir de faim; car il n'est plus fait aucune mention de lui dans la suite de l'histoire[1].

Henri sut par ses espions que son frère se disposait à venir au secours de Tolède avec toutes les forces qu'il avait pu réunir, forces assez considérables, et il envoya l'ordre au maître de Saint-Jacques D. Gonzalo Mexia, et au maître de Calatrava de son parti, D. Pero Moñiz, qui s'étaient distingués à la défense de Cordoue, de veiller aux mouvemens de D. Pedro, et, dès qu'ils sauraient son départ de Séville, de quitter Cordoue et de se diriger vers le camp de Tolède avec la plus grande partie de leurs forces. Il leur mandait qu'il

[1] En estos dias, ante que él partiese de Sevilla, dixeronle que Don Diego Garcia de Padilla, maestre que fuera de Calatrava, trataba con algunos de la parte del Rey Don Enrique, é el Rey D. Pedro fizole tomar preso, é poner en el algive del Castillo de Alcala de Guadayra.

était résolu à livrer bataille à son frère, et avait donné ordre de se rendre près de lui dans ce dessein à tous les chevaliers et hommes d'armes de Castille et de Léon qui tenaient pour lui. A peine, en effet, eurent-ils appris que Pierre avait quitté Séville, qu'eux-mêmes partirent de Cordoue après avoir pourvu à la garde de la ville, et y laissant des troupes suffisantes pour la défendre au besoin. Par cette manœuvre, en même temps que Pierre arrivait à la Puebla de Alcocer, qui tenait pour lui, ils arrivaient de leur côté à Villaréal, qui tenait pour Henri, à dix-huit lieues environ de Tolède. Henri était fidèlement instruit dans son camp de tous les mouvements de l'ennemi, et il tint conseil là dessus. « Entre Séville et Toulette, dit Froissart, peut avoir neuf journées de pays. Si vinrent les nouvelles en l'ost du roi Henri que le roi dan Piètre approchait, en sa compagnie plus de quarante mille hommes, que uns que autres, et sur ce il eut avis. A ce conseil furent appelés les chevaliers de France et d'Aragon qui là étaient, et par spécial messire Bertran du Guesclin, par lequel on voulait du tout ouvrer. Le dit messire Bertran donna un conseil, qui fut tenu, que tantôt, avec la plus grande partie de ses gens, le roi Henri partit et chevauchât à effort devers le roi dan Piètre, et en tel état que on le trouvât, on le combattît. « Car, dit-il, nous sommes informés qu'il vient à grand'puissance sur nous. Et trop nous pourrait gréver, s'il venait par avis jusques à nous; et si nous allons à lui sans qu'il le sache, nous le prendrons bien lui et ses gens en tel parti, et si dépourvu, que nous en aurons l'avantage, et seront déconfits; je n'en doute mie[1]. »

Henri pouvait en ce moment détacher sans inconvénient du siége de Tolède ses principales forces. Il n'y avait dans la place que quelques compagnies d'hommes d'armes, et il savait que le gros de la population était disposé à se rendre

[1] Froissart, Chr. l. 1, l. c.

à lui. Il y avait dix mois et demi qu'il la tenait assiégée, et déjà une partie notable des habitans, fatiguée de ce long siége, en était sortie pour venir à sa merci. La famine qui régnait dans Tolède était extrême; les Tolédans en avaient été réduits à manger leurs chevaux et leurs mules. Une mesure de blé convertie en pain cuit se vendait douze cents maravédis; le prix des autres vivres y était en proportion, et encore, à quelque prix que ce fût, on ne pouvait s'en procurer. Les assiégés étaient journellement décimés par la famine et la mort. Cependant, dit Ayala, la ville est si forte, que peu d'hommes la défendraient; il espérait par là la réduire, et, pour cette raison, il en fit simplement resserrer le blocus et songea à courir au plus pressé [1].

On trouve dans un manuscrit hébreu la confirmation singulière de l'horrible état auquel Tolède était réduite. Ce manuscrit, portant pour titre : Mikhlal Yophi (Miracle ou Perfection de Beauté), est l'ouvrage d'un juif espagnol qui vivait en ce temps, nommé Rabby Samuel Zarza, surnommé Ben Sana ou Ben Sênê, dont le mot espagnol Zarza n'est que la traduction. C'est un travail divisé en sept livres et consacré à l'interprétation d'un grand nombre de traditions et d'allégories renfermées dans le Thalmud et dans les commentaires allégoriques (Midraschim): il fut composé à Valence l'an 5129 (1369), au milieu des troubles qui agitaient la Castille pendant la guerre civile.

L'auteur parle, dans la préface, des malheurs qui accablèrent alors toutes les communautés juives des pays de Castille et de Léon, et notamment de la ville de Tolède, qui eut à souffrir toutes les horreurs de la famine durant le siége qu'en faisait D. Henri.

Voici comment s'exprime l'auteur, après avoir parlé des nombreuses difficultés qu'il avait à vaincre en composant cet

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año xx, c. 4.

ouvrage : « A cette époque, dit-il, qui est l'an 5129 (1369), dans la ville de Valence, le lieu où j'ai commencé ce livre, toutes les communautés de Castille et de Léon sont dans une grande détresse, et toutes les malédictions écrites dans la loi (thora) ont été accomplies sur nous par nos péchés, grands, nombreux et méchans ; et dans la communauté sainte et pure de Tolède, qui était la couronne d'Israël et les délices de tous les pays, sont morts par la faim, dans l'espace de deux mois, plus de dix mille hommes dans le siége étroit dont les assiégeait D. Henri, et les femmes faisaient cuire leurs enfans, qui leur servaient de nourriture[1]; et, à cause de la grande famine, ils mangeaient les livres de la loi (sans doute les rouleaux du Pentateuque écrit sur des peaux de bête) et les autres livres et tous leurs effets de cuir, et ils faisaient rôtir la laine et la mangeaient, et beaucoup exposèrent leur vie et sortirent contre le camp du roi, car ils disaient : « Mieux vaut mourir par l'épée que mourir par la faim. Ceux qui sont frappés par l'épée sont plus heureux que ceux qui sont frappés par la faim, consumés d'une mort lente à cause de la stérilité de la terre. » Et c'est de cela qu'il a été dit : « La couronne est tombée de notre tête : malheur à nous parce que nous avons péché[2]! » Et beaucoup de communautés saintes ont été massacrées, et, à cause de ces grandes détresses, beaucoup sortirent de la communauté (c'est-à-dire ou s'exilèrent ou quittèrent le mosaïsme)[3]. »

Henri ne savait pas d'une façon certaine si D. Pedro venait pour lui offrir la bataille. Par tout ce qu'on sait de ses guerres, les talens militaires de celui-ci n'étaient pas très grands et en aucune occasion nous ne lui voyons faire preuve d'une bravoure incontestable. Froissart est le seul à dire qu'il maniait

[1] Lamentations de Yirmihaou (Jérémie), ch. 4, v. 9.
[2] Ibid., ch. 5, v. 16.
[3] Bibliothèque nationale, mss. hébreux du fond de l'Oratoire, n°s 62 et 63.

assez bien la hache. Cherchait-il réellement l'occasion d'une grande bataille, et voulait-il agir cette fois de son chef, en général et en roi? Cette haute ambition était la sienne en ce moment peut-être, mais il était au-dessous de son ambition. Rien de moins habile que la façon dont il conduisit toute cette campagne. Partout il opéra mollement, et se laissa surprendre comme un homme incapable de commander sérieusement une armée. « Adonc, le conseil de Bertran fut tenu et ouï. » Henri, résolu de frapper un grand coup, fit ses dispositions pour se porter en avant, et arrêter l'ennemi dans sa marche. Laissant devant Tolède des forces suffisantes sous les ordres de D. Gomez Manrique, archevêque de la ville, pour en continuer étroitement le blocus, il se rendit d'abord à Orgaz, à cinq lieues de Tolède, où les maîtres de Saint-Jacques et de Calatrava vinrent se joindre à lui avec leurs chevaliers. Là, divisant toutes ses forces réunies, en deux corps, il donna le commandement de l'avant-garde à du Guesclin, ayant sous ses ordres, outre les chefs des compagnies qu'il avait amenés de France avec lui, les deux maîtres de Saint-Jacques et de Calatrava, D. Juan Alfonse de Guzman et les chevaliers de Cordoue ; il prit lui-même le commandement de l'autre corps de bataille. On lui dit en ce moment que Pierre avait passé par le champ de Calatrava, et avait toutes ses troupes rassemblées près d'un lieu et château de l'ordre de Saint-Jacques appelé Montiel, où chaque jour il lui en venait de nouvelles. Ses principales forces se composaient de trois mille lances et de genétaires, tous Castillans ou Galiciens, sous les ordres de D. Ferrand de Castro, et de quinze cents chevaux de Grenade que le roi Mohammed avait envoyés à son aide, sous un brave chef appelé Mohammed el Cabeszani. On lui dit que de Montiel Pierre chercherait à gagner Alcaraz qui tenait pour lui, mais ce n'était là qu'une conjecture, et d'ailleurs ce mou-

vement l'eût plutôt éloigné que rapproché de Tolède [1].

Le conseil de Bertrand était bon, car si on laissait à Pierre le temps de rassembler dans les plaines de Montiel tous ses contingens de guerre, quelque petite que fût son habileté, il pouvait avoir encore occasion de mal faire. Henri partit le soir même, et chevaucha vers la Manche. « Et avait ses espies allants et venants qui savaient et rapportaient soigneusement le convenant du roi dan Piètre et de son ost. Et le roi dan Piètre ne savait rien du roi Henri, ni que ainsi il chevauchât contre lui ; de quoi il et ses gens chevauchaient plus épars et en plus petite ordonnance. » Ils étaient répandus en effet dans les hameaux autour de la commanderie de Montiel, quelques-uns à deux lieues, d'autres à une lieue de distance, dans ce qu'on appelle le champ (el Campo) de Montiel, au sud et sur la rive gauche du rio Jabalon, qui prend sa source tout près de la ville à l'endroit nommé les Yeux de Montiel (los Ojos de Montiel). Dans la nuit du mardi au mercredi 14 de mars 1369, Henri poursuivait sa marche le plus rapidement qu'il pouvait vers la commanderie où il savait son rival renfermé. La nuit était très obscure, et les coureurs qui précédaient l'armée avaient allumé de grands feux de distance en distance pour éclairer le chemin. L'armée s'avançait ainsi entre Villanueva de los Infantes et Villahermosa vers le Peñasco de Ortalizas, et elle était à deux lieues environ du château de Montiel plusieurs heures avant le jour. Cette nuit, l'alcayde du château de Montiel, qui était un chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, Asturien, nommé Garci Moran, titulaire de la commanderie de Montiel, lui et les siens virent ces grands feux à la distance de deux lieues environ du côté du nord dans la direction de Tolède, et le firent savoir au roi D. Pedro. Il leur dit qu'il croyait que c'étaient D. Gonzalo Mexia, D. Pero Moñiz, et ceux qui étaient

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año xx, c. 6.

partis avec eux de Cordoue, qui allaient rejoindre le camp des leurs devant Tolède. La vérité est qu'il ne savait rien. Néanmoins, et à tout événement, il dépêcha le plus tôt qu'il pût l'ordre aux chefs des corps cantonnés dans le champ de Montiel de se trouver à l'aube du jour auprès de lui, et en même temps il envoya quelques cavaliers à la découverte du côté où ces feux se voyaient. L'aube paraissait à peine, que ces cavaliers revenaient lui apprendre la vérité. C'étaient D. Henri et les siens qui, depuis minuit, n'avaient cessé de marcher, et allaient déboucher dans la plaine en vue du château. Là-dessus Pierre et ses gens s'armèrent, et sortirent de la place pour tenir le champ; la surprise et la colère l'avaient jeté dans une agitation extrême. Aucune de ses troupes cantonnées par divisions et sans ordre dans les campagnes voisines n'était encore arrivée, et la bataille était inévitable. D. Henri, qui s'avançait toujours, se préparait à attaquer le point sur lequel était D. Pedro, et il n'y avait plus moyen de reculer. Henri, en ce moment, n'avait avec lui que son corps de bataille, du Guesclin et les maîtres de Saint-Jacques et de Calatrava s'étant égarés dans une vallée par où ils ne purent passer. Sans les attendre, Henri commença l'affaire avec les avant-postes qui le séparaient de son frère. Mais il ne tarda pas à être rejoint par du Guesclin et les deux maîtres, qui avaient tourné la vallée sans issue où ils s'étaient engagés à leur grand déplaisir. La mêlée devint alors générale. « Et vinrent soudainement à bannières déployées, et tous pourvus de leurs faits, le roi Henri, le comte Sanses, son frère, qui avait relenqui le roi dan Piètre, messire Bertran du Guesclin, par lequel conseil tous ils ouvrèrent, messire le Bègue de Vilaines, le vicomte de Roquebertin (Rocaberti), le vicomte de Rodez (Roses) et leurs routes (troupes), et étaient bien six mille combattants, et chevauchaient tous serrés de grand randon; et s'en vinrent férir de plein élai, de grand'volenté, et sans faire nul parlement, ès

premiers qu'ils rencontrèrent, en criant : « Castille au roi Henri, et Notre-Dame Guesclin! » Si reculèrent et abattirent ces premiers raidement et merveilleusement, qui furent tantôt déconfits et reboutés bien avant. Là en y eut plusieurs d'occis et de rués par terre, car nul n'était pris à rançon : et ainsi était ordonné du conseil de messire Bertran du Guesclin dès le jour devant, pour la grand'plenté (quantité) de mécréants et juifs et autres qui là étaient. Quand le roi dan Piètre retentit ces nouvelles, qui chevauchait en la plus grand route, que ses gens étaient assaillis, envahis, et reboutés vilainement de son frère le bâtard Henri et des Français, si fut durement émerveillé dont il venait, et vit bien qu'il était trahi et déçu et en aventure de tout perdre, car ses gens étaient moult épars. Nonpourquant, comme bon chevalier et hardi qu'il était, il s'arrêta tout coi sur les champs et fit sa bannière développer et mettre avant pour recueillir ses gens et envoya dire à ceux de derrière qu'ils se hâtassent de se traire avant, car il se combattait aux ennemis.

» Adonc s'avancèrent toutes manières de bonnes gens et se trairent pour leur honneur devers la bannière du roi dan Piètre, qui ventilait sur les champs. Là eut grand bataille, dure et merveilleuse, et maint homme renversé par terre et occis du côté du roi dan Piètre ; car le roi Henri, messire Bertran et leurs routes les requéraient de si grand'volenté que nul ne durait contre eux. Mais ce ne fut mie sitôt achevé, car ceux du roi dan Piètre étaient si grand'foison, que bien six contre un : mais tant y avait de mal pourvus qu'ils furent pris si sur un pied que cela les déconfisait et ébahissait plus que autre chose.

» Cette bataille des Espagnols l'un contre l'autre et des deux rois et leurs alliés, assez près du châtel de Montiel, fut en ce jour moult grande et moult horrible. Et moult y furent bons chevaliers du côté du roi Henri, messire Bertran du Guesclin, messire Geoffroy Ricon, messire Arnoul Limosin,

messire Yons de Lakonnet, messire Jean de Bergnette, et messire Gauvain de Bailleuil, messire le Bègue de Vilaines, Alain de Saint-Pol et Alyot de Calais, et les Bretons qui là étaient ; et aussi du royaume d'Aragon le vicomte de Roquebertin (Rocaberti) et le vicomte de Rodez (Roses), et plusieurs autres bons chevaliers et écuyers que je ne puis mie tous nommer. Et y firent maintes grands appertises d'armes, et bien leur était besoin ; car ils trouvèrent contre eux gens aussi assez étranges, tels que Sarrasins et Portugalois. Car les Juifs qui là étaient tournèrent tantôt le dos, ni point ne se combattirent ; mais ce firent ceux de Grenade et de Bellemarine, et portaient arcs et archigaies (zagaies) dont ils savaient bien jouer, et dont ils firent plusieurs grands appertises d'armes de traire et de lancer. Et là était le roi dan Piètre, hardi homme durement, qui se combattait moult vaillamment et tenait une hache dont il donnait les coups si grands que nul ne le osait approcher. Là s'adressa la bannière du roi Henri son frère devers la sienne, bien épaisse et bien pourvue de bons combattans, en écriant leurs cris et en boutant fièrement de leurs lances. Lors commencèrent à ouvrir ceux qui de lez le roi dan Piètre étaient, et à ébahir malement. Dan Ferrant de Castres, qui avait à garder et à conseiller le roi dan Piètre son seigneur, vit bien, tant eut-il de sentiment, que leurs gens se épardaient et déconfisaient, pourtant que trop sur un pied pris on les avait. Si dit au roi dan Piètre : « Sire, sauvez-vous et vous recueillez en ce châtel de Montiel dont vous êtes à ce matin parti : si vous êtes là retrait, vous serez en sauvegarde ; et si vous êtes pris de vos ennemis, vous êtes mort sans merci. » Le roi dan Piètre crut ce conseil et se partit au plus tôt qu'il pût et se retrait devers Montiel. Si y vint si à point que il trouva les portes ouvertes et le seigneur qui le reçut lui douzième tant seulement.

» Pendant ce se combattaient les autres qui étaient épars sur les champs, et faisaient les aucuns ce qu'ils pouvaient ;

car les Sarrasins qui là étaient, et qui le pays point ne connaissaient, avaient aussi cher qu'ils fussent morts que longuement chassés. Si se vendaient aussi les aucuns moult durement. Les nouvelles vinrent au roi Henri et à messire Bertran du Guesclin que le roi dan Piètre était retrait et enclos au châtel de Montiel, et que le Bègue de Vilaines et sa route l'avaient poursuivi jusques-là ; et si n'y avait au dit châtel que un seul pas par où on entrait et issait, et devant cette entrée se tenait le Bègue de Vilaines dessus dit et avait là mis son pennon.

» De ces nouvelles furent durement réjouis le dit roi Henri et messire Bertran du Guesclin ; et se trairent de cette part tout en combattant et occiant à monceaux gens ainsi que bêtes, et tant, qu'ils étaient tout lassés d'occire et de découper et de abattre. Si dura cette chasse plus de trois grands lieues et y eut ce jour morts plus de vingt-quatre mille hommes que uns que autres ; et trop petit s'en sauvèrent, si ce n'étaient ceux du pays, qui savaient les refuges et les adresses; car les Sarrasins qui ne savaient ni ne connaissaient nient (aucunement, rien) le pays ne savaient où fuir [1]. »

Telle fut cette bataille, qui eut lieu le mercredi 14 mars 1369. Par sa brusque manœuvre du camp de Tolède sur Montiel, Henri prit son ennemi au dépourvu. La rapidité de sa marche fut si grande, que la plupart des meilleurs chevaliers de D. Pedro n'avaient pas encore eu le temps de le rejoindre à Montiel. De ce nombre fut le maître D. Martin Lopez de Cordoue, qui accourait près de lui pour prendre part à la bataille. Il apprit en chemin la déconfiture de Don Pedro, et ne songea qu'à regagner Carmona, où étaient les bâtards du roi et ses trésors; peut-être aussi sa maîtresse

[1] Froissart, Chr., l. I, c. 558 et 559. — Nous avons puisé la première partie de ce récit, qui ne fait qu'éclairer celui de Froissart, plus détaillé, dans la Cronica del Rey D. Pedro, año xx, c. 6.

Isabelle. En y arrivant Martin Lopez s'empara de tout ce qu'il y avait, aussi bien des trésors que des trois châteaux (alcazares) de la ville. D. Pedro l'avait fait extraordinairement fortifier, comme nous l'avons dit plus haut, et l'avait fait pourvoir de toutes choses. Il y avait fait porter jusqu'à des rames de galères pour en faire des bois de flèches. D. Martin Lopez s'y renferma avec huit cents chevaux qu'il y ramena de la Manche, et un grand nombre de genétaires et d'arbalétriers, résolu dès lors, comme il le prouva par la suite, à défendre à outrance Carmona comme son domaine [1].

Maître de tout le territoire aux alentours de Montiel, Henri voulut recueillir politiquement tous les fruits de sa victoire. Dès le 16 mars, ère de 1407, de son camp devant Montiel, il voulut payer les services que ses amis lui avaient rendus. Il confirma le titre de duc de Molina à Bertrand du Guesclin, qu'il qualifie comte de Longueville. Il donna à D. Gonzalo Mexia, maître de Saint-Jacques, le lieu de Villanueva, dans la juridiction d'Alcaraz, « en récompense de ses très hauts, très grands et très signalés services, spécialement pour la façon dont vous, le dit maître, comme il s'exprime lui-même dans la charte de donation, vous avez combattu avec nous dans cette bataille que nous avons eue naguère près de Montiel, quand nous avons vaincu et défait ce ...... [2]. » Enfin, à la date du 20, il écrivit au conseil de la ville de Murcie, et à tous les conseils, villes et lieux de ce royaume, d'avoir à obéir en toutes choses à D. Juan Sanchez Manuel, comte de Carrion, qu'il envoyait par tout le royaume de Mur-

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año xx, c. 7.

[2] Por quanto vos el dicho maestre os acertastes con nusco en esta pelea que ovimos agora cerca de Montiel, quando vencimos é desbaratamos aquel..... La charte, publiée dans le Bullario de Santiago, p. 335, est brisée sur ce mot, et on en omet la suite à partir de là, sans dire pourquoi. Je soupçonne ici qu'à l'instar des héros d'Homère, Henri, encore tout bouillant de la bataille, décochait à son frère quelque grosse injure, comme *hideputa*, qu'un historien lui attribue dans une autre circonstance contre le même ennemi.

cie pour y recevoir en son nom les sermens et l'hommage de tous et de chacun [1].

Tout n'était pas fini cependant. Restait à tenir et à tuer le loup traqué. De peur qu'il ne lui échappât, Henri fit sans retard entourer Montiel d'un mur de pierres sèches, et multiplia les gardes de jour et de nuit autour de ce mur [2].

Or, dit Ayala, il y avait dans le château de Montiel un chevalier, appelé Men Rodriguez de Senabria, lequel avait été pris à Briviesca, qu'il commandait, la première fois que le roi D. Henri était entré dans le royaume. Du Guesclin venait d'être fait comte de Trastamare par le nouveau roi, et Men Rodriguez lui ayant dit qu'il était de ce comté, du Guesclin paya sa rançon cinq mille florins d'or au chevalier qui l'avait pris, qui avait nom Bertrand de la Sala, et depuis il avait été quelque temps avec du Guesclin. Ce Men Rodriguez était ensuite rentré au service de D. Pedro. Connaissant du Guesclin par cette circonstance bien faite pour rapprocher deux chevaliers, il demanda à lui parler secrètement. En toute vérité, il voulait tenter de le séduire, et, d'accord avec D. Pedro et ses conseillers, il lui offrit les plus magnifiques récompenses, s'il voulait laisser librement s'évader le roi. Il dit tout d'abord à du Guesclin : « Seigneur messire Bertran, le roi D. Pedro, mon seigneur, sachant que je vous connaissais, m'a ordonné de vous parler et de vous dire ceci : qu'étant, comme vous l'êtes, un très noble chevalier, qui toujours appréciâtes de faire des exploits et de bonnes actions, s'il vous plaisait, voyant l'état où il est, de le tirer d'ici, et de le mettre en lieu de sûreté, et bien plus, d'être avec lui, et de son parti, il vous donnerait les villes de Soria, et Almazan, et Atienza, et Monteagudo, et Deza, et Seron, à titre hérédi-

[1] Archiv. de la villa de Muia, et Cascales, Hist. de Murcia, où elle porte la date du 24 mars, par erreur, je crois.

[2] Puso muy grand acucia en facer cercar con una pared de piedra seca al lugar de Montiel, é otrosi puso muy grandes guardas de dia é de noche enderredor.

taire pour vous et ceux qui viendraient de vous, et vous donnera de plus deux cent mille doubles d'or castillanes. Quant à moi, je vous demande en grâce de le faire ainsi, et ce sera un grand honneur à vous de secourir un aussi grand roi que celui-ci, et que tout le monde sache que par vos mains il recouvre sa vie et son royaume. » Et messire Bertrand dit à Men Rodriguez : « Ami, vous savez bien que je suis un chevalier vassal de monseigneur le roi de France, et que par son ordre je suis venu en cette terre servir le roi D. Henri contre le roi D. Pedro qui tient le parti des Anglais, dont il est l'allié spécialement contre le roi de France, mon seigneur. Je sers le roi D. Henri, et je suis à ses gages et à sa solde, et il ne me convient pas de faire une chose qui serait contre son service et mon honneur, ni vous ne me la devriez conseiller; et si quelque bien et courtoisie vous reçûtes de moi, je vous prie de ne pas m'en parler davantage. » Et Men Rodriguez lui dit : « Seigneur messire Bertrand, je vous dis une chose qui est sans honte pour vous, et je vous demande en grâce de tenir votre conseil sur cela. » Ainsi d'abord et tout naturellement du Guesclin fut blessé de ces propositions; mais, en ayant parlé le lendemain à quelques-uns de ses parens et amis qui faisaient partie de ses compagnies, et particulièrement à son cousin messire Olivier de Mauni, qui paraît avoir été passé maître en fait de fourberies, ils lui dirent qu'ils n'avaient rien à objecter sur ce qu'il alléguait de ses devoirs envers le roi de France et le roi D. Henri, aux gages desquels il était, et que manquer à ce devoir serait en effet trahison; mais que, justement, D. Pedro étant l'ennemi du roi de France et de D. Henri, pour cette raison il devait faire savoir aussitôt tout cela à celui-ci. Il le fit, et lui apprit tout ce que lui avait dit Men Rodriguez de Senabria. Et le roi D. Henri en fut fort content, et lui dit que, grâces à Dieu, il était en meilleure passe de lui donner ces villes et les doubles que lui avait promises le roi D. Pedro que non pas lui, et sur l'heure

il lui dit qu'il lui donnerait en effet ces mêmes villes et les deux cents mille doubles, en le priant toutefois de charger Men Rodriguez de Senabria d'amener le roi D. Pedro dans sa demeure à lui, messire Bertrand, sous couleur de le mettre en liberté où il voudrait, et, dès qu'il y serait, de le lui faire savoir, à lui D. Henri.

» Messire Bertrand du Guesclin était en doute s'il le ferait (je laisse le plus que je puis parler le chroniqueur); mais ses parens, qui l'entouraient, le pressèrent beaucoup de le faire. Ceux qui apprirent cela ne trouvèrent pas que cela fût bien fait. Et l'on dit que quelques-uns des parens de messire Bertrand, qui étaient de ce conseil, firent de grands sermens à Men Rodriguez, en sorte que le roi D. Pedro s'en tint pour assuré. Les choses tournèrent de telle façon, que, finalemeut, D. Pedro, qui déjà se sentait si resserré dans le château de Montiel, qu'il ne pouvait plus s'y souffrir, alarmé de voir plusieurs des siens passer sous ses yeux à son frère, et aussi parce qu'on manquait d'eau à Montiel, ou n'en avait que très peu, mais surtout encouragé par les grands sermens de ceux qui avaient traité de ce fait avec Men Rodriguez, s'aventura une nuit et vint à la demeure de messire Bertrand, et se mit en son pouvoir, armé d'une épée et sur son cheval. Et, lorsqu'il fut arrivé là, il descendit du cheval sur lequel il était venu à la demeure de messire Bertrand, et dit à Bertrand : « Monte à cheval, il est temps que nous allions. » Personne ne lui répondit, parce qu'ils avaient fait savoir au roi don Henri comment le roi don Pedro était dans la demeure de messire Bertrand. Quand le roi don Pedro vit cela, il pensa que la chose allait mal, et voulut monter sur le cheval sur lequel il était venu; mais un de ceux qui étaient avec messire Bertrand se mit à la traverse, et dit : « Attendez un peu; » et lui montra qu'il ne le laisserait point partir. Et, cette même nuit, vinrent avec le roi don Ferrand de Castro, Diego Gonzalez d'Oviedo, fils du

maître d'Alcantara, et Men Rodriguez de Senabria et d'autres. Et dès que le roi don Pedro fut venu là, et qu'on l'eut retenu dans la demeure de messire Bertrand, comme nous l'avons dit, le roi don Henri le sut, car déjà il était là, averti et armé de toutes ses armes, et le bassinet en tête, attendant ce fait. Et il vint là, armé, et il entra dans la demeure de messire Bertrand. Et comme le roi don Henri vint, il se mit à la traverse du roi don Pedro; et il ne le reconnaissait pas; car il y avait grand temps qu'il ne l'avait vu. Et on raconte qu'un cavalier de ceux de messire Bertrand lui dit: « Prenez garde, voici votre ennemi; » et le roi don Henri doutait encore si c'était lui. Et on raconte que le roi don Pedro dit deux fois : « Je le suis, je le suis. » Et alors le roi don Henri le reconnut, et le frappa avec une dague au visage; et on dit que tous deux, le roi don Pedro et le roi don Henri, tombèrent à terre, et que le roi don Henri le frappa, étant à terre, d'autres blessures. Et là mourut le roi don Pedro, le 23 mars de la dite année (1369)[1]. »

Ainsi mourut Pierre-le-Cruel à l'âge de trente-cinq ans et sept mois. « Il était, dit Ayala, grand de corps, blanc et rouge, et il grasseyait un peu (*ceceaba*, proprement, il prononçait les *s* comme les *ç*, avec mignardise, à la manière des Andalous). Il était grand chasseur d'oiseaux, et l'on dit que sa fauconnerie lui coûtait, chaque année, trente mille doubles; et il supportait facilement de grandes fatigues, faisant par jour vingt ou vingt-cinq lieues; et il était fort sobre dans le boire et le manger. Il dormait peu, et il aimait beaucoup les femmes. Il était fort soupçonneux et avare, et se plaisait à amasser des trésors et des bijoux précieux. Et il tua beaucoup d'hommes en son royaume, d'où lui vint tout le dommage que vous avez ouï; c'est pourquoi nous dirons avec le prophète David : « Maintenant, soyez instruits,

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año xx, l. c.

vous rois qui jugez le monde. » Car la vie de ce roi fut un grand jugement et une leçon forte, merveilleuse et épouvantable [1]. »

Suivant Froissart, la mort de D. Pedro aurait été toute fortuite, et il place le théâtre de l'événement au logis du Bègue de Vilaines. Son récit porte, du reste, en plusieurs détails, un grand caractère de vérité. Ayala cache ce qu'il y eut de triste et de grossier dans cette scène de meurtre, et semble à dessein y jeter du vague comme s'il craignait qu'elle ne s'imprimât trop dans la mémoire des lecteurs. Froissart la rend dans toute sa sauvage et brutale énergie.

« Après celle grand'déconfiture [2] sur le roi dan Piètre et ses assemblées, assez près de Montiel, et que le roi Henry et messire Bertran du Guesclin eurent obtenu la place devant le dit châtel de Montiel, ils se logèrent et aménagèrent tout environ; et bien disaient qu'ils n'avaient rien fait ni exploité, s'ils ne prenaient le dit châtel de Montiel et le roi dan Piètre dessus dit, qui était dedans. Si mandèrent tout leur état et gouvernement à leurs gens qui se tenaient devant Toulette, afin qu'ils en fussent plus reconfortés. De ces nouvelles furent tout réjouis le comte dan Tille, et tous ceux qui là le siége tenaient.

« Le châtel de Montiel était assez fort pour bien tenir un grand temps, si pourvu eût été de vivres; mais de tous vivres, quand le roi dan Piètre y entra, il n'en y avait point assez pour vivre plus haut de quatre jours; et se ébahissaient durement le roi dan Piètre et ses compagnons; car ils étaient de si près guettés de nuit et de jour, que un oiseau ne se pût partir du châtel qu'il ne fût vu et aperçu. Le roi dan Piètre, qui était là dedans en grand'angoisse de cœur, et qui voyait ses

[1] Ibid., l. c.

[2] La bataille de Montiel. — Le chapitre qui contient ce récit est intitulé : — Comment le roi dan Piètre fut pris du Bègue de Vilaines ; et comment il fut mis à mort (Froissart, Chr., l. I, part. II, c. 250).

ennemis logés autour de lui, et qui bien savait que à nul traité de paix ni d'accord ils ne voudraient entendre, eut grand'imagination; si que, tout considéré les périls où il se trouvait et la faute de vivres qui laiens était, il fut conseillé que, à une heure de mie-nuit, du châtel, lui douzième, ils partiraient et se mettraient en la garde de Dieu, et auraient guêtes qui les mèneraient à l'un des corons de l'ost à sauveté. Si se arrêtèrent au dit châtel en tel état ; et se partit secrètement, environ heure de mie-nuit, le roi dan Piètre, dan Ferrant de Castres, et tant qu'ils furent eux douze ; et faisait cette nuit durement épais et brun. A ce donc, faisait le guet, à plus de trois cents combattans, messire le Bègue de Vilaines. Ainsi que le roi dan Piètre était issu du châtel et sa route, et s'en venaient par une haute voie qui descendait en bas, et se tenaient si cois qu'il semblait qu'il n'y eût nullui, le Bègue de Vilaines, qui était toudis en doute et en soin de son fait, et en crémeur de tout perdre, ouït, ce lui sembla, le son de passer sur le pavement, et dit à ceux qui de lès lui étaient : « Seigneurs, tenez-vous tout cois ; ne faites nul effroi ; j'ai ouï gens : tantôt sachons qui ils sont qui viennent à cette heure. Je ne sais si ce seraient gens vitailliers qui vinssent rafraîchir ce châtel de vivres, car il n'en est mie bien pourvu. » Adonc s'avança le dit Bègue, sa dague en son poing, ses compagnons de lès lui, et vint à un homme près du roi dan Piètre, et demanda : « Qui es-tu là ? Parlez, ou vous êtes morts ! » Cil à qui messire le Bègue s'adressa était Anglais; si se refusa à parler, et s'élança outre en le eschivant. Et le dit Bègue le laissa passer, et se radressa sur le roi dan Piètre, et lui sembla, quoiqu'il fît moult brun, que ce fût il, et le revisa pour le roi Henry son frère le bâtard; car trop bien se ressemblaient. Si lui demanda, en portant la dague sur la poitrine : « Et vous, qui êtes-vous ? Nommez-vous et vous rendez tôt, ou vous êtes mort ! » Et en ce parlant il le prit par le frein de son cheval, et ne voulut mie qu'il lui échappât, ainsi que le premier avait fait, quoiqu'il fût pris de ses gens.

» Le roi dan Piètre, qui voyait une grosse route de gens d'armes devant lui, et qui bien sentait que échapper ne pouvait, dit au Bègue de Vilaines, qu'il reconnut : « Bègue, Bègue, je suis le roi dan Piètre de Castille, à qui on fait moult de torts par mauvais conseil; je me rends ton prisonnier, et me mets, et tous mes gens qui ci sont, et tous comptés n'en y a que douze, en ta garde et volonté. Si te prie, en nom de gentillesse, que tu nous mettes à sauveté, et me rançonnerai à toi si grandement comme tu voudras, car, Dieu merci ! j'ai bien encore de quoi; mais que tu m'eschives des mains du bâtard Henry, mon frère. » Là dut répondre, si comme je fus depuis acertené et informé le dit Bègue, qu'il venît tout sûrement lui et sa route, et que jà son frère par lui ne saurait rien de cette avenue. Sur cel état s'en allèrent-ils; et fut mené le roi dan Piètre au logis du Bègue de Vilaines, et proprement en la chambre de messire Yons de Lakonnet.

» Il n'eut point là été une heure quand le roi Henry et le vicomte de Roquebertin et leurs gens, non pas grand'foison, vinrent au logis dessus dit. Sitôt que le roi Henry entra en la chambre où son frère le roi dan Piètre était, il dit ainsi par tel langage : « Où est ce fils de putain, juif, qui se appelle roi de Castille? » Adonc s'avança le roi dan Piètre, qui fut moult hardi et cruel homme, et dit : « Mais tu es fils de putain, car je suis fils du bon roi Alfonse. » Et à ces mots il prit à bras le roi Henry son frère, et le tira à lui en luttant, et fut plus fort de lui, et l'abattit dessous lui, sous une ambarde, que on dit en français une coute de matelas de soie; et mit main à sa coustille, et l'eût là occis sans remède, si n'eût été le vicomte de Roquebertin, qui prit le pied du roi dan Piètre, et le renversa par dessous lui, et mit le roi Henry dessus; lequel traist tantôt une coustille longue de Castille que il portait en écharpe, et lui embarra au corps tout en affilant dessous en amont; et tantôt saillirent ses gens, qui lui aidèrent à partuer. Et là furent morts aussi de lès lui un chevalier

d'Angleterre qui s'appelait messire Raoul Elme, qui jadis avait été nommé le Vert-écuyer, et un écuyer qui s'appelait Jacques Rollans, pourtant qu'il s'étaient mis à défense. Mais à dan Ferrant de Castres ni aux autres on ne fit point de mal ; ains demeurèrent prisonniers à monseigneur le Bègue de Vilaines et à messire Yons de Lakonnet. Ainsi fina le roi dan Piètre de Castille, qui jadis avait régné en si grand'-prospérité. »

Un anonyme catalan, publié par Carbonell, dit, comme Froissart, que ce fut le vicomte de Rocaberti qui, voyant don Henri tenu sous don Pedro, les retourna, et mit Henri dessus et Pierre dessous, et que Henri alors tua Pierre, ajoutant qu'il lui coupa la tête de ses mains, qu'on la jeta sur le chemin et plaça son corps entre deux planches aux tourelles du château [1].

Pierre régna en paix, sans que personne lui disputât son titre de roi, seize ans accomplis, depuis le jour où le roi Alfonse son père mourut en son camp devant Gibraltar, au mois de mars 1350, jusqu'au moment où Henri, comte de Trastamare, se fit appeler roi à Calahorra au mois de mars 1366, et trois ans depuis en compétition avec celui-ci.

Dans le testament qu'il fit à Séville, le 18 novembre de l'ère 1400 (1362), savoir, sept ans avant sa mort, Pierre avait en vain déclaré vouloir être enterré à Séville dans la chapelle qu'il fit faire, ce nous semble, à cette expresse intention : « Quand ma fin arrivera j'ordonne que mon corps soit porté à Séville, et enterré dans la chapelle neuve, que j'ai commandé aujourd'hui de faire, et qu'on place au chevet la reine doña Maria ma femme d'un côté, à main droite, et de l'autre côté, à main gauche, l'infant D. Alfonse mon fils et premier héri-

[1] Entonces el vizconde de Racaberti dió un golpe de la su daga al Rey Don Pedro, y le trastorno de la otra parte, y el Rey Don Enrique estovo sobre él, y le mató, y le cortó la cabeza con sus manos, y echaronla en la calle, y pusieron el cuerpo en el Castillo entre dos tablas sobre las almenas.

tier; qu'on revête mon corps de l'habit de Saint-François, et qu'on m'enterre dans cet habit; et je lègue, pour réparer la tour de Sainte-Marie de Séville, trois mille doubles d'or castillanes. » Il fut enterré à Montiel, où le roi son frère fit quelque temps après bâtir un couvent de douze moines, dotés spécialement à l'effet de recommander à Dieu l'âme du roi défunt. Cela se voit dans une autre clause du testament de Henri. Ainsi l'histoire marche de testamens en testamens.

De Montiel, plus tard, le corps de Pierre fut transporté à la Puebla de Alcocer en l'Église de Saint-Jacques, où furent dotés, à même intention, quatre chapelains, deux gardes et un sacristain. On n'a pu vérifier comment ni quand se fit cette translation. Enfin, en l'an 1446, le roi D. Juan II, par cédules royales, ordonna que le corps fût transporté de la Puebla de Alcocer à Santo-Domingo el Real de Madrid, et qu'on l'y plaçât dans la grande chapelle principale que le roi Alfonse son père avait fait bâtir. On mit sur le tombeau qui le renferme sa statue peinte, que diverses raisons nous empêchent de tenir pour authentique.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Règne de Henri II. — Guerre de la Castille avec le Portugal et le royaume de Grenade. — Mort de D. Tello frère du roi. — Siége et reddition de Carmona. — Paix avec le Portugal. — Soumission de la Galice. — Forces auxiliaires fournies par la Castille à la France contre les Anglais. — Renouvellement de la guerre avec le Portugal. — Prétentions du duc de Lancastre au trône de Castille. — Siége de Lisbonne. — Relations et pacification des trois royaumes de Castille, de Portugal et de Navarre. — Paix et renouvellement de l'alliance de Henri II avec l'Aragon. — Mort du roi de Castille. — Règne de Jean Ier son fils. — Nouvelle guerre entre la Castille et le Portugal. — Bataille d'Aljubarrota. — Le duc de Lancastre, roi de Castille et de Léon. — Traité de paix entre les deux royaumes et renonciation du duc de Lancastre à la couronne.

De 1369 à 1387.

Roi par le fratricide, Henri de Trastamare intronise une dynastie nouvelle, une dynastie bâtarde, tenue bientôt pour légitime, comme pour montrer ce que vaut au fond, pour les peuples, le principe de l'hérédité monarchique. Laissons le lecteur conclure et s'instruire à cette grande école de l'histoire, et poursuivons notre rôle d'historien, simplement et avant tout ami de la vérité. C'est cette vérité qui nous fait dire, au début de ce second règne incontesté de Henri deuxième du nom en Castille, qu'après tout ce fratricide couronné, bâtard et illégitime selon la règle, violateur de la loi de succession, usurpateur et meurtrier, valait mieux pour l'Espagne que le tyran légitime dont il la débarrassa pour prendre sa place. Une étude attentive des faits nous en a convaincu, et nous allons les exposer avec moins de détail toutefois que ceux du règne précédent, parce que,

moins dramatiques, ils sont moins caractéristiques aussi, et historiquement plus vulgaires.

Après la mort de Pierre dans le champ de Montiel, les défenseurs du château de Montiel se mirent à la merci de D. Henri, mais on garda prisonniers D. Ferrand de Castro, Men Rodriguez de Senabria, Diego Gonzalez d'Oviedo et les autres chevaliers qui étaient venus avec le roi D. Pedro. Cependant, le jour même de la mort de ce dernier, don Henri partit pour Séville, qui prit son parti avant son arrivée, dès qu'on y sut l'aventure de Montiel. Toutes les parties de l'Andalousie qui obéissaient à don Pedro suivirent l'exemple de Séville, excepté Carmona, où don Martin Lopez de Cordoue gardait les enfans et les trésors du roi défunt. En Castille, Zamora, Ciudad-Rodrigo, et les villes qui s'étaient données à la Navarre, savoir Logroño, Vittoria, Salvatierra et Campezo, persévérèrent à refuser l'obéissance au nouveau roi. Molina et Requena se donnèrent au roi d'Aragon; tout le reste se déclara pour don Henri.

Arrivé à Séville, celui-ci tenta de gagner Carmona par traité, offrant d'envoyer en Angleterre, en Portugal ou à Grenade, les enfans du roi don Pedro, don Martin Lopez et tous ceux qui étaient avec eux. Il consentait en outre à leur laisser tous les joyaux et le trésor qu'ils gardaient. Mais don Martin Lopez ne voulut rien entendre. Retranché dans son inexpugnable forteresse, et soutenu par le roi de Grenade, il brava le nouveau roi de Castille. Pour réduire les places rebelles du nord de l'Espagne, Henri quitta ce siége et laissa garnison sur les frontières de Grenade, dont le roi ne voulut pas consentir aux trèves que don Henri lui demandait. Don Gonzalo Mexia, maître de Calatrava, don Juan Alfonse de Gusman (qui fut fait alors comte de Niebla), don Alfonse Gomez de Guzman, alguazil-mayor de Séville, et tous les ricos-hombres, chevaliers et gens d'Andalousie si cela eût été nécessaire, restèrent donc à garder la frontière, avec leurs

compagnies respectives. Les mêmes forces devaient veiller à ce que ceux de Carmona ne pussent s'échapper de ses murailles avec le trésor et les enfans de don Pedro [1].

Le roi partit pour Tolède et y arriva en juin. La reine et l'infant don Juan l'y avaient devancé ; ils se virent là dans une situation moins précaire et plus sûre. De Tolède, le roi envoya des troupes pour recouvrer Requena sur les Aragonais ; la ville était pour le roi ; le château seul restait rebelle. Alors commencèrent à courir des bruits de guerre de la part du nouveau roi de Portugal don Fernand, qui se prétendait héritier de la Castille, Pierre-le-Cruel n'ayant pas laissé de fils légitime. D'un autre côté, la forteresse de Zamora, qui persévérait dans sa rébellion, publiait hautement qu'elle allait ouvrir ses portes au Portugais, et celui-ci s'intitulait déja « roi de Portugal et de Castille, » avec tant de résolution qu'il frappa aussitôt monnaie aux armes des deux royaumes unies sous une seule couronne. Il accordait des priviléges et des grâces aux ennemis de don Henri, et confisquait les biens de ceux qui le reconnaissaient. C'était une prétention étrange de la part de Ferdinand de Portugal, mais un grave sujet d'inquiétude pour le nouveau roi de Castille, d'autant plus que, pour entrer en lutte avec plus d'avantages, le Portugais s'était confédéré avec les rois de Grenade et d'Aragon, il s'était engagé à céder à ce dernier, par une cession pleine et entière, à perpétuité, les châteaux et les terres qu'il occupait encore en Castille, le royaume de Murcie, Moya, Cuenca, Médina-Celi, Almazan, Agreda, Soria et autres villes, et, en outre, à épouser sa fille doña Leonor. Don Fernand n'accomplit rien de tout cela, pas même son mariage avec l'infante doña Leonor, et ce fut lui qui manqua à sa parole pour épouser criminellement et par violence une dame mariée, nommée doña Leonor Tellez, qu'il enleva à son mari, Juan Lorenzo de Acuña. C'était ainsi que ces seigneurs et

[1] Cronica del Rey D. Enrique II, ad ann.

maîtres enseignaient aux peuples le respect de la famille et de la propriété. Presque tous les rois de ce temps prenaient pour tâche, eût-on dit, le scandale des mœurs, et, contradiction singulière, pratiquant publiquement toutes sortes de licences et de cupidités, s'étonnaient naïvement de voir les exemples qu'ils donnaient au monde plus suivis que les lois arbitraires qu'ils lui imposaient. Au milieu de juin de cette année 1369, don Henri se porta sur Zamora dans l'intention de faire avec cette ville un accommodement; mais on lui donna avis que le Portugais était entré en Galice, qu'on lui avait livré la Corogne, et que tout ce royaume était sur le point de se donner à lui. Don Henri partit pour ce pays avec toute l'armée qu'il avait sous Zamora, et dans laquelle se trouvait du Guesclin avec ses Bretons. Ce mouvement engagea le Portugais à abandonner la Galice, et, pour exécuter plus promptement son projet, il s'embarqua à la Corogne en y laissant garnison, et regagna par mer l'Entre-Douro-y-Miño. Don Henri résolut d'entrer en Portugal avec une armée, afin d'obliger le Portugais à conclure quelque accord. Il assiégea Braga et la prit en peu de jours. Il passa ensuite à Guimaraens dans la même intention; mais don Ferrand de Castro (qui était prisonnier du roi sur sa parole), dit qu'il traiterait avec ceux de la ville et les engagerait à se rendre à don Henri. Il entra donc dans la ville et y resta, et, bien que le roi combattît sous ses murailles durant quelques jours, il ne put la prendre. Il causa seulement de grands dommages dans les environs en reprenant la route de Castille. Avant d'y arriver, il reçut un message du Portugais dans lequel il lui disait de l'attendre où il était, qu'il irait aussitôt lui présenter la bataille. Don Henri s'arrêta, et pour ne pas rester oisif en attendant la venue du Portugais il assiéga et prit Bragance. Le Portugais ne parut pas; et don Henri, laissant garnison à Bragance, retourna en Castille[1].

[1] Cronica del Rey D. Enrique II, ad ann.

Sur ces entrefaites le roi de Grenade prit la forteresse d'Algésiras, qui avait tant coûté à conquérir au roi Alfonse XI, et il la démolit, ne pouvant la conserver. En même temps il combla son port de manière qu'on n'a jamais pu, en aucun temps, le rétablir. De Portugal, le roi vint à Toro, d'où il envoya du secours contre Zamora, Carmona, et les frontières de Grenade. Il fixa aussi la somme et les récompenses qu'il devait donner à Bertrand du Guesclin et aux autres étrangers qui lui avaient reconquis son royaume [1]. Au plus fort de l'hiver, il assiégea et combattit Ciudad-Rodrigo qui tenait pour le roi de Portugal; mais celui-ci parvint à y jeter un renfort de gens de guerre et la ville ne put être réduite. Don Henri se rendit à Médina del Campo et y tint les cortès au milieu de mars 1370 [2]. Dans cette assemblée on décréta le paiement des étrangers, spécialement celui de du Guesclin, à qui on devait au comptant les douze mille doubles que don Pedro lui avait offertes s'il le délivrait. Le roi ne put les donner toutes alors; mais il lui en donna cinq mille, et, en gage des sept mille autres, il lui remit la personne du roi de Naples pour huit mille doubles. En outre, il donna ordre de lui livrer les villes qu'il lui avait promises à Montiel, savoir, Soria, Almazan, Atienza, Deza, Monte-Agudo, Seron et autres. A Olivier de Mauni, cousin de du Guesclin, il donna Agreda; au Bègue de Vilaines, Ribadeo avec le titre de comte. Il donna Villalpando à messire Arnould Solier, et à messire Geoffroy Rechon, Aguilar de Campos. Après quoi, tous s'en retournèrent en France, dont le roi les appelait pour la guerre contre l'Angleterre [3].

[1] Cronica del Rey D. Enrique II, año v, c. 8.

[2] Selon Llaguno (Cronica del Rey D. Enrique), ce ne furent pas précisément des cortès, mais une réunion de différens chevaliers, prélats, etc., parce que dans l'état des affaires le temps lui manqua pour attendre tous les procureurs des cités et des villes du royaume

[3] Bertrand du Guesclin assista encore aux cortès de Toro en octobre 1371. Cela résulte d'un privilége de Carrion, donné en ces cortès le 12 de septembre 1371, par

Don Ferrand de Castro cependant s'était emparé de presque toute la Galice, après avoir fui de Guimaraens. Le roi envoya des troupes, sous la conduite de don Pedro Manrique et de don Pedro Sarmiento, pour arrêter ses progrès et réparer les dommages qu'il avait causés. Les rois de Portugal et d'Aragon, comme on l'a dit, étaient alors confédérés, et il fallait que don Henri brisât leur alliance, afin d'avoir moins à redouter d'eux. Il envoya une ambassade à l'Aragonais, pour le presser de conclure le mariage de sa fille doña Léonor avec l'infant don Juan de Castille, mariage concerté quelques années auparavant; mais l'Aragonais refusa, à moins qu'on ne lui livrât le royaume de Murcie et les autres terres stipulées au traité de Benavarre, quand il fut convenu qu'il aiderait don Henri à conquérir les royaumes de Castille. La prétention était singulière de la part de Pierre IV, qui n'avait de fait contribué en rien au définitif établissement de D. Henri sur le trône de Castille, et qui, au contraire, avait tout fait pour l'en éloigner lors de sa seconde venue[1].

Le Portugais arma en même temps une escadre de quarante voiles, tant navires que galères, et l'envoya à l'embouchure du Guadalquivir, avec son amiral Pezaño. Apostée là, elle ne laissait entrer aucun comestible par le fleuve, en sorte que Séville et sa banlieue souffraient du manque de vivres. Cette circonstance hâta le retour du roi en Andalousie; chemin faisant pour Séville, il apprit que les commandans de la frontière, don Gonzalo Mexia et don Pedro Muñiz, avaient conclu une trêve (laquelle dura de longues années) entre la

lequel le roi Don Henri, pour être agréable à tous les *homes bonos* du faubourg de Benito Castro, confirme leurs privilèges : — Regnante en uno, dit-il, con la Reyna Doña Joana mi muger, é con el infante D. Juan mi fijo, etc., por facer merced á los homes bonos del barrio de Benito Castro, confirmo todos los privilegios, etc. — Du Guesclin est appelé dans cet acte : Mosen Beltran de Glaquin, duc (sic) de Molina, conde de Longavilla, vasallo del Rey.

[1] Zurita, Anales de Aragon.

Castille et Grenade. Arrivé à Séville, le roi fit armer vingt galères et les envoya contre l'escadre portugaise. Elles n'étaient pas bien fournies de rames, et les gens de mer conseillaient de ne pas les faire sortir; mais le roi réitéra ses ordres. Dès qu'elle les aperçut, l'escadre ennemie prit la fuite et gagna la haute mer. Les galères castillanes rentrées, les Portugais reparurent dans le Guadalquivir. Mais ils n'en tirèrent aucun profit; et, au contraire, y perdirent trois de leurs galères et deux navires, que leur prirent les Castillans[1].

Deux nonces apostoliques vinrent en Castille vers ce temps-là, pour essayer d'y rétablir la paix entre le royaume de Castille et les royaumes de Portugal, d'Aragon et de Navarre. Ils tentèrent d'amener à composition D. Martin Lopez de Cordoue, qui tenait toujours Carmona rebelle; mais ils n'y purent réussir, et le roi dut l'assiéger. Durant ce temps, le frère du roi, don Tello, qui gardait la frontière de Portugal, mourut, à Medellin, 15 octobre (1370)[2]. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné par ordre du roi, à cause de sa conduite pleine de duplicité et peu sûre. Il n'y aurait à cela rien d'étonnant. Et si les trahisons dont il fut coupable envers don Henri, il les avait fait subir à don Pedro, celui-ci n'aurait procédé à son égard ni par le poison, ni par les herbes, mais à coups de masse, comme il avait fait avec d'autres. Don Tello ne laissait pas d'enfants, et la seigneurie de Bizcaye et de Lara fit retour au roi, qui les donna à l'infant don Juan, son fils, comme héritage de sa mère la reine doña Juana[2].

Le siége de Carmona continuait; le roi voulut qu'on escaladât de nuit une tour de la muraille. Quarante hommes

[1] Cronica del Rey D. Enrique II, año v, c. 4.

[2] En este año, á quince dias de octubre morió el Conde Don Tello señor de Vizcaya é de Lara, al qual el Rey Don Enrique su hermano mandara estar frontero de Portogal : é algunos decian que le fueran dadas hiervas, é que se las diera un Fisico que decian Maestre Romano, é que se las diera par mandado del dicho Rey, por

montèrent aux échelles; mais bien qu'ils combattissent valeureusement contre les gens chargés de veiller, le nombre de ceux qui chargèrent sur eux fut si grand, que tous les assaillans furent faits prisonniers, à l'exception de quelques-uns qui regagnèrent les échelles avec tant de précipitation qu'elles se rompirent et qu'ils tombèrent du haut des remparts. L'alcayde D. Martin Lopez de Cordoue accourut, et conduisant les prisonniers dans une cour, il les fit tous tuer à coups de lances[1].

Irrité de cet acte, le roi fit presser le siége de manière que les vivres n'entraient plus à Carmona et qu'on y souffrait de la disette. Grand nombre de ses défenseurs en sortaient et se rendaient au camp du roi pour ne pas mourir de faim. Don Martin espérait des secours d'Angleterre et de Grenade; mais ces secours ne venant pas, il résolut de traiter de la reddition de Carmona et des trésors qu'il y gardait, et consentit à livrer Mateos Ferrandez de Caceres, qui avait été chancelier du roi Don Pedro, « et cause de beaucoup de dommages dans ces royaumes. » Don Martin Lopez ne demandait que la vie et la liberté dans le royaume qu'on lui désignerait pour séjour, à moins qu'on ne lui permît de rester au service du roi, si telle était sa volonté. Don Henri y consentit; mais il fut parjure et n'accomplit pas sa parole, au grand dommage de l'honneur royal, bien que les fautes de l'ex-maître de Calatrava fussent très grandes. Le souvenir de la sanglante exécution, ordonnée par Martin Lopez, des prisonniers faits

razon que Don Tello audaba siempre tratando con todos aquellos que él sabia que non querian bien al Rey Don Enrique; pero esto non es cierto, salvo que la fama fue asi.

[1] E fizólos á todos matar de malas maneras en un corral á espadadas et lanzadas: por loqual el Rey Don Enrique, que cobdiciaba mucho antes traer á su merced é servicio á Don Martin Lopez, por ser buen caballero, ovo estonce por esto muy grau saña contra él, por quanto ficiera matar todos aquellos omes teniendolos presos en su poder.

par lui dans un des derniers assauts, fut peut-être pour quelque chose dans la sévérité du roi. Il donna l'ordre d'arrêter Don Martin et Mateos Ferrandez, et il leur fit trancher la tête à Séville. La reddition de Carmona eut lieu le 10 mai 1371. Le roi s'empara des trésors qu'il y avait dans la ville, et envoya captifs à Tolède les fils de Don Pedro[1].

Tandis que ces choses se passaient à Carmona, le gouverneur qui tenait le château de Zamora pour les enfans de Don Pedro embrassa le parti de Don Henri, et Ferrand Alfonse de Zamora qui défendait la ville contre le roi fut fait prisonnier par Pedro Ferrandez de Velasco, camérier du roi, et il prit possession de la ville le 26 février 1371. Peu après les cavaliers que le roi avait envoyés en Galice avec des troupes contre Don Ferrand de Castro lui livrèrent bataille dans le défilé de Bueyes, et le poursuivirent en déroute, mais il s'enfuit en Portugal. Les légats du saint Siége faisaient tous leurs efforts auprès du Portugais pour conclure la paix entre la Castille et lui, et à la fin il y consentit à la condition indiquée plus haut d'épouser doña Léonor, fille du roi Don Henri; il ne fut pas question de se restituer mutuellement les places prises dans l'un et l'autre royaume; mais ce mariage, convenu pour la seconde fois, ne se fit pas, parce que le Portugais était, comme on l'a vu précédemment, décidé à épouser doña Léonor Tellez, malgré tous les obstacles[2].

Henri s'était engagé, par ses traités particuliers avec la France, à l'aider contre tous ses ennemis; pressé de tenir sa promesse en 1371, il envoya une escadre contre la flotte anglaise, qui, avec beaucoup de troupes de débarquement, faisait voile pour la Guyenne. Ambroise Bocanegra, amiral de Castille, fils de Gil Bocanegra, que Pierre avait fait mettre à mort à Séville, se hâta, et, près de la Rochelle, livra

[1] Cronica del Rey D. Enrique II, año VI, c. 2.
[2] Ibid., c. 4 et seq.

bataille à l'escadre anglaise le 23 juin. Il la mit en déroute, lui prit beaucoup de vaisseaux, et fit prisonnier son amiral comte de Pembrok, avec beaucoup d'autres chevaliers et seigneurs. Don Henri tint ensuite, à Toro, les cortès dans lesquelles, après avoir traité des intérêts généraux du royaume, on ordonna que les Juifs et les Musulmans qui les habitaient portassent sur leur robe un signe qui les fit distinguer entre eux et les distinguât aussi des Chrétiens. A l'égard des Juifs, ce décret, renouvelé par les papes, s'observait naguère encore à Rome. Pendant la durée des cortès arriva un messager du roi de Portugal, apportant l'avis de son mariage avec doña Léonor Tellez, et par conséquent de l'impossibilité où il était d'épouser l'infante de Castille. Il disait néanmoins que sa volonté était que le Portugal et la Castille restassent amis, et que, pour les autres articles, les traités fussent tenus. Le désir de la paix força don Henri à ne pas se plaindre de don Ferdinand, et il lui demanda seulement de rendre à la Castille les places qu'il lui avait prises. Cela se fit sans retard, car les envoyés avaient des pouvoirs spéciaux. Les cortès terminées, le roi se rendit à Burgos dans les premiers jours de novembre, et fit partir des envoyés pour recevoir les villes qui s'étaient livrées à la Navarre quand le roi don Pedro mourut. Ils ne purent entrer qu'à Salvatierra et à Campezo. Les autres se mirent au pouvoir du légat du pape, jusqu'à ce que le pape Grégoire XI eût mis d'accord la Castille et la Navarre. Le samedi 20 décembre (1371), l'infant don Juan entra en Biscaye et en fut proclamé seigneur [1].

Quand les troupes du roi recouvrèrent la Galice, mettant en fuite devant elles don Ferrand de Castro, ceux qui ne voulurent pas entrer au service de don Henri se réunirent

[1] En este año sabado veinte dias de diciembre entró el infante Don Juan, fijo del Rey Don Enrique, en Vizcaya, é le tomaron por señor.

à Tuy. Celui-ci, dans le courant de janvier 1372, marcha contre eux; il les assiégea dans Tuy, et ils se rendirent promptement. Il laissa garnison dans la place et retourna en Castille. Le roi arma à Santander une puissante escadre, afin de l'envoyer contre La Rochelle, qui se maintenait pour les Anglais. Son amiral Ruy Diaz de Roxas, uni aux galères de France, attendit l'escadre anglaise, qui devait venir au secours de La Rochelle. Elle ne vint pas, et la place, qui était des plus fortes du monde, dut se rendre au roi de France. L'hiver approchait. La flotte castillane rentra dans ses ports. Pendant que le roi se trouvait à Santander, du Guesclin vendit au roi les villes que celui-ci lui avait données pour ses services, et reçut à valoir pour cent mille francs d'or la personne même du comte de Pembrok, qui était prisonnier à Curiel [1].

La guerre se ralluma entre le Portugal et la Castille, par suite d'une agression du roi de Portugal. Il fit prendre tout à coup, dans les mers de Lisbonne, quelques barques castillanes marchandes, sans cause ni raison aucune, si ce n'est qu'il venait de s'allier étroitement contre la Castille avec le duc de Lancastre, marié avec doña Constanza (deuxième fille du roi don Pedro et de doña Maria de Padilla), et qui s'intitulait déjà roi de Castille par sa femme. Don Henri envoya en Portugal Diego Lopez Pacheco (le même qui se sauva de la mort en fuyant après l'avoir donnée à Inès de Castro), afin de savoir de don Ferdinand s'il avait paix ou guerre avec la Castille, puisque ces opérations indiquaient une rupture. On ne rapporte pas la réponse du Portugais; mais Diego Lopez assura le roi don Henri que don Ferdinand était son

[1] É estovo el dicho conde de Peñabroch un tiempo preso en el castillo de Curiel; é depues le dió el Rey á Mosen Beltran de Claquin, quando compró dél á Soria, é Almazan, é Atienza, é los otros logares que él avia en Castilla, en cuenta de cien mil francos de oro.

ennemi. Aussitôt le roi réunit des troupes à Zamora, et marchant contre le Portugal, il s'empara d'Almeyda, de Penel, de Linares et de Cellorico. Malgré ce premier succès il continua à demander des renforts et des troupes fraîches pour poursuivre la guerre contre le Portugal, et le moment était bien choisi, car les grands, mécontens du mariage de leur roi avec la Tellez, fournissaient mollement leur contingent d'hommes et surtout d'argent. Le même mécontentement donna un allié inattendu à D. Henri. L'infant de Portugal dom Dionis quitta son frère le roi, et passa en Castille près du roi Henri[1].

De Viseo, que don Henri venait de prendre, il s'en fut internant de telle façon en Portugal, qu'il arriva à Santarem, à la recherche du Portugais, pour lui livrer bataille. Celui-ci la refusa ; et don Henri marcha sur Lisbonne avec son armée et s'empara des faubourgs de la ville. On était alors en mars 1373. Le Portugais envoya des secours à Lisbonne qui la défendirent très bien par mer et par terre, de façon que don Henri fut obligé de sortir des faubourgs et d'aller camper dans les environs, en attendant la bataille ; mais, avant de se retirer, ses gens mirent le feu aux édifices, dont une grande partie brûla, ainsi que les navires qui étaient en ce moment dans les arsenaux[2].

Durant ce temps, le cardinal de Boulogne, légat du pape, était avec le roi de Portugal, concertant la paix entre lui et le roi de Castille. Il obtint enfin les conditions suivantes: « Le roi de Portugal aidera avec cinq galères le roi de Castille, quand celui-ci devra en envoyer des siennes au secours du roi de France. Après un certain temps, il fera sortir de son royaume don Ferrand de Castro et les autres Cas-

[1] É el Rey Don Enrique rescibióle muy bien, é partió con él de sus joyas, é de sus caballos, é mulas é dineros.

[2] Cronica del Rey D. Enrique II, año VIII, c. 3.

tillans de son parti, composant environ cinq cents chevaux. Pour la sécurité de ces conventions, il donnera au roi de Castille des gages suffisans. »

On convint aussi que Don Sancho, frère de Don Henri (le dernier qui lui restât), se marierait avec doña Béatrix, fille du roi Don Pedro de Portugal et d'Inès de Castro; que Don Fadrique, fils naturel du roi de Castille et de doña Béatriz Ponce de Léon, se marierait avec doña Béatriz, fille du roi de Portugal et de sa femme la reine doña Léonor; celle-ci venait de naître à Coïmbre; et finalement, qu'un autre fils naturel du roi de Castille et de doña Elvira Iñiguez, se marierait avec doña Isabelle, fille naturelle du Portugais, et qu'on leur donnerait en dot Viseo, Celorico et Linares. Après les accords, les deux rois eurent une entrevue près de Santarem sur deux barques envoyées d'avance par le cardinal dans le Tage. En exécution des conditions du traité, le Portugais envoya sa sœur doña Béatriz et elle épousa aussitôt Don Sanche. Cette union dura peu, car Don Sanche fut tué à Burgos l'année suivante, dans une émeute, comme nous le verrons tout à l'heure [1].

Les choses ainsi arrangées en Portugal, Don Henri retourna en Castille, dans l'intention de recouvrer Vittoria, Logroño et autres lieux qui étaient au pouvoir du cardinal-légat. Par l'entremise de ce dernier, on traita du mariage de l'infant de Navarre Don Carlos, depuis roi, avec la fille aînée de Don Henri (doña Léonor), qui avait été fiancée au roi de Portugal deux ans auparavant. Le roi de Navarre non seulement rendit au roi de Castille les villes que nous venons de nommer, mais il envoya aussitôt en Castille l'infant son fils pour qu'il épousât Doña Léonor, ce qui eut lieu à Burgos au mois de septembre. Toutefois ce mariage ne se consomma qu'à la fin de mai 1375, parce que les nouveaux

[1] Cronica del Rey D. Enrique II, año VIII, c. 6.

mariés n'avaient pas l'âge nécessaire. La mère de l'infant ne le revit pas. Elle mourut le 3 novembre 1373 [1].

Cependant les trèves entre le Portugal et la Castille donnaient du souci au roi d'Aragon. Ces deux pays étant unis avec la France et en inimitié avec l'Angleterre, l'Aragon ne pouvait manquer de souffrir de leur union comme allié des Anglais avec lesquels il s'était si étroitement confédéré à Jaca, contre la Castille, à l'effet d'obtenir par cette alliance les terres que Don Henri lui avait promises par le traité de Benifar. Il envoya de nouveau en Angleterre Francès de Perellos pour renouveler son amitié avec le duc de Lancastre, qui s'intitulait roi de Castille et de Léon, comme nous l'avons dit plus haut. Pierre IV avait d'ailleurs en ce moment grand besoin d'alliés; il était sur le point de perdre la Sardaigne, laquelle s'était levée pour le juge d'Arborée, et il attendait la flotte de Gênes pour tirer de l'île tous les Aragonais. D'autre part, le roi de Naples Don Jayme de Majorque, avec une armée éprouvée, cheminait vers le Roussillon et la Cerdagne; et ces hostilités de Don Jayme, dues en grande partie aux instances du roi de Castille, et même du roi de France et du duc d'Anjou, étaient de nature à lui donner de justes et sérieuses inquiétudes [2].

L'armée de don Jayme entra en Roussillon au mois d'août 1374, et, sans s'arrêter autrement que pour dévaster ce qui était devant elle, elle s'achemina vers le col de Paniçars pour franchir les Pyrénées; mais elle ne put passer par là, le roi d'Aragon ayant garni de monde les chemins et les forteresses qui défendent ce passage. Dans le même temps l'Aragonais était attaqué d'un autre côté et par des forces plus considérables. Le bâtard de Béarn, que le roi de Castille avait fait comte de Médina-Cœli, marié avec Doña Isabel

[1] Ibid., in id. an., c. 8.

[2] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

de la Cerda, fille de don Louis d'Espagne, et Geoffroy Rechon, à qui don Henri avait donné Aguilar de Campos, comme nous l'avons dit, ravageaient les frontières d'Aragon du côté de Médina-Cœli et de Molina, publiant qu'ils faisaient cette guerre pour l'infant de Majorque. Les choses étant dans un état si périlleux, on traita d'un accommodement avec la Castille par l'entremise de l'évêque de Salamanque et de don Juan Ramirez de Arellano, qui allaient à la cour pontificale. L'Aragonais nomma quelques prélats et seigneurs pour cette négociation, qui devait se terminer par le mariage de Doña Leonor d'Aragon, fille du roi, avec l'infant don Juan de Castille, fils et héritier de don Henri. Tandis que cela se traitait, la reine d'Aragon, Doña Leonor de Sicile, mourut à Barcelone, instituant pour son héritier universel son fils don Martin. Malgré l'arrangement auquel on tendait, les hostilités ne s'en suivaient pas moins, entre Geoffroy Rechon et le bâtard de Béarn contre l'Aragonais. Ceux-ci escaladaient divers châteaux et mettaient des garnisons dans le pays. Enfin don Jayme de Majorque entra en Catalogne par Urgell et Puycerda au commencement de décembre. Le roi d'Aragon dut lever là aussitôt ce qu'il put réunir de gens dans l'intention de livrer bataille. Son fils aîné, l'infant don Juan, accourut aussi avec les compagnies qu'il avait à Saragosse. Tout le royaume prit les armes contre le Majorquin. Bien qu'on fût au plus rigoureux de l'hiver et déjà même en l'année 1375, l'ennemi ne laissa pas que de causer de très graves dommages; mais les troupes aragonaises, connaissant mieux le terrain, l'obligèrent à fuir en Castille, et y entrèrent par Almazan et Soria. Tout fut terminé promptement; car don Jayme mourut bientôt dans son camp, et fut enterré à Soria. Sa sœur, Doña Isabel, marquise de Montferrat, qui hérita de ses droits sur Majorque, le Roussillon, la Cerdagne, le Valespir et Colibre, en fit plus tard cession au duc d'Anjou,

et il y eut de graves débats à ce sujet. C'est l'origine des titres primitifs de la France sur le Roussillon[1].

En janvier 1374, le roi de Castille se trouvant à Burgos, apprit que le duc de Lancastre rassemblait des troupes pour porter la guerre en Castille. Aussitôt il manda les chevaliers, et les conseils des villes accoururent à Burgos avec leurs compagnies et leurs pennons pour y faire le service nécessaire. Il arriva d'abord que dans une émeute qui éclata près des logemens, entre les soldats de don Sancho, comte d'Albuquerque, frère du roi, et ceux de don Pedro Gonzalez de Mendoza, don Sancho étant sorti pour mettre la paix, un soldat qui ne le connaissait pas le tua d'un coup de lance, le 29 mars 1374. La comtesse Beatriz sa femme resta enceinte d'une fille qui se nomma doña Leonor, laquelle, dans la suite, épousa l'infant don Fernando de Antequera, fils de don Juan 1er de Castille, et qui fut plus tard roi d'Aragon. Don Henri plaça son camp dans la chenaie (el encinar) de Bañares. Son armée consistait en cinq cents lances, douze cents ginetes et cinq cents fantassins ; mais il apprit bientôt que le duc de Lancastre rentrait en Guienne, très maltraité des fatigues qu'il avait souffertes dans la campagne. Ayant reçu un message du duc d'Anjou, don Henri alla, avec toute son armée et quelques galères, mettre le siége devant Bayonne; mais le duc ne venant pas à son secours, pour le siége, comme ils en étaient convenus, il leva le camp et retourna en Castille. Il laissa à Burgos l'infant don Juan avec des troupes et s'en fut à Séville parce que des bruits de guerre couraient de la part de Grenade. Le roi envoya alors un nombre considérable de galères au roi de France contre les Anglais, sous les ordres de son amiral don Ferrand Sanchez de Tovar, lequel, uni à l'escadre française, fit de notables ravages sur les côtes d'Angleterre.

[1] Ibid., l. c.

Les trèves entre l'Aragon et la Castille s'établirent peu à peu, après la mort de la reine d'Aragon qui ne voulait pas du mariage de sa fille avec l'infant don Juan. La mort de don Jayme de Majorque et la dispersion de son armée applanit les difficultés. Le but principal de cette paix était le mariage indiqué, très désiré du prince à cause de l'amour qu'il avait conçu pour doña Leonor, dans l'intimité qui avait suivi leurs fiançailles, l'infante ayant été placée dès lors près de sa belle-mère future la reine de Castille. Celle-ci était venue avec son fils à Almazan, et là vinrent aussi, pour la sanction des traités, l'archevêque de Saragosse et D. Ramon Alaman de Cerbellon. En compagnie de la reine et de l'infant étaient les évêques de Palencia et de Plasencia, Juan Hurtado de Mendoza et Pero Ferrandez de Velasco, les uns et les autres nommés par les deux rois pour tout pacifier. Tous quatre furent d'accord à confirmer la paix entre les deux couronnes aux conditions suivantes : que doña Leonor d'Aragon se marierait avec l'infant don Juan de Castille; que le père de la fiancée lui donnerait en dot deux cent mille florins d'or au coin d'Aragon, ou plutôt donnerait quitus de pareille somme que le roi de Castille avait reçue du roi d'Aragon et lui devait depuis qu'il était venu pour la première fois en Aragon ; il promettait de restituer au dit roi de Castille la ville et le château de Molina ; toutefois il fut convenu que celui-ci paierait à divers termes dix-huit mille florins pour les frais faits dans les guerres passées en faveur de don Henri. Pour le tout enfin on arrêta qu'il serait donné, de part et d'autre, des garanties suffisantes. Cet accord fut signé par l'infant de Castille, à Almazan, le jeudi 12 avril 1375, et par le roi d'Aragon à Lérida le 10 mai. Il fut juré, pour le roi don Henri, par les principaux seigneurs de sa cour qui étaient avec la reine ; et de même le jurèrent les Aragonais et les Catalans là présens [1].

[1] Zurita, Annales de Aragon, et Ayala, ad ann.

On arrêta, en conséquence de ce traité, que le roi d'Aragon enverrait l'infante sa fille à Soria, où se ferait la noce. Le Castillan voulut aussi qu'au même lieu se célébrât le mariage déjà convenu de sa fille doña Leonor avec l'infant de Navarre ; et de Soria il dépêcha à cet effet un message au roi de Navarre, lequel, en réponse, envoya à Soria l'infant son fils, qui s'y maria avec la dite infante le 27 mai. Les deux mariages cependant ne s'y firent pas en même temps. L'infante Leonor d'Aragon ne vint à Soria que quelques jours après, et épousa l'infant de Castille le 18 juin. Les fêtes terminées, le roi don Henri alla à Burgos, et envoya des fondés de pouvoir à Bruges, où devait se traiter la paix entre la France et l'Angleterre. Il alla lui-même de Burgos à Ségovie, où il fut visité par le duc de Bourbon, qui se rendait en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Le roi lui fit de grands honneurs et différens présens, et il continua son chemin. Quant à lui, il alla passer à Léon une partie de l'été, et retourna à Séville au mois d'août 1376[1].

En ce temps eut lieu enfin la translation si désirée du saint Siége, d'Avignon à Rome. Depuis quelque temps déjà le pape Grégoire XI méditait cette translation de la chaire de saint Pierre, exilée depuis déjà soixante-dix ans de la métropole du monde. On dut en partie ce changement d'une grande importance pour l'Italie à l'intervention d'une femme : les prières de sainte Catherine de Sienne obtinrent du pape qu'il rétablît à Rome le siége pontifical. Henri écrivit à ce sujet au pape une longue lettre, et Grégoire lui répondit, le 26 de février, lui disant que, toutes raisons pesées de rentrer en Italie ou de rester en France, les premières avaient prévalu comme inspirées de Dieu ; mais qu'à cet éloignement le roi ni ses vassaux ne perdraient rien, et qu'il le leur prouverait toutes les fois qu'il s'agirait ou d'établir la paix entre les

[1] Cronica del Rey D. Enrique, ad ann.

chrétiens, ou de bénir leurs efforts contre les infidèles. Le 17 janvier 1377 le pape entra à Rome avec ses cardinaux, et y rétablit le saint Siége tel qu'il s'y est maintenu depuis. Le roi de Castille, pour mieux assurer la paix avec le Portugal, pressa la célébration des deux mariages convenus de ses deux fils naturels don Alfonse et don Rodrigue avec les deux filles du roi de Portugal, bien que la consommation en dût être ajournée en raison de l'âge des contractans. On célébra aussi l'union de don Pedro, marquis de Villena (père du célèbre poète don Henri de Villena), avec doña Juana, fille naturelle du roi don Henri et de doña Elvira Iñiguez de la Vega [1].

La guerre se ralluma, en ce moment, entre la Castille et la Navarre, parce que le Navarais jouait jeu double, selon son habitude, et cherchait par des négociations occultes à s'emparer de Logroño. Les Navarrais firent différentes incursions en Castille, courant, pillant, ravageant les terres. L'infant Don Juan de Castille accourut à leur rencontre avec une armée puissante, et, sans compter les représailles, leur prit la ville de Viana et d'autres villes frontières. L'hiver s'approchant, il laissa garnison dans ces places et retourna en Castille dans les premiers jours de novembre [2].

Le 27 mars 1378 mourut à Rome le pape Grégoire. Les cardinaux, sur la demande du peuple romain qui voulait un pape italien pour que la chaire de saint Pierre n'émigrât pas une autre fois de Rome, élurent Bartolomeo Prignano, archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. Les mœurs corrompues, la dissolution, le luxe des cardinaux et la liberté dont ils avaient joui à Avignon, parurent au nouveau pape un sujet de scandale pour l'Église, et il se montra sévère et même rigoureux à châtier ces excès. Dès le premier jour

[1] La Chronique place ces mariages à Burgos, en 1378.

[2] Cronica del Rey D. Enrique II, ad. ann.

de son élévation au trône pontifical il entreprit la réforme des cardinaux et les réprimanda en particulier, mais avec énergie, de ce qu'il croyait incompatible avec leur état. Il leur dit de pas se nourrir de l'espoir de retourner jamais à Avignon; qu'il était résolu à rester à Rome aussi longtemps qu'il vivrait. Cela et quelques autres circonstances qui se présentèrent alors déplurent aux cardinaux et aux autres habitans du palais de Saint-Pierre, spécialement aux Français. Néanmoins ils l'acclamèrent, l'intronisèrent, l'adorèrent, le couronnèrent et lui demandèrent diverses grâces pour eux et les leurs; mais, comme Urbain ne fléchissait pas dans sa sévérité contre les abus, les cardinaux français (et ils l'étaient presque tous) commencèrent à machiner une autre élection papale, donnant pour motif que celle d'Urbain avaient été forcée par la contrainte du peuple soulevé, et par conséquent était nulle. Ainsi, sous différens prétextes, ils s'absentèrent de Rome et se réunirent à Fondi, où, le 19 septembre, ils élevèrent à la papauté Robert, cardinal de France. Là commença le plus long et le plus pernicieux schisme qu'ait souffert l'Église [1].

Pendant que le roi de Castille était à Cordoue, deux légats du pape Urbain vinrent lui faire part de son élection et de son désir de mettre en paix tous les princes chrétiens. Il lui envoyait en présent plusieurs pièces d'étoffes ou de drap écarlate, et l'assurait qu'il donnerait toutes les prébendes ecclésiastiques de Castille à des personnes nées dans ce royaume. Presque en même temps arriva un courrier annonçant que l'élection du pape Urbain avait été violente et forcée, et que les cardinaux, s'étant enfuis de Rome, se disposaient à choisir librement un autre pape. Le roi de Castille, après avoir tenu conseil à Cordoue pour répondre au pape, résolut de différer

[1] Voir tome VIII, appendice 2 de l'Histoire d'Espagne de Mariana, édition de Valence, un excellent travail sur ce schisme, non de l'auteur, mais de l'un des éditeurs.

la réponse jusqu'à ce qu'il eût des avis plus certains. Afin de ne pas laisser voir ses doutes aux envoyés romains, il leur dit que l'infant son fils était à la guerre en Navarre, et avec lui les premiers lettrés du royaume; qu'il ne tarderait pas à venir à Tolède, comme il le lui avait écrit; que là ils se verraient tous, qu'on traiterait mûrement une affaire aussi grave, et qu'il répondrait au pape d'une manière plus complète. Le roi se rendit donc à Tolède au mois d'août, et l'infant y vint aussi, en même temps qu'y arrivèrent des ambassadeurs du roi de France, pour informer don Henri de ce qui avait eu lieu à l'élection d'Urbain, lui peindre les faits suivant que les voulaient faire voir les cadinaux réfractaires, et lui faire part de la nouvelle élection de Robert, cardinal des Saints-Apôtres. Au milieu de ce conflit, et dans le doute, le roi résolut de faire une même réponse au pape Urbain et aux ambassadeurs français; à savoir qu'en attendant que l'Église déclarât lequel des deux élus était le pape véritable, il n'obéirait à aucun des deux et tiendrait sous le séquestre les rentes et les dîmes du Saint-Siége. Le roi d'Aragon fit de même pour tous les royaumes relevant de sa couronne [1].

Les ambassadeurs congédiés avec cette réponse, le roi se rendit à Burgos au commencement de 1379, et y fit rassembler de nombreuses troupes pour continuer la guerre de Navarre, dans la seule intention d'obliger le Navarrais à signer une paix sûre. Henri ne se trompa point, et le Navarrais, le voyant si bien préparé, lui envoya un message pacifique, lui demandant de se mettre d'accord de la manière qui lui conviendrait le mieux. On fit la paix en effet, à des conditions assez dures pour le Navarrais, qui eut à donner, comme sûreté de ses promesses, vingt villes avec leurs châteaux, parmi lesquelles Tudèle, los Arcos, San-Vicente, Bernedo, Viana, Estella, Lerin et Larraga; mais on convint aussi que le roi

[1] Cronica del Rey D. Enrique II, et Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

de Castille restituerait les lieux que l'infant son fils avait pris dans cette guerre. Les deux rois eurent une entrevue à Santo-Domingo de la Calzada ; ils demeurèrent ensemble six jours, et jurèrent et ratifièrent les traités conclus; après quoi le roi de Navarre retourna le septième jour dans son royaume[1].

Peu après, le roi don Henri se sentit malade, et si gravement qu'il comprit que sa fin était proche. Après dix jours de maladie, le matin du dixième, il demanda les sacremens, et s'inquiéta de ce que son confesseur, qui était de l'ordre des Dominicains, tardait à arriver. Étendu dans son lit, il donna commission aux prélats et aux seigneurs qui l'entouraient de recommander diverses choses à l'infant. « Dites à l'infant don Juan mon fils, leur dit-il, qu'en ce qui concerne l'Église et le schisme, il prenne de bons conseils et examine soigneusement ce qu'il devra faire, le cas étant très incertain et très dangereux; qu'il demeure toujours ami de la France, de laquelle j'ai reçu tant de faveurs; et enfin qu'il mette en liberté tous les prisonniers anglais et portugais qui sont dans ces royaumes. » Il voulut être enterré à Tolède, dans la chapelle des rois qu'il avait fait construire. Il mourut deux heures après l'expiration du vingt-neuvième jour de mai, dans la nuit de ce jour, qui fut le dimanche de la Pentecôte, au lundi 30 mai, à l'âge de quarante-six ans et cinq mois. Don Henri avait fait son testament à Burgos cinq ans auparavant, jour par jour, le 29 mai 1374, et on peut le lire dans la chronique d'Ayala. Il fut, à tout prendre, généreux et reconnaissant, bien qu'il ait eu sa large part des vices de son temps. Il eut, de sa femme la reine doña Juana, l'infant don Juan (qui fut le premier roi de ce nom en Castille), l'infante doña Juana, et l'infante doña Leonor. S'il en eut d'autres, ils durent mourir en bas âge, comme il arriva à

[1] Cronica del Rey D. Enrique II, ad ann.

doña Juana. De diverses maîtresses, il eut don Alfonse, doña Juana, doña Constanza, une autre doña Juana, don Fadrique, don Henri, doña Béatriz, doña Maria, don Fernand, doña Leonor, don Pedro, doña Isabelle, doña Inès, et peut-être quelques autres. Mais c'est assez après tout, pour un roi croyant et fidèle, sur les mœurs duquel les autres avaient à se régler. Tout ce que nous pouvons dire et répéter, en finissant, c'est que ce roi illégitime et bâtard valait mieux pour l'Espagne que le roi que la loi d'hérédité lui avait donné [1].

Le même lundi, second jour de la Pentecôte, que mourut D. Henri, son fils l'infant Don Juan fut proclamé roi de Castille et de Léon dans la ville de Santo-Domingo. Il était âgé de vingt-et-un ans, deux mois et quinze jours, et sa femme doña Léonor était enceinte d'un enfant qui naquit peu de mois après et fut nommé, comme son grand-père, Don Henri. Le couronnement de D. Juan et de doña Léonor eut lieu à Burgos, dans l'église de las Huelgas, le jour de la fête de Saint-Jacques, 25 juillet de la même année. La solennité fut grande et le roi y arma cent chevaliers. Les fêtes durèrent plusieurs jours. Il donna en cette occasion à la cité de Burgos, comme don de joyeux avénement, la ville de Pancorvo et ses dépendances, tint les cortès, y confirma tous les priviléges, et jura de garder les franchises, libertés, bons usages et bonnes coutumes du royaume [2].

Cependant, la guerre durait toujours entre les Français et les Anglais, et don Henri, quelques mois avant sa mort, avait envoyé aux premiers huit galères auxiliaires. Elles firent beaucoup de mal aux Anglais et aux côtes de la Bretagne, dont le duc, Jean, était allié des Anglais. Le 4 octobre

[1] Cronica del Rey D. Enrique II.

[2] E fizo alli sus cortes, é confirmo todos los privilegios et juro de guardar las franquezas, é libertades, é buenos usos, é buenas costumbres del Regno.

de cette année 1379, la cour étant encore à Burgos, la reine accoucha de son premier né Don Henri, qui fut le troisième de ce nom en Castille.

Au commencement de 1380, après avoir envoyé ses ambassadeurs en France pour confirmer les alliances faites par son père, et pour continuer à aider le roi de France en tout ce qu'il pourrait contre le duc de Lancastre, Don Juan envoya vingt galères sous les ordres de l'amiral Tovar, lequel, avec une audace sans exemple alors, remonta la Tamise jusqu'auprès de Londres, faisant mille ravages sur ses rives et s'emparant d'autant de barques anglaises qu'il en rencontra. En ce temps, l'anti-pape Robert, sous le nom de Clément VII, était déjà établi à Avignon, tâchant de ranger à son parti le plus de rois qu'il pouvait. A cette fin, il pressait le roi de France de faire en sorte que le roi de Castille se déclarât pour lui. Charles VI envoya des ambassadeurs dans ce but près de don Juan, et aussi pour le remercier des galères qu'il lui avait fournies contre les Anglais; mais Don Juan ne prit aucun parti sur le schisme, bien que les ambassadeurs de France, qui étaient prélats et docteurs en droit, restassent à sa cour pour chauffer la matière.

Le roi de Portugal proposa dans ce temps au roi de Castille une chose bien étrange. Ce fut que le mariage arrêté entre Don Fadrique, duc de Benavente, frère naturel du roi de Castille, avec doña Béatrix, sa fille à lui, fût annulé, et que cette même Béatriz fût fiancée à l'infant Don Henri qui venait seulement de naître au roi de Castille. Ce qu'il y eut de plus particulièrement important dans cette affaire, fut la condition que les deux rois ajoutèrent au traité, savoir, que si l'un d'entre eux mourait sans fils légitime, l'autre lui succéderait au trône. Ce grand mariage n'eut pas lieu en effet avec l'infant; mais il s'effectua, en 1383, avec le roi Don Juan lui-même, comme nous le verrons tout à l'heure.

Cette année 1380, le roi d'Aragon épousa sa quatrième femme, doña Sibila de Forcia, veuve de Don Artal de Foces, dédaignant pour elle la main et le royaume de Naples que sa reine lui promettait à lui ou à son fils D. Juan, alors veuf. De cette doña Sibila, Pierre IV eut deux fils qui moururent enfans, et une fille nommée doña Isabelle, qui épousa Don Jayme, dernier comte d'Urgel, le même qui, en 1412, prétendit à la couronne d'Aragon. Le 11 juin, le roi d'Aragon fit donation de la Sicile, qu'il avait acquise par sa femme doña Léonor, à son deuxième fils Don Martin, qui était comte de Xérica y Luna, pour lui et ses successeurs, à l'exclusion des femmes ; mais il se réserva la souveraineté de l'île et le titre de roi de Sicile sa vie durant, son fils devant être pendant ce temps gouverneur ou vicaire général de son père.

Dans le même temps le pape Urbain procédait contre la reine de Naples, comme auteur, ou à peu près, du schisme qui troublait l'Église, et pour avoir prêté faveur et secours à l'anti-pape Robert et à ses partisans, après avoir laissé faire dans ses États la nomination de cet anti-pape. Les choses en vinrent au point qu'Urbain lui ôta son royaume, comme à une schismatique, et en donna l'investiture à Charles de Duras, comme descendant en ligne directe de Charles II, roi de Sicile. Charles se trouvait alors en Hongrie. Quand il sut la grâce que le pape lui avait faite, il rassembla des forces et se mit en chemin pour Naples dans le but de chasser du royaume la reine Jeanne. Mais celle-ci, voyant la tempête fondre sur elle, adopta, grâce aux conseils de son favori l'anti-pape Robert, Louis duc d'Anjou, frère du roi de France, et le fit héritier de son royaume, à condition qu'il la défendrait de son ennemi Charles de Duras. Le traité se fit avec grande solennité à Naples, le 29 juin, et il fut accepté pour le duc d'Anjou par ses fondés de pouvoir. Celui-ci s'obligea, en outre, à jeter hors du royaume Othon de Brunswick,

avec lequel la reine était alors mariée et qu'on appelait le prince de Tarente[1].

La reine de Castille accoucha le 30 novembre de cette année 1380, à Médina del Campo, de son deuxième fils Don Fernand qu'on nomma l'infant d'Antequera, parce qu'il enleva cette ville aux Musulmans. L'année 1412, il fut élu roi d'Aragon, comme nous le dirons en son lieu[2].

Les peuples chrétiens avaient en ce moment les regards fixés sur le schisme de l'Église. La Castille et l'Aragon marchaient unis dans leurs délibérations sur ce point délicat. Les deux rois résolurent de se voir sur les confins de leurs royaumes, pour traiter la question avec l'aide de théologiens et de jurisconsultes; ils se réunirent à Calatayud, le 29 septembre 1380. L'entrevue se prolongea, parce qu'ils se déterminèrent à envoyer des ambassadeurs aux deux papes et à certains cardinaux italiens, qui, s'étant trouvés aux deux élections, restaient sans parti pris. Don Pedro Martinez de Luna, cardinal d'Aragon, l'un de ceux qui, à Fondi, avaient élu Robert, était alors en Espagne comme légat de cet anti-pape. Sa venue avait eu pour but de gagner à la cause de Robert les rois de Castille et d'Aragon. On avait cru cela facile parce que Don Pedro était un homme très savant, doué d'une extraordinaire faconde et d'une grande habileté en affaires. Malgré cela, il ne put jamais obtenir du roi d'Aragon qu'il se déclarât pour Clément. Pierre IV avait sans doute reçu quelque relation exacte, par ses ambassadeurs, de l'élection d'Urbain, et il pensa qu'il n'était pas très sûr qu'elle eût été, comme le

[1] Voir Papon, Hist. de Prov., ad ann.

[2] L'infant Ferdinand nous apprend lui-même qu'il était né le jour de Saint-André : — Yo el infante D. Fernando, señor de Lara, duque de Peñafiel, conde de Alburquerque é de Mayorga, etc. Por quanto á nuestro señor plogo que el dia del mi nacimiento fuese el dia del santo glorioso apostolo S. Andres, etc. Dada en esta mi villa de Medina del Campo á 19 dias de nov. año del Nacim. de N. S. J. Christo de 1406. (Historia de Santo Domingo, IIIe parte, l. 1, c. 34).

prétendaient les cardinaux dissidens, forcée et faite *propter metum cadentem in virum constantem*. Le légat réussit mieux en Castille. Le roi rassembla les prélats à Salamanque, le 19 mai 1381. Don Pedro de Luna se trouva à cette assemblée; l'anti-pape Robert y fut reconnu pasteur de l'Église, vicaire du Christ, et on lui donna puissance sur les royaumes de Castille. Le roi d'Aragon réunit les cortès générales à Saragosse au commencement de la même année; mais il y fut peu question du schisme. La reine Sibila fut couronnée à la fin de janvier avant la séparation de ces cortès, avec autant d'apparat que si c'eussent été les premières noces du roi. Quant aux deux papes, le roi resta dans la même indifférence à leur égard [1].

En Castille, après la déclaration d'obéissance à l'anti-pape Clément, le roi étant encore à Salamanque, sa mère, la reine doña Juana, mourut. Elle était dans sa quarantième année. Son corps fut porté à Tolède pour y être enseveli auprès de celui du roi son mari. Le roi eut aussi avis à Salamanque que le comte de Cambridge, fils du roi d'Angleterre et plus tard duc d'Yorck, se disposait à passer en Portugal à l'aide du roi Don Ferdinand, contre la Castille, avec mille hommes d'armes et mille arbalétriers. Il soutenait le parti et les prétentions du duc de Lancastre son frère, comme mari de doña Constanza, fille de Don Pedro de Castille. Le roi de Portugal faisait de grands préparatifs de guerre, sans dire néanmoins qu'il armât contre la Castille. Don Juan ne perdit point de temps. Il fit mettre en mer son escadre, qui consistait en dix-sept galères, sous les ordres du fameux Tovar, contre l'escadre portugaise, qui en avait vingt-trois. Par Zamora il entra lui-même en Portugal et mit le siége devant Almeyda. La nouvelle ne fut pas longtemps à lui arriver que Tovar avait défait l'escadre ennemie, pris vingt galères et fait prisonnier

[1] Zurita, Anales de Aragon.

l'amiral portugais, qui était frère de la reine de Portugal, et se nommait Alfonse Tellez. Par cette victoire, le Castillan resta maître de la mer et il crut que les Anglais ne s'aventureraient pas à venir en aide au Portugais après la perte de sa flotte. Mais il n'en fut pas ainsi, et, pendant que l'amiral Tovar conduisait sa prise à Séville, les Anglais arrivèrent à Lisbonne, et y mirent en sûreté leurs galères et leurs gens.

Don Juan poursuivit la guerre en Portugal, et de son camp d'Almeyda écrivit au comte de Cambridge pour le défier au combat; mais celui-ci ne répondit pas, parce qu'il se trouvait alors en Portugal très à court de chevaux, les Anglais n'en ayant pas amené. Là-dessus, le roi de Castille, laissant de fortes garnisons sur la frontière de Portugal, se rendit, par Avila, Tordesillas et Simancas, à Zamora, levant le plus de gens qu'il pouvait pour la bataille qu'il regardait comme certaine contre les Anglais et les Portugais. A Ciudad-Rodrigo, le 6 juillet 1382, il donna le titre de connétable de Castille à Don Alfonse d'Aragon, marquis de Villena, comte de Denia, le même qui mourut en Candie, l'an 1412, prétendant à la couronne d'Aragon. Il fit également maréchaux de Castille Ferrand Alvarez de Tolède et Pero Ruiz Sarmiento. Ces titres étaient jusqu'alors inconnus en Castille. Le roi arriva à Badajoz avec cinq cents hommes d'armes, quinze cents genétaires et une nombreuse infanterie d'arbalétriers et de lanciers. Le roi de Portugal et les Anglais étaient à Yelves, à trois lieues de son camp. Les deux rois ordonnèrent leurs escadrons, tous deux égaux en force, à peu près. On attendait la bataille d'un jour à l'autre; mais quelques prélats et chevaliers s'entremirent pour épargner, s'il se pouvait, l'effusion de sang chrétien. On convint que les conditions matrimoniales entre doña Béatriz, héritière de Portugal, et l'infant de Castille D. Henri, seraient annulées et appliquées à l'infant D. Fernand, second fils de D. Juan, qui n'avait pas encore un an. Le roi de Portugal faisait cette

demande pour que les couronnes de Castille et de Portugal ne se réunissent pas sur une seule tête. On convint aussi que Don Juan restituerait au Portugais les vingt galères prises par son amiral et donnerait la liberté à l'amiral et aux prisonniers portugais. Le roi de Castille dut fournir des vaisseaux pour que les Anglais s'en allassent, et payer le fret; car l'escadre de Castille était mouillée devant Lisbonne et le Portugais n'avait pas de vaisseaux. Il consentit à tout par amour de la paix, et le mariage d'une jeune fille de dix ans et d'un enfant qui venait de naître fut convenu; mais, par un brusque et nouveau changement, au lieu de cet enfant âgé de moins d'une année, et dont il fallait attendre l'âge nubile, ce fut le père même de celui-ci que doña Béatriz était destinée à épouser, presque tout de suite. La reine de Castille mourut en couches à Cuellar le 13 septembre 1382, comme tout exprès, et peu de jours après, Don Juan se trouvant à Pinto, des ambassadeurs de Portugal vinrent lui offrir de la part de leur roi, pour femme, doña Béatriz, la reine sa femme étant morte. Le roi de Castille agréa la proposition et répondit que sous peu il enverrait des ambassadeurs pour conclure le traité. D'après les pouvoirs que le roi donna à l'archevêque de Santiago pour conclure cette alliance, il est constant que ce prélat ne passa point en Portugal avant le milieu de mars 1383. Les conditions du mariage furent que, si le roi de Portugal mourait sans enfant mâle, doña Beatriz, sa fille aînée, hériterait du royaume, et que son mari, le roi de Castille, prendrait le titre de roi de Portugal; que toutefois la reine doña Léonor, veuve, serait gouvernante du royaume jusqu'à ce que doña Beatriz et son mari eussent un enfant, fils ou fille, de quatorze ans ; qu'en ce cas, le gouvernement passerait à ce dernier. Aussitôt qu'ils auraient un fils ou une fille, les parens devaient cesser de se nommer rois de Portugal, et le fils ou la fille devait prendre le titre de roi ou de reine de Portugal, en leur lieu et

place, de plein droit. Ce traité fut confirmé de part et d'autre à Salvatierra de Magos, le 2 avril 1383, avec cette circonstance qu'on fut obligé de demander au pape une dispense de parenté au quatrième degré. Tout s'arrangea promptement et le mariage se célébra à Badajoz, le dimanche 17 mai, avec beaucoup de pompe et de réjouissances. Léon V, roi d'Arménie, venu pour remercier le roi de Castille d'avoir obtenu sa liberté du soudan de Babylone, qui le tenait captif, s'y trouva présent. Béatriz était née à Coïmbre, de Léonor Tellez de Meneses, durant le siége qu'en faisait Henri de Trastamare en 1372; elle n'avait, par conséquent, le 17 mai 1383, pas encore onze ans accomplis. Le roi de Castille, veuf de sa première femme doña Leonor d'Aragon, se trouvait ainsi remarié avec une enfant de moins de onze ans, après huit mois et cinq jours de veuvage[1].

[1] Voici, dégagée de la position singulière de sa mère, dont le mari vivait toujours, la généalogie de cette Béatriz, que son père semble avoir eu la rage de marier à peine née, car il l'avait déjà successivement fiancée, pour ne rien dire de plus, à Don Fadrique, duc de Benavente, à Édouard, fils du comte de Cambridge, et enfin aux deux fils du roi de Castille, D. Henri et D. Ferdinand, avant de la marier, cette fois tout de bon, à moins de onze ans, au roi de Castille lui-même. Il faut être bien adorateur de cette institution divine qu'on appelle la royauté pour ne pas trouver cela tout au moins singulier.

BISAÏEUX.	AÏEUX.	PÈRES.	
Alfonse IV, roi de Portugal.	Pierre Ier, roi de Portugal.	Ferdinand, roi de Portugal.	Béatriz, reine de Castille.
Beatriz de Castille.			
D. Juan Manuel.	Constance Manuel.		
Constance d'Aragon.			
Alfonse Tello de Meneses.	D. Martin Alfonse Tello de Meneses.	Doña Leonor Tellez de Meneses.	
Berenguela Lorenzo de Vasladares.			
D. Juan Mendez de Vasconcelos.	Doña Aldonza de Vasconcelos.		
Doña Aldara Alfonso Alcaforado.			

On peut voir, au sujet des diverses et étranges fiançailles de Béatriz, encore enfant, la chronique portugaise de Christovão Rodriguez Acenheiro, où se trouve un passage qui témoigne d'un épouvantable relâchement de mœurs dans ces familles faites pour servir d'exemple au commun des mortels.

Sur ces entrefaites, don Alfonse, frère du roi de Castille, retomba dans sa rebellion. Il se souleva au château de Gijon; mais le roi s'y porta avec de bonnes troupes, investit la place, et don Alfonse dut se rendre. Le roi lui pardonna à condition qu'il ne se révolterait plus dorénavant; mais Alfonse ne tint pas sa parole. Bientôt après, des cortès eurent lieu à Ségovie, où furent faites diverses lois pour la réforme des abus. Ce qu'il y eut de plus remarquable en ces cortès fut que le roi y fit abroger pour tous ses royaumes l'*ère de César*, et ordonner à tous les officiers publics de dater à l'avenir les écritures à partir de la naissance de Jésus-Christ. Cette manière de compter commença en conséquence, en Castille, le 25 de décembre de l'année 1383; et ce jour fut le premier de l'an 1384; cela dura ainsi jusqu'à 1514. En Aragon, la même manière de compter datait de l'année 1350, et l'année y commençait aussi au jour de la nativité. Les cortès séparées, le roi partit de Ségovie pour Séville, et à Torrijos il reçut la nouvelle que son beau-père le roi de Portugal était mort le 22 d'octobre 1383. La lettre qui le lui annonçait était de Don Juan, maître d'Avis, frère naturel du roi défunt, qui le pressait de venir promptement recevoir le sceptre de Portugal qui lui appartenait par sa femme. Aussitôt, le roi en prit le titre et les armes. Beaucoup de gens pensèrent qu'il eût dû d'abord sonder l'esprit des Portugais. Le roi se trouvant à Montalvan, y mit en prison dans le château son frère Alfonse, qui, fatigué déjà de lui être fidèle, commençait à avoir des intelligences avec le Portugal pour la succession de cette couronne[1].

Avant d'entrer en Portugal, le roi tint de nombreux conseils et des réunions répétées sur la manière la plus convenable de le faire; mais les avis étaient très partagés. Les uns voulaient qu'il y entrât comme roi, accompagné

[1] Ibid, año VII, c. 5.

de la reine sa femme et de sa cour; mais escorté d'une bonne armée pour mettre à la raison ceux à qui cela ne conviendrait pas. D'autres étaient d'un avis opposé. Ils disaient que le roi devait avant tout passer à Salamanque, et envoyer des ambassadeurs à la reine régente de Portugal et à son conseil, en leur donnant connaissance des articles matrimoniaux conclus par le feu roi, entre son gendre et sa fille, car la voie pacifique valait mieux que celle des armes et de la force. Mais l'avis belliqueux prévalut, et l'on résolut d'entrer en Portugal à main armée et de se faire obéir des peuples en cas de refus. L'évêque de la Guardia livra cette ville au roi de Castille à son entrée en Portugal; mais le commandant du château ne voulut pas le rendre. Néanmoins, le roi écrivit à sa belle-mère la reine régente, aux villes et aux chevaliers à qui il jugea opportun de le faire, leur répétant ce qu'ils savaient déjà relativement aux droits qu'il tenait de Béatriz. Le plus grand nombre l'écouta; spécialement le comte de Cintra Don Henri Manuel, oncle du roi de Castille et du feu roi Don Ferdinand, lequel, prenant l'étendard des *Quinas* ou des cinq besans (étendard aux armes de Portugal, l'oriflamme du pays), et, accompagné de quelques personnes de la maison royale, marcha par les rues de Lisbonne, criant : « *Real! Real! Portugal, Portugal pour la reine doña Beatriz!* »

Ces démonstrations ne contentèrent pas tout le monde. Beaucoup se déclarèrent pour l'infant Don Juan, frère naturel du feu roi, fils d'Inès de Castro, et plus âgé de quelques jours que le maître d'Avis. Il avait été fait prisonnier à Tolède quand le roi de Castille apprit la mort du roi Don Ferdinand; car, après la mort de son père, il s'était réfugié en Castille avec son frère Don Dionis. Il arriva sur ces entrefaites un événement qui mit en mouvement toute la population de Lisbonne. Le maître d'Avis, fils du roi Don Pedro et de Teresa Lorente, très bien vu des Portugais, abhorrait

Don Juan Ferrandez de Amdeiro, comte de Oren, qui avait été favori du roi Don Ferdinand et était resté le favori, et plus, dit-on, que le favori de la reine doña Léonor. Le trouvant au palais sans défense, il le tua, aidé de ses confidens. Aussitôt la ville se souleva et prit les armes, le bruit courant que le comte d'Oren avait tué le maître d'Avis. La multitude entra dans le palais, demandant le maître et voulant savoir ce qui lui était arrivé. Le maître fut obligé de se montrer à une fenêtre et de leur dire qu'il était sain et sauf. En apprenant que ce qui avait eu lieu était justement l'opposé du bruit qui courait, les mutins s'appaisèrent; mais ils commencèrent à se déclarer contre la Castille, et tuèrent l'évêque de Lisbonne parce qu'il était natif de Zamora. Il s'était retiré dans la tour de l'église quand il sut qu'on le cherchait; mais ils y montèrent, le tuèrent à coups de couteau et le jetèrent dans la rue. Par le mouvement que nous avons rapporté, le maître d'Avis sut que le peuple était de son parti, et il s'empara sans difficulté des forts de Lisbonne. La reine régente, pleine de terreur et de crainte, lui demanda de la faire sortir de la ville. Elle passa à Alanquer, et de là à Santarem. Le fils de Teresa Lorente resta donc maître de Lisbonne, et surtout du cœur de ses habitans, qui tous criaient qu'ils ne voulaient point pour reine doña Béatriz ni pour roi son mari étranger.

Au commencement de l'année 1384, le roi de Castille, cantonné à la Guardia, eut connaissance de tout ce qui était arrivé par des lettres que sa belle-mère lui écrivit de Lisbonne. Elle l'informait du grand parti qu'avait le maître d'Avis; mais qu'elle aussi avait des parens et des amis très puissans, et qu'il était nécessaire qu'il vînt à son aide à Santarem; ce que le roi de Castille fit, bien qu'on fût au cœur de l'hiver. Chemin faisant, le roi eut d'autres preuves du peu de faveur qu'il devait attendre des Portugais. Un frère de la reine veuve et un de ses oncles tenaient Coïmbre, mais ni l'un ni l'autre ne la donnèrent au roi de Castille ni

ne l'accueillirent dans la ville. Le maître du Christ, qui était dans la forteresse de Tomar, fit de même, bien que cousin de la reine. Jusqu'à Santarem le roi de Castille ne rencontra aucun témoignage favorable. Là seulement il fut bien accueilli; et sa belle-mère lui livra les forteresses dont elle pouvait disposer et renonça au gouvernement du royaume. Par suite, beaucoup de chevaliers, qui tenaient d'autres forteresses et divers châteaux, les livrèrent au roi et à la reine de Castille et leur jurèrent obéissance. Mais en même temps il apprit qu'à Lisbonne on demandait pour roi Don Juan, fils d'Inès de Castro, qui, comme nous l'avons dit, était prisonnier à Tolède. En attendant, le maître d'Avis devait gouverner le royaume. Pour soulever davantage le peuple, on promenait dans la ville un étendard sur lequel était représenté le dit infant Don Juan chargé de chaînes [1].

Le roi de Castille jugea convenable d'aller à Lisbonne et d'en faire le siége. Il envoya devant lui le maître de Saint-Jacques Pero Ferrandez Cabeza de Vaca, Pero Ferrandez de Velasco et Pero Ruiz Sarmiento, avec mille hommes d'armes; ils restèrent plus de vingt jours en vue de Lisbonne sans que personne en sortît pour les combattre. Le roi les rejoignit avec mille lances que lui envoyaient l'archevêque de Tolède et le marquis de Villena, chargés par intérim du soin des royaumes et de l'expédition des affaires. On lui avait fait espérer que Coïmbre se donnerait à lui, grâce à ce que son gouverneur était frère de la reine-mère; mais, bien que le roi et la reine-mère l'en eussent fait sommer en personne, ils ne purent l'obtenir; et, de plus, le comte don Pedro, cousin du roi, fils naturel du maître de Santiago don Fadrique que Pierre-le-Cruel avait fait tuer à Séville, lui fit défection et entra dans la place comme allié du gouver-

[1] É ficieron facer un pendon á Quinas de Portogal, é en la vara del pendon era pintado el infante Don Juan, como estaba preso, en cadenas.

neur. Le bruit courut, faussement sans doute, que la reine-mère non seulement avait recommandé secrètement à son frère et à son oncle de ne pas rendre Coïmbre au roi de Castille, mais qu'elle avait su et encouragé la défection que don Pedro méditait. Fernam Lopez raconte que ce don Pedro avait des relations si étroites avec la reine doña Léonor qu'ils étaient convenus ensemble de donner la mort au roi de Castille, de se marier ensuite, et de s'emparer du royaume de Portugal ; que le roi de Castille fut informé de tout par un juif, et que le comte Don Pedro ayant appris que le complot était découvert, se retira à Coïmbre, d'où il passa ensuite à Porto. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de sûr, c'est que le roi fit arrêter la reine doña Léonor sa belle-mère, et la fit conduire prisonnière en Castille, sous une bonne escorte commandée par Diego Lopez de Zuñiga, et l'enferma dans le couvent de Sainte-Claire [1].

On était incertain dans le conseil du roi s'il fallait assiéger formellement Lisbonne, ou bien, parce que la peste y régnait, s'en aller par le royaume en s'emparant de ce qu'on pourrait. Le siége de Lisbonne prévalut et commença; mais il mourut beaucoup de monde de la contagion. En même temps plusieurs seigneurs qui étaient pour Béatriz couraient le royaume, exerçant les plus grands ravages. A Lisbonne, le maître d'Avis tenta un accommodement avec le roi de Castille. Il lui demanda le gouvernement du royaume tel qu'il l'avait obtenu de la reine sa belle-mère, jusqu'à ce que le roi eût un fils qui pût hériter de la couronne. Les parties ne s'arrangèrent pas et tout resta sans effet. La mortalité augmentait journellement dans le camp du roi, et en vint à ce point que de l'armée royale deux mille hommes d'armes moururent en deux mois. Beaucoup de seigneurs furent aussi victimes de la contagion, parmi lesquels le maître de Saint-Jacques don

[1] Pero el Rey tovose al consejo de los que decian que la *Reyna* fuese presa é enviada à Castilla, é levasen à la dicha *Reyna* al Monesterio de Otordesillas.

Pedro Ferrandez Cabeza de Vaca, don Rui Gonzalez Mexia, don Pero Ruiz Sandoval, Pero Ferrandez de Velasco, camérier du roi, l'amiral de Castille Tovar, Ferrand Alvarez de Tolède, maréchal de Castille, Pero Ruiz Sarmiento, don Pero Nuñez de Lara, et d'autres, en innombrable quantité. L'infant de Navarre se trouvait avec le roi son beau-frère, et tous deux discutèrent avec les gens du conseil sur ce qu'il y avait à faire. Le plus grand nombre fut pour qu'on se retirât en Castille d'où, quand la peste aurait cessé, on pourrait venir redemander le royaume. Il fallut en passer par là malgré soi, parce que chaque jour il mourait environ deux cents hommes au camp des assiégeans. Le roi de Castille, laissant donc de fortes garnisons dans les places qui lui obéissaient, retourna vers son royaume et s'en fut à Séville, d'où il écrivit au roi de France pour lui demander de l'aider dans cette guerre, où, moins dans les combats que par la peste, son armée avait été si fort réduite. En même temps, il fit armer quelques galères et le plus de navires qu'il put, et disposa toutes choses pour passer de nouveau en Portugal l'année suivante [1].

D. Juan, contraint, comme nous venons de le voir, par la peste, de lever le siége de Lisbonne, le 3 septembre 1384, avait laissé à Santarem, avec six cents lances et trois cents arbalétriers, Ferrand Alvarez de Tolède, et Diego Gomez Sar-

[1] D. Juan, étant en son camp devant Lisbonne avec la reine doña Beatriz sa femme, le 28 juillet 1384, expédia, de concert avec Béatriz, en faveur d'un de ses plus fidèles vassaux, la charte dont la teneur suit : « Don Juan et doña Béatriz, par la grâce de Dieu roi et reine de Castille et de Portugal, etc., voulant faire grâce et faveur à vous Pedro Rodriguez de Fonseca, notre vassal et alcayde de notre ville de Olivenza, pour les nombreux et bons services que vous fîtes au roi Don Ferrand notre père, à qui Dieu pardonne! et que vous nous faites chaque jour, nous vous donnons et vous faisons faveur de tout ce que produira l'impôt du tiers, la douane et le droit de portage et d'acorage de ladite ville à nous appartenant...., etc. Donnée en notre camp devant Lisbonne, le 28 juillet de l'an de la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ 1384. Nous le roi. — Moi la reine. »

miento, qu'il avait fait maréchal de Castille après la mort de Pero Ruiz Sarmiento son frère, le premier qui porta ce titre en Castille ; à Alenquer, Vasco Perez de Camoes, un Portugais du parti de la reine Béatriz, un ancêtre, peut-être, du grand poëte ; à Cintra, don Henri Manuel ; à Torres-Vedras (Torres-Velhas), un chevalier de Castille appelé Juan Duque ; à Ovidos, Juan Gonzalez de Texeyra, qui avait été chancelier du feu roi de Portugal, D. Ferdinand ; à Torres-Novas, Alfonse Lopez de Tejada, un Castillan, commandeur de Saint-Jacques. Il possédait plusieurs autres lieux, outre ceux-ci, que le maître d'Avis se mit en devoir de reprendre après la retraite du roi de Castille. Il sortit en personne de Lisbonne, et voulut d'abord recouvrer Cintra ; mais les pluies d'automne et la valeur de D. Henri Manuel l'en empêchèrent. Il fut plus heureux à Almada, dont les habitans le reçurent à bras ouverts, après avoir chassé eux-mêmes la garnison castillane. Il contraignit Alenquer à se rendre. Après cette expédition, il partagea son armée en deux corps pour faire en même temps le siége de Torres-Velhas et de Torres-Novas : il se chargea de la conduite du premier, et donna le commandement du second à Lope Diaz de Sousa, maître du Christ ; mais il échoua devant l'une et l'autre ville, et Diego Gomez Sarmiento, accourant au secours d'Alfonse Lopez de Tejada, qui commandait à Torres-Novas, fit prisonniers, sous les murs de la place, le maître du Christ, et Alvar Gonzalez Camelo, qui s'intitulait prieur de l'Hospital ou de Saint-Jean de Portugal, et les emmena avec lui à Santarem [1].

Ceci se passait au commencement de l'année 1385, tandis que le maître d'Avis était toujours occupé au siége de Torres-Velhas, défendue pour le roi de Castille par Juan Duque. Les historiens portugais rapportent à ce moment une tentative d'assassinat, ou, si l'on veut, une conjuration contre

[1] Cronica del Rey D. Juan Ier, año VII, c. 1.

la vie du maître d'Avis, de laquelle ils accusent formellement, non sans quelque vraisemblance, le roi de Castille d'avoir été l'instigateur. Il y avait dans le camp des assiégeans quelques chevaliers originaires de Castille, dont le plus considérable était don Pedro de Castro, fils de don Alvar Perez de Castro, comte de Arruyelos et frère de la pauvre et célèbre Inès de Castro. Les deux principaux après lui étaient Garcia Gonzalez de Valdes et Juan Alfonse de Baeza. Un émissaire de don Juan, roi de Castille, engagea, au rapport de ces historiens, don Pedro de Castro à tuer le maître d'Avis en son camp devant Torres-Velhas, lui promettant de grandes récompenses pour lui et pour tous ceux qui prendraient part à cette action. Don Pedro de Castro en parla à Juan Alfonse de Baeza et à Garcia Gonzalez de Valdes, et tous trois résolurent de donner la mort au maître, après avoir pris toutes leurs mesures avec le commandant de Torres-Velhas Juan Duque afin d'en pouvoir être secourus au besoin. Sur ces entrefaites, le maître d'Avis ayant fait arrêter deux chevaliers portugais, les conjurés crurent leur complot découvert. Don Pedro de Castro et Juan Alfonse de Baeza montèrent à cheval, s'enfuirent à toute bride, et se sauvèrent. L'un et l'autre se retirèrent dans Torres-Velhas où ils furent bien accueillis par Juan Duque. Garcia Gonzalez de Valdes essaya aussi de s'y réfugier; mais ayant été pris et appliqué à la question, il avoua tout, et fut condamné a être brûlé vif, ce qui fut aussitôt exécuté à la vue de l'armée fidèle et des assiégés [1].

Quelque temps auparavant, le maître d'Avis avait convoqué les cortès du royaume à Coïmbre, et il quitta vers la fin de février le siége de Torres-Velhas, pour prendre la

[1] Fernam Lopez, Coronica del Rey Don Joham de boa memoria. — Ayala glisse habilement sur ces faits dans sa Chronique de D. Juan Ier de Castille (año VII, c. 2), et n'en dit que quelques mots, qui, du reste, concordent assez bien avec le récit de Fernam Lopez.

route de Coïmbre, où il arriva le 3 mars, au moment où, de son côté, le roi de Castille avait disposé toutes choses pour rentrer en campagne contre lui avec de nouvelles forces recrutées en partie en Gascogne et en Languedoc, autant du moins qu'il l'avait pu, et une flotte de douze galères et de vingt nefs qui déjà étaient en route pour les eaux de Lisbonne [1].

Le roi étant encore à Séville apprit comment le maître d'Avis s'était rendu à Coïmbre, et là avait réuni les maîtres, les chevaliers et les procureurs de Lisbonne et des autres cités et villes de Portugal qui étaient de son parti. Or, dans ces cortès il y eut des lettrés qui dirent, au rapport d'Ayala, que, puisque le roi Ferdinand était mort sans laisser de fils légitimes héritiers de son royaume, les bons hommes de ce royaume devaient élire un roi pour les gouverner, et n'en pouvaient élire un meilleur que le dit don Juan, maître d'Avis, qui était du sang de leurs rois et avait prouvé qu'il était bon chevalier, et un vaillant défenseur du royaume [2]. L'élection fut d'ailleurs discutée, les uns voulant qu'on ménageât le roi de Castille et cherchât à faire avec lui un traité par lequel il consentirait à laisser régir le Portugal par des gouverneurs portugais, jusqu'à qu'il eût un fils de la reine Béatriz sa femme; les autres demandant que l'infant don Juan, fils de Pierre Ier et d'Inès de Castro, fût roi. D. Juan, maître d'Avis, était fils de Pierre Ier et de Teresa Lourenzo, que quelques-uns appellent doña Teresa la Galicienne (doña Teresa Gallega ó de Galicia). Le droit de D. Juan, fils d'Inès de Castro, paraissait à ceux-ci d'autant plus grand que D. Pedro, à son avénement, avait fait reconnaître Inès comme reine et le dit infant et ses frères comme ses fils légitimes, sur sa

[1] Cronica del Rey D. Juan Iro, l. c.

[2] Ce fut, au rapport de Fernam Lopez, le célèbre jurisconsulte portugais Juan de las Regras qui soutint dans ces cortès les véritables droits des peuples et fit pencher la balance en faveur du maître d'Avis.

déclaration solennelle qu'il avait été marié avec Inès de Castro leur mère. Et pour cette raison ceux-ci disaient qu'il valait mieux avoir cet infant pour roi que tout autre, bien qu'il fût prisonnier en Castille, et attendre tout de la grâce de Dieu jusqu'à ce qu'il fût délivré, tandis que le maître d'Avis gouvernerait le royaume en son nom. La délibération dura un certain temps, mais enfin ceux qui étaient pour l'élection du maître d'Avis l'emportèrent, et il fut nommé roi à Coïmbre, le 6 avril de cette année 1385. Il en prit incontinent le titre et les insignes; et cela plut, dit Ayala, à la plupart de ceux du royaume, tant aux cités et aux villes qu'aux fijos-dalgo et autres, sauf à ceux qui suivaient le parti du roi de Castille et de la reine doña Béatriz sa femme, lesquels tenaient quelques villes et châteaux pour elle en Portugal [1].

Ayala passe sous silence ce qui fut dit dans l'assemblée de Coïmbre sur les droits de la reine de Castille doña Béatriz à la couronne de Portugal, et on conçoit la discrétion de l'écrivain castillan ; mais Froissart n'avait pas les mêmes raisons de se taire, et il dit nettement, dans un récit d'ailleurs historiquement précieux à plus d'un titre, qu'on y soutint « que la couronne de Portugal ne pouvait venir à femme, et que la reine de Castille n'en était pas héritière, car elle était bâtarde et plus que bâtarde. »

« Vous avez bien ci-dessus ouï recorder, dit Froissart, comment le roi Jean, fils au roi dan Piètre de Portugal, qui

[1] É tomaronlo por Rey, é plogo dello á todos los mas del Regno de Portogal, asi cibdades e villas como fijos-dalgo é otros ; salvo aquellos que tenian la parte del Rey de Castilla é de la Reyna doña Beatriz su muger, que tenian algunas villas é castillos por ella en Portugal. — L'acte de l'élection et de l'acclamation de D. Juan, maître d'Avis, comme roi de Portugal, a été imprimé dans le tome IV des mémoires sur la vie de ce roi écrits par Joseph Soares da Silva, et dans les preuves de l'histoire généalogique de la maison royale de Portugal : — Acta fuerunt et solemniter publicata hæc in civitate Colimbrensi in Pallatio regali sexta die mensis aprilis de anno nativitatis Domini 1385.

fut moult vaillant homme et frère bâtard au roi dan Ferrant, était entré en la possession et héritage du royaume de Portugal par le fait et enbardissement seulement de quatre cités et villes de Portugal; car on n'en doit pas demander ni inculper les nobles et les chevaliers du royaume de Portugal ; car de commencement ils se acquittèrent loyalement envers le roi dan Jean de Castille et sa femme madame Beatris, si comme je vous déterminerai et éclaircirai brièvement. Et quoique plusieurs tinssent l'opinion de cette dame, si la nommaient les autres bâtarde, car elle fut fille d'une dame de Portugal, laquelle avait encore son mari vivant, un chevalier du pays de Portugal, que on appelait messire Jean Lorens de Coingne (Joâo Lourenço da Cunha). Et lui avait le roi de Portugal tollu sa femme. Bien est vérité que madame Aliéonor de Coingne (da Cunha) il avait à épouse, et le chevalier bouté hors du pays de Portugal, lequel s'en était allé demeurer avecques le roi de Castille ; ni il ne se osait tenir en Portugal, combien que de haut parage il y fut, pour la doubtance (crainte) du roi qui tenait sa femme. Ce sont bien choses à esmerveiller ; car le roi Ferrant de Portugal tenait sa fille à légitimée et l'avait fait dispenser du pape Urbain de Rome sixième ; et quand la paix fut faite des deux rois de Castille et de Portugal et que un chevalier de Portugal, qui s'appelait messire Jean Ferrant Andere (Amdeiro), lequel était tout le cœur et le conseil du roi de Portugal, traita la paix, il fit le mariage de la fille du roi Ferrant au roi Jean de Castille, qui lors était vesue (veuf) de la fille du roi dan Piètre d'Aragon ; combien que le roi de Castille et son conseil avaient, au mariage faire, bien mis avant toutes ces doubtes (craintes) de la fille non être héritière de Portugal ; mais le roi de Portugal, pour assurer le roi de Castille, l'avait fait jurer aux plusieurs hauts nobles de Portugal que, après son décès, il la tenraient (tiendraient) à dame, et retournerait le royaume de Portugal au roi de

Castille. Et avait fait le roi de Portugal obliger les bonnes villes envers le roi de Castille à le tenir à roi en la somme et peine de deux cent mille francs de France. Et combien que le dessus dit chevalier Jean Ferrant Andere (Amdeiro) se fût embesogné en espèce de bien pour mettre paix et concorde entre Castille et Portugal et pour le désirer et plaisance de son seigneur accomplir, si en fut-il mort et occis de ceux de Lusebonne de la communauté qui ellésirent (élurent) maître Denis (d'Avis) à roi et le vouldrent (voulurent) avoir de force, car ils disaient que, pour recouvrer en Portugal ce que dessous au-dessus, ils ne seraient jà en la subjection du roi de Castille ni des Castelloings (Castillans), tant les héent-(haïssent) ils; ni oncques ne les pourraient aimer ni les Castelloings (Castillans) eux. Et disaient les Lusebonnais, qui furent principalement émouvement (cause) de cette guerre, que la couronne de Portugal ne pouvait venir à femme et que la reine de Castille n'en était pas héritière, car elle était bâtarde, et plus que bâtarde [1]; car le roi Ferrant vivant et mort, encore vivait Jean Lorens de Coingne (da Cunha) mari à sa dame de mère, et pour ce élurent-ils à roi maître Denis (d'Avis), et le couronnèrent ; et demeurèrent avecques lui de commencement quatre cités et bonnes villes, c'est à entendre : Lusebonne, Evre (Evora), Connimbres (Coïmbre) et le Port (Porto) de Portugal, et aussi plusieurs hauts barons et chevaliers de Portugal qui voulaient avoir un roi et un seigneur avecques eux et qui véaient la grand'volonté que les communautés des pays avaient à ce maître Denis (d'Avis). Et une des incidences qui plus émut les communautés premièrement de Portugal à non être en la grâce et subjection du roi de Castille, je le vous dirai.

Les Espagnols que je nomme Castelloings (Castillans), quand fut ce fait de Castille et de Portugal et que le roi

[1] Froissart veut dire adultérine.

Ferrant eut convenancé (promis) le royaume de Portugal à venir après son décès au roi Jean de Castille et que les Espagnols trouvaient les Portingalois, ils se gabaient (moquaient) d'eux et disaient : « O gens de Portugal, veuilliez ou non, vous retournerez en notre danger (pouvoir); nous vous tenrons (tiendrons) en subjection et en servage et vous ensoignerons si comme esclaves et juifs, et ferons de vous notre volonté. » Les Portingalois disaient et répondaient que jà n'aviendrait ni que jà ne seraient en objection de nul homme du monde fors que de eux, et pour cette cause et ces paroles reprochables des Espagnols, prindrent (prirent)-ils maître Denis (d'Avis), frère bâtard du roi Ferrant et fils du roi Piètre de Portugal.

» Tant que le roi Ferrant vesqui (vécut), il ne fit compte de ce bâtard et n'eût jamais cuidé (cru) ni supposé que les communautés de son royaume, lui mort, l'eussent élu et pris à roi et laissé sa fille : mais si firent, et bien l'avait dit au roi Ferrant, Jean Ferrant Andere (Amdeiro) son chevalier, que les communautés avaient grandement sa grâce sur lui et que il serait bon mort ; mais le roi Ferrant avait répondu que les communautés n'avaient nulle puissance sur les nobles de son pays et que le roi son fils dan Jean de Castille était trop puissant roi pour eux contraindre et châtier, si rébellion avait en Portugal après sa mort ; et que nulle conscience il n'avait de lui faire mourir ni emprisonner, car son frère était homme de religion, et avait bien sa chevance et grandement, sans penser à la couronne de Portugal. Et pour ce était-il demeuré en vie.

» A parler par raison et considérer tous les articles et points dessus dits qui sont tous véritables, car moi auteur en ai été suffisamment informé par les nobles du royaume de Portugal, ce sont bien choses à esmerveiller de prendre et faire un bâtard roi; mais ils n'y trouvaient nul plus prochain. Et disaient les Portingalois, et encore disent, que la

reine de Castille madame Bietris (Béatriz), fille à madame Alienor (Léonor) de Coingne (Cunha) est bâtarde et plus que bâtarde par les conditions dessus dites, ni que jà ne sera reine de Portugal ni hoir qui descende de li (elle). Et cette opinion mit bien avant le comte de Foix à ses gens, quand il les ot (eut) mandés à Orthez et il leur donna à dîner et ils prindrent (prirent) congé à lui, car de toutes ces besognes de Portugal et de Castille il était suffisamment informé. Et leur avait dit : « Seigneurs, demeurez ; vous ne vous avez que faire d'embesogner de la guerre de Castille et de Portugal. Car sachez par vérité que le roi de Portugal ni la reine de Castille, qui fut fille du roi Ferrant de Portugal, n'ont nul droit à la couronne de Portugal ; et est une guerre commencée par esredrie (hérésie) et ennemie chose ; si vous en pourrait bien mésavenir et à ceux qui s'en embesogneront. » Ses gens avaient répondu que, puisqu'ils avaient reçu et pris l'argent d'un autel (semblable) seigneur comme le roi Jean de Castille, ils l'iraient servir et desservir (mériter) [1]. »

Proclamé roi, le maître d'Avis s'empara, par la force des armes, des forteresses de Guimaraens, de Braga, de Puente de Lima et autres ; mais il en resta au Castillan quelques-unes qu'on ne put lui prendre. Le nouveau roi commença à exercer sa prérogative en reconnaissant, pour son royaume, le pape Urbain VI. Il lui donna en même temps avis de son élévation à la royauté en le suppliant de lui accorder les dispenses qui pourraient lui être nécessaires pour cela, à cause de sa qualité de maître d'un ordre religieux [2].

Cependant le roi de Castille avait envoyé son escadre vers Lisbonne, comme nous l'avons dit, et il était avec son armée à Badajoz prêt à entrer en Portugal. De Badajoz toutefois il passa, avec ce qu'il avait déjà réuni de troupes sous ses

[1] Froissart, Chr., l. III, c. 28.

[2] Cronica del Rey D. Juan I^ro^, año VII, l. c.

ordres, à Ciudad-Rodrigo, où il fut rejoint par les contingens qui lui arrivaient de France, et il entra en Portugal par Celorico; après la prise de cette ville [1], il passa devant Coïmbre, et fit mettre le feu au faubourg, qui était très grand. Il se porta de là sur Leiria, château très fort que commandait un chevalier originaire de la Galice, qui voulut garder une sorte de neutralité entre les deux partis et refusa de recevoir le roi. Le maître d'Avis, roi de Portugal, cependant, était près de là, à Tomar, d'où il mena son armée à Porto de Mahos, et de là vers le chemin de Leiria. Les forces du maître d'Avis roi de Portugal étaient très inférieures à celles du roi de Castille, puisqu'on rapporte qu'elles n'allaient pas au tiers de celles de celui-ci, dont l'armée était de trente mille hommes. Il eut soin en conséquence de se tenir dans des terrains où l'on pût difficilement l'attaquer. Les deux armées se rencontrèrent près d'Aljubarotta. C'est une ville abbatiale de l'Estramadoure portugaise et du district d'Alcobaça, située à l'extrémité méridionale d'une grande plaine, à une lieue au nord-est d'Alcobaça, et à deux lieues au sud-ouest de la Vega de la Batalha, sur le grand chemin de Leiria. Le roi de Castille, voyant la position avantageuse qu'avaient prise les ennemis, tint conseil pour savoir s'il convenait de donner la bataille. Les plus expérimentés dirent que non, parce que l'armée, outre qu'elle était accablée de fatigue et de faim, ne pouvait joindre les Portugais ni arriver à eux en bon ordre, bornée qu'elle était par une vallée de chaque côté. Le centre seul pouvait les attaquer. Mais les moins experts et les plus fougueux conseillèrent au roi ce que ses ardeurs de jeunesse lui conseillaient déjà, savoir, qu'avec une armée si supérieure à celle

[1] Il avait son camp devant Celorico de la Vera le 21 juillet, jour qu'il fit son testament, inséré dans la Chronique de D. Henri III son fils, du même Ayala (año 1392, c. 6).

du Portugais, ils perdraient leur réputation s'ils montraient la moindre hésitation. Donc, disaient ceux-ci, on devait attaquer sans retard, comme des gens qui ne pouvaient manquer d'être vainqueurs.

Ainsi fit-on. Le signal donné, les Castillans attaquèrent valeureusement; mais les Portugais les repoussèrent avec plus de valeur encore. Ils se précipitèrent avec un courage inouï sur l'armée castillane, semant les morts de côté et d'autre, jusqu'à ce qu'ils eussent abattu l'étendard de Castille. Ce que voyant, les Castillans s'enfuirent en désordre, laissant aux ennemis le champ et la victoire. Cette bataille, l'une des plus renommées de ce temps, se livra le 14 août, et les Portugais font une fête annuelle dans laquelle ils solemnisent leur victoire par de pompeux panégyriques. Beaucoup de bons chevaliers, comme on peut le voir chez Ayala, moururent dans cette bataille, et lui-même y fut fait prisonnier. Il y périt dix mille hommes, dit-on, du côté des Castillans. Le roi de Castille, se voyant vaincu et voyant la fuite de ceux qui survivaient, s'enfuit aussi sur un cheval que lui donna Pero Gonzalez de Mendoza son majordome, et arriva dans la nuit à Santarem, qui est éloignée de onze lieues, bien qu'il fût très malade [1]. A Santarem il monta sur une barque

[1] La noble conduite de Pero Gonzalez de Mendoza qui donna son cheval au roi pour lui sauver la vie, et entra à pied dans la bataille, où il mourut en combattant pour l'honneur de la Castille, a été célébrée par Hurtado de Velarde dans les vers suivants :

El caballo vos han muerto :
Sobid, Rey, en mi caballo ;
Y si no podeis sobir,
Llegad, sobiros he en brazos.
Poned un pie en el estribo,
Y el otro sobre mis manos :
Mirad que carga el gentio :
Aunque yo muera, libradvos.
Un poco es blando de boca,
Bien como á tal sofrenadlo :

armée et descendit par le Tage jusqu'à Lisbonne où était sa flotte avec laquelle il retourna par mer à Séville. Le maître d'Alcantara resta ferme où le roi l'avait placé, et sous sa bannière se réunirent ceux qui purent échapper au carnage. Les autres se réunirent aux Navarrais qui, avec leur infant don Carlos, étaient alors au service de la Castille. La plupart se sauvèrent comme ils purent par divers sentiers. Le roi fut si frappé de ce malheur qu'il se vêtit et ordonna que toute la cour se vêtît de deuil. Il resta plus d'un an sans permettre dans ses domaines aucuns divertissemens ni fêtes populaires.

Froissart raconte cette bataille avec sa vivacité ordinaire. Après avoir dit comment les deux armées qui se cherchaient se trouvèrent en présence près du mont de Juberot (Aljubarrota) la veille de la bataille, il poursuit :

« Quand ce vint le vendredi au matin, on sonna les trompettes en l'ost du roi de Portugal, tous s'appareillèrent et

Afirmadvos en la silla :
Dadle rienda, picad largo.
No os adeudo con tal fecho
A que me quedeis mirando,
Que tal escatima debe
A su Rey el buen vasallo.
Y si es deuda que os la debo,
Non dirán que non la pago.
Nin las dueñas de mi tierra,
Que á sus maridos fidalgos
Los dexé en el campo muertos,
Y vivo del campo salgo.
A Diagote os encomiendo :
Mirad por él, que es mochacho :
Sed padre y amparo suyo :
Y á Dios que va en vuestro amparo.
Dixo el valiente Alaves,
Señor de Fita y Buytrago,
Al rey Don Juan el Primero,
Y entróse á morir lidiando.

Salaz. de Mend., Cron. del Gran Card.

prindrent le chemin à destre suivant la rivière et le plain pays pour le charroi qui les suivait et leurs pourvéances. Et cheminèrent ce jour quatre lieues.

» Nouvelles vinrent au roi de Castille ce vendredi au matin là où il se tenait, que les Portingalois et le roi Jean que ceux de Lusebonne avaient couronné étaient hors de Lusebonne et chevauchaient vers lui. Ces nouvelles s'épandirent tantôt parmi leur ost, dont eurent Espagnols, Français, Gascons moult grand'joie et dirent entr'eux : « Velà en ces Lusebonnais vaillant'gent quand ils nous viennent combattre. Or tôt mettons-nous sur les champs et les encloons (enfermons) si nous pouvons, avant qu'ils retournent en leur ville ; car si nous pouvons, jamais pié ne retournera en Lusebonne. » Adonc fut ordonné et publié parmi l'ost à trompettes, que le samedi au matin on fut tout prêt à pied et à cheval et que le roi partirait et irait combattre ses ennemis. Tous se ordonnèrent et montrèrent que ils avaient grand'joie de cette journée et de cette aventure.

» Quand ce vint le samedi au matin, on sonna trompettes et claronceaux (clairons) à grand'foison parmi l'ost, et ouït le roi messe au châtel et puis but un coup, et aussi firent toutes ses gens ; et montèrent à cheval et se trairent (rendirent) sur les champs en belle et bonne ordonnance, messire Regnault Lymosin, maréchal de l'ost tout devant. Si furent envoyés leurs coureurs chevaucher et adviser le contenement (arrangement) des ennemis ; et quelle part on les trouverait, et quelle quantité, par avis, ils pouvaient être. »

Suivant les chroniques portugaises, après avoir communié et reçu la bénédiction de l'archevêque guerrier de Braga, le roi de Portugal plaça la croix sur sa poitrine, ainsi que toute son armée. Le Portugal, suivant le parti d'Urbain, traitait de schismatiques les Espagnols qui suivaient le parti de Clément, et les Espagnols, qui étaient clémentins, regardaient aussi leurs adversaires du parti d'Urbain comme des schismatiques.

Froissart décrit ensuite avec une grande fougue les divers incidens de la bataille et les suites morales qu'elle eut.

» Quand ce vint le dimanche après le soleil levant le roi fit monter à cheval jusques au nombre de douze chevaucheurs pour cerchier (chercher) et courir les champs, et pour savoir et voir si nulle assemblée ni recouvrance se faisait. Quand ceulx eurent chevauché avant et arrière assez, ils retournèrent et rapportèrent que ils n'avaient vu ni trouvé que gens morts. « De ceux-là, dit le roi de Portugal, n'avons-nous nulle doubte (crainte). » Adonc fut-il ordonné et publié parmi l'ost de partir de là et de venir au village de Juberot (Aljubarrota), et il fut dit que là ils se tiendraient la nuit et tout le demeurant du jour jusques au lendemain au matin.

» Sur cet état ils se départirent et laissèrent l'église de Juberot (Aljubarrota) et les morts, et se retrairent (retirèrent) tous au village, et là se logèrent ce dimanche tout le jour et la nuit ensuivant. Le lundi au matin ils eurent conseil que ils se retrairaient (retireraient) devers Lusebonne. Si sonnèrent parmi l'ost les trompettes de délogement, puis s'ordonnèrent-ils ainsi comme à eux appartenait de toutes choses et se mirent en chemin devers Lusebonne et vinrent ce jour loger à deux lieues près Lusebonne, et le mardi le roi entra en la ville atout (avec) grand peuple et à grand'gloire et à grand triomphe. Et fut mené à (avec) grand'foison de ménestrels, et à processions de toutes les gens des églises de Lusebonne qui étaient venues à l'encontre de lui jusques au palais. Et en chevauchant parmi les rues, toutes gens et mêmement enfans faisaient au roi fête, honneur, inclination et révérence et criaient et disaient à haute voix : « Vive le noble roi de Portugal auquel Dieu a fait tant de grâces qu'il lui a donné victoire sur le puissant roi de Castille, et a obtenu la place et déconfit ses ennemis !

» Par cette belle journée que le roi Jean de Portugal ot sur le roi Jean de Castille en ce temps que je vous recorde,

eschey (arriva)-t-il tellement en la grâce et en l'amour de tout le royaume de Portugal, que tous ceux qui, par avant la bataille, dissimulaient à l'encontre de lui, vinrent à Lusebonne lui faire serment et hommage et lui dirent qu'il était digne de vivre, et que Dieu l'aimait quand il avait déconfit plus puissant roi que il n'était, et que bien était digne de porter couronne.

» Ainsi demeura le roi en la grâce de ses gens et par spécial de toute la communauté du dit royaume.

» Or, parlons un petit du roi de Castille qui retourna, après qu'il fut déconfit, à Saint-Yrain (Santarem), regrettant et pleurant ses gens et maudissant la dure fortune que il avait eue quand tant de noble chevalerie de son pays et du royaume de France était demeurée sur les champs. A cette heure que il entra en la ville de Saint-Yrain (Santarem) ne savait-il pas encore le grand dommage que il avait eu et reçu, mais il le sçut le dimanche, car il envoya ses hérauts cerchier (chercher) les morts, et cuidait (croyait) bien que la greigneur (majeure) partie des barons et des chevaliers que les hérauts trouvèrent morts sur la place fussent prisonniers aux Portingalois; mais non étaient, ainsi comme il apparaît. Or fut-il durement courroucé, et tant, qu'on ne le pouvait rapaiser ni reconforter quand les hérauts retournèrent et rapportèrent les certaines nouvelles des occis; et dit et jura que jamais il n'aurait joie quand tant de noble chevalerie était morte par sa coulpe (faute) et que ce ne faisait point à recouvrer (remédier). « Non, disait le roi, si je avais conquis tout le royaume de Portugal. » Au chef (bout) de trois jours que le roi se tenait à Saint-Yrain (Santarem) vint en la ville et devers le roi son chevalier, qui s'appelait messire Martin Harens, et rapporta le bassinet du roi qui était prisé vingt mille francs par les riches pierres qui étaient sus; et jà avait-on parlé à l'hôtel du roi moult largement sus lui; et avaient dit les aucuns par envie que cauteleusement et

frauduleusement il était parti et que plus il ne retournerait. Quand le chevalier fut revenu, il alla devers le roi et se jeta à genoux, et s'excusa de bonne manière, tant que le roi et son conseil le tinrent bien pour excusé [1]. »

Le roi de Portugal, pendant qu'il recouvrait les places de son royaume qu'occupaient les Castillans, envoya la relation de la victoire d'Aljubarrota au duc de Lancastre, le pressant de venir prendre le royaume de Castille auquel il avait droit par sa femme. On eût pu lui demander si, selon le principe de l'hérédité monarchique, celui dont il avait été fait roi n'appartenait pas à doña Béatriz, ou, si l'on veut, aux enfans d'Inès de Castro plutôt qu'à lui. Il ne se contenta pas de la victoire d'Aljubarrota et de recouvrer ses terres conquises pas le Castillan : il ordonna au connétable Nuño Alvarez Pereyra d'entrer en Castille par la vallée de Badajoz, de courir le pays et d'y faire le plus de dégâts qu'il pourrait. Mais il perdit beaucoup de monde dans cette entreprise, et Nuño Alvarez Pereyra lui-même y faillit être tué ou pris avec tous les siens. Par un effort désespéré il se dégagea, et le maître de Saint-Jacques D. Pero Muñiz de Godoy ayant été tué par les Portugais, les Castillans se débandèrent, et le connétable Pereyra parvint à rentrer sain et sauf en Portugal [2].

L'Aragon, dans le même temps, était troublé par le désaccord de l'infant don Juan avec sa belle-mère la reine doña Sibila et même avec le roi. Il paraît que la reine avait formé le projet de frayer le chemin de la royauté à l'un de ses fils, au détriment du légitime héritier ; elle commença à poursuivre vigoureusement ses beaux-fils don Juan et don Martin et même à irriter contre eux le roi son mari. Par suite de ces inquiétudes, comme c'était la reine qui ordonnait tout, grâce à la vieillesse et à la déférence du roi pour elle, celui-ci

[1] Froissart, Chr., l. III, c. 21.
[2] Cronica del Rey D. Juan I^{ro}, año VII, c. 18.

avait enlevé à son fils le gouvernement général du royaume dont il était chargé en sa qualité d'aîné, donnant pour raison que l'infant s'était marié avec doña Violante de Bar contre le gré du roi, qui voulait qu'il se mariât avec l'infante doña Maria, fille et héritière de feu don Fadrique roi de Sicile. L'infant rechercha l'alliance de la France et du comte d'Ampurias contre son père, parce qu'il lui avait enlevé l'administration de la couronne sans autre cause que son mariage. Mais, réfléchissant qu'il ne convenait pas aux enfans de se révolter contre leurs pères, il jugea plus convenable de remettre sa cause aux mains du justiza d'Aragon qui était Domingo Cerdan. On sait que c'était là une charge fort semblable à celle des tribuns du peuple chez les Romains, une sorte de tribunal d'appel auquel recouraient les Aragonais qui se jugeaient outragés par leurs inférieurs ou leurs supérieurs ; et souvent les rois eux-mêmes eurent à en user contre les barons et les riches-hommes qui transgressaient les droits royaux. Le justiza expédia ses lettres inhibitoires à l'infant, conformément au fuero d'Aragon, grâce auxquelles on ne donna pas suite au retrait officiel des pouvoirs qui appartenaient de droit à l'infant et qu'il avait toujours exercés fidèlement. Le royaume continua d'être administré en son nom, mais l'infant se retira à Castelfollit jusqu'à la mort de son père [1].

Pendant que ceci se passait en Aragon, le roi de Castille avait envoyé des messagers au roi de France et à l'anti-pape Clément, pour leur donner avis de sa déroute en Portugal et leur demander des secours contre le duc de Lancastre qui se préparait à lui enlever ses royaumes. Tous deux le consolèrent et lui promirent de le secourir autant qu'il serait en eux, spécialement le roi de France qui lui envoya deux mille lances payées aux ordres et à la charge du duc de Bour-

[1] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

bon, cousin de la malheureuse Blanche de Bourbon, femme du roi de Castille D. Pedro. De Séville, le roi passa à Valladolid, où, le 1er octobre, il ouvrit les cortès pour traiter des affaires du royaume et pourvoir à sa défense contre le duc de Lancastre et les Portugais. Les cortès s'étant séparées à la fin de l'année, le roi visita les principales villes de la Castille, levant des troupes et faisant ses préparatifs pour la prochaine campagne; car déjà on avait des avis certains que le duc de Lancastre se disposait à venir dans la Péninsule avec tout ce qu'il pourrait réunir d'hommes et de chevaux.

Dès le commencement de l'an 1385, le duc de Lancastre avait résolu de passer en Espagne avec sa femme Constance pour y faire valoir ses droits, ou ce qu'il appelait ses droits, sur les royaumes de Castille et de Léon. Ainsi l'attestent divers actes du roi d'Angleterre Richard II, donnés à Westminster, en date des 8, 16 et 23 janvier 1385, et publiés par Rymer, actes dans l'un desquels il est question d'un grand nombre de chevaliers et de personnes qui devaient former la compagnie de guerre du duc en ce voyage [1].

Le vainqueur d'Aljubarrota ne voulut pas laisser ces dispositions sans encouragemens. « Après que le roi Jean de Portugal ot, comme parle Froissart, déconfit en bataille le roi Jean de Castille au champ de Juberot, près de l'abbaye que on dit au pays à l'Acabasse (Alcobaça), » Froissart nous raconte « comment ceux de Portugal envoyèrent messages en Angleterre pour dire et noncier les nouvelles de leur pays au roi et aux grands seigneurs d'Angleterre [2]. »

Sur la proposition de Nuño Alvarez Pereira, qu'à avénement à la royauté, son ami, le maître d'Avis, avait fait connétable de Portugal, il fut en effet décidé qu'une ambassade serait envoyée au roi Richard II, et au duc de

[1] De navibus arestandis pro viagio Portugaliæ (Rymer, t. VII, p. 458 et seq.).
[2] Froissart, Chr., l. III, c. 29.

Lancastre, plus particulièrement intéressé dans cette affaire, nous savons pourquoi. « Lors furent nommés et fut accordé, par délibération de conseil et arrêt, que le grand-maître de Saint-Jacques du royaume de Portugal et Laurentien Fougasse (Lourenço Anes Fogasa), un moult sage et discret écuyer et qui bel et bien savait parler français, iraient en ce message en Angleterre; car à l'avis du conseil du roi de Portugal, on n'y pouvait envoyer pour le présent gens qui point mieux sauraient faire la besogne. » Le maître de Saint-Jacques et Lourenço Fogasa vinrent à Oporto, « et entrèrent au vaissel et esclipèrent en mer et singlèrent à pouvoir vers le royaume d'Angleterre; et furent trois jours en mer absens de toute terre, et ne véaient que ciel et eau, et au quart jour virent Cornouaille. »

Profitant du bon vent, ils poursuivirent leur route, « et par les marées, que leurs mariniers savaient prendre à point, tant côtoyèrent Cornouaille et les bandes (côtes) d'Angleterre que ils arrivèrent sauvement et sans péril au havre de Hantonne (Southampton) et là ancrèrent. » Ils se rendirent de là par terre à Londres, et descendirent « en Grecerche (Grace-Church) à l'hôtel au Faucon sus Thomelin de Vincestre (Winchester) et renvoyèrent par les gardes qui amenés les avaient leurs chevaux en arrière. »

Le roi d'Angleterre et tous ses oncles (le duc de Lancastre, le comte de Cambridge et d'Yorck et le duc de Glocester) étaient à Londres avec le roi. Les ambassadeurs portugais en eurent grande joie ; « et après dîner ils se ordonnerent et prindrent les lettres qui s'adressaient au duc de Lancastre et à la duchesse sa femme et s'en allèrent devers eux. »

Quand le duc et la duchesse surent qui ils étaient, « si en furent grandement réjouis, car ils désiraient à ouïr nouvelles de Portugal. On leur en avait bien dites aucunes, mais ils n'y ajoutaient point de foi, pourtant que le roi ni nul du pays ne leur avait envoyé de lettres. » Le duc et la

duchesse eurent donc fort grande joie de cette ambassade qui leur ouvrait la perspective d'un trône pour eux et leur dynastie. Ils voulurent causer amplement et en détail avec les nouveaux venus de la situation du Portugal et de l'Espagne, dont il ne leur avait été guère parlé que par lettres. « Si entrèrent le grand-maître de Saint-Jacques et Laurentien Fougasse en la chambre au duc de Lancastre où là était la duchesse; et pour ce que Laurentien savait bien parler français, il parla tout premièrement. Et quand il ot fait la révérence au duc et à la duchesse, il bailla au duc les lettres qui venaient de Portugal. Si dit le duc aux messages : — « Vous nous soyez en ce pays les bien venus; nous irons demain devers le roi et vous ferons toute adresse; car c'est raison. » Adonc traist la duchesse Laurentien à part et lui demanda des nouvelles de Castille et de Portugal et comment on s'y démenait. Selon ce que la dame parla, Laurentien répondit bien et à point. Adonc fit venir le duc vin et épices; si burent et prirent congé et puis retournèrent ce soir en leur hôtel. . . . .

» A lendemain à heure de prime, tous deux s'en allèrent devers le duc et le trouvèrent que il avait ouï sa messe : si entrèrent en une barge (barque) et allèrent par la Tamise à Westmoustier (Westminster), où était le roi et la greigneur (majeure) partie du conseil d'Angleterre. Le duc de Lancastre les fit entrer en la chambre du conseil et dit au roi : — « Monseigneur, véez-ci le grand-maître de Saint-Jacques de Portugal et un écuyer du roi de Portugal qui vous apportent lettres; si les voyez. » — « Volontiers, » dit le roi. Les deux ambassadeurs lui remirent les lettres et le roi leur promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour mener à bonne fin les affaires pour lesquelles ils étaient venus.

L'audience levée, le duc de Lancastre emmena avec lui ses deux frères dîner à son hôtel et tous y allèrent en leurs barges par la Tamise. « Le comte de Cantebruge (Cambridge)

connaissait assez le grand maître de Saint-Jacques et Laurentien Fougasse, car il les avait vus au temps passé en Portugal; pourquoi, à l'hôtel du duc, après dîner, il les mit en paroles de plusieurs choses, présens ses deux frères, et leur demanda du mariage de Castille et de celle qui devait être sa fille madame Bietris comment il en était. A toutes ces paroles répondirent les ambassadeurs sagement et voirement, tant que les seigneurs s'en contentèrent très grandement.

« Adonc demanda le duc de Lancastre à l'écuyer, lequel oyait moult volontiers parler et faire son conte : — « Laurentien, où était pour le temps que vous me parlez le roi Jean qui est pour le présent, et lequel était frère de ce roi Ferrant? » — « Par ma foi, monseigneur, répondit l'écuyer, il était en Portugal en une maison de seigneurs qui portent un ordre de chevaliers d'outre-mer. Mais ils sont vêtus de blancs habits, à une vermeille croix; et en était souverain. Et sont bien eux deux cents, tous gentils-hommes de cet ordre; et l'appelait-on là maître Devis (d'Avis), car l'hôtel et l'ordre en Portugal on appelle Devis (d'Avis) [1], et lui avait le roi fait donner; et ne faisait nul compte de son frère. Et autant bien le roi Jean à présent n'en faisait nul compte des besognes de Portugal ni ne s'en entretenait en rien, ni ne pensait à la couronne ni au royaume; car pour certain, si le roi Ferrant de Portugal eut eu nulle inspiration ni imagination de ce qui est à présent, il aimait bien tant madame Alienor et madame Bietris sa fille, que il eut enchartré (fait mettre en prison) ou fait mourir son frère qui s'appelait maître Devis (d'Avis) : mais

[1] L'ordre d'Avis est un des quatre grands ordres militaires institués en Portugal pour la défense du royaume. Ces ordres sont l'ordre d'Avis, celui de Saint-Jacques, celui du Christ et celui de l'Hopital de Saint-Jean, et on le trouve déjà mentionné dans la bataille du champ d'Ourique en 1139. Cet ordre prit le nom d'Avis, lorsqu'il eut aidé à chasser les Maures de cette ville, où fut établi son chef-lieu (Voyez Noticias de Portugal, par Manoel Severim de Faria, t. I, c. 17, de l'institution des ordres militaires, etc. relevé par Buchon).

pourtant qu'il véait que cil se tenait en sa maison coiement avecques ses frères de l'ordre, il ne pensait rien sur lui et le laissait vivre en paix. Et la dissention qui est à présent entre les Castelloings et les Portingalois, certainement, monseigneur, à parler par raison, les Espagnols en sont cause et coulpe. » — « Et pourquoi? » dit le duc. — « Je vous le dirai, répondit l'écuyer. Quand les Castelloings virent que le roi Ferrant ot marié sa fille à leur seigneur le roi de Castille, il leur sembla que il avait acheté la paix à eux et qu'il les doutait : si s'en enorgueillirent grandement et en commencèrent à tenir leurs remposnes (railleries) et leurs gros mots, lesquels les Portingalois oyaient à trop enuis (avec peine); car ils disaient ainsi en leur langage : « — Or, entre vous de Portugal, tristes gens, rudes comme bêtes, le temps est venu que nous aurons bon marché de vous. Ce que vous avez est et sera nôtre. Nous vous mettrons par tasseaux et par troupeaux, si comme nous faisons les Juifs qui demeurent par treu (tribu) dessous nous. Vous serez nos subjiez. A ce ne pouvez-vous contredire ni reculer, puisque notre sire le roi de Castille sera votre roi [1]..... »

« Moult prenait le duc de Lancastre grand'plaisance à ouïr Laurentien Fougasse parler, car il parlait bien et attremprement et bon français; et pourtant que la matière dont il parlait lui touchait, car il voulait venir jusques au fond de ces besognes, si lui dit moult doucement : — « Laurentien, parlez toujours avant : je ne vis ni ne ouïs homme étranger, passé à deux ans, parler aussi volontiers comme je fais vous; car vous allez toute la vérité avant; et les lettres que le roi de Portugal m'a envoyées par vous en font bien mention que, de tout ce qui est avenu entre Castille et Portugal, vous me informeriez justement. » — « Monseigneur, répondit l'écuyer, peu de choses sont avenues où je n'aie

[1] Froissart, Chr., l. III, c. 29.

été et dont je ne sache bien parler; et puisqu'il vous plaît que je poursuive ma parole avant, je parlerai. »

Lourenço Fogasa en vient alors à parler de la grande victoire d'Aljubarrota remportée par leur jeune roi Jean, maître d'Avis, et par leur jeune connétable Nuño Alvarez Pereira, et il la raconte avec tous les détails imaginables, stratégiques, géographiques, généalogiques, etc. Froissart met dans son récit, en plusieurs pages, la nomenclature des morts du côté des Castillans, nomenclature exacte, d'ailleurs, malgré l'altération singulière des noms [1].

« Or, vous veuil-je nommer, continue-t-il, de ceux de notre côté qui furent là avecques le roi notre seigneur le roi Jean de Portugal; et premier : le comte de Novaire (Nuño Alvarez) connétable, Déego Lopes Percek (Pacheco), Pierre Percek (Pacheco), et messire Jean Ferrant Percek (Pacheco), et Agalop (Guadalope), Ferran Percek (Pacheco) son frère, qui là étaient au frein du roi; le Pouvasse du Coingne (Lopo Vasquez da Cunha), Egheas Coille (Egas Coelho), le Podisch d'Asvede (Lopo Diaz de Azevedo), Vasse (Vasco) Martin; mais il mourut là ce jour et fut féru d'un jet de une darde tout parmi le corps. Item Gonsalvasses (Gonzalo Vasquez) de Merlo (Melho), messire Alve Porrière (Alvaro Poriera), Jean Jeumes de Salves, Jean Radigho (Rui Diego) de Sars (Sà), don Ferrand Radigho (Rui Diego) cousin du roi, Denis de Modecouve (Mondoca), Radigo de Valconciaulx (Rui Diego de Vasconcellos) et Roymendiguez de Valconciaulx (Rui Men Rodriguez de Vasconcellos). »

Lors commença le duc de Lancastre à rire et Laurentien Fougasse lui demanda : — « Monseigneur, pourquoi riez-

[1] « Si quelque chose doit nous étonner, dit très bien M. Buchon, ce n'est pas de voir Froissart défigurer des noms qui lui étaient étrangers, c'est, au contraire, de voir que, malgré la difficulté extrême de se procurer alors de tels renseignemens, il est presque toujours exact sur le matériel des faits et sur la forme générale des noms. »

vous? » — « Pourquoi? dit le duc, il y a bien cause ; je n'oïs (entendis) oncques mais nommer tant de forts noms ni si étranges comme je vous ai ici ouï nommer. » — « Par ma foi, répondit l'écuyer, tous tels sont-ils en notre pays et encore plus étranges. » — Je vous en crois, dit le duc; or, me dites, Laurentien, que devint le roi de Castille après cette déconfiture? fit-il nulle recouvrance? s'enferma-t-il en nulles de ses bonnes villes, ni le roi de Portugal le suivit-il point à lendemain? » — « Monseigneur, nennil ; nous demeurâmes cette nuit sur la place où la bataille avait été, et à lendemain jusques à nonne ou environ, et nous retournâmes au châtel le soir, que on dit à Lerie (Leiria), à deux petites lieues de Juberot, et de là nous retournâmes à Coïmbre ; et le roi de Castille s'en vint à Saint-Yrain (Santarem) et monta là en une barge et se fit nager (naviguer) quatorze lieues outre, et là entra en un gros vaissel et s'en alla par mer à Séville où la reine était [1].....

» Par tels rencontres et pour tels faits d'armes que nos gens ont eus sur leurs ennemis depuis l'élection du roi Jean, sont les Portingalois, ce dit Laurentien Fougasse au duc de Lancastre, entrés en grand' gloire, et disent communément parmi Portugal que Dieu est pour eux avec le bon droit qu'ils ont. Et voirement (vraiment), monseigneur, ils ne se fourvoient pas à cela dire que Dieu est pour eux ; car en toutes les choses où ils ont été en armes depuis la mort du roi Ferrant, soit grande ou petite, ils ont eu victoire et journée pour eux ; et le comte de Foix qui est aujourd'hui entre les princes terriens un des grands et de prudence plein, si comme nous avons bien su par ceux de son pays, dit bien et maintient que la fortune est pour le roi de Portugal ; et si les chevaliers de Berne (Béarn) et de son pays l'eussent cru quand ils se départirent de lui et ils prirent congé, ils ne se

[1] Froissart, Chr., l. III, c. 31.

fussent jà armés à l'encontre du roi de Portugal. Monseigneur, sachéz que le roi de Portugal est un sage homme, prud'homme et chaste, et craint et doute Dieu et aime l'Église et exaulce ce qu'il peut et est moult souvent en son oratoire à genoux et en oraisons; et en oyant le service de Dieu, il a de ordonnance que, pour quelconque besogne que ce soit, nul ne parle à lui tant qu'il n'est hors de son oratoire, et est un grand clerc et sait moult de l'astronomie, et par spécial il veut que justice soit tenue par tout son royaume et les poures (pauvres) gens en leur droit. Si que, monseigneur, à votre requête, je vous ai dit des besognes de notre pays ce que j'en sais et aussi du roi notre seigneur et de son conseil, car au partir j'en fus chargé pour le vous dire. Si me ferez réponse sur ce qu'il vous plait[1]. »

Le duc, on le comprend, s'anima fort à ces récits, et se sentit pris d'un goût très vif pour ce roi dont la vaillance avait sauvé le Portugal de la domination étrangère. Il ne partit point cependant avant l'année suivante, et on trouve dans Rymer, sous cette année 1386, divers actes pleins d'intérêt relatifs au duc et à son expédition en Espagne.

Et d'abord une convention du 7 février 1386, entre le roi Richard II et Jean, « roi de Castille et de Léon, duc de Lancastre, son oncle, » par laquelle le dit Jean, se disposant à passer dans les dits royaumes pour y faire valoir son droit et les conquérir, promet au roi son neveu, au cas où il viendrait à traiter d'un accord entre lui et son adversaire

[1] Voici en quels termes, le 20 octobre 1385, le roi d'Angleterre, Richard II, parlait de ces deux ambassadeurs dans un sauf-conduit qu'il leur donna pour qu'ils pussent aller et recruter librement dans ses royaumes : — Rex, universis et singulis vicecomitibus, etc., salutem. Sciatis quòd, cùm nobiles viri Fernandus Magister militiæ templi sancti Jacobi in Portugalia, et Laurentius Fogata cancellarius magnifici principis regis Portugaliæ, alligati nostri; nuper ad nos, in regnum nostrum Angliæ, ut speciales et solempnes nuncii et ambassatores ipsius regis Portugaliæ, pro certis arduis negociis, ipsum alligatum nostrum et regnum suum Portugaliæ specialiter concernentibus nuper destinati, etc. (Rymer, Acta, etc., t. VII, p. 479).

d'Espagne, Jean, fils de Henri, détenteur des deux royaumes de Castille et de Léon, de ne rien conclure que si « son adversaire d'Espagne » s'obligeait à payer préalablement au roi d'Angleterre les deux cent mille doubles d'or qu'il lui avait offertes déjà pour que le duc de Lancastre renonçât à la revendication de la couronne de Castille, comme indemnité des dommages faits au royaume d'Angleterre et à sa marine par les Espagnols [1].

Suivent, à la date du 6 mars, une lettre de protection donnée à Westminster pour la compagnie du roi de Castille (lisez du duc de Lancastre) dans le voyage d'Espagne, et, à la date du 15 du même mois de mars, un ordre de Richard II

[1] Cette convention portant pour titre : *Super viagio Ispaniæ et de conditionibus concordiæ capiendis*, est écrite en français comme il suit (Rymer, t. VII, p. 495) :

« Ceste endenture,

« Faite parentre nostre tres redonte et soveraigne seigneur, Richard, par la grâce de Dieu, roy d'Engleterre et de France et seigneur d'Irland, d'une part, et li puissant prince Johan, par mesme la grace, roy de Castelle et de Leon et duc de Lancastre, son uncle, d'autre part ;

» Tesmoigne que :

» Comme le dit Johan soleit disposez d'aler, ovesque certein Poair de Gentz d'armes et d'archers, vers les royaumes de Castille et de Leon, pour les conquester ove l'eid de Dieu ;

» Le dit Roy Johan ad grauntez que, en cas que aucune accorde soit paries a estre fait entre li et son adversaire d'Espaigne, que le dit Roy Johan ne prendra ne affirmera nulle accorde ovesque son dit adversaire, lessant au dit adversaire la corone d'Espaigne ne aucune roiaume d'icelle, si mesme l'adversaire ne graunte expressement par ses lettres et soy oblidge de satisfyer a nostre dit seigneur le Roy de Engleterre et de France les deux cent mille doubles d'or a li autre fois offertz en noun du dit adversaire, a ce que mesme nostre seigneur le Roi est certifyez, ou de quelconque autre somme offerte a mesme nostre seigneur le roy de par l'adversaire avant dit, pur es damages faitz au royaume d'Engleterre et a la navie d'icelle par les Espaignols.

» Et que alliances perpetuelles soient entre le dit adversaire, ses heires et successours, royaumes, terres et seignuries, et nostre dit seigneur le Roy, ses heires et successours, royaumes, terres et seignuries, selonc la forme des alliances a present faites entre nostre dit seigneur le Roy et le dit Roy Johan.

» Et aussi au cas du dit accord serra le dit roy Johan tenuz de repaier a nostre dit seigneur le roy, ou a ses heires, les vynt milles marcz, a li apprestez, par nostre dit

donné également de Westminster, accordant à Jean de Orewell la faculté de mettre en réquisition et d'équiper dans les ports dépendans de la couronne d'Angleterre vingt navires avec lesquels put passer en Espagne Jean « roi de Castille et de Léon, duc de Lancastre, notre très cher oncle, » et sa compagnie, et de les envoyer et mettre à la disposition du dit Jean, dans le port de Plimouth, pour le prochain dimanche des Rameaux. Ces navires devaient être de soixante tonneaux au moins [1].

Le 24 mars, par deux cédules séparées, le 26 mars, le 12,

seigneur le roy, en eid de sa conquête avant dit, au plustost q'il le purra bonement faire, et au meins deins trois ans procheins apres ce que le dit accord soit fait.

» En tesmoignance de quele chose a la partie de ceste endenture demorant devers nostre dit seigneur le Roy, le dit Roy Johan ad fait metre son prive seal.

» Don. a Westmonst. le VII jour de février, l'an du regne de nostre dit seigneur le Roy Richard Noefisme. »

Ce traité est immédiatement accompagné dans Rymer d'un acte qui délie le duc de Lancastre de ses obligations par suite de l'arrangement conclu avec l'autorisation du roi d'Angleterre entre le roi Jean, fils de Henri, et le duc de Lancastre et de Guienne :

« Le XXVI jour de may, l'an, etc., XIII, le roy, a Westmonster, esteantz illoeques,

» Le duc de Guyene et de Lancastre (que Richard II n'appelle plus roi de Castille et de Léon),

» Le duc d'Everwyk,

» Le duc de Gloucestre,

» L'evesque de Wyncestre chancellor,

» L'evesque de Saint-David tresorer,

» Monsieur Johan Devereux seneschall,

» Monsieur Thomas Percy southchamberlain,

» Le sire de Lovell,

» Monsieur Richard le Scrop.

» Et Monsieur Richard Aderbury debrusa le seel pendant a ceste endenture, veullant que ledit duc de Guyene soit outrement deschargez de l'obligation susdite, par cause que le roi dona congie au dit duc, par lettres de prive seel, pur treter et accorder ovec l'adversaire d'Espaigne, sicome le Rey notre seigneur recorda illoeques de bouche. » J. PROPHÈTE. »

[1] Rymer, t. VII, p. 499 : — De protectionibus, pro comitiva regis Castellæ, in viagio Ispaniæ ; et même volume, p. 501 : — De navibus et marinariis arestandis, pro passagio ad partes Ispaniæ.

le 13 et le 20 avril, Richard II multiplie ses ordres pour accélérer les préparatifs de l'expédition, faire embarquer des calfats, des marins et des troupes, réunir en quantité suffisante des mineurs, des tailleurs de pierre et des charpentiers. Il ordonne qu'on lui amène les premiers de sa forêt de Dène. Il envoie des ambassadeurs en Portugal, et dresse lui-même la table des noms devant servir à l'appel des gens d'armes de la compagnie de son oncle. Il gourmande enfin les recruteurs retardataires [1]. La dernière de ces ordonnances, celle du 20 avril 1386, montre que l'usage de ce qu'on appelle la presse des matelots était alors dans toute sa vigueur en Angleterre. Cette ordonnance ayant pour objet d'accélérer la levée, pour ainsi parler, et l'équipement des dits navires, porte les peines les plus sévères contre ceux qui résisteraient à y servir. On voit par cette pièce que, dès la mi-avril, le duc de Lancastre était déjà à Plimouth ou dans les environs, attendant l'arrivée de ces navires pour passer en Espagne ou en Portugal, et Richard II y déclare à ses officiers commis aux préparatifs du départ que d'un plus long délai s'ensuivrait pour son oncle grand dommage et qu'ils aient à y aviser [2].

Le 11 du même mois d'avril, Richard avait ordonné la publication d'une bulle d'Urbain VI, écrite en faveur de « Jean, roi de Castille et de Léon, duc de Lancastre, » contre « Jean, fils de Henri ou Henriquez (Johannes Henrici),

[1] De mineatoribus capiendis pro viagio Ispaniæ (Rymer, t. VII, p. 503); — De marinariis capiendis (Ibid., l. c.); — Pro comitiva in viagio Ispaniæ (Ibid., p. 508); — Pro ambassatoribus Portugaliæ (Ibid., l. c.); — De navibus pro passagio regis Castellæ accelerandis (Ibid., p. 509).

[2] Quodque per dilationem adventus navium et vasorum, quæ illùc pro transitu suo venire deberent, dictus patruus noster dampnum et jacturam non modica verisimiliter sustinebit et subibit, undè, non immeritò, commovemur, assignavimus igitur te ad quæcumque naves et vasa, pro dicto passagio capta et arestata, etc. — Le chef du mouvement du départ était, comme on l'a vu, Johan Orewell, et c'est à lui que la pièce est adressée.

intrus et injuste occupant, et détenteur schismatique du dit royaume de Castille, et contre Robert, qui fut cardinal des douze apôtres, anti-pape, son complice et son souteneur[1]. »

Par une autre cédule expédiée de Westminster, à la date du 15 juin, en conséquence de cette publication, Richard II déclare que le pape, ayant, de sa science certaine, excommunié et déclaré schismatiques notoires tous ceux de la terre d'Espagne qui étaient ennemis du roi précité, Jean, duc de Lancastre, ainsi que leurs adhérens et ceux qui communiquaient avec eux ; dans ces circonstances, ayant appris, lui le roi d'Angleterre et de France, seigneur d'Irlande, que beaucoup de ses sujets d'Angleterre songeaient à se rendre à Santiago et en d'autres parties de l'Espagne avec de fortes sommes d'argent et d'or, contrairement au service du dit roi, nonobstant ses précédentes défenses, il ordonne à tous les gardes des passages de Londres et des eaux de la Tamise, de ne permettre d'en sortir à aucun de ses sujets, si ce n'est aux marchands et négocians, notoirement connus pour tels. On comptait si fort à la cour d'Angleterre sur la conquête qu'on allait entreprendre, que le duc de Lancastre, prenant, comme du reste il le faisait depuis près de quinze ans[2], le titre

[1] Contra Johannem Henrici, dicti regni Castellæ intrusorem et injustum occupatorem et detentorem scismaticum, ac Robertum, etc., anti papam, complicem et fautorem suum. — Le roi s'adresse à tous, particulièrement aux vicomtes, magnats, baillis, ministres, ainsi qu'à ses autres fidèles : — Rex omnibus et singulis vicecomitibus, majoribus, ballivis, ministris, et aliis fidelibus suis, tàm infra libertates, quam extra, ad, quos, etc., salutem. Cùm, sanctissimus in Christo Pater et dominus noster Urbanus, divinâ providentiâ, papa sextus, per bullas suas apostolicas, sanas et intregras, et omni vitio et suspitione sinistrâ carentes, concesserit diversas absolutiones, pardonationes et remissiones, ac alia, etc. — Le titre général de la pièce est : — De proclamatione bullarum papæ, contra Henrici Bastardi filium, et contra anti-papam (Rymer, t. VII, p. 507).

[2] Je trouve dans Rymer (t. VI, p. 728), à la date du 25 juin 1372, un acte en français d'Édouard III, où son fils Jean de Lancastre est qualifié roi de Castille et de Léon : — « Ceste endentitre, faite parentre le roy d'Engleterre et de France, nostre seignour, et Johan, roy de Castell et de Lyon, duc de Lancastre, son filz, tesmoigne, etc. »

de roi de Castille et de Léon, et Richard II, roi d'Angleterre, son neveu, firent à Westminster, le 18 avril de cette même année, un traité de confédération, ligue et amitié perpétuelle, que jura de nouveau le duc, *in prioratu Plymton*, le 20 juin. Le sceau de plomb dont le duc de Lancastre usait dans ses dépêches portait un trône de forme gothique, aux armes de Castille et de Léon sur les panneaux; le duc, assis, tenant dans une main le globe et dans l'autre le sceptre, avec la légende suivante autour : JOHANNES DEI GRATIA REX CASTELLE ET LEGIONIS, TOLETI, GALECIE, SIBILIE, CORDUBE, MURCIE, GIENNIE, ALGARBIE ET ALGECIRE, DUX LANCASTRIE, ET DOMINUS MOLINE. Au revers, un roi à cheval armé de toutes pièces, la couronne tréflée au morion, la visière baissée; la poitrine, l'écu et la housse du cheval aux armes répétées de Castille et de Léon; avec la même légende autour qu'à la face [1].

Le même Richard II, roi d'Angleterre, et D. Juan 1er, roi de Portugal et des Algarves, par leurs plénipotentiaires, firent de leur côté, à la date du 9 mai, un traité d'amitié et de confédération perpétuelle, selon la formule diplomatique du temps, donné à Windsor, le 9 mai 1386, pour eux, leurs héritiers et successeurs, vassaux, amis et possessions, de sorte que l'un fut obligé de secourir l'autre contre tous les hommes *qui possunt vivere et mori*, à l'exception seulement du pape Urbain VI, de ses successeurs, et de Jean, « roi de Castille et de Léon, duc de Lancastre [2]. »

[1] Il fit frapper monnaie aussi avec la même désignation, monnaie très rare, qu'on ne trouve que dans les médailliers de quelques grands collecteurs.

[2] Regis Portugaliæ confederatio (Rymer, t. VII, p. 515). — A la même date, par un instrument séparé, le roi de Portugal promit au roi d'Angleterre, en récompense des dépenses faites et à faire pour l'expédition de Jean, duc de Lancastre, allant à la conquête de ce qui lui appartenait, de lui venir en aide avec douze galères bien armées à ses frais : — Videlicet, de uno patrono, tribus alcadibus, sex arraizis, duobus carpentariis, octo vel decem marinariis, triginta balistariis, centum et quaterviginti remigibus, et duobus sutaneis in qualibet galearum prædictarum. —

Froissart contient des détails précis sur le voyage du duc de Lancastre, d'Angleterre en Espagne, dans les deux chapitres intitulés : « Comment le duc de Lancastre se partit lui et son armée du royaume d'Angleterre et comment ils s'en vinrent par mer devant le châtel de Brest (c. 32). » — « Comment le duc de Lancastre se partit de Brest en Bretagne et comment il s'en vint par devant la Colongne au royaume de Castille (Ibid., c. 33). »

L'excellent chroniqueur raconte, par exemple, avec une admirable naïveté, les hésitations du duc sur le lieu où l'on irait prendre terre. « Le quart jour que ils avaient été logés sur les champs en dehors de Brest, ils avaient eu conseil ensemble le duc, les seigneurs et les mariniers de Portugal qui y furent appelés pour savoir quelle part ils se trairaient, ni quelle terre ni port ils prendraient, ou si ils iraient à Lisbonne ou au Port, ou si prendraient terre en Biscaye ou à la Colongne. Si furent sur cet état le duc et les seigneurs longuement en conseil ensemble; et en fut demandé l'avis à Alphonse Uretat (Furtado), maître des navires du roi de Portugal, lequel répondit et dit : « Mes seigneurs, pour ce suis-je envoyé querre la votre aide et tramis en Angleterre par devers vous, que le roi de Portugal mon seigneur vous écrit que en quelque part que vous arriviez en son pays, vous serez les bien venus et il en aura grand'joie, car il désire grandement votre venue et vous voir. » On fut sur cet état un temps et bien une heure, et fut délibéré que on irait prendre terre au Port de Portugal à trente lieues de Lisbonne et puis fut tout retourné, car on dit : « Que le plus honorable était sans comparaison de prendre terre sur marche d'ennemis que sur ses amis; et que les ennemis, quand

Elles devaient servir six mois, terme au-delà duquel, si le roi d'Angleterre les gardait à son service, il devait payer pour chaque galère à raison de douze cents francs par mois (Ibid., p. 524).

ils sauront que nous serons arrivés sur eux, en auront plus grand' peur et plus grand' fréeur... Donc fut arrêté et accordé de prendre terre à la Colongne en Galice. »

Le duc aborda en effet à la Corogne, devant laquelle il trouva et prit six vaisseaux castillans, le 25 juillet jour de Saint-Jacques. Nous avons dit que ses troupes se composaient de quinze cents lances et de quinze cents archers anglais, les plus renommés alors et les plus habiles de l'Europe. Le duc menait avec lui toute sa famille, comme pour montrer qu'il venait pour ne plus quitter les royaumes qu'il allait conquérir : il avait près de lui la fille de D. Pedro, doña Constanza sa femme, doña Cathalina leur fille, et deux autres filles, qu'il avait eues de son premier mariage avec la fille du duc de Dervi, dont l'une s'appelait Philippe et l'autre Isabelle [1]. Il fut reçu dans la ville de la Corogne, mais non dans le château, que don Ferrand Perez d'Andrade commandait pour le roi de Castille. Le duc dépêcha de là des messagers au roi de Portugal pour lui annoncer comment il était arrivé en Galice, et qu'il menait avec lui sa femme et ses filles, et venait avec l'intention d'entrer dans le royaume de Castille, et d'y soutenir le droit que la duchesse sa femme avait sur ce royaume comme héritière du roi D. Pedro son père. Dans ses lettres, il s'in-

[1] Voici la généalogie de Catherine de Lancastre, depuis reine de Castille :

BISAÏEUX.	AÏEUX.	PÈRES.	
Édouard II, roi d'Angleterre.	Édouard III, roi d'Angleterre.	Jean de Gaunt, duc de Lancastre.	Catherine de Lancastre.
Isabelle de France.			
Guillaume III, comte de Hollande.	Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre.		
Jeanne de Valois.			
Alfonse XI, roi de Castille et de Léon.	Pierre-le-Cruel, roi de Castille.	Constance.	
Marie de Portugal.			
Don Juan de Padilla.	Marie de Padilla.		
Doña Maria de Hinestrosa.			

titulait, comme il avait fait précédemment, roi de Castille, de Léon, et des autres royaumes, dit Ayala, que les rois de Castille ont coutume de nommer dans le protocole de leurs titres. Il avait, de plus, fait mettre dans ses bannières les châteaux et les lions de leurs armoiries, dans un écu portant aussi les armes de France et d'Angleterre. Tandis que ses messagers se rendaient en Portugal avec ses lettres pour le maître d'Avis, il résolut, en attendant la réponse, de courir les terres de Galice et de se rendre à Santiago, qui se donna à lui, selon Ayala, qui marchanda sa reddition, selon Froissart. Celui-ci est en général si bien informé des choses de l'histoire espagnole de ce temps, que je n'hésite pas à croire qu'il a en ceci touché la vérité.

« Quand le duc de Lancastre, dit-il, ot séjourné à la Colongne environ un mois, si comme je vous conte, et que hommes et chevaux furent tous bien rafraîchis, on ot conseil que on se délogerait de là et s'en irait-on devers la ville de Saint-Jacques en Galice, où il avait meilleur pays et plus gras et plus plein pour chevauchier : si comme il fut donné, il fut fait. On se délogea de la Colongne et puis on se mit au chemin, quand on ot tout troussé. Et chevauchaient en trois batailles. Le maréchal premier, atout (avec) trois cents lances et six cents archers; et puis le duc atout quatre cents lances et toutes les dames de sa compagnie, et en l'arrière-garde était le connétable messire Jean Holland et avait largement et bien quatre cents lances et six cents archers; et n'allaient que le pas et mirent trois jours à venir de la Colongne jusques à la ville de Saint-Jacques.

» Vous devez savoir que le pays de Galice pour la venue du duc de Lancastre était moult effrayé; car ils resoignaient grandement sa puissance. Le maréchal de l'ost qui était en l'avant-garde s'en vint jusques à une ville que on appelle Compostelle au pays, où le corps de Saint-Jacques, que on requiert (recherche) de si loin, gît et est. Quand il fut venu

jusques à là, il la trouva fermée, ce fut raison; mais il n'y avait eu garnison fors les hommes de la ville.

» Le maréchal envoya devant son héraut pour savoir que ceux de Saint-Jacques disaient. Le héraut vint aux barrières et trouva le capitaine de la garde de la ville qui s'appelait Alfonse de Sorie. Il lui dit : « — Capitaine, cy un petit en sus est le maréchal de l'ost de monseigneur le duc de Lancastre qui m'envoie vers vous et parlerait volontiers à vous. » Dit le capitaine : « Il me plaît bien; faites-le venir en avant. Nous parlerons à lui. »

» Le héraut retourna et dit au maréchal ces nouvelles. Le maréchal se départit, atout (avec) vingt lances tant seulement de la route (troupe), et s'en vint devant la ville de Compostelle, et trouva aux barrières le capitaine et aucuns hommes de la ville qui là s'arrêtaient. Le maréchal mit pied à terre, et vint lui troisième tant seulement; ce furent le sire de Basset et messire Guillaume de Fernichon (Farrington). Si dit : « Capitaine, et vous gens, monseigneur de Lancastre et madame de Lancastre votre dame qui fut fille du roi dan Piètre votre seigneur m'envoient ici parler à vous pour savoir que vous voudrez dire et faire si bellement; si vous les recueillerez, ainsi que bonnes gens doient recueillir leur seigneur et dame, ou si vous vous ferez assaillir ou prendre de force. Sachez que si vous êtes pris de force, que vous serez là-dedans tous mis à l'épée, par quoi les autres y prendront exemple. » — « Nous ne voulons ouvrer fors que par raison, et nous voudrions volontiers et loyalement acquitter envers ceux à qui nous sommes tenus. Bien savons que madame de Lancastre, madame Constance, fut fille au roi dan Piètre de Castille, et que si le roi dan Piètre fût demeuré au pays paisiblement, elle était droite héritière de Castille. Or sont depuis les choses muées autrement, car tout le royaume de Castille demeura quittement et paisiblement au roi Henri, son frère, par la bataille qui fut à Mançuel; et jurâmes

tous en ce pays à tenir le roi Henri à roi ; et il fut tenu tant comme il vesquit; et aussi jurâmes-nous à tenir à roi le roi Jean son fils qui est à présent. Si vous plait vous nous direz quelle chose ceux de la Colongne ont dit ni fait envers vous; car il ne peut être que ce mois que vous avez là séjourné et logé devant la ville, que vous n'ayiez eu aucun traité à eux. »

« Répondit messire Thomas Moreaux : « — Vous dites voir (vrai); nous les y avons voirement eus, autrement nous ne nous en fussions pas passés ainsi, quoique la ville de la Colongne soit plus fort dix fois que cette ville ; je vous dirai quelle chose ils ont fait entre nous. Les hommes de la ville tout coiement se sont composés à nous et ont dit ainsi : que ils feront volontiers tout ce que vous ferez ; mais si vous vous faites assaillir ni détruire, ils ne le feront pas. Si le pays de Galice se rend à monseigneur et à madame, ils se rendent aussi, et de ce nous avons bons pleiges (gages) par devers nous qui bien nous suffisent. » — « C'est bien, répondit le capitaine, nous voulons bien aussi tenir ce traité. Il y a encore en ou le royaume grand'foison de cités et de bonnes villes. Si chevauchez outre et nous laissez en paix, et nous ferons si comme ils feront, et de ce vous baillerons pleiges et bons otages. » — « Nennil, répondit le maréchal, ces traités que vous mettez avant ne suffisent pas à monseigneur ni à madame aussi, car ils veulent venir loger en cette ville et tenir leur état, si comme seigneur et dame le doient tenir sur leur héritage. Si nous en répondez brièvement lequel vous voudrez faire, ou si vous les recueillerez doucement et aimablement, ou si vous vous ferez assaillir et prendre de force et tous détruire ? »

Enfin, après quelques pourparlers encore, on se décida à recevoir le duc, la duchesse et leurs gens à Saint-Jacques et à leur faire accueil. « Environ deux petites lieues françaises de la ville de Saint-Jacques en Galice vinrent au dehors et en

procession tout le clergé de la ville et portant dignes reliques, croix et gonfanons, hommes, femmes et enfans, contre la venue du duc et de la duchesse, tous de bonne volonté par semblant, je ne sais si il était feint ou vrai, au duc et à la duchesse, tous à genoux, et les recueillirent à seigneur et à dame:... et me fut dit que le duc et la duchesse et leurs deux filles à marier, Philippe et Catherine, se logèrent en l'abbaye et maison de céans, et y firent leur tynel (cour). Les autres seigneurs, messire Jean de Holland, messire Thomas Moreaux et leurs femmes se logèrent en la ville, et barons et chevaliers qui loger se purent; et gens d'armes sur les champs tout autour de la ville de Saint-Jacques. Et qui ne pouvait trouver maison, il faisait loge et feuillée de bois que il coupait, car il en y avait assez au pays; et se tenaient tout aise de ce qu'ils avaient chairs; et fort vins trouvaient-ils assez, dont ces archers buvaient tant que ils se couchaient le plus du temps ivres. Et moult souvent par trop boire, car c'était aux moustyrons (vendanges), ils avaient la foire, ou au matin si mal en leurs têtes que ils ne se pouvaient aider tout le jour[1]. »

Le maître d'Avis, roi de Portugal, apprit avec joie la venue du duc de Lancastre, qui non seulement lui amenait un renfort de troupes pouvant peser d'un très grand poids dans la balance, mais encore, comme mari de l'héritière de Pierre-le-Cruel, et prenant dans tous ses actes officiels le titre de roi de Castille et de Léon, pouvait espérer l'aide et le concours des anciens partisans de Pierre en Castille même. L'opinion commune était qu'avec la compagnie de grands chevaliers qu'il menait avec lui, il pourrait facilement conquérir la Castille. D. Juan, maître d'Avis, roi de Portugal,

[1] Je trouve dans la liste des compagnons du duc de Lancastre dressée par Richard II Pro comitiva in viagio, etc.), et qui contient près de trois cents noms, ce maréchal (de l'ost que Froissart nomme Thomas Moreaux, désigné comme il suit : — Thomas Murreux, chivaler, aliàs dictus Morreux vel Morrieux (Rymer, t. VII, p. 501).

écrivit aussitôt au duc pour lui demander une entrevue, dans laquelle ils pussent traiter plus amplement de leurs affaires et resserrer encore le lien qui les unissait.

Pour hâter le moment où ils pourraient se voir, le roi de Portugal se rendit en personne à Oporto, puis se porta plus avant vers la Galice, en un lieu de l'Entre-Douro-y-Miño, qu'Ayala ne désigne pas autrement, mais que les chroniques portugaises et Froissart nomment Ponte-de-Mor. « Le roi, qui se tenait au Port (Porto), dit le chroniqueur français, sitôt comme il sut que le duc approchait son pays, il se partit du Port à plus de douze cents chevaux et s'en vint toute la frontière de Portugal et gésit à une ville composte sur le département de son royaume, laquelle on appelle au pays Monson (Monçao) la derraine ville de Portugal à ce lez-là (de ce côté); et le duc s'en vint à une autre ville la première de Galice au lez devers Portugal; laquelle on appelle Margasse (Melgazo). Entre Monson et Margasse a une rivière et un beau pré et grandes plaines et un pont que on dit au pays le Pont-de-Mor. » Il y a deux lieues entre Melgazo et Monçao, toutes deux situées sur la rive gauche du Miño, mais entre lesquelles coule une petite rivière. Aujourd'hui, toutes deux font partie du royaume de Portugal. Alors Melgazo appartenait à la Galice et Monzon au Portugal. C'est sur la petite rivière qui les sépare, à une lieue à peu près de l'une et de l'autre, qu'est le lieu nommé Ponte-de-Mor ou Ponte-Mouro.

Le duc et le roi se virent là et mangèrent ensemble. La première chose qu'ils décidèrent dans cette entrevue fut que le duc donnerait sa fille aînée, madame Philippe, pour femme au maître d'Avis, roi de Portugal, à la charge par celui-ci d'obtenir du pape une dispense pour se marier avec elle; car le maître d'Avis était moine de Citeaux, dont relevait l'ordre d'Avis, et, à ce titre, ne pouvait se marier sans dispense du pape (il en était de même de l'ordre de

Calatrava). On convint, en outre, que le roi de Portugal (qu'Ayala, Castillan, et dévoué aux prétentions du roi D. Juan, fils de Henri, se contente d'appeler maître d'Avis) entrerait avec toutes ses forces sur les terres de leur commun adversaire de Castille, dans le but, ouvertement et hautement proclamé, de recouvrer les royaumes de Castille et de Léon qui appartenaient par droit de naissance au duc de Lancastre, du chef de sa femme; que si le duc de Lancastre venait à recouvrer les dits royaumes de Castille et de Léon, il donnerait un certain nombre de leurs villes au roi de Portugal pour l'aide qu'il lui aurait prêtée, et aussi tout ce qu'aurait coûté l'expédition en dépenses de toute nature depuis le jour que le roi de Portugal aurait passé la frontière de son royaume pour entrer en Castille jusqu'au retour; enfin, que le duc ne pourrait faire aucun traité avec son adversaire de Castille sans la volonté et le consentement du roi de Portugal. Tout cela fut signé et juré entre eux à Ponte-Mouro, et, pour plus grande sûreté, le duc donna au roi de Portugal, en otage, sa fille Philippe, pour aller demeurer à Porto, à sa disposition, prête à se marier avec lui dès qu'il aurait reçu du pape la dispense nécessaire. L'entrée en Castille, avec les doubles forces réunies anglaises et portugaises, fut remise au printemps suivant; alors seulement ils devaient, avec toute l'armée confédérée, frapper un coup décisif. Jusque-là, et pendant tout l'hiver, on négocierait et préparerait toutes choses pour le bon succès de la campagne. Les Anglais se cantonnèrent en Galice, mais ils eurent beaucoup à y souffrir, et il y eut parmi eux une telle mortalité qu'ils perdirent la plupart et les meilleurs de leurs capitaines et bon nombre de leurs archers et de leurs gens d'armes.

Bien que d'ailleurs quelques parties de la Galice eussent, comme nous l'avons vu, plutôt par crainte que par amour, reconnu et proclamé le duc roi de Castille, la presque totalité de la province resta fidèle au roi de Castille, et de

plusieurs châteaux on faisait aux Anglais une guerre acharnée de surprises et d'embuscades, dans laquelle avaient surtout à pâtir les gens du duc qui allaient chercher des vivres, et dont on tuait, chaque fois, la meilleure partie [1].

Le roi de Castille, sur la nouvelle de la venue du duc de Lancastre et de ses mouvemens en Galice, s'était rendu à Zamora, et de là à Léon pour y pourvoir de son mieux aux nécessités de la défense. « Entremeutre que ces amours, ces lettres, ces accointances, ces saluts et ces amitiés couraient entre le roi de Portugal et le duc de Lancastre, se passait le temps et se pourvéait le roi Jean de Castille ce qu'il pouvait. » Il ne voyait pas sans crainte ces étroits rapports, « ces amours et ces amitiés » entre le duc de Lancastre et le Portugais. Il craignait surtout une attaque du côté de la terre de Campos et de Benavente, et il avait réuni là le plus de forces qu'il avait pu. Il manquait d'hommes de guerre, après les pertes qu'il avait éprouvées dans ses précédentes campagnes. Charles VI lui avait promis de lui envoyer le duc de Bourbon avec deux mille lances, mais il ne le lui avait promis que pour le printemps prochain. Cependant, quelques comtes et chevaliers de France étaient arrivés déjà près de lui, de leur pleine volonté, et il lui en venait chaque jour de nouveaux, sûrs de ne pas déplaire en cela au roi de France, tout en donnant carrière à leur goût pour les aventures. Mais il fut décidé qu'il se bornerait, pendant tout cet hiver, à pourvoir à l'approvisionnement et à la garde de ses bonnes villes, et il fit pour cela démolir et dépeupler (c'est-à-dire quitter par leurs habitans) tous les lieux non fortifiés et situés en plaine, sa volonté étant de ne pas chercher à se rencontrer avec l'ennemi en bataille rangée, mais seulement de guerroyer autant que besoin serait pour la défense du royaume [2].

[1] Cronica del Rey D. Juan I[ero], año v, c. 7.

[2] É mandó derribar é despoblar todos los logares descercados é llanos (Ayala, Cronica del Rey D. Juan I[ero], año VIII, c. 8). — Confirmé par Froissart (l. III,

Le roi de Castille fit part, en ce moment, aux villes de ses royaumes des dispositions prises par lui pour le salut commun. Voici la lettre qu'il écrivit en cette occasion à la ville de Murcie; elle nous a été conservée par Cascalès, et jette du jour sur plusieurs points des affaires de ce temps : je la traduis pour ainsi dire mot pour mot, et à dessein; c'est, je crois, la meilleure manière de conserver à ces sortes de pièces leur caractère particulier et leur physionomie séculaire :

« Don Juan, par la grâce de Dieu, roi de Castille, de Léon, de Portugal, de Tolède, de Galice, de Séville, de Cordoue, de Murcie, de Jaen, de l'Algarve et d'Algésiras, seigneur de Biscaye et de Molina, aux conseils, alcades, alguacils, chevaliers, écuyers, officiers, et bons hommes de la cité de Murcie, salut et grâce. Nous vous faisons savoir que notre volonté est que vous soyiez informés en tout temps de nos actions et de nos décisions, comme de bons et loyaux vassaux que vous êtes. C'est pourquoi, ce que nous avons cru devoir faire, de concert avec les membres de notre conseil et les chevaliers qui sont ici avec nous, le voici.

» Sachez que, depuis que nous sommes parti de Zamora pour nous rendre dans les terres de Léon, comme nous vous avions mandé que nous le ferions, nous nous sommes rendu d'abord dans la cité de Léon et ensuite dans les villes de cette contrée pour y faire ce qui importait à notre service ; et, à cet effet, nous avons laissé à Léon l'archevêque de Saint-Jacques, notre grand-chancelier, sur la nouvelle qui nous fut donnée que les Anglais nos ennemis étaient partis de la Co-

c. 84) : — « Comment le roi de Castille fut conseillé que on abattit tous petits forts et moustiers de son royaume qui ne se pourraient tenir et prit-on les pourvéances pour les grosses villes pourvoir. » — É lo que fincó deste invierno estovo el Rey de Castilla en ordenar todas las cosas que cumplian para defendimiento del Regno : ca él non tenia en voluntad de lo poner por batalla estonce ; mas solamente guerrear, é defender el Regno.

rogne et voulaient venir jusque sur cette terre. Mais, s'étant avancés là, ils ont trouvé toutes les villes de Galice (à l'exception de quelques-unes) fermes à notre service, et se défendant bien contre eux comme le doivent faire de bons et fidèles vassaux ; et nos gens leur ont fait et font chaque jour de grands dommages, soit en les tuant, soit en leur prenant grand nombre d'archers, de pillards et d'hommes d'armes, dont ils nous ont amenés quelques-uns prisonniers. Et nous avons, avec ceux de notre conseil et les chevaliers qui sont avec nous, délibéré si nous présenterions la bataille à nos dits ennemis, maintenant, d'une manière inopinée, ou plus tard ; et, bien que nous ayions (loué soit le saint nom de Dieu !) de bonnes troupes, tant des nôtres de notre royaume que des chevaliers que le roi de France, notre frère, nous a envoyés, et d'autres encore venues de Bretagne, de Gascogne et d'Aragon, tous, ou la plupart, nous ont conseillé de ne pas présenter la bataille à nos ennemis, pour quatre raisons : la première, parce qu'il est nécessaire que nous réunissions notre armée pour cela, ayant à nous mettre, nous et les nôtres, en aventure qui tourne au service de Dieu ; laquelle armée nous ne pouvons réunir, parce que tout notre monde est réparti sur les frontières de nos royaumes : sur la frontière du Portugal, l'infant D. Juan et les maîtres de Santiago et d'Alcantara ; en Andalousie, sur la frontière de Grenade, l'archevêque de Séville, le comte don Juan Alfonse, D. Alfonse Fernandez de Montemayor, avec tous les chevaliers et écuyers de cette terre, dont un petit nombre sont auprès de nous pour nous accompagner ; car, bien que nous ayions tout lieu de croire que le roi de Grenade nous gardera la paix qu'il a faite avec nous, il est bon de se tenir en garde contre ce qui pourrait arriver ; car nous ignorons si, par le conseil de quelques méchans, il ne sera pas induit à faire quelque chose contre notre royaume. La seconde raison est que nous ne savons

pas avec certitude si les Anglais nos ennemis nous veulent présenter la bataille; et il pourrait arriver qu'ayant près de nous toutes nos troupes réunies de toutes nos terres et de toutes nos frontières, nos dits ennemis esquivassent la bataille, et s'embarquassent sur leur flotte, pour s'en aller en Portugal dont ils sont très proches, ou prissent telle autre détermination dont il pourrait nous advenir grand dommage si nous laissions nos frontières dégarnies.

» La troisième raison que nous ont donnée nos conseillers est que nous prissions exemple de ce qu'ont fait en pareil cas quelques autres rois. Le roi D. Alfonse notre aïeul, quand le roi des Beny-Merinis vint contre ce royaume, évita pendant neuf mois d'en venir avec lui à une bataille rangée, et le laissa consumer ses forces pendant l'hiver, de telle sorte que, de cinquante-huit mille cavaliers qui étaient venus avec lui, il ne s'en trouva à la bataille que dix-huit mille, tous les autres ayant perdu leurs chevaux ou étant morts par la guerre ou par la faim : et c'est alors que le dit roi notre aïeul obtint sur eux la bonne fortune et la victoire que vous savez. Pareillement, le roi de France (Charles V), quand le prince (le prince de Galles) entra dans son royaume en compagnie du duc de Lancastre notre ennemi, il y a de cela dix ans, avec l'armée la plus grande qui jamais soit sortie d'Angleterre, comptant jusqu'à quarante-quatre mille chevaux, les maintint de telle sorte qu'ils sortirent très maltraités de son royaume, spécialement le dit duc, qui ne ramena avec lui à Bordeaux que trois mille lances; par suite de quoi, jusqu'à présent, jamais les Anglais n'ont pu se remettre en campagne du même côté, tant fut grand le dommage qu'ils y reçurent. De même l'infant de Majorque, quand il passa en Aragon, de tous ceux qui y étaient passés avec lui n'eut plus, au bout d'un certain temps, que trois cents lances. Enfin tous ceux qui sont entrés ainsi dans des royaumes étrangers, on voit qu'on en

a eu raison et qu'ils se sont perdus de cette manière. Expérience que nous pouvons pratiquer quelque temps, tout en entretenant la guerre contre nos dits ennemis, afin qu'ils perdent et dissolvent leurs forces : ce qui sera un grand avantage pour nous quand nous aurons à en venir à la bataille.

» La quatrième raison est que le roi de France notre frère nous a fait dire qu'il voulait nous envoyer le duc de Bourbon son oncle avec deux mille lances, outre les autres forces qu'il nous a envoyées ; et il nous prie de ne pas donner la bataille à nos dits ennemis jusqu'à ce que le dit duc soit arrivé ici, afin de la donner plus à notre avantage. Pour toutes ces raisons et pour chacune d'elles, ceux de notre conseil et nos dits chevaliers sont d'avis que, présentement, nous ne donnions pas la bataille à nos ennemis, nous contentant de leur faire la guerre en détail et sur nos terres. C'est pourquoi nous avons envoyé quelques détachemens de nos troupes en Galice où ils sont, et avons réparti le reste par toutes les villes de cette contrée, afin que si nos ennemis viennent par là, ils les trouvent bien gardées, et ne puissent y avoir de vivres ; et aussi que les nôtres se tiennent autour d'eux et leur fassent tout le mal qu'ils pourront ; tandis que nous irons par les cités et les villes de notre royaume, y mettant des renforts et y encourageant la défense, en attendant que nous sachions ce que nos ennemis ont l'intention de faire, préparant ainsi tout ce qui sera nécessaire pour leur donner la bataille.

» Tout cela, nous vous l'envoyons dire pour que vous sachiez nos desseins, et fassiez pour notre service trois choses :

» La première (étant nécessaire, comme vous pouvez le comprendre, pour le jour où nous aurons à nous rencontrer armée contre armée avec nos ennemis, que nous réunissions la plus grande force que nous pourrons) est que vous fassiez

dans votre ville la revue de vos gens, et sachiez au juste combien vous avez d'hommes propres à la guerre, cavaliers, fantassins et arbalétriers, et, au-delà de ceux qui sont indispensables à la garde de votre cité, combien pourront venir se joindre à nous pour la bataille ; et vous nous l'enverrez dire. Et informez votre monde que, quand le moment sera venu, tous ceux des cités et des villes qui viendront avec nous n'auront à y rester que quinze jours, parce que nous ne les enverrons pas chercher, jusqu'à ce que la bataille soit très prochaine.

« La seconde chose que vous avez à faire pour notre service est, si quelque détachement de nos ennemis se présente sur vos terres pour y faire dommage, de recevoir dans votre ville tout homme et tout corps d'armée qui y viendra en mon nom, de l'y accueillir et de l'y faire accueillir, pour qu'ils puissent aller d'un lieu à un autre, y entrer et en sortir, autant que besoin sera, de nuit et de jour. Nous vous prions et ordonnons de le faire ainsi, par le serment et l'hommage que vous nous avez prêtés, et afin que les nôtres puissent aller au devant de nos ennemis, les poursuivre, les harceler et leur faire la plus dure guerre et le plus de mal qu'ils pourront.

» La troisième chose que je vous commande est de faire porter dans votre cité et dans les lieux fortifiés tous les vivres et les approvisionnemens des lieux ouverts et des fermes qui sont dans les dépendances de votre cité, de manière que, dans les huit jours après que vous en aurez donné l'ordre, il n'y en reste plus d'aucune sorte. Et ceci est ordonné pour que si nos ennemis venaient dans vos terres, ils n'y trouvent subsistance aucune. Et pour toutes ces causes, nous vous prions et commandons que, tant en ceci qu'en tout le reste, vous fassiez ce qui convient le mieux à notre service, à votre avantage et à votre défense, au dommage et au mal de nos ennemis : en quoi vous nous ferez grand aide, comme bons et fidèles vassaux, et nous vous en tiendrons à grâce et merci.

Donné à Valladolid, le septième jour du mois de septembre. — Nous le roi[1]. »

Cependant, le duc de Lancastre s'était rendu, vers la fin de septembre, à Orense, où il s'était fait acclamer comme à Saint-Jacques, et de là il avait dépêché des messagers à Valladolid pour dire à D. Juan fils de Henri qu'il eût à vider les royaumes de Castille et de Léon, et à faire place à lui et à la duchesse de Lancastre à qui les dits royaumes appartenaient; sinon, qu'il entendait décider la question par bataille, de puissance à puissance. D. Juan accueillit bien le héraut anglais, lui fit présent de quelques joyaux, et le renvoya dire au duc qu'il lui ferait réponse sous peu de jours, par des messagers chargés de lui faire voir son droit et la nullité de celui de madame Constance, fille de D. Pedro. Il choisit pour ce message le prieur de Guadalupe D. Juan Serrano, homme en qui il avait une entière confiance et son chancelier du sceau privé, qui fut depuis évêque de Siguenza; un chevalier nommé Diego Lopez de Medrano, et un docteur ès-lois, Alvar Martinez de Villaréal. Le duc les reçut à Orense avec beaucoup de courtoisie. Ils lui demandèrent de leur accorder audience, et il leur répondit qu'il le voulait bien; qu'il la leur accorderait comme ils voudraient, publiquement ou en secret, à leur choix. Ils demandèrent que ce fût devant ceux de son conseil, et, un jour, devant les seigneurs et les capitaines qui étaient venus avec lui d'Angleterre, au nombre de près de trois cents, formant une sorte de parlement ou de champ-de-mai, il fit venir devant lui les ambassadeurs castillans, et les invita à lui dire tout

[1] Cascales, Historia de Murcia, Disc. VIII, c. 17. — Quelques termes de cette lettre, bien que Cascales la publie comme particulièrement écrite à la cité de Murcie, dans les archives de laquelle il l'a relevée, donnent à penser que c'était une lettre circulaire adressée à toutes les villes restées fidèles. — Quelques endroits même semblent à peine pouvoir s'appliquer à Murcie, l'une des villes les plus éloignées du théâtre de la guerre.

ce qu'ils trouveraient bon de lui exposer de la part et pour le service de leur seigneur; qu'il était prêt à les entendre bonnement; qu'ils parlassent librement, et ne laissassent pas de tout dire de ce qui leur avait été ordonné par leur seigneur, sans crainte ni frayeur aucune; qu'ils avaient un sauf-conduit de lui; mais que, n'en eussent-ils point, il tenait pour bon et pour convenable de les entendre, quelque chose qu'ils eussent à lui dire; que telles devaient être, selon lui, leurs immunités de droit et de raison, puisqu'ils parlaient au nom de leur seigneur et disaient ce qu'il leur avait ordonné de dire. On trouve avec plaisir de tels principes et ce respect de la libre discussion dans la bouche d'un fils et d'un frère de roi au quatorzième siècle, surtout quand il ne s'agissait pas de moins que de nier en forme, dogmatiquement et en droit, la légitimité des prétentions pour le succès desquelles il avait armé. Les ambassadeurs castillans l'en tinrent à merci, et le prieur de Guadalupe prit le premier la parole et dit :

« Seigneur, le roi de Castille, de Léon et de Portugal, mon seigneur, vous envoie dire qu'il a été averti que, il y a peu de temps, vous avez abordé dans son royaume de Galice, près de sa ville de la Corogne, avec beaucoup de navires et de gens d'armes, que vous vous appelez roi de Castille et de Léon et en portez l'écu, et que vous dites que ces royaumes de Castille et de Léon vous appartiennent en raison et par héritage de votre femme doña Costanza que vous menez avec vous, fille de D. Pedro. Et on dit que vous voulez vous joindre au maître d'Avis, qui s'intitule roi de Portugal, pour entrer dans ces royaumes et les gagner et réduire. Et sur cela vous lui avez envoyé votre héraut, lequel lui a dit de votre part que vous entendez remettre ce fait au sort des armes. Et le roi mon seigneur dit ainsi, qu'il a et possède les royaumes de Castille et de Léon à bon et juste titre; qu'il en a directement hérité, et que vous êtes mal informé en prétendant

que votre femme y a plus de droit que lui; et que si vous persistez dans votre demande, il vous répondra devant celui qui peut être juge du fait, et vous convaincra de son droit et de sa justice. Et en faisant ceci, il vous requiert, avec Dieu et avec l'apôtre saint Jacques, de ne point entrer sur ses terres et royaumes, et si vous le faisiez, il dit que vous le ferez sans justice et n'écoutant que l'orgueil et la superbe, et il prend de cela Dieu pour juge. »

Après que le prieur de Guadalupe eut ainsi parlé, le duc de Lancastre, pensant qu'il avait parlé pour tous, voulait aussitôt répondre ; mais le chevalier qu'on appelait Diego Lopez de Medrano prit la parole, et dit:

« Seigneur, que ce soit un effet de votre bonté d'avoir pour agréable que le docteur et moi, qui sommes venus ici dans la compagnie du prieur de Guadalupe par ordre du roi de Castille notre seigneur, nous vous disions les raisons qu'il nous a ordonné de vous dire. Après, s'il plaît à votre grâce, vous pourrez répondre sur tout. »

Le duc dit qu'il le voulait bien ; qu'ils dissent tout ce qu'ils voudraient dire, lui et le docteur ; qu'il les écouterait de très bon gré. Diego Lopez de Medrano continua:

« Seigneur, vous avez envoyé au roi de Castille, mon seigneur, un héraut, pour lui dire que vous avez à la possession de son royaume un plus grand droit que le sien, et que s'il disait que non, vous le combattriez armée contre armée. A cela, le roi mon seigneur répond qu'il a droit au royaume de Castille, et que, si vous dites le contraire, il vous combattra corps à corps, dix contre dix, ou cent contre cent, pour le service de Dieu, et pour épargner l'effusion du sang chrétien, car il ne veut pas combattre armée contre armée. »

On suspendit un moment l'audience, et le prieur de Guadalupe prit son temps pour dire, à part et en secret, au duc, que le roi D. Juan de Castille l'avait envoyé surtout par devers lui pour lui proposer, ayant un fils reconnu hé-

ritier de la couronne de Castille, et lui, le duc, une fille de sa femme doña Constanza, qui y prétendait, de marier ce fils avec cette fille, et de les faire ainsi héritiers en commun et sans compétiteurs des royaumes de Castille et de Léon; ce qui mettrait fin à la querelle de leurs parens et à toute cette guerre. Cette proposition parut plaire au duc; mais il recommanda au prieur de tenir la chose et la négociation qui pourrait s'ensuivre secrètes entre lui et D. Juan, à part des autres négociations et pourparlers, jusqu'à ce qu'il fût temps, s'il y avait lieu, de la publier[1].

L'audience solennelle continua, et le docteur Alvarez Martinez prit la parole à son tour, et plaida la question de droit, dans un très long et très curieux discours que je crains toutefois de traduire, parce que, tel quel, il semblerait peut-être enchevêtré de trop de périodes à la latine, et qu'abrégé, il perdrait de sa valeur; c'est un discours d'ailleurs de docteur en droit, méthodiquement composé, et tout hérissé de complications généalogiques et de parenthèses explicatives; mais qui contient en substance la plus fine critique qui se puisse faire du droit d'hérédité, et le montre dans toutes ses anomalies et ses innombrables inconséquences. Le droit populaire, le droit électif, imprescriptible, au fond, y apparaît aussi, comme un Dieu invisible et toujours vivant, qui, à ses heures, se manifeste, et abat ou efface souverainement les dynasties. Tout d'ailleurs y est traité avec une rare indépendance de discussion et une singulière courtoisie. Après avoir établi par une longue dissertation sur les la Cerda et l'usurpation de Sancho, avec d'incroyables subtilités, que toute la ligne de celui-ci n'avait pu hériter que de fait, et que le droit des la Cerda était passé tout entier à D. Juan, présentement roi, par sa mère doña Juana Manuel : « C'est pourquoi, dit-il, ni

[1] É plogole dello, é dixo que esto anduviese secreto, aparte de los otros tratos é fablas, fasta que estoviese en tiempo é términos de publicarse.

le roi Alfonse ne pouvait hériter, ni le roi D. Pedro, ni non plus votre femme, qui est sa fille. Ayant à en parler, seigneur, devant vous, je le fais avec révérence, mais je ne puis m'en empêcher, et il faut que j'en parle pour sauvegarder le droit du roi mon seigneur, car c'est à regret que je nomme votre femme, du chef de laquelle vous dites avoir droit à ces royaumes de Castille et de Léon. Et je vous le répète, le roi D. Juan mon seigneur est roi à bon droit de ces royaumes, étant légitimment issu du lignage des la Cerda par sa mère la reine doña Juana, petite fille de D. Alfonse de la Cerda et arrière petite-fille de l'infant D. Ferdinand de la Cerda, qui, par droit de naissance, en devait hériter, comme fils aîné du roi D. Alfonse. Et si, seigneur, il est ici quelques lettrés qui contre cela veuillent dire quelque chose, je suis prêt à discuter la chose avec eux, et à prouver selon le droit qu'il en est comme je le dis. »

Le duc de Lancastre écouta les messagers du roi de Castille, dit Ayala, très doucement et avec beaucoup d'honnêteté (muy mansamente é con grand honestad). Il les complimenta sur la façon dont ils s'étaient acquittés de leur mission, en bons et loyaux ambassadeurs, disant en faveur de leur seigneur tout ce qu'ils pensaient, et ce qui leur était ordonné, pour sauvegarder, défendre et soutenir son droit. Il ajouta qu'il était temps de dîner, qu'il aurait son conseil ensuite, et leur ferait réponse après, et il les fit dîner à sa table avec toutes sortes d'honneurs. Le soir de ce même jour, le duc tint conseil avec les seigneurs, les chevaliers et les lettrés d'Angleterre, de Guienne et d'Espagne qui étaient avec lui à Orense, et le lendemain fit de nouveau comparaître devant lui les ambassadeurs castillans, tous ses conseilliers présens, et pria D. Juan de Castro, évêque d'Aquis, de leur répondre en son nom. Cet évêque était une des lumières de son conseil ; il était originaire de Castille, et avait toujours été du parti du roi D. Pedro et de celui de la duchesse de

Lancastre sa fille. Il répondit à chacun des messagers selon ce que chacun avait dit, opposant ses raisons à celles qu'ils avaient produites, avec la même franchise et la même netteté d'expressions. Je me contenterai, pour faire juger du ton de cette réponse, d'en traduire littéralement la première partie, celle qu'il adressa à D. Juan Serrano :

« Prieur de Guadalupe, lui dit-il, (et l'on peut voir que les politesses du duc envers les envoyés castillans ne le faisaient pas fléchir d'un point en ce qui touchait à ses prétentions combattues par Alvar Martinez); dites à votre seigneur le détenteur des royaumes de Castille et de Léon, que mon seigneur le roi de Castille et de Léon, duc de Lancastre, lequel est ici présent, est venu dans cette terre, qui est sienne du chef et par le droit de madame sa femme la reine Constance, fille légitime du roi D. Pedro, et que votre seigneur, qui s'intitule roi de la dite terre, l'a possédée pendant un grand temps, par force, comme avait fait son père, et non par droit. Et mon seigneur le roi tient que votre seigneur, qui maintenant possède les royaumes de Castille et de Léon, est tenu de les lui rendre, sans compter ce que lui et son père le comte en ont injustement prélevé, non plus que les dommages et les pertes que par cette cause mon seigneur le roi a soufferts, et les dépenses que pour les ravoir il a faites et fait chaque jour. Cependant, pour l'amour de Dieu, et pour les prendre sous ses ordres, il se réduirait à ceci : que votre seigneur désempare aussitôt, sans autre discussion, les dits royaumes et terres, et mon seigneur le roi, ensemble avec madame la reine doña Costanza sa femme, lui laissera tout ce que lui et son père en ont tiré, sauf une préalable indemnité pour les dépenses et les dommages soufferts. Et si votre seigneur ne veut le faire ainsi, mon seigneur le roi entend en faire Dieu juge. »

Cela signifiait alors, par un singulier abus de langage, remettre la décision d'une affaire à la fortune des armes, ou

comme on l'a dit, la jouer au jeu sanglant de la force et du hasard. Après cette réponse au prieur de Guadalupe, l'évêque d'Aquis en fit, méthodiquement et par ordre, une à Diego Lopez de Medrano, et une autre au docteur Alvar Martinez. Celle-ci fut de beaucoup et nécessairement la plus longue, et Pero Lopez de Ayala la rapporte tout entière avec une grande impartialité et une grande tranquillité philosophique. Il parla, dans cette dernière, de la mauvaise administration d'Alfonse-le-Savant, et des raisons qui la lui firent ôter par les cortès réunies à Valladolid, pour la donner à son fils l'infant D. Sancho, qui depuis fut roi ; et y traite à fond la question du droit des La Cerda, tranchée depuis longtemps en effet, et assez mal à propos rappelée par Alvar Martinez. « Et, pour toutes ces raisons, dit-il en finissant, mon seigneur le roi et madame la reine doña Costanza sa femme, n'ont que faire de remettre leur droit à la discussion des lettrés, sauf si mon seigneur le roi et madame la reine étaient réintégrés et remis en pacifique possession des dits royaumes, auquel cas il leur plairait de faire valoir leur droit devant qui serait juge suffisant pour cela. »

Les raisonnemens de l'évêque entendus, les ambassadeurs du roi de Castille prirent congé du duc, en déclarant qu'ils étaient et demeuraient fermes en ce qu'ils avaient dit au commencement. Mais tout cela maintenant n'était plus que pour la forme : ón était décidé, au fond, à en finir par un compromis. Le prieur de Guadalupe avait montré le meilleur moyen de couper court pour jamais aux discussions à l'égard du double droit invoqué, moyen qui consistait à confondre les prétentions des deux côtés par le mariage de doña Catalina, fille du duc et de doña Constanza, avec l'infant de Castille Don Henri fils de Don Juan. Le duc de Lancastre et la fille de D. Pedro sourirent à cette transaction qui assurait sans débat la couronne à leur fille. Les négociations commencèrent vers la fin d'octobre, et on ne tarda pas à tomber d'accord.

Le duc ne put donner suite immédiatement à ce projet. Lié par un traité avec le roi de Portugal il ne pouvait rompre avec lui sans cause et faillir aux promesses qu'il lui avait faites, et tout en cherchant le moyen de se dégager honorablement de son alliance, il y resta préalablement fidèle. Nous le voyons en effet, au printemps de 1387, entrer avec le roi de Portugal en Castille à la tête d'une armée, malgré la peste qui décimait journellement cette armée. L'un et l'autre arrivèrent en peu de jours à Benavente où se trouvaient quelques troupes castillanes sous le commandement d'Alvar Perez Osorio; mais il n'y eut, entre celles-ci et les alliés, que de légères escarmouches. Le reste des Castillans était réparti dans les citadelles de la contrée; mais la peste se faisait sentir davantage dans l'armée combinée, où les vivres manquaient parce que le roi de Castille les avait fait retirer dans l'intérieur des terres, hors de la portée des envahisseurs. Les deux mille lances que le roi de France envoyait au roi de Castille étaient d'ailleurs près d'arriver. Aussi l'ennemi, poursuivi à la fois par la peste et par la famine, jugea prudent de ne pas s'arrêter plus longtemps dans le pays; il retourna en Portugal, avant que les Français n'arrivassent. Leurs secours étant par là devenus inutiles, le roi Don Juan put les dispenser de demeurer auprès de lui; il remercia donc le duc de Bourbon de sa venue, et ordonna à D. Juan Garcia Manrique, archevêque de Saint-Jacques, de se rendre à Burgos avec lui pour y faire payer ses troupes[1].

Ceci se passait en avril 1387. Le 1[er] janvier de cette année était mort à Pampelune le roi de Navarre Charles-le-Mauvais, lequel avait eu pour successeur son fils Charles, qu'on surnomma le Noble. Ce dernier était marié, comme nous l'avons

[1] É los dichos capitanes, dit la chronique, desque ovieron rescebido del arzobispo de Santiago, é de los contadores del Rey, lo que avian de aver, partieron de Castilla, é tornáronse para Francia, é salieron por Calahorra é Alfaro á la puente de Tudela, que es de Navarra.

dit, depuis l'an 1373, à doña Léonor, sœur du roi de Castille. Quatre jours après la mort du roi de Navarre (le 5 janvier 1387), mourut à Barcelone le roi d'Aragon Pierre IV. Il avait régné cinquante et un ans. Son fils aîné, D. Juan, premier du nom en Aragon, lui succéda. La reine doña Sibila, craignant avec raison le nouveau roi, s'était enfuie de Barcelone aux approches de la mort de son mari, accompagnée de son frère don Bernard de Forcia et de quelques chevaliers, officiers de sa maison. Ils furent suivis par ordre du duc de Girone, le roi Pierre IV vivant encore, saisis et conduits à Barcelone, où l'on procéda avec une extrême rigueur contre eux, mettant à la question jusqu'à la reine même. On l'accusait d'avoir donné des breuvages empoisonnés et des charmes au duc, dont la santé était en ce moment gravement altérée, et, en outre, d'avoir enlevé du palais du roi tout ce qu'elle avait pu en emporter de précieux. Deux de ces chevaliers eurent la tête tranchée; deux autres furent condamnés à la prison; la reine et son frère furent épargnés grâce à la piété et à la médiation du cardinal de Luna, et on leur donna une faible pension viagère.

Un médecin juif rendit la santé au nouveau roi, qui fut le premier du nom de Juan en Aragon. Il est remarquable que, de même qu'il y avait eu naguère trois Pierre, rois des trois principaux royaumes de la Péninsule et fils de pères ayant porté le nom d'Alfonse, les rois actuels de ces mêmes royaumes, tous fils de ces trois Pierre, portaient tous trois également le nom et la désignation de Juan Ier, chacun dans ses domaines respectifs. Il y a plus, les deux prétendans aux couronnes de Castille et de Portugal, en ce moment, le duc de Lancastre et le fils d'Inès de Castro, s'appelaient de même Jean, et ne pouvaient se distinguer de leurs compétiteurs que par quelque appellation particulière, comme faisait le duc de Lancastre, qui ne manquait jamais d'ajouter ce dernier titre à ceux qu'il prenait officiellement comme héritier de

Pierre-le-Cruel. L'un des premiers actes du successeur de Pierre IV, D. Juan I[er] d'Aragon, fut de déclarer son frère don Martin gouverneur général du royaume, comme lui-même l'avait été, et de lui transmettre le titre de duc de Girone et de Monblanch qu'il avait porté jusque-là [1].

La mort du roi de Navarre avait été marquée de circonstances extraordinaires. On sait ce qu'était ce Charles, flétri, et avec justice, du surnom de Mauvais. Après avoir troublé la France de ses intrigues, il s'était retiré à Pampelune. Il y avait vécu dans le crime et le mensonge. Pour subvenir à ses dépenses et à ses corruptions de toutes sortes, il venait d'établir un impôt impopulaire, qui pesait particulièrement sur le pauvre. Or, il arriva soudainement, « par une merveilleuse incidence, que Dieu y envoya un grand miracle. » Le roi mourut d'une mort inattendue. Il n'avait que cinquante-cinq ans, deux mois et vingt-deux jours; mais on le croyait beaucoup plus vieux, parce qu'il avait commencé de bonne heure à régner, c'est-à-dire à tromper et à pratiquer le crime, par tous les moyens que la force et la fourbe peuvent employer.

La grande chronique de Saint-Denis fait de cette mort étrange le récit suivant : — « Au dit temps, le roi de Navarre, qui était fils de la reine Blanche fille au roi Louis dit Hutin, lequel roi par plusieurs fois fit des maux innombrables au royaume de France [2], alla de vie à trépassement; à la mort duquel avait un évêque de Navarre, comme on

[1] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

[2] Notamment pendant la captivité du roi Jean son beau-père, il fut l'âme de la conjuration de Marcel, prévôt des marchands de Paris. Il leva le masque tout-à-fait et défia ouvertement le dauphin (depuis Charles V). Le roi de Navarre, telle était l'organisation féodale du temps, possédait au cœur de la France d'importans domaines. Il était maître des rivières d'où dépendait l'approvisionnement de Paris : sur l'Oise, il possédait Creil; sur la Marne, Lagny; sur la Seine, au-dessus de Paris, Melun; au-dessous, Meulan et Mantes. Par les forteresses de Franconville, d'Argenteuil et de Croissy enfin, il resserrait et dominait Paris.

dit, lequel fit une manière de épître à sa sœur de la mort du dit roi, en louant fort sa vie et sa fin. Mais autres qui en savaient affirmaient que, pour ce que par vieillesse il était refroidi, fut conseillé qu'il fût enveloppé en un drap mouillé en eau-de-vie et y fut cousu dedans, et quand le drap serait sec qu'on l'arrosât de la dite eau; ce qui fut fait. Mais celui que le cousait avait de la chandelle de cire allumée, et pour rompre le dit fil, il prit de la dite chandelle pour le couper et le brûler. Mais il advint que le feu du fil alla jusqu'au drap; mais pour ce ne mourut pas si très tôt : ains vesquit quelques jours en grand peine et en grand misère : ni surgien (chirurgien), ni médecin, n'y purent oncques remédier qu'il n'en mourût. Ce fut la fin du roi de Navarre : et ainsi furent les bonnes gens délivrés et la taille quittée de non cueillir ni payer. Et son fils Charles, qui fut beau chevalier, jeune, grand et fort, et était au jour que je escrivi et chronisai cette histoire, fut roi de Navarre et des tenances : et se fit couronner, tantôt après l'obsèque de son père fait, en la cité de Pampelune. »

Froissart (Chr., l. III, c. 92) raconte la mort de Charles-le-Mauvais avec quelques circonstances particulières; mais, à ce que je crois, non moins exactement, quant à la cause même de sa mort, que le moine de Saint-Denis : « Or, dit-il, avint soudainement, par merveilleuse incidence, que Dieu y envoya un grand miracle; vous orrez comment. Selon ce que je fus informé en la comté de Foix, à Orthez, en l'hôtel du comte, par les hommes de Pampelune même : car il séed à deux journées ou à trois de là. Et me fut dit que ce roi en son vivant avait toujours aimé femmes : et encore en ces jours avait-il une très-belle damoiselle à amie, où à fois il se déportait, car de grand temps avait été veuf. Une nuit il avait jus (couché) avec elle : si s'en retourna en sa chambre tout frileux : et dit à un de ses valets de chambre : « Appareillez-moi ce lit, car je m'y vueil (veux) un petit coucher.

et reposer. » Il fut fait; il se dépouilla et se mit en ce lit. Quand il fut couché, il commença à trembler de froid, et ne se pouvait échauffer, car jà avait-il grand âge, et environ soixante ans (Froissart le croyait, comme on voit, plus vieux qu'il n'était) : et avait-on d'usage que, pour le réchauffer en son lit et le faire suer, on boutait une buccine d'airain, et lui soufflait-on air volant. On dit que c'était eau ardente, et que cela le réchauffait et le faisait suer, si comme on avait fait autrefois sans lui faire mal ni déplaisir de son corps ni de sa personne. Adonc on lui fit comme on avait de coutume : mais lors se tourna la chose en pis pour le roi, ainsi que Dieu ou le diable le voulurent, car flambe ardente se bouta en ce lit, entre les linceuls, par telle manière qu'on n'y put oncques venir à temps, ni lui secourir, qu'il ne fut tout ars, jusques à la boudine, lui, qui était là couché et enveloppé entre les linceuls : et fut ainsi atteint de cette flambe, et fut mis tout le dit drap en feu et en flambe, et n'y pouvait-on mettre remède; et vécut le dit roi trois jours, criant et brayant, et en très-grandes et âpres douleurs; et en cet état alla de vie à trépassement; et disait-on que c'était une punition divine [1]. »

L'expédition du roi de Portugal et du duc de Lancastre en Castille, commencée en mars 1387, ne fut ni brillante

[1] Favin, dans son Histoire de Navarre, pense que « cette buccine d'airain qui soufflait air volant, et ces draps mouillés auxquels le feu prend, annonçaient tout simplement que le roi de Navarre, consumé de maladies honteuses, était obligé d'employer des fumigations et des bains sulfureux, et qu'il périt du double effet d'un refroidissement et de la débauche. » — La lettre d'un évêque de Navarre dont parlent les grandes chroniques, est celle qu'écrivit l'évêque et chancelier de Navarre à la reine Blanche, sœur de Charles-le-Mauvais et veuve de Philippe de Valois. Le moine anonyme de Saint-Denis, qui assure l'avoir vue, la donne en entier, mais sans paraître ajouter foi aux assertions de l'évêque. Secousse, dans ses Mémoires sur Charles-le-Mauvais, regarde également cette lettre « comme l'ouvrage d'un courtisan qui, aux dépens de la vérité, voulait flatter la douleur de le reine Blanche en honorant la mémoire de son frère. »

ni heureuse. Le duc était secrètement engagé avec le roi de Castille; toutes les conditions du mariage de la fille du premier avec le fils du second étaient arrêtées; et, n'eût été, comme nous l'avons dit, une sorte de point d'honneur qui portait le duc à ne pas abandonner tout à coup la cause du roi de Portugal son gendre, envers lequel il était tenu au moins à certains ménagemens, le dénouement aurait eu lieu déjà. Les troupes anglaises que le duc avait amenées avec lui étaient considérablement diminuées; le climat de la Galice leur avait été mortel. L'abus des vins du pays, le manque d'une nourriture confortable, avaient produit leur effet ordinaire sur le tempérament anglais. Tous ces compagnons, d'ailleurs très braves, étaient affaiblis, abattus. La peste, qui régnait en ce temps sur plusieurs points de la Péninsule, sévissait particulièrement contre eux. Des quinze cents lances et des quinze cents archers que le duc avait avec lui, lors de son arrivée, six cents lances à peine lui restaient, et à peu près autant d'archers; tout le reste était mort de la peste en Galice; des survivans un certain nombre était enlevé journellement par le fléau, et ils allaient diminuant ainsi à mesure qu'ils avançaient dans le pays. Les Portugais, au nombre de six cents lances et de six mille fantassins, résistaient davantage; mais n'avançaient guère non plus la conquête, malgré la bravoure de leur roi. Après avoir tenté sans succès de s'emparer de Benavente, les uns et les autres s'étaient portés sur Villalobos, ville mal fortifiée, et l'avaient prise. Ils s'étaient rendus maîtres pareillement de deux petites villes appelées Roales et Valdéras. Mais les subsistances leur faisaient toujours défaut. D'un autre côté, le maître d'Alcantara, D. Martin Yañez de Barbudo, était entré en Portugal, y avait pris Campo-Mor et menaçait la province de Beyra [1]. Tout cela, comme nous l'avons dit, mais plus encore les dispositions pacifiques du duc, avaient déter-

[1] Torres y Tapia, Historia de la Orden de Alcántara, t. II, p. 168.

miné la retraite, après deux mois environ de séjour dans le royaume de Léon. Ainsi s'était terminée cette campagne, et le duc de Lancastre, rentré en Portugal, n'aspirait plus qu'à mettre la dernière main à la paix ébauchée. Il reçut à Troncoso, ville située au nord de la Sierra de Arada, dans le Beyra, de nouveaux ambassadeurs plénipotentiaires du roi de Castille, et y arrêta les bases définitives de la grande transaction qui était depuis plusieurs mois dans les vœux des deux adversaires, et dont voici les clauses principales.

D. Henri, fils aîné du roi D. Juan de Castille, âgé de neuf ans, devait épouser, dans les deux mois qui suivraient la signature du traité, publiquement et solennellement, en face de l'Église, Catherine, fille du duc de Lancastre et de la duchesse Constance, âgée de quatorze ans [1], et la consommation en serait remise au plus tôt que faire se pourrait. Si l'infant D. Henri venait à mourir avant l'âge de quatorze ans et sans que le mariage fût consommé, Catherine devait épouser le frère puîné de Henri, D. Ferrand. On ne sait si l'on stipula dans ces premières conférences que D. Henri, au moment du mariage, recevrait le titre de prince, et Catherine celui de princesse des Asturies. Ayala du moins n'en dit rien.

Le roi de Castille devait assigner à D. Henri et à Catherine, pour tenir leur maison, la cité de Soria et les villes d'Almazan, d'Atienza, de Deza et de Molina, les mêmes que le roi Henri de Castille avait données à Bertrand du Guesclin et qu'il lui avait rachetées ensuite.

Le roi D. Juan devait payer en outre, au duc et à la duchesse de Lancastre, six cent mille francs de France pour

[1] Fernan Perez de Guzman dans des Generaciones y Semblanzas, c. 3, dit que doña Catalina mourut à Valladolid, à l'âge de 50 ans, le 2 juin 1318, ce qui lui donnerait, en 1388, l'âge de 19 ans, et c'est l'âge aussi que lui donne en ce moment Salazar de Mendoza, ce qui ferait supposer que le duc avait épousé Constance (née en 2354) l'année même de la restauration de son père D. Pedro sur le trône de Castille et de Léon par le prince de Galles. — Je crois plus sûr toutefois de suivre Ayala.

prix de leur renonciation à toute réclamation sur la couronne de Castille.

Un pardon entier était accordé à tous ceux qui avaient pris le parti du duc de Lancastre.

Le duc et la duchesse de Lancastre renonçaient de leur côté à toute prétention sur les royaumes de Castille, de Léon, Tolède, Galice, Séville, Cordoue, Murcie, Jaen, Algarves, Algéziras, sur les seigneuries de Lara et de Biscaye et sur celle de Molina, et reconnaissaient pour roi D. Juan, et après lui D. Henri, et puis son fils D. Ferrand, si le premier mourait sans enfans, puis tous les autres descendans légitimes issus du roi D. Juan et ne venant au trône qu'à défaut de tout autre héritier légitime. Ils s'engageaient de plus à ne se faire jamais relever de leur serment, ni en public, ni en secret par le pape.

La duchesse de Lancastre, Constance, aurait, durant sa vie, la jouissance des villes de Guadalajara, de Medina del Campo et d'Olmedo, sauf à les relever du roi D. Juan et à s'obliger à n'en confier le gouvernement qu'à des Castillans.

Le roi D. Juan et ses héritiers s'engageaient de plus à payer au duc et à la duchesse, jusqu'à la mort du survivant, la somme de quarante mille francs par an.

Des ôtages, pris dans les royaumes de Castille et de Léon, devaient être donnés au duc de Lancastre comme gages du paiement des six cent mille francs.

Le duc ne put tenir les conférences de Troncoso si bien secrètes, qu'il en pût faire mystère au roi de Portugal son allié, qui, à ce qui semble, n'y donna pas son assentiment entier, qui du moins n'y intervint pas pour son compte. Pour donner la dernière main au traité convenu, on arrêta que le duc quitterait aussitôt le Portugal, et se rendrait à Bayonne, ville d'Angleterre, comme parle Ayala, voisine de la frontière de Castille, et que le roi de Castille y enverrait des fondés de pouvoirs spéciaux pour clore et ratifier le traité en la forme

et teneur convenables. Le duc se rendit là-dessus de Troncoso à Porto pour y régler toutes choses avec son gendre le roi de Portugal, et s'y embarquer pour Bayonne le plus tôt possible[1].

J'ai dit que le maître d'Avis roi de Portugal n'avait pas, à ce qu'il semble, donné son entier assentiment à la transaction du duc de Lancastre avec le roi de Castille. Il en témoigna presque sur ces entrefaites son mécontentement au duc à Porto, en lui demandant assez brusquement de doter sa fille Philippe, avec laquelle le maître s'était marié, et de lui payer, conformément aux traités intervenus entre eux, la solde des troupes portugaises avec lesquelles il était entré en Castille, et les dépenses qu'il avait faites pour cela. Le duc, de son côté, se plaignit du roi qui avait consommé son mariage avec madame Philippe de Lancastre, confiée à sa foi, quoiqu'il eût été bien convenu qu'il ne pourrait l'épouser réellement que quand il en aurait reçu la dispense du pape, dispense qu'il n'avait pas encore obtenue[2]. Dans la vérité, le maître d'Avis avait envoyé, pour cette obtention, près du pape Urbain VI, qui siégeait à Rome, l'évêque d'Évora et un chevalier appelé Gonzalo Gomez de Silva; mais, pour diverses raisons, le pape avait retardé l'expédition de la dispense souhaitée; et le maître d'Avis avait épousé Félipa à Porto, le 2 février de cette année, en présence de quelques prélats et des principaux seigneurs et chevaliers portugais, sans que le duc eût élevé aucune réclamation. Il y a plus: à l'ouverture de la campagne, vers la fin de mars, le roi de Portugal étant aller opérer à Bragance

1 É el duque ovo placer de este trato en la manera que dicha es : é luego se fué para el Puerto, que és una cibdad de Portogal, para entrar en las galeas de Portogal que y eran, e se ir á Bayona.

2 É el duque de Alencastre quejóse del maestre Davis, diciendo que ficiera casamiento de fecho con la dicha Phelipa su fija, fiandola dél, é sabiendo que non debia facer el casamiento fasta que ganase la dispensacion del papa; é que la dispensacion non era ganada.

sa jonction avec le duc de Lancastre qui s'y était rendu de Galice, avait amené avec lui la jeune reine, qui avait désiré l'y accompagner pour voir son père[1]. Quoi qu'il en fût, il n'y avait plus à revenir sur l'union consommée de Felipa de Lancastre avec un jeune homme de vingt-six ans, de moine-chevalier devenu presque en même temps, et avec une égale passion, roi, amant et mari. Ce n'eût été ni de l'intérêt ni de l'honneur du duc son père.

Après avoir été quelques jours en dissentiment et peut-être en querelle, le beau-père et le gendre se racommodèrent, et il fut convenu que le maître enverrait de nouveau presser vivement à Rome l'octroi de la dispense nécessaire pour tenir comme femme légitime la dite doña Felipa[2]. Le maître d'Avis n'avait demandé de dot que pour embarrasser son beau-père, dont il était mécontent, et il fut peu difficile sur ce point. A titre de dot à sa fille, et pour le paiement des gages, la solde et le remboursement des dépenses que le roi avait faites dans la campagne de Castille, le duc fit donation (donation équivoque) de tous les lieux qu'il avait conquis ou qui s'étaient donnés à lui en Galice. Le roi de Portugal s'en contenta, et le duc partit de Porto pour Bayonne. Mais à peine avait-il doublé le cap Ortégal, que la ville de Saint-Jacques, Orense et les autres lieux qui s'étaient déclarés pour lui, loin de se donner au roi de Portugal, s'empressèrent de faire leur soumission au roi de Castille en demandant grâce pour leur défection. Ainsi firent aussi ceux des seigneurs et des chevaliers galiciens qui avaient

[1] Le duc de Lancastre et la duchesse de Lancastre étaient à Babe, dans le district de Bragance, le 26 mars, où, en considération de son mariage avec la fille du duc, ils cédèrent au maître d'Avis, roi de Portugal, tous les droits qu'ils auraient pu invoquer sur tout ou partie des royaumes de Portugal. Quelques jours après, la reine de Portugal se rendit à Coïmbre, accompagnée de l'archevêque de Braga, de Gonzalo Mendez Vasconcellos et de Diego Lopez Pacheco (Voyez Sousa, Pruevas de Hist. Genealog. de Portugal, t. I, p. 354.)

[2] La dispense fut accordée sur ces entrefaites, mais ni Walshingham, ni Raynaldus n'en font mention, et le champ resta libre aux conjectures.

prêté hommage au duc lors de son entrée en Galice; le roi de Castille leur pardonna à tous et reçut leur soumission; ce qui semble indiquer un concert, fâcheux pour la loyauté du duc de Lancastre à l'égard de son allié portugais, entre le duc et le roi de Castille, à l'effet de faire rentrer celui-ci sans combat dans la possession des villes qui, par la venue du duc, étaient sorties de son obéissance[1].

Certain alors que le traité se ferait de toutes manières, le roi de Castille convoqua les cortès générales du royaume à Briviesca, de préférence à Burgos, où la peste sévissait en ce moment, afin d'aviser au moyen d'avoir les subsides nécessaires pour le paiement des sommes réclamées par le duc de Lancastre et débarrasser définitivement lui et le royaume d'un compétiteur et d'un ennemi si dangereux. Ces sommes, avec les quarante mille francs par an promis à la duchesse, ne s'élevaient pas à moins de six cent quarante mille francs pour l'année. Les seigneurs, les chevaliers et les procureurs des villes mandés à Briviesca à cet effet n'y marchandèrent pas ce tribut. Il y eut bien quelque opposition; mais, en fin de compte, on y vota un impôt général pour ce cas seulement et dans un intérêt, cette fois, évidement national, impôt dont ne devait être exempté ni prêtre, ni fijo-dalgo, ni aucune autre personne, de quelque condition qu'elle fût. Les plus sévères économes des deniers publics s'y montrèrent favorables autant que les conseillers du roi, et cet effort fut jugé d'un intérêt tellement commun, que tous devaient y concourir selon leur fortune et leurs forces. L'impôt voté, des lettres furent envoyées par tout le royaume aux receveurs royaux pour en presser le recouvrement.

[1] É luego que el duque partió de Portogal para ir á Bayona, la cibdad de Santiago de Galicia, é otros logares que estaban por él, tados se tornaron al Rey de Castilla. É algunos caballeros de Galicia que eran llegados al duque de Alencastre quando entró en Galicia, perdonólos el Rey de Castilla, é viniéronse para la su merced.

[2] Cronica del Rey D. Juan Ier, año x, c. 1.

A l'approbation des bases du traité convenu entre le roi et le duc de Lancastre et à l'établissement de cet impôt se bornèrent les travaux des cortès de Briviesca. Nous verrons toutefois, dans le paiement de cet impôt, qui était une sorte de sacrifice patriotique, les citoyens, les bourgeois et les marchands des villes se montrer plus zélés à beaucoup près, que le clergé, les seigneurs et les chevaliers, et le roi dut en réalité convertir plus tard cet impôt en emprunt pour ne pas rester court aux échéances convenues. Ces mesures prises, le roi D. Juan envoya de Briviesca auprès du duc de Lancastre à Bayonne les plénipotentiaires chargés de ses derniers pouvoirs. Ces plénipotentiaires étaient frère François de Illescas, confesseur du roi, de l'ordre de Saint-François; un docteur ès-lois appelé Pero Sanchez del Castillo, et Alvar Martinez de Villaréal, tous deux auditeurs (oydores) du conseil du roi.

Ceci se passait au commencement de l'année 1388. Les cortès de Briviesca se séparèrent là-dessus, et le roi de Castille se rendit par Soria et Calahorra à Navarrette, où il avait été informé que l'attendait son beau-frère le roi de Navarre Charles-le-Noble, fils et successeur de Charles-le-Mauvais. Il y passa quelques jours avec lui dans les plaisirs du carnaval, de la nature desquels Ayala, malheureusement, ne nous donne aucune connaissance [1]. Le roi de Navarre regagna de là son royaume, et peu après, la reine de Navarre qui avait été très malade, vint rejoindre à Navarrette son frère le roi de Castille. Quelque mystère couvre cette brusque séparation de Léonor Henriquez d'avec son mari, mystère de ménage qui entame quelque peu la réputation de Charles-le-Noble, ainsi appelé par comparaison surtout, à ce qu'il semble, de ses qualités avec celles de son père. Il était difficile de ne pas être bon et noble, quand on avait pour parangon un tel père.

[1] Il se borne à nous dire : — É estovo con él algunos dias tomando placer por carnestolenddas deste año.

Des ambassadeurs du roi de France, qu'Ayala nomme mosen Juan de Viana, son amiral, et mosen de Mauny, son chambellan (Mojelier de Monur dans quelques exemplaires, sans doute messire Jean, seigneur de Vannes, et Olivier de Mauny), vinrent aussi trouver D. Juan à Navarrette. Le bruit de son alliance avec le duc de Lancastre était parvenu à la cour de France, d'autant plus qu'il avait été sérieusement question d'un mariage du duc de Berry, oncle du roi Charles VI, avec Catherine fille du duc de Lancastre. Charles VI voulait savoir au juste où en étaient les choses. Le roi de Castille les reçut très bien, et les assura de son intention de rester toujours le fidèle allié de la France, malgré les nouveaux rapports de parenté qui allaient s'établir entre lui et le duc anglais. Les envoyés français réglèrent entr'autres choses le compte des galères que la Castille avait fournies à la France, dans la dernière guerre contre les Anglais, et ils partirent de tous points satisfaits de la loyauté du roi D. Juan.

Les messagers envoyés auprès du duc de Lancastre à Bayonne par le roi de Castille y confirmèrent, à la suite de plusieurs conférences, et y jurèrent solennellement les conditions de paix et d'alliance antérieurement arrêtées à Troncoso, auxquelles on ajouta cependant quelques clauses nouvelles.

On y stipula, par exemple, que l'infant D. Fernand ne se marierait, c'est-à-dire ne serait fiancé avec aucune femme, avant que son frère D. Henri eût atteint l'âge de quatorze ans, afin que si D. Henri venait à mourir avant cet âge, le mariage eût lieu entre doña Catherine et D. Fernand.

Dans cette acte solennel de Bayonne, l'un des plus minutieusement détaillés de ce temps, où tout est réglé, stipulé, prévu article par article, avec tout le soin qu'on apporte aux actes de commerce sous seing privé, on répète jusqu'à trois fois la clause de la renonciation du duc et de la du-

chesse à toute prétention ultérieure sur les royaumes de D. Juan, et l'abandon des titres qu'ils avaient pris jusque-là de roi et de reine des royaumes de Castille et de Léon, de Tolède, de Galice, de Séville, de Cordoue, de Murcie, de Jaen, de l'Algarve, d'Algesiras, et de seigneurs des seigneuries de Lara, de Biscaye et de Molina. Ils s'engageaient à jurer sur les saints Evangiles, non seulement de n'élever aucune prétention personnelle, mais d'empêcher que, dans ses royaumes et seigneuries, en tous ou en chacun d'iceux, dans les cités, villes, châteaux, forteresses, lieux et béhétries des dits royaumes et seigneuries, aucun obtacle fût apporté en leur nom au libre exercice de l'autorité du roi de Castille et de Léon fils du roi D. Henri, de ses descendans, et des descendans de ses descendans en ligne directe, à savoir de cette manière : qu'après la mort du dit roi D. Juan fils de Henri, son fils aîné Henri les ait au même titre et avec les mêmes pouvoirs comme seigneur et roi, et, après lui, ses fils, petits-fils, arrière petits-fils et légitimes descendans issus de lui et de doña Cathalina sa femme. Que si la dite doña Cathalina mourait sans avoir de fils ou de fille du dit infant, que les fils que Henri pourrait avoir et les descendans légitimes de ceux-ci héritent, etc.

La partie financière du traité n'est pas moins curieuse. Le duc et la duchesse faisaient leur renonciation à tous droits sur les royaumes de Castille et de Léon à la condition expresse que si les quarante mille francs que le roi D. Juan et ses héritiers étaient tenus de payer annuellement au duc et à la duchesse, et à chacun d'eux sa vie durant, n'étaient pas payés entièrement à Bayonne pendant trois années consécutives, pour quelque événement, cause ou prétexte que ce fût, la renonciation serait considérée comme nulle et de nul effet; c'est-à-dire qu'en ce cas, le duc et la duchesse rentreraient dans tous les droits, s'ils en avaient, et comme ils les

avaient, sur les dits royaumes, seigneuries et terres, et pourraient faire toutes les choses qu'au nom de ces droits ils avaient faites précédemment.

On avait stipulé à Troncoso que des ôtages seraient donnés, de part et d'autre, pour la garantie des paiemens et l'exécution de toutes les parties du traité. Ces otages se rendirent à Bayonne vers la fin de l'été de cette année : c'étaient don Fadrique, duc de Benavente, frère du roi D. Juan de Castille; Pero Ponce de Léon, seigneur de Marchena; Juan de Velasco, fils de Pero Fernandez de Velasco; Carlos de Arellano; Juan de Padilla; Rodrigo de Rojas; Lope Ortiz de Estuñiga; Juan Rodriguez de Cisneros; Rodrigo de Castañeda et plusieurs autres citoyens des bonnes villes, en tout soixante personnes, comme on le voit dans Rymer par un acte de sauf-conduit de Richard II, roi d'Angleterre, accordé sur ce qu'il avait appris, dit-il, que son oncle Jean, duc de Lancastre, qu'il qualifie encore de roi de Castille et de Léon, était sur le point de s'accorder avec son adversaire d'Espagne. Ainsi, encore en 1388, et jusqu'à la date de ce sauf-conduit donné à Westminster le 26 août de cette année, on voit, dans divers actes, le duc de Lancastre qualifié de roi de Castille et de Léon par son neveu le roi d'Angleterre et de France, seigneur d'Irlande, comme s'intitulait lui-même Richard II[1].

L'idée de faire prendre, dès lors, aux deux fiancés héritiers présomptifs des couronnes de Castille et de Léon, le titre de prince et de princesse des Asturies, à l'instar de celui de princes de Galles que prenaient les héritiers présomptifs de la couronne d'Angleterre, paraît avoir été suggérée au duc de Lancastre par quelques-uns de ses conseillers anglais, et n'avoir été annexée au traité qu'à Bayonne même. On y fixa aussi le jour où Catherine viendrait en Castille, et le traité ainsi étendu et amendé, après avoir été signé et

[1] Rymer, Acte du 26 août 1388 (t. VII, p. 603).

juré par les plénipotentiaires castillans et le duc de Lancastre, fut envoyé au roi de Castille pour qu'il le signât et le jurât à son tour, tant on voulut mettre de précautions à tout cela; et, avec les otages désignés et le traité ainsi ratifié, le roi D. Juan envoya une partie de la somme qu'il avait à payer au duc en belle et bonne monnaie d'or. Un cortége de prélats, de seigneurs, de chevaliers et de dames de la cour de Castille, se rendit à Fontarabie pour y recevoir leur future reine des mains de son père. Catherine fut amenée là par les seigneurs, les chevaliers et les dames d'Angleterre et de Guienne chargés de la remettre aux envoyés castillans, et ils la conduisirent de là à Palencia, ville située au sud-ouest de Burgos et désignée pour la cérémonie des fiançailles[1]. Le prince, répète ici Ayala (qui emploie en cette occasion pour la première fois ce titre de prince) avait alors neuf ans, courant sur sa dizième année; la princesse en avait quatorze. Mais, avant la célébration des noces, il fallait que le roi de Castille s'acquittât du paiement des sommes portées au traité, et ce ne fut pas pour lui, à en juger par ce qu'en dit Ayala, une petite affaire. Son trésor était vide, et l'impôt, voté dans un moment d'élan à Briviesca par les députés des villes surtout, n'avait encore rien produit. Ce fut l'objet de toute sa sollicitude et il chercha par tous les moyens imaginables[2] à réunir cette somme énorme pour le temps. Il envoya des messagers à cet effet par tout le royaume, tant aux cités qu'aux villes et aux personnes, demander, non plus comme une chose obligatoire, mais à titre de prêt, les sommes convenues avec le duc de Lancastre et consenties par les cortès de Briviesca. Il fit une sorte d'emprunt dans le royaume, ainsi que son père l'avait fait pour le rachat

[1] Por quanto es cibdad grande, é muy abastada de viandas, é se avia de facer en ella la solemnidad de las bodas del principe Don Enrique é de la princesa doña Catalina.

[2] Por todas las maneras del mundo, dit Ayala.

de la cité de Soria et des villes d'Almazan, d'Atienza et de Deza qu'il avait données à du Guesclin. Mais, même sous cette forme, il eut grand'peine à obtenir ce dont il avait besoin pour payer le duc. Les cités et les villes du royaume contribuèrent chacune en raison d'une estimation consentie par leurs conseils particuliers formant comme de petites cortès administratives permanentes, et on préleva ainsi une somme qui s'éleva à quinze millions six cent mille maravédis, équivalant, en monnaie espagnole, aux six cent mille francs qu'il avait à payer, somme qui était bien nommée un emprunt puisqu'elle leur fut rendue par retenues successives sur les impôts ordinaires. Il y eut presque un mouvement insurrectionnel, au moins parmi les fijos-dalgo, les dames et les demoiselles à qui on le demanda, et il est à remarquer que, comme cela avait eu lieu lors du rachat de Soria, et malgré ce qui avait été voté à Briviesca, ni les prélats, ni les clercs, ni les hommes, ni les femmes nobles des différens royaumes relevant de la couronne, ne contribuèrent à cet emprunt. Mais enfin D. Juan eut l'argent qu'il lui fallait, et put payer le duc aux termes qui avaient été fixés dans le traité de Bayonne[1].

La question d'argent vidée, le roi procéda au mariage qui fut célébré à la fin de septembre dans l'église de Saint-Antolin, cathédrale de Palencia; le prince y reçut solennellement Catherine pour femme, et D. Pedro Tenorio, archevêque de Tolède, bénit les époux. C'était plus que des fiançailles, comme on voit, c'était un véritable mariage, dont la consommation seule était ajournée. Il y eut à cette occasion de grandes fêtes,

[1] Ovo grand movimiento, specialmente en los fijos-dalgo, dueñas é doncellas á quien pedian este pecho, en tal guisa que non se cobraba dinero.... É este pecho non pagaron perlados, nin clérigos, nin fijos-dalgo, nin dueñas, nin doncellas...., salvo aquellas personas é aquellos logares que avian pagado en la compra de Soria. É el Rey cobró todo este empréstito é pedido, é fizo sus pagas de los dichos seiscientos mil francos á los términos que fueron ordenados por los tratos.

des tournois et des joûtes, et le roi combla de présens les chevaliers et les dames anglaises que le duc avait envoyés avec la princesse sa fille [1].

Le roi partit de Palencia, et se rendit à Tordesillas, où il reçut des lettres de la duchesse de Lancastre sa cousine qui lui manifestait le désir de venir le voir en Castille; il s'empressa de lui répondre selon son désir, et envoya au devant d'elle, pour la recevoir et lui faire honneur, des prélats et des chevaliers, qui lui firent faire le plus grand accueil, et il alla lui-même l'attendre à Médina del Campo, où elle arriva au mois de novembre, et passa quelques jours avec lui. Il ne se contenta pas de lui donner de ses joyaux; il y ajouta un don magnifique, il lui donna une ville, la ville de Huete, avec tous ses revenus et tous ses droits, sa vie durant, et l'en fit mettre aussitôt en possession. Il reçut aussi de la part du duc de Lancastre et de la duchesse sa cousine quelques présens dignes d'un roi, entr'autres une ceinture d'or très riche et une très belle couronne royale également en or. Le duc lui mandait qu'il avait fait faire cette couronne pour s'en couronner roi de Castille; mais que, puisque, grâces à Dieu, ils étaient racommodés, il la lui envoyait, et que c'était maintenant à lui de la porter. Le roi de Castille, de son côté, lui envoya des chevaux castillans et genets, et de belles mules de cette vive et élégante race particulière à la Péninsule. Et chaque jour, dit Ayala, ils s'envoyaient des joyaux et des présens, et de très bonnes lettres, et devenait plus grande l'amitié qui s'était établie entre eux [2].

Alors, et alors seulement, le duc de Lancastre quitta le titre qu'il avait jusque-là si pompeusement porté de roi de

[1] É fueron fechas muy grandes alegrias, é muy grandes fiestas, é muchos torneos é justas; é el Rey dió de sus joyas á los caballeros ingleses que el duque de Alencastre enviára con la princesa su fija.

[2] É de cada dia se enviaban sus joyas é sus dones, é muy buenas cartas, é crescia grand amor entre ellos.

Castille et de Léon, et cette alliance mit fin aux contestations des deux branches de la famille royale de Castille, branches également bâtardes, qu'un compromis réunit ainsi après une longue division.

Les différends de la Castille et du Portugal cependant n'étaient pas terminés, et bien qu'il eût beaucoup à faire dans son royaume, et de graves oppositions à maîtriser, le roi de Portugal entra dans les provinces de Galice et de Léon et y obtint quelques avantages, spécialement au siége et à la prise de Tuy et de Valence d'Alcantara. Peu après, toutefois, le 29 novembre, une trève de six ans fut conclue entre les deux rois, et ils se restituèrent les places qu'ils s'étaient prises l'un à l'autre. Le 3 octobre de la même année, le roi de Portugal avait vu naître son fils aîné, Don Alfonse, qui mourut à l'âge de dix ans. Le schisme continuait entre les deux pontifes, avec autant de tenacité que le premier jour. Le 15 d'octobre, le pape Urbain VI mourut à Rome. Boniface IX, Napolitain comme lui, lui succéda.

Au mois d'avril 1390, le roi de Castille réunit les cortès à Guadalajara; il y proposa de renoncer aux royaumes de Castille et de Léon en faveur de son fils don Henri, se réservant seulement quelques villes; mais les membres de son conseil privé, dont il avait demandé l'avis, lui démontrèrent que cela n'était pas dans l'intérêt du royaume. Dans ces mêmes cortès, il donna à son second fils don Ferdinand la seigneurie de Lara, le fit duc de Peñafiel, comte de Mayorga, et lui donna en outre la ville de Cuellar, la ville et le château de San-Estevan de Gormaz, la ville et le château de Castro-Xériz, et une rente annuelle de quatre cent mille maravédis. La cérémonie d'investiture eut lieu en présence des cortès. Le roi fit venir l'infant, et, devant l'assemblée, fit lire la charte qui lui concédait un aussi grand état; il lui donna ensuite pour armes un écu, parti aux armes de Castille et d'Aragon, et de gueules à la bordure, à plusieurs chaudières

d'argent, comme seigneur de Lara. Il lui mit aussi sur la tête une couronne ducale en perles comme duc de Peñafiel. Le prince héritier de la couronne, fils aîné du roi, se leva là-dessus, et baisa les mains au roi son père en lui disant : — « Seigneur, je vous baise les mains, et tiens à grande et insigne merci les faveurs et les grâces que vous faites en ce jour à mon frère l'infant D. Ferdinand votre fils. » L'infant D. Ferdinand se leva à son tour, et baisant les mains du roi, lui dit : — « Seigneur, je vous baise les mains pour les faveurs, les biens et les honneurs qu'aujourd'hui vous me faites. » Il alla ensuite vers le prince son frère, et lui baisa aussi les mains en lui disant : — « Seigneur, je vous tiens à grand'merci de toute la bonne volonté que vous avez montrée aujourd'hui envers moi, et j'espère que Dieu me fournira l'occasion de vous servir selon votre plaisir. » Le roi déclara toutefois que, bien qu'il donnât à son fils Castro-Xériz et San-Estevan de Gormaz, il n'entendait pas les lui donner à perpétuité, et les aliéner à toujours de la couronne ; qu'il les lui donnait jusqu'à la mort de madame de Lancastre investie en Castille des villes de Médina del Campo et d'Olmédo, de telle sorte qu'il voulait qu'à la mort de la duchesse ces deux dernières villes passassent à l'infant D. Ferdinand son fils, lequel en retour rendrait Castro-Xériz et San-Estevan de Gormaz à la couronne [1].

On fit en ces cortès plusieurs lois utiles concernant les impôts, et elles offrirent plus d'une fois l'aspect d'une véritable assemblée délibérante moderne. Cependant, la santé du roi était déjà très ébranlée, et les cortès s'étant séparées, il se rendit de Guadalajara en un lieu appartenant à l'archevêché de Tolède, nommé Brihuega, qui est, dit Ayala, un très bon séjour l'été, car déjà on était au mois de juin. Des messagers du maître d'Avis, roi de Portugal, vinrent le

[1] Cronica del Rey D. Juan, año XII, c. 4.

trouver là; le chef de l'ambassade était D. Alvar Perez Camelo, prieur des Hospitaliers de Saint-Jean en Portugal, qui fit ratifier par le roi de Castille la trève de six ans dont les bases avaient été arrêtées à Monzon, le 29 novembre 1389.

D. Juan passa de Brihuega à Roa, où était sa sœur doña Léonore, reine de Navarre, et avec lui y vinrent les ambassadeurs du Navarrais, que celui-ci avait envoyés auprès de D. Juan pendant les cortès de Guadalajara pour y traiter de l'espèce d'émigration de la reine de Navarre en Castille. Charles-le-Noble avait demandé qu'on lui rendît au moins, à défaut de la reine sa femme, sa fille aînée doña Juana, et D. Juan obtint de sa sœur qu'elle satisfît en cela son mari. L'infante doña Juana fut reconduite à Pampelune par un cortége spécial de dames et de chevaliers chargés de la ramener et de la remettre à son père [1].

D. Juan alla passer une partie du mois de juillet à Sotos-Alvos, petit lieu agreste et boisé, dans lequel était un monastère, et où le roi pouvait concilier certains devoirs de dévotion qu'il s'était imposés avec le plaisir de la chasse et le soin de sa santé; mais il n'y demeura que quelques jours, et la chronique nous le montre, le jour de Saint-Jacques (26 juillet), à Ségovie, dans l'église cathédrale, instituant un ordre nouveau; il fit publiquement un discours dans l'église au sujet de cette nouvelle décoration, dont il fit consacrer et bénir les insignes, consistant en un collier d'or, fait comme les rayons du soleil, avec une colombe blanche à la partie postérieure, image de la grâce du Saint-Esprit. Il tira aussi de sa ceinture un livre contenant les statuts du nouvel ordre et les conditions et obligations auxquelles étaient tenus ceux à qui il serait conféré. Il fit bénir sur l'autel le livre et un certain nombre de ces colliers, qu'il y prit ensuite de ses mains pour en décorer un nombre égal de cheva-

[1] Cronica del Rey D. Juan, año XII, c. 17.

liers de sa cour. Il ne rêvait que d'ordres en ce moment, et ce lui était sans doute un amusement salutaire; car il institua, dans ce même temps, une autre devise, pour ses écuyers spécialement, appelée la Rose. Ceux qui voulaient faire preuve de leurs corps en joûtant ou de toute autre manière la portaient, dit Ayala; et parce que peu de temps après le roi mourut, on ne porta plus ces devises, et l'on n'en parla plus. Cependant, il faisait tout cela à bonne intention; et si la volonté de Dieu avait été qu'il vécût, sa volonté à lui était de faire quantité d'ordonnances utiles [1].

Le reste de la vie de D. Juan, qui se termina à l'entrée de l'automne de cette année, fut rempli de peu de faits. Il fonda un monastère de frères d'entre les Chartreux, « qui est un ordre où jamais ils ne mangent de viande ni ne parlent [2], » dans le val de Lozoya, à l'est et au pied du Guadarrama, près d'un lieu nommé Rascafria, à quatre lieues de Ségovie. C'est un monastère qui est devenu célèbre sous le nom de la Cartuja (la Chartreuse) de Paular ou Pobolar. Il l'établit d'abord dans une maison et des attenances qu'il possédait dans le val de Lozoya, dans le voisignage d'un ermitage placé sous l'invocation de Notre-Dame-del-Paular ou Pobolar, à cause de l'abondance des peupliers blancs, en espagnol pobos, qui croissent sur les rives de la petite rivière ou gros ruisseau (la Lozaya, riachuelo) coulant au milieu de la vallée. C'est d'où vint à ce monastère le nom devenu célèbre et qui lui est resté de Chartreuse del Paular. D. Juan avait fait le vœu de fonder ce monastèro dans l'église de Saint-Jacques de Ségovie, le jour de la fête de l'apôtre. Nous venons de voir que ce fut ce même jour qu'il institua l'ordre de la Colombe ou du Saint-Esprit. Il était comme pressé d'accumuler les fonda-

[1] Ibid., l. c.

[2] Un monesterio de frayles de los Cartuxos, que es una Orden que nunca comen vianda nin fablan.

tions pieuses et les œuvres de pénitence. Il assigna pour la construction de l'édifice deux cent mille maravédis, et en donna trente mille comptant. Les constructions commencèrent le 29 août, et, en date de Ségovie, le 12 septembre 1390, il écrivit au prieur de la Grande Chartreuse une lettre à ce sujet, respirant les sentimens les plus religieux [1].

D. Juan partit de Ségovie avec le projet d'aller passer l'hiver en Andalousie, à cause de la douceur du climat, et « pour apaiser cette terre par la justice. » Il avait près de lui, dans ce voyage, la reine doña Béatriz, sa femme, et elle devait aussi se rendre en Andalousie pour y passer l'hiver, que les infans, savoir : le prince D. Henri, la princesse, sa femme, fille du duc de Lancastre, et l'infant D. Ferdinand, devaient passer à Talavera, ville bonne à habiter pendant la mauvaise saison. Il se rendit d'abord à Turuegano ou Turegano (Torrelaguna?), et de là envoya des messagers au roi de France et en Portugal. Il envoya aussi de là la reine sa femme et ses fils à Madrid où ils devaient l'attendre, et d'où les infans devaient être conduits à Talavera, tandis que la reine prendrait avec lui le chemin de l'Andalousie; il descendit en conséquence du Guadarrama à Alcala de Hénarès, où il voulait prendre diverses dispositions touchant son service avant de quitter la Castille [2].

D. Juan arriva, au commencement du mois d'octobre, à Alcala de Hénarès. Il ne voulait y passer que peu de jours et y mettre ordre à quelques affaires avant de quitter la Castille pour l'Andalousie. Il était à Alcala délibérant avec son conseil, lorsqu'on lui apprit la venue de cinquante che-

[1] Voir Gil Gonzalez Davila, Vida de D. Enrique III.

[2] Se trouvant à Turuégano ou Turégano, le 21 septembre, il fit donation à l'ordre de Saint-Benoît de l'Alcazar de Valladolid, à l'effet d'y fonder un monastère qu'il dota d'une rente perpétuelle pour que : — los monges que y son é fueren rueguen á Dios que govierne é rixa los mis Regnos, que por él me son encomendados, á su santo servicio é salvacion de mi ánima.

valiers chrétiens dont la famille était depuis des siècles établie sur les terres de Marok. C'étaient, dit-on, des descendans de chrétiens de l'antique race des Goths qui depuis la conquête de l'Espagne par les Maures avaient toujours demeuré en Afrique, où les avait envoyés Ulit Mimmolin (l'émir el Mouménym Walid) à la prière du comte Don Illan (le comte Julien), car ils étaient ses amis, et les Maures appelaient cette lignée de chrétiens qui vivaient parmi eux les Farfanes.

Les chevaliers Farfanes avaient envoyé, en 1386, en Espagne un messager appelé Sancho Rodriguez pour solliciter du roi D. Juan qu'il les réclamât à l'émir de Marok et leur accordât la permission de s'établir à Séville. Le roi fit ce qu'ils désiraient, et le conseil de Séville les admit au titre de citoyens, par une curieuse lettre, datée du 8 octobre de cette année 1386, qui a été conservée dans les archives de Séville. « Nous vous faisons savoir, leur mandait le conseil, que Sancho Rodriguez, votre parent, est venu à nous, et nous a dit certaines choses par lesquelles nous avons connu son intention et la vôtre; et nous l'avons reçu avec beaucoup de bienveillance. Nous désirons vous voir dans cette ville au service de Dieu et de notre seigneur le roi. C'est pourquoi soyez certain que, la volonté de Dieu étant que vous abordiez en cette ville, vous serez de nous très bien reçus, et nous ferons avec vous toutes les choses qui seront pour le service de Dieu et du roi. » Les Farfanes vinrent, en effet, à Séville, après avoir mis ordre à leurs affaires dans le royaume de Marok, en 1390, apportant au roi D. Juan une lettre de l'émir de Marok, dans laquelle, après un long préambule selon le formulaire oriental, il lui disait : « Je t'envoie ceux que tu m'as demandé, et qui sont de ta loi, et de grande lignée; prends-les. Ce sont là les cinquante Farfanes, Goths des anciens de ton royaume : que Dieu les protége! Ce sont bons serviteurs et vaillans, soucieux de leur parole, fermes et hardis, d'habitude loyale, et tels que, si tu veux t'en servir, tu pourras en tirer grand profit.

Ils s'en vont, recommandés à ta faveur, dans les royaumes qui furent de leurs aïeux les bons rois goths : que Dieu leur pardonne! Je te les envoie là comme tu le désires; Dieu te soit en aide à toi-même [1] ! »

Porteurs de cette lettre, les Farfanes étaient débarqués depuis quelques mois à Séville, et ne trouvant pas le roi en Andalousie s'étaient mis en route pour aller le saluer, et la lui remettre en Castille, où on leur dit qu'il était. Ils ne purent le joindre qu'à Alcala de Hénarès. D. Juan apprit leur arrivée avec plaisir, et se disposa à les bien recevoir, comme du reste l'intérêt qu'il avait mis précédemment à cette affaire devait le faire supposer; car il avait envoyé, à diverses reprises, traiter de leur retour avec le roi de Marok. Selon l'usage, ils menaient avec eux leurs femmes et leurs enfans, et ils s'arrêtèrent d'abord aux portes de la ville, où ils dressèrent leurs tentes et mirent paître leurs chevaux, en attendant que ce fût le bon plaisir du roi de les recevoir en sa merci. Or, il arriva que, le dimanche, 9 octobre, après avoir entendu la messe de grand matin, D. Juan monta à cheval,

[1] Zuñiga, Anales de Sevilla, p. 247 et seq. — Ces Farfanes, ou plusieurs d'entre eux, s'établirent alors à Séville, et plus tard, en 1394, le roi Henri III, se trouvant à Loreña le 20 mars, leur donna un privilége qui les remit en possession de leur ancienne noblesse. Ils fondèrent diverses maisons et chapelles dans Séville, une entre autres dans la paroisse de Saint-Martin, dans la frise de laquelle se voient leurs armes portant trois grenouilles de sinople sur champ d'or. Ils avaient dans les anciennes cortès un député, gardien (tenedor) de leurs priviléges, qui, portant la parole pour tout le lignage, en défendait les prérogatives avec zèle (Zuñiga, p. 255).— Henri III, dans son privilége du 20 mars 1394, en fit une espèce de garde à part; il y dit :— Por facer bien é merced á vos Alonso Perez capitan, é á vos Alonso Lopez capitan, é Fernando Perez, é Anton Miguel, é Pero Alonso, é Juan Diaz, é Martin Ferrandez, é Berenguel Fernandez, é Matheo Diaz, é Asensio Gonzalez, é Lorenzo Perez, é Garci Alonso, é Diego Rodriguez, é Diego Yañez, é Fernando Alonso, caballeros Farfanes de los Godos, por quanto venistes de los Regnos de tierra de Moros, onde erades naturales, á vivir en los nuestros Regnos, é servicio de Dios, é por salir de tierra de los enemigos de la Fé, é por que vos la envió á rogar é mandar el Rey Don Juan mi pàdre é mi señor, que Dios dé santo paraiso, prometiendo vos por ello muchas mercedes : por ende tomovos en mi guarda é defendimiento, etc.

et, accompagné de l'archevêque de Tolède D. Pedro Tenorio, voulut aller voir les chevaliers Farfanes dans leur camp : il sortit de la ville par la porte dite de Burgos; il montait un grand cheval castillan, de voyage : ayant à traverser une terre nouvellement défrichée, il donna de l'éperon à son cheval, qui, vers le milieu du chemin qu'il avait à faire, broncha et tomba avec le roi et sur lui, de telle sorte qu'il lui rompit tout le corps. Ceux qui suivaient à quelque distance derrière le roi, le voyant tomber, accoururent pour le secourir, mais ils le trouvèrent inanimé, avec plusieurs membres brisés de sa chute, et mort du coup. L'archevêque de Tolède D. Pedro Tenorio, qui, comme nous l'avons dit, accompagnait le roi, fit aussitôt porter une tente et la fit dresser où le corps expiré gisait, fit venir des médecins et répandre le bruit qu'il n'était pas mort. Il put cacher sa mort ainsi quelque temps en ne laissant personne approcher du lieu où il était. Il usait de ce stratagème pour se donner le temps d'écrire aux cités, aux seigneurs et aux chevaliers, des lettres par lesquelles il leur faisait savoir l'accident qui était arrivé au roi. Il ne leur disait pas que le roi était mort, mais seulement en péril de mort; dans un état alarmant et qui laissait peu d'espérance de le sauver; qu'il ne pouvait signer, et qu'il avait donné l'ordre de signer ces lettres pour lui à l'archevêque de Tolède, à l'abbé de Fusillos et à un autre docteur; il leur ordonnait de mettre le plus de soldats fidèles qu'ils le pourraient dans les cités, les villes et les forteresses qui dépendaient d'eux, afin que, le cas échéant de sa mort, ils pussent être loyaux, comme ils y étaient tenus, au prince D. Henri son fils premier né, héritier de son royaume. Les lettres étaient en son nom, écrites comme s'il eût été vivant, avec le protocole ordinaire en tête : « Don Juan, par la grâce de Dieu, etc. » Ces lettres étaient circulaires pour la généralité des cités, des villes, des seigneurs et des chevaliers; mais à quelques-unes plus éloignées, ou

dont on était sûr, on annonçait, par des lettres particulières et plus vraies, tout simplement la mort du roi, en les invitant à faire immédiatement proclamer roi le prince des Asturies D. Henri.

La ville d'Écija reçut une de ces lettres, et ses capitouls réunis en conseil arrêtèrent que, le matin du mardi suivant du même mois d'octobre (le 18 par conséquent ou le 25), il serait fait un deuil public à l'occasion de la mort du dit seigneur roi ; on voit par l'arrêté qui prescrivait ce deuil en quoi consistaient certaines parties de la cérémonie : à briser, par exemple, des écus héraldiques et à pousser des gémissemens par les places et par les rues « comme ils le devaient pour un tel seigneur et leur roi naturel (c'est-à-dire national ou non étranger) comme celui qu'ils avaient perdu ; ils devaient en outre proclamer et recevoir pour roi et seigneur le seigneur roi Don Henri, son fils aîné et son héritier. » Ordre fut donné à Pero Gonzalez, majordome du conseil, de faire chercher deux écus aux armes peintes du roi pour les briser, à l'image de ce que Dieu avait fait de sa personne, et de faire acheter du pain et du vin, de la cire et toutes les autres choses nécessaires pour la fête mortuaire du dit roi [1].

Ces lettres envoyées et ces premiers soins donnés à la politique, l'archevêque de Tolède, cessant de cacher la mort du roi, fit lever le corps d'où il était, et le fit exposer dans une chapelle du palais qu'il habitait à Alcala de Hénarès, propriété des archevêques de Tolède.

La reine doña Béatriz, qui était allée, ainsi que nous l'avons dit, attendre son mari à Madrid, pour se rendre avec lui en Andalousie, dès qu'elle sut sa mort, vint à Alcala de Héna-

[1] Roa, Santos de Ecija, fol. 127. — On y lit aussi qu'à la nouvelle de la mort du roi, les habitans des villes d'Osuna et d'Estepa accoururent demander à ceux d'Ecija de mettre des hommes à la garde des frontières, là où elles touchaient aux états musulmans : — Que pusiesen guarda en la tierra del mojon de los Moros.

rès, et avec elle l'évêque de Siguenza, que nous connaissons, D. Juan Serrano, autrefois prieur de Guadalupe, chancelier du sceau privé du roi. L'archevêque de Tolède se rendit de son côté en toute hâte, le lendemain, à Madrid, où étaient le prince D. Henri et l'infant D. Ferrand son frère, et fit crier par le peuple : Castille et Léon pour le roi D. Henri! selon l'ancien usage. Le nouveau roi était le troisième du nom de Henri entre les rois de Castille et de Léon. Le corps du roi D. Juan fut gardé dans la chapelle du palais de l'archevêque de Tolède, à Alcala de Hénarès, où la reine doña Béatriz et l'évêque de Siguenza demeurèrent jusqu'à ce qu'il fût transporté à Tolède, où il fut enterré en grande pompe, le dimanche 27 février 1391, dans la chapelle que le roi D. Henri, son père, avait fait faire en l'église cathédrale de Sainte-Marie.

Ainsi finit D. Juan 1er, fils de Henri II, le dimanche 9 octobre 1390, à l'âge de trente-deux ans et un mois et demi (il était né le 24 août 1358, en Aragon, durant l'exil de son père), après un règne de onze ans, quatre mois et douze jours. Il était de petite taille, de faible complexion, et avait eu de fréquentes maladies. De teint blanc et rose, il était doux, assez facile et assez franc de caractère; de bonnes mœurs et d'agréables manières, nullement disposé à la colère: gouvernant assez bien, quoiqu'il ait toujours eu dans tous ses faits fort petit succès, spécialement dans la guerre contre le Portugal[1].

Remarquons sous ce règne et sous celui du feu roi Henri

[1] On lit dans les Anales Toledanos terceros, publiés par Florez (España sagrada, t. XXIII) : — Et este susodicho Rey Don Johan murió domingo antes yantar en Alcalá de Fenares de la diocesi de Toledo corriendo un caballo, nueve dias de octubre del año del nascimiento de nuestro Salvador de mil et trecientos et noventa años.... Et fueron por el cuerpo á Alcalá de Fenares, et trugeronlo á la dicha cibdat de Toledo con grant honra.... Et fué enterrado en la capilla de su padre Don Enrique, con muy grandes llantos de todos los que ay se acertaron, et de los caballeros et de los cibdadanos de Toledo, en la eglesia cathedral, domingo siguiente veinte et siete dias de febrero del año susodicho de noventa et un años.

son père l'introduction en Castille de plusieurs titres qui, jusque-là, y avaient été hors d'usage; je veux parler des titres de duc, de marquis et de connétable. Le titre de duc fut donné par Henri II, avec la ville de Benavente, à son fils bâtard D. Fadrique, qu'il avait eu de doña Léonor ou Béatriz Ponce de Léon, et il fut le premier qui fut duc en Castille. C'est ce même D. Fadrique que nous avons vu fiancé à Béatriz, fille du roi de Portugal, qu'épousa en son lieu le roi de Castille D. Juan, frère de D. Fadrique. Il fut depuis fiancé à doña Leonor, comtesse d'Albuquerque, dame de l'Infantado, qui se maria avec l'infant D. Ferdinand, duc de Peñafiel, second fils de D. Juan roi de Castille. Il fut aussi question de le marier avec doña Béatriz fille de D. Juan I, roi de Portugal, et avec la fille de D. Alfonse d'Aragon marquis de Villena, mais aucun de ces mariages ne s'effectua. Turbulent et ambitieux, il manifesta en plusieurs occasions des prétentions exhorbitantes sous le règne de Henri III son neveu; il fut fait prisonnier et enfermé au château de Burgos, dans la tour du Limaçon (*del Caracol*), d'où il fut conduit dans la tour de Montiel, et en dernier lieu au château d'Almodovar del Rio.

Le titre de duc est dérivé du verbe *ducere*, guider, conduire, et l'on sait que les Romains appelaient *duces* les capitaines de leurs armées auxquels était confié le commandement des provinces sujettes ou assujetties, soit en deçà, soit au delà des limites de l'empire. Aux premiers ils donnaient le nom de *duces provinciales*; ils appelaient les seconds *duces limitanei*. Au nombre de ceux-ci étaient les chefs romains chargés par exemple du gouvernement de l'Arménie, de la Mésopotamie, etc. Les Goths d'Espagne appelaient de même ducs, comme nous l'avons vu, les capitaines-généraux de provinces : c'est ainsi qu'il y avait de leur temps des ducs de Narbonne, des ducs de Cantabrie, de Carthagène, de Mérida, etc. La loi des Partidas de Castille

dit que les ducs sont les chefs et les conducteurs des armées, et qu'en raison de l'honneur que cet office faisait rejaillir sur ceux qui en étaient invertis, les rois appelaient duchés les terres à la garde desquelles ils plaçaient ces chefs de premier ordre : il n'y avait plus eu de ducs en Castille jusqu'à ce que le roi D. Henri créât duc de Benavente D. Fadrique son fils, seigneur de Medina de Rioseco et de Tordehumos, qui, comme nous l'avons dit, fut le premier qui porta ce titre dans ces royaumes.

Le second fut l'infant de Castille, D. Ferdinand fils du roi D. Juan Ier, avec le titre de duc de Peñafiel.

Le troisième, D. Henri, infant d'Aragon, maître de Saint-Jacques, par la faveur du roi D. Juan II, lorsqu'il le maria avec sa sœur l'infante doña Catalina, lequel fut fait à cette occasion duc de Villena.

Le quatrième fut D. Fadrique de Castille, au titre de duc d'Arjona, par la faveur du même roi Juan II.

Le cinquième duc fut D. Alvaro de Luna, connétable de Castille, avec le titre de duc de Truxillo.

Il y eut aussi des ducs de Cadiz, de Plasencia, de Arévalo et de Valence; mais ces titres ne se conservèrent pas, et il n'y avait, au commencement du dix-septième siècle, que dix-huit ducs en Castille. Les prérogatives des ducs, au moins de ceux qui étaient de sang royal, comme le furent quelques-uns des premiers, étaient nombreuses. Ils portaient la couronne sur la tête, et dans l'écu de leurs armes une couronne peu large, à pointes multipliées et égales, telle que celle que le roi D. Juan Ier mit sur la tête de l'infant D. Ferdinand son fils quand il le fit duc de Peñafiel, laquelle avait la forme d'une guirlande semée de perles. D. Geronymo de Urrea, dans ses dialogues, dit que la couronne du duc doit être un cercle de pointes en forme de fleurs, plus grandes que celles du marquis, et garnie de pierres. Le duc pouvait porter une sorte de sceptre à la main, avoir des huissiers ou

massiers, entendre la messe sous un dais entouré de courtines, enfin avoir des rois d'armes affectés à sa personne. Quand il venait du dehors, le roi se levait pour le recevoir. Il s'asseyait devant lui, et entendait la messe sous le dais, même en la présence du roi. Selon l'étiquette des derniers siècles, il se couvrait devant le roi sur l'ordre de celui-ci ; mais il y avait en cela certaines différences assez marquées. Ainsi, aux uns le roi ordonnait de se couvrir avant de lui parler ; aux autres, après lui avoir parlé et avant qu'il leur répondît; à d'autres enfin, après qu'ils lui avaient parlé et qu'il leur avait répondu.

Les prérogatives des ducs, dont le nombre pendant longtemps ne s'éleva pas au-dessus de dix-huit, étaient supérieures à celles des grands eux-mêmes ; de manière, dit Salazar, qu'on peut toujours tirer sans se tromper cette conséquence : « Il est duc, donc il est grand ; » mais non au contraire : « Il est grand, donc il est duc ; » car il y a un certain nombre de marquis et de comtes qui appartiennent à la grandesse, bien qu'ils ne soient pas ducs. Les terres dont ils tiennent le titre de duc étaient à eux en toute propriété : tous ceux qui les habitaient leur devaient de la seigneurie, sans que pût se dispenser de les appeler ainsi quelque personne que ce pût être, quelle que fût sa qualité.

Ce fut en l'année 1382 que le roi D. Juan Ier institua dans les royaumes de Castille et de Léon la dignité de connétable en la personne de D. Alfonse d'Aragon, marquis de Villena, comte de Denia et de Ribagorza, fils de l'infant D. Pedro, petit-fils par conséquent de Jacques II, roi d'Aragon, et cousin-germain du dernier roi d'Aragon Pierre IV. Il lui donna la connétablie au moment d'entrer en Portugal pour y faire la guerre à Ferdinand. Le marquis fut créé connétable avec cette cérémonie : il se mit à genoux devant le roi, lequel lui passa à l'index de la main droite une alliance, puis lui remit une épée nue et un étendard. Sur quoi il jura

que, par aucune terreur de mort, il ne laisserait d'accomplir ce à quoi il était obligé pour l'accroissement de la Foi, le service du roi, et l'augmentation de sa puissance. Ce fut le premier connétable de Castille et de Léon.

Le second fut D. Pedro Henriquez de Castille, comte de Trastamare, fils de D. Fadrique, maître de Saint-Jacques, et petit-fils du roi Alfonse XI.

Le troisième fut D. Rui Lopez d'Avalos; le quatrième, don Alvar de Luna; le cinquième, D. Miguel Lucas de Iranzo; le sixième, D. Pedro Fernandez de Velasco, comte de Haro, par la grâce du roi D. Henri IV en l'an 1473. Depuis lors la connétablie fut héréditaire dans la famille de Haro.

La charge et les prérogatives du connétable consistaient à remplacer le roi comme son vicaire ou son lieutenant près des armées. Il était généralissime et grand justicier des soldats dans les causes civiles et criminelles, sans appel, sauf à la personne royale elle-même. A cet effet il nommait des juges, des ministres et des agens autant que besoin était, tant pour l'administration de la justice que pour celle des vivres et des munitions de guerre [1].

Quand l'armée avait à passer d'un logement à un autre, et qu'il publiait ses ordres du jour avec ce protocole en tête: « Le roi et son connétable ordonnent, etc.; » tous les seigneurs et les chevaliers, quels que fussent leurs titres et leur importance, lui devaient l'obéissance comme au roi lui-même. Il était juge des défis et des duels; c'était à lui qu'étaient confiées en campagne les clefs de la ville, du château ou de la forteresse où s'arrêtait le roi, et il était responsable de ce qui pouvait lui arriver. Dans les grandes cérémonies, le connétable pouvait porter, soit simplement sur la tête, soit au morion du casque, une couronne affectant une forme spé-

[1] Justicia mayor de los soldados en las causas civiles y criminales, dit Salazar, sin apelacion, salvo á la persona real.

ciale, dite couronne de connétable, et il la mettait au chef de l'écu de ses armes. Enfin, dans les armées, c'était en tout la première personne après le roi, et sans ses ordres nul ne pouvait agir en campagne dans les guerres sur terre. L'amiral seul balançait sa puissance dans les guerres maritimes.

Toutes les histoires d'Espagne sont d'accord à dire que le premier qui porta le titre de marquis en Castille fut le comte de Denia et de Ribagorza, D. Alfonse d'Aragon, fils de l'infant Pierre d'Aragon et petit-fils du roi d'Aragon Jacques II. Nous avons vu que le titre de marquis de Villena lui fut conféré par le roi Henri II en raison des services qu'il lui avait rendus dans sa longue lutte contre Pierre-le-Cruel. L'étymologie de ce mot se tire de *marchen*, parole germanique qui signifie limite, pays limitrophe, frontière d'état à état ou frontière maritime, d'où le mot français marche. C'est ce qui a fait nommer le canal ou bras de mer qui sépare la France de l'Angleterre la marche britannique. On appelle en Allemagne margrave, celui qui est préposé à la garde de ces sortes de terres formant les limites ou la marche d'un état à un autre ou sur la mer, comme aussi à celui qui les possède à titre propre, et on donne au territoire sur lequel s'étend sa juridiction le nom de margraviat; de sorte que margrave revient à marquis, et margraviat à marquisat. La seigneurie de Villena étant située aux confins du royaume de Tolède, et limitrophe des royaumes d'Aragon, de Valence et de Murcie, comme la province qui fut appelée d'abord *Marcha de Aragon*, et ensuite par corruption *Mancha*, le roi de Castille donna le titre de marquis à D. Alfonse d'Aragon, et, à l'état dont il voulait récompenser ses services, le nom, comme on voit, très approprié, de *Marquesado de Villena*, qui a prévalu sur ceux de principauté et de duché que quelques rois ont essayé de lui donner depuis. Le second état qui ait reçu ce nom en Castille fut le marquisat des Asturies de Santillane, que Don Juan II donna à D. Iñigo Lopez de Mendoza, seigneur de

Hita et de Buitrago, fils de l'amiral D. Diego Hurtado de Mendoza, et souche des ducs de l'Infantado. Le titre de marquisat convenait très bien aussi aux Asturies de Santillane, situées aux confins de la Castille avec l'Océan du nord.

A ces créations de ducs, de marquis et de connétables, les deux rois Henri II et Juan I[er] ajoutèrent quelques autres formes hiérarchiques empruntées aux États du continent. C'est ainsi que Juan I[er] fit, comme nous l'avons vu, des maréchaux de Castille au moment où il commençait la guerre contre le Portugal, en 1382. Ces maréchaux ne furent institués qu'au nombre de deux. Les premiers qui reçurent ce nouveau titre furent Ferrand Alvarez de Tolède, seigneur de Valdecorneja, ancêtre du duc d'Albe, et Pero Ruiz Sarmiento, adelantado de Galice, et souche de la maison des comtes de Santa-Marta et Ribadavia. Pero Ruiz Sarmiento fut tué au siége de Lisbonne, et Juan I[er] donna la dignité qu'il laissait vacante par sa mort à son frère Diego Gomez Sarmiento, seigneur de Salinas et de Ribadeo, qui fut tué à la bataille d'Aljubarrota. Depuis, le nombre des maréchaux de Castille fut élevé à six et même à sept; mais il resta toujours un des grades les plus enviés de la hiérarchie militaire. Immédiatement au-dessous du connétable, les maréchaux de Castille étaient comme ses coadjuteurs.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Avénement de Henri III à la couronne de Castille et de Léon. — Constitution d'un conseil de régence. — Paix avec le Portugal. — Expédition aventureuse du maître d'Alcantara contre Grenade. — Continuation du schisme. — Mort du roi d'Aragon D. Juan Ier. — Son frère D. Martin lui succède. — Vicissitudes du schisme. — Naissance de l'infant D. Juan de Castille, depuis D. Juan II, fils de Henri III (le Maladif) et de Catherine de Lancastre. — Mort du roi de Castille. — Proclamation de D. Juan II, roi de Castille, à l'âge de vingt-un mois. — Agitations de la Castille sous la minorité de Juan II. — Tutelle de son oncle l'infant Ferdinand (l'Honnête). — Mort des deux reines d'Aragon. — Guerre avec Grenade. — Concile de Pise contre le schisme. — Nomination d'un troisième pape. — Bataille d'Archidona. — Prise d'Antequera par l'infant D. Ferdinand de Castille. — Mort du roi d'Aragon D. Martin. — Inquiétudes de l'Aragon pour la succession du royaume. — Élection de l'infant D. Ferdinand de Castille, comme roi d'Aragon, par neuf arbitres commissaires.

De 1390 à 1412.

Le nouveau roi D. Henri (troisième du nom) avait onze ans et cinq jours lorsqu'il succéda à son père.

D. Fadrique, qui avait été fait duc de Benavente par le roi son père (Henri de Trastamare), oncle du jeune roi, traitait en ce moment même, à ce que tout indique, par ambition, de son mariage avec sa cousine doña Léonor, comtesse d'Albuquerque, fille et héritière de D. Sancho, fils naturel, comme Henri de Trastamare, d'Alfonse XI et d'Éléonore de Guzman. Elle possédait Haro, Briones, Cerezo, Vilforado, Ledesma, Albuquerque, les cinq villes, Codesera, Azagala, Alconchel, Medellin, Alconelar, etc., et on l'appelait la riche femme (la rica hembra). Ce mariage d'ambition était vivement recherché par D. Fadrique, qui avait manqué déjà plusieurs grands mariages, jusque-là qu'il avait été fiancé avec la reine de Castille, maintenant la reine veuve, doña Béatriz, mariage par

lequel il eût pu se flatter d'acquérir un jour la couronne de Portugal. Mais l'archevêque de Tolède, les maîtres de Saint-Jacques e de Calatrava et quelques autres craignirent que cette union ne donnât trop de prépondérance dans l'état à D. Fadrique, dont les prétentions n'étaient un mystère pour personne, et ils travaillèrent à l'empêcher, ne trouvant pas à cela de meilleur moyen que de faire immédiatement, avant que D. Fadrique eût avancé l'affaire de son côté, engager par promesse le mariage de la comtesse avec l'infant Ferdinand. La comtesse était alors à Madrid près du roi; ils s'en expliquèrent devant elle, et leur proposition lui plut ainsi qu'à l'infant, auquel, dès lors, ils firent promettre et jurer que, lorsque le roi D. Henri aurait atteint l'âge de quatorze ans, l'infant prendrait pour femme la comtesse d'Albuquerque. L'infant promit solennellement cela devant les seigneurs et les grands qui se portèrent garans de sa promesse. La comtesse avait seize ans, et pouvait accorder sa main à qui elle voulait. Elle fit dresser, par un notaire public, devant le roi, une obligation par laquelle, si, par sa faute, venait à ne pas s'effectuer le mariage quand l'infant D. Ferdinand serait parvenu à l'âge de quatorze ans, elle s'engageait à rendre au roi toutes les villes, châteaux et terres qu'elle avait en Castille [1].

D. Lorenzo de Figueroa, maître de Saint-Jacques, et D. Gonzalo Nuñez de Guzman, maître de Calatrava, dès qu'ils eurent appris la nouvelle de la mort du roi, partirent de leurs terres, et vinrent à Madrid baiser les mains à D. Henri, c'est-à-dire le reconnaître et le saluer roi. Les seigneurs et les chevaliers y accoururent aussi dans le même but. Tous y venaient pour y aviser, à cause de la minorité du roi, à la manière dont se régleraient les choses du gouvernement, et pour s'y constituer en cortès, dès que seraient arrivés à

[1] Cronica del Rey D. Juan 1ero.

Madrid tous les procuradores des villes, et quatre personnages considérables sans lesquels il était impossible de prendre aucune détermination, savoir D. Fadrique duc de Benavente, D. Alfonse marquis de Villena, D. Pedro comte de Trastamare, fils naturel du maître de Saint-Jacques D. Fadrique assassiné à Séville par Pierre-le-Cruel, et D. Juan Garcia Manrique, archevêque de Saint-Jacques de Compostelle.

Pero Lopez d'Ayala, cependant, qui se trouvait à Madrid en ce temps, rappela, dans un conseil où étaient réunis, avec l'archevêque de Tolède et les maîtres de Saint-Jacques et de Calatrava, plusieurs chevaliers et un certain nombre de procurateurs des cités et des bonnes villes, que D. Juan avait fait, à Celorico de la Vera, lors de sa première entrée en Portugal, un testament auquel avaient apposé leur nom et le sceau de leurs armes plusieurs chevaliers, entre lesquels il était lui-même, et dit qu'il serait bon d'avoir ce testament sous les yeux pour décider ce qu'il y avait à faire, bien que, depuis, et à plusieurs reprises, le roi eût déclaré qu'il ne voulait plus s'en tenir aux dispositions de ce testament, spécialement en ce qui concernait les personnes qu'il y désignait comme tuteurs de son fils et gouverneurs du royaume s'il venait à mourir avant que son successeur eût atteint sa majorité. La plupart des membres du conseil estimaient inutile, par cette dernière considération, la recherche du testament, et l'archevêque de Tolède proposa de former le conseil de régence d'après une loi des Partidas, qu'il lut, portant que, lorsque le roi viendrait à mourir laissant un héritier encore enfant, la régence serait confiée à une, deux, trois ou cinq personnes du royaume. Quelques-uns dirent que la proposition était grave pour plus d'une cause; qu'il n'y avait, dans Castille et Léon, personne d'assez grand pour être régent unique; qu'il n'y avait pas non plus deux, trois ou cinq personnes dans des conditions telles qu'elles pussent contenter tout le monde; qu'en cet état de

choses, il serait mieux que le royaume fût régi par un grand conseil, composé de toute sortes de personnes, à savoir de seigneurs, de marquis, de ducs et de comtes, comme aussi de prélats, de chevaliers et de citoyens des bonnes villes [1].

Comme ils étaient discutant ainsi depuis plusieurs jours, sur la tutèle et le gouvernement du royaume sans avoir rien décidé, arrivèrent à Madrid D. Fadrique, duc de Benavente, le comte D. Pedro et l'archevêque de Saint-Jacques D. Juan García Manrique, personnage important et rival à quelques égards de l'archevêque de Tolède D. Pedro Tenorio. Les conférences continuèrent, auxquelles les nouveaux arrivés prirent part selon leur droit, et l'on voulut savoir, ne fût-ce qu'à titre de renseignemens, et pour fournir de nouveaux élémens à la discussion, quelles personnes le roi avait nommées dans le testament dont Ayala avait parlé. On le demanda, et on chargea une commission de seigneurs, de prélats et de chevaliers, assistés de quelques députés des villes, d'en rechercher l'original dans les coffres contenant les papiers du roi. On fit un jour apporter ces coffres dans la chambre du palais où se tenaient les conférences. Rui Lopez Davalos, camérier du roi, en avait la garde depuis la mort de D. Juan, et en avait remis les clefs à l'archevêque de Tolède. On les ouvrit, et on procéda, en présence de Juan Martinez del Castillo, chancelier du sceau-privé, à l'examen des papiers, parmi lesquels le testament fut trouvé en assez mauvais état et raturé en plusieurs endroits. Plusieurs protestèrent d'avance contre son contenu. Il en fut fait, toutefois, lecture devant le Conseil, et presque tous les assistans se récrièrent de nouveau contre les dispositions de ce testa-

[1] Otros decián que era mejor que el Regno se rigiese por consejo, é para esto que el dicho consejo oviese de todos : es á saber, señores, como marqueses, duques é condes : otrosí perlados : otrosí caballeros, é omes de cibdades.

ment, le déclarant nul et désavantageux, contraire aux dernières volontés plus d'une fois exprimées devant eux par le feu roi, comme la plupart de ceux qui étaient là le savaient, notamment aux cortès de Guadalajara, lorsqu'il avait voulu abdiquer, chose qui, du reste, était de notoriété publique. Ils voulaient en conséquence qu'on le jetât au feu sans plus de façon, dans un feu, dit Ayala, qui était dans la dite chambre dans une cheminée. C'était la chambre où logeait, dans le palais du roi, l'évêque de Cuenca (D. Alvaro de Isorna), qui était chargé de l'éducation de D. Henri. Mais celui qui avait lu le testament ne voulut pas le faire, et le posa sur un lit qu'il y avait. A ce détail curieux, où se trouve presque le mot français cheminée, Ayala ajoute que les seigneurs présens, après avoir vu tous les papiers tirés des coffres livrés à leur examen, se levèrent pour s'en aller, ne tenant nul compte du testament et le laissant aux mains de l'archevêque de Tolède qui, lui, de l'aveu des autres, le prit et l'emporta, à raison de certaines dispositions par lesquelles le roi D. Juan y favorisait l'Église de Tolède dont il était prélat, déclarant qu'il entendait en réclamer l'exécution, attendu que c'étaient là des legs pieux, et faits par le roi en vue du salut de son âme; et qu'en admettant qu'en tout le reste le testament n'eût point de valeur, il vaudrait en cela [1].

[1] Voici le curieux passage où Ayala, témoin et acteur, raconte la scène du testament. Ce sont là des détails caractéristiques d'une époque : les hommes, les passions et les intérêts s'y révèlent avec une sorte de réalité vivante, et du plus grand prix à nos yeux. On y verra que je me suis attaché à en reproduire les traits, selon mon habitude, le plus près que j'ai pu de l'original : — Commenzaronle á leer; é despues que le leyeron, dixeron que aquel testamento non valia, nin era provechoso, pues era contra la voluntad del Rey Don Juan, segund que los mas que alli estaban lo sabian, é que lanzasen el dicho testamento en un fuego que estaba en la dicha cámara en una chimenea, é era la cámara dó posaba el obispo de Cuenca en el alcazar del Rey, el qual obispo criaba al Rey : é él que leya el testamento non lo quiso facer, é puso el testamento sobre una cama que ay estaba. É los señores que y eran, desque ovieron visto todas las escripturas de las arcas, levantaronse dende para se ir, non curando del dicho testamento. É el arzobispo de Toledo, con voluntad de los otros que alli

On discuta pendant plusieurs jours encore sur la façon dont on réglerait le gouvernement du royaume (el regimiento del Regno), et ils ne pouvaient s'entendre là-dessus parce que quelques-uns des grands, spécialement le duc de Benavente et le comte voulaient y prendre part. Plus que tous les autres ils contestèrent la validité du testament, où ils n'étaient pas même nommés. D'un autre côté, ils ne paraissaient pas disposés à admettre davantage que le gouvernement fût remis à un conseil, par cette considération que, quand même ils en feraient partie, ils n'auraient aucune prééminence sur les autres seigneurs, prélats et chevaliers qui le composeraient. Le principe de la loi des Partidas, invoqué par l'archevêque de Tolède, que le gouvernement fût dévolu à un, deux, trois ou cinq régents, leur plaisait mieux, par cette même considération, toute d'ambition personnelle, que, s'il était admis, ils ne pouvaient manquer d'en être membres. Mais c'était là, après tout, des prétentions, et il fallait s'en remettre de la décision à plus grand maître que soi. Or, ce plus grand maître, c'était l'assemblée des représentans de la généralité des citoyens, et l'on y voit implicitement la décision laissée au véritable souverain, c'est-à-dire au corps de la nation, au degré du moins et selon les formes que comportait l'époque. Finalement, dit Ayala, tous les procurateurs du royaume qui étaient là, et quelques-uns des principaux personnages de l'État, comme D. Juan Garcia Manrique, archevêque de Saint-Jacques, les maîtres de Saint-Jacques et de Calatrava, et quelques chevaliers, décidèrent qu'il était meilleur et plus sûr que le gouvernement fût remis à un conseil, afin

estaban, tomó el testamento, é levole consigo, por quanto estaban en él algunas mandas fechas por el Rey Don Juan á la Iglesia de Toledo donde él era perlado, diciendo que entendia de las demandar, pues eran obras de piedrd, é limosna por el alma del Rey; é puesto que el testamento non valiese en lo àl, que en aquello valdria.

que personne n'eût un pouvoir tel qu'il pût nuire à autrui. Cette décision, toute dans l'intérêt de la république, fut prise contrairement aux vœux du duc de Benavente, du comte D. Pedro et de l'archevêque de Tolède, qui, évidemment, s'attendaient à former un triumvirat de régence; mais ils durent l'accepter, et en jurèrent l'observation; l'archevêque de Tolède toutefois en faisant bien sentir qu'il ne soumettait pas sans ennui son avis à l'avis général. On établit ce gouvernement mixte comme il suit, à savoir, que le duc de Benavente, le marquis de Villena, le comte D. Pedro, les archevêques de Tolède et de Saint-Jacques, les maîtres de Saint-Jacques et de Calatrava et un certain nombre de chevaliers, plus huit des procuradores citoyens des cités et des bonnes villes, pendant six mois, se relevant par huit de six mois en six mois, se tiendraient constamment à la cour du roi, où le roi serait, se réuniraient et siégeraient, pour délibérer, dans le palais du roi, et régiraient le royaume, au nom de tous pour les cas ordinaires, en réservant les cas difficiles au conseil tout entier; que le seigneur duc, le seigneur marquis et le seigneur comte, les deux archevêques et les deux maîtres, tant qu'ils demeureraient à la cour du roi, prendraient part à la puissance, mais que si jamais ils quittaient la cour du roi pour aller sur leurs terres, ou partout ailleurs, dans le royaume ou hors du royaume, ils ne pourraient faire actes de régens, leurs pouvoirs étant essentiellement limités et ne pouvant s'exercer que collectivement dans le cercle de la cour du roi; qu'aucune lettre du roi, aucun privilége ni ordre, n'aurait de valeur que contresigné au moins par un prélat, un seigneur, un chevalier et un procurateur, en observant que ce dernier fût toujours de la province ou du royaume auquel la lettre, le privilége ou l'ordre s'adresserait. Le conseil ainsi formé, chaque membre prêta serment; l'archevêque de Tolède encore avec quelque restriction, tant il s'accommodait mal d'avoir des

pairs et des collègues de puissance. Les autres ambitions dissimulèrent mieux, et s'accommodèrent au temps. L'influence des procurateurs des villes fut même assez grande dans les premières ordonnances émanées de ce conseil, et elles eurent toutes pour objet le bien public et la diminution des charges du peuple [1].

Toutes ces mesures occupèrent la fin de l'année 1390 et le commencement de l'année 1391. Le conseil de régence fonctionna d'abord avec un accord apparent, mais les ambitions y étaient à l'étroit, et ne furent d'abord contenues que pour mieux éclater dans la suite. Le roi enfant demeura tout ce temps à Madrid, habité quelquefois par les rois précédens, mais qui était loin encore de prétendre au titre de capitale. Ce fut là qu'il apprit la mort de l'émir de Grenade Mohammed, l'ancien ami de Pierre-le-Cruel, mort en janvier *1391*, après un règne de trente ans depuis son rétablissement à Grenade, et l'avénement de son fils Youssouf Abou-Abdallah, qui sollicita la continuation de la trève que Mohammed avait avec la Castille. Ce fut à Madrid aussi qu'il apprit la révolte du peuple de Séville et de plusieurs autres villes contre les Juifs, et la terrible tuerie qui en avait été faite. Un archidiacre d'Écija, plus zélé que sage, nommé D. Ferrand Martinez, prêchant sur la place publique de Séville contre les Juifs, souleva tout le peuple contre eux. D. Juan Alfonse comte de Niebla et D. Alvar Perez de Guzman, alguacil-mayor de Séville, voulurent en vain apaiser la sédition; ayant fait donner la bastonnade à un homme qui avait exercé des violences contre les Juifs, l'alguacil-mayor fut fait prisonnier et on voulait le tuer ainsi que le comte de Niebla D. Juan Alfonse. La nouvelle en fut apportée dans la chambre où se

[1] Gil Gonzalez Davila, dans la Vie de Henri III, rapporte à la lettre les ordonnances de bien public qu'Ayala donne en abrégé. — L'analyse même occuperait trop de place ici.

tenait le conseil, par les Juifs de la cour du roi, des plus honorés du royaume, dit Ayala, qui étaient venus à Madrid pour y rendre compte des rentes qu'ils avaient recueillies pour le roi. Ils s'en plaignirent au conseil, et leurs plaintes furent écoutées : un messager fut aussitôt dépêché à Séville avec des lettres du roi délivrées par le conseil pour y faire respecter les coreligionaires des plaignans : ce messager était le député de Séville envoyé à Madrid. La révolte avait gagné Cordoue ; telle était par tout la haine qu'inspiraient les Juifs aux populations chrétiennes, que plusieurs autres villes, de l'un à l'autre bout de la Péninsule, furent le théâtre de scènes semblables. Les messagers du conseil de Castille ne réussirent que médiocrement à calmer l'effervescence populaire. Sur plusieurs points, comme si les populations eussent obéi à un mot d'ordre, les Juifs furent tués et dépouillés de leurs biens. Ainsi, dit Ayala, cet archidiacre d'Écija fut cause de ce soulèvement contre les Juifs de Castille, et de la perte des communautés juives de Séville, de Cordoue, de Burgos, de Tolède, de Logroño et de beaucoup d'autres villes du royaume, et, en Aragon, de celles de Barcelone et de Valence. Les Juifs qui purent échapper se trouvèrent tous pauvres, et plusieurs firent de grands dons aux seigneurs pour être protégés par eux contre la fureur dont ils étaient l'objet [1].

L'anti-pape Clément envoya en ce temps en Castille son légat l'évêque de Saint-Pons, avec des lettres pour le roi et le Conseil, afin de tâcher de maintenir ces royaumes en son

[1] Cronica del Rey D. Enrique III, año 1391, c. 5. — Ayala revient plus loin (año 1re, c. 20) sur cette persécution des Juifs en Espagne, qui fut plutôt l'effet du désir de prendre leurs biens que d'une dévotion véritable, et dit qu'on voulait faire la même chose aux Maures qui vivaient dans les cités et villes du royaume, et qu'on le leur eût fait probablement, si l'on n'eût été retenu par la crainte que les chrétiens qui étaient captifs à Grenade ou en Afrique ne fussent tués. — É eso mismo quisieron facer los pueblos á los Moros que vivian en las cibdades é villas del Regno ; salvo que non se atrevieron, por quanto ovieron rescelo, que los cristianos que estaban captivos en Granada, é allende la mar, fuesen muertos.

obéissance. Le pape Boniface IX avait fait de même peu auparavant, aussitôt qu'il avait été élu à Rome. Les rois de France, de Navarre, d'Aragon et le duc de Lancastre, envoyèrent aussi au roi leurs ambassadeurs, pour le féliciter de son élévation au trône. Cependant, les jalousies, les querelles, la discorde, augmentaient entre les gens du Conseil de Castille. Don Pedro, comte de Transtamare, fils du maître de Santiago Don Fadrique, demandait presque avec menaces la connétablie de Castille. Il fallait, pour la lui donner, l'ôter au marquis de Villena, et on le fit en effet. La discorde croissait chaque jour entre les gens du Conseil, et une guerre civile se préparait entre les deux partis qui divisaient la Castille, chacun attirant à lui le plus de villes qu'il pouvait. Tout menaçait d'une prochaine ruine; mais la reine de Navarre, tante du roi, qui était en Castille, le cardinal de Luna et le légat de l'anti-pape Clément, interposèrent leurs bons offices, et à force de vaincre des difficultés et des ambitions, obtinrent qu'on n'en viendrait pas à une lutte armée, et qu'on accepterait ce que décideraient les cortès. L'archevêque de Tolède surtout tenait à une modification du système de gouvernement établi en dernier lieu à Madrid, et ne cessait de dire qu'il vaudrait mieux s'en tenir à la loi des Partidas, qui prescrivait de donner au roi enfant trois ou cinq tuteurs et gouverneurs choisis par tout le royaume réuni en cortès. Après d'innombrables et ardens débats, on convint qu'il y aurait douze gouverneurs, et que six d'entre eux gouverneraient six mois de l'année, et six l'autre moitié. Une difficulté nouvelle se présenta, à savoir quels seraient ceux qui inaugureraient le gouvernement, parce qu'on supposait que ceux qui commenceraient s'empareraient de l'esprit et de la volonté du roi. A la fin, ceux-là l'emportèrent qui voulaient qu'on observât, dans la tutelle et le gouvernement, les dispositions du testament du roi Don Juan, et que cela fût confirmé dans

les cortès déjà convoquées à Burgos pour le commencement de l'année 1392. Il en fut ainsi, et les quatre tuteurs qui se trouvaient à Burgos, l'archevêque de Tolède, celui de Saint-Jacques, le maître de Calatrava et Juan Hurtado de Mendoza, commencèrent à gouverner [1].

Les cortès terminées, les tuteurs ordonnèrent que le roi vînt à Ségovie : il passa par Peñafiel, dans le château de laquelle étaient les enfans du roi don Pedro ; et l'alcayde étant mort alors, on donna sa charge à Diego Lopez de Zuñiga. Le roi arriva à Ségovie le 17 juin 1392. Il y resta tout l'été, et se rendit vers la fin de l'année à Médina del Campo, pour détourner son oncle don Fadrique, duc de Benavente, de son projet de mariage avec une fille bâtarde du feu roi de Portugal, la trêve avec ce royaume n'ayant plus que deux mois à courir. On avait des trêves aussi avec les Maures de Grenade ; mais ils envahirent vers la fin de l'année le royaume de Murcie du côté de Lorca, au nombre de sept cents chevaux et de trois mille hommes d'infanterie. Alfonso Faxardo, adelantado de Murcie, se porta à leur rencontre avec cent soixante-dix chevaux et quatre cents hommes à pied ; il leur livra bataille près du port de Nogalate, les mit en déroute, en tua et en fit prisonniers un grand nombre ; les autres s'échappèrent fort maltraités. Gil Gonzalez dit qu'ils surprirent la ville de Arabaca, y mirent le feu et l'incen-

[1] Ce nouveau conseil de régence, conforme au testament du roi, institué par les cortès de Burgos, entra en fonctions le 20 février 1392, et délivra, à la date de ce jour, un grand nombre de confirmations de privilèges qui existent dans les archives de diverses villes et grandes maisons d'Espagne. Les secrétaires y mirent soigneusement la formule de contre-seing indispensable :—Yo Sancho Ruiz de Valdés la fiz escribir por mandado del Rey, con acuerdo é abtoridab de los sus tutores é regidores de los sus Regnos (Alarcon, Relac. genealog., escript. 116). — Les cortès étaient encore réunies à Burgos le 22 avril 1392, comme on le voit par une cédule du roi conservée aux archives des ducs de Medina de Rioseco, portant : — Dada en las cortes que yo agora fago en la muy noble cibdad de Burgos.... á 22 dias de abril año del nascimiento de N. S. J. C. de 1392.

dièrent tout entière à l'exception du château, où les habitans se sauvèrent et se défendirent vaillamment [1].

Le roi de Portugal cependant se montrait disposé à traiter d'une trève sérieuse avec la Castille, mais à ces conditions seulement, savoir, qu'on ferait une trève de quinze ans ; que le roi de Castille ou ses héritiers n'aiderait ni ne favoriserait, dans ce qu'ils pourraient entreprendre contre le Portugal durant toute la durée de la trève, ni la reine doña Béatrix, veuve du roi don Juan de Castille, ni les fils du roi don Pedro et d'Inès de Castro, don Juan et don Dionis, qui étaient en Castille. De son côté, le roi de Portugal s'engageait à ne donner secours à personne du monde contre la Castille, durant les quinze années susdites. Il bornait là, avec netteté et franchise, les conditions de la trève, et il se montrait modéré surtout en ne demandant pas une renonciation solennelle, de la part de la reine veuve doña Béatriz, à toute prétention sur la couronne de Portugal. Mais les envoyés de Castille n'osèrent signer ces conditions à moins que les tuteurs et même le roi ne le leur ordonnassent. La paix était absolument nécessaire, car les royaumes étaient épuisés, le roi encore au pouvoir de ses tuteurs, et ceux-ci très divisés entre eux. Se trouvant à Zamora au mois d'avril, ils s'accordèrent à donner l'ordre aux envoyés de signer la trève offerte par D. Juan de Portugal, et elle fut publiée en Castille le 15 de mai de la même année 1393. Le duc de Benavente don Fadrique, oncle du roi, voyant des conventions faites pour tant d'années entre le Portugal et la Castille, sentit son ambition se décourager, et se mit au service du roi [2].

[1] Gil Gonzalez, Vida del Rey D. Enrique III.

[2] Cronica del Rey D. Enrique III, año 1393, l. c. — Il est à présumer que cette trève ou plutôt cette paix entre la Castille et le Portugal fut faite avec l'assentiment du roi d'Angleterre, avec lequel le roi D. Juan de Portugal était étroitement lié par un traité. On voit dans Rymer un pouvoir de Richard II, donné à West-

Comme Henri était à Zamora avec ses tuteurs, la discorde s'accrut entre eux au point que l'archevêque de Tolède D. Pedro Tenorio déclara vouloir quitter la partie et se retirer sur ses terres : on l'arrêta et le contraignit à livrer les châteaux de Talavera, d'Uceda, d'Alcala, qui relevaient de son archevêché. A cause de cette énormité sans motif, l'anti-pape Clément jeta l'interdit sur les évêques de Zamora, de Salamanque, de Palencia, et l'excommunication personnelle sur toute la cour, par ordre de laquelle l'arrestation s'était exécutée. Sur ces entrefaites arriva l'évêque d'Albi, légat de Clément, qui, voyant les choses en si mauvais état, demanda qu'on rendit à l'archevêque la liberté, ses châteaux et ses honneurs. Le tout se fit ainsi ; il leva les censures et tâcha d'apaiser les dissensions des tuteurs ; mais il ne put à la fin réussir à rien.

Le roi seul y porta remède. Soit de son propre mouvement, soit par le conseil de quelqu'un, un jour, à Burgos, il réunit toute sa cour, s'assit, se couvrit, et déclara que, bien qu'il eût encore deux mois à courir pour atteindre l'âge de quatorze ans fixé pour sa sortie de tutelle, il entendait que les tuteurs qui lui avait été donnés par son père ne gouvernassent pas davantage, et voulait désormais gouverner par lui-même. En même temps il réalisa son dire ; et, dans les premiers jours d'août, il passa au monastère de las Huelgas, où, assis sur son trône royal, en présence du légat pontifical, de l'archevêque de Saint-Jacques Don Juan Garcia Manrique, de Don Fadrique duc de Benavente, de Don Gonzalo Nuñez de Guzman, maître de Calatrava, et d'un grand nombre d'autres seigneurs, il dit qu'il prenait le gouvernement de ses

minster, le 1[er] avril 1393, à Walter Blount et à William de Par, chevaliers, et à Henri de Bowet, archidiacre de Lincoln, pour traiter, en son nom et au nom de ses royaumes, domaines, sujets et alliés, d'une paix et concorde finale et perpétuelle avec les plénipotentiaires du roi de Castille et de Léon, qu'il appelle encore son adversaire d'Espagne.

royaumes, et qu'à partir de ce moment personne n'eût à s'appeler tuteur ou gouverneur. Sur quoi l'archevêque de Saint-Jacques, qui était son grand-chancelier, prit la parole au nom de tous, et disculpa les tuteurs des fautes qu'ils pouvaient avoir commises, disant qu'il n'y avait pas lieu de s'étonner, en des temps si troublés, que l'on commît des fautes, et qu'ils avaient tous travaillé à bonne intention. Il rappela de plus le bien qu'ils avaient fait, les paix et les trèves qu'ils avaient conclues, et leurs autres faits au bénéfice du royaume. Là-dessus, le roi convoqua les cortès à Madrid pour le prochain mois d'octobre dans lequel il accomplissait sa quatorzième année (il était né le 4 octobre 1379) [1].

Les lettres de convocation expédiées, l'adolescent roi tint son conseil privé, et, considérant qu'il y avait encore deux mois à courir avant que les cortès fussent réunies à *Madrid*, fit acte d'émancipation et d'autorité en déclarant qu'il voulait employer ce temps à aller prendre possession en personne de la seigneurie de Biscaye, selon que le fuero du pays l'exige. Pour être vrai seigneur de Biscaye en effet il faut, d'après ce fuero, que le seigneur soit de son corps présent dans le pays, et fasse personnellement les juntes et les sermens qu'il doit faire aux lieux expressément fixés pour cela.

Ayant donc résolu de se rendre en Biscaye, le roi partit avec une petite compagnie, parce que la dite terre, à ce que remarque Ayala, est mal fournie de vivres et très accidentée. Il emmena avec lui l'infant D. Ferdinand son frère, D. Lorenzo Suarez, maître de Saint-Jacques, et quelques chevaliers.

Il arriva d'abord dans un bourg qu'on appelle Bilbao, et de là il envoya ses lettres à tous les Biskaïens pour qu'ils se rendissent au lieu où ils ont coutume de se réunir en assem-

[1] É de aquel dia en adelante ninguno de los tutores non firmó cartas, nin libró libramientos de sí.

blée générale de la nation. On connaît l'extrême souci que les Biskaïens, les Guispukoans et les gens de l'Alava ont de faire jurer le respect de leurs fueros par leur seigneur, car ils ont un seigneur, et non pas un roi. Ce seigneur était alors Don Henri III, roi de Castille ; mais, s'il était roi de Castille, il n'était que seigneur de Biscaye, dit fièrement un auteur basque.

La Biscaye comptait en ce temps déjà une cité, vingt villes, soixante-dix ante-iglesias ou républiques, et dix vallées, dans chacune desquelles étaient renfermés plusieurs villages. Elle se divisait en terre haute et terre de plaine ou infanzonado. Bilbao, la commune la plus populeuse, la plus riche et la plus commerçante de Biscaye, n'avait que le titre de ville. Les autres villes de la Biscaye sont Munguia, Miravalles, Plencia, Bermeo, Durango, Guericaiz, Marquina, Elorrio, Errigoytia, Hernani, Lanestosa, Larrabezua, Lequeitio, Ochandiano, Ondarrua, Valmaseda, Busturria et Villaro. La seule cité de la seigneurie était Orduña, située à six lieues au sud de Bilbao, et arrosée par le rio Nerva. Alors comme dans des temps plus modernes, lorsque le roi de Castille, seigneur de Biscaye, venait dans la seigneurie pour s'y faire reconnaître seigneur, il était tenu avant tout de faire serment de respecter l'indépendance de la République. Il jurait à Bermeo, à Larrabezua et dans toutes les communautés et villes auxquelles il plaisait de lui demander ce serment. Il jurait enfin sous le chêne de Guernica, devant l'assemblée générale des Biskaïens. C'était pour accomplir ces formalités importantes qu'était venu le roi Don Henri. Il partit le lendemain de Bilbao et se rendit à une Sierra qu'on appelle en langue basque (*que dicen en vasquence*) Arechabalaga, mot qui signifie vaste chêne. Là il trouva les Biskaïens fijos-dalgo ; et, comme ils sont divisés entre eux, chaque parti marchait sous sa bannière. Ayala veut parler sans doute des deux grands partis (*bandos*) de ceux d'Oñes et de ceux de Gamboa, dont les divisions durèrent si long-

temps. Il trouva plus loin une grande compagnie réunie sous une seule bannière, qui s'appelait la Fraternité de Biscaye (*la Hermandad de Vizcaya*). Elle s'était formée à l'avénement du nouveau roi en raison de sa minorité, pour résister à toute prétention de ses tuteurs et des chefs royaux de la terre, s'il leur prenait envie de se hasarder à leur faire quelque dommage et pour s'en défendre et n'y pas consentir. A la nouvelle de l'arrivée du roi dans cette sierra (d'Arechabalaga) les habitans des vallées voisines et les gens de la Fraternité de Biscaye, tous d'un commun accord, vinrent à lui pour lui demander de leur confirmer et jurer leurs bons usages et bonnes coutumes, comme ils l'avaient requis de tout temps à ceux qui avaient été leurs seigneurs, et le roi répondit qu'il lui plaisait de le faire. Ceux de la Fraternité de Biscaye particulièrement, qui étaient tous venus à sa rencontre au chêne d'Arechabalaga, lui firent trois pétitions :

Premièrement, qu'étant de principe qu'on n'était pas leur seigneur avant d'être venu personnellement là, sur leur terre, jurer de garder leurs fueros, et n'étant par conséquent tenus à rien envers qui n'était pas leur seigneur, ils n'étaient pas tenus de lui payer de rentes pour les années écoulées depuis la mort du roi don Juan son père, et qu'il fût de sa grâce d'ordonner à ses receveurs de Biscaye de ne pas leur en demander. Secondement, qu'ayant été obligés pour se protéger eux-mêmes et pour établir une plus grande justice parmi eux, d'user du droit naturel de réunion et de se constituer en compagnie fraternelle par un pacte d'association et selon certains statuts, il voulût bien la reconnaître et la confirmer. Troisièmement, que, comme il n'y avait pas en Biscaye de jugement par défi comme en Castille et en Léon, et que pour cette raison quelques-uns en prenaient occasion de commettre des meurtres et autres dommages, il voulût bien leur donner et accorder les jugemens par défis, selon les fueros de Castille et de Léon, dont ils reconnaissaient librement et volon-

tairement l'utilité et le bon usage. Il y eut sur ces demandes en assemblée générale de grands débats, et quelques Biskaïens même s'y montrèrent contraires; mais enfin, et de l'avis de son conseil, le roi leur répondit par une charte portant:

« Moi le roi, je confirme à tous ceux de la seigneurie de ma terre de Biscaye vos bons usages et bonnes coutumes, priviléges et cahiers, selon qu'ils vous furent gardés par mes prédécesseurs jusqu'à présent. Et quant à ce que vous demandez touchant la confirmation de la Fraternité de Biscaye, les rentes des années passées, et le jugement par défi, je vous dis qu'avant de sortir de la terre de Biscaye, j'aurai pris une décision avec ceux de mon conseil et avec vous là-dessus, et en ordonnerai ce qui sera de mon service et à l'avantage de la terre de Biscaye. »

Le roi leur faisait cette réponse un peu évasive pour les contenter à la fois et ne pas acquiescer à la demande trop pressante qu'ils lui faisaient de leur accorder toutes ces choses avant de partir non pas de Biscaye, mais du lieu même où ils étaient, trouvant très grave de le faire aussi précipitamment, et de leur répondre, sur les trois points nouveaux de leur pétition, avant d'en avoir plus mûrement délibéré avec son conseil. Ils n'insistèrent pas davantage, le roi leur ayant fait sa réponse gracieusement, et ils vinrent tous à lui et lui baisèrent les mains et le prirent pour leur seigneur, non sans lui demander toutefois de jurer incontinent, séance tenante, de garder leurs fueros et priviléges, comme il avait dit qu'il le ferait et que cela devait se faire, dans une église située à une demi-lieue de là, et appelée Larrabezua. Cela était-il, oui ou non, du goût du jeune roi, je ne sais. Ayala dit que oui; ou du moins que le roi répondit que cela lui plaisait, et qu'il revint vers l'église de Larrabezua, y entra et prêta le serment voulu devant l'autel [1].

É luego le pidieron que les ficiese jura de les guardar sus fueros é previlegios

Il dîna à Larrabezua ce jour-là, et alla coucher au bourg appellé Garnica (Guernica), d'où il se rendit le lendemain à Bermeo, situés au bord de la mer. Là, de nouveau, et le jour même qu'il y arriva, il fut conduit en grande cérémonie à l'église cathédrale dédiée à sainte Eufémie, où les seigneurs de Biscaye, dit Ayala, avaient coutume de venir jurer de garder les priviléges particuliers de la terre et de la ville de Bermeo. Les habitans firent apporter devant l'autel de la dite église trois caisses où étaient renfermés les priviléges de leur ville, et demandèrent à D. Henri de jurer qu'il les leur garderait selon leur lettre et teneur, se plaignant qu'il ne l'avaient pas été convenablement par D. Pedro et par D. Juan leurs seigneurs, rois de Castille et de Léon. D. Henri posa les mains sur l'autel, et dit qu'il jurait de garder leurs bons usages et bonnes coutumes et leurs priviléges selon qu'ils avaient été gardés par ses prédécesseurs; et que si, par le roi D. Pedro et le roi D. Juan son père, ils n'avaient pas été convenablement gardés, ils lui montrassent en quoi ils en avaient reçu dommage, qu'il le ferait réparer. Entêtés comme de vrais Biskaïens qu'ils étaient, les habitans de Bermeo ne se tinrent pas satisfaits de la réponse, et persistèrent à demander que le serment fût plus explicite, et que le seigneur Henri jurât de garder en toutes choses leurs priviléges comme ils étaient écrits et obligatoires pour leur seigneur. Les choses allèrent moins bien ici qu'à Arechabalaga et à Larrabezua; et, pour des gens qui voulaient avoir un seigneur d'aussi bonne maison que le roi de Castille et de Léon, ces Biskaïens de Bermeo se montraient vraiment trop peu faciles. Leur dernière insistance parut déraisonnable au jeune seigneur. Ces trois caisses de chartes et de lois l'effrayèrent;

segund que lo avia dicho, que asi era de fuero de se facer, é que esta jura se avia de facer, en una Iglesia, que era á media legua de alli, que dicen Larrabezúa. É el Rey dixo que le placia: é tornó á la dicha Iglesia de Larrabezúa, é entró dentro, é fizo la dicha jura sobre el altar.

et il répondit net qu'il ne savait pas ce que contenaient ces priviléges qu'ils avaient apportés là; à quoi cependant il ne fit aucune difficulté d'ajouter qu'il confirmait et jurait de leur garder tous les priviléges qu'ils avaient selon qu'ils le leur avaient été par ses prédécesseurs; et, de plus, comme il avait dit, si quelque dommage leur avait été fait au temps du roi D. Pedro et du roi D. Juan son père, de le leur faire réparer. Et ceux de Bermeo ne se tinrent pas satisfaits de cela, dit Ayala; mais le roi ne leur voulut pas faire d'autre serment, disant qu'il ne leur en devait pas faire d'autre[1].

Ce fut un temps de rude épreuve pour le jeune roi, que cette prise de possession de la seigneurie de Biscaye, et Ayala la raconte avec une vérité et une abondance de détails que je voudrais pouvoir faire passer tout entière dans mon récit, qui me fait regretter au moins de ne pouvoir citer en note le texte entier de tout ce curieux chapitre consacré à ce voyage fait par Henri, à l'âge de quatorze ans moins deux mois, en Biscaye. « La liberté est ancienne, a dit Mme de Staël; c'est le despotisme qui est nouveau. » Rien ne justifie mieux ce mot que le récit du chroniqueur castillan que je m'efforce de reproduire tel quel autant que notre langue le comporte.

Pareillement, dit Ayala en poursuivant, ils lui demandèrent pour eux (les habitans de Bermeo), et au nom des terres et des villes de Biscaye qui ont coutume de payer un tribut consenti au seigneur, de vouloir bien ne pas leur faire ordonner de payer ce tribut, sauf du jour qu'il avait été pris pour seigneur, comme on l'en avait requis dans l'assemblée d'Arechabalaga; et le roi leur répondit que, pour lui, il leur ferait bien cette faveur, à eux et aux habitans des autres villes et terres de Biscaye; mais qu'il ne les tiendrait pas quittes de ce tribut qui lui était dû, ne lui parais-

[1] Empero el Rey non les quiso facer otra jura, ca decia que non ge la debia facer.

sant pas que ce fût raison que le seigneur de Biscaye, pour ne pas être venu en toute hâte recevoir sa seigneurie, perdit ses rentes et ses droits. Cependant, le roi dit que, sur cette affaire, il prendrait une résolution en conseil, et leur ferait savoir s'il trouvait bon de leur faire quelque remise à cet égard [1].

Tout ne finit pas là cependant, et, comme de Bermeo le roi s'en revenait par Guernica, car c'était le chemin qu'il devait prendre pour s'en retourner en Castille, il trouva là réunie l'assemblée générale des Biskaïens, et ils lui renouvelèrent toutes leurs demandes sous le chêne de Guernica, entr'autres celle du jugement par défi ou cartel, ce que l'on appelait le jugement de Dieu. L'assemblée se tint près et autour du grand chêne de Guernica, et le roi fut *obligé* de s'asseoir sur l'antique banquette de pierre où s'asséyait le seigneur, président naturel de l'assemblée, que le grand chêne couvrait et ombrageait de ses rameaux. Le Biskaïen ne peut plus dire :

L'arbre sacré, sur ce concours immense,
Forme un abri de rameaux toujours verts.
Les vents au loin porteront sa semence.....

Les soldats de Christine ont abattu le chêne de Guernica. — Les Biskaïens se divisèrent, dans cette assemblée, sur la question du *riepto* (jugement par défi), les uns en demandant l'introduction en Biscaye, les autres voulant s'en tenir à ce

[1] Otrosi, le pidieron por sí, é en nombre de las tierras é villas de Vizcaya que suelen pagar pedido al señor, que fuese su merced de les non mandar pagar este pedido, salvo del dia quél fuera tomado por señor, segund ge lo pidieran en la junta de Arechabalaga : é el Rey les respondió, quél les faria merced á ellos, é á los de las otras villas é tierras de Vizcaya ; enpero quel su pecho á el debido non le quitaria, ca non les parescia que era razon que por el señor de Vizcaya non venir tan aina á rescivir su senorio, que perdiese sus rentas é derechos. Enpero dixo el Rey, que en esta razon él avria su acuerdo é consejo, é les responderia si alguna gracia acordase de le facer.

qu'ils avaient, et considérant toute imitation étrangère comme dommageable ; mais la majorité se déclara pour le duel juridique et il leur fut accordé [1].

De Guernica, le roi se rendit à Durango, et le lendemain à Vittoria, une très bonne ville que le roi a dans l'Alava, dit notre auteur, et continua son chemin vers Burgos, où il ne s'arrêta point, car la peste, qui, dans le dernier quart de ce siècle, parut et sévit en plusieurs parties de la Péninsule, régnait particulièrement en ce moment à Burgos et dans les terres environnantes. Il s'empressa de gagner Madrid, dont l'air lui était recommandé par les médecins, et où il avait ordonné la réunion des cortès pour la fin d'octobre. Ne les y trouvant pas encore au grand complet, il passa à Tolède, où il avait fait transporter d'Alcala de Hénarès le corps de D. Juan son père, et y célébra ses obsèques en la compagnie de la reine Catherine de Lancastre, de D. Pedro Tenorio, archevêque de Tolède, avec lequel il était entièrement racommodé, de D. Lorenzo Suarez de Figueroa, maître de Saint-Jacques, et d'autres chevaliers. Les obsèques faites, il retourna à Madrid, et fut de là quelques jours à la chasse dans les monts voisins, au Pardo, et dans le champ du Manzanares, qui est sur les terres de Ségovie, tandis que les cortès achevaient de se réunir [2].

[1] É de aquel dia há riepto Vizcaya, dit Ayala.

[2] Par une charte ou alvala datée d'Avila, 2 novembre 1393, il donna à Don Gil Gonzalez Davila, son futur historien, l'aldea del Puente de Congosto avec Cespedosa, qui était du district d'Avila, en récompense des nombreux services que le dit Don Gil Gonzalez avait rendus au roi Don Juan son père et lui rendait chaque jour à lui-même. Les derniers mots en sont : — Rui Lopez lo fizo escribir por mandado del Rey nuestro Señor. Yo EL REY (voir Ariz, Historia de Avila, fol. 10). — Le Rui Lopez dont il est ici question était un secrétaire bien aimé de Henri III, et Gil Gonzalez, dans son Histoire de ce roi, en rapporte une lettre curieuse écrite au roi D. Juan II, fils de Henri III, que je traduis mot à mot : — « Au roi Don Juan, très-noble et vertueux seigneur, le docteur Rui Lopez, de votre conseil et votre grand trésorier, vous fait savoir qu'il est venu dans cette ville de Madrid pour y tou-

Les cortès ne tinrent leur première séance que le 15 novembre, et nous verrons tout à l'heure par quel acte d'administration particulier, se rattachant au voyage que le roi venait de faire en Biscaye, s'ouvrirent leurs travaux. Le roi étant de retour à Madrid, quelques jours avant le 15 novembre à ce qu'il semble par le récit d'Ayala, y eut nouvelle d'une expédition maritime faite par des navigateurs de son royaume, et qui mérite d'être rapportée dans les termes mêmes dont se sert le chroniqueur castillan, propres à jeter quelque jour nouveau sur ce point de l'histoire des découvertes. Il eut nouvelle, dit-il, que des gens de mer, de Séville et des côtes de Biscaye et de Guipuscoa, avaient naguère armé quelques navires à Séville, y avaient embarqué jusqu'à des chevaux, et étaient passés aux îles qui sont appelées Canaries, encore bien qu'elles aient d'autres noms, et avaient tenu la mer jusqu'à ce qu'ils les eussent bien connues. Ils disent qu'ils avaient trouvé l'île de Lancastre, près d'une autre île appelée Gracieuse (la Graciosa), et qu'elle avait douze lieues de long. Pareillement ils avaient trouvé l'île de Forteventura, qui a vingt-deux lieues de long et huit de large. Et encore l'île de l'Enfer (sans doute l'île de Ténériffe, à cause de son volcan), qui a de même vingt-deux lieues de long et un grand nombre de large. Et encore l'île de la Gomera, qui a huit lieues de tour, et est toute ronde. Et à dix lieues de la

cher vos rentes et délivrer les prisonniers qu'il y avait; et, grâces à Dieu, seigneur, les rentes sont touchées et les prisonniers délivrés. Il vous fait savoir aussi que le roi votre père, bien que j'en fusse indigne, me faisait don et grâce chaque année d'un vêtement d'hiver et d'un autre d'été; et, puisque vous lui avez succédé, en largesses principalement, je vous prie de me donner le vêtement d'hiver, dont j'ai le plus grand besoin. Que Dieu garde et fasse prospérer votre glorieux état. » La lettre est sans date, mais probablement de la première année du règne de Juan II (1406). Gil Gonzalez dit qu'il l'a vue dans la librairie du noble chevalier Don Diego de Corral y Arellano, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, du grand conseil de Castille, et de la chambre du roi, etc., etc.

Gomera il y a deux îles, l'une qu'on appelle l'île de Fer et l'autre de la Palma. Les marins de l'expédition étaient descendus dans l'île de Lanzarotta, et y avaient pris le roi et la reine de l'île, avec cent soixante personnes, dans un village, et avaient amené beaucoup d'autres habitans de la dite île, et en avaient emporté beaucoup de cuir de chevreau, et de la cire; et en tirèrent un très grand profit ceux qui là avaient été. Et ils envoyèrent dire au roi ce qu'ils avaient trouvé là, et que ces îles seraient très faciles à conquérir, si tel était son bon plaisir, et à peu de frais [1].

Le groupe des Canaries est figuré dans l'Atlas en langue catalane manuscrit de l'an 1375 conservé parmi les manuscrits de la bibliothèque nationale sous le numero 6816, fonds ancien, in-folio maximo. Au-dessous du groupe composé de douze îles, on voit un navire avec quatre passagers, et on lit, près du pavillon qu'il porte, aux armes d'Aragon, les lignes suivantes écrites en catalan : — « Le vaisseau de Jacques Ferrer partit pour aller au fleuve de l'Or, le jour de Saint-Laurent, qui est le 10 août, et ce fut en l'an 1346 [1]. »

Une autre légende catalane, en lettres allemandes comme toutes celles du précieux Atlas en question, est placée au-dessus des Canaries, et contient ce qui suit :

« Les Iles-Fortunées (Beneventurades), sont situées dans la grande mer, à main gauche, près de la limite de l'occident ; elles ne sont pas loin en mer. Isidore le dit ainsi dans son XVme livre (de ses Origines) : « Ces îles sont appelées Fortunées, car elles sont abondantes en tous biens, en blés, en

[1] É enviaron á decir al Rey lo que alli fallaron, é como eran aquellas islas ligeras de conquistar, si la su merced fuese, é á pequeña costa. — J'ai cherché à conserver à ce récit son caractère tel quel, sans altération aucune; on voit qu'Ayala y parle des îles Canaries, non comme d'îles découvertes, mais seulement visitées par les marins de Séville, de Biscaye et de Guipuscoa.

[1] Partich luxer den Jac. Ferer per anar al Riu del Or, al gorn de Sen Lorens qui es a x de agost, e fo en lany MCCCXLVI.

fruits et en arbres. Les païens supposaient que là était le paradis, en raison de la douce chaleur du soleil et de la fertilité de la terre.

» Isidore dit aussi que les arbres y croissent au moins de cent quarante pieds, et portent beaucoup de fruits et d'oiseaux. On y trouve du miel et du lait, surtout dans l'île de Capria, ainsi appelée de la multitude de chèvres qui l'habitent.

» L'île Canarie s'appelle ainsi de la multitude de gros et forts chiens qui y sont.

» Pline, ce maître en géographie, dit que : parmi les îles Fortunées, il y en a une où croissent tous les biens de la terre, de même que tous les fruits, sans les semer et sans les planter. Sur le haut des montagnes sont des arbres très odorans, couverts en tous temps de feuilles et de fruits. Les habitans en mangent une partie de l'année, puis font la moisson, comme ailleurs on coupe de l'herbe. Aussi, les païens de l'Inde croient-ils que leurs âmes, après la mort, vont habiter ces îles, et qu'ils continuent à y vivre éternellement du parfum de ces fruits. Et là ils croient qu'est leur paradis; mais dans la vérité, c'est une fable [1]. »

Les Canaries, comme on voit, étaient déjà connues en 1346, et l'Atlas catalan de 1375 en donne le groupe assez complet.

Ayala ne nous parle plus, après cette mention, de la remarquable proposition de conquête des îles Canaries que les marins de Séville, de Biscaye et de Guipuscoa, de retour de ces îles, firent au roi de Castille; et tel était le peu de hardiesse qu'on avait pour les entreprises de ce genre, que Don Henri, chose d'ailleurs explicable à son âge, n'y donna immédiatement aucune suite. Ce ne fut qu'en 1402 que Jean, seigneur de Bethencourt, baron de Saint-Martin-le-Gaillard,

[1] É allo creen que es lur paradis; mes segons veritat, faula es.

dans le comté d'Eu, partit de la Rochelle avec un chevalier nommé Gadifer, commissionné par Henri III, et fit la conquête des Canaries. Il débarqua d'abord à l'île Lançarota, et prit successivement les six autres, nommées par Ayala. Il les trouva habitées par des peuples courageux et civilisés, dont la conquête fut loin d'être aussi facile à faire que l'avaient cru d'abord les explorateurs qui vinrent la proposer, pour la première fois, à Henri III, en 1393.

Les Guanches, disent les géographes, étaient dans l'usage d'embaumer les corps, comme les Egyptiens, et de les déposer dans des caveaux taillés dans le roc qu'ils refermaient avec soin. Comme les Otaïtiens, ils vivaient sous un gouvernement féodal divisé en deux castes, les *achymenceyr* ou les nobles, et les *achicaxuas* ou les plébéiens. Les premiers possédaient tous les biens ; le travail était le partage exclusif des autres. Le seul monument propre à répandre quelque lumière sur l'origine des Guanches est leur langue, dont il nous reste à peu près cent cinquante mots. De savantes recherches ont démontré récemment l'analogie qui existait entre l'idiome des Guanches et les dialectes des Berbers ou Chillougs, peuples répandus sur une immense étendue de l'Afrique septentrionale.

L'existènce des Canaries n'était donc pas demeurée en quelque sorte un mystère, comme le prétendent quelques géographes, jusqu'en l'année 1403, bien que ce n'ait été qu'en cette année, sous le règne de Henri III (et non en 1417, sous le règne de Juan II, comme le dit Miñano par une erreur singulière), que le chevalier normand Jean de Bethencourt en prit possession pour la couronne de Castille. Les dimensions que leur donnent, dans le récit d'Ayala, les marins de la compagnie andalou-biskaïenne qui venaient de les visiter, répondent d'ailleurs assez bien à leur étendue réelle, et prouvent que ces marins avaient bien observé. Les Canaries comprennent 697 lieues carrées de

superficie, et renferment aujourd'hui une population d'environ 200,000 habitans distribués en 3 cités, 9 villes, et plus de 565 lieux ou villages.

Ténériffe, l'une des plus grandes, et la plus peuplée de ce groupe, renferme le fameux pic de Teyde, élevé de 11,148 pieds, et qui est comme la cheminée d'un énorme volcan. Il offre l'aspect d'une tour gigantesque environnée de son fossé et de son bastion. Au pied de ce mont ignivome s'étend un des plus beaux sites du monde. La plus occidentale des Canaries est l'île de Fer, que les Espagnols appellent *Hierro* ou *Fierro*. Ce n'est qu'un îlot de 7 lieues carrées, qui a servi longtemps à fixer le premier méridien des cartes géographiques. Son sol, volcanisé, est peu fertile; mais ses pâturages nourrissent une grande quantité de bestiaux, et ses forêts renferment des cerfs et des chevreuils.

On sait que c'est au port de Saint-Sébastien, chef-lieu de l'île de Gomère, que Christophe Colomb, allant à la recherche d'un monde nouveau, s'arrêta pour radouber ses vaisseaux [1].

[1] Les statistiques espagnoles donnent le tableau suivant de la superficie, de la population et du produit en céréales des îles Canaries, d'après les documens officiels publiés en 1828 :

NOMS des ILES.	SURFACES en lieues marines carrées.	POPULATION en 1828.	PRODUIT de froment et d'orge. EN *fanegas* *.
Ténériffe......	73	76,000	89,556
Fortaventure...	63	12,500	150,000
Canaries.......	60	56,000	70,653
Palma.........	27	28,500	44,350
Lanzarota......	26	15,600	164,461
Gomèra	14	8,000	18,770
Ile-de-Fer......	7	5,400	7,000

* La *fanega* est de 100 livres de poids.

Les cortès s'ouvrirent, comme nous l'avons dit, le 15 novembre 1393 à Madrid, et leur premier acte, en date de ce jour, fut la confirmation des priviléges de la ville biskaïenne de Bilbao, auxquels on en ajouta de nouveaux; par exemple, que, « dans le port de Portugalete, ni à la barre, ni dans le canal, ni dans Santurce, ni dans Arragunaga, il ne fût demandé aucun prix pour aucun navire ou bâteau allant à Bilbao ou en revenant, au-delà du paiement des coutumes et droits du seigneur (c'est-à-dire du roi) [1]. »

Le roi présida lui-même les cortès (*se asentó en sus cortes*). Il commença par déclarer, qu'ayant accompli ses quatorze ans, il avait pris la direction du royaume (*el regimiento del Regno*), et que sa volonté était de respecter les priviléges et les libertés (*libertades*) dont les peuples de ses royaumes étaient en possession. Il ajouta qu'il révoquait tout ce qu'avaient fait ses tuteurs, et priait l'assemblée, en considération des nécessités auxquelles il avait à pourvoir, comme aussi pour payer quelques dettes que son père avait laissées (*como para pagar algunas debdas que su padre dejara*), de vouloir bien lui venir en aide par quelque don du royaume. D'un commun accord, les députés réunis en sa présence lui répondirent qu'ils voyaient avec plaisir qu'il avait pris et prenait la direction de ses royaumes avec la ferme intention de respecter leurs priviléges et libertés; qu'ils lui en rendaient grâce; mais que, sur ce qu'il demandait qu'ils le servissent par un subside, il voulût bien trouver bon de leur accorder le temps de s'entendre là-dessus, et qu'ils lui répondraient de manière à le contenter, comme il conviendrait au service et au bien de ses royaumes. Sur quoi la séance fut levée; et ce jour-là, dit Ayala, il n'y eut rien de plus [2].

[1] Que en el puerto de Portugalete, ni en la barra, ni en la canal, ni en Sancturce, ni en Arragunaga, non oviese precio ninguno de nave ni de bagel (que fuese ó volviese de dicha villa de Bilbao), pagando las costumbres é derechos del señor.

[2] É aquel dia non fue mas.

Le lendemain, les seigneurs duc (il n'y en avait qu'un, comme on sait, en Castille, et Léon, le duc de Benavente), prélats, maîtres des ordres, comtes, riches-hommes, chevaliers et députés (procuradores) des cités et des villes du royaume, réunis en cortès, et le roi présent, lui dirent qu'ils avaient arrêté de lui répondre, sur ce qu'il avait dit dans leur première réunion, par un écrit qu'ils remettaient à son chancelier du sceau privé, afin qu'il en fît lecture en sa présence; ce qui fut fait. Ayala le donne tout au long, et j'en traduirai les parties les plus remarquables, celles qui sont de nature à donner une idée positive de la manière dont on entendait le gouvernement représentatif au quatorzième siècle en Espagne, et dont s'y faisait jour l'imprescriptible souveraineté de tous, singulièrement par la question d'impôts et de subsides; l'imprescriptible droit de pétition et de remontrance des représentans de la Nation au chef supérieur qu'il leur plaisait d'avoir, et dont ils débattaient librement les conditions d'existence. L'écrit (*el escripto*) remis au chancelier du sceau privé débutait ainsi :

« Seigneur, les députés des cités, villes et bourgs de vos royaumes, qui sont venus ici dans ces cortès à votre demande, instruits de votre intention, que vous leur avez fait savoir dans la première séance que vous avez tenue avec eux, où vous leur avez dit, premièrement, que vous aviez quatorze ans accomplis, et vouliez en conséquence saisir le gouvernement de vos royaumes et sortir de tutelle; répondent à cela qu'ils remercient Dieu de vous voir en âge de pouvoir régir vos royaumes, parce que, dans ce temps passé de votre tutelle, diverses choses se sont faites dont il est advenu dommage et ennui à vos royaumes, et ils espèrent que Dieu vous fera la grâce de les pouvoir bien régir. Ils vous prient cependant, encore bien que les droits et la coutume de ces royaumes vous accordent de pouvoir assumer la direction des affaires à cet âge de quatorze ans, de prendre et de tenir près de vous de bons conseillers, tant prélats et seigneurs que che-

valiers et bons hommes des cités et des villes, qui aiment et qui craignent Dieu, et de faire par leurs conseils les choses que vous aurez à régler pour le service de Dieu et le vôtre, l'avantage, la défense et la bonne marche (*la buena andanza*) de vos royaumes et de vos vassaux.»

Venant ensuite, après quelques conseils de même nature et divers souhaits religieux, à la demande d'argent que le jeune roi leur avait faite :

» Pareillement, seigneur, poursuivait l'écrit, à ce que vous leur avez dit que vous leur montreriez les comptes de votre maison et des dépenses que vous faites, d'après lesquels vous désiriez qu'ils vous accordassent un subside pour pouvoir maintenir votre état, celui de notre dame la reine votre femme, de l'infant D. Ferrand votre frère, et des autres seigneurs et chevaliers, terres, grâces et lieutenances des châteaux du royaume; ils répondent à cela, seigneur, qu'eux et tout ce qu'ils ont sont à votre service. Cependant, seigneur, ils vous disent que, premièrement, il plaise à votre grâce de vouloir bien modérer tant et de si grandes dépenses, n'y ayant pas, dans l'état d'épuisement où se trouve le royaume, une population suffisante à payer de fortes sommes d'argent, à cause de la grande mortalité qu'il a soufferte et souffre aujourd'hui en beaucoup de cités et de villes, et en raison des nombreuses pertes et des malheurs qu'il a éprouvés depuis la mort du roi D. Alfonse votre bisaïeul. Et c'est pourquoi ils vous demandent en grâce de limiter les traitemens et les faveurs que vous faites à des seigneurs et à d'autres personnes du royaume, de telle sorte que le royaume y puisse subvenir. De même, seigneur, en ce qui concerne les terres que les seigneurs, les chevaliers et les écuyers du royaume tiennent de vous, selon que le roi D. Juan votre père l'ordonna, avec le conseil du royaume, dans les cortès qu'il tint à Guadalajara, ils disent à cela, seigneur, que c'est très bien; qu'il y a cependant une coutume dans votre royaume,

laquelle ne fait pas que vous soyez mieux servi, et induit les seigneurs, riches-hommes et chevaliers en de très grandes dépenses, qui, en fin de compte, finissent toujours par être comblées de vos deniers; qui est ceci : vous donnez à un seigneur cent cinquante mille maravédis en fonds de terre pour cent lances, à raison de mille cinq cents maravédis la lance, suivant que le roi D. Juan votre père l'a établi dans les cortès de Guadalajara. Ce seigneur prend pour ces cent lances des chevaliers et des écuyers vos vassaux à qui vous comptez la même somme, et leur donne de traitement ces cent cinquante mille maravédis que vous lui donnez à lui-même : de façon que les cent lances, composées des chevaliers et écuyers vos vassaux qui touchent ce traitement, reçoivent trois mille maravédis par lance, mille cinq cents de vous, et mille cinq cents autres du seigneur qui le paie; et, tout bien compté, ce ne sont toujours pour votre service que cent lances. Il en résulte une grande tromperie; car là où vous croyez mener avec vous quatre mille lances dans telle guerre qui importe à la défense du royaume, il se trouve que vous n'en avez que deux mille, et la défense du royaume en souffre et va moins bien d'autant. Tout le royaume, seigneur, vous demande en grâce de vouloir bien remédier à cela. D'autre part encore, seigneur, ayant maintenant pour ami le roi d'Aragon, qui est votre oncle, frère de la reine doña Léonore votre mère, la paix ou des trèves avec le roi d'Angleterre, avec le roi de Grenade et avec le royaume de Portugal, il serait possible, si tel était votre bon plaisir, de s'interdire de si grands frais et la grande dépense que vous faites. Cependant, parce que à l'instant même ces choses ne se peuvent régler, et qu'il y faut un certain temps, le royaume vous octroie (*el Regno vos otorga*) un subside pour cette année, qu'ils estiment devoir s'élever à vingt-et-un millions de maravédis. Vous avez, de plus, avec vos vieilles rentes du royaume, droits sur les denrées étrangères et les salines, dixième de mer et de terre,

droits sur les habitations des Juifs, et sur celles des Maures, droit forestier, péages, et autres impôts semblables, sept millions ; et ainsi ils font compte que vous aurez vingt-huit millions (environ 1,400,000 francs de notre monnaie), et ils tiennent que c'est assez. Mais ils vous demandent en grâce de leur promettre ici, aujourd'hui, que vous ne mettrez cette année aucun autre impôt ni subside sur le royaume ; et si, dans la suite, vous vouliez demander quelque autre chose, que vous ne le ferez qu'avec le conseil du royaume, et étant eux-mêmes appelés en cortès [1].

Le roi, ajoute Ayala, tint à grand'merci tout ce qu'ils lui avaient répondu et ce qu'ils lui avaient donné pour le servir, et leur promit que ce qu'ils demandaient qu'il ne mît aucun autre impôt ni subside sans premièrement le leur demander, il le ferait ainsi [2].

Ces choses ordonnées et les cortès s'étant séparées à la fin de l'année, la peste se fit sentir à Madrid. La cour en partit pour Illescas. Là, le roi apprit comment le duc D. Fadrique le trompait sur les revenus royaux, et les prenait pour lui au moyen de ses collecteurs. Cependant, la reine de Navarre se plaignait hautement de ce qu'on ne lui livrait pas les sommes qu'elle avait coutume de recevoir durant le temps de la tutelle du roi. Elle écrivait des lettres très vives aux comtes Don Alfonse de Gijon et Don Pedro. Le roi remédia à tout en mandant au duc de venir à Madrid où ils s'arrangeraient. Celui-ci se fit un peu attendre ; mais enfin il vint à Valladolid, où s'était rendu le roi, et alors, non seulement le duc de

[1] ... É asi facen cuenta que avredes veinte é ochos cuentos, é tienen que e asaz. Pero pidenvos por merced que les prometades hoy aqui, que vos non echaredes este año otro pecho nin pedido en el Regno ; é si para adelante alguna cosa otra querades demandar, que lo fagades con su consejo del Regno é seyendo llamados á cortes.

[2] El Rey ge lo agradesció mucho todo lo que le respondieron é lo que le dieron en servicio, é prometiójes que lo que demandaban que non echase pedido nin otro pecho sin ge lo primero demandar, que asi lo faria.

Benavente, mais aussi les comtes Don Alonso et Don Pedro s'accordèrent; cette réconciliation fut de courte durée. La reine de Navarre eut ordre de retourner auprès de son mari qui la demandait, ou de lui envoyer les deux autres filles qu'elle avait avec elle. La peur faisait résister la reine à l'un et à l'autre parti. Mais finalement elle dut consentir à rendre une de ses filles, et le roi de Castille la fit accompagner jusqu'aux frontières de la Navarre [1].

Après avoir passé quelques jours à Illescas [2], D. Henri se rendit à Alcala de Hénarès Il y était le 25 de février 1394, comme on le voit par un acte de donation, rendu dans cette ville et sous cette date, par lequel *hizomerced* de la ville de Baena à don Diego Ferrandez de Cordoue, donation qui paraît avoir déplu singulièrement aux habitans de Baena. Nous voyons en effet que l'alcalde, le justicia, les régisseurs, jurés, chevaliers, écuyers et autres bons hommes de la ville, comme gens qui mettait tout leur espoir dans Son Altesse (*como aquellos que tenian toda su esperanza en S. A.*), envoyèrent en qualité de messagers auprès du roi les régisseurs (*regidores*) Fernan Martinez de Baena et Juan Perez de Escamilla, avec une lettre, en date du 26 juillet, dans laquelle ils se plaignent en toutes sortes de formules de ce que le roi avait aliéné leur ville de la couronne de Castille, alléguant avec grande raison, entr'autres choses et surtout, que leur ville était une ville de frontière. Baena, bâtie vers le nord-est de Montilla, sur un terrain élevé au bas duquel coule la Maravella, à peu de distance du Guadajoz, était en effet l'une des villes les plus avancées et comme une tête de pont

[1] Cronica del Rey D. Enrique III.

[2] Il était à Illescas le 29 janvier 1394, où il ordonna, comme on le voit par une confirmation de la reine doña Juana, conservée aux archives du couvent de la Rédemption de Madrid, que fussent payés à l'ordre de la Très-Sainte Trinité les divers revenus affectés à la rédemption des captifs (los quintos, mostrencos, algarivos y desemparentados, y las mandas hechas para la redencion de los cautivos).

vers les frontières de Grenade. Ils rappelaient la loyauté avec laquelle ils avaient toujours servi à son honneur; qu'ils voulaient être toujours siens : que la ville, avait quatre mille maisons, était entourée de murailles, avait sept paroisses, un château, et était riche et prospère. Le roi reçut et écouta ces messagers avec beaucoup de bienveillance; mais, bien qu'il suspendît quelque temps les effets de la donation faite à don Diego Ferrandez de Cordoue, par un acte du 4 juin 1401, il la confirma, au grand déplaisir de Baena [1].

Au printemps de cette même année 1394, le maître d'Alcantara, Don Martin Yanez de Barbudo, Portugais de nation, envoya inconsidérément dire au roi de Grenade : « Que la loi de Jésus-Christ était sainte et bonne; celle de Mahomet fausse et mauvaise; que si le roi de Grenade disait le contraire, il combattrait contre lui ou contre ceux qu'il voudrait, avec moitié moins de monde, de manière que si les Maures étaient cent, les chrétiens seraient cinquante; et dans cette proportion jusqu'à cent mille, à pied ou à cheval. » Ce défi du maître fut une sottise chevaleresque, et un mauvais service rendu au roi qui était en paix avec Grenade. Averti, le roi envoya des lettres au maître, lui ordonnant de surseoir à son intempestive demande, mais déjà celui-ci était parti d'Alcantara, et cheminait vers Cordoue avec seulement trois cents lances et mille hommes d'infanterie. En route, ils furent joints par cinq cents hommes, tous suivant une croix verte (la croix verte d'Alcantara) qu'on portait devant eux. Les lettres du roi lui parvinrent en chemin. Après les avoir lues, il dit « qu'il les respectait comme étant de son roi et de son seigneur,

[1] Salazar, Casa de Lara, t. I, l. V, p. 369, et Gil Gonzalez Davila, Vida del Rey D. Enrique III, p. 107. — Nous voyons d'ici les écussons de pierre des premiers conquérans de cette ville, sculptés sur l'arc en plein cintre du portail d'une de ses églises avec cette inscription en lettres romaines : ESTAS SON LAS ARMAS DE LOS CABALLEROS INFANZONES GANADORES É POBLADORES DE BAENA.

mais que le cas présent étant un point de foi, ce serait un grand déshonneur que de faire reculer la croix, et que force lui était de poursuivre l'entreprise commencée. » A Alcala-la-Réal, les alcaydes de la place, Don Alfonse et Don Diego Fernandez, lui firent voir tout ce qu'il y avait d'aventureux et de téméraire dans son projet, outre qu'il allait directement contre la volonté et l'ordre exprès du roi; mais ils ne purent le vaincre. Il leur fit la même réponse, et ajouta « qu'il ne s'en retournerait pas sans avoir vu la porte d'Elvira, ou sans avoir combattu contre les Maures, et que Dieu par sa sainte passion ferait un miracle et lui donnerait la victoire. » On raconte que ce maître était très adonné à l'astrologie et qu'il se fiait à tout ce que, sur ce point, lui contait un ermite aussi crédule que lui, qu'il avait auprès de sa personne, et qu'on appelait Jean du Sayon (Juan del Sayo), parce qu'il était toujours vêtu d'un grand sarrau de toile grossière ceint d'une corde. Cet homme lui disait de ne pas renoncer à son projet, et qu'il remporterait la victoire. A l'exception de quelques chevaliers qui croyaient peu aux promesses de l'ermite, les autres marchaient pleins de confiance, ne disant autre chose sinon : — « Nous allons avec la foi de Jésus-Christ [1]. »

Le lundi de la Quasimodo, 26 avril, le maître entra sur le territoire de Grenade et il voulut assiéger une tour de garde et de vedette. En un instant il eut trois hommes tués et reçut lui-même une blessure. Il s'adressa à Jean du Sarreau qui lui avait promis qu'aucun chrétien ne périrait; mais Jean répondit que la promesse ne s'entendait pas de ce combat contre la tour, mais de la bataille rangée qu'il livrerait. On tarda peu à mettre à l'épreuve la véracité de sa prédiction. Les chrétiens s'étant mis à manger, les Maures apparurent au nombre d'environ cent mille fantassins et cinq mille cavaliers; c'était aux portes de Grenade, et toute la population

[1] Toda la gente de pie que se le avia llegado era gente simple, énon se curaba de ál, salvo de decir : con la Fé de Jesu-Cristo imos.

s'était émue et soulevée à la nouvelle de l'approche des chrétiens. Les troupes du maître se mirent aussitôt en ordre de bataille: mais les Maures les attaquèrent avec la confiance que leur donnait une si grande supériorité de forces. Au premier choc, ils rompirent la troupe des hommes à pied qui suivaient le maître, et chargèrent ses hommes d'armes à cheval, et, bien que les uns et les autres fissent vaillamment leur devoir contre les Maures, ils périrent presque tous. Des trois cents hommes d'armes qu'avait le maître, pas un n'échappa. Les Maures les accablèrent sous une grêle de coups de flèches, de pierres lancées avec des frondes et de coups d'armes à feu. Le maître fut tué des premiers. Les gens de pied s'enfuirent au nombre de mille cinq cents, et se sauvèrent à Alcala la Réal; douze cents furent faits prisonniers. Les Maures perdirent de leur côté cinq cents fantassins. Telle fut cette aventure. Commencée peu sagement, elle n'eut pas d'ailleurs les conséquences qu'on en pouvait craindre. Avant l'entrée en campagne du maître et sur son défi inattendu, l'émir de Grenade avait envoyé au roi de Castille un messager par lequel il lui demandait si cette agression avait eu lieu, oui ou non, par son ordre. Le roi de Castille était en ce moment à San Martin de Val de Iglesias dans un monastère qu'il y a, nommé Santa Maria de Pelayos, et ce fut là que le messager grenadin remit au roi les lettres de l'émir de Grenade Mohammed VI, auxquelles D. Henri fit réponse que le maître d'Alcantara avait agi, dans cette agression, entièrement de son chef, sans permission et contre l'ordre fermel du roi son seigneur, et que c'était assez dire que celui-ci voulait, quant à lui, rester fidèle aux anciens traités; que si le maître s'était mal trouvé d'avoir désobéi, il n'avait eu que ce qu'il avait mérité; qu'en conséquence, lui, le roi de Castille, ne songeait point à faire la guerre au roi de Grenade, et que c'était à celui-ci de voir s'il entendait garder les anciennes trèves comme le Castillan était disposé à le

faire. Tout en resta là, sur la réponse que fit l'émir de Grenade qu'il agréait ces explications et arrêterait toute guerre ultérieure. Le maître d'Alcantara ayant été tué, le roi pourvut, suivant la pratique usurpatrice de ses prédécesseurs, à la vacance de la maîtrise de l'ordre, et y nomma D. Ferrand Rodriguez de Villalobos, portier (*clavero*) de l'ordre de Calatrava ; ce qui ne plut guère, et non sans juste cause, aux frères d'Alcantara, à qui l'élection de la maîtrise de leur ordre revenait de droit [1].

Vers ce même temps, le bruit courut que le duc de Benavente et les deux comtes D. Alfonse et D. Pedro, ne servaient pas le roi avec toute la sincérité qu'ils lui devaient, et spécialement que D. Pedro était allé à Roa sans permission du roi, dans l'intention de parler à la reine de Navarre avant qu'elle partît, et que le duc savait le secret de ces négociations. Le roi passa les ports et s'en fut à Burgos, où, ayant donné ordre au duc de venir le trouver, il le fit arrêter et enfermer dans le château. Aussitôt il lui prit ses états, et aussi ceux du comte D. Pedro, et les terres que la reine de Navarre possédait en Castille. Peu après il ôta également ses titres au comte D. Alfonse pour n'avoir pas voulu rentrer sous son obéissance.

Le comte s'enferma dans Gijon ; mais le roi l'y assiégea. Le comte fit un traité avec le roi de France, par lequel celui-ci s'engageait à intervenir entre les deux parties et à être juge arbitre des fautes que le comte aurait commises contre le roi ainsi que de la peine qu'il aurait méritée. On touchait la fin de l'année, et les froids des Asturies étaient très

[1] Torres y Tapia, dans l'Histoire de l'ordre d'Alcantara, dit que les Maures, à la prière de D. Alfonse Ferrandez de Cordoue, permirent aux chrétiens de recueillir parmi les morts le corps du maître D Martin Yañez de Barbudo, et de l'emporter à son couvent, et que sur le tombeau qu'on lui éleva dans l'église de Sainte-Marie d'Almocovara on mit l'épitaphe suivante :

AQUI YAZ AQUEL QUE POR NEVA COSA
NUNCA OVE PAVOR EN SU CORAZON.

sensibles aux troupes qui n'y étaient pas habituées. On convint donc de ce qui suit : que tandis qu'on ferait ces préliminaires le roi posséderait les états du comte pendant six mois, excepté Gijon. Le comte D. Pedro n'attendit pas jusque-là. De Galice, il écrivit au roi, et lui demanda pardon de ses erreurs, disant qu'il se remettrait à sa discrétion. Ainsi fit-il. Le roi lui pardonna et lui donna pour son entretien les villes de Ponferrada et de Villafranca de Valcaral, qui avaient appartenu au duc de Benavente [1].

Le 16 septembre de cette année, l'anti-pape Clément (Robert) était mort à Avignon. Les cardinaux qui se trouvaient là songèrent à lui choisir un successeur. Ils signèrent et jurèrent une cédule par laquelle chacun d'eux s'obligeait à faire de son côté tout ce qu'il pourrait pour l'extinction du schisme, quand même il devrait pour cela renoncer à la papauté. Les cardinaux présens étaient vingt-et-un. Trois ne signèrent pas cette cédule, par mauvais vouloir ou par toute autre cause. Le roi de France écrivit une lettre de supplication aux cardinaux d'Avignon pour qu'ils suspendissent l'élection du pape, jusqu'à ce qu'il vît par quel moyen on pourrait procéder à l'extinction du schisme; mais les œuvres de ce collége schismatique étaient très différentes de ses paroles et de ses démonstrations. Personne moins que ceux qui le composaient ne désirait l'union de l'Eglise. Ils désiraient seulement triompher de l'autre obédience. A la mort d'Urbain VI, ils avaient écrit au collége de ses cardinaux, les priant de ne pas lui nommer de successeur, et de passer tous à Clément. Que pouvaient-ils faire maintenant, si ce n'est la même chose? La lettre du roi de France leur arriva quand ils étaient déjà réunis en conclave le 26 de septembre. Ils la remirent aux mains du cardinal de Florence Pedro Corsini, doyen du collége; mais il décida de ne l'ouvrir qu'après l'élection. La lettre ayant été

[1] Cronica del Rey D. Enrique III.

écrite après un conseil de l'université de Paris, il est vraisemblable que ces cardinaux savaient officieusement ce dont le roi les priait. Quoi qu'il en soit, le 28, fut élu, à l'unanimité, le célèbre Pedro de Luna, aussi fin politique et savant que tenace et habile à retenir, pendant près de trente ans, cette dignité, malgré toute l'église réunie à Constance. Il prit le nom de Benoît XIII. D. Pedro Martinez de Luna était du bourg d'Illueca, en Aragon, appartenant à sa famille. Il avait été créé cardinal à Avignon par Grégoire IX, en 1375, et il était allié de D. Martin, roi d'Aragon, par la femme de celui-ci, doña Maria de Luna.

Plus de la moitié de l'année 1395 s'était passée sans que le différend contre le comte don Alfonse et le roi de Castille eût été terminé. Le terme de la trève accordée à Gijon étant expiré et n'ayant pas de nouvelles de ses ambassadeurs près du roi de France, le roi fit recommencer le siége de Gijon, d'où le comte était parti par mer pour se rendre en Bretagne, et de là en personne à Paris. Il avait laissé à Gijon la comtesse sa femme. Le roi se mit lui-même en route pour Gijon. Chemin faisant, et le moment paraissant venu d'effectuer le mariage depuis longtemps convenu entre l'infant Ferdinand et doña Léonore, comtesse d'Albuquerque, fille de D. Sancho, les noces en furent célébrées à Valladolid, en présence du roi D. Henri. On était au mois d'août. Ferdinand avait quinze ans moins quatre mois, et cet âge semblait alors suffisant, non seulement pour contracter un mariage, mais pour le consommer. Déjà le roi avait consommé le sien, à l'âge de quatorze ans, avec Catherine de Lancastre, âgée de dix-neuf ans. Nous avons vu que la comtesse d'Albuquerque en avait seize lorsqu'en 1390 elle s'était engagée à épouser l'infant Ferdinand ; elle en avait par conséquent en ce moment vingt et un. Et de là en avant, dit Ayala, on l'appela infante [1].

[1] Cronica del Rey D. Enrique III, año 1395, c. 4.

Le roi arrivé à Gijon, la comtesse, femme de D. Alfonse, se résolut à livrer le château en échange d'un sauf-conduit que lui donna le roi pour sortir de ses royaumes avec son fils. Le roi démolit alors les fortifications de Gijon. On voit par un acte qu'il était devant Gijon le 31 août 1395, et on en peut placer la reddition aux premiers jours de septembre [1]. Il revint à Madrid, et de là, en novembre, il partit pour l'Andalousie.

Cette même année, le 19 mai, le roi d'Aragon D. Juan était mort prématurément dans une chasse aux loups. Il courait avec son cheval après une louve très forte, loin des siens; et, soit que le cheval s'abattît, soit que le roi en tombât, comme cela put arriver, toujours est-il que quand les monteros compagnons de sa chasse arrivèrent, le roi était expiré ou peu s'en fallait. Ce fut un roi de malheureuse mémoire; ni bon pour la paix ni pour la guerre. Sans souci du gouvernement, négligent des affaires; tout distrait par la chasse, la gaie science et l'art des troubadours, il aimait les femmes et le vin, les jeux, les courses et les danses; assez bon homme d'ailleurs. De sa première femme Marthe d'Armagnac, il laissait l'infante doña Juana qu'il avait mariée avec Mathieu comte de Foix; de la seconde, doña Violante de Bar, il avait eu don Jayme et don Ferdinand qui moururent enfans, et doña Violante qu'il avait mariée avec Louis duc d'Anjou, roi de Naples. Les femmes étant exclues de la succession par la loi aragonaise, la couronne d'Aragon était passée à l'infant don Martin roi de Sicile, frère du roi défunt. D. Martin ne voulut pas quitter la Sicile, et sa femme, doña Maria de Luna, qui était à Barcelone, prit pour lui possession du nouveau royaume. Le bruit se répandit que la reine doña Violante était restée enceinte. L'inquiétude que causa à la reine, femme de D. Martin, cette nouvelle, à laquelle on ne s'attendait pas, dura jusqu'à ce qu'on fût certain que la

[1] Morote, Antiguedades de Lorca, p. 429.

reine veuve avait pris un désir pour une réalité. Ce qui était plus à redouter, c'étaient les bruits de guerre que le comte de Foix répandait, ne prétendant à rien moins qu'à ceindre la couronne d'Aragon comme mari de doña Juana, fille aînée du roi défunt, à qui il voulait que revînt la succession. Les allégations de son droit se réduisirent à former une armée qu'il réunit promptement avec le secours du comte d'Armagnac, et il se disposait à entrer en Catalogne par Puycerda ou le val d'Andorre. Cependant la reine doña Maria et le conseil avaient envoyé des ambassadeurs en Sicile pour appeler don Martin, lui recommandant de venir le plus tôt possible, les choses se trouvant en grand péril. Dès le mois de juin (le 7) la reine d'Aragon avait réuni les cortès dans son palais afin de pourvoir à la défense du royaume, car on savait que le comte fortifiait les châteaux qu'il avait en Catalogne. On résolut aussitôt d'envoyer une petite troupe pour s'emparer de toutes ses forteresses avant qu'on eût pu les mettre en plus grande défense ; mais, malgré l'exécution de ce projet, on ne put empêcher l'entrée de l'armée du comte en Catalogne, au mois d'octobre, ni la prise de beaucoup d'endroits et de châteaux. A la fin de novembre, le comte conduisit son armée devant Balbastro, prenant, lui et sa femme, le titre de rois d'Aragon. Sur leurs étendards ils avaient joint aux armes de la maison de Foix les pals d'Aragon et la croix de Saint-George de Barcelone. Il attaqua dès son arrivée les faubourgs de Balbastro et les prit ; mais les gens de la ville et des campagnes qui arrivèrent combattirent si valeureusement que les gens du comte durent reprendre le chemin du Béarn ; il faut ajouter aussi aux causes de ce résultat le froid de l'hiver qui avait commencé. Finalement, le 24 décembre, ils entrèrent en Navarre, et de là regagnèrent leurs foyers cis-pyrénéens, comme l'année 1396 était déjà commencée [1].

[1] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

Ayala ne mène avec détails la chronique de Henri III que jusqu'à l'année 1396, et finit par deux ou trois mentions, à la manière des petites chroniques (*cronicones pequeños*), publiés par Florez dans son Espagne Sacrée :

« En cette année, le mercredi 26 du mois de juillet, on acheva de poser tous les marbres avec leurs chaînes autour de Sainte-Marie-la-Grande de Séville, qui sont en tout quatre-vingt-dix-neuf, et on fit couler l'eau de la fontaine de Sainte-Anne.

» En cette année mourut le comte D. Juan Alfonse de Guzman, le jeudi 6 octobre. »

A ces courtes notes est joint d'ordinaire, dans les manuscrits, un supplément du même genre, dans lequel on lit, par exemple :

« An neuvième (du règne de Henri III) 1399. Il y eut une grande mortalité par tout le pays. Le 17 du mois de juillet eut lieu la pose de l'horloge à la tour de Séville; et, à l'heure de none, il fit ce jour-là de grands tonnerres et de grands éclairs, et il plut extrêmement pendant qu'on y montait la cloche; et elle fut posée le 13 de novembre, au lieu où elle est maintenant.

» An dizième (1400). L'histoire ne raconte rien.

» An onzième (1401). L'histoire ne raconte rien.

» An douzième (1402). En cette année, le 14 du mois de novembre, naquit l'infante doña Maria à Ségovie [1]. »

On voit qu'il y a loin de cette manière à celle d'Ayala, et l'on nous plaindra d'en être réduit à une aussi maigre

[1] Ano noveno (1399). Fué muy grand mortandad en toda la tierra. A 17 dias del mes de julio se puso el relox en la torre de Sevilla : é á hora de nona fizo estonces grandes truenos é relampagos, é llovió muy bien un rato quando subian la campana : é á 13 dias de noviembre se puso en su logar dó está agora.

Ano decimo (1400). No cuenta la Historia ninguna cosa.

Ano onceno (1401). No cuenta la Historia ninguna cosa.

Ano doceno (1402). Este año á 14 dias del mes de noviembre nasció la infanta doña Maria en Segovia.

pitance historique. Nous tâcherons de dégager quelques traits de ces arides transmissions de faits rapportés sans détails comme sans liaison. Nous nous efforcerons d'y suppléer, en regrettant l'excellent guide qui nous a si bien initié jusqu'ici aux secrets des règnes précédens et en a fait vivre et se mouvoir sous nos yeux les acteurs avec toute la vérité d'un peintre fidèle.

L'émir de Grenade, Youssouf, mourut sur ces entrefaites, et le bruit courut que sa mort avait eu lieu par la perfidie de l'émir de Fez, Admed ben émir Sélim, qui se disait fort son ami, et lui avait envoyé, parmi d'autres riches présens, une robe (aldjouba), infectée d'un poison si subtil que, dès qu'il s'en vêtit, ayant couru à cheval et ayant sué dans cet exercice, il sentit aussitôt de grandes douleurs dont il fut tourmenté un peu plus de trente jours au bout desquels il mourut. D'autres disaient toutefois qu'il était mort d'une ancienne maladie, qu'une imprudence avait tout à coup développée.

Quoi qu'il en fût, les intrigues et les adroits artifices de Mohammed, son second fils, eurent un heureux succès. Tous, dit Conde, se déclarèrent pour lui (par un effet de ces intrigues et de ces adroits artifices), au détriment de son frère aîné, et malgré les dispositions testamentaires de l'émir Youssouf, qui avait institué celui-ci son légitime successeur. Mohammed, intronisé, fit arrêter son frère, et l'envoya prisonnier dans la forteresse de Schaloubania (Salobreña), au sud des Alpujarres. Tant ce qu'on appelle la légitimité en matière d'hérédité monarchique reçoit des faits, dans la suite de l'histoire, de fréquentes altérations qui la rendent illusoire ; et c'est le besoin d'y substituer quelque chose de plus conforme à la raison et à la justice humaine, qui a fait adopter, par les peuples les plus civilisés, et fera, dans un temps plus ou moins rapproché, adopter par tous les peuples de la terre,

le principe rationnel de l'élection républicaine. Aveugle qui ne voit pas que c'est là l'invincible train des sociétés modernes, auquel aucune force, aucune ruse, ne saurait efficacement s'opposer, à moins que, la Providence défaillant au genre humain, quelque caste d'origine et de nature surhumaine ne parvienne à le faire rentrer dans les ténèbres, dont l'usage de plus en plus général de l'imprimerie l'a fait peu à peu sortir.

Mohammed, disent les chroniques arabes, était beau de corps, d'un esprit vif, plein de courage et de valeur. Craignant, à son avénement, d'en venir à une rupture avec le roi de Castille, il résolut d'aller lui-même (avec une incomparable résolution, dit un de ses historiens, sans cortége, sans pompe ni apparat royal) lui demander la continuation des anciennes trèves. Il partit de Grenade sous le prétexte de visiter les frontières de ses états, et, incognito, se donnant comme son propre ambassadeur, accompagné de vingt braves chevaliers, se rendit à Tolède, et se présenta au roi de Castille, qui l'accueillit avec les démonstrations les plus cordiales. Ils mangèrent ensemble, et renouvelèrent les trèves qui les unissaient déjà. Très satisfait du roi de Castille, il revint dans son royaume, où l'on ignorait son hardi voyage. Avant son départ, il avait écrit au sultan de Fez pour s'excuser de la détermination qu'il avait prise d'enfermer son frère dans la forteresse de Salobreña, disant que c'était pour le bien de la paix et pour assurer la tranquillité du royaume. Ceci avait lieu en l'an 800 de l'hégire, d'après les annales de Grenade, sans doute dans les premiers mois cette année, commençant le 23 septembre 1397 et finissant le 11 septembre 1398 [1].

La reine Marie d'Aragon cependant se montrait si habile à pourvoir à toutes les nécessités de la situation que non seu-

[1] Voir Conde, Hist. de la Dominacion de los Arabes, III[e] part., c. 27.

lement elle parvint à chasser les gens du comte de Foix du royaume de son mari, mais encore à lui envoyer des secours à lui-même, en Sicile, avec lesquels D. Martin put achever d'assujettir l'île dans le courant de l'année 1396. D. Martin, laissant son fils l'infant en pacifique possession de la couronne de Sicile, retourna en Aragon pour y prendres les rènes du royaume. Il mit à la voile à Messine, le 13 décembre, et s'arrêta en Sardaigne jusqu'au milieu de février 1397. Il toucha aussi en Corse, où il fit des dispositions pour la défense de l'île, et il partit pour Marseille dans le but de monter par le Rhône jusqu'à Avignon pour y voir son compatriote et son parent le pape Benoît XIII (D. Pedro de Luna). Il exécuta en effet ce projet, et arriva dans cette ville, capitale de Benoît, le 31 mars 1397. Il y fut reçu avec des fêtes et des réjouissances; et le lendemain, qui *était le quatrième* dimanche de carême, Benoît bénit la Rose d'Or accoutumée et la donna au roi qui la porta tout le jour. Le roi resta là jusqu'à Pâques, qui tomba en cette année le 22 avril, et ce jour-là, après la messe qui fut dite dans le palais pontifical, le roi fit hommage et serment à Benoît pour le royaume de Sardaigne et de Corse. Il traita avec lui certains points du schisme; mais, voyant la difficulté de la matière, il prit congé de Benoît et partit pour Barcelone, le 11 mai [1].

La guerre, malgré les trèves précédentes, se ralluma de nouveau, en 1396, entre la Castille et le Portugal. Le roi de Portugal entra en Estramadoure, s'empara de Badajoz par surprise, et il en aurait fait autant d'Albuquerque, si la valeur de ses habitans n'eût contenu les Portugais. Ces hostilités inattendues du Portugal animèrent les chevaliers de Castille à la défense de leurs terres. Le roi envoya don Rodrigo Lopez Davalos, ou mieux d'Avalos, avec beaucoup de troupes, ravager les terres du Portugal, de Ciudad-

[1] Zurita, l. c.

Rodrigo jusqu'à Viseo; il y commit les plus grands dommages et en rapporta un butin considérable. Les maîtres des ordres militaires firent de même pour Serpa et Moura, y mirent à sac les populations et firent prisonniers tous ceux qu'ils rencontrèrent. D'autre part, l'amiral de Castille, don Diego Hurtado de Mendoza, courait les côtes du Portugal avec ses galères, jetant du monde à terre et ravageant les côtes. Les incursions et les prises et reprises de villes marquèrent cette guerre non moins que les faits d'armes maritimes. Don Diego Hurtado de Mendoza rencontra sept galères portugaises qui, de Gênes, retournaient en Portugal chargées de munitions de guerre; et, bien qu'il n'en eût que cinq, il les attauqa avec tant de bravoure, qu'il en coula une à fond, en prit quatre et mit en fuite les deux autres. Mais il fut cruel envers les portugais vaincus, qu'il fit tous jeter à la mer, où ils se noyèrent. Ceci se passait en mai 1397; et le 29 juin naissait, à l'infant Ferdinand, son second fils, qui fut nommé Don Juan. Il fut roi de Navarre et d'Aragon, et père du grand roi Ferdinand le Catholique.

En même temps, le roi de France s'efforçait de persuader, par tous les moyens possibles, au pape ou à l'anti-pape Benoît (pape ou anti-pape selon le point de vue où l'on se place), de renoncer au souverain pontificat. Mais jamais il ne put l'amener à cette renonciation, bien que Benoît lui en eût donné plus d'une fois l'espérance. Le roi de France, conseillé sagement ou non par l'université de Paris, résolut de lui refuser l'obéissance, et envoya des messages aux rois d'Aragon et de Castille, pour les engager à faire de même. Le roi de Castille dépêcha une ambassade à Benoît, le suppliant de donner la paix à l'Église par le moyen de sa renonciation. Mais Benoît fut inébranlable; et, voyant sa tenacité, D. Henri convoqua, à Alcala de Henares, une assemblée de prélats et de docteurs, et presque à l'unanimité des votes, lui refusa l'obéissance. Cette substraction d'obéissance à

Benoît eut lieu par un décret solennel, rendu le 12 décembre 1398 [1].

En Aragon, D. Martin prit le gouvernement de ses états en roi libéral, commençant par jurer tous les fueros et toutes les libertés du royaume, selon la coutume et les obligations de tout roi nouveau, mais en y ajoutant par son peu de morgue et son air de franchise. Dans les cortès qu'il s'empressa d'assembler à Saragosse, on reconnut pour héritier de ses États, le 27 mai 1398, D. Martin son fils, roi de Sicile, et on lui envoya des secours pour réprimer les révoltes des seigneurs siciliens, qui, bien qu'en petit nombre, s'agitaient toujours contre la domination aragonaise. Dans ce même temps le pape Boniface IX, qui siégeait à Rome, excommunia le nouveau roi d'Aragon, D. Martin, et le déclara canoniquement dépossédé, lui et son fils, de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse, comme fiefs de l'Église, comme ami et fauteur de Benoît qui siégeait à Avignon. Par cela même le roi d'Aragon s'attacha davantage à l'obédience de Benoît, dont il avait obtenu ces États, et il tâcha de le délivrer de la persécution qu'il souffrait à Avignon de la part du roi de France. Boniface avait aussi excommunié le roi de Castille pour la même raison et à cause de la guerre qu'il faisait au Portugal, fidèle à l'obédience de Rome; mais cette dernière excommunication fut levée par la substraction d'obédience à Benoît et en raison d'une nouvelle trêve de dix ans qui fut conclue par l'intervention même du pape romain entre le Portugal et la Castille [2].

Le 13 avril 1399, deuxième dimanche après Pâques, le roi d'Aragon voulut être oint et couronné solennellement dans la cathédrale de Saragosse, ce qui s'exécuta avec majesté et pompe, par la main de l'archevêque de cette église Don Garcia Fernandez de Heredia. Le lendemain fut ointe et

[1] Cronica, del Rey D. Enrique III, l. c.
[2] Raynald, Ann. eccl., ad ann.

couronnée la reine avec la même cérémonie; et en Sicile on couronna aussi, le même dimanche, Don Martin et sa femme doña Maria. Peu auparavant était mort sans laisser d'enfant, D. Mathieu, comte de Foix, et sa sœur Isabelle avait hérité du comté. Elle était mariée à Archambault de Grailly, et celui-ci pour rentrer dans les biens que la maison de Foix avait possédés en Aragon, s'était empressé d'envoyer à D. Martin une humble ambassade, le suppliant de lui faire la faveur de l'admettre en grâce, et d'avoir pour bon de lui restituer les états qui avaient appartenu au comte Mathieu. Le roi, voyant la soumission du comte, y consentit et lui restitua la vicomté de Castelbò et les autres terres que les anciens comtes de Foix possédaient en Aragon et en Catalogne, à quelques exceptions près, et à condition que celui-ci lui ferait les hommages accoutumés [1].

L'infante doña Violante, fille du roi D. Juan d'Aragon, fiancée avec Louis d'Anjou, roi de Naples, n'avait pas été encore envoyée à son mari pour la consommation de son mariage, à cause de son âge. Pendant que le roi D. Martin tenait les cortès de Catalogne à Barcelone, arrivèrent deux chevaliers envoyés là par Louis, qui était en Provence, pour demander l'infante à son oncle. D. Martin l'envoya à son mari, accompagnée de beaucoup de chevaliers et d'une maison considérable; toutefois, avant de partir, l'infante reconnut le roi son oncle et renonça en sa faveur à toutes prétentions quelconques et droits qui auraient pu lui appartenir pour cause de substitutions ou successions légitimes, ou legs du testament du roi son père et autres rois, ou par toute autre voie ou droit, sur les royaumes d'Aragon, de Valence, de Majorque, de Sardaigne, de Corse, etc. L'acte en fut passé le 12 décembre 1400; ce qui n'empêcha pas, comme nous le verrons, les prétentions de Louis son fils à la couronne d'Aragon en 1412.

[1] Zurita, Annal. de Arag., l. c.

En janvier de l'année suivante (1401), le roi de Castille envoya des messagers en France relativement à l'union de l'Église; et dans le conseil même, le duc de Berry proposa de restituer l'obédience à Benoît, puisqu'il avait promis de renoncer au pontificat. En outre, le clergé de Bretagne ne voulait pas obéir à ses prélats, parce qu'ils n'obéissaient pas eux-mêmes au pape. Il se joignit à cela qu'un frère franciscain, nommé Guillem Palmer, prêchant à Avignon, déclama vivement contre ceux qui n'obéissaient pas à Benoît, et ne craignit pas d'appeler excommuniés ceux qui le tenaient enfermé et assiégé dans son palais. Le peuple s'émut et le mouvement se propagea partout, de manière que le roi de France manda aux ministres qu'il avait à Avignon de ne rien innover contre Benoît. Cependant, celui-ci était assiégé, et, durant ce blocus, souffrait des maux sans nombre, *car* il manquait même du nécessaire, et beaucoup de ses familiers en moururent. Par suite des plaintes amères que Benoît faisait entendre en paroles et par écrit « sur son abandon, la violence et les affronts qu'on lui faisait; — sur ce que personne n'observait avec lui les lois et les prescriptions canoniques touchant les choses ecclésiastiques; — sur ce que les séculiers lui imposaient des préceptes et des conditions iniques contre la raison et la politique; » ses affaires s'améliorèrent beaucoup en France. En outre, le roi de Castille lui envoya des ambassadeurs et lui restitua l'obédience le 12 décembre, à la condition de réunir un concile général, qui déciderait quel était le pape véritable.

Le 14 novembre, la reine de Castille donna naissance, à Ségovie, à la princesse doña Maria, qui, plus tard, fut reine d'Aragon et de Naples, reine bien malheureuse, car son mari ne la traita pas comme elle le méritait. Le 6 de janvier 1402, elle fut reconnue pour héritière (*sucesora*) de son père, au cas où il n'aurait pas d'enfant mâle [1].

[1] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

La Sicile entièrement pacifiée, don Martin et sa femme, la reine doña Maria, jouirent paisiblement de leur royaume; mais ils avaient eu le chagrin de perdre, le 17 novembre 1398, leur fils unique, don Pedro, qui devait succéder à son père non seulement en Sicile, mais encore dans les états d'Aragon. Ils eurent encore un nouveau sujet de deuil. La reine, mère de l'infant, mourut aussi en Catalogne le 25 mai 1401, laissant, à ce qu'il paraît, pour héritier de la Sicile, don Martin son mari, dont la vie fut également courte, comme nous le verrons. Aussitôt, on lui proposa quatre fiancées, toutes filles de rois, à savoir, les filles de l'empereur Robert, du roi de France, du roi d'Angleterre et du roi de Navarre. Doña Blanca de Navarre, troisième fille du roi Charles le Noble, à qui échut le royaume de son père, fut la préférée. Le mariage de don Martin avec elle se conclut à la fin de novembre 1401, et le 21 janvier de l'année 1402, l'infante fut livrée au roi d'Aragon, pour qu'il l'envoyât, au printemps prochain, à son mari. Tandis qu'il était veuf, don Martin vivait plongé dans la débauche, particulièrement avec deux jeunes siciliennes nommées Tarasia et Agatucha, dont il eût don Fadrique et doña Violante d'Aragon, qui furent envoyés à Barcelone, et desquels nous parlerons plus loin. L'infant de Navarre, nommé Charles comme son père et son aïeul, mourut cette année 1402, le 12 août.

Le pape Benoît disposa en 1403 de l'archevêché de Tolède, vacant depuis la mort de don Pedro Tenorio, arrivée le 18 mai 1399. Par droit de dévolution, il appartenait au pape de pourvoir à cette vacance, et Benoît y nomma, le 22 juillet 1403, don Pedro de Luna, son neveu. Ce fut ce prélat qui, en 1410, appela à Tolède et à la cour de Castille un sien cousin, comme lui Aragonais d'origine, nommé Alvaro de Luna, célèbre dans le monde comme favori de D. Juan II de Castille et par la mort que celui-ci lui fit donner par

le bourreau. La Castille cependant n'avait de guerre avec personne et ses provinces étaient tranquilles, grâce à la justice qu'on y faisait de tous les criminels, à quelque classe qu'ils appartinssent. Le roi eut en cette année sa seconde fille, à qui on donna le nom de Catalina, comme à sa mère, mais qui ne lui ressembla que par le nom. Elle épousa don Enrique son cousin, fils de son oncle don Ferdinand, et depuis maître de Saint-Jacques, qui, avec ses frères, fut en de continuelles agitations contre le roi don Juan II. Le 1er d'octobre 1404, mourut à Rome le pape Boniface IX. Les cardinaux de son obédience élurent, le 17, le cardinal Cosme Meliorato, Napolitain, qui prit le nom d'Innocent VII.

Le roi de Castille cependant désirait vivement un enfant mâle qui pût hériter de la couronne, sentant bien, attaqué comme il l'était de continuelles infirmités, que sa vie durerait peu. Dieu lui envoya cette consolation. Le 6 mars 1405, la reine donna le jour, dans la ville de Toro, au prince don Juan qui promptement succéda à son père et fut, en Castille, le deuxième de son nom. On en fit des réjouissances extraordinaires, et qui se complétèrent quand, le 12 mai, l'infant fut reconnu à Valladolid pour héritier des royaumes de Castille et de Léon.

Le nouveau pape Innocent avait fait connaître son élection à tous les princes chrétiens et à Benoît lui-même, l'exhortant à ce que, pour sa part, il mît fin aux scandales du schisme. Celui-ci, par la faveur du roi d'Aragon, était sorti de son blocus d'Avignon et avait pris le chemin de l'Italie, publiant qu'il allait s'entendre avec le pape de Rome, et essayer avec lui, par toutes les voies, d'amener l'union de l'Église. Il s'embarqua au mois de mai de cette année, après avoir apaisé quelques dissensions entre le roi de Sicile don Martin, qui se dirigeait alors vers l'Aragon, et Louis d'Anjou roi de Naples. A la suite de ces entrevues qui eurent lieu à Villefranche et a Nice, il les laissa amis et très attachés à sa cause. Benoît

poussa son voyage jusqu'au-delà de Gênes ; mais, pour éviter la peste, qui régnait alors sur ces côtes, il retourna à petites journées vers Marseille. Rome souffrait les plus cruelles divisions, au milieu desquelles le pape Innocent VII, accablé de soucis et de peines, mourut le 6 novembre 1406. Les cardinaux crurent que c'était le moment de terminer le schisme en retardant l'élection jusqu'à ce qu'on eût vu Benoît renoncer à la tiare, comme le bruit en courait ; ce qui eût permis aux cardinaux des deux obédiences, réunis en un seul collège, d'élire le pape véritable. Mais bientôt, peu confians aux promesses de Benoît, ils résolurent de choisir le pape, s'obligeant chacun en particulier à renoncer à la papauté si Benoît y renonçait. Cet engagement pris, ils se rassemblèrent en conclave, et, le jour de saint André, élurent le cardinal de Venise, Angelo Corario, sous le nom de Grégoire XII. Aussitôt, il renouvela le serment qu'il avait fait comme cardinal, en répétant à haute voix que si l'on ne trouvait pas des moyens pour mettre fin au schisme, il irait par toute la terre avec son bâton pastoral, pour les chercher. Mais il ne tint pas sa promesse, et, en fin de compte, il refusa aussi la renonciation.

La paix dont jouissait la Castille fut troublée en cette année du côté de Grenade. Suivant les auteurs arabes, l'agression et la violation de la trève furent le fait des chrétiens. Les auteurs chrétiens, au contraire, en accusent les Arabes. Les premiers disent que les troupes de frontière du roi de Castille envahirent et coururent sans motif le pays de Grenade, et que leur émir Mohammed VI, aussi brave que fier, dédaigna de se plaindre au roi de Castille de cette rupture, et voulut en tirer lui-même une juste vengeance. Réunissant donc une bonne armée, il envahit les terres des chrétiens à l'ouest de ses frontières, ravagea leurs campagnes, brûla leurs fermes et leurs hameaux, prit la forteresse d'Ayamonte,

et revint triomphant à Grenade, emmenant de nombreux prisonniers et chargé d'un riche butin [1].

Une négociation s'ouvrit; des envoyés du roi de Castille vinrent à Grenade pour demander l'observation de la trêve et la restitution d'Ayamonte; mais Mohammed allégua le droit de représailles, et refusa de rendre Ayamonte, demandant qu'on lui en laissât la libre possession comme dédommagement des ravages exercés sur ses terres par les chrétiens, premiers transgresseurs de la paix, et le roi de Castille, peu satisfait de cette réponse, ordonna à ses généraux de frontière de rendre guerre pour guerre et ravages pour ravages aux Grenadins. Mohammed répondit à ces dispositions en rassemblant de nouvelles troupes avec lesquelles il entra sur le territoire de Baeza, qu'il mit à feu et à sang. Les chrétiens se portèrent à leur rencontre, et eurent avec l'ennemi divers engagemens dans lesquels ils eurent ordinairement le dessous. Dans un de ces engagemens, accablés par la supériorité des forces de l'ennemi, les chétiens se retirèrent devant les musulmans et se retranchèrent sur une colline pour y passer la nuit, s'attendant à y être attaqués le lendemain. Mais, le jour venu, ils ne virent plus les étendards de Grenade dans la plaine. Soit fatigue, soit manque de munitions, les musulmans avaient regagné leurs frontières, et les chrétiens purent regagner les leurs. La guerre se poursuivait ainsi avec des vicissitudes diverses, lorsque D. Henri, voulant en hâter le terme, réunit les cortès à Tolède pour leur demander les moyens de mettre sur pied une armée telle, qu'il pût réduire Mohammed, par la force des armes ou par la peur à venir à resipiscence. Les seigneurs, les chevaliers et les députés des cités et des villes s'empressèrent de se rendre à ces cortès, et l'on y vota tout d'abord un subside qui permit au roi de

[1] Cronica del Rey D. Enrique III.

lever spécialement pour cette guerre dix mille hommes d'armes, quatre mille chevaux et cinquante mille fantassins avec de l'artillerie et toutes les choses nécessaires pour une guerre sérieuse. Mais la faiblesse de la santé du roi, qui allait dépérissant à vue d'œil, ne lui permit pas de donner suite à ce projet, dans lequel on ne s'était pas promis moins que la conquête de Grenade. Mais Dieu, dit un historien, réservait cette gloire à sa petite-fille, doña Isabelle, et au mari de celle-ci, Ferdinand d'Aragon, petit-fils de son frère. Henri eût désiré plus que tous pouvoir faire partie de l'expédition; mais son heure était venue. Il mourut à Tolède, le samedi jour de la Nativité, 25 décembre 1406, qui, selon la manière de compter d'alors, était le premier jour de l'an 1407. Il était âgé de vingt-sept ans et deux mois, étant né le 4 octobre 1379, et en avait régné seize. Il laissait une veuve agée de plus de trente-et-un ans, un fils âgé de vingt-et-un mois, et son frère l'infant D. Ferdinand, âgé de vingt-six ans, mari d'une femme âgée de trente-deux ans, dont il avait déjà plusieurs enfans : D. Alfonse, son fils aîné (né en mai 1396), qui, après la mort de son père, fut roi d'Aragon, et plus tard, roi de Naples; D. Juan, né le 29 juin 1397, qui devint roi de Navarre du chef de sa femme Blanche de Navarre, puis roi d'Aragon, comme successeur de son frère; D. Henri, maître de Saint-Jacques; D. Sancho, maître d'Alcantara; et don Pedro, qui mourut malheureusement à la prise de Naples par don Alfonso. Ils eurent aussi deux filles, doña Maria qui fut la première femme de son cousin, le roi Don Juan de Castille, et doña Leonor, qui se maria avec don Édouard roi de Portugal.

Paul de Carthagène, originaire de Burgos et juif de naissance, se rendit célèbre sous le règne de Henri III par sa profonde érudition, par la noblesse de son caractère et par ses grandes richesses. La lecture des œuvres de saint Thomas d'Aquin le convertit au christianisme. Il était très

versé surtout dans la connaissance des Saintes-Ecritures, sur lesquelles il composa de doctes commentaires. Il entra dans les ordres en embrassant le christianisme. Il fut d'abord archidiacre, évêque de Carthage, et enfin évêque de Burgos. Son grand mérite lui avait valu, avant sa conversion, la charge de secrétaire d'État, ce qui parut alors fort extraordinaire, dit Mariana ; car, comme les Juifs sont naturellement fourbes, menteurs, enclins à tromper, on les écarte des emplois publics, et l'on ne peut s'y fier, ni en paix, ni en guerre. Il avait eu des enfans avant de se faire chrétien, qui se convertirent comme lui. Son fils Alfonse, après avoir été doyen de Ségovie et de Compostelle, fut fait évêque de Burgos à la place de son père. Il composa sur les vies des rois d'Espagne un assez bon ouvrage, qui porte le titre de Récapitulation. Gonzalo, son autre fils, fut fait évêque de Palencia. Alvara enfin, le troisième, se maria et entra dans la famille des Garsia. Il a laissé de beaux commentaires sur les faits et gestes de D. Juan II roi de Castille [1].

Nous nous sommes attaché à donner de ce règne, d'après Ayala, une histoire véritable, et nous avons par conséquent passé sous silence divers faits tenus à tort pour historiques, dont l'imagination espagnole a chargé la biographie de don Enrique El Doliente. Telle est, entr'autres, l'historiette rapportée dans le sommaire des chroniques des rois d'Espagne, livre d'ailleurs mêlé de quelques faits vrais. On y raconte que Henri, dans la quatrième année de son règne effectif après sa sortie de tutelle, c'est-à-dire dans la dix-huitième année de son âge, étant revenu un soir très fatigué de la chasse, ne trouva rien à manger à la maison. L'économe, interrogé là-dessus, répondit qu'il n'avait ni argent ni joyaux à mettre en gage pour s'en procurer, tous étant déjà engagés. Sur quoi le roi ordonna d'engager son manteau

[1] Mariana, Hist. d'Esp., ad ann.

(balandran), et de lui acheter deux épaules de mouton, avec lesquelles et les cailles qu'il avait tuées, il soupa avec la reine. A quoi la chronique ajoute que le roi obligea l'économe à servir à table en manches de chemise, pour le punir de ne lui avoir pas fait préparer à souper.

Pendant que le roi se trouvait dans une si étroite gêne, continue l'ingénieux narrateur, les grands allaient de banquet en banquet, et prenaient part à de véritables festins servis avec une extraordinaire profusion de mets et de vins exquis. Le roi le sut, et que cette nuit-là même ils étaient réunis autour d'une table abondamment pourvue de toutes choses, dans la propre maison de l'archevêque de Tolède. Il voulut s'en assurer en personne, et sous un déguisement pénétra dans la salle du banquet, où il vit tout de ses yeux. Il entendit, de plus, chacun de ces seigneurs faire, dans la conversation, une sorte de dénombrement des revenus qu'il avait en propre et de ceux qu'il recevait en traitemens royaux. Plein de colère, le roi se retira, et, s'étant rendu au château de la ville (ceci avait lieu à Burgos), résolut de les faire tous arrêter et tuer ensuite. Il fit prendre les armes aux troupes, les aposta sans bruit dans le château ; après quoi il fit appeler les grands dont nous venons de parler, sous prétexte qu'il avait à tenir conseil et à délibérer sur-le-champ avec eux d'une affaire importante d'où dépendait le salut de l'État. Tous se rendirent dans la salle de la forteresse, et là, le roi les interrogea un à un, leur demandant combien ils avaient connu de rois en Castille. Chacun d'eux répondit en nommant ceux auxquels il avait survécu ; l'un d'entre eux, et c'était celui qui en avait vu le plus, dit qu'il en avait connu cinq. Le roi répliqua qu'il y avait lieu de s'étonner qu'il en eût vu si peu, puisque lui, qui était si jeune, en avait déjà connu vingt. Il leur expliqua l'énigme en leur disant qu'ils étaient, eux, les vingt rois qu'avait en même temps la Castille, et qu'il n'était, lui, le roi, roi que de nom,

puisque, tandis qu'ils commandaient, eux, et lui prenaient ses rentes, il n'avait pas un maravédi pour son office; et il finit en disant qu'il allait leur faire couper la tête à tous. Il prononça alors le mot d'ordre, et la troupe parut armée et réunie, prête à faire ce qu'il ordonnerait. Le bourreau entra; il prépara le billot et le couperet, la masse et les cordes. Mais l'archevêque de Tolède, pliant le genou, demanda miséricorde pour tous, et le roi leur fit grâce de la vie à condition que sur-le-champ ils lui rendraient les forteresses qu'ils tenaient en son nom, et les tint quittes de tout ce qu'ils lui avaient pris [1].

C'est là une fable et un conte fort invraisemblable, et qui n'a pour lui que d'avoir été adopté par Garibay, Mariana, Narbona et quelques autres historiens. Les poètes dramatiques l'ont mis au théâtre dans une comédie intitulée : El Rey Don Enrique El Enfermo, et ont rendu populaire une histoire digne d'un chevalier errant. Il paraît que l'inventeur en fut l'anonyme qui interpola si étrangement le sommaire des rois d'Espagne écrit par l'intendant de la reine doña Léonor. On ne sait pas au juste qui fut cet interpolateur; mais on sait qu'il vécut du temps de Henri IV de Castille, c'est-à-dire plus de soixante ans après Henri III. Ses interpolations, suppressions et additions trahissent un écrivain sans goût et sans talent, pour ne rien dire de plus. Llaguno Amirola, le savant éditeur des chroniques d'Ayala, dans la préface et les notes de ce sommaire, et dans celles de la chronique de D. Enrique III, par Ayala, flétrit hautement de telles interpolations et fait de l'interpolateur la justice qu'il mérite. Quant à la fameuse comédie « El Rey Don Enrique el Enfermo, » elle ne saurait faire autorité en histoire, bien qu'elle ne soit pas l'œuvre de moins de six auteurs [1].

[1] Sumario de los Reyes de España.

[1] Seis ingenios, dit un critique espagnol, compusieron esta fabulosa comedia : pero les salió muy poco ingeniosa, y grandemente disparatada.

Nous avons souvent parlé de don Alfonse d'Aragon, comte de Denia et de Ribagorza, que Henri II avait fait marquis de Villena en Castille. Il mourut peu après dans un âge très avancé. Il était fils de l'infant d'Aragon D. Pedro, comte de Ribagorza et frère du roi d'Aragon Alfonse IV. L'infant D. Pedro, au couronnement du roi son frère, en 1328, accompagné de plusieurs seigneurs de la cour, exécuta des danses et des scènes pastorales composées pour cet événement. Le jongleur Ramuset chanta une idylle de la composition du comte; Novelet, autre jongleur, récita six cents vers du même auteur. Le goût de la poésie était héréditaire dans la maison d'Aragon, depuis près d'un siècle. Il passa, comme un héritage de famille, à son arrière petit-fils D. Henri, marquis de Villena. Le grand-père de celui-ci, D. Alfonse, comte de Denia et de Ribagorza, fait prisonnier, comme nous l'avons vu, à la bataille de Najera par le prince de Galles, obtint sa liberté en donnant en otage ses deux fils : l'aîné, nommé D. Alfonse comme son père, au prince de Galles, et le second, D. Pedro, au comte de Foix. Pour son rachat et celui de ses fils, Henri de Trastamare, devenu roi, donna à D. Alfonse cinquante mille florins, et lui en prêta soixante mille autres. Il fut décidé de plus que, dans un délai déterminé en raison de l'âge des fiancés, l'un de ces deux fils, D. Alfonse, se marierait avec doña Léonor, fille naturelle du roi Henri II et de doña Léonor Alvarez; et que l'autre, D. Pedro, se marierait avec doña Juana, fille naturelle du même roi et de doña Elvira Iñiguez, le roi s'engageant de son côté à donner en dot à ses deux filles, le mariage effectué, les soixante mille florins qu'il avait prêtés au comte devenu marquis de Villena, soit, à chacune, trente mille florins.

Quand on arrêta plus tard les conditions du mariage de D. Pedro avec doña Juana, le marquis céda à son fils tout le marquisat de Villena, dont il ne se réserva que l'usufruit sa vie durant. Arrivé à l'âge nubile, le mariage s'effectua,

et D. Pedro eut de doña Juana deux fils et une fille. L'aîné des fils, dit le savant critique espagnol qui nous fournit les principaux traits de cette notice[1], fut ce notable chevalier D. Henri de Villena, élevé plus haut par son instruction dans les langues, la poésie, l'histoire et les sciences naturelles que par son origine royale. Il était si versé, dit-on, dans les mystères et les secrets de la magie, qu'on le regardait généralement comme magicien. D. Pedro fut tué à la bataille d'Aljubarrota, et doña Juana sa veuve, mère de D. Henri de Villena, ayant contracté un second mariage avec l'infant D. Dionis, seigneur d'Alva de Tormes (fils de Pierre de Portugal et d'Inès de Castro), et pris le titre de reine parce que son mari prenait celui de roi de Portugal, réclama la restitution des trente mille florins en quelque sorte hypothéqués sur les terres du marquisat de Villena, et on saisit ce prétexte pour en dépouiller les titulaires. Déjà, du vivant de Juan 1er, on avait dit qu'il était peu convenable qu'un état comme celui de Villena, limitrophe de l'Aragon, fût aux mains d'un prince de cette maison. Depuis plusieurs années aussi, le terme fixé pour le mariage de l'aîné des fils de D. Alfonse marquis de Villena était écoulé, et doña Leonor en avait demandé la conclusion. Les membres du conseil de Castille avaient donné raison à doña Leonor et avaient déclaré que le fils aîné du marquis l'épouserait, ou que les trente mille florins de sa dot lui seraient restitués; et comme D. Alfonse le jeune refusait de l'épouser, alléguant les déportemens galans et la vie scandaleuse que menait publiquement doña Léonor, on avait joint sa demande à celle de sa sœur, et déclaré qu'à défaut de l'entière restitution des deux dots s'élevant ensemble à soixante mille florins, il serait immédiatement procédé contre les biens et l'état du marquis leur beau-père; ce qui avait eu lieu en effet. Les terres du mar-

[1] Llaguno Amirola, dans ses notes à la chronique d'Henri III.

quisat de Villena avaient été d'abord envahies, à la réserve des villes d'Almanza et de Villena, où il y avait des garnisons aragonaises et qui ne se rendirent que quelque temps après. Plus tard, D Henri de Villena rentra en grâce auprès du roi de Castille; et Henri III, pour l'indemniser de la perte du marquisat de Villena, lui donna la seigneurie (*el señorio*) de Cangas et de Tineo avec le titre de comte. Son savoir et sa grande fortune lui attirèrent un compétiteur et des ennemis. Après de grandes tracasseries et une longue alternative de succès et de revers, nous dit-on, sans spécifier quelles furent les premières et quels les secondes, dégoûté de la cour, des grandeurs et du monde, Henri de Villena se retira dans sa seigneurie d'Iniesta, où il se livra tout entier à l'étude de la philosophie et à la culture des lettres. Outre une version du Dante en vers castillans, on lui attribue un ouvrage en prose intitulé : Les Travaux d'Hercule (*los Trabajos de Hercules*). A la demande de son parent, D. Juan, roi de Navarre, il fit un ouvrage qui rendit un grand service à la langue nationale : c'est un commentaire en idiome castillan sur les trois premiers livres de l'Enéide de Virgile. Son projet était de le dédier au prince à la recommandation duquel il l'avait composé; mais celui-ci étant entré en guerre avec le roi de Castille, le marquis rompit toute communication avec le Navarrais. Sa plus fameuse production fut le livre de la *Gaya Sciencia*. C'est un traité complet de poésie, de rhétorique et d'éloquence. On y trouve, de plus, une description de toutes les cérémonies observées par les troubadours dans leurs séances publiques. Il dédia ce livre à son illustre et savant ami le marquis de Santillana. Après de longues et cruelles souffrances que la goutte lui fit endurer, il mourut dans la retraite en 1434. Sa bibliothèque fut brûlée sous le prétexte que son possesseur était adonné à la magie; mais on croit que l'évêque de Ségovie, confesseur du roi, qui

fut chargé de la commission, réserva pour lui la meilleure part des livres.

Nous avons dit que le nouveau roi D. Juan avait vingt-et-un mois lors de la mort de son père à Tolède. Il était en ce moment avec sa mère la reine Catherine à Ségovie. Le bas-âge de D. Juan et la formidable guerre qu'on préparait contre Grenade firent supposer que l'infant D. Ferdinand prendrait le titre de roi. Mais le noble infant était loyal et mérita dès lors l'épithète d'Honnête qu'on lui donna par la suite. Loin de prêter l'oreille à aucune idée d'usurpation, il s'empressa, le lendemain de la mort de son frère, de réunir les prélats, les chevaliers et les députés des cités et des villes qui se trouvaient à Tolède pour la tenue des cortès, et leur dit qu'il recevait et reconnaissait le premier de tous, pour son roi et seigneur naturel, le prince don Juan son neveu. En même temps, prenant le pennon royal de Castille et de Léon, il le plaça aux mains de don Rui Lopez Davalos, connétable de Castille. Le parlement tout entier, lui en tête avec le connétable, sortit, et tous, évêques, seigneurs, chevaliers et citoyens, montant à cheval, allèrent par toute la ville comme c'était la coutume, criant : Castille! Castille pour le roi don Juan!

Le 1er janvier l'infant et les cortès partirent pour Ségovie où était la reine avec le prince, afin que tous, selon la coutume encore, lui baisassent la main, et lui prêtassent serment. Mais d'abord sa démarche fut mal interprétée par la reine Catherine. A la nouvelle de la mort de son mari, et connaissant les dispositions testamentaires par lesquelles il chargeait de l'éducation du roi-enfant Juan de Velasco et Diego Lopez d'Estuñiga, elle s'émut et envoya au devant de l'infant l'évêque de Ségovie pour le prier de ne point lui ôter le soin d'élever son fils. L'évêque rencontra l'infant à quatre lieues de Ségovie, et, s'étant acquitté de sa commission,

l'infant lui donna l'assurance qu'il ferait tout ce qu'il serait en lui pour qu'il en fût fait suivant le désir de la reine-mère, d'autant plus que celle-ci offrait de contribuer de son côté, d'une manière efficace, à désintéresser Juan de Velasco et Diego Lopez d'Estuñiga de l'éducation du jeune roi. L'infant continua sa route, mais la reine, d'un caractère déjà singulier, et gouvernée par les conseils d'une favorite nommée doña Léonore Lopez, fit fermer les portes de la ville et y mit bonne garde, comme si elle se fût disposée à y soutenir un assaut ; en sorte que l'infant n'y put entrer, et fut contraint de loger son monde dans les faubourgs et de s'établir lui-même dans le couvent de Saint-François, situé hors de la ville. On négocia. La reine avait fait offrir une somme d'argent, à savoir douze mille florins d'or, pour que les deux gouverneurs nommés par Henri III pour diriger l'éducation de Juan II s'en désistassent, et ceux-ci, à l'instigation de l'infant, y consentirent. Rassurée par cette première concession, la reine fit alors ouvrir les portes de la ville, et l'on fit tout disposer pour la proclamation et le couronnement d'un roi marmot, qui ne parlait et ne marchait qu'à peine. La cérémonie eut lieu le 15 janvier. Le jeune monarque, pour parler comme un historien célèbre, fut couronné et proclamé dans l'église cathédrale de Ségovie en présence de sept prélats, d'un grand nombre de riches-hommes et de plusieurs députés des villes. Peu de jours après, tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie se rassemblèrent avec la reine et l'infant, et l'on tira du coffre qui le renfermait le testament du roi, dont on fit publiquement la lecture. La reine et l'infant jurèrent ensuite, entre les mains de l'évêque de Sigüenza, de veiller avec soin à la tutelle du roi et au bon gouvernement du royaume, de respecter les droits de tous, les priviléges, les libertés et la justice. Ils s'efforcèrent tout d'abord de pratiquer ce qu'ils avaient juré. L'éducation du roi enfant fut

confiée au célèbre évêque de Burgos D. Pablo de Santa-Maria, sous la surveillance et la direction de la reine-mère. Les affaires étaient fort compliquées cependant sur les frontières de Grenade, et les finances en mauvais état. Les maîtres des ordres religieux et militaires et les autres officiers généraux qui étaient sur les frontières lorsque le roi mourut, pour s'opposer aux incursions des Grenadins, envoyèrent demander la paie des soldats, qui la plupart désertaient, et D. Alfonse Henriquez, 'qui travaillait à Séville à équiper la flotte, fit aussi demander de l'argent. La reine, touchée de la nécessité de pourvoir à de si pressans besoins, et voulant elle-même la guerre avec Grenade, s'exécuta, et prêta du trésor du roi vingt millions de maravédis, à la condition qu'on les y remettrait sur les premières rentrées des subsides que les cortès accorderaient [1].

Pendant que ces choses se passaient en Castille, en Aragon la reine veuve doña Sibila mourut à Barcelone, le 24 novembre 1406. Elle fut ensevelie au couvent de Saint-François. La reine régnante, doña Maria de Luna, lui survécut peu; elle mourut à Villareal de la Plana, le 5 janvier 1407, et fut enterrée à Poblet. Il ne lui restait d'autre enfant que don Martin roi de Sicile, lequel, de sa nouvelle épouse, doña Blanca de Navarre, avait eu un fils à qui devaient échoir les couronnes d'Aragon, de Navarre et de Sicile; mais, en août de cette année, il mourut, au grand chagrin de ses père et aïeux. Le roi de Sicile lui-même le suivit d'assez près, comme nous le verrons tout à l'heure, de sorte que la Sicile revint à Martin-le-Vieux, père de Martin-le-Jeune, qui succéda à son fils en ce royaume, et fut à la fois roi de Sicile et d'Aragon sans héritiers en ligne directe [2].

L'argent seul manquait pour suivre la guerre. L'infant

[1] Cronica del Rey D. Juan II, ad ann.
[2] Zurita, Anales de Aragon, l. c.

parla à ce sujet aux cortès réunies à Ségovie, et les pressa, au nom de l'honneur et de la sécurité de la Castille, de fournir de quoi subvenir à une guerre si indispensable. D. Sancho de Rojas, évêque de Palencia, porta la parole pour l'ordre ecclésiastique; D. Alfonse Henriquez, amiral de Castille, pour les riches-hommes. Ils protestèrent de leur dévoûment au service du roi. Les députés des cités et des villes en firent autant; cependant, ceux-ci exigèrent, avant d'aller plus loin, et tout en accordant quarante-cinq millions pour les frais de la guerre, que la reine et l'infant jurassent d'affecter uniquement cette somme à cette destination. L'infant don Ferdinand fut nommé général en chef pour cette campagne, et on ne s'occupa de toutes parts en Castille et Léon que des préparatifs nécessaires. La reine témoigna le désir de prendre part en personne à l'expédition; ce à quoi l'infant consentit; mais ses conseillers privés l'en dissuadèrent, de telle sorte qu'elle resta à Ségovie avec l'enfant-roi, et que D. Ferdinand demeura seul chargé de tout. Pour prévenir toute discorde, dit-on, entre la reine et l'infant, et faciliter leur action commune, chacun pour sa part, ils convinrent des villes et des diocèses sur lesquels chacun d'eux aurait autorité : on dressa l'acte authentique de ce partage au nom du roi D. Juan II. — « L'archevêché de Saint-Jacques, lui fait-on dire dans la cédule où il est censé diviser ainsi l'Espagne entre ses tuteurs, les évêchés de Tuy, d'Astorga, d'Oviédo, Léon, Salamanque, Ciudad-Rodrigo, Avila, Ségovie, Burgos, Osma et Calahorra, feront partie de l'administration de ma mère. Les archevêchés de Tolède et de Séville; les évêchés de Cuenca, Sigüenza, Carthagène, Cadiz, Cordoue, Jaen, Badajoz, Coria, Plasencia, Lugo, Orense, Mondoñedo et Palencia feront partie de celle de mon oncle l'infant [1]. »

Les choses ainsi arrangées à l'amiable, l'infant partit de

[1] Cronica del Rey D. Juan II, año 1407, c. 19.

Ségovie le 13 avril 1407 pour Cordoue. Arrivé à l'Espinar, il envoya de là sa femme l'infante doña Léonore et ses fils, D. Alfonse et D. Juan, à Médina del Campo, et, passant le Guadarrama, il vint à Tolède, où il célébra les obsèques du roi son frère. Il ordonna de là aux riches-hommes de rassembler au plus tôt leurs troupes, et de les amener en Andalousie où il les attendrait. Il passa ensuite à Yebenes et à Villa-Réal.

L'infant demeura quelque temps à Villa-Réal où il attendit que les troupes des seigneurs fussent passées en Andalousie. Averti que quelques-unes s'étaient déjà rendues dans cette province, il en prit lui-même la route, et arriva le 18 juin à Cordoue, où l'amiral don Alfonse Henriquez vint de Séville lui demander des troupes pour la flotte. Pour donner les ordres nécessaires à ce sujet et prendre quelques autres mesures, l'infant passa à Séville le 20 juin, suivi de don Henri de Villena, son cousin, du connétable don Ruy Lopez d'Avalos, de don Diego Lopez d'Estuñiga, grand sénéchal de Castille, de don Sancho de Rojas, évêque de Palencia, de don Pedro Ponce de Léon, seigneur de Marchena, de don Carlos d'Arellano, seigneur de los Cameros, de Perafan de Ribera, adelantado de l'Andalousie, de don Alfonse de Guzman, fils du comte de Niebla, de Diego de Quiñonez, grand Mérin des Asturies, de Pedro Manrique, de Martin Fernandez Portocarrero, de Pedro Lopez d'Ayala, de Pedro Carrillo de Tolède, de Diaz Sanchez de Benavidès, et de beaucoup d'autres riches-hommes et seigneurs. Peu de jours après arrivèrent avec leurs troupes, Juan de Velasco, grand chambellan, Juan Alvarez Osorio et Martin Vasquez d'Acuña, qui furent bientôt suivis du maître de Saint-Jacques, du prieur de Saint-Jean, et de don Henri, comte de Niebla.

Les préparatifs de la guerre furent poussés avec vigueur, bien que l'infant fût attaqué d'une fièvre tierce. La première chose qu'on fit, fut de mettre en ordre l'escadre, et de faire

prendre la mer à l'amiral de Castille don Alfonse Henriquez. Il envoya en Biscaye, pour avoir des vaisseaux, Rubin de Braquemont, Ferdinand Lopez d'Estuñiga, et Juan Sarmiento, qui en amenèrent huit galères bien armées, avec lesquelles vinrent encore huit navires chargés de troupes d'élite. Ayant eu avis que les rois musulmans de Tunis et de Tremecen avaient déjà envoyé une flotte au secours de leurs coreligionnaires d'Espagne, et que cette flotte était dans le détroit de Gibraltar, l'amiral alla à sa recherche avec treize galères, laissant ses vaisseaux à Cadiz, ceux-ci ne pouvant naviguer faute de vent. Il avait fait embarquer sur ses galères les troupes des vaisseaux. Quoique les galères des rois africains fussent au nombre de vingt-trois, Alfonse Henriquez les attaqua avec une telle vigueur que, du premier choc, il en coula plusieurs à fond, en prit huit et mit les autres en fuite. Il revint triomphant à Séville emmenant les galères capturées.

Les hostilités commencèrent bientôt sur toute la ligne. Le roi de Grenade, considérant que tous les préparatifs de la guerre contre lui se faisaient du côté de Sévillle, entra dans le royaume de Jaen avec cent mille hommes d'infanterie et sept mille de cavalerie, dans la pensée que les chrétiens y seraient moins sur leurs gardes, et, le 17 août, il mit le siége devant Baëza. Les habitans défendirent la place avec valeur. Ceux qui se signalèrent le plus dans cette occasion furent Pedro Diaz de Quexada et Garcia Gonzalez Valdez. Irrité de cette résistance, le roi de Grenade fit mettre le feu aux faubourgs. Sur la nouvelle de ce siége, l'infant envoya au secours de la place le connétable et le maréchal de Castille, avec ses meilleures troupes; et le roi de Grenade, ayant eu avis de leur marche, leva le siége au bout de trois jours après avoir perdu beaucoup de monde. Il attaqua et prit, en retournant dans son royaume, le château de Bedmar. Sancho Ximenez, commandeur et gouverneur de la place, perdit la

vie en se défendant, et sa femme fut faite esclave avec ses filles et soixante chrétiens qui avaient échappé à la mort. Tel fut le succès du Grenadin. Mais à peine le roi musulman se fut-il retiré dans ses états, que le maître de Saint-Jacques fit réparer, dans le voisinage, le château de Peña-Orodada que les musulmans avaient pris et demantelé, et y fit mettre une bonne garnison avec des vivres suffisans pour arrêter l'ennemi, au cas qu'il voulût faire une autre invasion de ce côté.

Tout étant prêt pour la campagne, l'infant partit de Séville le 7 septembre, emportant avec lui l'épée de saint Ferdinand; il communia et fit prendre la croix à ses troupes. Arrivé à Carmone, il manda le maître de Saint-Jacques et les principaux généraux, et tint avec eux un conseil de guerre pour délibérer de quel côté il était plus à propos de faire la guerre. Les avis furent très partagés; mais, à la fin, tous opinèrent pour que l'on ouvrît la campagne du côté de Ronda. Sur ces entrefaites, arrivèrent sous la bannière de Séville, six cents chevaux et sept mille fantassins, et sous celle de Cordoue, cinq cents hommes de cavalerie et six mille d'infanterie. La marche se fit à petites journées pour ne point fatiguer les troupes, et pour s'attendre les uns les autres. Le maître de Saint-Jacques et la bannière de Séville arrivèrent devant Zahara le 25 septembre, et, le 26 du même mois, l'infant se rendit aussi, avec toute l'armée, devant cette place. Diego Fernandez de Quiñonez reconnut la ville pour diriger l'attaque, et l'on plaça de trois côtés les batteries qui, après avoir joué pendant trois jours sans discontinuer, ouvrirent une grande brèche à la muraille. Les habitans, dénués de toute espérance de secours, demandèrent à capituler, et offrirent de rendre la place, pourvu qu'on leur permît d'en sortir avec leurs femmes et leurs enfans, et d'emporter tous les effets qu'ils pourraient. L'infant y consentit, et le 1er d'octobre, les musulmans livrèrent le château de

Zahara au maître de Saint-Jacques, qui y fit arborer sur le champ l'étendard de Castille. Le lendemain, les habitans de la ville sortirent, et furent conduits en lieu de sûreté par le commandeur Gutier Fernandez de Villa-Garcia. Le lendemain de l'évacuation, l'infant entra dans la place, et chargea différentes personnes du soin des machines de guerre pour tout le temps de la campagne, afin qu'on les transportât avec plus de facilité et de sûreté.

Pour continuer la marche, l'infant ordonna à Martin Alfonse de Montémayor d'aller avec un détachement soumettre le château d'Andita. Dès que les musulmans eurent aperçu cet officier, ils sortirent à sa rencontre, et il y eut une rude escarmouche; mais à la fin, Martin Alfonse les mit en fuite, après quoi il battit le château et le prit. La place fut livrée au pillage et aux flammes, et Martin Alfonse laissa dans le château une garnison suffisante. L'infant s'avança avec son armée vers Séténil, et envoya à Agaxalema Diego Fernandez de Quiñonez, grand-mérin des Asturies, enlever tous les bestiaux qu'il pourrait; ce qui fut exécuté de point en point, aux dépens même de la vie de quelques musulmans. L'infant chargea aussi le connétable et le comte don Martin Vasquez d'aller, avec les chevaliers portugais et deux milles lances, examiner et reconnaître exactement la situation de Ronda. Mais, sur ce qu'ils lui rapportèrent que la réduction de Ronda paraissait impossible à cause de sa situation inexpugnable sur son rocher, même sans tenir aucun compte de la bonté de ses murailles et de la forte garnison qui la défendait, l'infant passa à Séténil, le 3 octobre, l'investit de toutes parts, et en commença le siége dans toutes les règles.

L'infant qui cependant continuait à faire le siége de Séténil, avait fait apporter des machines de guerre et des pierriers d'un nouveau calibre avec lesquels il incommodait grandement les assiégés. Il détacha en même temps le maître de

Saint-Jacques, D. Pero Ponce de Léon, Alvar Perez de Guzman, Juan Hurtado de Mendoza, Juan Fernandez Pacheco, Lope Vasquez d'Acuña et Gomez Suarez, avec quinze cents lances, pour s'emparer d'Ortexica, point important par sa situation. Les habitans ne firent aucune résistance aux troupes chrétiennes, et se rendirent à elles à condition qu'on leur accorderait à tous la vie sauve. Après la réduction d'Ortexica, on divisa les troupes, et l'on en donna la moitié à D. Pero Ponce de Léon, et l'autre à Gomez Suarez. Ils entrèrent tous ensemble dans la vallée de Cartama ; là seulement ils se séparèrent. D. Pero Ponce ravagea et brûla Castilla, Luxar et Santillan ; Gomez Suarez en fit autant du faubourg de Cartama, à Palmète, Carmachente, Coin et Bénablasque. Tous deux se retirèrent après avoir tué un grand nombre de musulmans et fait quelques prisonniers, avec sept mille vaches et bœufs, et douze mille brebis. Pendant le même temps, Juan Velasco saccagea aussi avec un autre détachement de l'armée de Sétényl toute la campagne et tous les vignobles de Ronda.

Le siége de Sétényl cependant n'avançait pas. Les assiégés se défendaient avec valeur, et firent quelques sorties pour brûler les machines de guerre, mais ils furent toujours repoussés avec perte. L'infant continua le siége avec vigueur, mais, quoiqu'il parût fort aheurté à soumettre la place, les principaux généraux lui conseillèrent de renoncer à son entreprise ; ils lui représentèrent que la saison était très avancée ; que, d'ailleurs, les machines de guerre étaient rompues et mutilées à force d'avoir tiré, qu'on commençait à manquer de vivres, et qu'il était très difficile de réduire la ville, à cause de sa situation sur un lieu élevé au sein de rochers inaccessibles. L'infant se laissa persuader ; il leva le siége quoiqu'avec peine, et ordonna en partant, au connétable et à Diego Fernandez de Quiñonez, de conduire à Zahara, sous une bonne escorte, toutes les machines de guerre et tous les

équipages qu'on avait amenés à grands frais devant Sétenil. Dès que les chrétiens se furent mis en mouvement pour décamper, les musulmans de Ronda se mirent en campagne, dans l'intention de leur enlever leurs bagages et leurs attirails de guerre; mais un renégat les conduisit par une autre route que celle qu'ils devaient prendre, de sorte qu'ils manquèrent les chrétiens, et s'en retournèrent sans avantage d'aucune sorte. On était au milieu de novembre, et il est beaucoup question dans les chroniques espagnoles des grandes pluies qui incommodèrent les chrétiens pendant leur séjour devant Sétenil, et qui, avec le manque de vivres, furent une des principales causes qui déterminèrent l'infant à quitter la partie. La retraite des troupes chrétiennes fut marquée de divers incidens. Ne voulant pas abandonner la possession de Cañete, de Priego et de las Cuevas, l'infant y envoya avant son départ des vivres et des troupes dont il donna le commandement à Garcia de Herrera et à Ferrand Arias de Saavedra, chevaliers castillans; après quoi il marcha vers Carmona avec le reste de l'armée. Mais un corps de musulmans, qui observait sa retraite, se jeta sur Priego et las Cuevas, que Garcia de Herrera ne crut pas pouvoir leur disputer et leur abandonna après en avoir retiré les garnisons castillannes, action dont l'infant, dit-on, fut très mécontent et faillit punir Garcia de Herrera; mais qui était, à ce qu'il semble, commandée par les circonstances. Priego et las Cuevas reprises, les Arabes fondirent sur Cañete, que Ferrand Arias de Saavedra sut maintenir au pouvoir des chrétiens. Mais les musulmans ne purent conserver Priego et las Cuevas à l'état de places fortes, et ils les démantelèrent et rasèrent, pour que les chrétiens n'y trouvassent que des ruines s'il leur prenait envie de les ravoir. Les troupes chrétiennes poursuivirent leur marche et elles arrivèrent à Carmona, mais les habitans leur en fermèrent les portes et refusèrent de les recevoir, en les chargeant d'opprobres, dit

un historien, et les taxant de lâcheté. On en informa l'infant, qui envoya sur-le-champ devant la place son grand sénéchal, auquel on fit pareil accueil. L'infant alors se présenta lui-même aux portes de Carmona, et elles s'ouvrirent devant lui, mais il crut devoir faire punir de mort les auteurs de cette résistance. De Carmona il passa enfin à Séville, où il fut reçu au milieu de grandes acclamations, et alla en arrivant à l'église cathédrale rendre grâces à Dieu, et restituer à sa panoplie religieuse l'épée de saint Ferdinand qu'il en avait empruntée pour la campagne. Il s'arrêta à peine à Séville, d'où, le 14 novembre, nous le voyons partir pour Tolède; il y célébra le service du bout de l'an du feu roi son frère, et se rendit de là à Guadalajara, où la reine était avec le roi son fils pour y tenir les cortès, afin d'aviser avec elles aux choses de la paix et de la guerre, et au bon gouvernement du pays [1].

Ainsi finit l'année 1407. Le roi de Grenade l'ouvrit en allant mettre le siége devant Alcandete, le 18 janvier 1408, avec une armée, dit-on, de sept mille chevaux et de cent vingt mille hommes de pied. Ayant partagé son armée en trois corps, il battit la place trois jours de suite depuis le matin jusques au soir avec une extrême vigueur, mais sans résultat, et il n'était pas au bout de ses peines. Le commandant d'Alcaudete, Martin Alfonse de Montemayor, fit savoir aux commandans des places frontières des environs le danger qu'il courait, et, sur cet avis, Lope d'Avellaneda, commandeur de Martos, Diego de Montemayor, frère de Martin Alfonse, et Lope Martinez de Cordoue allèrent s'enfermer dans la place. Ils firent tous une vive résistance, dont les assiégés eurent beaucoup à souffrir, et leur enlevèrent quelques échelles dans une sortie qui fut faite de nuit. D'un autre côté, les commandans des villes frontières, dès qu'ils

[1] Fernand Perez de Guzman, Cronica del Rey D. Juan II, ad ann.

eurent appris l'irruption du roi de Grenade, mirent tous sur pied le plus de troupes qu'ils purent pour s'opposer au progrès de ses armes.

Le 29 janvier, le roi de Grenade chargea Gualid (Walid), capitaine de ses gardes, d'aller avec mille chevaux et un gros corps d'infanterie escorter un grand nombre de mulets et de mules qu'il faisait conduire à Albendin, avec ordre de lui amener tout le blé et tous les vivres qu'ils y trouveraient. Le maréchal de Castille Diego Fernandez de Cordoue, et Martin Fernandez de Cordoue son frère, alcayde des pages du roi (donceles), étaient alors à Baena avec l'évêque de Cordoue, Pedro Nuñez de Guzman et Roderic Narbaez. Tous ces braves seigneurs, avertis de ce qui se passait, allèrent sur-le-champ avec cinq cents lances à Albendin, où ils arrivèrent dans le temps que les musulmans chargeaient le blé. Il y eut là un rude engagement, dans lequel les chrétiens tuèrent trois cents hommes des ennemis et leur firent vingt prisonniers. Comme les mahométans revenaient cependant à la charge en plus grand nombre avec des troupes fraiches, les chrétiens battirent en retraite, et rentrèrent dans Baena, n'ayant perdu que six des leurs [1].

Les cortès cependant avaient été ouvertes à Guadalajara et tenaient leurs délibérations au commencement de cette année. La séance d'ouverture avait eu lieu en la présence de la reine Catherine, du roi presque à la bavette, et de l'infant D. Ferdinand, qui y assista avec ses deux fils, D. Alfonse et D. Juan, encore bien jeunes, et plusieurs personnages illustres : les archevêques de Tolède et de Saint-Jacques, les évêques de Ségovie, de Palencia, de Burgos et de Cuenca, l'amiral de Castille D. Alfonse Henriquez, le connétable D. Rui Lopez d'Avalos, D. Henri Manuel, comte de Montalègre, Juan de Velasco, Diego Lopez d'Estuñiga, Gomez et Pero

[1] Fernan Perez de Guzman, ad ann.

Manrique, Perafan de Ribera, Diego de Quiñonez, et les députés des cités et des villes, ou, comme nous dirions, les députés du tiers-état. La reine y parla la première et exposa la nécessité de continuer la guerre contre le roi de Grenade. L'infant prit la parole après elle, et demanda pour les besoins de cette guerre, un subside de soixante millions de maravédis, disant que c'était aux cortès à régler de quelle manière on pourrait le lever. D. Alfonse, fils de l'infant, porta la parole pour les riches-hommes ; l'archevêque de Tolède pour les prélats et l'état ecclésiastique, et Pero Suarez, député de Burgos, pour les villes. Selon l'usage, ils répondirent tous qu'ils étaient prêts à faire tout ce qui serait convenable pour le service du roi ; mais que l'affaire demandait réflexion, et qu'après l'avoir examinée, on verrait ce qu'on pourrait faire. Les cortès s'assemblèrent plusieurs fois et tinrent diverses conférences, dans lesquelles se manifestèrent les différentes opinions de chacun, et où, comme à l'ordinaire et comme c'était juste, on marchanda le subside demandé, prélevé, après tout, sur la communauté, et devant, par conséquent, profiter à la communauté. On apporta aux cortès, sur ces entrefaites, la nouvelle du siége d'Alcaudete, qui donna beaucoup d'inquiétude. Après d'assez grands débats, il fut résolu que le connétable D. Ruiz de Castille, Lopez d'Avalos, D. Pedro Ponce de Léon, Perafan de Ribera, et Pero Lopez de Ayala, iraient secourir cette place avec quinze cents lances. On agita ensuite dans l'assemblée la question de savoir si on devait continuer la guerre, ou se contenter seulement de bien garnir de troupes la frontière pour s'opposer aux incursions des ennemis. Les députés des villes tenaient pour le dernier parti, alléguant que la guerre était très coûteuse, et que l'on était hors d'état de fournir à tant de dépenses, et l'on finit par décider qu'on s'en tiendrait à la guerre défensive, pour donner aux populations le temps de se refaire un peu des maux que leur avaient causés la guerre, la peste et les autres

malheurs. Mais bientôt le roi de Grenade fut amené, par la force des choses, à former les mêmes désirs, et à demander un armistice de huit mois, que les tuteurs et les cortès lui accordèrent (fin d'avril 1408) [1].

Conde, d'après les manuscrits arabes de l'Escurial, rend confusément compte de cette guerre. L'hiver, dit-il, par ses grandes pluies, suspendit la guerre commencée, et le roi de Castille mourut. Pendant que le roi de Grenade s'attendait à ce qu'il viendrait envahir ses terres avec une puissante armée, la mort atteignit le roi chrétien, et il eut pour successeur son fils Yahya (Jean), qui était fort enfant, et pour qui gouverna son oncle Cid Herrand, brave et vaillant général, lequel fit aussitôt la guerre au royaume de Grenade. Il marcha avec une puissante armée contre Zahara, qu'il attaqua et prit par capitulation. Il attaqua et prit la forteresse de Azzedin, et marcha aussitôt contre Séténil, qu'il assiégea. Mais les musulmans la défendirent bien, et, comme le siége traînait en longueur, il envoya une partie de sa nombreuse armée courir le pays par détachemens, qui, pendant qu'on tenait vainement Séténil assiégée, prirent la forteresse d'Ayamonte, Priego, Lacobin et Ortegicar. L'émir Mohammed ne put s'opposer à leur marche victorieuse; mais, afin de les rappeler à la défense de leur propre territoire, il entra lui-même sur les terres de Jaen, et les livra aux plus dures déprédations; de telle sorte que les chrétiens durent lever le siége de Séténil pour venir l'arrêter. Il évita d'en venir avec eux à une bataille en rase campagne, et il se contenta de les diviser et de les fatiguer par des marches et des contre-marches sans résultat; après quoi il rentra dans son royaume avec force bétail et force prisonniers (ce qui était comme le prix et le produit net de ce qu'on appelait alors une heureuse campagne).

[1] Cronica del Rey D. Juan II, ad ann.

L'année suivante (1408) l'émir Mohammed marcha contre Alcabdat (Alcaudete) avec sept mille chevaux et douze mille hommes d'infanterie. Cette brillante armée eut avec les chrétiens diverses rencontres où les uns et les autres combattirent avec une valeur égale et avec des succès également balancés; et, comme les musulmans et les chrétiens avaient perdu leurs meilleurs généraux et leurs meilleurs soldats, las des deux côtés de la guerre, comme il arrive d'ordinaire après un certain temps, d'un commun accord ils traitèrent de la paix et conclurent une trève de huit mois. Tous ces faits, comme ce qui suit, sont rapportés sans date dans Conde, et nous sommes obligé d'y suppléer au moyen des auteurs chrétiens. Ce sont ceux-ci qui nous apprennent que Mohammed envoya en Castille, pour demander la dite trève de huit mois, un des principaux seigneurs de Grenade qui arriva à Guadalajara dans le temps que s'y tenaient les cortès, c'est-à-dire au printemps de l'année 1408. La trève ne fut pas accordée seulement par les deux régents du royaume au nom du roi mineur. La reine et l'infant, après lui avoir donné audience, firent part aux cortès de la proposition qu'il était venu faire. Comme il appartient aux assemblées délibérantes libres, les sentimens furent d'abord partagés sur le parti qu'on devrait prendre : mais à la fin tous se réunirent en faveur de la trève, et elle fut publiée aux frontières. Comme on l'a vu plus haut, les cortès avaient voté pour être employé à cette guerre un subside de soixante millions de maravédis. Nonobstant la trève, la reine et l'infant pressèrent la levée de ce subside, et écrivirent à cet effet aux conseils des cités et des villes, auxquels ils dépêchèrent en même temps l'ordre d'en mettre la totalité dans une forteresse, afin qu'on la trouvât à l'expiration de la trève. Il s'éleva, à ce sujet, quelques contestations de la part des villes, plusieurs prétendant que la contribution ne devait pas être fournie, puisque la guerre cessait, et l'on en

référa aux cortès, qui décidèrent que le subside ne serait payé qu'aux deux tiers en considération de la trève, au moins pour cette année, de telle sorte qu'il se trouva réduit de soixante millions de maravédis à quarante.

La guerre cessa entre les musulmans et les chrétiens par la publication aux frontières de l'armistice conclu à Guadalajara. Mais les annales de Séville nous apprennent que, même après qu'il eut été signé à Guadalajara, les musulmans et les chrétiens commirent encore réciproquement quelques hostilités, avant, il est vrai, qu'ils en eussent connaissance. C'est ainsi que l'un des plus braves chefs chrétiens, qui commandait Médina Sidonia, à l'extrémité de l'Andalousie, Garcia Ferrandez Manrique, ayant appris que l'alcayde musulman Mofarrès était à Torre d'Orra avec deux mille chevaux et vingt-cinq mille fantassins, prêt à franchir la frontière, envoya chercher des renforts à Séville, et résolut avec ces renforts de se porter au-devant de l'ennemi. Les chrétiens s'étant informés de quelques pâtres si les musulmans étaient encore à Torre d'Orra, on leur dit qu'ils en étaient partis, sans qu'on sût quelle route ils avaient prise; mais, ayant vu, au milieu de la nuit, vers Bejer, des feux et des signaux annonçant qu'ils étaient de ce côté-là, Garcia Ferrandez Manrique et Lope Ortiz d'Estuñiga, qui commandait les chevaliers venus de Séville à l'appel de Garcia Ferrandez, montèrent à cheval sur-le-champ pour arrêter l'ennemi, qui, à ce qu'ils apprirent, venait de ravager la contrée et s'était emparé déjà de plusieurs troupeaux de bœufs qu'il emmenait avec lui, se disposant à passer le port de Celemin. Les chrétiens se dirigèrent aussitôt vers ce passage, pour y arrêter les musulmans, lesquels, le jour venu, à la vue des bannières castillanes qui flottaient au vent, s'effrayèrent, et, abandonnant leur butin, battirent sur-le-champ en retraite. Garcia Ferrandez ramena ses troupes, avec le butin repris, à Médina-Sidonia, où bientôt arriva un éclaireur, qui vint lui dire qu'il avait tout dis-

posé pour la surprise de Castellar. Garcia Ferrandez partit aussitôt avec tout son monde pour cette expédition et se cacha près de la forêt de Valverde, à l'effet de surprendre la place pendant la nuit; mais quelques musulmans en ayant été instruits, il dut renoncer à son projet. De dépit, il se mit à saccager les terres environnantes; et il était occupé à brûler et à piller les fermes de ce territoire, quand il fut contraint d'interrompre ses déprédations pour retourner à Xerez, sur l'ordre qu'il reçut d'observer la trêve qui venait d'être conclue[1].

A peine Mohammed avait-il reçu à Grenade la nouvelle de la conclusion de la paix, qu'il se sentit malade, dit Conde, et d'une si grande maladie, que ses médecins désespérèrent de sa guérison, et reconnurent que le terme de son mal serait la mort. Le roi Mohammed, poursuit-il, n'y pouvait croire, et, déjà fort près de la fin de ses jours, afin d'assurer à son fils la succession du royaume de Grenade, il ordonna de mettre à mort son frère Youssouf, qui était prisonnier à Schaloubanya (Salobreña). En sorte que, certain de sa mort prochaine, car Dieu seul est éternel, il écrivit à l'alcayde de Schaloubanya une lettre où il disait : « Alcayde de Schaloubanya, mon serviteur, dès que tu recevras cette lettre des mains de mon arraïz Ahmed ben Scharak, tu ôteras la vie à Cid Youssouf, mon frère, et tu m'enverras sa tête par le porteur. J'espère que tu ne manqueras pas à ton devoir envers moi. » A l'arrivée de l'arraïz à Schaloubanya avec cet ordre, le prince Youssouf jouait aux échecs avec l'alcayde de la forteresse, assis sur de riches tapis brodés d'or et sur des coussins d'or et de soie, car Youssouf vivait là commodément et traité comme un prince. Dès que l'alcayde eut lu l'ordre, il se tut et se troubla à l'excès, parce que la bonté et les excellentes qualités de Youssouf avaient gagné le

[1] Zuñiga, Anales de Sevilla, ad ann.

cœur de tous ceux qui l'entouraient. L'arraïz pressait l'accomplissement de son message, et l'alcayde n'osait pas faire part au prince de cet ordre cruel; mais, devinant, à son trouble et à l'air de son visage, l'importance de ce décret et son embarras, Youssouf lui dit : — « Que mande le roi? veut-il ma mort? demande-t-il ma tête? » Alors, l'alcayde lui donna la lettre, et Youssouf l'ayant lue, lui dit : « Accorde-moi quelques heures pour dire adieu à mes femmes et distribuer mes bijoux à mes amis. » L'arraïz répondit que l'exécution ne pouvait être différée si longtemps; que le temps de son retour était compté heure par heure. « Eh bien! au moins achevons la partie, et je la finirai en perdant. » Le trouble de l'alcayde était tel, qu'il ne plaçait plus les pièces avec jugement ni avec ordre, et le roi Youssouf l'avertissait de ses inadvertances, lorsque, dans ce moment, arrivèrent deux cavaliers de Grenade, proclamant Youssouf et annonçant la mort de son frère Mohammed. Il doutait de son bonheur et croyait à peine ce qui se passait, lorsque l'arrivée d'autres cavaliers distingués confirma le dire des deux premiers, et rassura l'alcayde et le prince. Ils partirent en toute hâte pour Grenade, où l'entrée de Youssouf fut magnifique : toute la chevalerie alla au-devant de lui; les rues étaient ornées d'arcs de triomphe; les places et les rues couvertes de fleurs sur son passage; les murs tendus de riches étoffes de soie et d'or. Il entra au milieu des acclamations populaires, et parcourut la ville pendant deux jours, témoignant aux habitans sa reconnaissance et son affection. Tous espéraient en lui un roi accompli qui fît revivre le souvenir de Nassr, d'Abou Abdallah et de ses plus illustres aïeux.

Youssouf envoya aussitôt des lettres et en ambassade au roi de Castille son ami et favori Abdallah Alamin, afin de lui notifier son avénement par le vœu général du peuple, et pour lui témoigner ses intentions pacifiques et combien il

désirait vivre en paix et en bonne amitié avec le roi de Castille. Les chrétiens accueillirent bien l'ambassadeur, et l'on ne changea rien aux conditions de la trève, qui fut maintenue telle qu'elle avait été conclue avec Mohammed, frère du nouveau roi, et ils envoyèrent leurs messagers pour la faire ratifier et signer par le roi Youssouf. A cette occasion, celui-ci envoya au roi de Castille de riches présens, de beaux chevaux richement harnachés, des épées et de précieuses étoffes d'or et de soie; et la trève fut prorogée pour deux ans [1].

Il ne se passa aucun fait considérable jusque vers le milieu de l'année suivante. Le 25 juillet 1409, don Martin, roi de Sicile, mourut à Cagliari, sans laisser d'enfans légitimes. Il laissait pour héritier de ce royaume, le roi d'Aragon, don Martin, son père, appelé pour cela, plus qu'en raison de son âge, D. Martin-le-Vieux; et à un fils naturel qu'il avait eu de Tarasia, comme nous avons dit plus haut, il laissa le comté de Luna et la seigneurie de Ségorbe. Avant de passer en Sardaigne, il avait laissé la lieutenance générale du royaume de Sicile à doña Blanca sa femme, fille de Charles-le-Noble, roi de Navarre. Sa mort montra une fois de plus que la loi d'hérédité, même lorsqu'elle est acceptée d'un commun consentement, est sujette à des lacunes et à des incertitudes singulières. Don Martin-le-Vieux n'ayant pas d'autre fils, il devait s'ensuivre naturellement, à sa mort, quelques troubles dans la transmission de la puissance héréditaire, troubles qui, en effet, s'ensuivirent. On s'en inquiéta à l'avance en Aragon, et, pour s'ôter l'embarras ou le travail du choix, on se prit

[1] Conde, IIIe partie, c. 28. — Ce fut le 11 mai 1408 que mourut dans l'Alhambra de Grenade Mohammed VI, d'après les chroniques chrétiennes, et il est étrange que ce soit d'elles que nous apprenions la date de la mort d'un roi de Grenade et celle de l'avénement de son successeur plutôt que de l'histoire ou de l'historien spécial de la domination des Arabes en Espagne.

à désirer qu'il eût un héritier légitime; et, le 17 septembre, aux prières instantes de quelques-uns de ses courtisans, don Martin épousa doña Margarita de Prades, dame d'une très grande beauté, troisième petite-fille du roi Jacques II; mais le désir public ne fut pas satisfait; car, bien que le roi ne fût pas encore assez vieux pour n'avoir plus d'enfans, il était d'une obésité démesurée et telle qu'il marchait courbé, pour ainsi dire, sous le poids de son corps. Il est même probable, dit un de ses historiens, que ce mariage accéléra sa mort par un effet de l'extrême envie qu'avait sa nouvelle épouse d'être mère [1].

L'affaire du schisme fut remise sur le tapis. Quelques cardinaux des deux obédiences, fatigués de ce qu'aucun des deux papes ne voulait faire sa renonciation, prirent le parti de réunir un concile général à Pise, et là, déposant les deux papes, d'en élire un autre. Le nombre de ceux qui y assistèrent fut extraordinaire par suite du grand désir qu'avait la chrétienté de voir éteindre le schisme. En effet, le 26 juin 1409, l'archevêque de Milan, Pierre Frilargo, fut élu sous le nom d'Alexandre V. Il y eut ainsi trois têtes pour une, prétendant être chacune en même temps, et de son côté, l'unique tête et (depuis l'absorbtion de l'Église universelle dans le siége de Rome) la tête infaillible de l'Église. Après l'élection, celui des trois papes qui siégeait à Avignon, l'Aragonais Benoît, crut devoir visiter en cette année sa patrie natale, et, le 11 de juillet, il passa à Barcelone, et de là à Saragosse, où il était le jour de Noël de cette année 1409 et au commencement de la suivante 1410 [2].

Au printemps de cette année 1410, la trève avec Grenade étant expirée, la Castille reprit la guerre. Le gros des

[1] Aun es creible que este matrimonio aceleró su muerte por las ansias que su nueva esposa tenia de ser madre. — Les historiens n'indiquent pas son âge précis; Zurita seul dit qu'il n'avait pas plus de cinquante à cinquante-et-un ans.

[2] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

troupes se réunit et les préparatifs s'en firent à Cordoue et il fut résolu que l'infant D. Ferdinand assiégerait Antequera en y envoyant les corps de troupes arriérés qui arrivaient. L'infant ne voulut pas retarder ce siége, et, le 27 avril, il prit position devant la ville avec deux mille cinq cents lances, mille chevaux et dix mille hommes d'infanterie. Les préparatifs de défense du roi de Grenade étaient formidables : il mit en mouvement du côté d'Archidona cinq mille chevaux et quatre-vingt mille hommes de pied, qui marchèrent à la recherche des chrétiens. On se rencontra le 4 mai. La multitude des musulmans résolut d'attaquer les chrétiens, bien qu'ils fussent placés dans une situation très avantageuse ; ils prirent toutefois deux jours de repos. Le 6 mai, ils ouvrirent l'attaque avec beaucoup de bruit et en poussant très haut leurs cris de guerre ; mais ils furent reçus avec une telle vaillance par les chrétiens, qu'ils furent promptement mis en déroute et en fuite, à l'exception de quinze mille, dit-on, qui restèrent couchés sur le champ de bataille. Il y eut un riche butin. Cent vingt chrétiens seulement périrent dans cette rencontre [1].

L'attaque d'Antequera commença, et de formidables assauts lui furent livrés par les chrétiens avec valeur et constance ; mais la défense des Maures n'était pas moindre. L'infant envoya simultanément le commandeur de Léon, avec deux mille deux cents lances et huit cents chevaliers, courir la terre de Malaga. Ils le firent, taillant à plaisir et brûlant les fermes et les villages, et faisant les habitans prisonniers ; de laquelle expédition ils rentrèrent sans le moindre dommage au camp d'Antequera. Youssouf n'avait pas assez de forces pour faire lever le siége. Il envoya un messager qui accepta les trèves pour deux années ; mais l'infant ne

[1] Conde, IIIe partie, c. 28.

consentit à rien. L'envoyé essaya de mettre le feu aux tentes chrétiennes au moyen de quelques esclaves maures. Le hasard fit découvrir ce projet, et les complices furent pendus. Rodrigo de Velez, musulman récemment converti au christianisme, qui le découvrit, fut récompensé en conséquence, et l'infant changea son nom en celui de Rodrigo de Antequera.

Les Arabes ne racontent pas avec moins de confusion que les chrétiens cette campagne de 1410 qui se termina par la prise d'Antequera. D'après Conde, ou, pour mieux parler, d'après les auteurs arabes compulsés par Conde, vers ce temps (c'est-à-dire en mars ou en avril 1410, au moment où la trève de deux ans conclue en mars ou en avril 1408 devait expirer, car il ne met à cela aucune date), le roi de Grenade, qui était fort ami de la paix, dit-il, envoya son frère Cid Aly pour en demander la prorogation. Mais les seigneurs de Castille demandèrent que le roi Youssouf se déclarât vassal du roi de Castille comme d'autres, ses ancêtres, l'avaient fait, et qu'il payât un tribut annuel en signe et en reconnaissance de ce vasselage. L'infant Cid Aly se refusa à cette humiliation, disant qu'il ne tenait pas, du roi son frère, des pouvoirs suffisans pour accepter des conditions aussi exorbitantes, et il se retira sans vouloir renouveler la trève à ces conditions. Dès que le terme en fut expiré, l'infant don Ferrand entra avec de grandes forces dans le royaume de Grenade et mit le siége devant la cité d'Antequera. Les musulmans la défendirent très bien, et firent de fréquentes sorties contre les chrétiens; chaque jour ils leur livraient de rudes combats. Pour les éviter et pour empêcher d'arriver les nombreuses troupes de cavalerie et de fantassins que les frères du roi de Grenade, Cid Ahmed et Cid Aly, à ce qu'il avait appris, voulaient amener au secours de la cité, l'infant don Ferrand fit élever un fort retranchement tout autour de la place et qui n'en lais-

sait libre ni l'entrée ni la sortie. Ce fut là qu'il établit et fortifia son camp, pourvu de munitions de toutes sortes et de canons du plus gros calibre alors en usage, formant comme une ville chrétienne autour de la ville musulmane. Il fut là beaucoup de temps, et, pendant ce long siége, les deux frères Cid Aly et Cid Ahmed firent beaucoup de prouesses pour secourir la place; mais vainement. Décimés par la faim et pressés par les chrétiens, les assiégés capitulèrent et livrèrent la ville, d'où les habitans sortirent saufs avec tous leurs biens. Dans ce même temps se rendirent Hisn-Hidjar et d'autres forteresses de la contrée[1].

C'est sans doute à une de ces tentatives dont parle Conde des deux frères Cid Ahmed et Cid Ali pour secourir la place, que se rapporte un fait d'armes raconté avec complaisance par les historiens chrétiens. Les musulmans, disent-ils, qui avaient rassemblé un corps de troupes vers Archidona, firent des feux sur les montagnes situées près de cette place pour faire savoir leur venue aux défenseurs d'Antequera. On aperçut du camp ces feux, et l'infant détacha aussitôt ses meilleures troupes pour aller voir ce qu'ils annonçaient. Les généraux chrétiens étant partis à l'instant, et ayant rencontré les ennemis, les attaquèrent avec valeur et ne tardèrent pas à les mettre en déroute et en fuite. Ils les poursuivirent jusqu'à Archidona, et leur tuèrent, dans cette poursuite et en divers combats, quatre cents hommes; après quoi ils retournèrent au camp. Tel est le récit des chroniques les plus dignes de foi. Mariana veut que les feux dont il vient d'être parlé aient été allumés par une sentinelle chrétienne qu'on avait placée sur le haut d'un rocher appelé la Roche des Amans (*la Peña de los Enamorados*), qui est entre Archidona et Antequera, et à une égale distance de de l'une et de l'autre, pour avertir les assiégeans. Il en

[1] Conde, Hist. de la Dominacion de los Arabes, IIIe partie, c. 28.

prend occasion de raconter une aventure toute romanesque avec un plaisir évident, et c'est dans ces sortes de récits que le grand historien prodigue les inventions de sa muse facile. « Pendant que le siége durait encore, dit-il, les infidèles faisaient des courses de tous côtés pour resserrer de plus en plus les chrétiens dans leur camp, et les empêcher de s'étendre pour fourrager. Il y a, entre la ville d'Archidona et celle d'Antequera, un petit rocher que les habitans du pays nommaient la Pierre des Amans. Les chrétiens avaient posé sur ce rocher une sentinelle pour les avertir de tous les mouvemens des barbares. Ceux-ci vinrent un jour pour enlever les chevaux du camp que l'on menait à l'abreuvoir avec une très petite escorte. La sentinelle fit un signal avec de la fumée pour les avertir que les ennemis paraissaient en grand nombre. Les chrétiens, à ce signal, sortirent du camp, fondirent sur les barbares, en tuèrent plus de deux mille, firent autant de prisonniers, et ramenèrent au camp les chevaux qu'ils avaient enlevés.

» A propos de cette Pierre des Amans, les habitans du pays racontent une aventure fort extraordinaire d'un jeune chrétien, captif à Grenade parmi les Maures depuis deux ou trois ans, que son maître considérait et employait utilement dans ses affaires de la ville et de la campagne. Ce seigneur maure avait dans sa maison une fille nubile qui fut touchée de la bonne mine et du mérite du jeune esclave; mais il y allait de la vie à se voir familièrement. Ils résolurent de sortir furtivement de la maison du père de la fille pour se retirer chez les parens de l'esclave, et ils en partirent en effet. Parvenus au pied de cette roche, la fille n'en pouvant plus de fatigue, ils s'arrêtèrent pour se reposer. Mais à peine avaiens-ils eu le temps de respirer, qu'ils aperçurent le père accompagné d'un grand nombre de cavaliers, qui courait après eux. Cette vue les remplit de trouble. Ne sachant quel parti prendre, ils grimpèrent par les fentes du rocher et

parvinrent, en rampant, jusqu'au sommet. Mais cet asile était trop faible pour les garantir de la fureur du père, qui frémissait de rage au pied du rocher, et qui proférait des menaces contre sa fille pour l'obliger à descendre. Les autres eurent beau lui représenter avec plus de douceur, qu'elle ne pouvait désormais sauver sa vie que par une prompte obéissance aux ordres de son père. Pour la toucher davantage, ils se mirent tous à genoux au pied du rocher en pleurant; mais ni les prières, ni les larmes, ne touchèrent les deux amans, et la petite troupe se mit en devoir de monter au haut du rocher pour les saisir. Le jeune homme, plein de courage, et que l'extrémité du péril où il se trouvait rendait encore plus audacieux, se mit à rouler des pierres sur les assaillans, des branches d'arbres, et tout ce que, dans son désespoir, il trouvait sous ses mains. Mais enfin, les deux jeunes amans, à bout de ressources, et ne pouvant se défendre plus longtemps contre la fureur des assaillans qui commencèrent à leur décocher une grêle de flèches, pour éviter les reproches, l'ignominie et les tourmens qui leur étaient préparés, s'embrassèrent tous deux étroitement, et, se laissant rouler du haut du rocher, allèrent tomber sans vie aux pieds du pére cruel qui ordonnait l'attaque. Ce triste spectacle remplit de douleur tous les assistans qui ne pouvaient retenir leurs larmes et leurs sanglots. On les enterra tous deux au pied du rocher qui fut, depuis cette aventure, nommé la Pierre des Amans[1] ».

La prise d'Antéquera couronna enfin les efforts des chrétiens. Ils la tenaient assiégée depuis cinq mois moins un jour, lorsque, le mardi 16 septembre, l'infant parvint à s'emparer d'une tour qui avait jusque-là résisté à toutes les attaques. Les premiers qui y entrèrent furent Ortega de Gradefe, Juan de Villa et Rui Garcia de Rebolledo; ils furent suivis de Nuño

[1] Mariana, Hist. d'Esp., ad ann.

Ferrandez Cabeza de Vaca et de Juan de Balmaseda. On y planta successivement, et à mesure que ces seigneurs y entrèrent, les bannières de Manrique, d'Arellano, d'Avila, de Narbaez et de Pedro Alfonso Escalante; après quoi l'on y arbora celle de l'infant et les étendards de Séville et de Cordoue. L'infant fit apporter du camp les étendards de Saint-Jacques et de Saint-Isidore, et les fit placer de manière qu'ils flottassent au-dessus de tous les autres.

On poursuivit le même jour l'assaut général de la ville. Les seigneurs qui venaient de s'emparer de la tour l'attaquèrent vigoureusement de toutes parts, et le connétable de Castille, ayant fait dresser une échelle contre la fausse-braie qui couvrait une petite porte derrière la tour, sa bannière entra par là. Pedro et Gomez Manrique forcèrent une autre porte de la ville, et Juan de Sotomayor fit entrer par une brèche ses troupes qui furent bientôt suivies de tout le reste de l'armée. On combattit alors les musulmans dans les rues de la ville, et ceux-ci, voyant que la place était ainsi forcée sur plusieurs points, abandonnèrent les tours et les murailles, et se retirèrent dans le château où ils se défendirent encore avec valeur. C'est de là qu'ils obtinrent la capitulation honorable dont parle Conde. Après une heure de combat opiniâtre, ils parlementèrent avec le connétable, et offrirent de se rendre pourvu qu'on les laissât sortir librement, et en leur donnant des bêtes de somme pour transporter leurs effets. Le connétable fit part de leur proposition à l'infant, qui refusa de les recevoir à composition, et déclara qu'il voulait les avoir tous prisonniers de guerre, c'est-à-dire, dans le langage du temps, esclaves. Rapportée aux assiégés, cette réponse les trouva inébranlables, et ils répondirent qu'ils aimaient mieux mourir et s'ensevelir sous les ruines du château et de la ville que de subir une loi si dure. Le 22 septembre on reprit les négociations. L'infant leur envoya, pour traiter sur nouveaux frais de la reddition du château, le comte D. Fadrique

et D. Sancho, évêque de Palencia, à qui l'alcayde du château dit que, si on voulait qu'il se rendît, et épargner le sang de part et d'autre, il fallait qu'on lui accordât, à lui et à tout son monde, ce qu'il avait déjà demandé, ni plus ni moins, la liberté de se retirer et d'emporter avec eux tout ce qu'ils possédaient, et il réitéra au nom de tous le serment de mourir plutôt que de se rendre à discrétion. Quoique l'infant fût peu disposé à accueillir leur demande, il en passa enfin par là, à la prière des principaux seigneurs et chevaliers de son armée, qui lui représentèrent que le château pouvait encore tenir plus de trente jours, et qu'on avait à craindre les pluies, dont on commençait déjà à être fort incommodé. Le comte D. Fadrique et l'évêque D. Sancho réglèrent la capitulation aux conditions exigées, portant qu'on donnerait aux habitans mille bêtes de somme pour le transport de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs effets, et qu'on les conduirait tous à Archidona sous une sûre escorte. La capitulation signée, le 22 septembre, ils se disposèrent à partir, et, le 24, ils livrèrent le château au comte D. Fadrique et à l'évêque D. Sancho. L'infant nomma alcayde du château et de la ville D. Rodrigo Narbaez et le chargea de veiller à ce que les musulmans évacuassent en bon ordre l'un et l'autre, et passassent au-delà des retranchemens du camp avec tout ce qu'ils pourraient emporter, et à ce qu'ils fussent conduits avec sûreté à Archidona. Il en sortit deux mille six cent vingt-huit personnes, qui restèrent deux jours dans la plaine à vendre ou à troquer ce qu'ils voulurent ou purent de leurs bagages. Cinquante de leurs blessés moururent dans l'intervalle, et les autres furent menés à Archidona sous bonne escorte [1].

[1] Après la prise de la ville, il y eut une grande contestation pour savoir lequel des soixante hommes d'armes était entré le premier dans la tour contre laquelle on avait dressé la première échelle, et, après une enquête scrupuleuse, on trouva que Gutier de Torres, Gonzalo Lopez de la Serna, Sancho Gonzalez Chirino et Ferdinand de Baeza pouvaient également prétendre à cet honneur. L'infant tint à récompenser

Avant que le mois de septembre ne fût écoulé, et en peu de jours par conséquent, l'infant soumit, dans les environs d'Antequera, les châteaux d'Aznalmara, de Cabeche et de Xevaro. Le 1er octobre, il fit purifier la principale mosquée d'Antequera, et la fit bénir, sous l'invocation du Sauveur, par D. Sancho de Rojas, évêque de Palencia. Tout le clergé et les religieux qui suivaient l'armée, y allèrent en procession depuis le camp, portant les croix et les reliques de la chapelle de l'infant, qui paraît s'être proposé d'imiter particulièrement, entre ses aïeux, saint Ferdinand son patron, le conquérant de Cordoue et de Séville, dont il avait de nouveau emprunté la glorieuse épée pour cette expédition. Ils étaient précédés de l'étendard de la croisade, de ceux de saint Jacques et de saint Isidore, de la bannière de l'infant et de l'étendard sur lequel était sa devise. Lui-même marchait à la suite avec tous les seigneurs et les chevaliers de l'armée. Il reçut, ce même jour, pour la ville et le château, le serment de Rodrigo Narbaez, qu'il en avait nommé alcayde. Le 14 octobre il était de retour à Séville, et se rendait à l'église cathédrale, où, après avoir rendu à Dieu d'humbles actions de grâces, il déposa, entre les mains du prêtre qui venait de célébrer le saint sacrifice de la messe, l'épée deux fois victorieuse de saint Ferdinand, pour être restituée au trésor de l'église.

Déjà, comme pour le récompenser de sa nouvelle conquête, l'infant Ferdinand, qui d'elle reçut le surnom d'infant d'Antequera, était presque un roi. Moins de deux mois après avoir commencé le siége d'Antequera, comme il était tout occupé de ses premiers travaux, s'était accomplie en Aragon une destinée qui devait, après quelques difficultés,

tous les soixante hommes de l'échelle, mais il récompensa ces quatre-ci d'une manière plus particulière encore.

et d'assez longues contestations de la part des parties intéressées, lui ouvrir l'accès d'un trône. La postérité masculine des anciens comtes de Barcelone, qui avait été en possession de fournir des rois à l'Aragon pendant l'espace de deux cent soixante-treize ans, depuis Raymond V, comte de Barcelone, le premier de sa race qui ait porté la couronne d'Aragon comme lui étant échue par héritage, en 1137, du chef de sa femme Pétronille, fille de Ramire II, roi d'Aragon, venait de s'éteindre en la personne de D. Martin-le-Vieux. Frère de doña Léonore d'Aragon, mère de l'infant, oncle de celui-ci par conséquent, Martin-le-Vieux était mort le 31 mai de cette année, dans le monastère de Valdoncellas, près de Barcelone[1].

Divers bruits coururent sur les causes de sa mort. La plupart l'attribuèrent à des breuvages aphrodisiaques et aux mets trop recherchés que sa femme lui avait donnés pour

[1] Il fut d'abord enterré dans la cathédrale de Barcelone, et cinquante ans plus tard dans le monastère de Poblet, comme l'atteste l'épitaphe même qu'on lit sur son tombeau :

FORTIS ET STRENVVS MARTINVS
ARAGONIE REX
OBIIT ANNO DOMINI MCCCCX
PRIDIE KALENDAS IVNII
CECIDIT IN IPSO VIRILIS CONITVM
BARC. PROPAGO. REGNAVIT ANNIS
XV. DIEBVS XI. LIBERIS ANTE
IPSVM DEFVNCTIS ET IPSE LI ETATIS
EXPLETO ANNO REGNVM POSTERIS
PER IVRIS EXAMEN SVB LITE DECICENDVM
RELIQVIT
FVIT PRIMO IN SEDE BARCINONENSI
SEPVLTVS VNDE L ANNO POPVLETVM
TRANSLATVS ANNO MCCCCLX.
INTER SVOS IBIDEM FVIT
TVMVLATVS
ANIMA EIVS REQVIESCAT IN PACE.
AMEN.

stimuler son inertie naturelle[1]. Il n'avait été malade que deux jours seulement, et dans cet intervalle on le supplia plusieurs fois de déclarer son successeur à la couronne; mais il dit qu'il voulait que celui-là le fût qui aurait le meilleur droit. Comme il était déjà à demi mort, la mère et la femme du comte d'Urgell s'approchèrent du lit avec beaucoup d'irrévérence et de légèreté, et on raconte que la première, le voyant comme endormi, alla jusqu'à le secouer de ses mains, en criant et en le pressant de déclarer que la succession du royaume appartenait sans contestation possible au comte son fils. Le roi répondit qu'il ne le croyait pas, et il expira peu après. Il avait dans ces derniers temps témoigné beaucoup d'amitié et d'estime à l'infant D. Ferdinand son neveu; mais on croit qu'il inclinait en secret pour son petit-fils D. Fadrique, ce fils naturel que D. Martin le jeune avait eu de la Sicilienne Tarasia, dont nous avons parlé plus haut, et qui était déjà comte de Luna; il avait eu même un moment l'intention de le légitimer par un acte authentique de sa grâce spéciale et avec dispense du pape Benoît; mais son indolence l'emporta, et il finit, comme nous venons de le dire, par ne se déclarer pour personne[2].

Les prétendans à la succession de D. Martin s'émurent à la nouvelle de sa mort, et se mirent aussitôt en devoir de faire valoir leurs titres. Des partis se formèrent pour chacun d'eux, et les peuples saisirent un moment leur souveraineté. Il y avait sept concurrens dont nous donnerons les noms et examinerons les titres tout à l'heure. L'infant Ferdinand avait reçu la nouvelle au camp devant Antéquera; il n'avait d'abord fait aucun acte d'héritier; mais, le 30 septembre, il avait

[1] Zurita dit naïvement : — Huvo, como suele acontecer, diversos juicios de la ocasion de su dolencia, y tuvose por lo mas cierto que adolecio de diversas medicinas y manjares muy exquisitos, que le dieron para incitar su inhabilidad é impotencia.

[2] Abarca, Anales de Aragon, t. II, p. 165.

fait, dans son camp même, un acte solennel d'acceptation de la couronne d'Aragon. Les musulmans, cependant, étaient las de la guerre. Ils envoyèrent à l'infant et à la cour du roi de Castille des ambassadeurs pour demander la paix, et, le 6 novembre, une trève de dix-sept mois fut conclue, à condition que le roi de Grenade rendrait en trois termes différens trois cents captifs chrétiens. L'infant congédia alors ses troupes et renvoya en Biscaye les vaisseaux de sa flotte [1].

En ce temps, dit Conde, toujours peu soucieux de nous donner la date des faits qu'il raconte, les musulmans de Djébaltarik (Gibraltar), opprimés par leur gouverneur et fatigués de leur assujétissement au roi de Grenade, écrivirent au schérif de Fez, lui promettant d'être ses vassaux s'il les secourait. Le schérif de Fez, Abou Saïd, chargea son frère Cid Abou Saïd, d'aller, avec deux milles hommes, occuper Djébaltarik, et il saisit, à ce qu'il semble, avec empressement cette occasion d'éloigner de lui son frère, dont les grandes qualités lui donnaient de l'ombrage. Celui-ci passa à Djébaltarik avec ces troupes; les habitans lui en ouvrirent les portes, et il s'en empara. L'alcayde se retira dans la citadelle, et voyant qu'il ne lui venait point de secours de Grenade, il traita d'une capitulation avec Abou Saïd. Mais, sur ces entrefaites, arriva l'infant de Grenade Cid Ahmed, avec un grand escadron de cavalerie et d'infanterie; il cerna la cité et secourut l'alcayde qui était sur le point de se rendre. L'infant de Fez demanda des renforts à son frère qui, désirant le perdre, lui envoya quelques provisions sur de petits bâtimens et fort peu de monde. L'infant de Grenade pressa le siége, et l'infant Abou Saïd se voyant perdu, se rendit à l'infant de Grenade, et mit en son pouvoir la cité : l'infant pardonna aux rebelles, laissa garnison à Djébaltarik, et emmena prisonnier à Grenade Abou Saïd, qu'on traita comme

[1] Fernan Perez de Guzman, ad ann.

un hôte, avec beaucoup d'honneur et de courtoisie. Bientôt vinrent au roi de Grenade des ambassadeurs du schérif de Fez, qui lui offrait son amitié, et le priait de faire empoisonner son frère Cid Abou Saïd, ce qui lui était nécessaire pour la sûreté et la tranquillité de son royaume. Cela est dit ainsi froidement et sans réflexions par l'auteur arabe. Le roi de Grenade, qui avait beaucoup souffert par l'injustice et la tyrannie de son frère, savait combien sont dignes de pitié ceux qui sont ainsi poursuivis, et, dit l'historien musulman, loin de consentir à la trahison, il montra ces lettres à Cid Abou Saïd, et lui offrit son appui, des troupes et des trésors pour sa vengeance, et s'il ne voulait pas la satisfaire, il l'assura de son amitié, et lui donna une maison et des jardins pour son habitation et ses divertissemens.

L'infant Abou Saïd conçut une telle haine contre le roi son frère, qu'il résolut de passer en Afrique et de se venger. Il accepta donc les offres du roi Youssouf de Grenade; et avec une nombreuse cavalerie choisie et de grandes richesses que lui donna Youssouf, il s'embarqua à Alméria; et, tandis que son frère le regardait déjà comme mort et sacrifié à sa défiance et à sa cruauté, le schérif apprit qu'il arrivait avec une puissante armée; que dans toutes les tribus les plus vaillans se joignaient à lui, et qu'il était déjà près de Fez. Il marcha contre lui, combattit malheureusement, et se réfugia dans la cité, où Abou Saïd l'assiégea. La plus grande partie de l'armée du schérif était restée étendue sur le champ de bataille. En sorte que le peuple, mécontent, proclama l'infant Abou Saïd et lui ouvrit les portes. Celui-ci s'empara de la ville et de son frère, qu'il fit enfermer, et qui peu après mourut de chagrin et de dépit. Reconnaissant envers le roi de Grenade, Abou Saïd lui envoya de riches présens, et le paya de ses bienfaits, en lui jurant une amitié éternelle [1].

[1] Conde, III[e] partie, c. 28.

La guerre de Grenade terminée, l'infant Ferdinand ne s'occupa plus qu'à faire valoir ses droits à la succession de don Martin d'Aragon.

Aussitôt l'infant fit discuter son droit au trône d'Aragon par les premiers lettrés de Castille. Les autres prétendans étaient Don Alfonse d'Aragon, comme fils de l'infant Don Pedro, quatrième fils de Don Jacques II; — Don Jacques d'Aragon, comte d'Urgel, petit-fils par agnation du roi Don Alonzo IV; — Louis d'Anjou, petit-fils par sa mère du roi Don Juan; — Don Frédéric de Sicile, fils naturel de Don Martin le jeune, que le roi Don Martin, son aïeul, et le pape Benoit avaient voulu légitimer. Tandis que les uns tâchaient de faire valoir leurs droits par des raisonnemens, et que les autres songeaient à prendre les armes, les trois royaumes de cette couronne se pourvurent de magistrats pour l'administration de la justice. Comme le roi était mort à Barcelone et que là se trouvait la cour, les Catalans furent les premiers à nommer des conseillers, hommes de probité et de prudence, chargés de pourvoir à toutes les nécessités de la situation. Le comte d'Urgel était procurateur ou gouverneur de la couronne, même durant la vie du roi, mais contre le gré de celui-ci. Le roi mort, le royaume se remplit de factions; les principales furent celles des Heredia, des Luna et des Urrea, les premiers ennemis mortels des Urgel et des Luna. Ceux-ci défendaient le comte avec passion. On craignait chaque jour une prise d'armes. Les choses menaçaient d'arriver à des maux extrêmes, et réellement il en arriva d'aussi graves qu'on le craignait. Le comte d'Urgel se regardait comme procurateur du royaume, charge qui se donnait seulement aux successeurs immédiats. Cela le rendait insolent et audacieux; il comptait déjà sur le trône. Il y avait à Valence des inquiétudes pareilles à celles de l'Aragon. Les deux puissantes maisons de Centella et de Villaragud, divisèrent toutes les autres en deux partis.

Les cortès de Catalogne, sous le nom de parlement, firent, les premières, acte de souveraineté à la fois et de sagesse, en déclarant que la décision d'une affaire si importante n'appartenait point à elles seules. Ces cortès, réunies à Barcelone, députèrent loyalement quelques-uns de leurs membres en Aragon et à Valence pour engager les peuples à former d'abord leur parlement particulier, puis à composer un parlement général des trois royaumes, pour travailler en commun à mettre fin à l'interrègne qui les intéressait également tous trois. Par les trois royaumes, on entendait le royaume d'Aragon et le royaume de Valence, qui portaient effectivement ce titre, et la principauté de Catalogne, ou, plus exactement, le comté de Barcelone, qui formait anciennement un état particulier, jouissant de ses premiers priviléges, ayant ses fors et ses usages, et ne dépendant de la couronne d'Aragon que par un acte libre de sa volonté. Informé que le comte d'Urgel gardait toujours l'office de régent ou de procureur-général d'Aragon, le parlement lui fit signifier, par Ramon Zabal, défense de continuer à prendre ce titre et d'en exercer l'autorité. Le comte était en ce moment dans la ville d'Almunia, où il avait réuni plusieurs corps de troupes. Ordre lui fut donné, pareillement au nom du parlement de Catalogne, d'avoir à licencier ces troupes, et tel était alors l'omnipotence incontestée de ces assemblées nationales, expression, en définitive, et source de la souveraineté, que le comte crut devoir se conformer à la volonté du parlement, et s'abstint en effet de tout acte d'insoumission à cet ordre formel.

L'Aragon cependant était déchiré par deux puissantes factions, dont les Luna et les Urrea étaient les chefs; à celles-ci, il faut joindre le parti des Heredia. Au milieu de graves agitations, la ville de Calatayud fut désignée pour y tenir l'assemblée générale des trois royaumes; mais on ne put s'y réunir en l'année même de la mort du roi; et, l'année suivante 1411, l'animosité entre les divers partis fut si grande,

qu'ils prirent les armes et en vinrent aux mains sur quelques points. En Catalogne, les habitans de Tremp, qui tenaient pour le comte d'Urgel, allèrent à main armée, et secondés de l'évêque d'Urgel, piller le château d'Eroles, qui appartenait au comte de Pailhars. Le parlement de Catalogne intervint. Il somma l'évêque d'Urgel de se présenter devant l'archevêque de Tarragone, dont l'évêché d'Urgel était suffragant, et ordonna aux viguiers de Lérida et de Pailhars d'aller à Tremp châtier les coupables, et faire payer tous les dégats qui avaient été faits à Eroles. Les cortès d'Aragon se réunirent enfin à Calatayud, et les députés des parlemens de Catalogne et de Valence s'y étant rendus, on commença à délibérer sur la manière de mettre les trois royaumes en état de pouvoir déclarer, juridiquement et de concert, quel successeur on donnerait au feu roi D. Martin. Sur la nouvelle de l'ouverture de ce parlement, l'évêque de Saint-Flour, et Robert, sénéchal de Carcassonne, se rendirent à Calatayud en qualité d'agens de Louis, roi de Naples, et de la reine Yolande sa mère. L'infant D. Ferdinand y envoya aussi Diego Gomez de Fuensalida, abbé de Valladolid, et le docteur Pedro Sanchez del Castillo. Ces envoyés exposèrent librement les prétentions de leurs parties devant le parlement, et demandèrent qu'il y fût fait droit; mais le parlement leur répondit qu'il n'avait pas mission, quant à présent, de rendre un jugement définitif; que, seulement, il pouvait les assurer que le droit de chacun serait pris en sérieuse considération; qu'il en serait mûrement délibéré, et que justice serait rendue à qui il appartiendrait. Diego Gomez de Fuensalida était chargé, par mission particulière, de sonder les vraies dispositions de quelques personnages influens, entr'autres de l'archevêque de Saragosse, D. Garcia Fernandez de Heredia, et de D. Antonio de Luna, et de tâcher de les gagner, l'un et l'autre, à la cause de l'infant. Il trouva l'archevêque plein de zèle, et d'un zèle ardent, pour cette cause, et, au con-

traire, D. Antonio de Luna, dévoué jusqu'à la fureur à celle du comte d'Urgel, et il partit plein d'inquiétude sur les suites que pouvaient avoir les fougueuses déclarations de celui-ci.

Les cortès de Calatayud, après de longues conférences, ordonnèrent que chaque royaume députerait un nombre égal de personnes, qui, réunies en un lieu désigné, décideraient de concert à qui la couronne appartenait. On choisit pour la réunion de ce congrès la ville d'Alcañiz. Les cortès se séparèrent là-dessus, et ce moment fut marqué par une violence qui témoigne du degré de passion dont les divers partis étaient animés. D. Garcia Fernandez de Heredia, archevêque de Saragosse, fut traîtreusement assassiné par D. Antonio Luna. Après la séparation du parlement de Calatayud, l'archevêque était parti de cette ville pour son siége archiépiscopal, accompagné de ses domestiques et de quelques seigneurs. A son arrivée à Almunia, D. Antonio de Luna lui envoya dire qu'il avait quelque chose à lui communiquer, et désirait avoir une entrevue avec lui. L'archevêque fit réponse qu'il y consentait très volontiers, et sortit d'Almunia pour se rendre au rendez-vous indiqué sur la route de Saragosse. D. Antonio, qui avait amené avec lui deux cents lances, en cacha cent quatre-vingt derrière une montagne, et alla, escorté seulement des vingt autres, à la rencontre de l'archevêque. On dit qu'après s'être salués, ils se mirent à parler bas, D. Antonio s'efforçant de persuader à l'archevêque de favoriser la prétention du comte d'Urgel. Tout à coup, la voix de D. Antonio s'éleva, et on l'entendit demander tout en colère à l'archevêque si le comte d'Urgel serait roi. Sur la réponse négative du prélat, D. Antonio lui dit, en levant la main et en lui donnant un soufflet : « Il le sera ! » L'archevêque était monté sur une mule; ceux qui formaient son cortége s'empressèrent autour de lui; il reprit et suivit sa route au pas le plus pressé de sa mule; mais D. Antonio le poursuivit à cheval, et lui porta sur la tête un coup de sa

lourde épée, qui étourdit le prélat et le renversa par terre. Les gens de D. Antonio, sortant alors de leur embuscade, se précipitèrent sur la victime, et, l'ayant achevée à coups de lance, ils lui coupèrent une main (1er juin 1411). Pedro Diaz Garlon, Thomas et Alfonse de Linan, deux frères, tous trois d'une famille de hijos-d'algo de Calatayud, qui accompagnaient l'archevêque, furent blessés dans cette occasion. D. Antonio se retira à Almonacid, et la nouvelle de cet assassinat alluma presque une guerre civile générale; mais la fermeté du parlement de Catalogne sauvegarda toutes choses. Il pressa la réunion du congrès à Alcañiz, et se transporta lui-même de Barcelone à Tortose pour être plus à portée de suivre les délibérations d'Alcañiz.

Les principales difficultés venaient du côté de Valence. Le parlement de Valence, qui s'était ouvertement déclaré pour le comte d'Urgel, passa néanmoins à Vinalaroz pour être plus près de Tortose, et essayer de s'entendre avec le parlement catalan. Il demanda à se réunir, dans Tortose même, à celui-ci, qui ne crut pas devoir y consentir. Le parlement de Valence vint alors de Vinalaroz à Trahiguera.

La guerre civile était partout. L'infant de Castille D. Fernand, qui, après la prise d'Antequera, était resté quelque temps malade à Séville, tout en faisant valoir ses droits à la couronne d'Aragon par ses ambassadeurs, s'était rendu aux cortès de Valladolid vers le milieu de l'année 1411, d'où il était passé sur la frontière d'Aragon avant l'assassinat de l'archevêque de Saragosse. Il s'était arrêté d'abord à Ayllon, où il avait cru devoir, par mesure de précaution, former un corps de troupes pour soutenir au besoin le choix souverain des Aragonais, si, comme il en avait l'espoir, ce choix devait se porter sur lui. Enfin il était passé à Cuenca peu de temps avant la tenue du parlement de Calatayud, et c'est de là qu'il avait envoyé près de ce parlement ses fondés de pouvoir et les avocats de son droit Diego Gomez de Fuensalida, abbé de Valladolid, et le docteur Pedro Sanchez del Castillo.

L'archevêque assassiné, ses parens, qui étaient puissans et nombreux, avaient pris les armes pour venger sa mort et punir le meurtrier; ils firent demander des troupes à l'infant, qui leur en promit, autant pour châtier l'attentat de D. Antonio de Luna que pour maintenir l'indépendance des trois parlemens. Les troupes castillanes de l'infant, composées de quinze cents lances, ayant pour commandant un chef illustre Garcia Fernandez Sarmiento, adelantado de Galice, et pour capitaines plusieurs vaillans seigneurs et chevaliers tels que Alvar d'Avila, camarero-mayor de l'infant, le maréchal de Castille Pedro Nuñez de Guzman; Carlos de Arellano, seigneur de los Cameros; Juan Hurtado de Mendoza, majordomo-mayor du roi; Lope de Rojas; Diego Gomez de Sandoval; Pedro Gomez Barroso, etc., franchirent la frontière, et, réunies aux troupes aragonaises commandées par D. Pedro Ximenez de Urrea et D. Juan Bardaixi, attaquèrent une ville nommée Moros qui appartenait à D. Antonio de Luna, et y mirent le feu. Lope de Rojas fut tué d'un coup de pierre dans l'attaque. Ils s'emparèrent ensuite de Moncica, d'Alcala, de Pola et de quelques autres places et domaines de ce seigneur au-delà de l'Èbre, qu'ils pillèrent et démolirent. D. Antonio se retira à Oliete, dont Garcia de Sesa son ami était seigneur. Mais les troupes castillanes et aragonaises, s'étant avancées de ce côté, et ayant pris, chemin faisant, Velche, que défendait Juan Ruiz de Luna, D. Antonio ne se crut plus en sûreté à Oliete, et passa sur le territoire de Huesca, où il s'empara du château de Loarre, mettant ainsi entre lui et les troupes libératrices, comme on les appelait, la Sierra de Guara. De ce château, qui était très fort, et où il donna rendez-vous à tous ses partisans, il commettait de grandes hostilités dans les environs; mais, bien que de là, et sur plusieurs autres points au sud de l'Èbre, les partisans du comte d'Urgel missent tout en œuvre pour empêcher le congrès d'Alcañiz de se réunir, ils ne le purent faire. Sur l'appel des trois parlemens, les troupes castillanes et aragonaises quit-

tèrent la poursuite de D. Antonio de Luna, et reçurent pour mission de disperser ou de tenir en respect les soldats que le comte d'Urgel avait postés sur les diverses routes qui conduisent à Alcañiz pour empêcher les députés d'y arriver. Ce fut l'abbé de Valladolid, Diego Gomez de Fuensalida, qu'on dépêcha aux chefs castillans pour les rappeler, du Haut-Aragon où ils poursuivaient D. Antonio de Luna, à venir protéger, aux bords et au sud de l'Èbre, la formation et les délibérations du congrès d'Alcañiz. Garcia Fernandez Sarmiento, par ordre de l'infant, détacha du corps placé sous son commandement, Pedro Nuñez de Guzman, Alvar d'Avila, et Pedro Gomez Barroso, avec huit cents lances chargées de conduire les députés du royaume d'Aragon à Alcañiz, où ils entrèrent le 11 juillet 1411. Ils partirent aussitôt pour Tortose où ils prirent sous leur garde les députés catalans, qu'ils conduisirent également sains et saufs à Alcañiz. Les troupes libératrices furent distribuées ensuite de manière à assurer les chemins et à empêcher les désordres que les partisans du comte d'Urgel commettaient. Garcia Fernandez Sarmiento s'établit avec trois cents lances à Saragosse, où Velasco Fernandez de Heredia, frère de l'archevêque assassiné, commandait avec cent autres lances. Diego Gomez d'Aguilar se porta avec cinquante chevaux sur la frontière d'Alcayre, et Alvar d'Avila avec trois cents lances à Fraga, où Juan de Bardaixi le rejoignit pour s'opposer aux entreprises du comte d'Urgel, qui était à Balaguer avec de nombreuses troupes. Enfin, on mit à Muniesa Pedro Gomez Barroso avec cent lances; mais D. Juan Ruiz de Luna l'y surprit une nuit et le fit prisonnier avec tout son monde. Là se bornèrent les succès des Urgellistes. On envoya Pedro Nuñez de Guzman, avec deux cents lances, dans le royaume de Valence. Il se jeta dans Morella, où il fut joint bientôt par les seigneurs et les chevaliers du parti des Centellas.

On différait cependant à Alcañiz l'ouverture des conférences. Tous les membres des famillès qui avaient pris les

armes, n'avaient pas rompu en visière avec le pouvoir parlementaire. Quelques membres considérables de ces familles étaient à ménager. D'autres seigneurs et chevaliers, qui avaient été députés au congrès, ne voulaient s'y rendre qu'après avoir assuré la liberté de ses délibérations. Tels étaient, des deux catégories, D. Pedro Ximenez de Urrea, vicomte de Rueda, D. Juan Martinez de Luna, seigneur d'Illueca, et D. Jayme de Luna, fils de celui-ci, dont le concours avait de l'importance. Juan Fernandez de Heredia et d'autres seigneurs se vouèrent exclusivement à rendre et à maintenir libres les chemins et le siége du pouvoir. On mit à cet effet, dans la ville et le château d'Alcañiz, une bonne garnison sous les ordres de D. Guillen Ramon de Cervellon, commandeur d'Alcañiz, et on chargea de la garde des murailles et des postes avancés Ramon de Mura, grand sénéchal du royaume d'Aragon, et un chevalier nommé Iñigo d'Alfaro. En sorte que la ville et les environs d'Alcañiz furent mis à l'abri d'un coup de main, et que les députés purent y délibérer en pleine liberté.

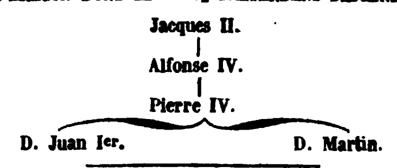
Le congrès d'Alcañiz s'ouvrit enfin au milieu de ces agitations extérieures.

Les prétendans qui savaient que la couronne n'était pas à conquérir par les armes, mais par le droit et l'hérédité, comme l'avait dit D. Martin avant sa mort, et comme le voulaient les lois du royaume, désiraient exposer chacun leur droit et la justice de leurs prétentions, devant un tribunal qui pût les discuter. Il n'y avait alors d'autre parlement que celui de Catalogne, et, bien que sans celui de Valence on ne voulût rien résoudre, tous cependant y envoyèrent leurs *procuradores*. Le premier fut D. Alonso d'Aragon, duc de Gandia et marquis de Villena, bien que son âge avancé le forçât à garder continuellement le lit. Il demandait avec instance, qu'on le déclarât roi d'Aragon grâce à son légitime et indisputable droit, car les retards lui portaient de graves préjudices. On présenta aussi au parlement l'acceptation et des lettres de

l'infant de Castille D. Ferdinand ; mais on réserva la réponse pour le moment où seraient assemblés les parlemens des trois royaumes. La même chose eut lieu pour les *procuradores* des autres prétendans qui firent également plaider leurs prétentions. On nomma au jeune D. Fadrique de Sicile des défenseurs et des personnes chargées de soutenir son droit, et ses partisans conservaient l'espoir de le faire prévaloir en Aragon et en Sicile, attendu sa légitimation. Aux cinq prétendans nommés plus haut, il faut en ajouter trois autres moins considérables. C'étaient Mathieu, nouveau comte de Foix, comme mari de Jeanne d'Aragon, fille du roi D. Juan ; — D. Juan d'Aragon, comte de Prades, frère mineur du duc de Gandia, qui toutefois ne se mit sur les rangs qu'après la mort de son frère arrivée le 5 mars 1412 ; — Enfin la veuve du roi défunt, Marguerite de Prades, qui prétendait se maintenir en possession de la couronne de son mari, bien qu'elle n'eût pas payé entièrement sa dot. Elle alla, dans les premiers mois de son veuvage, jusqu'à déclarer qu'elle se croyait grosse, bien qu'il fût de notorité publique qu'elle n'avait pas perdu sa virginité dans son mariage, par suite de l'impuissance du roi, dit crûment un historien [1].

[1] Pour l'entière connaissance du droit qu'alléguaient les cinq prétendans à la couronne, il convient de donner ici le tableau de leur descendance respective :

ROIS D'ARAGON DONT LES CINQ PRÉTENDANS DESCENDAIENT :



1° Droit d'Alfonse-le-Jeune, duc de Gandia (ligne masculine) :

Jacques II.
|
D. Pedro, son 4e fils.
|
D. Alfonse l'Aîné.
|
D. Alfonse-le-Jeune, 1er prétendant.

Malgré toutes ces prétentions, les personnages les plus considérables du royaume, et spécialement le pape Benoît et D. Berenguer de Bardaixi, ne permirent à personne de prendre les rênes du gouvernement, et on s'arrêta, pour les trois royaumes, à un moyen terme pour tout concilier provisoirement, à savoir que les royaumes d'Aragon et de Valence, et la principauté de Catalogne, nommeraient neuf personnes de science, de prudence et de conscience, dit Ortiz, trois de chaque état, lesquelles, comme juges, examineraient le droit de chaque compétiteur, entendraient leurs fondés de pouvoir (*procuradores*) et donneraient la couronne à qui aurait le meilleur droit. On choisit pour la réunion de ce congrès le château de Caspe qu'on remit à la garde de troupes chargées de veiller à la sûreté et à l'indépendance de ces neuf juges. On régla que chacun des compétiteurs serait invité par lettres à produire ses titres, au nom du parlement général d'Aragon et de Catalogne.

2° Droit du comte d'Urgel (ligne masculine) :
Alfonse IV.
|
Jayme, son 2e fils.
|
D. Pedro d'Aragon.
|
D. Jayme d'Aragon, comte d'Urgel, 2e prétendant.

3° Droit de l'infant D. Ferdinand de Castille (ligne féminine).
Pierre IV.
|
Léonor d'Aragon.
|
D. Ferdinand, 3e prétendant.

4° Droit de Louis d'Anjou (ligne féminine).
D. Juan Ier.
|
Yolande d'Aragon.
|
Louis d'Anjou, 4e prétendant.

5° Droit de D. Fadrique de Sicile (ligne masculine).
D. Martin.
|
D. Martin de Sicile.
|
D. Fadrique, bâtard, 5e prétendant.

Les lettres du parlement portaient en substance que neuf personnes, renommées par leur sainteté et leur savoir, devaient se réunir à Caspe, avec plein pouvoir des parlemens, pour connaître, chercher et déclarer à qui, des princes prétendans, les royaumes auraient à prêter serment de fidélité, et lequel ils devaient regarder comme roi, en Dieu et en conscience, et que ces personnes seraient à Caspe, pour le 29 mars 1412. On ne leur dit point d'envoyer des avocats ou des fondés de pouvoir ; mais on leur donna à entendre que, s'ils les envoyaient, ceux-ci eussent à se présenter et à parler devant les juges avec sagesse et circonspection. On décréta en même temps qu'aucun des compétiteurs qui étaient hors du royaume n'eût à y entrer, et que ceux qui y étaient n'approchassent pas de deux journées de marche du lieu où délibéreraient les neuf juges [1].

Pendant qu'on travaillait ainsi à mener à bonne fin cette affaire si difficile et sans précédent, les partis, en Aragon et à Valence, étaient tellement enflammés, que plusieurs collisions s'ensuivirent entre ceux qui tenaient pour le comte d'Urgel, ceux qui tenaient pour Louis d'Anjou, et les partisans de l'infant Ferdinand de Castille. Comme nous l'avons vu, don Antonio de Luna, homme aussi hardi que puissant, employait tous les moyens, quels qu'ils fussent, pour défendre le parti du comte d'Urgel, et attaquer les Heredia. Toutes les passions et toutes les haines étaient déchaînées ; on sentait combien il était dangereux de laisser se prolonger cet état de choses. Le parlement était pénétré de la nécessité de conclure promptement l'affaire. En conséquence, le 14 mars 1412, on arrêta que les personnages suivans seraient juges dans cette grande affaire, et se rendraient immédiatement au château de Caspe, au bord de l'Èbre :

ARAGONAIS : 1° Don Domingo Ram, évêque de Huesca, depuis cardinal ;

[1] Voir, sur toute cette affaire, Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

2° Don Francisco de Aranda, autrefois conseiller du roi don Juan, présentement religieux chartreux dans la chartreuse de Portaceli de Valence;

3° Don Berenguer de Bardaixi, seigneur de Zaydi et jurisconsulte très savant et très prudent.

Catalans : 1° Don Pedro Zagarriga, archevêque de Tarragone;

2° Don Guillen de Vallseca, jurisconsulte particulièrement versé dans la connaissance des lois de ces royaumes;

3° Don Bernardo de Gualbes, autre savant jurisconsulte, homme désintéressé;

Valenciens : 1° Don Boniface Ferrer, prieur de la chartreuse de Portaceli, homme savant, juste et prudent;

2° Saint Vincent Ferrer, son frère;

3° Ginès Rabaza, homme intègre et praticien très estimé; mais ce dernier ayant feint d'être indisposé, on lui substitua Pedro Beltran, homme aussi très recommandable.

Ils se réunirent dans le château de Caspe, le 29 mars, et tout d'abord appelèrent devant eux les défenseurs des divers prétendans pour entendre leurs raisons, et les invitèrent à déduire par l'organe de leurs procuradores chacun leur droit, pour fournir aux neuf juges les élémens de la difficile sentence qu'ils avaient à rendre.

Les cinq prétendans furent appelés dans cet ordre:

1° D. Louis, fils aîné du roi de Naples;

2° D. Ferdinand, infant de Castille;

3° D. Alfonse, duc de Gandia;

4° D. Frédéric, comte de Luna;

5° D. Jayme, comte d'Urgel.

On appela aussi les deux sœurs du feu roi D. Martin. On ne dit rien des autres prétendans. Durant les trente premiers jours les avocats des différens droits furent appelés à exposer les raisons de leur partie, et furent religieusement écoutés. Tout le reste du temps fut employé à l'examen des titres de chacun et en conférences particulières où les neuf juges

débattirent entre eux du choix à faire. Le 24 juin, enfin, chacun d'eux avait arrêté son vote. Saint Vincent Ferrer fit le premier connaître son choix, et il l'exprima hautement en présence de ses compagnons, en disant que, suivant qu'il en avait jugé en Dieu et dans sa conscience, cette couronne appartenait à l'infant de Castille D. Ferdinand, comme petit-fils de D. Pedro IV, cousin du dernier roi D. Martin, et, par conséquent, le plus proche parent de ce roi. L'évêque de Huesca, D. Boniface Ferrer, D. Bernard de Gualbes, D. Berenger de Bardaixi et D. Francisco de Aranda, se prononcèrent dans le même sens, et déclarèrent s'en référer en tout au vote de Vincent Ferrer. Pour que le choix des juges fût décisif et acquît force de loi, une des conditions établies par le décret qui remettait cette haute décision à leur arbitrage, était que l'élu devait réunir les deux tiers des voix pour le moins, et qu'entre ces deux tiers il devait y avoir au moins une voix de chaque royaume. La voix de Vincent Ferrer et celles des cinq juges que nous venons de nommer formaient juste les deux tiers des voix, et la question était ainsi tranchée. Les trois autres voix ne se déclarèrent résolument pour personne. D. Pedro Bertran dit que, depuis le 18 mai, jour dans lequel il avait été subrogé à Ginès Rabaza, il n'avait pas eu un temps suffisant pour examiner des droits si embrouillés. L'archevêque de Tarragone dit que, bien qu'il regardât, dans les circonstances présentes, le choix de D. Ferdinand comme plus utile au bien du royaume, il pensait néanmoins que le duc de Gandia et le comte d'Urgel, comme issus en ligne directe et masculine de la maison d'Aragon, avaient un meilleur droit, et que la couronne appartenait à l'un d'eux; qu'ils étaient, à un degré égal, parens du dernier roi, et que, pour cette raison, il fallait élire celui d'entre eux qui serait le plus utile à la république [1]. Il déclara qu'il ne s'opposait point d'ail-

[1] Por esto debia ser elegido de ellos el mas util á la republica.

leurs au droit de D. Fadrique sur la Sicile, lequel devait être soutenu par les lois particulières du pays. Guillaume de Vallseca, enfin, motiva son vote de la même façon, sauf qu'il déclara tenir le comte d'Urgel pour plus apte au royaume que le duc de Gandia. Il conclut que c'était là ce qui lui avait paru le plus juste, autant qu'il lui avait été donné d'en juger pendant la délibération en commun, car la goutte qui le tourmentait, et le peu de temps qu'il avait pu y consacrer, ne lui avaient pas permis un profond examen du droit de chacun.

Ceci fut arrêté le même jour entre les neuf juges, dans la salle du château, chacun d'eux donnant son vote par écrit, signé et cacheté. On dressa aussitôt trois procès-verbaux du vote (dont l'exposé et la conclusion furent rédigés par D. Boniface Ferrer), et ils furent donnés, l'un à l'évêque de Huesca, l'autre à l'archevêque de Tarragone, et l'autre à don Boniface, pour être déposés aux archives de leurs provinces respectives. Ils ne jugèrent pas convenable d'insérer dans la sentence les votes particuliers, et ils convinrent, le jour suivant, de former un procès-verbal général au nom commun des neuf juges. Ce procès-verbal fut la sentence même qu'ils devaient publier le jour où s'accompliraient les trois mois qu'ils devaient passer dans le château. Six notaires l'authentiquèrent, deux aragonais, deux catalans, deux valenciens, en présence des trois commandans militaires (alcaydes) des trois provinces, auxquels avait été confiée la garde du château.

Toute l'Europe était dans l'attente d'une chose si nouvelle dans la forme. C'était la première fois qu'était remise à un tribunal de lettrés une décision de cette importance, impliquant comme le don d'un royaume si puissant, et que, par des commissaires élus eux-mêmes, les peuples déléguaient ainsi leur souveraineté entre tant de compétiteurs. Le 28 mai, jour choisi pour la publication de la sentence,

on construisit un large échafaud près de l'église de la ville, et on y érigea un magnifique autel; des deux côtés on éleva des siéges et des gradins pour les juges, les fondés de pouvoir des divers prétendans, les représentans des provinces et les autres personnes de distinction qui étaient là présentes. Un corps de troupes environnait le lieu avec ordre d'empêcher tout tumulte et toute violence. Il était neuf heures et demie du matin quand l'évêque de Huesca célébra la messe avec solennité; tous l'entendirent debout et tête nue. L'un des neuf juges, Fray Vincent Ferrer, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, qui depuis fut canonisé, jouissait alors en Espagne d'une considération égale à celle que saint Bernard avait eue autrefois en France. Ce fut lui qui publia la sentence par laquelle était déclaré seigneur et roi d'Aragon D. Ferdinand de Castille, « qui fut ainsi récompensé, dit le père d'Orléans, d'une couronne que sa vertu lui avait fait refuser, par une autre qui fut donnée uniquement à son mérite ; car, à juger sainement des choses, il n'était pas celui des prétendans à qui la naissance donnait le plus de droits. » La messe dite, Vincent Ferrer monta en chaire et prépara l'auditoire par un court sermon, pareil à ceux qui sortaient journellement de sa douce bouche, dit un historien [1]. Il prit pour texte les paroles de l'Apocalypse: *Gaudeamus et exaltemus, et demus gloriam ei, quia venerunt nuptiæ agni* (XIX, 7). Il commença par parler en général de la sainteté de la religion et du lien de charité par lequel elle unit tous ses enfans; il dit le soin et l'application avec lesquels ses collègues et lui avaient ouï et examiné les droits des prétendans; que ce n'était qu'après les avoir religieusement pesés qu'ils avaient, selon la justice et le droit, élu celui que Dieu leur avait inspiré d'élire; que, quant à lui, il s'était chargé avec joie de monter en chaire pour y proclamer un choix si glo-

[1] Como los que salian diariamente de su dulce boca.

rieux. Implorant alors le secours de Dieu, de sa mère Marie et de tous les bienheureux, il ajouta qu'il priait les auditeurs d'être attentifs, tandis qu'il lirait la sentence qu'on lui avait remise à cet effet, portant :

« Qu'il soit notoire à tous que, le samedi, 25e jour de juin de l'année de la naissance du Sauveur 1412, à neuf heures du matin environ, se trouvant réunies dans une pièce du château de Caspe, sur les bords de l'Èbre, dans le royaume d'Aragon, les révérendissimes et très honorables personnes ci-dessous nommées, au nombre de neuf, pour rechercher, instruire, informer, connaître et publier les choses exprimées ci-dessous, en présence des notaires et des témoins également ci-dessous mentionnés, nommés et députés *ad hoc*, il a été ordonné au très révérend maître Vincent Ferrer, de, au nom de tous, publier un écrit qui, de la part des mêmes, lui a été remis par le très révérend père en Jésus-Christ D. Domingo Ram, évêque de Huesca; écrit dont la teneur suit :

» Nous, Pedro Zagarriga, archevêque de Tarragone; Domingo Ram, évêque de Huesca; Boniface Ferrer, prieur de la Chartreuse; Guillaume de Vallseca, docteur ès lois; Fray Vicente Ferrer, de l'ordre des prédicateurs, maître en la théologie sacrée; Bérenguer de Bardaixi, seigneur de Zaydi; Francisco de Aranda Donado, du monastère de Portaceli de l'ordre des Chartreux, natif de Teruel; Bernard de Gualbes et Pedro Beltran, docteurs en droit, tous neuf députés par les parlemens généraux d'Aragon, Catalogne et Valence, avec pleine et entière autorité pour rechercher, instruire, informer, connaître, reconnaître et publier à qui doivent les parlemens et les vassaux de la couronne d'Aragon prêter serment de fidélité comme à leur roi selon Dieu, la conscience et la justice; de telle sorte que ce que nous, les neuf juges (ou bien six d'entre nous, pourvu qu'il y en ait un de chaque royaume), nous aurons résolu soit tenu pour

accompli, juste, constant, valable et ferme, ainsi qu'il conste par les actes respectifs de nos mandats. Considérant que, tous, nous avons juré de faire l'élection de notre roi le plus promptement qu'il serait possible, pénétrés des raisons et des droits respectifs de chaque prétendant, ayant sans cesse Dieu et sa justice devant les yeux, et laissant de côté toute considération mondaine, nous disons et publions que les parlemens, les sujets et les vassaux de la couronne d'Aragon, doivent prêter serment de fidélité et d'obéissance au très illustre, très excellent et très puissant prince et notre seigneur D. Ferdinand infant de Castille, et le tenir pour leur véritable roi et seigneur. De tout quoi, pour la mémoire des siècles à venir, nous avons demandé et requis que fussent faits des procès-verbaux publics, etc.... [1] »

Dans la publication de la sentence, quand saint Vincent Ferrer arriva à nommer l'infant D. Ferdinand, il ne put, dit-on, retenir des larmes de joie, et, élevant la voix fortement, il cria plusieurs fois de suite : « Vive, vive notre roi et seigneur don Ferdinand ! » L'auditoire y répondit par de nombreuses acclamations. La lecture achevée, tous plièrent les genoux et, avec des hymnes et des cantiques, rendirent grâces à Dieu d'avoir mis fin à l'interrègne. Les commandans du château agitèrent leurs bannières devant l'autel au bruit des trompettes et des clairons, et au milieu d'un grand nombre d'acclamations et de vivats. Il y eut cependant, çà et là, de sourdes rumeurs populaires et comme des protestations. Quelques-uns se plaignirent assez haut qu'on leur donnât un roi étranger quand ils en avaient de naturels et de suc-

[1] Ici étaient les signatures des neuf juges suivies de celles des notaires publics : — Signo ✠ de Bartolome Vicente, escribano publico de la ciudad de Zaragoza. — Signo ✠ de Pablo Nicolau, escribano de los regnos de Aragon, etc. — Signo ✠ de Francisco Fenolleda, escribano publico, etc. — Signo ✠ de Ramon Bayle, escribano publico, etc. — Signo ✠ de Jayme Pla, escribano publico, etc. — Signo ✠ de Jayme de Montfort, escribano publico, etc.

cession légitime. Vincent Ferrer dut faire un autre sermon le lendemain pour justifier plus amplement le choix de ses collègues et le sien. Il dit qu'en matière pareille il fallait surtout avoir en vue le mérite des personnes et l'intérêt de la république ; mais que si on voulait s'arrêter aux qualités des prétendans, le roi D. Ferdinand était fils d'une mère Catalane, tandis que la mère du comte d'Urgel, pour qui principalement avaient lieu ces bruits, était Lombarde; que D. Ferdinand était fils d'un roi appartenant à la même nation que la couronne d'Aragon; que d'ailleurs, il était orné de si grandes vertus, que, sans aucun doute, Dieu l'avait réservé pour être leur roi; que si l'on avait dû suivre en Aragon les coutumes des autres nations, dont le gouvernement se donnait au plus apte et au plus prudent, on aurait dû le donner à don Ferdinand par une acclamation générale de tous, à cause de ses excellentes qualités; avantage que n'avait pas le comte d'Urgel; et, en somme, que le droit du comte était si loin de pouvoir rivaliser avec celui de l'infant, que beaucoup préféraient celui du duc de Gandia au sien.

Ces raisons et quelques autres apaisèrent en partie les plaintes d'un grand nombre; plus tard, le temps, la vue du nouveau roi, sa bonté et la modération qu'il apporta dans la répression de ceux qui furent d'abord réfractaires à sa puissance, achevèrent de lui gagner les cœurs. Seulement, et avec toutes sortes de formalités, l'assassin excommunié de l'archevêque de Saragosse, fut juridiquement, et par une sentence fortement motivée, déclaré traître au roi, et eut ses possessions confisquées. On dit, non sans fondement, que l'instigateur du crime avait été le comte d'Urgel lui-même, et qu'Antonio de Luna n'en avait été que l'exécuteur. Le châtiment retomba sur ce dernier, mais ne put atteindre sa personne. Il erra en Catalogne, se réfugiant chez ses amis et ses parens, jusqu'à ce qu'il mourût peu après

à Mequinenza, sous le poids des chagrins et de son crime.

Telle fut cette mémorable élection, que publia avec trop de zèle peut-être, il faut bien en convenir, le saint personnage qui avait été choisi pour cela, en raison, ce semble, de ce zèle même. L'infant don Ferdinand était à Cuenca, lorsque lui arriva la nouvelle qu'il venait d'être élu roi d'Aragon. Aussitôt il rendit aux cortès de Castille les comptes de sa tutelle, mit ordre aux affaires de sa maison, et partit pour Saragosse, avec sa femme, ses fils et sa famille. Il fit son entrée dans cette ville le 1er août 1412; il y fut plus tard proclamé et couronné roi, avec sa femme, et son fils aîné, Alfonse, depuis Alfonse V, le Magnanime, prit le titre de duc de Girone, affecté aux héritiers de la couronne d'Aragon, comme celui de prince des Asturies l'était aux héritiers de la couronne de Castille.

Tous ceux qui avaient prétendu à la couronne se soumirent à la sentence de neuf juges, et reconnurent Ferdinand pour leur roi et seigneur, à l'exception du comte d'Urgel, qui continua à y prétendre, et se réserva de la revendiquer en temps et lieu les armes à la main. Le nouveau roi eut à réprimer, l'année suivante, une révolte de cet obstiné prétendant, qui se ligua avec le duc de Clarence, fils d'Henri IV roi d'Angleterre, auquel il promit de donner en mariage sa fille aînée avec tous ses domaines. Le duc s'engageait, de son côté, à lui amener des troupes de la Guyenne anglaise; mais il n'en eut pas le temps. Le comte d'Urgel assiégé dans Balaguir par le roi en personne, fut contraint de se remettre à la discrétion de Ferdinand, qui confisqua tous ses biens et l'envoya prisonnier à Lerida, où l'on instruisit son procès, et il fut condamné, le 29 novembre 1413, à un emprisonnement à perpétuité. L'ambitieuse Marguerite de Montferrat sa mère avait coutume de lui dire : « Mon fils, il faut être roi ou rien. » Il ne fut rien en effet, et, en 1426, sous le le règne d'Alfonse V, après avoir été transféré de prison en

prison, tant en Aragon qu'en Castille, il mourut oublié dans le château de Xativa.

Les cortès se réunirent à Saragosse pour le couronnement de l'élu du château de Caspe, et ce fut dans ces cortès qu'il fit reconnaître son fils aîné Alfonse pour son héritier, et le fit duc de Girone. Il y déclara son second fils D. Juan, qui devint peu après roi de Navarre, duc de Peñafiel. On se souvient que D. Ferdinand était possesseur de ce duché en Castille. La cérémonie qu'on observa en cette occasion tenait quelque chose de l'armement des chevaliers. Le roi revêtit les deux infans d'un manteau, leur mit le chapeau sur la tête et une baguette d'or à la main, et leur donna l'acollade ou baiser de paix.

Ferdinand, du reste, ne jouit pas longtemps de la royauté. Il tomba malade à Perpignan, dans les derniers mois de 1415, comme il était tout occupé de l'affaire du schisme, et sa maladie ne céda point au traitement des médecins. S'étant mis en route à la fin d'avril 1416 pour se rendre de Perpignan à Barcelone et de là en Castille, afin d'y détacher son neveu de l'obédience de Benoît XIII, son mal s'aggrava de telle sorte, chemin faisant, que, arrivé à Igualada, il sentit son heure venue. Il demanda et reçut les sacremens avec beaucoup de dévotion, et mourut le 2 mai de cette année 1416, à l'âge de trente-six ans, cinq mois et deux jours, après un règne de trois ans et neuf mois environ. Il fut enterré à Poblet, sépulture ordinaire des rois d'Aragon. Son fils Alfonse, âgé de vingt ans, lui succéda. Par son testament, publié à Perpignan le 10 octobre 1415, il laissait à son second fils D. Juan les terres de Lara, Medina del Campo et les hameaux de sa dépendance, le duché de Péñafiel, le comté de Mayorga, les villes de Castro-Xériz, Olmedo, Villalon, Haro, Bellhorado, Briones, Cerezo et Montblanch ; à D. Henri, son troisième fils maître de Saint-Jacques, le comté d'Alburquerque et la seigneurie de Ledesma, avec Salvatierra, Mi-

randa, Montemayor, Granada et Galisteo, ou les Cinq-Villes, comme on les appelle encore en Castille. Il laissa à D. Pedro, le cinquième et dernier de ses fils, les villes de Terraza, Villagrasa, Tarraga, Elche et Crevillente. Son quatrième fils D. Sancho était mort quelque temps auparavant, et les choses qui le concernaient dans le testament de son père demeurèrent sans effet. Enfin, à chacune des infantes, doña Maria et doña Léonor, il laissa cinquante mille livres barcelonaises [1].

[1] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Fin de la minorité de D. Juan II.—Son mariage avec Marie d'Aragon. — Mariage de l'infant D. Henri (depuis Henri IV l'Impuissant) avec Blanche de Navarre. — D. Juan II, veuf de Marie d'Aragon, épouse Isabelle de Portugal. — Naissance d'Isabelle, depuis Isabelle la Catholique. — Faveur, vicissitudes et mort tragique du connétable D. Alvar de Luna. —Mort du roi D. Juan II. — État des lettres et des arts en Castille sous ce règne. — Règne d'Henri IV l'Impuissant. — Situation du royaume de Grenade. — Mariage du roi Henri IV, avec Jeanne de Portugal. — Troubles de Castille et faveur de Beltran de la Cueva. — Affaires d'Aragon. — Accouchement de la reine de Castille. — Ferdinand, depuis Ferdinand II roi d'Aragon, fils de D. Juan II roi d'Aragon, épouse Isabelle, depuis reine de Castille, fille de D. Juan II roi de Castille, sa cousine-germaine.— Naissance de Jeanne-la-Folle.— Mort de Henri IV. — La Castille se déclare contre la fille présumée du roi, attribuée par la voix commune aux amours de la reine et de Beltran de la Cueva, et qu'on appellait pour cela la *Beltraneja*. — Les cortès se prononcent pour Isabelle-la-Catholique. — Ferdinand et Isabelle, ou los Reyes, réunissent les couronnes de Castille et d'Aragon.

De 1412 à 1480.

Il y a eu en Europe peu de règnes aussi troublés que celui de Don Juan II. Une minorité de treize ans y fit naître mille querelles et mille factions qui se succédèrent les unes aux autres. Le roi, devenu majeur (1420), contribua à les augmenter par sa facilité et son peu de mérite, passant, d'un moment à l'autre, de la bonté à la colère, et de la guerre à la paix. En quoi il parut un peu plus constant, ce fut à élever et à soutenir Don Alvar de Luna, ce fameux favori que son malheur a rendu plus célèbre que sa prospérité ; il lui donna l'épée de connétable, le comté de San-Estevan, plus de six villes et plus de soixante-dix forteresses. Une fortune si brillante lui attira l'animadversion des grands et des peuples. Les infans d'Aragon surtout, cousins-germains du roi, et que leur naissance rapprochait naturellement du trône, ne pu-

rent souffrir que Don Alvar possédât seul sa confiance et qu'il jouît de toutes les grâces de l'État. Ce fut l'origine des troubles et des guerres qui désolèrent la Castille sous le règne de Juan II.

Don Juan II fut fiancé, selon l'usage espagnol, à moins de quatorze ans, avec l'infante d'Aragon doña Maria, sa cousine, dont il eut Don Henri, second prince des Asturies, né à Valladolid, le 6 janvier 1425, et qui fut depuis Henri IV l'Impuissant. La reine d'Aragon, veuve de Ferdinand, était rentrée en Castille après la mort de son mari, avec trois de ses fils et ses deux filles. Elle s'était établie avec eux à Medina del Campo, et lorsque le roi fut près d'atteindre l'âge de quatorze ans, elle avait songé à le marier avec l'aînée de ses filles, doña Maria. Catherine de Lancastre inclinait à marier le roi son fils avec l'infante Eléonore de Portugal, fille de sa sœur Eléonore de Lancastre et du roi Don Juan, maître d'Avis.

Un commencement de négociation avait eu lieu de ce côté; mais la mort de Catherine de Lancastre, arrivée inopinément le 1er juin 1418, laissa le champ libre à l'autre combinaison, appuyée par l'archevêque de Tolède, Don Sancho de Rojas. La reine doña Catherine, était très pieuse, charitable et zélée pour la religion; mais elle était crédule, et se laissait gouverner par les personnes qu'elle avait auprès d'elle, jusqu'au point de ne rien faire que par le conseil de quelques-unes des dames qui la servaient. Elle aimait aussi beaucoup le vin, et l'on attribue à sa passion pour cette liqueur, l'accident qui lui ôta la vie. On congédia, avec une réponse dilatoire, les ambassadeurs portugais envoyés tout exprès pour demander la ratification du mariage de D. Juan avec l'infante Isabelle de Portugal, et on s'empressa de célébrer les fiançailles du roi avec l'infante Marie d'Aragon, à Medina del Campo, le 20 octobre 1418, en présence de sa mère et de ses frères les infans d'Aragon. Les cortès furent

convoquées à Madrid pour le 7 mars 1419, et l'archevêque de Tolède les ouvrit ce jour-là, en déclarant que Don Juan avait, depuis la veille, 6 mars, accompli sa quatorzième année, et entendait prendre en personne le gouvernement de ses royaumes selon que les lois l'ordonnaient. Le mariage de Don Juan avec Marie d'Aragon fut consommé à Avila, le 4 août 1420.

L'année précédente 1419, Blanche, fille de Charles-le-Noble, et veuve de Martin-le-jeune, roi de Sicile, avait épousé à Olite l'infant D. Juan, l'un des fils du feu roi d'Aragon, Ferdinand Ier. Blanche était devenue héritière présomptive de la couronne de Navarre, par le décès de Jeanne, comtesse de Foix, sa sœur aînée, morte sans enfans. Il fut arrêté par le contrat de mariage que, si Blanche de Navarre venait à mourir, même sans enfans, D. Juan d'Aragon, son mari, régnerait en Navarre pendant le reste de sa vie, après le roi Charles-le-Noble, son beau-père, accord qui fut confirmé par les cortès du royaume; et depuis ce temps, D. Juan d'Aragon prit le titre d'infant de Navarre et d'Aragon, jusqu'à ce qu'il prît celui de roi de Navarre à la mort de Charles-le-Noble, arrivée en 1425.

D. Juan et D. Henri, frères du roi d'Aragon, Alfonse V, devenus beaux-frères du roi de Castille, s'attachèrent à la cour de Castille, dans l'espérance de s'emparer de toute l'autorité, sous un roi jeune et faible, qui paraissait destiné à obéir à ceux qui seraient assez hardis pour lui commander sous prétexte de lui donner des conseils. Henri se saisit à main armée de la personne du roi et de celle de l'infante doña Catherine sa sœur, qu'il épousa ensuite, et qui lui apporta en dot le duché de Villena. Pour contrebalancer l'influence des infants d'Aragon, le roi s'attacha de plus en plus à D. Alvar de Luna, et tous en Castille se rangèrent en deux grandes factions que le mariage de l'infant D. Henri, prince des Asturies, dessina plus fortement.

Le prince des Asturies, D. Henri, avait quinze ans et un peu plus de huit mois, lorsqu'il épousa Blanche de Navarre à Valladolid, le jeudi 15 septembre 1440. La messe fut dite par le cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, D. Juan Cervantes. L'infante avait elle-même quinze ans. Le prince Henri laissait déjà voir une partie du caractère qu'on découvrit en lui dans la suite ; physiquement, il était d'une belle représentation : grand, bien fait, l'air fort et robuste ; malheureusement, ces qualités n'étaient qu'apparentes. Il se mettait magnifiquement, et pour l'ordinaire, il avait l'air affable et prévenant ; au fond, il était d'une constitution faible. Son esprit était plus difficile à définir. Il passait successivement d'une vertu à son contraire, et changeait de sentiment d'un jour à l'autre ; il était libéral jusqu'à la prodigalité, mais il ne choisissait pas toujours bien l'objet de ses largesses, et ses bienfaits lui attiraient plus d'ennemis que de créatures. Il vivait avec ces dernières dans une familiarité qui les éloignait du respect dû à sa dignité, et il y faisait souvent succéder une défiance injurieuse. Il savait, dans les actions d'éclat, observer une gravité majestueuse qui eût imposé aux peuples, si l'on n'eût su que dans l'intimité il était faible, timide et irrésolu. Il ne pouvait distinguer ses véritables amis ; et, dans deux partis embarrassans, il avait le malheur de choisir toujours le plus mauvais. Il aimait la chasse, la musique et la danse ; mangeait beaucoup, buvait peu de vin, et s'exprimait dès lors avec beaucoup d'élégance et de facilité.

Il n'était encore connu que par ces qualités lorsque Don Juan, roi de Navarre, ennemi irréconciliable du connétable D. Alvar de Luna, songea à se l'attacher par le mariage de l'infante sa fille. Comme elle était d'une très grande beauté, et que sa vertu la distinguait encore plus que sa beauté, le prince des Asturies témoigna beaucoup d'impatience d'épouser cette princesse. Le connétable, tout puissant et tout habile qu'il était, n'eut pas le crédit de rompre cette né-

gociation, qui avait été conduite par D. Juan Pacheco, favori du prince des Asturies, jeune homme qui devait son élévation au connétable, mais qui, non moins ambitieux que lui, s'était tout d'abord soustrait à son autorité, et avait entièrement gagné les bonnes grâces du prince. Les cortès de Valladolid approuvèrent l'alliance de Navarre, et le mariage s'y célébra avec éclat et magnificence. Il courut dès ce temps un bruit secret que le prince, tout vigoureux qu'il paraissait, s'était trouvé incapable de consommer le mariage avec l'infante, et on se le disait à l'oreille le lendemain des noces. Si ce bruit était fondé, il fallait que le prince en eût fait confidence lui-même à quelqu'un de ses favoris; car tous les historiens conviennent que l'infante Blanche était d'une modestie et d'un caractère à ne s'ouvrir à qui que ce fût de semblables choses, quand même elle aurait eu le malheur de trouver dans le prince un homme qui n'aurait eu que le nom de son époux.

D. Juan II perdit sa femme Marie d'Aragon à la fin de février 1445, et le connétable crut que la fortune lui présentait l'occasion d'opposer au prince une personne capable de déconcerter toutes ses entreprises, en donnant au roi une seconde femme de sa main. Il avait été uni d'une très particulière amitié avec D. Juan infant de Portugal, maître de Saint-Jacques. Ce prince, mort depuis quelques années, avait laissé une fille, doña Isabelle, très belle et très spirituelle, sur qui le connétable jeta les yeux pour la faire reine de Castille. Il ne douta pas que, lui devant toute sa grandeur, elle n'en conservât une grande reconnaissance et ne s'attachât étroitement à ses intérêts. Il négocia cette alliance avec le duc de Coïmbre, régent de Portugal, à l'insu du roi, à qui il était sûr de faire tout approuver. En effet, Henri (1447), quoique surpris qu'on l'eût marié sans son consentement, applaudit au choix du connétable, et épousa doña Isabelle à Madrigal. Mais le connétable ne fut pas longtemps à se re-

pentir de s'être donné une telle reine. Doña Isabelle était née avec tant de fierté, qu'elle avait reçu le trône comme une chose qui lui était due, et non comme une grâce; elle avait d'ailleurs un esprit supérieur, plus propre à dominer qu'à fléchir sous un favori. Elle agit avec lui comme étant sa reine et sa souveraine; elle ne souffrit point qu'il s'écartât du respect qu'il lui devait et inspira même au roi des sentimens de générosité qu'il n'avait pas encore connus. Le 22 avril 1451 naquit de ce mariage à Madrigal une fille à laquelle fut donné le nom de sa mère Isabelle. Ce fut la grande reine de Castille et de Léon Isabelle, surnommée la Catholique, femme de D. Ferdinand II, roi d'Aragon, fils de don Juan, roi de Navarre, et petit-fils de Ferdinand Ier, l'élu du château de Caspe. Isabelle avait ainsi vingt-six ans et trois mois de moins que son frère le prince des Asturies qui fut Henri IV, surnommé l'Impuissant, auquel elle succéda.

Au commencement de l'année 1452, une véritable conspiration fut tramée contre le connétable, dans le plus grand secret. Le roi et la reine sa femme, étant à Arevalo, se déclarèrent contre lui, et le premier qui se mit du parti de la reine cette fois fut Alfonse Perez de Vivero, qui, créature du connétable, avait été fait par lui premier comptable du roi. D'un commun accord, le roi, la reine et Vivero cherchèrent le moyen de prendre ou de tuer le connétable. Mais celui-ci, toujours attentif et averti, se tint sur ses gardes, et ils ne purent exécuter leur projet. Le roi et la reine s'en vinrent à Tolède, et le connétable se retira à Escalona. Au mois de mars, les Maures entrèrent sur le territoire de Murcie, avec beaucoup de cavalerie comme ils en avaient l'habitude.

Le comte de Arcos D. Juan Ponce de Leon, bien que malade, marcha contre eux. D. Alfonse Fajardo et D. Diego de Ribera, se joignirent à lui et il leur livra une bataille dans laquelle les chrétiens les culbutèrent et les défirent, leur tuè-

rent huit cents hommes, et firent douze de leurs principaux capitaines prisonniers.

Le 10 mars de cette année, doña Juana Henriquez, seconde femme de Don Juan d'Aragon, roi de Navarre, (resté veuf de Blanche, fille de Charles-le-Noble, en 1441), accoucha à Sos, ville d'Aragon, de son premier né, D. Ferdinand, qui plus tard fut roi de toute l'Espagne, de Naples et du Nouveau-Monde, et mari d'Isabelle de Castille, tous deux appelés les rois catholiques. En Castille, les événemens donnèrent le dernier coup au connétable par une circonstance imprévue. Don Garcia de Tolède, fils du comte d'Albe, était en son château de Piedraita, d'où il faisait des excursions sur les peuples voisins en vengeance de ce qu'ils n'avaient pas encore donné la liberté à son père, les autres chevaliers étant déjà libres. Le connétable conseilla au roi de passer avec des troupes à Piedraita et là de l'assiéger pour remédier à ces dommages. Le comte de Placencia D. Pedro de Zuñiga, se trouvait retiré à Bejar, et savait le projet du roi. Il crut que c'était un stratagème pour le prendre sans défense. Soit que le connétable eût cette intention parce que les Zuñiga étaient ceux qui l'avaient le moins servi, soit qu'Alfonse Perez de Vivero avertît le comte, celui-ci résolut de voir s'il pourrait perdre une fois pour toutes le connétable, et sortir de ses frayeurs. Le comte avait fait un pacte occulte avec le prince des Asturies pour s'aider réciproquement dans leurs nécessités « contre tous les hommes du monde. » Mais le prince, cette fois, s'excusa auprès du comte et ne remplit pas les conditions de leur traité. Il dut recourir à ses parens, amis et créatures, principalement aux comtes de Haro et de Benavente et au marquis de Santillane, les exhortant à se mettre à l'abri de l'orage qui les menaçait de la part du connétable D. Alvar de Luna, lequel, non content des dommages et des emprisonnemens qu'il leur avait fait subir, songeait à s'emparer de leurs personnes et peut-être à les tuer,

pour ne laisser aucune grande maison dans le royaume qui n'éprouvât les effets de sa tyrannie. Pour éviter le danger qui les menaçait, il ne leur restait d'autre remède que de s'unir tous contre le tyran jusqu'à le perdre puisqu'il voulait les détruire tous.

Ils acceptèrent unanimement l'avis du comte et s'offrirent avec joie à faire avec lui tout ce qui, selon lui, pourrait abattre l'ennemi commun. Ils disposèrent aussitôt toutes choses à cet effet, et chargèrent Mosen Diego de Valera d'arrêter le connétable. Il fut décidé que Diego de Valera passerait avec cinq cents chevaux à Valladolid, où étaient le roi et le connétable, et qu'il s'y rendrait maître de la personne de ce dernier, dans la maison d'Alfonse de Zuñiga qu'il habitait. Ils avaient à Valladolid des partisans avertis de leur projet et prêts à les seconder, qui leur avaient promis de leur ouvrir une porte de la ville à quelque heure qu'ils se présentassent. Tout était concerté. Dès qu'ils seraient entrés, des crieurs publics iraient par les rues pour rassurer les citoyens, et publier qu'on agissait par l'ordre du prince, quoique celui-ci ne sût rien de l'entreprise. Le roi, bien que ses dispositions fussent entièrement changées à l'égard de son ancien favori, et qu'il désirât avec impatience se défaire de lui, le roi lui-même ignorait tout. Quelque secrète qu'on tînt la conspiration cependant, on ne put empêcher le connétable de la pressentir, et il la déjoua pour le moment en passant avec la cour à Burgos, au commencement de l'année 1453, sous prétexte d'y recevoir les cortès.

Toutes les dispositions des conjurés durent prendre dès lors un autre cours. Le vendredi 12 mars, D. Alvar de Zuñiga partit de Bejar accompagné de Diego de Valera, d'un secrétaire et d'un page, et arriva le lendemain à Curiel, qui est à vingt-cinq lieues de là. Il y réunit soixante-dix lances, et donna avis au roi de son arrivée et des mesures qu'il avait prises. Le connétable, qui en fut aussi informé, se tint sur

ses gardes, mais ayant, quelque temps auparavant, intercepté des lettres d'Alfonse Vivero qui témoignaient de sa trahison contre son ancien protecteur, il ne voulut pas ajourner plus longtemps sa vengeance. Le Vendredi-Saint, il fit appeler Vivero comme pour tenir conseil avec lui dans une pièce de la maison de Pedro de Carthagène, où le connétable et sa suite avaient pris leurs logemens à Burgos, et là, le connétable lui montra les lettres qu'il avait interceptées, et le fit jeter par une fenêtre dans la rivière qui coulait au bas, après l'avoir fait frapper d'un coup de masse à la tête, de peur qu'il ne mourût pas de sa chute. On prétendit que celle-ci avait été accidentelle, mais personne ne le crut, et le roi moins que personne. D. Juan, pressé par la reine et les ennemis du connétable, se décida enfin à envoyer l'ordre formel à Alvar de Zuñiga de venir arrêter Alvar de Luna à Burgos. Cet ordre portait : « Moi le roi, à vous D. Alvar de Zuñiga, mon grand alguacil, je vous ordonne d'appréhender au corps D. Alvar de Luna, maître de Saint-Jacques ; et, s'il se défendait, de le tuer [1]. »

Tout étant disposé pour le coup que l'on méditait, dès le point du jour, le 4 d'avril, une troupe de soldats bien armés investit la maison de Pierre de Carthagène, où demeurait Alvar de Luna. On en trouva les portes fermées, et on n'osa d'abord passer outre, quoiqu'en voyant arriver les troupes du roi, on eût tiré des fenêtres, et que quelques soldats eussent été blessés. D. Alvar de Zuñiga, dit-on, voyant combien ses troupes souffraient, avait envoyé demander au roi la permission d'attaquer et de prendre d'assaut la maison où le connétable faisait mine de vouloir se défendre ; mais le roi n'y voulut point consentir, quelques instan-

[1] Yo el Rey, à Don Alvaro Destuñiga mi alguacil mayor, yo vos mando que prendades el cuerpo á D. Alvaro de Luna maestre de Santiage; é si se defendiere, que lo mateis.

ces qu'on lui fit, et ordonna à D. Alvar de Zuñiga de se loger avec ses gens dans les maisons voisines, pour les mettre à l'abri des traits qu'on dirigeait contre eux, et pour tenir en même temps le connétable en échec dans la maison de Pierre de Carthagène; ce que Zuñiga fut forcé de faire.

Cependant, le roi envoya au connétable l'ordre de se rendre prisonnier, et des pourparlers s'ouvrirent et furent suivis. Il y eut à ce sujet plusieurs allées et venues de la maison où l'on tenait le connétable bloqué au château où le roi demeurait, plusieurs demandes et plusieurs réponses du connétable au roi, et du roi au connétable ; et celui-ci, au rapport des meilleurs historiens, écrivit même à D. Juan diverses lettres pour en obtenir, sinon un retour de faveur, au moins les conditions les plus favorables. L'évêque de Burgos Rui Diaz de Mendoza, et le conseiller du roi Ferdinand, Diaz de Tolède, intervinrent dans cette négociation. Mais le connétable tint ferme, et refusa de se rendre prisonnier, à moins que le roi ne lui donnât une alvala de protection ou écrit signé de sa main (plus qu'un sauf-conduit), par lequel il l'assurerait qu'on n'attenterait ni à sa vie, ni à son honneur ; qu'on ne ferait aucun mal aux personnes qui lui appartenaient ou lui étaient attachées, et qu'on n'entreprendrait rien ni contre ses terres, ni contre les leurs. A ces conditions, il offrait de se rendre prisonnier. Le roi y consentit enfin, et s'obligea à tout par un écrit de sa main, scellé de son sceau, dans lequel « il donnait au connétable don Alvar de Luna sa foi royale que, ni dans sa personne, ni dans ses biens, il ne lui serait fait injustement aucun mal [1]. »

[1] Il y a dans le texte proprement qu'il ne recevrait ni dans sa personne, ni dans ses biens, ni outrage, ni dommage, ni chose quelconque, qui lui serait faite contre la justice : — Daba al condestable D. Alvaro de Luna su fe real, que en su persona ni hacienda no recibiria agravio, injuria ni cosa que contra justicia se le hiciese (Voir Fernan Perez de Guzman, ad ann.)

Le connétable ne fut pas sans comprendre l'abus qu'on pourrait faire de ces derniers mots, jetés avec un art très fin et une duplicité toute diplomatique; l'alvala royale n'avait pas non plus, en quelques autres points, toute la précision voulue. Mais, accoutumé aux retours et aux faiblesses du roi, il ne put croire à une perfidie si profonde; il espéra en son étoile; et, bien qu'il eût au fond quelques doutes, il se contenta de l'écrit en question, et résolut de se rendre prisonnier, persuadé que le roi ne pousserait pas contre lui les choses à l'extrême. Le connétable avait des motifs de se confier au roi, non seulement parce qu'il n'était naturellement ni cruel ni vindicatif, mais encore parce que, quelques jours auparavant, à l'office des ténèbres, le Mercredi-Saint, soit qu'il eût encore quelque reste de tendresse pour son favori, soit qu'il eût horreur de lui faire ôter la vie, le roi lui-même l'avait averti du péril dont il était menacé, et l'avait exhorté à se retirer promptement de Burgos pour se réfugier dans quelqu'une de ses places où il attendrait ses ordres [1].

Fait prisonnier, le connétable supplia ceux à qui il s'était livré de le conduire devant le roi qui, en ce moment, entendait la messe à la cathédrale. On le refusa. D. Juan avait donné l'ordre qu'on préparât à dîner dans la maison de Pierre de Carthagène, où le connétable était retenu prisonnier. Après la messe, le roi s'y rendit, accompagné, entr'autres, de l'évêque d'Avila. D. Alvar, qui était à une fenêtre, en voyant l'évêque venir avec le roi, lui dit : « Par cette croix, don petit évêque, vous me le paierez. » Mais l'évêque lui répondit : « Seigneur, j'en jure par Dieu, notre Seigneur, et par les ordres que j'ai reçus, j'ai aussi peu de part à tout ceci que le roi de Grenade [2]. » Le roi entra dans

[1] Fernan Perez de Guzman, ad ann.

[2] Dixo á l'obispo de Avila que venia con el Rey : « Para esta cruz, D. Obispillo, vos me la pagueis. » Pero el obispo le respondió : « Señor, juro á Dios nuestro

la maison, et dîna dans un appartement différent de celui où le connétable était gardé à vue. Celui-ci le fit supplier de daigner le voir ; mais le roi le refusa, et s'excusa en rappelant un conseil que le connétable lui avait lui-même donné autrefois « de ne jamais se laisser voir de quiconque serait son prisonnier. » Il fit aussitôt vider les coffres du connétable, le laissa là prisonnier sous la garde de Rui Diaz de Mendoza, et retourna à l'hôtel de l'évêque d'Avila où il était descendu [1].

Ces choses conclues à Burgos, le roi passa à Portillo où il recueillit 27,000 doublons d'or que le connétable y avait, et ordonna qu'on s'emparât de 9,000 autres qu'il avait à Ermedilla. Il ordonna aussi qu'on transportât le connétable à la forteresse de Portillo. Le roi passa ensuite à Maqueda et à Escalona pour s'en rendre maître, comme propriétés du connétable. Mais elles lui résistèrent et il vit qu'il ne les aurait pas tant que le connétable vivrait. Aussi ordonna-t-il qu'on instruisît sur-le-champ son procès. Il nomma à cet effet douze commissaires, mais on sait comme jugent des juges exceptionnels. Il le livra à douze docteurs soumis, auxquels il prescrivit ce qu'ils devaient faire dans cette circonstance. Il ne pouvait résulter de tout cela qu'une sentence accommodée au goût du roi et de la cour. Ils la prononcèrent par la bouche du rapporteur, dans les termes suivans, adressés au roi : « Seigneur, de l'avis de tous les chevaliers et docteurs de votre conseil ici présens, et je crois que ce serait celui de tous les absens ; vus et considérés par eux les faits et les

señor, é á las ordenes que recibi, tan poco cargo os tengo en esto como el Rey de Granada. »

[1] Cette arrestation, suivant toute apparence, eut lieu le mercredi 4 avril 1453. Je dis selon toute apparence, parce que la chronique du roi D. Juan II est loin d'être explicite là-dessus. La date du 4 avril est formellement indiquée dans la Calenda de Burgos citée par le P. Fr. Francisco Mendez dans sa Tipografia española, t. I, p. 258.

choses commises à votre dommage, et au dommage de la chose publique de vos royaumes, par le maître de Saint-Jacques Don Alvar de Luna, et comment il a été usurpateur de la couronne royale et tyrannisé et volé vos rentes; ils trouvent que, selon le droit, il doit être décollé, et ordonnent que sa tête sera placée ensuite à un poteau élevé sur un échafaud pendant un certain nombre de jours, pour servir d'exemple à tous les grands de votre royaume. » On ne lui lut point la sentence, et le roi le fit aussitôt conduire sur une mule à Valladolid, que l'on avait choisi pour le lieu de son supplice. Quand il passa par le couvent de San Francisco appelé del Abrojo, qui était entre Simancas et Valladolid, Fr. Alonso de la Espina (auteur du livre intitulé *Fortalitium Fidei*, et de divers autres ouvrages), vint le trouver avec d'autres religieux, qui l'accompagnèrent jusqu'à Valladolid pour l'assister à ses derniers moments. Au ton et au maintien de ces religieux, le connétable vit qu'il allait mourir, et que l'assurance que le roi lui avait donnée ne lui servirait de rien.

Il se confirma dans cette pensée lorsqu'arrivés à Valladolid ils le mirent dans la maison de cet Alfonse de Vivero, qu'il avait fait jeter par une fenêtre à Burgos, et dont naturellement la famille l'accabla d'outrages et d'innombrables injures, lui témoignant sa joie de le voir près de payer ce meurtre de sa tête. La nuit suivante, on le transféra dans la maison d'Alfonse de Zuñiga, où les religieux franciscains, qui ne le quittaient pas, l'animèrent à mourir résigné à la volonté divine. Au point du jour, il entendit la messe très dévotement, et reçut la Sainte-Eucharistie. Il fut mené ensuite, couvert d'un capuce et monté sur une mule, à la place où l'exécution devait avoir lieu. Un héraut marchait devant, qui récitait à haute voix : « Ceci est la justice que le roi ordonne de faire à ce cruel tyran et usurpateur de la

couronne royale. En punition de ses méfaits, il l'envoie décoller [1]. »

On avait dressé un échafaud au milieu de la place publique de Valladolid, sur le plancher duquel on avait étendu un grand tapis de drap noir. On y avait posé un crucifix et deux cierges allumés. Le condamné y monta d'un pas ferme, et s'agenouilla d'abord devant l'image du Sauveur. Après une courte prière, il se leva, fit quelques pas sur l'échafaud, et, donnant à un de ses pages nommé Moralès, auquel on avait permis d'accompagner son maître, un anneau qu'il tira de son doigt : « Prends, lui dit-il, le dernier souvenir que je puisse te donner. » Sur cela, l'enfant, ne pouvant se contenir, éclata en douloureux gémissemens, que continuèrent beaucoup de gens du peuple. Le connétable tourna les yeux, et, ayant aperçu dans la foule Barrasa, écuyer du prince, il lui dit : — « Tu diras au prince, mon seigneur, qu'il récompense mieux ceux qui l'auront loyalement servi que le roi ne me récompense. »

Là-dessus, le bourreau ayant pris une corde pour lui attacher les mains, D. Alvar tira de son sein une ceinture dont il s'était muni par précaution, et le supplia de les lui attacher avec. Ayant remarqué sur l'échafaud un grand crochet de fer scellé à un poteau, il demanda au bourreau à quel usage il était destiné. « C'est pour y accrocher votre tête, dit le bourreau, quand vous aurez été décollé. » Il répondit : « Qu'ils fassent ce qu'il leur plaira de ma tête quand elle aura été coupée. » Il s'arrangea lui-même pour le supplice, mit sa tête sur le billot, et l'exécuteur le décapita d'un seul coup bien appliqué, après quoi il attacha la tête saignante au croc planté pour la recevoir, où elle fut neuf jours exposée. Son corps demeura trois jours sans sépulture sur

[1] Esta es la justicia que manda hacer el Rey en este cruel tirano, é usurpador de la corona real. En pena de sus maldades mandale decollar.

le plancher de l'échafaud, avec un bassin auprès où l'on jetait des aumônes pour l'enterrer, quoique sa puissance et ses richesses l'eussent fait aller de pair avec les plus grands princes. « Pour que rien ne lui manquât de ce qui se fait pour les plus misérables, dit le bachelier Fernan Gomez de Cibdad Réal dans la lettre déjà citée, on demanda l'aumône pour l'enterrer. Et trois jours après, lorsqu'on eut réuni une suffisante quantité d'argent, on l'emporta à l'ermitage où l'on enterre les malfaiteurs[1]. »

» Ainsi finit ses jours, poursuit Cibdad Réal dans la même lettre, ce chevalier si élevé et si abattu par la fortune. Un domestique privé de la chambre du roi, qui pouvait le savoir, dit que deux fois le roi appela Solis, son maître de salle, et lui donna un papier fermé, avec ordre de le porter à Diego de Zuñiga avant qu'on ne décapitât le connétable, et que deux fois aussi il le reprit en disant : — « Non, non ! laisse-le là, laisse-le là ! » A la fin, il se jeta sur son lit, et on ne dit point à Son Altesse que D. Alvar était décapité, jusqu'à ce qu'elle eût dîné. » En marchant au supplice et sur l'échafaud, le connétable donna des preuves publiques de son courage et de sa présence d'esprit. Ainsi, le crieur public devant dire que cette justice était pour les *desservices* faits au roi, disait pour les *services* ; et D. Alvar ajoutait : « Tu dis bien, mon fils, pour les services ils me paient ainsi[2]. »

Doña Juana était à Escalona, quand la nouvelle de la mort de son mari lui arriva ; et, ne doutant pas que le roi ne vînt un beau matin par là, elle se prépara à se défendre,

[1] Para que nada le faltase de lo que con los mas miseros se faz, fue demandada la limosna para lo enterrar. É despues de tres dias, juntada buena cantia de dineros, lo llevaron á la ermita donde á los malhechores entierran.

[2] Pues debiendo decir el pregonero, que aquella justicia era por los *deservicios* hechos al Rey, decia, por los *servicios*; y D. Alvaro añadia : « Bien dices, hijo, por los servicios me pagan asi. »

Il en arriva comme elle le pensait : quinze jours ne s'étaient pas écoulés, que le roi vint assiéger Escalona. Mais comme il n'était pas facile de la réduire promptement, le roi traita avec la comtesse de la reddition de la place, et il l'obtint à la condition que les trésors et les biens que son mari avait là seraient divisés par moitié entre elle et le roi. Du camp d'Escalona, le 20 juin de cette même année 1453, le roi écrivit une lettre circulaire à son fils le prince des Asturies, aux prélats, aux chevaliers, aux cités et aux villes de son royaume, par laquelle il leur faisait connaître les causes de l'emprisonnement et de la mort du connétable D. Alvar de Luna. Cette lettre montre suffisamment combien cette mort fut injuste, n'y ayant eu ni accusation particulière ni délit prouvé. Tout y est général et vague ; nul chef d'accusation précis ; les faits reprochés au connétable sont de ceux qu'on peut reprocher avec autant de raison à la plupart des grands et surtout aux favoris des rois ; d'autres sont en opposition avec ce qu'on lit dans les chroniques contemporaines. Le reste est faux ou de nulle valeur. En sorte que cette lettre, si elle fut écrit telle que la chronique la rapporte, montre au fond le peu d'esprit et d'aptitude du roi aux choses du gouvernement. On croit communément que le roi D. Juan n'écrivit ni même ne vit cette lettre, qui, selon toute apparence, fut l'œuvre des ennemis du connétable, lesquels durent la faire signer au roi et y apposer son sceau privé comme lui-même y accusait le connétable de le lui avoir fait faire bien des fois. Quoi qu'il en soit, ce que nous savons par les mémoires du temps, c'est que D. Juan II de Castille, paya mal à D. Alvar de Luna les services que celui-ci lui avait rendus. D. Alvar était après tout un homme d'un mérite extraordinaire et qui parut toujours grand dans les différentes situations de sa fortune. Il gouverna pendant trente années le royaume et le roi en maître absolu. De sorte que tout se faisait par ses mains, et que les grandes et les

petites affaires se réglaient selon ses volontés, jusqu'aux habits et aux repas du roi, qu'il n'osait changer, dit-on, sans la permission d'Alvar. Il donnait les charges de la cour, les emplois et les gouvernemens des provinces. « L'exemple de sa chute, dit assez banalement Mariana, doit servir d'instruction aux favoris, pour leur apprendre qu'ils doivent plutôt s'étudier à se faire aimer qu'à se faire craindre de leurs maîtres. La crainte du souverain cause assez souvent la ruine du sujet, et rarement les favoris orgueilleux meurent d'une mort tranquille et naturelle[1]. »

Le règne de D. Juan II, après l'exécution du connétable, ne doit plus être mentionné que pour mémoire. Il survécut d'ailleurs assez peu de temps à son infortuné favori, sacrifié aux jalousies de la cour et à l'implacable animosité de la nouvelle reine plutôt qu'à la justice et à la vindicte publique. On pourrait dire presque, que le supplice d'Alvar de Luna avait été pour la reine comme une envie de femme grosse. Elle accoucha en effet à Tordésillas, le 15 décembre 1453, d'un fils à qui fut donné le nom d'Alfonse, et qui aurait succédé à

[1] Dans une note de l'Histoire d'Espagne de Mariana, de la grande édition de Valence (t. VII, p. 285), il est dit et on tâche d'y prouver que l'exécution de Don Alvar de Luna eut lieu le 7 juin 1453. La *Calenda de Ucles*, publiée dans le tome II, p. 25, des opuscules d'Ambrosio de Morales, édités pour la première fois en 1794, tranche la question : on y rapporte sa mort au 2 juin : — Quarto nonas junii, obiit Donus Alvarus de Luna magister sancti Jacobi, anno 1453. — Un autre auteur, le père F. Matias de Sobremonte, dans une histoire manuscrite du couvent de Saint-François de Valladolid, d'après les archives duquel l'auteur semble avoir écrit, n'est pas moins explicite; il dit : — Sabado 2 de junio de 1453, á las 8 de la mañana se hizo justicia en el mercado ó plaza mayor de Valladolid, del gran condestable D. Alvaro de Luna, etc. — Le docteur Montalvo établit très bien, ainsi que Salazar de Mendoza, que toute la procédure suivie contre D. Alvar de Luna était nulle et de nulle valeur, par cette raison qu'il était maître d'un ordre religieux, et par conséquent ne relevait que de la juridiction ecclésiastique. — Son corps fut, de l'ermitage de Saint-André, où Cibdad-Réal nous apprend qu'il avait d'abord été enterré, transporté, quelques années plus tard, à Tolède, dans la petite chapelle qu'on avait construite pour son sépulcre, où sa femme doña Juana Pimentel fut aussi enterrée en l'année 1488.

son frère Henri IV, s'il ne fût mort empoisonné (au moins à ce qu'on crut) en 1468. Un seul fait de quelque importance marqua les vicissitudes de la famille royale de Castille en cette année. On avait attaqué de nullité, les années précédentes, le mariage du prince des Asturies D. Henri avec l'infante Blanche de Navarre, sans qu'on sache avec certitude par qui ce procès avait été intenté. L'affaire fut portée devant D. Louis d'Acuña, évêque de Ségovie, qui déclara ce mariage nul par des motifs dignes d'un casuiste de la force de Sanchez, et qui eussent pu fournir un curieux chapitre historique au fameux traité de celui-ci : *de Matrimonio*. On appela de ce jugement à la cour de Rome, et le pape Nicolas commit, pour revoir la procédure, D. Alfonse Carillo, archevêque de Tolède, qui confirma la sentence de l'évêque de Ségovie, déclarant dans le prince et dans Blanche, par les plus singuliers considérans, une impuissance respective, attribuée d'ailleurs, par le docte prélat, à un maléfice. La malheureuse Blanche, ainsi démariée après quatorze ans d'un vain mariage avec un prince qu'on accusa toute sa vie de ne pouvoir être, même occasionnellement, un homme (bien qu'il fût d'une de ces races que Dieu, dit-on, a créées et mises au monde tout exprès pour l'y représenter et gouverner les autres hommes ou le commun des martyrs) ; la malheureuse Blanche fut renvoyée en Navarre sur la fin de cette année ou au commencement de la suivante, au moment où elle allait pouvoir prendre, à tort ou à raison, et dût-il lui être ôté, le titre magnifique de reine de Castille et de Léon. Le roi D. Juan II mourut à Valladolid, le 21 juillet 1454. Le bachelier Cibdad Réal, qui avait été son médecin depuis son enfance, assista à ses derniers momens, et D. Juan expira dans ses bras. Cibdad Réal raconte cette mort dans la dernière de ses lettres à l'évêque d'Orense, avec beaucoup de détail, et entr'autres choses que le roi lui dit environ trois heures avant de mourir : « Plût à Dieu, vois-tu, que j'eusse été le

fils d'un simple officier, ou religieux dans le couvent de l'Abrojo. » Depuis la mort du connétable, D. Juan n'avait plus joui d'une santé parfaite; le fait est certain, bien qu'on ne prétende rien en inférer, et il ne survécut au supplicié que treize mois et demi. Ses funérailles furent célébrées dans le couvent de Saint-Paul (San Pablo) de Valladolid, et son corps fut ensuite transféré à la chartreuse de Miraflores, fondation de son père. Il avait vécu quarante-neuf ans, quatre mois et quinze jours, et son règne ne fut que de vingt et un mois plus court que sa vie. Il légua, par son testament, à la reine Isabelle sa femme, les villes de Coria, de Madrigal et d'Arevalo. Il fit donner la maîtrise de Saint-Jacques à son fils nouveau né, D. Alfonse; et, comme le bas-âge de l'infant (il avait 7 mois et 5 jours), l'empêchait d'en être pourvu, il en laissa l'administration à la reine. Il légua la ville de Cuellar et une forte somme d'argent à l'infante Isabelle, qui avait déjà quatre ans [1].

Quelques auteurs font de D. Juan II un portrait où ils exagèrent ses défauts. Ce fut un roi faible, facile, entraîné, entièrement dominé, dans les derniers années de sa vie, par sa femme Isabelle de Portugal, qui lui arracha la mort du connétable Alvar de Luna. Tout prouve en effet que l'arrêt n'aurait point été exécuté sans l'opiniâtre cruauté de la reine, excitée par sa haine particulière, plus, ce semble, que par un noble motif, bien qu'elle ne manquât pas, comme il arrive, de couvrir la satisfaction de sa passion du spécieux prétexte du bien public. Elle pesa de tout son poids, après la condamnation de D. Alvar, sur les sentimens de générosité du roi, qui fut sur le point de lui faire grâce. Yriarte est plus juste envers D. Juan II, et le loue de l'appui qu'il prêta à la diffusion des lumières, qui, de son temps et sous sa pro-

[1] Cartas del bachiller de Cibdad Real, cart. 105, et Fernan Perez de Guzman, Generaciones y Semblanzas, c. 33.

tection, élevèrent à un degré jusqu'alors inconnu en Espagne le niveau de l'intelligence. « Si ce n'est pas tout à fait sans raison, dit-il, que quelques historiens le peignent comme un prince inappliqué et inhabile à régner, ceux-là ne lui rendent pas justice qui le supposent absolument sans qualités et privé en quelque sorte de discernement et de raison. »

La plupart des formes de la poésie castillane étaient déjà trouvées et en usage à cette époque. On a vu que, dès le commencement du treizième siècle, Gonzalo Berceo avait écrit en vers de douze, de treize et de quatorze syllabes. Ce mètre est le plus ancien dont les Espagnols aient fait usage. Ils le nomment *frances* ou *alexandrino*, du fameux poème d'Alexandre attribué au même Berceo, et qui contient toute la vie et les actions du héros macédonien accommodées au goût de l'époque. Ils avaient, en outre, et en plein usage, trois autres mètres nommés *redondillo*, de *arte mayor*, et *hendecasyllabo*. On entend par *redondillo* toute espèce de vers qui ne passe pas huit syllabes ; il se subdivise en plusieurs autres espèces telles que le *redondillo mayor* de huit syllabes, l'*endecha* de sept, le *redondillo menor* de six. Les vers de cinq, de quatre et de trois syllabes sont nommés *de pie quebrado* (de pied rompu). On rencontre beaucoup de ceux-ci dans les anciennes poésies ; il est naturel de croire que les proverbes, les sentences, dont l'expression doit être brève et concise, ont été l'origine de ces vers de petites mesures.

Les vers de douze syllabes furent nommés par excellence de *arte mayor*. Alfonse-le-Sage les employa dans son poème de *las Querellas* ou Plaintes contre la rébellion de son fils D. Sancho. Néanmoins, comme il avait fait usage auparavant de la mesure de treize et quatorze syllabes, à l'exemple de Berceo, ce mètre peut être regardé comme le plus ancien.

L'hendecasyllabe, ou vers de onze syllabes, n'a été employé que postérieurement par les Espagnols, bien que, depuis longtemps, il fût en usage chez les Italiens.

C'est avec le règne de D. Juan II que commence le second âge de la poésie espagnole.

Les auteurs du temps comparent sa cour à celle d'Apollon. Le roi lui-même, dit un critique espagnol, était un grand favori des muses et un excellent juge en fait de poésie. Il entendait et parlait facilement le latin, se plaisait dans la conversation des lettrés, et encourageait tous ceux qui annonçaient des talens. Ainsi se fondaient peu à peu au feu des bonnes lettres les vieux restes de la barbarie originaire. Le mot *amousos* (éloigné des muses) signifiait aussi chez les Grecs un homme sans esprit (sans lettres, sans grâces, sans muses), un stupide. C'est qu'ils savaient combien le goût, cette faculté délicate et prompte qui aperçoit le vrai beau par une espèce de sentiment ou de sens interne, est étroitement lié avec la saine raison, les nobles mouvemens de l'âme et la politesse des mœurs. « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût, » a dit un philosophe français. Pero Lopez de Ayala, qui a laissé, à la poésie comme à l'histoire, des monumens précieux, mourut sous ce règne, et n'avait pas été sans influence sur le progrès marqué que les lettres y firent. Le célèbre marquis de Villena, qui mourut dans la retraite et à un âge très avancé, en 1434, après avoir été prétendant à la couronne d'Aragon en 1412, doit être, comme Ayala, compté parmi les auteurs que se distinguèrent à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième, plutôt que parmi ceux qui brillèrent à la cour de Juan II, entre lesquels se présente au premier rang Fernan Perez de Guzman, seigneur de Batres. Il fut historien et poète, à l'exemple d'Ayala. Les *Cancioneros* imprimés sont remplis de ses productions dont on trouve aussi quelques-unes dans le manuscrit de Juan Alfonse de Baena. Il est l'auteur d'un poème intitulé : *Las Sentencias y coplas de bien vivir*, imprimé à Lisbonne en 1564. Il publia la chronique du roi D. Juan II, et écrivit en prose la vie de tous les hommes qui, sous ce règne,

se distinguèrent dans les armes ou les lettres. Cet ouvrage intitulé : *Claros varones españoles*, est fort estimé, et semble avoir servi de modèle à l'ouvrage du même genre qu'écrivit dans la suite Fernan del Pulgar, et qu'il dédia à Isabelle-la-Catholique.

Mais le plus illustre sans contredit des auteurs de ce temps fut D. Iñigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillana, qui naquit en 1398. Ce fut un personnage moins illustre encore par l'éclat de son nom que par ses vastes connaissances et ses occupations militaires, politiques, philosophiques et littéraires. Le plus considérable de ses ouvrages imprimés est le livre des *Proverbios*, écrit en *redondillos*, pour l'amusement du roi D. Juan II et pour l'instruction de son fils le prince des Asturies D. Henri, qui lui succéda sous le nom de Henri IV. Ce livre, comme celui de Salomon, que le marquis avait pris pour modèle, est rempli des plus saines leçons de la morale et de la politique. Les trois stances suivantes, citées par D. Antonio, donneront une idée de son style et de l'esprit de l'écrivain :

Hijo mio mucho amado
Para mientes :
No contrastes á las gentes
Mal su grado :
Ama y seras amado
Y podras
Hazer lo que no haras
Disamado... [1]

Y sea la respuesta tal
Muy graciosa,

[1] Mon fils bien-aimé, dispose-toi à m'entendre ; n'agis point en opposition au vœu des peuples ; aime et tu seras aimé et tu feras ce qu'il te serait impossible de faire si tu étais haï.

No turca ni suberviosa,
Mas honesta.
O hijo, quan poco cuesta
Bien hablar,
Y sobrado amenazar
Poco presta... [1]

Inquiere con gran cuydado
La sciencia,
Con estudio y diligencia
Reposado :
No codicies ser ledrado
Por loor,
Mas sciente reprehensor
Del pecado [2].

Les autres productions du marquis de Santillana sont :

1° Un traité sur les favoris, intitulé *Doctrina de privados*. D. Alvar de Luna y est représenté comme interlocuteur, donnant des conseils à son successeur, lui dictant la conduite qu'il doit tenir dans le ministère, et l'engageant, surtout, à ne pas suivre son exemple.

2° Un poème sur la création du monde, conservé en manuscrit dans la bibliothèque de l'église d'Oviédo.

3° Un autre sur le combat naval qui se donna contre les Génois d'une part, et les flottes combinées d'Aragon et de Navarre, de l'autre, en 1435.

4° Une collection de proverbes espagnols qui a été réimprimée avec d'autres pièces fort anciennes, en 1737, par D. Gregorio Mayans.

[1] Que tes réponses soient gracieuses, non à la turque et hautaines, mais honnêtes : il en coûte peu, mon fils, de parler avec douceur, et les menaces orgueilleuses ne servent de rien.

[2] Travaille avec zèle et application à acquérir la science. N'ambitionne point d'être savant pour en tirer vanité, mais seulement pour connaître tes défauts et t'en corriger.

Enfin une lettre fort intéressante, faisant partie de la correspondance qu'il entretint avec le grand connétable de Portugal, D. Pedro, fils de l'infant D. Pedro, duc de Coïmbre. Le marquis de Santillana donne, dans cette lettre, un état de la littérature espagnole, et cite tous les hommes qui la cultivaient alors, tels que Fernan Perez de Guzman, Alfonse Alvarez de Illescas, François Impérial, Fernan Sanchez de Talavera, D. Pedro Velaz de Guévara, Juan de Gayoso, Alfonse de Moravan et autres, dont, pour la plupart, on ne connait aujourd'hui que les noms.

L'ouvrage que le marquis de Santillana avait étudié avec le plus de soin, et où il avait puisé cette élévation de style et de pensées, cette manière large et ferme qui distinguent ses œuvres et qui étaient une nouveauté dans sa langue, était la *divina Comedia* du Dante, dont Ayala avait fait aussi une étude particulière et ressenti la mâle et sévère influence. Les meilleurs écrivains castillans de ce temps s'étaient tous formés par l'étude approfondie du grand poète italien, et ils professaient pour lui une admiration qui leur fit donner le nom de *Dantistas*. Le marquis de Santillana était un des plus zélés partisans de cette école.

Il mourut en 1457, emportant les regrets de tous ceux qui connaissaient sa personne ou son talent. Le fameux Juan de Mena composa, à cette occasion, un petit poème intitulé : *Coronacion*, dans lequel il suppose qu'ayant été transporté au Parnasse, il y a vu les Muses et les Vertus couronnant le marquis de lauriers. Il paie à sa mémoire les divers tributs d'éloges qui lui sont dus comme philosophe, poète, guerrier et chrétien.

Le marquis de Santillana laissa un fils nommé Diego Hurtado de Mendoza, qui fut le premier duc de l'Infantado. On sait que l'Infantado était un état composé des villes d'Alcocer, Salmeron et Valdeolivas, et des bourgades qui en dépendaient. Il fut ainsi nommé, parce que plusieurs

infants, fils de rois, l'avaient possédé. Henri IV fit don, en 1470, à D. Diego Hurtado de Mendoza, de ces trois villes, qui, le 21 juillet 1475, furent érigées en duché sous le nom de l'Infantado par les rois Ferdinand et Isabelle pour récompenser les services de D. Diego Hurtado. Le nouveau duc était très fier des titres littéraires de son père. Il ordonna, par son testament, que tous les ouvrages de D. Iñigo Lopez de Mendoza, ainsi que sa bibliothèque, seraient substitués dans la famille à l'instar des immeubles, et conservés dans son palais de Guadalajara, où il existe, dit-on, une collection précieuse de manuscrits.

Après le marquis de Santillana se présente Juan de Mena de Cordoue, son contemporain et son ami, qui naquit en 1411 et mourut en 1456. Le roi D. Juan II l'avait pris dans une si grande affection, qu'il le retint constamment à la cour, et corrigea même de sa propre main quelques-uns des ouvrages de son poète favori. La plus célèbre production de Juan de Mena, est son Labyrinthe (*el Laberinto*), écrit en trois cents octaves de *arte mayor*, ce qui l'a fait nommer : *La Stres cientas de Juan de Mena*. L'ouvrage est divisé en sept parties, d'après le nombre des planètes connues alors. L'auteur suppose qu'il a été transporté dans une grande plaine où était le palais de la Fortune ; il y est guidé par la divine Providence, qui lui est apparue sous la figure d'une belle vierge. Sous ses auspices, toutes les parties de la terre se présentent successivement à ses regards, puis la Providence lui montre trois cercles : sur l'un deux, qui est dans un mouvement continuel, se peint le présent ; les deux autres, qui sont immobiles, représentent le passé et l'avenir. Le poète dit avoir vu, dans les cercles du présent et du passé, une multitude de personnages portant leur nom écrit sur leur front. Dans le cercle de l'avenir, il n'a pu apercevoir que des formes vagues et des simulacres voilés qui échappaient rapidement à sa vue. Tous ces personnages

sont rangés sous l'influence des sept planètes, système qui était fort en vogue alors. Cette disposition ouvre un large champ à l'histoire de son siècle et des précédens ; il peint, avec beaucoup de vérité, les caractères qu'il passe en revue, fait une généalogie des rois d'Espagne jusqu'à Juan II, à qui il dédie son ouvrage, puis ajoute qu'ayant voulu prendre une connaissance plus précise des heureux événemens qui devaient remplir ce règne, toute sa vision s'était évanouie.

Ce poème, qui est un des monumens principaux de la vieille poésie, a été commenté par Fernan Nuñez de Guzman surnommé *el pinciano*, pour le distinguer de Guzman l'historien.

Parmi les auteurs qui se distinguèrent dans le siècle de Juan II, il faut citer encore le bachelier Fernan Gomez de Cibdad Real (Ciudad-Real). Il fut médecin du roi pendant quarante-quatre ans, et bien au fait, par conséquent, des intrigues de cette cour. Ses lettres, imprimées à Burgos en 1499, jettent un grand jour sur les actions et les caractères des principaux personnages du temps [1].

Il y avait eu, en l'année de la mort de Juan II, une rupture entre l'Aragon et la France, à l'occasion du refus que

[1] On a publié, il y a quelques années, à Madrid, une excellente et très jolie édition des *Coplas* de Juan de Mena et des Lettres de Cibdad Real, sous ce titre : — El Laberinto de Juan de Mena, ó sean las trescientas con otras veinte y cuatro añadidas. — La Coronacion y otras coplas y composiciones del mismo. — Centon epistolario del bachiller Fernan Gómez de Cibdad Real. Madrid, 1840, 1 volume in-fol. espagnol. — La première édition est, je crois, celle de Séville, 1528, 1 volume in-folio en lettres gothiques, avec la glose de Fernan Nuñez. — Le mot *copla*, que l'on trouve si souvent dans les poètes espagnols, signifie, en général, toute espèce de combinaison métrique. Son étymologie est dans le mot *copulare* ou *adcopulare rhythmos*. On l'emploie aussi comme équivalent du mot *œuvres*, ou recueil des œuvres d'un auteur : *Las coplas de Jorge Manrique ; las coplas de Mingo Revulgo*. Il est probable que le mot français *couplet*, sans avoir le même sens, n'a pas une autre origine.

les capitouls de Toulouse avaient fait en divers temps de rendre quelques esclaves qui s'étaient enfuis de la Catalogne et du Roussillon pour se réfugier à Toulouse. Les capitouls, par une doctrine généreuse, et qui a été de tout temps celle des peuples les plus avancés, prétendaient que tout esclave qui entrait dans leur ville ou dans la banlieue recouvrait aussitôt la liberté. Des plénipotentiaires des deux couronnes, Jacques de Cardone, évêque de Vic, Jacques de Voto, chevalier et Michel Petri, docteur ès-lois, pour l'Aragon, s'assemblèrent à Montpellier, le 28 janvier, de cette année, et l'on convint, de lever pendant trente-et-un ans et demi un léger impôt (cinq deniers pour livres) sur toutes les marchandises qui passeraient d'un royaume à l'autre, pour le dédommagement de ceux qui avaient été lésés. Le 20 septembre suivant, ce droit fut affermé cinquante-trois mille livres de Barcelone, et, au moyen de cet accord, que Charles VII, roi de France, ratifia le 16 décembre de la même année, la paix fut rétablie entre les deux puissances [1].

La célébration des funérailles de Don Juan eut lieu le 22 juillet au couvent de Saint-Paul de Valladolid, et le lendemain son fils le prince des Asturies fut proclamé roi de Castille et de Léon dans la même ville, sous le nom de Henri IV, à l'âge de trente ans, six mois et quinze jours. Alors commença en Castille un règne beaucoup plus orageux que le précédent, bien que moins long. Henri IV, dernier roi de ce nom en Castille, était encore plus inhabile en tout que son père, et plus subjugué par Don Juan Pacheco, que son père ne l'avait été par Don Alvar de Luna. Le roi Don Henri tâcha de se faire bien venir de tous, et il ordonna de tirer de prison le comte d'Albe et le comte de Treviño, qui

[1] Trésor des Chartes de Montpellier, regist. 185, num. 98; — le registre 52 de la sénéchaussée de Nîmes, et les archives de la Daurade à Toulouse; le tout cité dans l'Histoire générale de Languedoc, ad ann. 1454.

étaient enfermés depuis les troubles passés. Il admit dans sa maison toute la maison de son père et dépêcha ses ambassadeurs au roi de France Charles VII, pour lui faire part de la mort de son père et de son avénement. A cette occasion, les alliances qui unissaient les deux royaumes furent renouvelées. Le marquis Don Juan Pacheco, guidé par son frère le maître de Calatrava et autres de son parti, était l'arbitre et le maître absolu du roi et de la cour. La reine d'Aragon et Ferrer de la Nuza tombèrent d'accord avec le nouveau roi que les dissensions anciennes seraient oubliées, bien qu'elles ne dussent pas l'être toutes. Ils convinrent de donner au Navarrais trois millions et demi de maravedis par an, pour ce qu'il prétendait toucher de ses parens en Castille; un demi million à l'infant Don Enrique Fortuna, et autant à Don Alfonse d'Aragon, prétendu maître de Calatrava, avec obligation de renoncer à la maîtrise. Tout fut restitué aux chevaliers de Castille qui avaient souffert des dommages, et ils retournèrent chez eux. On convint aussi que le roi de Navarre, son fils Don Alfonse, Don Enrique Fortuna, Fernando de Roxas et autres qui furent spécialement dénommés, n'entreraient pas en Castille sans la permission du roi. Ce traité fut conclu à Agreda et Almazan, le 8 d'octobre; mais comme il ne restait pas assez de temps pour exécuter tant d'articles avant l'expiration des trêves qui finissaient le 7 décembre, on prorogea ces dernières pour le reste de l'année, et, depuis, on les continua encore jusqu'en mars 1455.

Par ces traités, le roi de Castille s'obligea à contraindre le prince de Viane à s'en remettre de ses démêlés avec son père à la reine d'Aragon; s'il refusait, le roi de Castille devait prendre le parti du roi de Navarre contre son fils, jusqu'à lui enlever Pampelune et autres places; mais en même temps on déclara que, si le roi de Navarre ne voulait pas acquiescer à ce que voudrait la reine d'Aragon, le roi de Castille favoriserait le prince de Viane contre son père.

Le 24 mars 1455, mourut à Rome le pape Nicolas V. Après les jours d'usage consacrés aux condoléances (*novendiales*), le cardinal de Valence, don Alfonse de Borja, homme vertueux et lettré, né dans un domaine ou château fort que ses parens possédaient dans la véga de la ville de Xatiba (aujourd'hui San Felipe), fut élu le 8 d'avril. On rapporte que saint Vincent Ferrer, prêchant à Valence dans la paroisse Saint-Etienne, le père de don Alfonso entra pour l'entendre, tenant par la main son fils encore très jeune. Comme ils ne pouvaient avancer à cause de la foule, saint Vincent interrompit son sermon et dit : « Laissez passer cet enfant, car je sais qu'il deviendra pape et me canonisera. » Il en fut ainsi; car lorsque don Alfonse arriva au pontificat, les informations étaient déjà faites, et il le déclara bienheureux le 29 juin de la même année [1].

Comme pontife, don Alfonse se nomma Calixte, et il fut le troisième de ce nom. Il l'avait même déjà pris avant d'être pape, et il le consigna par écrit dans la cédule par laquelle il jura de travailler de toutes ses forces, s'il était élu, contre le pouvoir formidable de Mahomet qui déjà s'avançait vers l'Italie.

Le 4 mai, la reine de Portugal donna naissance au prince don Juan qui succéda à son père.

A Grenade, le roi Mohamed *el coxo* (le boiteux), avait été dépouillé de son royaume par son cousin l'infant Aben-Ismael, avec le secours du roi de Castille, en l'an 1453. Ces princes restèrent amis et alliés. Ce qui obligea le roi de Castille à favoriser l'infant contre le roi Mohamed, fut la guerre que ce dernier, poussé par le roi de Navarre, lui faisait depuis tant d'années sur les frontières. Le Maure ne fit pas

[1] Vincent Ferrer était mort à Vannes en Bretagne, le 5 avril 1419. Il fut ainsi canonisé plus de trente-six ans après sa mort (Voir S. Antoninus, pars III, tit. 23, c. 28, et Pierre Rufano, Vita sancti Vincentii Ferrer, ad ann.)

de ligue avec le nouveau roi de Castille. Don Enrique put donc lui faire la guerre pour recouvrer tout ce que son prédécesseur lui avait abandonné. Il y eut pour cela des cortès à Avila, et la guerre fut résolue contre les Maures pour le printemps de 1455.

Durant ce temps, le roi résolut de faire un nouveau mariage, pour voir s'il pourrait écarter de lui le renom d'impuissant que tout le monde lui donnait.

Le premier de mars, laissant l'archevêque de Tolède et le comte de Haro chargés du gouvernement, le roi se mit en route pour l'Andalousie avec un grand nombre de gens de guerre. Une bien plus grande quantité encore appartenant à l'Andalousie, se joignit à lui, et il entra dans la Véga de Grenade, pendant l'octave de Pâques, avec quatre mille chevaux et quatre-vingt mille hommes de pied [1].

Le roi aurait pu, avec une si forte armée, tenter la prise de quelques places ou livrer bataille aux Maures; mais il se contenta de ravager les champs et de couper les vivres à Grenade, disant qu'il voulait continuer ce ravage pendant trois ans, pour que les Maures souffrissent de la faim, et qu'après il assiégerait Grenade elle-même. En conséquence il fit publier dans son camp un ordre du jour (*bando*) défendant que personne ne cherchât ni bataille ni escarmouche avec les Maures. Ayant ainsi ravagé les champs, et recueilli grande quantité de prisonniers et de troupeaux, il se retira à Alcala, et donna congé à presque tout son monde. Ses capitaines désapprouvèrent beaucoup sa retraite, et, bien que le roi fit publier son intention de rentrer en campagne l'année suivante, cela ne les apaisa point. Ils résolurent de s'emparer de la personne du roi et de lui commander impérieusement comme faisaient le marquis de Villena et son

[1] Ainsi l'écrit del Castillo au chapitre 10 de sa chronique; mais d'autres donnent un chiffre inférieur et partant plus vraisemblable.

frère ; mais don Iñigo Lopez Mendoza, troisième fils du marquis de Santillana, eut connaissance de cette résolution, et, sans découvrir les conjurés, il donna avis au roi du danger qu'il courait et lui persuada de partir d'Alcaudete pour Cordoue.

Le roi, voyant le désir que tout le monde avait de continuer la guerre contre les Maures, résolut, avec ce qui lui restait de troupes (environ vingt mille homme de pieds et six mille chevaux), de se porter sur Archidona, ayant promesse de quelques-uns de ses habitans qu'ils lui donneraient entrée s'il se présentait de nuit. Il ne put arriver avant le lever du soleil, et l'expédition échoua ; mais le roi ravagea les champs, ne laissant pas une feuille verte dans tout le territoire du Xénil, jusqu'à Malaga [1]. Il démantela quelques citadelles, fit beaucoup de prisonniers et ramassa un butin considérable. Les prisonniers castillans eurent quelques escarmouches avec les gens que le roi de Grenade envoya au secours de Malaga ; mais rien de plus, parce que, en fin de compte, les Maures s'enfuirent.

Cependant, don Fernand Lopez, premier chapelain du roi était passé en Portugal avec les pouvoirs nécessaires pour y fiancer, au nom du roi, l'infante doña Juana. Cette cérémonie ayant eu lieu au mois de janvier de cette année, on eut avis de la prochaine venue de l'épousée. Le roi, qui se trouvait à Cordoue, envoya à Badajoz don Juan de Guzman, duc de Médina Sidonia, et don Alfonse Tostado, évêque d'Avila (lequel mourut cette même année), pour qu'ils la reçussent et la conduisissent à Cordoue. Il en fut fait ainsi. L'archevêque de Séville, don Alfonse de Fonseca, ratifia le mariage. Trois jours après, le 25 mai 1455, durant la Paque de la Pentecôte, l'archevêque de Tours, ambassadeur

[1] Destruyó los campos, no dejando hoja verde en todo el territorio del Xenil hasta Malaga.

de France, leur donna la bénédiction nuptiale. La nouvelle mariée n'avait pas plus de seize ans. Elle était douée de beaucoup de grâce et de beauté. Cette considération détermina le roi à la recevoir sans dot, et à lui en donner une lui-même, savoir les villes de Ciudad-Real et d'Olmédo, avec plus de deux millions annuels de maravédis. La cour se rendit à Madrid, à Ségovie et dans d'autres villes, pour que la nouvelle reine parcourût ses domaines. Partout ce ne furent que réjouissances et que fêtes. Ainsi se passa le reste de l'année 1455. En même temps le roi ordonna à ses troupes de se rendre dans la Véga de Grenade, à la frontière de laquelle il avait laissé de bonnes garnisons [1].

En Navarre, les choses empiraient de jour en jour, et l'on ne pouvait arriver à aucun accommodement. Nous avons déjà amplement parlé de D. Juan devenu roi de Navarre par son mariage avec Blanche fille de Charles-le-Noble. Nous avons dit combien il était jaloux du fils qu'il en avait eu, D. Carlos, prince de Viana, à qui la couronne de Navarre appartenait depuis la mort de sa mère arrivée en 1442. Le prince de Viana était né en 1421. Il avait par conséquent trente-quatre ans. Il avait plus d'une fois déjà réclamé ses droits royaux; mais son père avait employé tous les moyens que lui suggérait son ambition, même les plus indignes et les plus cruels, pour retenir la couronne. Le 3 décembre, D. Juan conclut à Barcelone une *infâme confédération*, comme la qualifie Zurita, avec son gendre Gaston de Foix et sa fille Eléonore de Navarre, par laquelle ceux-ci s'obligeaient à donner aide et secours au roi contre le prince et doña Blanca, sa femme, si dans le courant du mois de janvier 1556, ils ne se rendaient pas et ne juraient pas obéissance aux ordres de leur père [2].

[1] Diego Enriquez del Castillo, ad ann.
[2] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

L'intention du roi était de leur ôter la vie s'ils lui tombaient entre les mains ; et, s'ils ne se rendaient pas, de faire intervenir des décrets et procédures contre eux, comme enfans ingrats, désobéissans et rebelles à leur père, et à ces causes, de les priver et déshériter du droit de succession et de tous autres droits acquis, et non seulement eux, mais encore leurs enfans et successeurs, sur la Navarre et le duché de Nemours. Comme on était certain que le prince et sa sœur ne s'aventuraient pas à se mettre aux mains de leur père et de leur belle-mère dont ils connaissaient les intentions, D. Juan offrit à son gendre et à sa fille doña Léonor, de leur donner l'investiture du royaume de Navarre pour eux et leurs descendans, comme si le prince et sa sœur eussent été morts. Il fut convenu que cette sentence inique, par laquelle un père privait d'un royaume dont il n'était pas roi son fils qui l'était, sentence inouïe peut-être jusque-là dans le monde, devait être prononcée judiciairement dans le courant de février 1456. La sentence rendue, Gaston de Foix devait accourir en armes au secours de son beau-père, enlever des mains du prince la ville de Pamplune et les places occupées par les siens et châtier les rebelles. Mais le point le plus important était que Gaston et sa femme, reconnaissaient D. Juan pour roi de Navarre sa vie durant, selon que celui-ci affirmait l'être, et que jamais aucun des trois ne se réconcilierait avec le prince et la princesse, ne leur accorderait merci ni pardon, quelque soumission qu'ils fissent pour le demander, ni ne leur cèderait partie, grande ni petite, du royaume de Navarre et du duché de Nemours. — « Il est impossible, dit Zurita, de faire une chose plus inhumaine ni plus indigne de tels princes, quand on pense, qu'en vertu de la procédure et de la sentence, ils seraient regardés comme inhabiles à la succession, comme indignes, incapables et retranchés de la maison royale de Navarre. Malgré, cela il ne manquait pas de lettrés fameux estimant que c'était droit et justice. » Et

de cette façon, ce père dénaturé, demeura obligé par ses vœux et ses sermens, à faire une guerre inhumaine au roi son fils et à sa fille, jusqu'à les perdre; et il le fit dans la suite comme nous le verrons, toujours conformément aux clauses de cet odieux et cruel traité [1].

Le prince de Viana, poursuivi de la sorte, se réfugia en France, le 16 de ce même mois de février, et le roi son père envoya un ambassadeur au roi Charles VII, pour le détourner de protéger le prince D. Carlos. Il demandait à faire un accord avec le roi de France, afin que son fils n'eût pas où se réfugier. Les instructions données à l'ambassadeur ne contenaient que des faussetés et des exagérations contre ses enfans, afin de les mettre mal avec Charles VII. Il lui disait que si le prince, ou tous autres en son nom, avaient recours à lui et lui faisaient entendre autre chose, il ne leur accordât aucune créance. Le comte de Foix fit dire la même chose au roi de France; et il fut facile de le lui faire croire, parce que lui aussi était ennemi de son fils le dauphin. C'est pourquoi le roi de Navarre s'efforçait de grossir autant qu'il pouvait, les prétendues fautes du prince de Viana. De si iniques procédés parurent mauvais au roi d'Aragon, lorsque, au printemps de l'année 1456, il connut toute la vérité par les ambassadeurs que lui envoya le roi de Castille. Alfonse V montra souvent peu de satisfaction de son frère qui était naturellement colère, entêté, aventureux, très porté à la sédition, et très ami de la guerre; en sorte qu'il avait coutume de dire : « Mon frère le roi de Navarre et moi nous sommes nés d'un même ventre, mais non d'un même esprit [2]. »

Alfonse se vantait, en représentant son frère comme plus inquiet que lui. En les examinant historiquement l'un et

[1] Voir l'appendice II du tome IX de l'Historia de España de Juan de Mariana, éd. de Valence.

[2] De forma que solia decir : — « Mi hermano el Rey de Navarra é yo nacimos de un vientre; pero no de una mente. »

l'autre, on trouve chez don Alfonse plus de bonnes qualités que chez don Juan, — plus de finesse politique, — plus d'amour pour les lettres et les lettrés, et plus d'humanité envers le peuple; mais, en fait de turbulence et d'amour de la guerre, il ne le cédait à personne, et encore moins en fait d'emportement et de colère. Vers cette époque, il en donna une éclatante preuve. Le pape Calixte refusa de renouveler les bulles d'investiture du royaume de Naples, soit qu'il crût cela inutile, soit parce que l'ambassadeur du roi (c'était le comte de Concentayna, don Ximen Perez de Corella, chevalier résolu et d'esprit hautain), avait parlé au pape avec hardiesse de ce qui ne le regardait pas. Le pape lui lança sa malédiction apostolique ; dès lors l'ambassadeur tomba malade et mourut subitement. Le roi prit cela si mal, qu'aussitôt il résolut de refuser obéissance au pape et de s'allier contre lui avec le roi de Castille par l'entremise du marqui de Villena [1].

Le roi de Castille retourna ravager cette année la Véga de Grenade, poussant jusqu'à Alora, Cartama et autres lieux environnans. Il fut neuf jours à détruire les alentours de Malaga, d'où il passa à Marbella, Estepona, Gibraltar, et même à Ceuta, conduit de l'autre côté du détroit par le comte Odemira. Dans cette affaire, il causa aux Maures des dommages inappréciables, ravageant, brûlant, mettant les villages à sac, et se retira avec beaucoup de butin et de captifs. Il prit quelques villes et châteaux, savoir Estepona, Ximena et autres; puis il rentra en Castille [2].

Inquiété en France par les intrigues de son père, le prince de Viana se rendit en Italie près de son oncle le roi d'Aragon et de Naples, Alfonse V, qui s'y était rendu pour y régler les affaires fort en désarroi de ce dernier royaume.

[1] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

[2] Diego Enriquez del Castillo, ibid.

Arrivé à Naples, D. Carlos fit connaître à son oncle l'état des choses. Celui-ci envoya des ambassadeurs au roi de Navarre, son frère, et au roi de Castille, son neveu, pour que, par tous les moyens, ils rétablissent paix et concorde entre le père et le fils, et il le leur faisait demander par toutes sortes de raisons, ne fût-ce que par déférence pour lui, qui s'était mêlé et vanté de les raccommoder, et qui le désirait vivement. Ceci avait lieu durant que le roi de Naples était à Casal del Principe, le 20 mars 1557; mais en même temps, les choses marchaient en Espagne d'une façon absolument contraire à tout arrangement. Un ambassadeur du roi de Naples, nommé Rodrigo Vidal, arriva à Pampelune et proposa une courte trève pendant laquelle il tâcherait d'arranger les choses selon ses instructions. Don Juan de Beaumont, chancelier et gouverneur général de ce royaume, consentit aussitôt et accepta la trève; mais le roi de Navarre ne la voulut pas admettre, bien que Vidal le réclamât au nom du roi son frère [1].

Malgré cela, cet ambassadeur ne laissa pas de proposer les voies qu'il ouvrait pour la concorde, aux bras militaires, civils et ecclésiastiques de Pampelune, qui reconnaissaient le prince de Viana pour leur seigneur naturel. Ces moyens étaient que le roi de Navarre le fût, comme ses prédécesseurs, avec le titre et les prééminences du titre durant sa vie, sans que le prince élevât la moindre question ni doute à ce sujet ; — que, durant la vie de son père, le prince ne pût être proclamé seigneur et propriétaire de ce royaume, mais seulement prince de Viana, duc de Nemours, premier né et héritier de Navarre. Le roi devait jurer qu'il ne s'opposerait en aucune façon à ce que son fils lui succédât, et qu'il n'aliénerait rien de ce qui appartenait à la couronne. Les trois bras du royaume, réunis en cortès dans l'espace de trente

[1] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

jours, jureraient pleyto et hommage de fidélité au roi pour toute sa vie, et au prince après la mort de son père. Le prince mettrait au pouvoir de ce dernier les places qu'il tenait et qui le reconnaissaient, excepté Pampelune, qu'il retiendrait durant trois ans; mais on lui donnerait pour son entretien, les villes et châteaux d'Olite, de Puente de la Reyna, de Huarte, de la Raga, Urroz, Artasona, Lumbierre, Aivar, El Pueyo, Sada, la Saca, Vera et le duché de Nemours. Les rentes du royaume, déduction faite des charges, seraient partagées en portions égales; mais le prince satisferait aux charges de la partie de rentes qui lui incomberait. Le roi révoquerait tout procès dirigé contre le prince ou ses partisans, et leur rendrait leurs biens. A ces conditions, Vidal proposait un accord au sujet duquel les deux parties s'en remettraient au roi de Naples pour qu'il interposât son autorité et ses décrets[1].

Mais, comme les conditions proposées n'étaient pas les mêmes que proposait le roi de Naples, et qu'il n'y avait pas lieu de le consulter, puisque le roi de Navarre ne voulait pas accorder de trève, et commettait des hostilités envers les populations soumises à son fils, le gouverneur et autres chevaliers dirent qu'ils ne pouvaient accepter les propositions, et qu'ils n'observeraient la trève que si le roi l'observait. On était au 2 juillet quand le roi de Navarre et le prince faisaient ainsi tous leurs efforts pour amener la paix; mais les partisans du prince disaient qu'ils pouvaient s'accommoder d'avoir deux rois, et, en particulier le gouverneur, qui était lieutenant du prince et le représentait. Les prieurs de Roncevaux et de Sainte-Marie de Pampelune, le vicaire général, car le siége était vacant, les gens du conseil du prince et beaucoup d'autres, se réunirent, et prirent la résolution de faire un acte qui achevât le désaccord des conditions

[1] Zurita.

proposées, et ruinât même les espérances. Ce fut d'ériger le prince, bien qu'absent, en roi de Navarre, de lui en donner le nom et les prééminences, déterminés à le soutenir et à le reconnaître pour roi comme ils le lui avaient juré durant la vie de sa mère la reine Blanche. La première cause de ce fait, fut le roi de Navarre lui-même, qui, pour mettre son fils dans l'absolue nécessité de se soumettre à son bon plaisir, tâcha d'éloigner de lui le roi de Castille, par le moyen du marquis de Villena qui était le véritable roi de ce pays. Les deux souverains eurent une entrevue entre Corella et Alfaro, et, le 20 mai, ils signèrent un traité nouveau et confirmèment les anciens. Ils promirent de garder mutuellement leur honneur et leur royaume, en se prêtant aide et appui pour se faire obéir de chacun, nonobstant toute autre convention contraire à celle-ci, soit avec le prince D. Carlos, soit avec ses partisans. Le roi de Navarre trompa en cela le roi de Castille, parce qu'il s'obligea à une bassesse, qui fut de garder et défendre comme états de ce prince, ceux du marquis de Villena, de l'archevêque de Séville, de D. Pedro Giron, de D. Alvar de Estuñiga et tout ce qui était la propriété de Pacheco. En retour ceux-ci persuadèrent au roi qu'il devait se confédérer avec le Navarrais, afin de rester libre de poursuivre de tout son pouvoir la guerre contre les Maures.

Ces choses déplurent au roi de Naples et au prince don Carlos qui espéraient que tous les différends s'apaiseraient. Alfonse envoya un nouvel ambassadeur (le maître de Montesa, Louis Despuig), chargé de tâcher d'amener le roi de Navarre à remettre ses prétentions à l'arbitrage de son frère, comme ce prince avait fait. Le maître de Montesa l'obtint, et don Juan signa le compromis à Saragosse, le 6 décembre (ce retard provint de ce qu'il avait été nécessaire d'informer le roi de Naples des conditions nouvelles qu'on proposait); mais après que les partisans du prince auraient annulé l'acte de proclamation et les procédures faites. Ils révoquèrent l'un

et l'autre; mais ils se réservèrent la faculté de donner, en son temps, au prince le titre de roi; et ils y ajoutèrent cette condition que D. Juan révoquerait aussi les procédures faites contre le prince et sa sœur doña Blanche. Le principal auteur de la persécution qu'avait subie le prince de Viana était, disait-on, la belle-mère du prince qui destinait à son fils don Ferdinand le royaume d'Aragon, et cherchait un moyen de perdre le prince de Viana. Le roi révoqua et annula les procès commencés contre ses enfans, à Saragosse, le 27 février 1458, bien que, selon certaine ratification et modification du traité que Zurita nomme *infâme*, faite à Estella, le 12 juin 1457, on eût procédé à l'exécution de la sentence. Le 27 mars suivant, le maître de Montesa obtint au nom du roi de Naples, à Sangüesa, la trève de six mois qu'il sollicitait.

Mais rien de tout cela n'eut l'effet qu'on en désirait, par la mort du roi d'Aragon et de Naples, Alfonse V, qui eut lieu le 27 juin 1458. Par son testament, rédigé la veille, 26 juin, il déclarait son héritier pour les royaumes d'Aragon, de Valence, Majorque, Minorque, Sardaigne et Sicile, D. Juan, roi de Navarre, son frère, et pour le royaume de Naples, comme étant sa conquête, don Ferdinand, son fils naturel, qu'il avait fait prince de Calabre, déjà légitimé par le saint siége. La mort d'Alfonse V ne fit pas moins faute à son fils qu'à son neveu don Carlos prince de Viana, qui assista à ses derniers momens. On se disait à Naples que ce royaume ne relevait que du roi d'Aragon, et par conséquent du prince de Viana son fils, le duc de Calabre n'étant pas capable d'hériter comme bâtard. Mais don Carlos estima prudent de sortir aussitôt de Naples, craignant pour sa vie si don Ferdinand était informé de ces bruits. Il s'embarqua pour la Sicile presque en fugitif. De Palerme il écrivit aux cortès des royaumes d'Aragon et de Navarre que Dieu lui ayant,

par la mort de son oncle, enlevé toute espérance d'accommodement avec son père, il avait résolu de se mettre entre ses mains et de faire appel à sa clémence; et qu'il les suppliait vivement de vouloir bien s'intéresser à lui dans cette circonstance.

Le 15 de juillet, le roi de Navarre reçut la nouvelle de la mort de son frère. Il était alors à Tudèle. Le même jour, il prit le titre de roi d'Aragon et de Navarre. Il se rendit incontinent à Saragosse y jura le 25, selon l'usage, les fueros du royaume, et envoya la comtesse de Foix, sa fille, en Navarre, avec la qualité de vice-reine [1].

Dans le même temps, en Castille, si l'on en excepte les incursions ordinaires sur les terres des Maures, tout n'était que fêtes et réjouissances en l'honneur de la reine et des dames qu'elle avait amenées de Portugal. Parmi elles, il y en avait une plus belle qu'avare de sa beauté [2]. On la nommait doña Guiomar de Castro. Le roi s'éprit d'elle (il avait délaissé doña Catalina de Sandoval), et il se mit à la courtiser de façon que la reine devint jalouse, non pas de ce que le roi l'offensait dans son honneur, car elle savait son impuissance, mais de ce qu'il ne refusait à personne les faveurs que lui demandait doña Guiomar. Le roi ordonna qu'on fît à Madrid, sur la place, des courses de taureaux, pour amuser la reine et ses femmes. Celle-ci défendit aux dames de sa maison de se mettre aux balcons et de regarder les courses. Doña Guiomar ne tint aucun compte de cet ordre et se plaça au balcon, richement vêtue. Furieuse de cette infraction à ses ordres, la reine courut auprès de doña Guiomar, la prit aux cheveux, la jeta à terre, et vengea largement ses injures de sa propre main. Le roi en fut très affecté, et il établit doña Guiomar à deux

[1] Zurita.

[2] Habia entre ellas una, mas hermosa que avara de su hermosura...

lieues de la cour, dans une maison où il prit l'habitude de l'aller visiter tous les jours. Doña Guiomar était aussi courtisée par l'archevêque de Séville et beaucoup d'autres seigneurs qui voulaient gagner les bonnes grâces du roi. Elle acquit ainsi des biens immenses et se moqua de tout le monde [1].

Le nouveau roi d'Aragon, après avoir juré les fueros, fit duc de Montblanc, comte de Ribagorza et seigneur de Balaguer, son fils Don Ferdinand, qui depuis, par son mariage avec Isabelle de Castille et par la découverte du Nouveau-Monde, devint un des plus grands rois de l'univers [2].

Le 4 septembre, la reine-veuve d'Aragon mourut à Valence. Elle fut une des plus honnêtes et des plus prudentes femmes de son temps, souffrant du roi Don Alfonse, son mari, les plus sensibles déplaisirs et les dédains les moins mérités. Elle fut enterrée, dans le couvent des religieuses franciscaines dit de la Trinité, hors des murs de Valence. — Le roi d'Aragon n'était pas moins animé qu'auparavant contre son fils Don Carlos, et on eût dit qu'il le voyait déjà, avec une armée puissante, sur la frontière de son royaume. Le prince se trouvait encore en Sicile, et son père craignait que les Siciliens ne le proclamassent roi, en sa qualité de fils de la reine doña Blanca, ainsi qu'ils avaient essayé de le faire, il y avait quarante ans, avec lui-même, après la mort de Don Ferdinand son père.

Le roi parut disposé à céder au prince le libre gouvernement de toute la Navarre, s'il voulait s'en contenter; mais les habitans de ce royaume désiraient tant le voir devenir leur roi, de nom comme de fait, qu'il n'osa point mettre ce projet à exécution. Le prince, de son côté, était agité de pensées diverses. En effet, aussitôt qu'il sut la mort de la

[1] Con lo qual acopió caudales immensos, y se burló de todos.

[2] Zurita, ad ann.

reine d'Aragon, le 14 décembre, il résolut de solliciter, par toutes les voies possibles, sa grâce de son père. Il lui envoya un message par Bernard de Requesens, que son père estimait beaucoup, et il écrivit aussi aux cortès d'Aragon, aux cités de Saragosse, Valence et Barcelone, pour leur faire part du chagrin que lui avaient causé les agitations de la Navarre durant son absence. Il disait qu'il avait pris la résolution d'aller se jeter aux pieds du roi son père, sans écouter les raisons contraires que beaucoup faisaient valoir pour l'en dissuader. Mais il paraît que ses intentions secrètes ne s'accordaient pas avec ces promesses; car son père, ayant fait avec Bernard de Requesens des conventions conformes à ce qu'il lui demandait de la part du prince, celui-ci montra aussitôt qu'il ne se contenterait pas de gouverner la Navarre au nom de son père, mais qu'il voulait y régner en roi absolu. Ce fut ainsi que, se trouvant en Italie, et le siége de Pampelune étant vacant, il le demanda au pape Calixte III pour le cardinal Bessarion, qui était le premier littérateur de ce temps. Le roi Don Juan II voulait le donner à l'abbé de Santa Pia, et il se plaignit de ce que son fils se mettait en opposition avec lui, tout en se prétendant plus humble et plus obéissant que jamais. Quoi qu'il en fût, il arriva que Don Carlos se fia peu aux promesses de son père, dont il connaissait le caractère sans pitié, en ce moment surtout, en raison de l'influence de sa belle-mère. Par suite de ces craintes, se trouvant encore à Messine, le 6 janvier 1459, il écrivit à Don Juan de Beaumont, gouverneur et capitaine général de la partie de la Navarre qui reconnaissait son obéissance, pour lui indiquer les dispositions qu'il devait prendre si le roi son père n'entrait pas dans la voie qu'il désirait. En ce cas, il lui mandait d'envoyer sur le champ demander pour lui en mariage, au roi de Castille, doña Isabel, sœur de ce roi, laquelle avait alors huit ans, et de lui offrir la confirmation des anciennes alliances. Il

lui ordonnait aussi, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen de s'arranger avec son père, de lui promettre, en son nom, de mettre au pouvoir des royaumes d'Aragon, de Valence et de Catalogne, la portion de la Navarre où régnait son autorité, afin qu'elle fût au nom du roi durant sa vie, et qu'à sa mort elle retournât au domaine de ce royaume. En échange, le roi d'Aragon devait pardonner le passé et rendre leurs biens aux partisans du prince [1].

De toutes ces choses, celle qui fut la plus désagréable au roi et à la reine d'Aragon, était la demande que faisait le prince de la main d'Isabelle de Castille, parce que déjà ils avaient formé le projet de la marier à leur fils don Ferdinand âgé de sept ans, projet qu'ils avaient déjà communiqué au roi de Castille, et qu'ils accomplirent depuis. D'autre part, leurs craintes étaient grandes de voir le prince se maintenir en Sicile, s'y faire bien venir et entretenir des relations d'amitié avec les premiers seigneurs d'Italie et de France. Le roi crut également que beaucoup de ses serviteurs, mécontens ou peu favorisés, iraient trouver le prince qu'ils regardaient comme étant déjà près du trône. Par toutes ces raisons il jugea plus sûr d'avoir son fils, bien qu'ennemi déclaré, en Navarre, que douteux en Sicile. Il résolut donc de l'attirer par des offres et des promesses libérales. Il lui envoya un chevalier nommé Juan de Moncayo, pour qu'en sa compagnie il se rendît à Majorque. Moncayo lui montra les choses sous un aspect mensonger, et, à la fin de juillet, il mit à la voile pour Majorque, avec don Lope Ximen de Urrea ; mais les vents, ou sa volonté, le conduisirent en Catalogne. C'était le contraire des intentions de son père. Il le faisait conduire à Majorque sous prétexte que ce lieu serait plus propice pour terminer les accords commencés ; mais c'était pour qu'il ne mît pas le pied en Espagne, où il avait

[1] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

un très grand nombre de partisans dévoués, et pour qu'il ne pût facilement s'aider de la faveur de la Castille et du Portugal.

Le prince voyait bien tout cela, et il s'offensait de ce que son père le traitait toujours comme un enfant livré encore aux maîtres et aux tuteurs, lui qui avait déjà près de quarante ans. Il ne cessait d'écrire aux députés de la couronne et autres personnes, d'intercéder auprès de son père pour que l'accord si désiré se conclût. Arrivé à Salou, il envoya, le 17 août, à son père, don Lope de Urrea, l'évêque de Sicar, son confesseur, don Bernard de Béquesens et Pierre de Sade, l'avisant de son arrivée et de l'intention où il était d'obéir à ses ordres et commandemens. Il le suppliait, lorsqu'il aurait ordonné de lui livrer la portion de la Navarre qui reconnaissait son autorité, de le déclarer son premier héritier, et d'ordonner qu'en cette qualité, les royaumes d'Aragon, de Valence et de Catalogne, lui prêtassent serment selon la coutume. Il lui demandait aussi la permission de vivre en quelque ville ou quelque endroit de ces royaumes, hors de la capitale, demande pour laquelle il existait de très justes motifs. La vérité était qu'il désirait rester loin de sa belle-mère, plus à craindre pour lui maintenant que jamais. Les choses ainsi disposées, le prince passa à Majorque pour ne pas déplaire davantage au roi ; mais les projets de celui-ci et de la belle-mère du prince ne pouvaient s'évanouir ni se satisfaire de petits résultats. Le prince comprit la dangereuse intention de son père ; car dans le même temps qu'il le leurrait d'espérances et de promesses, le roi de France et lui se liguaient tous deux pour perdre leurs enfans dont ils étaient jaloux. Le comte de Foix attisait l'incendie dans le désir d'arriver à la royauté. Il exploitait de mille manières, dans son intérêt, la rébellion des princes héritiers des deux royaumes, d'accord avec les deux rois [1].

[1] Zurita, Anales de Aragon, ad ann.

Les agitations avaient en partie cessé dans le royaume de Naples par la mort du pape Calixte III (arrivée le 6 août 1458), lequel, pour des raisons particulières, était ennemi déclaré de D. Ferdinand de Naples, au père duquel cependant (le roi D. Alfonse d'Aragon) il devait le pontificat. Le nouveau pape, Pie II, élu le 19 du même mois, prenait des mesures très différentes. Tout ses efforts tendaient à rétablir la paix entre les princes chrétiens, à les armer contre le Turc, leur plus grand et alors leur plus formidable ennemi. On sait que Constantinople était tombée sous les armes de Mahomet II cinq ans auparavant (le 28 juillet 1453). Le prince de Viana fut à Majorque moins honoré qu'il ne l'avait espéré ; car le roi son père, tout occupé à s'assurer de lui, s'efforçait de gagner tous ceux qui, à un titre ou à un autre, étaient les auxiliaires de son fils. D. Juan poursuivit les négociations du mariage de D. Ferdinand et de doña Juana, ses enfans du second lit, avec Isabelle et Alfonse infans de Castille, sœur et frère du roi Henri IV de Castille. Le prince de Viana D. Carlos n'ignorait rien de tout cela, et, voyant ses affaires si agitées, il se détermina à écrire au roi la lettre suivante, laquelle peut donner une idée de la misérable condition de ces temps : « Au roi. Que votre seigneurie ne s'étonne point si mon âme montre quelque surprise ou quelque trouble de ce que votre altesse a dit à mes ambassadeurs, relativement à ce qu'ils lui ont rapporté. Votre seigneurie peut être certaine que j'ai pris au pied de la lettre tout ce que m'a dit votre ambassadeur. Comme ma volonté fut et sera toujours d'accomplir ce qui est nécessaire à votre honneur et à votre service, je ne vous offre pas avec moins de zèle de faire tout ce qu'il plaira à votre seigneurie d'ordonner et de commander, ainsi que le veut l'autorité que vous avez sur moi comme mon seigneur et père. Cela étant, l'amour paternel doit aussi, seigneur, vous porter à ce que je dois espérer de vous comme d'un bon seigneur et père, me tenant pour persuadé que vous

n'userez pas avec moi d'une autre diplomatie dans la négociation des faits que nous avons à traiter ensemble. Mais, quoi qu'il en puisse être, je suis satisfait de vous livrer tout ce que j'ai en Navarre, ainsi que vous me l'avez souvent demandé; mais pour que, par dessus tout, s'accomplissent votre désir et votre ordre, je vous supplie, seigneur, de ne pas rouver mauvais qu'il en soit référé avant tout à votre seigneurie, et de ce qui me touche comme votre fils et de ce qui touche mes serviteurs et mes partisans en qualité de vassaux. Puisqu'il plaît à votre altesse d'accorder indulgence et pardon aux choses du passé, de même toute peine doit leur être remise; et puisque, sans autre souci que le bien de votre service je me dispose à vos commandemens, votre altesse doit de son côté tendre à ce qui peut satisfaire moi et les miens, principalement au point de vue de la liberté et de la sécurité de ma personne... Je m'étonne cependant que votre seigneurie excepte des lieux où je pourrais aller les royaumes de Navarre et de Sicile, car je n'ai pas la volonté d'y séjourner contre votre désir. De même, puisque votre altesse veut bien mettre en liberté mes ôtages sans la liberté desquels je ne tiendrais pas ma liberté pour réelle, je supplie, aussi humblement que je le puis, votre altesse, de me les renvoyer francs et libres, et que toutes les forteresses et châteaux de Navarre soient remis aux mains d'hommes de la nation aragonaise, tout au moins celles et ceux que j'ai tenus sous mon obéissance. Je demande aussi que les alcades, chefs des *merindades* (merinos) et les cortès de Navarre me fassent serment et hommage pour la sûreté de mes droits de succession héréditaire. »

Il réclame ensuite sa seigneurie de Viana et le duché de Gandia, pour que mes titres, dit-il, ne soient pas en l'air[1]. — « Je supplie votre seigneurie, ajoute-t-il, de vouloir bien

[1] Porque mis titulos no vayan por el ayre.

disposer de l'état et du douaire de la princesse ma sœur et ordonner la restitution de ses biens; car après tout c'est votre fille, et tout ce qu'elle a fait, c'est moi qui le lui ai conseillé. Je tiens à grand merci votre seigneurie de vouloir bien s'occuper de mon mariage, comme, par ce que m'a dit l'ambassadeur du roi de Portugal et par d'autres, je l'ai appris. A quoi j'ai répondu que je ne pouvais que me conformer aux ordres de votre seigneurie. Je supplie cependant votre altesse de vouloir bien hâter la conclusion de cette affaire; car il en est temps, et pour votre avantage et pour le mien, etc.[1]. »

Le mariage dont le prince parle dans sa lettre était celui que proposait le roi de Portugal entre le prince de Viana et doña Catalina sa sœur, sœur de la reine actuelle de Castille; mais rien de tout cela n'aboutit, parce que l'heure fatale arriva promptement pour le prince.

La Castille, au milieu des fêtes, avait aussi ses troubles. Henri IV avait élevé à des postes éminens diverses personnes de basse extraction. Il avait fait don Miguel Lucas, natif de Belmonte, créature du marquis de Villena, son chancelier et connétable. A Gomez de Solis, pauvre hildago de Cáceres, il avait donné la maîtrise d'Alcantara; et à don Juan de Valenzuela, le prieuré de Saint-Jean; mais celui qu'il éleva le plus dans le palais fut don Bertrand de la Cueva, natif d'Ubéda, que, du grade de son page de lance, il éleva à la dignité de mayordomo-mayor. La grandesse supportait mal de pareilles

[1] Il termine enfin sa lettre en demandant à son père un pardon général ou une amnistie aussi étendue qu'il est convenable : — Tambien supplico mande hacer la remision y perdon general tan estendido como conviene. Y porque, como dixe, celo el servicio de la V. Alt. quanto mas humilmente puedo, supplico quiera aceptar y oir esta suplicacion, dando fe al visorey, y á mi confesor, y á mosen Bernaldo de Requesens, y á Martin de Irurita mi patrimonial, mis embaxadores, sobre lo que de mi parte en estos echos suplirarán y dirán á V. Alt., en cuya proteccion sea nuestro señor continuamente. Y de mi, señor, mandad como de obediente hijo. — De Mallorcas XXII de noviembre del año de MCCCCLIX.

nouveautés; elle éclatait en plaintes et préparait des ligues privées pour se soutenir contre ces empiétemens étranges. Sur ces entrefaites vinrent des ambassadeurs du duc de Bretagne. Le roi qui habitait le Prado (en el Pardo), les y reçut. Ils demandèrent son amitié et son alliance. Ils furent bien reçus et fêtés de la cour; mais celui qui se signala le plus fut la Cueva, qui était parvenu au plus haut degré de la faveur et vivait avec le roi et la reine dans la plus grande intimité. Il disposa un divertissement (*paso*) sur le chemin du Prado à Madrid, pour le retour de la cour. Il érigea un arc de triomphe, fit dresser des tentes, élever des barrières, fit jouer un *paso* (sorte d'intermède dramatique fort à la mode), donna de magnifiques joûtes, de somptueux banquets, et la fête dura tout un jour. Comme ce *paso* fut une fête très notable et très remarquée, le roi, en mémoire d'elle et de son majordome, ordonna d'édifier en cet endroit un monastère de l'ordre de Saint-Jérôme qu'on appela *del Paso*; mais, comme cet endroit est malsain, il fut depuis (en l'année 1503), transporté au Prado de Madrid où il existe encore aujourd'hui.

Un trait peint bien la dégénérescence des mœurs du temps dans toutes les classes. On raconte que l'archevêque de Séville, don Alfonse de Fonseca, n'avait pas honte, pour mieux gagner la faveur du roi, de flatter ses plus honteuses passions, et surtout celle qu'il avait conçue pour doña Guiomar. Il alla jusqu'à régaler le roi et toute la cour, à Madrid, d'une manière tout à fait superbe, mais peu régulière. Il fit, dit-on, servir au dessert d'un splendide banquet deux énormes bassins d'argent remplis de bagues et d'anneaux précieux dont chacun des conviés pouvait disposer en faveur des dames. Les seigneurs de la cour en complimentèrent à l'envi le galant archevêque; et, quoique cette conduite pût paraître peu convenable à son caractère sacré, seigneurs et chevaliers ne lui en surent pas plus mauvais gré; ils disaient d'ail-

leurs, pour excuser don Alfonse de Fonseca, qu'ils savaient, à n'en pouvoir douter, que l'honneur de doña Guiomar ne courait aucun risque avec le roi.

Une partie de ces propos parvint jusqu'au roi ; mais ce n'était pas là son plus grand souci. Sa plus vive inquiétude était causée par le respect et l'affection que l'on témoignait généralement à l'infant D. Alfonse son frère et à sa sœur l'infante doña Isabelle. L'infant D. Alfonse n'était que dans sa neuvième année, mais on lui donnait plus que son âge, et ses discours n'étaient déjà plus d'un enfant. Il était beau et plus grand qu'on ne l'est d'ordinaire à neuf ans ; il méprisait les jeux et les amusemens de son âge ; grave, sérieux, appliqué à ses devoirs, il charmait la cour qui mettait en lui ses espérances. L'infante Isabelle, plus âgée que lui de deux ans et sept mois moins quelques jours, était de même l'objet de l'attention générale [1]. Les grands leur rendaient des respects trop marqués, et qui excitèrent au plus haut degré la jalousie du roi leur frère. Sous prétexte de leur faire honneur, depuis son nouveau mariage avec Juana de Portugal, il leur avait donné à tous deux une garde de deux cents chevaux qui les suivaient partout, comme s'il eût craint qu'on ne les lui enlevât et qu'on n'en voulût disposer d'une manière préjudiciable à son autorité.

Sur ces entrefaites, la reine devint grosse. Le roi en témoigna une joie extraordinaire. Cette grossesse, qui semblait devoir faire cesser les bruits désavantageux qui avaient couru de lui, donna lieu à des soupçons plus injurieux encore ; et, après tout, comme nous ne les voyons pas se renouveler à chaque grossesse d'une reine, il fallait bien qu'ils fussent fondés sur quelque chose. On attribua généralement cet enfant à un autre qu'au roi, malgré l'adage de

[1] On a vu qu'Alfonse était né le 15 novembre 1453, à Tordesillas, et Isabelle, qui fut depuis la grande reine de Castille et de Léon, le 22 avril 1451, à Madrigal.

droit : *is pater est quem nuptiæ constant*. Nous avons parlé de Bertrand de la Cueva. Le roi n'avait pas de plus étroit confident, au grand chagrin de son premier favori D. Juan Pacheco. La Cueva, jouissant de toute la faveur du roi, voyait souvent la reine avec lui, et très souvent aussi il la voyait sans lui. La reine le recevait avec la plus grande familiarité, soit qu'elle voulût bien traiter un jeune seigneur que le roi aimait avec tant de prédilection, soit qu'un autre sentiment l'animât. On ne balança point à dire que l'enfant dont la reine était grosse ne pouvait être que de la Cueva ; que le roi, incapable d'en avoir, en avait prévu la dangereuse conséquence ; qu'il avait trop remarqué que tous les cœurs se tournaient du côté des infants héritiers présomptifs de la couronne à défaut d'héritiers directs, et qu'il n'avait pu y apporter de remède qu'en obtenant lui-même de la reine qu'elle recevrait la Cueva dans son lit. Cela est dit ainsi, sans plus de réserve, par quelques historiens[1].

La reine accoucha à Madrid, vers le milieu de mars 1462, après avoir été très longtemps et très dangereusement malade. Elle mit au monde une fille, que l'on nomma doña Juana comme sa mère. Les historiens espagnols placent communément sa naissance au mois de janvier, ou, en termes plus généraux, au commencement de cette année 1462 ; mais par le récit du savant auteur des Annales d'Aragon, on voit clairement qu'elle naquit, comme nous venons de le dire, au milieu de mars [2]. Le roi, l'archevêque de Tolède, primat du royaume, et la plupart des seigneurs de la cour, étaient dans la chambre de la reine lorsqu'elle accoucha. La naissance de cet enfant inespéré, après sept ans d'un mariage stérile, fut solennisée par l'ordre du roi comme un don du ciel. La nouvelle-née fut baptisée à l'âge de huit jours par l'archevêque

[1] Cronica del Rey D. Enrique II, ad ann.

[2] Zurita, Anales de Aragon, l. XVIII, c. 33 et 37.

de Tolède, et le roi lui choisit deux parains et deux maraines. Jean, comte d'Armagnac, ambassadeur de Louis XI, récemment monté sur le trône de France par la mort de son père Charles VII arrivée le 22 juillet 1461, et D. Juan Pacheco marquis de Villena, furent ses parains; l'infante et la marquise de Villena, ses maraines. La cérémonie du baptême fut des plus pompeuses, et D. Henri l'ordonna et y présida lui-même, comme s'il eût craint de ne pas montrer assez toute la part qu'il prenait à l'heureux événement qui lui donnait une héritière.

Au milieu de ces plaisirs, le roi créa la Cueva comte de Ledesma. Cette nouvelle faveur fut interprétée on devine comment. On disait que le roi payait par ce titre l'avantage qu'il devait à la Cueva d'être père et de confondre d'une façon aussi éclatante ceux qui l'accusaient d'impuisance.

Le roi s'empressa d'assembler les cortès à Madrid, où doña Juana étaient née et où s'étaient célébrées les fêtes du baptême, et deux mois après l'infante y fut reconnue et jurée héritière. On fit apporter la petite princesse dans son berceau; sa tante et son oncle, Isabelle et Alfonse, la première âgée de près de treize ans, et le second de neuf et demi, furent les premiers à lui prêter serment de fidélité; chaque seigneur suivit son rang; puis vinrent les députés des cités et des villes, et elle fut toujours, depuis, appelée princesse des Asturies.

La fécondité de la reine ne tarda pas à être mise à une nouvelle épreuve. Il n'y a, comme on dit, que le premier pas qui coûte. Se trouvant à Atienza dans les premiers mois de l'année suivante, le roi apprit, avec la même joie, dit-on, que la reine, qu'il avait laissée à Aranda, était grosse de nouveau; mais un accident singulier vint frustrer son espoir. La reine, qui n'avait pas apparemment les cheveux fort beaux, se les faisait peindre avec une essence de nature inflammable. Un jour qu'elle était dans sa chambre avec quelques-unes de

ses dames d'honneur, le soleil étant dans sa plus grande chaleur, elle ne prit pas garde qu'un de ses rayons, à travers sans doute quelque vitre de la fenêtre, lui donnait sur la tête, et le feu y prit. Ses dames s'empressèrent d'éteindre la flamme qui s'en dégageait en crépitant ; mais la frayeur la fit accoucher avant terme (elle était grosse de six mois) d'un enfant mort, du sexe masculin, ou, comme dit un historien, d'un *prince*, qui perdit la vie avant d'être né.

Cependant, le roi accablait tous les jours le comte de Ledesma de nouvelles faveurs. La Cueva n'était déjà que trop odieux par celles dont il était comblé et par les soupçons dont il était l'objet. Une conjuration se forma contre le favori. Don Juan Pacheco, marquis de Villena, qui voyait sa faveur diminuer auprès du roi, résolut de se servir, pour la soutenir, des restes mêmes de cette faveur, et de se joindre, pour perdre le comte de Ledesma, aux seigneurs mécontens de voir toutes les grâces se répandre sur une seule tête. Don Alfonse Henriquez, fils aîné de l'almirante de Castille, jeune homme ambitieux et violent, fier d'ailleurs de sa naissance, était à la tête de ces mécontens et y engagea son père don Fadrique Henriquez, personnage considérable par la charge d'almirante dont il était revêtu, et par les biens qu'il possédait comme petit-fils de don Fadrique, frère du roi don Pedro et de Henry II. Les comtes de Benavente et de Plasencia, et don Diego de Zuñiga, grossissaient encore ce parti, et ils y entraînèrent l'archevêque de Tolède, dont le rôle, durant tout ce règne, fut celui d'un intrigant sans élévation et sans honneur.

Ils commencèrent par publier que c'était une honte pour le royaume de souffrir sur le trône un adultère aussi infâme que celui du comte de Ledesma avec la reine ; qu'on n'était que trop convaincu de l'impuissance du roi, et du commerce criminel qu'il permettait à la reine avec le comte ; que la fille qui en était née, n'était que la bâtarde du comte de

Ledesma; que le roi l'avait fait reconnaître princesse des Asturies contre son honneur et ce qu'il devait à l'État; mais que les Castillans avaient trop de cœur pour obéir jamais au fruit de cet adultère, et trop d'équité pour ne pas prendre hautement soin de l'intérêt des infans, reste glorieux de tant de rois leurs prédécesseurs. Le manifeste, qui exprimait tous ces griefs, fut délibéré et publié à Burgos, le 9 septembre 1464.

Comme cette publication fut accompagnée d'assemblées tumultueuses et de levées de gens de guerre, on engagea le roi à réunir en diligence tout ce qu'il avait lui-même de troupes sur pied, et à opposer les armes aux prétentions des confédérés. Il prit un autre parti : il demeura tranquille à Tolède, et se contenta de s'assurer des infans, qu'il fit enfermer dans la Tour de l'Hommage (la Torre del Homenage). Mais il n'était pas besoin de cette tranquillité pour donner du courage aux conjurés; ils étaient résolus à pousser les choses à l'extrême. D. Alfonse Henriquez leur donna rendez-vous dans Tolède même, attaqua en plein jour l'alcazar, fit reculer les gardes royaux, et parvint jusqu'à la salle du trône sans beaucoup de résistance. Le roi, au premier bruit et sans rien tenter pour sa défense, sortit par une porte secrète du palais, accompagné du comte de Ledesma, et emmenant les infans, avec lesquels il se retira à Ségovie.

Les conjurés croyaient que le roi allait venir sur eux avec toutes ses troupes. Mais il aima mieux tout attendre des négociations; et, pour leur faire voir qu'il ne leur céderait point, il conféra la maîtrise de Saint-Jacques au comte de Ledesma, croyant, en l'élevant si haut, le rendre plus respectable. Cela fit un effet tout opposé. Lorsqu'ils virent qu'on donnait à leur ennemi la première dignité de l'État, et celle que le feu roi D. Juan avait destinée à l'infant D. Alfonse pour son mariage, leur ressentiment se changea en fureur. Ils perdirent toute sorte de considération, et portèrent les choses aux

dernières extrémités; ils eurent même la satisfaction de voir le peuple tout entier indigné du choix du roi, qui semblait être devenu l'ennemi de sa maison pour ne combler de ses bienfaits qu'un insolent favori.

Avant que d'en venir aux armes cependant, ils employèrent l'artifice, et essayèrent de surprendre Ségovie. La prise de cette seule place remplissait tous leurs souhaits, car elle eut mis en leur pouvoir tout à la fois la personne du roi, celle des infans, et le comte de Ledesma. On résolut de commencer par sacrifier ce dernier à la haine publique. Cependant, le marquis de Villena, qui n'avait point paru ouvertement dans le parti des conjurés, se rendit à Ségovie avec une nombreuse suite pour favoriser l'entreprise. Doña Mencia de Padilla, dame du palais de l'infante, avait promis de leur ouvrir les portes de l'alcazar royal, et l'heure de l'exécution s'approchait, lorsqu'un seigneur, homme de leur parti, touché de repentir et vaincu par ses remords, en alla découvrir au roi jusqu'aux moindres circonstances. Henri effrayé, fit mettre tout le monde sous les armes. Ce mouvement fit connaître aux conjurés qu'ils étaient découverts. Le marquis de Villena se hâta de se retirer, et le roi évita le plus grand danger qu'il eût couru de sa vie.

Les conjurés assemblés à Valladolid virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'en une rebellion ouverte. Ils publièrent un sanglant manifeste contre Henri, reproduisant leurs griefs, déjà formulés dans le manifeste de Burgos, avec plus de virulence encore et d'acrimonie; et, pour passer des paroles aux effets, l'almirante don Fadrique Henriquez fit proclamer roi l'infant D. Alfonse dans la grande place de Valladolid. Mais le peuple n'applaudit pas à cette proclamation. Il prit les armes pour s'y opposer, et les conjurés résolurent de se rendre à Burgos où ils donnèrent rendez-vous à toutes leurs troupes.

D. Henri hésita, et résolut de négocier avec les rebelles

qui, de leur côté, n'étant pas encore en état de se soutenir par la force, ne demandaient pas mieux que de l'amuser. Ils parlèrent du roi avec plus de respect, et offrirent de rentrer dans le devoir s'il voulait désavouer pour sa fille la princesse des Asturies, la déclarer fille du comte de Ledesma, ôter la maîtrise de Saint-Jacques à celui-ci, l'assurer à l'infant D. Alfonse pour le temps où il lui serait permis d'en être revêtu, et enfin le faire reconnaître par les cortès pour héritier légitime de la couronne et l'autoriser à prendre comme tel le titre de prince des Asturies.

Sur le premier chef, qui lui tenait le plus au cœur, le roi prit l'étrange parti d'ordonner une information judiciaire ou médicale, tout en soutenant, quant à lui, que la princesse des Asturies était sa fille. Le 7 décembre, les évêques de Carthagène et d'Astorga, donnèrent commission au docteur Juan Fernandez de Soria, médecin du roi, et à quelques autres personnes de rechercher si doña Juana était réellement fille du roi ou adultérine. Le docteur déclara qu'elle était fille du roi; que depuis le temps de sa naissance il avait toujours été au service et médecin de D. Henri, et que jamais il n'avait remarqué en lui aucun défaut naturel, comme le savaient Rui Diaz de Mendoza, l'évêque de Cuenca D. Lope de Barrientos son maître, Pedro Fernandez de Cordoue son gouverneur, et tous ceux qui avaient été attachés à sa personne jusqu'à l'âge de douze ans; que, sans contredit, il ne doutait pas qu'il n'eût eu un certain temps d'impuissance pour s'être énervé et perdu lui-même dans des plaisirs condamnés, comme le savaient bien également l'évêque son maître et le marquis de Villena, de telle sorte que doña Blanche de Navarre sa première femme était demeurée intacte et vierge près de lui; mais que depuis il avait recouvré sa virilité, etc. [1].

[1] ... De modo que doña Blanca de Navarra su primera muger habia quedado intacta y virgen; aunque despues recobró la potencia.

Henri soutint énergiquement lui-même l'affirmation de son médecin, et chercha en même temps, pour mieux vaincre ses ennemis, à regagner sous main le marquis de Villena, dont il redoutait surtout la puissance. Il lui fit rappeler leur ancienne amitié, les faveurs dont il s'était plu à le combler, et lui offrit la même place qu'il avait autrefois occupée auprès de lui. Villena, flatté par ces espérances, engagea ceux de son parti à se raccommoder tout de bon avec le roi à des conditions où les deux partis trouveraient une égale sûreté. On ménagea une conférence entre Cabeçon et Cigalès, où le roi devait se trouver en personne, et Villena pour ceux de son parti. D. Henri s'y rendit, se flattant d'obtenir tout de Villena, qui lui était redevable de sa fortune. Villena, qui avait plus d'esprit que le roi et qui le connaissait parfaitement, soutint les intérêts de son parti avec fermeté, et tourna le roi de tant de côtés, qu'il le fit consentir aux conditions suivantes : — Qu'on n'attaquerait plus la naissance de la princesse des Asturies ; qu'elle épouserait, avec dispense du pape, l'infant D. Alfonse, son oncle, qui serait déclaré conjointement avec elle prince des Asturies ; que le roi mettrait D. Alfonse en liberté dans douze jours, et confierait sa personne aux confédérés ; enfin, qu'il ôterait la dignité de maître de Saint-Jacques au comte de Ledesma, et que l'administration de la maîtrise leur serait conférée jusqu'à ce que l'infant eût atteint l'âge de la posséder. A ces conditions les confédérés s'obligeaient à déposer les armes, et à se ranger à l'obéissance du roi[1].

Ce traité fut signé par le roi et les confédérés, et on jura de part et d'autre de l'observer religieusement. Le roi retourna ensuite à Ségovie, où il rapporta à son conseil ce qu'il avait arrêté. Presque tout le monde convint qu'il ne pouvait rien faire de plus désavantageux ; que, pour une promesse vague et incertaine, il abandonnait des avantages réels et effectifs,

[1] Cronica del Rey D. Enrique el IV, ad ann.

qu'il allait dépendre de la foi de ses vassaux, lesquels avaient fait connaître qu'ils le trahissaient et le méprisaient tout ensemble; qu'en mettant entre leurs mains l'infant, il donnait un chef à la rébellion, et la rendait plus dangereuse. On conclut de tout cela qu'il ne fallait point exécuter un traité si préjudiciable à son autorité, et qu'il ne manquait pas de prétexte pour s'en dispenser, les rois, lui disait-on, ne pouvant jamais être contraints de traiter avec des sujets rebelles. La reine n'oubliait rien pour ramener le roi à cette résolution. Mais il fut inflexible; il ferma la bouche à tous ses conseillers, en disant que la parole des rois doit être sacrée et inviolable; qu'il avait donné la sienne, et qu'il voulait la tenir; qu'il se flattait que les confédérés auraient la même bonne foi que lui, et qu'il ne lui serait jamais reproché d'avoir allumé la guerre civile au sein de ses États. La reine, pleine de dépit, le quitta, en lui disant de se hâter donc de céder la couronne à son frère, et de se remettre entre les mains de ceux qui avaient eu l'insolence de proclamer l'infant roi à sa place.

Don Henri exécuta très ponctuellement tout ce qu'il avait promis. Il se fit remettre par le comte de Ledesma la maîtrise de Saint-Jacques; et, pour l'en dédommager, il lui fit présent de cinq villes et de trois millions cinq cents mille maravédis de pension. Il nomma l'infant administrateur de la maîtrise, le mit en liberté, et l'envoya à Sepulveda, où il le fit remettre entre les mains de l'almirante chef des confédérés. Ils se contentèrent d'abord de le mener à Plasencia comme en triomphe et de le nommer prince des Asturies. Ensuite, charmés des belles qualités d'un jeune prince qui, à douze ans, enlevait tous les cœurs, et savait déjà faire le roi, ils résolurent de le placer sur le trône et d'en chasser don Henri, qu'ils prétendaient être indigne de l'occuper par son peu de mérite, et par les crimes qu'il avait commis.

La présence de l'infant avait achevé d'entraîner les populations. On trouva dans leur sein toutes les dispositions qu'on

pouvait souhaiter pour un changement de règne ; enfin les dernières mesures étant prises, on s'assura de Tolède, de Séville, de Cordoue, de Valladolid et d'Avila. Ils étaient déjà maîtres de Burgos. Maître de la sorte des premières villes de l'Etat, l'almirante dit qu'il n'était plus temps de balancer, et qu'il fallait donner aux peuples un roi digne de leur commander. Il se transporta ensuite à Valladolid, et il y fit proclamer l'infant roi sous le nom de don Alfonse XII. Les peuples, qui avaient pris les armes peu de mois auparavant contre une pareille proclamation, ne surent répondre à celle-ci que par des acclamations et des cris de joie.

La nouvelle de la proclamation de don Alfonse, et celle de la révolte de toutes les villes considérables de l'État, frappaient de stupeur le roi don Henri, qui se trouva dans Ségovie sans troupes, sans argent et sans amis. Saisi d'une mortelle douleur, il se jeta à genoux, implora l'assistance de Dieu, protecteur des rois, et lui demanda vengeance de la rébellion de ses vassaux et du parjure qu'ils venaient de commettre. Ne se trouvant plus en sûreté à Ségovie, il se retira à Salamanque, avec la reine et la princesse des Asturies, si en désordre, et avec si peu de ressources, qu'il eût été aisé aux confédérés, dans cette première consternation, de finir tout d'un coup la guerre en s'assurant de sa personne.

Ils s'arrêtèrent à des formalités moins essentielles à leurs affaires qu'elles ne flattaient leur vengeance et leur haine. Ils conduisirent le jeune roi à Avila, et, dans une grande plaine qui est aux portes de la ville, ils firent dresser un vaste échafaud, sur lequel ils firent placer un mannequin représentant don Henri en habit de deuil, assis sur son trône, ayant la couronne sur la tête, le sceptre dans la main droite, la main de justice dans la gauche, et l'épée royale placée devant lui.

Ils se rendirent tous à cette place ayant le jeune roi à leur tête. On lut à haute voix un acte qui contenait quatre

chefs d'accusation contre don Henri, et qui le déclarait déchu et dégradé du trône. Au premier chef, qui était la supposition qu'on lui imputait de n'être pas le père de doña Juana, l'archevêque de Tolède ôta la couronne royale de dessus la tête du mannequin. Au second, qui était la reconnaissance de doña Juana pour princesse des Asturies, le comte de Plasencia lui ôta la main de justice. Au troisième, qui concernait les premières charges du royaume, conférées à des sujets indignes, le comte de Benavente lui arracha le sceptre. Enfin au quatrième, touchant l'alliance contractée avec les Maures, don Alvar de Zuñiga renversa l'effigie du trône. Aussitôt, tous les seigneurs prirent le jeune roi et l'élevèrent sur leurs épaules. On le proclama de nouveau au bruit des trompettes et des instrumens de guerre, et on le porta sur le trône, où chacun vint lui baiser la main et lui prêter serment de fidélité. Il soutint ce personnage avec une gravité mêlée de douceur et d'un air plein d'aisance et d'affabilité.

Tout le mois de juin se passa en ces diverses cérémonies, et le roi don Henri se remettait un peu de sa première frayeur, d'autant plus qu'il éprouva bientôt après que la fidélité n'était pas éteinte dans tous les cœurs. Le connétable don Miguel de Iransu, vint se ranger auprès de lui avec tout ce qu'il put trouver de gens de guerre. Don Garcia Alvarez de Tolède, comte d'Albe et de Tormes, lui amena quinze cents hommes d'armes. Le comte de Ledesma, que le roi avait créé comte d'Albuquerque, se hâta de venir joindre don Henri avec de braves soldats. Le roi commença à reprendre cœur. Il ordonna des levées de tous côtés. Il reçut du renfort de beaucoup de seigneurs restés fidèles. Enfin, il espéra se rétablir, et son armée grossissait de jour en jour.

Il envoya la reine et l'infant sur les frontières du Portugal, pour ménager une entrevue avec le roi de Portugal, frère de la reine, et en obtenir du secours. Il alla en même temps se mettre à la tête de ses troupes, et pourvut à la sûreté de la

princesse des Asturies, en la confiant, avec un corps de troupes considérables, aux habitans de Zamora, qui avaient signalé leur fidélité. La princesse fit son entrée en cette ville avec magnificence. On l'avait ornée du manteau royal. Elle était sous un poële superbe, et, quoiqu'elle n'eût que cinq ans, elle ravissait tous les spectateurs par son incomparable beauté, et par l'air charmant qu'elle avait reçu de la nature.

Le roi fit la revue de son armée et y trouva, dit-on, jusqu'à cent mille hommes. La plupart, à la vérité, n'étaient que des milices levées à la hâte, et dont il ne pouvait disposer que pour peu de jours; mais en s'en servant à propos, il eut accablé ses ennemis. Ils reconnurent eux-mêmes le danger qu'ils couraient et eurent encore une fois recours aux négociations. Le Marquis de Villena s'engagea à faire quitter à don Alfonse le nom roi dans six mois, et on convint que le traité de Cabeçon serait exécuté.

On croit que ce qui porta don Henri à cette nouvelle négociation, fut l'avis qu'il reçut que le roi de Portugal avait fait une froide réception aux envoyés de la reine. On avait autrefois parlé de marier le roi de Portugal avec l'infante doña Isabelle, et de faire épouser à don Juan son fils la princesse des Asturies. Les bruits qui couraient de la naissance de cette princesse, refroidirent le roi de Portugal, et le détournèrent de ces alliances. Don Henri craignit donc que son frère ne s'assurât du Portugal, et, comme son goût l'éloignait toujours de la guerre et de ses soins, il fut ravi de conclure ce nouveau traité.

Les confédérés n'eurent pas plutôt écarté la tempête, qu'ils méprisèrent leurs engagemens, et travaillèrent à affermir la couronne sur la tête de don Alfonse. Leur conduite détrompa une partie du peuple, et les habitans de Valladolid se soulevèrent une seconde fois contre eux, appellèrent don Henri, et le reçurent avec toutes les marques d'une joie et d'un respect profond. On ne sait si dans ce moment le jeune

roi ne témoigna point de dégoût d'une royauté si agitée, mais les confédérés lui laissèrent voir de la défiance. Un d'entre eux lui dit assez fièrement qu'ils avaient sacrifié leurs biens et leurs vies pour l'élever sur le trône, qu'ils ne doutaient pas qu'il n'eût assez de cœur et de reconnaissance pour s'y maintenir jusqu'à la mort; qu'au reste s'il lui arrivait de faire quelque faux pas, et de laisser voir un repentir indigne, ils n'hésiteraient pas à lui présenter une coupe remplie de poison et à le lui faire avaler. Don Alfonse, quoique fort jeune, avait toujours paru fort sensible à la dignité royale; selon toute apparence, il ne souhaitait pas plus qu'eux de se raccommoder avec don Henri; néanmoins il avait de l'orgueil, et il fut fort ému et grandement affecté de ces reproches.

La guerre recommença dans tout le royaume, quoique avec assez de lenteur. Le roi don Henri, toujours prêt à la terminer, écouta de nouvelles propositions que lui fit le marquis de Villena, en faveur de son frère, don Pedro Giron, maître de Calatrava. C'était un homme de cinquante ans, plein de mérite, et dont le crédit n'avait point de bornes. Villena proposa au roi de faire quitter à don Alfonse le nom de roi, et de ramener tous les dissidens à son obéissance à trois conditions : la première, que le traité de Cabeçon serait exécuté; la seconde, que le roi bannirait de la cour le comte de Ledesma et l'évêque de Calahorra son frère; la troisième, qu'il accorderait en mariage l'infante doña Isabelle au maître de Calatrava.

Don Henri, qui ne connaissait pas de plus grand bien que le repos, accepta avec joie ces propositions. On fit un nouveau traité, et on le signa de part et d'autre. Le roi parla à l'infante pour la résoudre à ce mariage. Mais Isabelle ne put souffrir sans ressentiment que le roi son frère voulût la sacrifier à l'ambition de son favori, elle qui ne croyait pas les plus grands rois de l'Europe au-dessus d'elle. Elle ne

résista pourtant pas ouvertement au roi, que ses malheurs rendaient chagrin et de mauvaise humeur; elle résolut seulement de s'y opposer par des voies indirectes. Elle écrivit à don Alfonse, et le supplia de l'arracher à une alliance si indigne. Ne recevant point de réponse favorable, elle jura à doña Béatrix de Bobadilla, l'une de ses dames d'honneur, qu'elle se tuerait plutôt que d'épouser le maître de Calatrava. Doña Béatrix parut approuver sa résolution. Elle promit même de l'y aider ; mais elle la supplia de ne prendre qu'à la dernière extrémité un si terrible parti, et lui promit, pour l'en détourner, que, le soir des noces, lorsqu'on aurait conduit les époux dans leur chambre, elle et son mari don André de Cabrera poignarderaient le maître. On ne sait ce qui serait arrivé, et tout ceci prouve à quelles intrigues singulières fut mêlée la grande reine catholique à ses débuts; on ne sait, dis-je, ce qui serait arrivé sans un événement qui vint à propos mettre ordre à tout. Le roi avait demandé à Rome une dispense des vœux du maître, et tout se disposait pour le mariage, lorsque D. Pedro Giron tomba malade à Villa-Rubia, et fut emporté en peu de jours par une fièvre maligne. On soupçonna les confédérés d'avoir avancé sa mort, parce que plusieurs d'entre eux ne voulaient point absolument de paix, et étaient fort éloignés de sacrifier leurs intérêts à l'ambition du marquis de Villena.

Le marquis, n'ayant plus de raison pressante pour pacifier les choses, et n'y voyant pas les esprits disposés, la guerre civile recommença d'une manière désavantageuse pour don Henri. Ses ennemis tenaient les plus fortes places du royaume, celles qui ordinairement donnaient la loi à toutes les autres. Il ne se passait pas de mois que quelqu'une n'abandonnât le parti du roi pour embrasser celui de don Alfonse, qui se comportait de manière à enlever bientôt à son frère ce qui lui restait de fidèles vassaux. Bien qu'il n'eût encore que quinze ans, il paraissait un homme fait. Il ne s'attachait pas seule-

ment aux exercices qui occupent les hommes de son âge même les plus avancés; il étudiait les lois et les coutumes de l'État, les droits et les priviléges des peuples; il entrait dans le détail des affaires, prenait connaissance des levées qui se faisaient, assistait au conseil toutes les fois qu'on le tenait, laissait voir un bon sens et une équité qui étonnaient les plus habiles, et soutenait tout cela avec une majesté qu'on ne se fût pas attendu à trouver dans un prince de son âge.

Don Henri se trouva si pressé, qu'il appréhenda que les confédérés ne lui enlevassent la princesse des Asturies. Il l'envoya au château de Buitrago, et donna le soin de la défendre à don Iñigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillana, qui était attaché à son intérêt le plus étroitement. Il assembla ensuite toutes ses troupes, et, fatigué d'une si longue incertitude, il commanda à don Juan de Velasco, connétable de Castille, de hasarder la bataille. Le connétable ne trouva pas à propos que don Henri y assistât. Le roi se retira dans une ville prochaine, et le connétable, suivi de tous les seigneurs et chevaliers restés fidèles au roi, et du reste de l'armée, s'avança vers les confédérés.

Les deux armées se rencontrèrent près d'Olmedo, et l'on s'attaqua de part et d'autre avec la fureur qu'inspirent d'ordinaire les discordes civiles. Le roi don Alfonse était à la tête de ses troupes : il montait un superbe cheval plein d'ardeur et couvert d'un riche harnais étincelant de pourpre et d'or. Il courait de rang en rang pour animer les siens, et leur inspirer sa valeur. Lui-même, armé de toutes pièces, n'évitait pas les occasions les plus dangereuses. La bataille fut longue et sanglante, mais confuse et tumultueuse. Il y avait plus de soldats du côté de don Henri; plus de bravoure et d'intrépidité de celui de don Alfonse. Les ailes droites des deux armées furent mises en fuite de chaque côté, cédant le champ aux ailes gauches victorieuses. La lassitude et la nuit terminèrent le combat dont chacun s'attri-

bua l'avantage. Les deux rois firent faire des feux de joie à cette occasion, chacun dans les villes de son obéissance.

Le parti du roi allait s'affaiblissant de jour en jour. Don Alfonse fit une entreprise sur Ségovie, qui eut tout le succès qu'il s'en était promis ; et il s'empara de cette place importante, dans laquelle la reine et l'infante Isabelle étaient en en ce moment. La surprise y fut si grande, que la reine n'eut que le temps de se sauver tout en désordre au château. Pour l'infante, depuis que don Henri l'avait voulu marier au maître de Calatrava, elle en avait toujours gardé du ressentiment, et elle avait entretenu avec don Alfonse une secrète correspondance. Aussi, bien loin de suivre la reine au château, elle vit les chefs de l'entreprise avec joie. Elle se hâta d'aller embrasser D. Alfonse et de le reconnaître pour roi. Les confédérés comptèrent pour un très grand avantage d'avoir retiré cette princesse des mains de don Henri.

Le reine n'était pas fort en sûreté au château de Ségovie. Don Henri l'en vint retirer à la tête d'un détachement, et il chargea l'archevêque de Séville, D. Alfonse de Fonseca, de la conduire au château d'Alarcon, et de l'y garder avec une sorte de garnison. L'archevêque avait toujours laissé voir un grand attachement aux intérêts du roi don Henri et de Doña Juana. Il se fit un plaisir et un devoir de pourvoir à la sûreté de la reine, mais il lui fit un tort considérable en menant avec lui son neveu don Pedro. C'était un jeune homme également beau, bien fait et spirituel, et la reine, disent les historiens les moins prévenus contre elle, était née avec un grand penchant pour les hommes qui lui ressemblaient. S'il était vrai, d'ailleurs, que le roi, comme on le croyait généralement, n'eût pas reçu de la nature les qualités qu'elle ne refuse pas au commun des hommes, elle devait trouver, suivant la naïve remarque d'un historien, une grande différence entre le roi et don Pedro;

différence à laquelle elle était devenue fort sensible. En effet, ceux qui ont avancé que le roi, vivement contrarié de la stérilité de sa femme, dont il s'attribuait la cause, l'avait priée, pour le bien de l'État, de recevoir dans son lit Bertrand de la Cueva, ajoutent qu'élevée dans la plus austère pureté par doña Beatriz de Noroña, la reine avait d'abord manifesté de l'horreur pour cette proposition, qu'elle avait résisté longtemps aux plus pressantes suggestions, et qu'elle ne s'était rendue que dans la crainte d'être répudiée comme Blanche de Navarre, première femme de don Henri; mais qu'ayant enfin cédé, et goûté avec la Cueva des plaisirs illégitimes, à la sollicitation même du roi son mari, elle s'était laissée emporter à son tempérament dans la suite. Quoi qu'il en soit, sa jeunesse, sa beauté, qui n'avait point d'égale, dit-on, frappèrent aisément ce jeune homme, plein d'ardeur et d'ambition. La reine, éloignée du faste de la cour qui eût pu distraire ses inclinations, réduite à mener dans un château une vie solitaire, se consola avec don Pedro des disgraces de sa fortune, et elle accoucha dans le château d'Alarcon d'un fils qui fut nommé don Ferdinand. Cela se fit d'une manière si secrète que personne d'abord n'en fut instruit, ni le roi, ni la Cueva, ni les confédérés, qui n'eussent pas manqué de publier un événement qui semblait justifier leurs manifestes. En effet, quoique la naissance de cet enfant ne conclue rien pour celle de la princesse des Asturies, c'était là toujours une assez forte présomption, de nature à mal disposer les esprits en faveur de la légitimité de la pauvre Juana, dont il aurait fallu que la mère, pour dissiper tous les doutes, fût d'une vertu exempte non seulement de crime, mais encore de soupçon.

Cependant la prise de Ségovie avait été compensée par le soulèvement de Tolède qui se mit sous l'obéissance de don Henri. Sur cette nouvelle, Alfonse monta à cheval et se mit à la tête de son armée pour aller l'assiéger. Il arriva au bourg

de Cardeñosa près d'Avila, le 1er juillet 1463, et s'y trouva si indisposé, qu'il fut obligé de s'y arrêter. Il régnait en ce temps une sorte d'épidémie en Espagne dont on prétendit qu'il avait été frappé. Son mal augmenta si considérablement, que, le 4 juillet, on désespéra de sa vie, et il mourut le 5, âgé seulement de seize ans.

On parla diversement de sa mort que plusieurs soupçonnèrent avoir été avancée par le poison. Les uns disaient que Henri n'avait trouvé que cet expédient pour se maintenir sur le trône; les autres, qui représentaient le naturel du roi comme ennemi du crime et de la violence, soutenaient que les confédérés s'étaient eux-mêmes défaits d'un prince qui ne voulait plus régner à titre de prête-nom et qui, s'il eût vécu, eût soutenu son rang, et voulu réduire à la plus étroite obéissance les vassaux qui l'avaient choisi pour leur chef. Son corps fut déposé à Arvalo, et depuis transporté à Burgos dans le monastère de Miraflores, et inhumé auprès du tombeau du feu roi don Juan son père.

La mort de don Alfonse produisit un effet très avantageux pour don Henri. Burgos imita Tolède, et le reçut avec empressement. Plusieurs autres villes rentrèrent sous son obéissance, et la fortune fit voir au roi un de ses retours heureux. Les confédérés, quoiqu'un peu surpris, ne se relâchèrent pourtant pas; ils redoublèrent de soins et de vigilance, et, ne trouvant de sûreté que dans la continuation de leur rébellion, ils résolurent de proclamer reine l'infante doña Isabelle, sœur et légitime héritière du roi don Alfonse, don Henri étant une fois déchu, selon eux, du droit de régner.

L'infante était alors âgée de dix-huit ans, et commençait à laisser voir les qualités qui ont élevé dans la suite sa réputation au-dessus de toutes les reines de son siècle. Elle avait été élevée par la reine sa mère, doña Isabelle de Portugal, dans une grande sévérité réligieuse. Isabelle, physiquement, était de médiocre taille. Elle était belle sans

afféterie, et méprisait les agrémens que donne aux jeunes personnes le désir de plaire. Elle avait de l'esprit, et ne le portait qu'aux grandes choses. Elle affectait beaucoup de gravité, parlait peu, aimait sa nation, et était jalouse de sa gloire. Elle savait le latin, le français et l'italien. Cette disposition aux belles-lettres lui faisait entretenir auprès d'elle des savans qui les cultivaient. La reine sa mère vivait encore et ne s'attachait qu'à perfectionner les grandes qualités de sa fille. Deux qualités brillaient surtout en elle : la piété et la chasteté, deux vertus très rares à la cour des rois, et d'ordinaire inséparables.

L'archevêque de Tolède fut chargé par les confédérés d'aller offrir le trône à l'infante, et il le fit en des termes extrêmement flatteurs pour elle, en lui marquant qu'il n'y avait plus qu'elle en qui la nation pût espérer pour réparer la perte qu'ils venaient de faire du roi don Alfonse. L'infante reçut cette offre avec dignité, et en témoigna tout d'abord sa reconnaissance à l'archevêque ; elle le pria de la témoigner aux seigneurs confédérés. Elle le fit souvenir toutefois que le roi don Henri était son légitime souverain et le leur ; que les sujets n'ont point l'autorité de changer de roi, ni de les déposer ; elle ajouta qu'elle ne voulait pas qu'il pût lui être jamais reproché d'avoir voulu monter sur le trône durant la vie de son seigneur ; que, s'ils voulaient en croire ses conseils, et continuer à lui donner des marques de leur affection, ils retourneraient à l'obéissance du roi, et l'engageraient seulement à la reconnaître princesse des Asturies pour régner après sa mort. Elle finit en les assurant qu'elle n'était possédée par aucune ambition personnelle, et que ce n'était pas la soif de régner qui lui faisait demander au roi son frère cette reconnaissance, mais seulement l'envie de répondre à leurs vœux, en ne souffrant pas que la couronne de Castille s'égarât sur une tête ou étrangère ou illégitime.

L'archevêque porta cette réponse aux confédérés, et leur

inspira tant d'admiration pour Isabelle, qu'ils élevèrent jusqu'au ciel le mérite et la vertu de la princesse. Ils approuvèrent sa résolution, et le marquis de Villena les y poussa de toutes ses forces, et ils se déterminèrent à suivre son avis. Le marquis n'avait point d'autre but que de parvenir à la dignité de maître de Saint-Jacques, que la mort de don Alfonse mettait le roi en liberté de conférer. C'était son ambition du moment, et il fit demander au roi secrètement la maîtrise vacante. En même temps les confédérés envoyèrent à D. Henri des députés chargés de lui offrir de le reconnaître pour roi, et de désarmer, à la condition que lui-même reconnaîtrait et ferait reconnaître l'infante Isabelle pour princesse des Asturies.

Le roi tint conseil à Madrid sur ces propositions, et jamais matière plus importante ni plus délicate tout ensemble n'avait été agitée. Il s'agissait d'un côté de rendre le calme et la tranquillité à tout le royaume qui gémissait depuis six ans dans les malheurs d'une guerre civile. De l'autre côté, il fallait déshériter une enfant innocente, la couvrir pour jamais d'une infamie indélébile, elle, la reine sa mère, et le roi lui-même, qui de cette manière avouerait sa propre turpitude.

Tous les esprits cependant penchaient de ce côté, las des malheurs de la guerre, ou gagnés par les confédérés, ou persuadés de la justice de leur cause. Le roi résista longtemps, et soutint avec fermeté que doña Juana était sa fille : mais on l'écouta à peine, et don André de Cabrera son majordome, secret partisan de l'infante, lui représenta que tout le royaume était convaincu de l'opinion contraire, que les forces royales diminuaient de jour en jour, que les confédérés étaient les maîtres de la plus grande partie du royaume ; et que si l'on rejetait la démarche qu'ils venaient de faire, le roi devait s'attendre à tout.

Vaincu par ces raisons, et emporté par cet amour du

repos qui le domina toute sa vie, Henri souscrivit enfin à l'exhérédation de doña Juana. On fit un nouveau traité, par lequel, reconnu roi de Castille et de Léon par les confédérés, Henri leur accorda une amnistie générale. Il promit de reconnaître sa sœur doña Isabelle princesse des Asturies, et s'engagea à lui faire prêter un serment solennel en cette qualité par les cortès générales du royaume. Il fut convenu que la princesse ne se marierait que par l'avis et du consentement du roi, qui s'engagea de renvoyer dans quatre mois en Portugal la reine sa femme et sa fille, qu'on ne qualifia plus, l'une qu'infante de Portugal, l'autre que fille de cette infante. Le roi déclara qu'il ferait dissoudre par le pape le mariage qu'il avait contracté avec la première. En même temps il conféra la dignité de maître de l'ordre de Saint-Jacques à don Juan Pacheco, marquis de Villena.

Le royaume prit une face nouvelle après la signature de ce traité. Le roi se rendit à Cadahalso, où la nouvelle princesse des Asturies, suivie de tous les seigneurs de son parti, vint trouver son frère le 19 septembre 1468. Elle baisa la main du roi qui la salua en cette qualité. D. Antoine Veneris, évêque de Léon, légat du Saint-Siége en Espagne, assista à cette entrevue, où les seigneurs des deux partis reconnurent Isabelle pour princesse des Asturies. Le légat les délia de tous les sermens qu'ils pouvaient avoir faits ci-devant à d'autres qu'à Isabelle, à savoir ceux qu'ils avaient prêtés à Juana en 1462.

Une profonde tranquillité succéda à cette cérémonie, et l'on attendit la convocation des cortès pour l'exécution des autres articles du traité.

Il ne resta, dans le parti de la reine et de doña Juana, que les maisons de Valasco, de Mendoza et de Fonseca. La défection de toutes les autres sembla redoubler leur attachement pour la reine et l'infante déshéritée. Le marquis de Santillana et l'évêque de Siguenza son frère, ne croyant pas la jeune

princesse en sûreté à Buitrago, la conduisirent à Guadalajara, où ils s'enfermèrent avec elle, résolus de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Don Louis Hurtado de Mendoza, en vertu d'une procuration de la reine, qui se disait tutrice de sa fille, et qui, au défaut du roi dont elle était abandonnée, priait Dieu de lui servir de père, fit à Villa-Rubia une protestation solennelle contre tout ce qui s'était passé à Cadahalso, et en appela même au Saint-Siége de la dispense que le légat avait donnée du serment fait à doña Juana; princesse infortunée, dit un historien, qui n'approchait de l'âge de raison qui pour sentir le poids de ses malheurs.

Cependant la reine ne se croyait pas hors de surprise au château d'Alarcon. Elle tremblait à tout moment qu'on ne l'en vînt enlever pour la reléguer en Portugal. Elle remarqua que l'archevêque de Séville, qui voyait le royaume pacifié et tous les esprits tournés du côté d'Isabelle, n'était plus si attaché à ses intérêts, et la faisait garder avec plus de soin. Elle s'imagina qu'il avait dessein de faire sa paix à ses dépens, et de la livrer aux confédérés pour faire ses conditions meilleures; et, ne pensant qu'à se tirer d'entre ses mains, à quelque prix que ce fût, elle communiqua ses craintes à don Louis de Mendoza, jeune seigneur, qui, le bruit en courut, avait pour elle plus que l'attachement d'un sujet. Mendoza réussit à la mettre en liberté, par un moyen singulier et romanesque. Il corrompit à force d'argent quelques-uns des gardes de la reine, par lesquels il lui fit tenir une corbeille et des cordes. Il se rendit la nuit, à l'heure marquée, au pied de l'appartement de la reine, qui donnait sur les fossés du château, et doña Juana se mit dans la corbeille que les gardes descendirent par la fenêtre. Ayant lâché la corde dans la pensée que la reine était parvenue jusqu'en bas, doña Juana tomba rudement dans le fossé, et se blessa dangereusement au visage et au pied. Don Louis, au désespoir, la releva, la fit monter en litière, et la conduisit avec son escorte à

Guadalajara, où elle se trouva, non sans beaucoup de joie et de plaisir, réunie à sa fille.

L'archevêque de Séville, blessé que la reine se fût fait enlever d'entre ses mains, lui qui prétendait n'être que son protecteur, se joignit aux confédérés. D'un autre côté, une grande quantité de nobles et de chevaliers attachés aux maisons de Mendoza et de Velasco, touchés de pitié du sort des deux princesses, grossirent leur parti, qui devint assez considérable pour faire craindre aux confédérés une seconde guerre civile. Le maître de Saint-Jacques, dont l'ambition était satisfaite, ne désirait plus que la paix, craignant dans une révolution quelque changement en sa fortune. Il s'aboucha avec les seigneurs de Velasco et de Mendoza, et ils convinrent qu'il fallait terminer tous ces différens, en faisant épouser la princesse des Asturies à don Alfonse V, roi de Portugal, et doña Juana à don Juan, prince de Portugal, fils aîné de don Alfonse, à condition que si la princesse des Asturies n'avait point d'enfans, doña Juana serait son héritière. Il y avait deux avantages considérables dans l'exécution de ce traité. Le premier, que, suivant toute apparence, don Alfonse qui était fort âgé, n'aurait point d'enfant de doña Isabelle. Le second, que le Portugal serait uni à la couronne de Castille. Par là toutes les difficultés étaient levées, et l'on se croyait sûr que les princes portugais accepteraient ces conditions avec empressement.

Quoi qu'il semblât que chacun dût trouver son compte à ce traité, il ne plut néanmoins à aucun des deux partis. La princesse des Asturies ne voulait point épouser un homme veuf, d'un âge et d'une humeur si différens des siens, et lorsqu'on parla à la reine de se rendre sur les frontières de Portugal, elle s'imagina qu'on avait pris ce prétexte pour l'y laisser comme répudiée. Elle communiqua cette pensée à sa fille qui n'avait que neuf ans, mais qui devenait tous les jours plus belle et plus distinguée. Elles refusèrent en

conséquence de quitter Guadalajara. Velasco et Mendoza, irrités de cette défiance, les menacèrent de les abandonner. Cela ne changea point leur résistance; et ces seigneurs, s'accommodant à leur idée, attendirent du temps le changement de leur volonté.

La princesse des Asturies, de son côté, pensait à se marier à sa fantaisie. L'archevêque de Tolède lui avait proposé le prince de Girone, fils aîné de don Juan II, roi d'Aragon, et don Gutier de Cardenas, maître-d'hôtel de la princesse, passa en Aragon pour négocier cette alliance.

Cependant, la conduite équivoque de la sœur du roi lui donna à penser; des doutes et des regrets l'assaillirent; il se souvint avec douleur à quel prix il avait acheté cette tranquillité dont il était si amoureux. L'horreur d'avoir désavoué sa fille, et de n'avoir pu faire ce désaveu sans avouer sa propre honte, sans confesser qu'il avait prostitué sa femme; la tendresse qu'il conservait pour la reine et surtout pour doña Juana, qui de jour en jour en devenait plus digne, tout cela lui donna de si grands remords, qu'il se repentit de ce qu'il avait fait et forma le projet de le réparer. Don Pedro de Velasco et l'évêque de Siguença, deux des plus zélés partisans de la reine et de sa fille, ne cessaient pas de le solliciter pour elles. Ils se plaignaient de la violence qu'on lui avait faite, ils entraient dans sa douleur, et le roi sentait redoubler sa honte, en voyant qu'il y avait dans ses États des seigneurs qui lui avaient montré son devoir, et qui avaient eu plus de tendresse et de générosité qu'un mari et qu'un père. Il les vit donc non seulement d'un bon œil, il eut encore avec eux de secrètes conférences, et l'on y prit les mesures qui pouvaient relever le parti de doña Juana, sans exposer l'État à une révolution.

Deux ambassades, qui arrivèrent en même temps à la cour, avancèrent l'exécution de ces projets. Le roi de Portugal envoyait la première, et demandait que, conformément au

dernier traité, on accordât en mariage, à lui l'infante doña Isabelle, au prince de Portugal doña Juana. La seconde ambassade venait de la part de Louis XI, roi de France, et de Charles son frère duc de Guienne. Quatre ambassadeurs la composaient : le comte d'Albi et le seigneur de Torci au nom du roi Louis, le comte de Boulogne et le seigneur de Malicorne au nom du duc de Guienne. Envoyés par le roi le plus rusé et le moins scrupuleux de son siècle, ces ambassades avaient des instructions tout à fait délicates. Elles portaient qu'ils examinassent attentivement en quel état était la maison royale de Castille, quels seigneurs composaient le parti le plus puissant, et de se régler sur la situation des affaires pour demander en mariage, au nom du duc de Guienne, ou doña Isabelle ou doña Juana.

Comme ils ignoraient le retour du roi vers cette dernière, et qu'au contraire on ne parlait que de la déclaration qui devait se faire, aux premières cortès, de doña Isabelle pour princesse des Asturies, ils n'hésitèrent pas à la demander au roi pour le duc de Guienne ; le roi reçut très favorablement ces deux ambassades, et, dissimulant encore, il les renvoya à sa sœur qui accompagna son refus formel des deux côtés de tout ce que la politesse et sa finesse naturelle purent lui inspirer pour en adoucir l'effet. Elle ne put alléguer des deux parts que des prétextes ; mais on ne fut pas longtemps à en démêler la véritable raison. On apprit la négociation de Gutier de Cardenas à la cour du roi d'Aragon, et que celui-ci venait de nommer don Ferdinand prince de Girone, son fils, roi de Sicile pour le rendre plus digne de ce mariage, et le faire mieux accueillir des Castillans. Les négociations secrètes de Cardenas avec le roi d'Aragon avaient commencé en février 1469, Isabelle étant à Ocaña avec le roi son frère. Henri partit, vers la fin de ce mois, pour l'Andalousie, et il était à Séville lorsque les clauses du mariage d'Isabelle et de Ferdinand furent arrêtées le 5 mars, à Cervera, par le roi

de Sicile et les fondés de pouvoir d'Isabelle. Le roi d'Aragon les confirma le 26 du même mois durant la tenue des cortès de Saragosse, et Isabelle fit disposer toutes choses en Castille pour célébrer son mariage avec l'Aragonais avant que Henri pût y mettre obstacle par son retour ou autrement.

Diverses circonstances toutefois retardèrent la célébration du mariage, et ce ne fut aussi que quelques mois après que toutes les conditions en eurent été convenues, que la nouvelle en parvint au roi. Henri en fut informé en même temps que du départ d'Isabelle d'Ocaña pour Valladolid, où devait s'effectuer la cérémonie des noces, par une lettre de sa sœur en date du 8 septembre[1].

Le secret étant divulgué de ce mariage, il y avait péril en la demeure, et il fallait en hâter la conclusion ou se préparer à surmonter des obstacles peut-être invincibles. Quelque pressé que fût Ferdinand de venir prendre possession de sa fiancée, il ne fut prêt que le mois suivant, et lorsque déjà le roi de Castille avait donné des ordres pour empêcher la consommation de l'union convenue. Averti des mesures prises par le roi, Ferdinand résolut de se rendre incognito, et le plus tôt qu'il lui serait possible, à Valladolid, où Isabelle l'attendait avec sa mère la reine veuve. Il entra en Castille déguisé, avec quatre compagnons seulement, montés comme lui sur des mules rapides : D. Ramon de Espés, D. Gaspar, son frère, Pedro Nuñez Cabeza de Vaca et Guillen Sanchez. Il venait ainsi furtivement s'emparer de sa future, et partager le lit de celle dont il devait plus tard partager le trône et la souveraineté des deux mondes. Il arriva le 6 octobre, dans la nuit, à Burgo de Osma, et de là, par Gumiel, il passa à Dueñas, le 9. Il s'y reposa quatre jours, et, le 14, rendu à Valladolid, le roi de Sicile pu voir Isabelle sans être connu. Gutier de Cardenas la lui montra dans la foule des courti-

[1] On peut voir cette lettre tout au long dans la Cronica del Rey D. Henrique IV, d'Enriquez del Castillo, c. 136.

sans; il parut devant elle et lui baisa la main, s'entretint avec elle et l'archevêque de Tolède environ deux heures, puis l'un et l'autre, avec toute la cour, passèrent à Dueñas, où le mariage fut célébré sans pompe et sans bruit, le 18, dans la maison de D. Juan de Vivero, commandeur général de Castille. Le lendemain cette union fut rendue publique, et Isabelle en envoya les articles à signer au roi, avec une lettre par laquelle elle l'assurait qu'elle n'avait eu en vue, en le contractant, que le bien de l'État; qu'elle le suppliait de l'approuver, n'ayant d'autre désir et volonté, elle et son nouvel époux, que de servir à toujours sa seigneurie avec un amour et un attachement à toute épreuve[1].

Le roi fut frappé comme d'un coup de foudre en recevant cette nouvelle à Séville, le 30 octobre, et il en partit aussitôt pour Ségovie. Quoique depuis quelques mois déjà il eût été plusieurs fois averti de ce qui se préparait, il n'avait pas cru qu'Isabelle oserait achever une affaire si importante à son insu et malgré lui. Il éclata en récriminations, et résolut de revenir, sans retard et avec éclat, sur l'acte par lequel il avait exclu de sa famille et du trône la fille de la reine doña Juana, acte dont il avait déjà précédemment, et avant qu'Isabelle lui eût donné un si grave motif de plainte contre elle, l'intention secrète de révoquer les résolutions. Il refusa donc de signer le contrat d'Isabelle où elle était nommée princesse des Asturies. Il s'écria qu'elle était une perfide, et qu'ayant violé le traité de Cadahalso, qui lui prescrivait de ne point se marier sans son consentement, il ne la reconnaissait plus pour sa sœur. Il ajouta que Dieu n'avait pas permis que ce traité subsistât, parce qu'il était manifestement injuste; que doña Juana était véritablement sa fille, et qu'il n'y avait point d'autre héritière légitime qu'elle, des couronnes de Castille et de Léon.

[1] Del Castillo, Cronica del Rey D. Enrique IV, c. 136 et seq.

Ferdinand et Isabelle s'étaient attendus à ces plaintes; ils ne s'en effrayèrent pas; ils se contentèrent de fortifier les places dont ils étaient les maîtres, d'augmenter, autant qu'ils le pouvaient, le nombre de leurs partisans, de s'assurer à tout événement des forces du roi d'Aragon, leur père, et d'attendre du temps un changement dans les dispositions du roi à leur égard. Ils se fortifièrent surtout à Dueñas, où ils avaient avec eux la reine veuve, l'almirante de Castille, l'archevêque de Tolède, et beaucoup de seigneurs et de chevaliers, et où ils établirent comme leur cour et le foyer de leurs intrigues.

Les ambassadeurs français, voyant ce retour de fortune pour doña Juana, et n'ayant plus rien à espérer d'Isabelle, demandèrent au roi la première en mariage pour le duc de Guienne. Le roi leur répondit favorablement, et en peu de jours le mariage fut conclu. Ils se transportèrent à Guadalajara, pour y rendre leurs respects à la reine et à doña Juana. Ils souhaitèrent, et le roi entra dans leur sentiment, que, pour détruire les idées que le traité de Cadahalso avait laissées dans les esprits, une nouvelle assemblée des cortès reconnût de nouveau doña Juana princesse de Asturies et lui prêtât serment en cette qualité [1]. Le rendez-vous général fut donné au val de Lozoya, dans une vaste et belle prairie où des estrades et gradins furent élevés pour la tenue de l'assemblée. Le roi, la reine, doña Juana, les ambassadeurs français, le maître de Saint-Jacques, le connétable de Velasco, le marquis de Santillana et tous les seigneurs attachés au parti du roi s'y trouvèrent. Le roi y fit lire deux actes. Le

[1] Le cardinal d'Arras, l'un des ambassadeurs français, jugeant par ces premiers faits et gestes, entachés de beaucoup de perfidie et peut-être de legèreté, la future grande reine de Castille et de Léon, décocha contre elle des paroles, dit Enriquez del Castillo, plus dignes par leur peu de mesure d'être passées sous silence qu'écrites : — disparó aqui algunas palabras contra la princesa doña Isabel, por su desmesura mas dignas de callarse que de escribirse. — Mais c'est là une appréciation de courtisan qui cache les justes griefs moraux contre l'usurpation quand l'usurpation est consommée.

premier était une exhérédation de doña Isabelle; le second, une institution en faveur de doña Juana. Le comte d'Albi, l'un des ambassadeurs de France, se leva ensuite, et dit au roi que les rebelles de son royaume, ayant plusieurs fois fait courir des manifestes injurieux sur la naissance de doña Juana, il le suppliait d'en dissuader l'assemblée par un témoignage authentique que personne ne pût révoquer en doute. Le roi et la reine se levèrent aussitôt, et jurèrent l'un après l'autre, solennellement, que doña Juana était leur fille. Après quoi, elle fut reconnue cérémonieusement pour princesse des Asturies par tous les seigneurs et les députés des villes présens, qui lui baisèrent la main en cette qualité; et, peu de jours après, les ambassadeurs la fiancèrent à Tolède au nom du duc de Guienne. Ils partirent ensuite pour retourner en France, d'où le duc de Guienne devait venir avec eux en Espagne épouser la princesse des Asturies.

Ferdinand et Isabelle, ou, comme parlent les historiens castillans, le roi et la reine de Sicile, apprirent à Dueñas ces circonstances avec beaucoup de chagrin; mais ils ne s'en laissèrent pas abattre et ne changèrent rien à leur conduite. Bien plus, la fortune sembla agir de concert avec eux pour empêcher un mariage dont les suites pouvaient être si contraires à leurs projets ambitieux. Le duc de Guienne mourut tout à coup, au moment d'entreprendre le voyage d'Espagne. Sur ces entrefaites, la reine de Sicile accoucha à Dueñas d'une fille le 1er octobre, et, quoique le roi eût désapprouvé le mariage d'Isabelle, il eut le chagrin de voir les Castillans témoigner leur joie de cette naissance. Ces témoignages même l'irritèrent, et il publia son dessein de chasser absolument de ses terres le roi et la reine de Sicile. Mais sa propre indolence et les remontrances des grands, qui craignaient de voir le royaume déchiré par de nouvelles guerres civiles, ou qui, dans le fond du cœur penchaient peut-être pour Isabelle, le retinrent. De nouveaux chagrins d'ailleurs vinrent

en ce moment l'accabler. Il fut enfin informé, à n'en pouvoir douter, des infidélités de la reine sa femme. Elle était venue près de son mari avec don Pedro de Fonseca, et il lui avait été impossible de cacher ses amours avec ce seigneur. Le roi en apprit tout le détail. Il sut que la reine en avait eu deux fils pendant son séjour à Guadalajara, et qu'on les élevait dans le monastère de Santo-Domingo-el-Réal, à Tolède, dont l'abbesse était sœur de l'archevêque et tante de don Pedro. Mais telle était la faiblesse ou l'absence de sens moral du roi, qu'il se contenta de bannir de la cour l'amant de la reine, et continua de vivre avec elle comme si de rien n'eût été.

Les déportemens avoués de la reine ne firent surtout rien perdre au roi de sa tendresse pour la princesse des Asturies. Quoiqu'elle ne fût que dans sa neuvième année, il résolut de la marier, la mort venant de lui enlever son fiancé le duc de Guienne, et il lui choisit un mari dans sa propre maison. L'infante de Castille, doña Catalina, tante du roi, n'avait laissé de son mariage avec don Henri, infant d'Aragon, qu'un fils unique, à qui l'on avait donné le nom de son père, et que, par l'ordre même du feu roi, on appelait infant d'Aragon. Il était âgé de vingt-cinq ans, et on l'appelait aussi l'infant Fortuna. Le roi le fit venir à Tolède, et résolut de le marier à la princesse des Asturies. Mais ce mariage échoua encore, par suite de l'orgueil et des prétentions qu'Enrique Fortuna afficha tout d'abord ; il se croyait déjà roi de Castille et de Léon, et l'on raconte qu'à la première réception de la cour, ayant présenté sa main à baiser à l'un des chevaliers qui l'entouraient, ce qui appartenait seulement aux rois ou à leurs héritiers, le chevalier prit sa main, et l'examinant sans la baiser, lui dit en souriant : —« Vous avez, en effet, seigneur infant, une main très belle. » Le maître de Saint-Jacques fut celui qui s'opposa le plus vivement au mariage de la princesse avec l'infant, qui lui avait déplu au

premier abord, et il en dissuada le roi complétement par son ascendant (1473) [1].

La reine de Sicile, qui avait gagné jusqu'aux domestiques les plus affidés du roi, fut instruite de son mécontentement et prit ce temps là pour le supplier d'oublier celui qu'elle lui avait donné et lui permettre de lui baiser la main. On ajouta de sa part qu'elle prendrait avec lui des mesures certaines pour tirer un si grand roi de la tyrannie d'un de ses sujets. D. Henri, à qui l'on répéta souvent les mêmes discours et à qui le maître devenait insupportable de jour en jour, consentit enfin à voir sa sœur. Elle se rendit à Ségovie, où elle témoigna au roi une soumission si tendre et si respectueuse, et où elle tourna son esprit si adroitement, qu'il promit d'approuver son mariage. Il permit au roi de Sicile de venir lui rendre ses respects. Celui-ci accourut à Ségovie où Henri le reçut favorablement. Les deux rois parurent en public dans une parfaite intelligence. Don André de Cabrera, majordome, obtint la permission de leur donner à manger. Le repas était à peine fini que le roi se trouva mal. Il vomit, sentit un grand feu dans le corps, et fut attaqué d'un flux de sang qui lui fit perdre insensiblement toutes ses forces. Bien des gens soupçonnèrent qu'il avait été empoisonné. Les partisans de la princesse des Asturies publièrent que le majordome avait fait le coup dans l'intérêt de la reine de Sicile (sa femme était dame de palais d'Isabelle), afin, disait-on, que le roi n'eût pas le temps de se déclarer pour sa fille, et qu'il mourût dans un moment où il était dans les meilleurs termes avec sa sœur. La reine de Sicile, au contraire, disait et faisait dire que les amis de doña Juana avaient empoisonné le roi, parce qu'ils voyaient que la vérité l'emportait enfin dans son esprit sur l'imposture, et qu'il se tournait de ce côté. Cependant, elle profita de la faiblesse où était le roi,

[1] Enriquez del Castillo, Cronica del Rey D. Enrique IV, ad ann.

pour le supplier de révoquer la dernière disposition qu'il avait faite en faveur de doña Juana, et d'instituer pour ses héritiers elle et le roi de Sicile. Elle fit joindre à ses sollicitations celles des plus grands seigneurs qui se trouvaient auprès du roi. Malgré l'empressement de tant de gens et l'état fâcheux où se trouvait Henri, qui était, pour ainsi dire, à la discrétion de sa sœur, il demeura toujours ferme et refusa absolument de les satisfaire.

Cependant le roi se trouva un peu mieux, et se fit transporter à Madrid, dont il croyait que l'air lui serait meilleur. Il y apprit avec joie la mort du maître de Saint-Jacques, dont la puissance lui était devenue redoutable. Il reçut néanmoins très favorablement don Diego Lopez Pacheco, marquis de Villena, son fils, et celui-ci sut si bien s'accommoder à l'humeur du roi, qu'il lui donna toute sa confiance. Comme il se sentait affaiblir, il manda à Madrid la princesse des Asturies et donna le commandement des troupes qui étaient auprès d'elle au marquis. Cette princesse entrait dans sa quatorzième année. La persécution acharnée dont elle était l'objet révoltait tous les cœurs généreux et les tournait en sa faveur. L'histoire impartiale doit dire que, si le malheur qui s'était attaché à sa vie allait jusqu'à lui rendre peut-être sa naissance suspecte à elle-même et à lui faire douter de l'honneur de sa mère, jamais malheur ne fut moins mérité. Elle n'était pas seulement la plus belle des filles des rois de la Péninsule; elle en était la plus noblement douée. Elle avait une grandeur d'âme que les divers changemens de sa fortune n'altérèrent jamais; toujours douce, égale et soumise à la Providence, elle avait toutes les bonnes qualités de son sexe, et n'en avait presque aucun des défauts. La grâce et le charme de son parler, de l'aveu des historiens les plus hostiles à ses droits, étaient tels qu'ils lui attachaient les volontés de tous ceux que le féroce égoïsme n'éloignait pas de sa cause, et que ses plus grands ennemis, en lui dis-

putant sa naissance, avouaient qu'elle en était digne. Elle ne commença à connaître la raison que pour sentir un malheur aussi triste que singulier. Élevée en fille de roi, reconnue deux fois héritière de la couronne, elle apprit que la moitié de l'Espagne lui donnait un autre père que le roi, et que, pendant qu'elle était comme adorée à Madrid, on ne l'appelait pas autrement à Valladolid que la fille de l'adultère ou la Beltraneja, du nom de son père présumé. Ainsi, pour les uns elle sortait d'une longue suite de rois, pour les autres elle n'était que le fruit d'une infâme prostitution. Rien ne lui était caché des bruits qui couraient sur sa naissance, comme pour la rendre plus malheureuse, entre le roi et Bertrand de la Cueva, qu'on lui donnait également pour pères, près d'une mère à qui elle n'osa peut-être jamais parler du doute de sa naissance, et dont la conduite publique ne semblait justifier que trop bien ce qu'on en disait.

Le roi cependant s'affaiblissait chaque jour à vue d'œil, et chaque jour aussi l'habile intrigue ourdie pour déposséder sa fille faisait un nouveau progrès. Le connétable de Velasco, qui, jusque-là, avait été fortement attaché au parti de la princesse, ou gagné par la reine de Sicile ou ayant changé de sentiment, se joignit au cardinal-évêque de Ségovie, et ils allèrent ensemble trouver le roi. Ils lui dirent que les momens étaient précieux, et qu'il devait songer au bien et au repos de l'État; que l'opinion générale voulait que doña Juana ne fût pas sa fille; qu'il terminerait tous les différends et rendrait la paix à l'Espagne s'il lui plaisait de le déclarer et d'instituer la reine de Sicile pour son héritière. Le roi répondit avec plus de fermeté qu'on ne l'avait attendu de lui, que les lois avaient pourvu à la succession de l'État et que la princesse des Asturies était véritablement sa fille. Cette fermeté déplut au connétable, et l'on assure qu'il soutint au roi que cela n'était pas vrai, et qu'il n'avait pu être le père de la princesse. Accablé de son

mal et de son chagrin, le roi ne témoigna aucun ressentiment au connétable de son manque de respect et se contenta d'assurer de nouveau que doña Juana était sa fille.

Les seigneurs crurent qu'il serait plus ébranlé par son confesseur. C'était le prieur de Saint-Jérôme de Madrid, don Pedro Mazuelo, homme considérable et d'une grande piété. Ils l'exhortèrent à engager le roi à faire une déclaration si nécessaire au repos de l'État. Le prieur alla trouver le roi, qui était si sec et si maigre qu'on ne le reconnaissait plus. Il avait de fréquens vomissemens, et il était aisé de prévoir qu'il ne pouvait aller loin. Le prieur lui remontra l'état où il était, qu'il allait paraître devant Dieu, et qu'en ce dernier moment il songeât au compte qu'il lui faudrait rendre de tout le sang qui serait versé en Espagne, par l'effet de son iniquité persistante.

Le roi, qui se sentait mourir, manda aussitôt le secrétaire d'État don Juan d'Oviedo, et lui dicta son testament. Il y exposa que, près d'aller subir le jugement de Dieu, il devait à la vérité de déclarer que doña Juana était bien réellement sa fille, quoi qu'on en eût pu dire, et, par conséquent, la légitime héritière de la couronne.

Il nomma pour ses exécuteurs testamentaires le cardinal-évêque de Ségovie, le marquis de Villena et le duc de Benavente. Il signa ensuite son testament, et, peu de jours après, il mourut sans laisser voir ni trouble ni remords. Il était âgé de quarante-et-un ans. Sa maladie l'avait tellement amaigri que, plus d'un mois avant sa mort, il n'avait l'air que d'un squelette. Son corps fut d'abord déposé au monastère du Paso, puis transporté à Guadalupe.

Le marquis de Villena, qui se défiait de la fidélité des habitans de Madrid, avait envoyé la princesse des Asturies à Escalona, où elle était avec la reine, sa mère, lorsque le roi mourut. Après avoir pourvu à la sûreté de Madrid, il se transporta à Escalona, suivi des principaux seigneurs, parmi

lesquels étaient don Alvar de Zuñiga, duc d'Arevalo, don Rodrigue Tellez Giron, maître de Calatrava, don Juan Giron, comte d'Urueña, et un très grand nombre d'autres seigneurs aussi considérables. Ils allèrent tous baiser la main à doña Juana et la reconnurent pour reine de Castille. Elle fut proclamée le jour même à Escalona, aux cris et aux acclamations du peuple. Un grand nombre de villes se déclarèrent de son parti, entre autres Burgos, Toro et Zamora, trois des plus importantes cités de la Castille-Vieille.

D'un autre côté, le roi était à peine expiré, que le connétable de Velasco, les archevêques de Tolède et de Séville, les ducs d'Albe et d'Albuquerque, et un grand nombre d'autres seigneurs prirent le chemin de Ségovie, où ils saluèrent, comme reine et roi de Castille et de Léon, doña Isabelle, reine de Sicile, et don Ferdinand, son mari. Tolède, Séville, Valladolid, Avila et toutes les provinces du sud les reconnurent pour rois. Ce qui surprit le plus dans ce coup de théâtre, ce fut de voir parmi les plus empressés à les reconnaître pour tels, don Bertrand de la Cueva, duc d'Albuquerque, que tout le monde appelait le père de la reine doña Juana. On disait que, s'il l'était véritablement, il n'était pas naturel qu'il contribuât à chasser du trône sa propre fille, et que, s'il ne l'était pas, il n'y avait aucune générosité à lui d'abandonner le parti qu'il avait jusque-là soutenu. Mais l'histoire est pleine de ces mystères; et l'on s'arrête étonné devant ces insolubles problèmes du cœur humain. Les conjectures seules sont ici permises, et l'on se demande ce qu'était cet homme : un juste ou un ambitieux, qui, jugeant que doña Juana, reine, était intéressée par sa propre gloire à l'écarter de la faveur, se rangeait du parti le plus fort, pour s'y ménager, par le mérite d'une option inattendue, les chances d'un rôle en rapport avec celui qu'il avait joué sous le feu roi; et malheureusement tout porte à opter pour cette dernière hypothèse.

Quoi qu'il en soit du duc d'Albuquerque, même dès ces commencemens le parti d'Isabelle était sans comparaison le plus fort ; et, quelque peu de certitude qu'il y eût aux soupçons de la naissance de la malheureuse Juana, on doit ce témoignage à la vérité, que ceux qui suivaient son parti n'en étaient pas eux-mêmes bien convaincus. Il était seulement aisé de prévoir que la Castille allait être déchirée par ces deux partis. La fermeté du feu roi à nommer doña Juana sa fille jusqu'au dernier soupir, et le privilége de sa naissance arrivée sous le voile d'un mariage légitime, étaient de puissantes raisons pour elle, si les raisons et le droit eussent été de quelque poids en cette occasion pour conjurer les malheurs qu'on prévoyait. Le premier soin des rois Ferdinand et Isabelle fut de tâcher de gagner le marquis de Villena, qui était le chef du parti, et le maître de livrer doña Juana. Ils le firent sonder par un émissaire, et ne le trouvèrent pas impraticable. Le marquis était tout prêt à reconnaître pour roi celui qui l'élèverait le plus haut : c'était l'ambition seule qui l'attachait à la reine doña Juana. Il offrit de changer de parti si on voulait le faire maître de Saint-Jacques. Le roi et la reine s'y montrèrent disposés, mais ils voulurent qu'il commençât par mettre Juana, pour ainsi parler, en sequestre. Comme cette démarche lui aurait ôté toute la confiance de son parti, il exigea que la collation de la maîtrise la précédât. Le roi et la reine le refusèrent, doutant peut-être que Villena pût ou voulût ensuite tenir sa parole, et la négociation fut rompue.

La guerre commença de part et d'autre avec assez de vigueur. Villena, qui voyait à ses ennemis presque toutes les forces du royaume, les voyait encore soutenus du roi d'Aragon, père de don Ferdinand, et il jugea qu'il ne pourrait maintenir la reine doña Juana par ses propres forces. Il s'adressa au roi de Portugal. Don Alfonse V, veuf et ambitieux, avait déjà été proposé pour mari de la malheureuse Juana.

Il avait autrefois témoigné quelque répugnance à l'épouser à cause du soupçon qui planait sur sa naissance. La voyant maintenant en âge d'être mariée, d'une beauté remarquable et maîtresse d'une partie du royaume, il fut bientôt déterminé. Il accepta ces offres avidement, promit de soutenir les droits de la jeune reine avec toutes ses forces ; et, comme elle était sa nièce, fille de la reine doña Juana sa sœur, il fit demander au pape la dispense nécessaire pour l'épouser.

Une si puissante protection affermit un peu les seigneurs qui s'étaient déclarés pour doña Juana. Le roi de Portugal envoya déclarer la guerre à don Ferdinand et à doña Isabelle, et il leva une puissante armée pour conquérir le royaume d'une princesse qui allait devenir sa femme. Villena et la reine-mère conduisirent la jeune reine à Plasencia, où le roi de Portugal se rendit de son côté, avec une armée de cinq mille chevaux et de quinze mille hommes de pied. Il y fiança la jeune reine, s'intitula par avance roi de Castille et de Léon, et s'assura de Toro et de Zamora, que le marquis de Villena lui remit entre les mains. La jeune reine fit son entrée avec lui dans Toro, revêtue des ornemens royaux, et avec toute la pompe de la dignité royale.

L'archevêque de Tolède, qui n'avait pu s'entendre avec don Ferdinand et doña Isabelle, se rendit à Toro où il reconnut doña Juana. Cela ne fit pas pas peu d'impression sur les esprits. En même temps, Sotomayor, général de l'armée de don Alfonse V, prit Tuy et Bayonne sur Miño, en Galice. Les affaires de doña Juana parurent prendre un tour heureux. Elle tenait sa cour à Toro avec beaucoup de magnificence, et, dit-on, elle savait parfaitement faire la reine. Ces prospérités furent troublées par la mort de la reine sa mère, doña Juana de Portugal. Elle mourut à Toro avec la confiance de voir sa fille sur le point de vaincre ses ennemis. On l'inhuma à Madrid, dans le monastère de Saint-François, d'une manière convenable à sa dignité. « Princesse pleine de mille belles qualités, dit un historien, et à qui la postérité

n'eût pu refuser son estime au milieu des malheurs qui l'accablaient, si le penchant qu'elle avait pour la galanterie n'eût fait voir qu'elle les méritait.

Don Ferdinand ne s'endormait pas dans une extrémité si pressante. Il rassembla toutes ses forces, et se trouva enfin à la tête de quarante mille hommes. Il crut finir la guerre tout d'un coup en allant assiéger Toro où étaient doña Juana et don Alfonse. Il se trompa dans sa conjecture. Don Alfonse avait dans Toro la plus grande partie de son armée, et la place ne manquait d'aucune sorte de munitions. Il ne se contenta pas de se défendre; il fit de fréquentes et vigoureuses sorties sur les Castillans, et les obligea de lever honteusement le siége. Il se mit en campagne à son tour, défit un grand parti des ennemis auprès d'Arevalo, et se rendit maître de Peñafiel.

Cependant, le pape Pie II, qui avait été gagné secrètement à la cause de Ferdinand et d'Isabelle, refusait au roi de Portugal la dispense qu'il lui demandait pour épouser la reine doña Juana. L'étroit degré de parenté qui unissait Alfonse V à sa nièce, servait de prétexte aux refus du pape, quoique de pareilles alliances ne fussent pas sans exemple. Au fond, il ne voulait pas, en permettant ce mariage, affaiblir les chances de ses protégés, le roi et la reine de Sicile. On ne sait si ces difficultés rebutèrent le roi de Portugal, il est certain, au moins qu'il se trouva disposé à entrer en négociation. Il offrit de renoncer à toutes ses prétentions, pourvu qu'on lui cédât la Galice, Toro et Zamora, dont il était en possession. Toute avantageuse que cette proposition parût, Isabelle la rejeta avec fierté. Elle s'écria qu'il ne lui serait jamais reproché d'avoir consenti au démembrement de la monarchie, et qu'elle espérait la laisser à ses enfans telle que les rois ses prédécesseurs en avaient joui. Elle offrit seulement de payer au roi de Portugal, pour la cession de ses droits, telle somme que des arbitres nommés règleraient entre eux.

La négociation où don Alfonse V venait d'entrer passa, parmi ceux-mêmes qui étaient de son parti, pour un signe

de faiblesse qui lui fit perdre une partie de leur confiance. Peut-être qu'elle donna lieu à l'intelligence que don Ferdinand noua avec les habitans de Zamora, où don Alfonse et doña Juana résidaient alors. Quelques-uns d'entre eux s'engagèrent à lui en ouvrir les portes et lui tinrent exactement parole. Peu s'en fallut que don Alfonse et doña Juana ne tombassent entre ses mains. On les réveilla à minuit, chacun dans son appartement, et don Alfonse n'eut que le temps de se sauver avec sa nièce du côté de Toro, après avoir jeté quelques troupes dans le château de Zamora.

Ce premier échec qu'éprouva doña Juana fut suivi d'un entier changement de fortune. La ville de Burgos avait déjà ouvert ses portes à don Ferdinand et à doña Isabelle. Le château suivit l'exemple de la ville, et don Ferdinand pressa avec vigueur le château de Zamora. Don Alfonse ne voulut pas rester les bras croisés, et risqua une bataille pour le sauver. Il vint attaquer don Ferdinand, qui saisit avec empressement cette occasion de décider la querelle par un combat. Il fut long et sanglant; et, quoique les Castillans fussent les plus forts, la victoire pencha plusieurs fois du côté des Portugais. Mais enfin la fortune de don Ferdinand l'emporta ; les Portugais furent enfoncés, et il en fut fait dans la déroute un massacre effroyable. Don Alfonse se sauva par la fuite, et rentra vaincu dans son royaume, emmenant avec lui doña Juana (1476).

La victoire de Toro acheva de faire pencher la balance. Non seulement le château de Zamora fut le prix du vainqueur, mais Madrid et toutes les places qui étaient un peu avant dans le royaume se rangèrent sous son obéissance. Le marquis de Villena, l'archevêque de Tolède et tous les seigneurs du parti de doña Juana, se hatèrent de faire leur paix avec don Ferdinand et doña Isabelle. Il ne resta au roi de Portugal que Toro et quelques villes de la Galice. Les Français, dans le même temps, étaient entrés en Biscaye au plus fort de l'hiver pour opérer une diversion en faveur

d'Alfonse qui avait promis cette province à Louis XI; ils mirent le siège devant Fontarabie; mais ils jugèrent prudent de le lever, dès qu'ils apprirent l'approche de Ferdinand, qui se porta avec toutes ses forces contre eux après la retraite du roi de Portugal. Alfonse ne fit plus lui-même depuis que des efforts impuissans. Ferdinand lui enleva Toro par surprise, et le vainquit à Albufera dans une seconde bataille (1478).

Ce fut donc une nécessité pour le roi de Portugal d'écouter les propositions de paix que la duchesse de Viseu, doña Béatriz de Portugal, qui était tout à la fois tante du roi don Alfonse, de doña Juana et de doña Isabelle, sollicitait les deux partis de conclure. On convint d'une conférence à Caceres, où doña Béatriz se rendit, revêtue des pleins pouvoirs de son neveu, avec don Juan Fernandez de Silveyra, l'un des ministres de don Alfonse. La reine Isabelle y vint de son côté en personne, avec don Rodrigo Maldoñado, son conseiller intime, et les deux princesses passèrent trente jours à chercher des tempéramens qui pussent convenir à l'un et à l'autre parti. Les intérêts étaient si opposés et si compliqués que tout accommodement parut d'abord impossible. Elles en vinrent néanmoins à bout, et l'on arrêta enfin les articles suivans d'un traité qui assura à Ferdinand et à Isabelle le royaume dont ils étaient en possession, sans toucher en quelque sorte à l'honneur de doña Juana.

Sans s'expliquer sur la légitimité ou sur la non légitimité de la naissance de doña Juana, on y convint seulement qu'elle épouserait don Juan, fils unique de Ferdinand et d'Isabelle, lequel leur était né l'année précédente; qu'en conséquence doña Juana et le jeune don Juan seraient remis entre les mains de la duchesse de Viseu, et élevés par cette princesse dans la forteresse de Moraz; que, par cette alliance, les droits des deux partis seraient confondus et unis; que cependant, au refus par doña Juana d'attendre que don Juan fût en âge de l'épouser, elle serait obligée de se faire religieuse à Coïm-

e. La paix fut ensuite solennellement jurée pour cent-un ans, et les deux nations furent dans l'attente du rti auquel se résoudrait doña Juana.

Cette princesse, tant de fois le jouet de la fortune, dit un storien, se voyant enfin abandonnée de ses sujets et de ses otecteurs, ne voulut pas s'exposer à de nouveaux malheurs, dépendre encore des caprices du sort. Elle considéra 'on l'obligeait à attendre en captivité qu'un enfant d'un fût en âge de se marier; et, sans parler des révolutions l'un si long temps pouvait faire naître, que pouvait-elle endre d'un mariage si mal assorti? quelle apparence d'é-user un prince plus jeune qu'elle de dix-neuf ans, de qui ui faudrait peut-être essuyer les mépris assez ordinaires x jeunes gens qui épousent des femmes beaucoup plus âgées i'eux. Qui l'assurait, d'ailleurs, que l'infant ne serait point ine humeur difficile, qu'il n'accomplirait pas ce mariage à ;ret, et qu'il ne se souviendrait pas toute sa vie des bruits ateux qui avaient couru sur la naissance de sa femme? ut cela la détermina. Fatiguée des grandeurs et des revers de la fortune, elle ne voulut plus dépendre que d'elle-même, et, lorsque les ambassadeurs de don Ferdinand et de doña Isabelle, don Ferdinand de Talavera et don Alfonse de Madrigal, lui apportèrent le traité à signer et lui demandèrent sa résolution, elle leur déclara qu'elle voulait se faire religieuse, et, dès le lendemain, elle entra dans le monastère de Sainte-Claire de Coïmbre, où elle fit profession le 15 septembre 1480.

Ainsi parvint au trône de Castille et de Léon doña Isabelle, fille de D. Juan II, de la branche bâtarde de Henri de Trastamare, par l'exclusion de doña Juana sous prétexte de bâtardise, peu après que son mari D. Ferdinand, déjà roi de Sicile, fut devenu roi d'Aragon par la mort de son père D. Juan, décédé à Barcelone, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le 19 janvier 1479.

Préparé au milieu des intrigues de la cour de Henri

l'Impuissant, commencé par une grande injustice, et, disons-le, par une usurpation, ce règne fut néanmoins glorieux entre tous les règnes de ce siècle marqué par deux événemens suprêmes dans l'histoire de l'humanité : la découverte de l'imprimerie, qui a changé la face de l'univers, *ars artium conservatrix*, et la découverte de l'Amérique. Isabelle et Colomb sont vivans et vont se connaître. Le moment approche où s'accompliront les choses annoncées de si loin par le chœur prophétique de la *Médée* de l'Espagnol Sénèque, et où des vaisseaux, partis presque du berceau du poète, ouvriront enfin et dépouilleront de tous ses voiles le profond Océan, effroi et mystère de l'antiquité. — « Un temps viendra, après une longue suite d'années, où l'Océan relâchera ses chaînes ; une terre extraordinaire apparaîtra dans sa vaste étendue ; Téthys dévoilera des orbes nouveaux, et Thulé ne sera plus la limite extrême du monde. »

Venient annis sæcula seris
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus ;
Tethysque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule.

La prise de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde, toutes deux de la même année (2 janvier et 12 octobre 1492), ont attaché deux fleurons immortels à la couronne d'Isabelle, et couvrent de leur gloire l'infirmité de son avénement.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE DES CHAPITRES

DU

TOME NEUVIÈME.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

— De 1361 à 1369. —

Guerre de Grenade. — Cortès de Séville. — Reconnaissance des filles et du fils de Marie de Padilla en qualité d'héritiers de la couronne. — Renouvellement de la guerre avec l'Aragon. — Nouveau traité de paix. — Nouvelle guerre. — Entrée de D. Henri en Castille........................... Pages 1 à 129

Il est proclamé roi à Calahorra. — Couronné roi de Castille dans le monastère de las Huelgas de Burgos. — Fuite de D. Pedro. — Il va en Guienne demander du secours aux Anglais.. 129 à 154

Son retonr. — Il reconquiert la couronne de Castille. — Bataille de Najera et défaite de D. Henri. — Il passe en France. — Il revient en Castille avec Duguesclin et les grandes compagnies. — Bataille de Montiel, et mort du roi D. Pedro.. 154 à 220

CHAPITRE QUINZIÈME.

— De 1369 à 1387. —

Règne de Henri II. — Guerre de la Castille avec le Portugal et le royaume de Grenade. — Mort de D. Tello frère du roi. — Siége et reddition de Carmona. — Paix avec le Portugal. — Soumission de la Galice. — Forces auxiliaires fournies par la Castille à la France contre les Anglais.................. 221 à 231

Renouvellement de la guerre avec le Portugal. — Prétentions du duc de Lancastre au trône de Castille. — Siége de Lisbonne. — Relations et pacification des trois royaumes de Castille, de Portugal et de Navarre................. 231 à 237

Paix et renouvellement de l'alliance de Henri II avec l'Aragon. — Mort du roi de Castille. — Règne de D. Juan Ier son fils. — Nouvelle guerre entre la Castille et le Portugal.. 237 à 265

Bataille d'Aljubarrota. — Le duc de Lancastre, roi de Castille et de Léon. — Traité de paix entre les deux royaumes et renonciation du duc de Lancastre à la couronne.. 265 à 340

CHAPITRE SEIZIÈME.

— De 1387 à 1412. —

Avénement de Henri III à la couronne de Castille et de Léon. — Constitution [illegible] conseil de régence. — Paix avec le Portugal. — Expédition aventureuse [illegible] maître d'Alcantara contre Grenade. — Continuation du schisme. — Mort [illegible] d'Aragon D. Juan Ier. — Son frère D. Martin lui succède. — Vicissitudes [illegible] schisme. — Naissance de l'infant D. Juan de Castille, depuis D. Juan II, [illegible] Henri III (le Maladif) et de Catherine de Lancastre. — Mort du roi de Castille. — Proclamation de D. Juan II, roi de Castille, à l'âge de vingt-un mois. — Agitation de la Castille sous la minorité de Juan II.................... 341 à [illegible]

Tutelle de son oncle l'infant Ferdinand (l'Honnête). — Mort des deux reines d'Aragon. — Guerre avec Grenade. — Concile de Pise contre le schisme. — Nomination d'un troisième pape. — Bataille d'Archidona. — Prise d'Antequera par l'infant D. Ferdinand de Castille. — Mort du roi d'Aragon D. Martin. — Inquiétudes de l'Aragon pour la succession du royaume. — Élection [illegible] l'infant D. Ferdinand de Castille, comme roi d'Aragon, par neuf [illegible] commissaires.................... 409 à [illegible]

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

— De 1412 à 1480. —

Fin de la minorité de D. Juan II. — Son mariage avec Marie d'Aragon. — Mariage de l'infant D. Henri (depuis Henri IV l'Impuissant) avec Blanche de Navarre. — D. Juan II, veuf de Marie d'Aragon, épouse Isabelle de Portugal. — Naissance d'Isabelle, depuis Isabelle la Catholique. — Faveur, vicissitudes et mort tragique du connétable D. Alvar de Luna.................... 453 à [illegible]

Mort du roi D. Juan II. — État des lettres et des arts en Castille sous ce règne. Règne d'Henri IV l'Impuissant. — Situation du royaume de Grenade. — Mariage du roi Henri IV, avec Jeanne de Portugal. — Troubles de Castille et faveur de Beltran de la Cueva. — Affaires d'Aragon.................... 469 à [illegible]

Accouchement de la reine de Castille. — Ferdinand, depuis Ferdinand II roi d'Aragon, fils de D. Juan II roi d'Aragon, épouse Isabelle, depuis reine de Castille, [illegible] de D. Juan II roi de Castille, sa cousine-germaine. — Naissance de Jeanne la Folle. — Mort de Henri IV. — La Castille se déclare contre la fille prétendue du roi, attribuée par la voix commune aux amours de la reine et de Beltran de la Cueva, et qu'on appelait pour cela la Beltraneja. — Les cortès se prononcent pour Isabelle-la-Catholique. — Ferdinand et Isabelle, ou los Reyes, réunissent les couronnes de Castille et d'Aragon.................... 501 à [illegible]

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.



HISTOIRE D'ESPAGNE

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS

JUSQU'A NOS JOURS

PAR CH. ROMEY

TOME SEPTIÈME

PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

55, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

1847